LACAN

1964-1965

Les positions subjectives de l'être

(Problèmes cruciaux pour la psychanalyse)

TABLE DES MATIERES

LEÇON 01 02 Décembre 1964 p 03
LEÇON 02 09 Décembre 1964 p 19
LEÇON 03 16 Décembre 1964 p 41

LEÇON 04 06 Janvier 1965 p 63
LEÇON 05 13 Janvier 1965 p 88
LEÇON 06 20 Janvier 1965 p 110
LEÇON 07 27 Janvier 1965 p 130

LEÇON 08 03 Février 1965 p 163
LEÇON 09 24 Février 1965 p 186

LEÇON 1O 03 Mars 1965 p 215
LEÇON 11 10 Mars 1965 p 235
LEÇON 12 17 Mars 1965 p 256
LEÇON 13 24 Mars 1965 p 276
LEÇON 14 31 Mars 1965 p 322

LEÇON 15 07 Avril 1965 p 355
LEÇON 16 28 Avril 1965 p 374

LEÇON 17 05 Mai 1965 p 412
LEÇON 18 12 Mai 1965 p 427
LEÇON 19 19 Mai 1965 p 444
LEÇON 20 26 Mai 1965 p 458

LEÇON 21 02 Juin 1965 p 494
LEÇON 22 09 Juin 1965 p 522
LEÇON 23 16 Juin 1965 p 539
LEÇON 24 23 Juin 1965 p 556

02 décembre 1964 Retour

« Colourless green ideas sleep furiously
Furiously sleep ideas green colourless »

Si je n'étais devant un auditoire francophone, je pourrais tout de suite émettre :

« voilà qui s'appelle parler » .

Mais il se trouve, que je dois supposer que malgré l'évidente nécessité du bilinguisme dans notre culture, il y a quelques personnes ici, qui n'entravent point l'anglais. J'en donnerais une équivalence mot à mot.
Le premier mot veut dire : sans couleur, le second mot : vert, le troisième mot : idées (au pluriel), le quatrième peut vouloir dire : sommeil, peut vouloir dire : dormir(à condition de mettre to devant), et peut vouloir dire : dorment, à la troisième personne du pluriel de l'indicatif présent. Vous verrez pourquoi c'est le sens auquel nous nous arrêterons.
La nature de l'indéfini en anglais, qui ne s'exprime point, permet de traduire jusqu'ici en mot à mot : d'incolores vertes idées dorment - à quoi s'ajoute ce qui est très évidemment un adverbe en raison de sa terminaison : furieusement.
J'ai dit, « voilà qui s'appelle parler ». Est-ce bien là parler? comment le savoir ? C'est précisément pour le savoir qu'a été forgée cette chaîne signifiante, j'ose à peine dire «phrase». Elle a été formée par un linguiste nommé Noam Chomsky. Cet exemple est cité dans un petit ouvrage qui s'appelle :

Syntactic structures paru chez Mouton à La Haye.

De quoi s'agit-il ? De structuralisme, croyez en ma parole, et de structure syntactique, de syntaxe. ceci mériterait tout de suite commentaire plus précis, je ne fais que l'indiquer.

Syntaxe, dans une perspective structuraliste, est à situer à un niveau précis, que nous appellerons de formalisation d'une part, et d'autre part, concernant le syntagme - le syntagme, c'est la chaîne signifiante - considérée dans ce qui regarde la jonction de ces éléments : syntactic structure consiste à formaliser ces liaisons.
Toutes les liaisons entre ces éléments sont-elles équivalentes? En d'autres termes : n'importe quel élément peut-il être immédiatement contigu à n'importe quel signifiant ?
Il saute aux yeux que la réponse penche plutôt vers la négative, au moins en ce qui concerne un certain usage de cette chaîne signifiante, son usage, disons dans le discours.
Cet exemple se trouve au début de l'ouvrage en question. Il introduit quelque chose qui est à distinguer de la fin de ce travail, à savoir : la constitution, l'amorce ou l'ébauche d'un raisonnement sur la structure syntaxique, il introduit une notion qu'il convient d'en distinguer, celle de la grammaire. Il introduit son propos : syntactic structures, en le spécifiant comme ayant un but: comment établir la formalisation, les signes algébriques, dirons nous - pour vous illustrer tout de suite bien, ce dont il s'agit - qui permettront de produire dans la langue anglaise tout ce qui est grammatical et d'empêcher que se produise une chaîne qui ne le soit pas.
Je ne puis m'avancer ici à juger ce qu'obtient l'auteur d'une telle entreprise. Ce que je peux indiquer, c'est que dans les conditions particulières que lui offre cette langue positive qu'est la langue anglaise, je veux dire la langue telle qu'elle se parle ; il ne s'agit pas de dégager la logique de la langue anglaise, il s'agit en quelque sorte, de quelque chose qui pourrait être monté - de nos jours tout au moins - dans une machine électronique, et que de cela ne puissent sortir que des phrases grammaticalement correctes, et encore - ambition plus grande - toutes les formes possibles qu'offre à l'anglais(je veux dire au sujet parlant anglais) sa langue. La lecture de cet ouvrage est fort séduisante pour ce qu'elle donne l'idée de ce qu'à poursuivre un

tel travail, sorte de rigueur, d'imposition d'un certain réel : l'usage de la langue, et d'une possibilité fort ingénieuse, fort séduisante, fort captivante, qui nous est démontrée, d'arriver à se mouler sur ces formules qui sont celles, par exemple, du plus complexe conjointement des auxiliaires avec certaines formes qui sont propres à l'anglais. Comment engendrer sans faute la transformation de l'actif au passif et l'usage conjoint d'une certaine forme, qui est celle du présent dans son actualité, qui pour dire : lire, distingue I read de I am reading, et qui engendre d'une façon tout à fait mécanique : I have been reading, par exemple, par une série de transformations qui ne sont pas celles de la conjonction de ces mots mais de leur composition .

Il y a là quelque chose de fort séduisant, mais qui n'est point cela où je m'engage. Car ce qui m'intéresse, c'est ce pour quoi a été forgé cet exemple. Il a été forgé pour distinguer le grammatical d'un autre terme que l'auteur introduit ici dans l'ordre de la signification, en anglais, ça s'appelle meaning. L'auteur pense en ayant construit cette phrase, avoir donné une phrase qui est sans signification, sous le prétexte que colourless contredit green, que les idées ne peuvent pas dormir, et qu'il apparaît plutôt problématique qu'on dorme furieusement. Ce qui le frappe c'est qu'il puisse par contre obtenir d'un sujet - sujet qu'il interroge ou qu'il feint d'interroger, mais assurément qui est son recours - que cette phrase sans signification est une phrase grammaticale. Je prends cet exemple historique parce qu'il est dans l'histoire, il est dans le travail, dans le chemin actuel de la linguistique ; il me gène un peu en raison du fait qu'il n'est point en français, mais aussi bien cette ambiguïté fait partie de notre position, vous allez le voir.

Pour ceux qui ne savent pas l'anglais, je vous demande de faire l'effort, de vous représenter l'ordre inverse des mots,(ce n'est pas grammatical) :

« Notre Père qui êtes aux cieux, restez-y ! »

« Y restez cieux aux êtes qui père notre »

Voilà à quoi ça correspond la phrase inversée, assez connue ,de J. Prévert
Il est clair que le grammatical ici ne repose pas, du moins seulement, sur ce qui peut apparaître dans quelques mots de flexions, à savoir : le « s » de ideas que vient conforter l'absence de « s » à la fin de sleep, à savoir un certain accord formel, reconnaissable pour un anglophone, et aussi la terminaison « ly » de furiously qui nous indique que c'est un adverbe.
Car ces caractéristiques restent dans la seconde phrase ; elle est pourtant, pour un anglais, d'un degré tout à fait différent, quant à l'expérience de la parole, de la première. Elle est non grammaticale, et n'offrira pas plus de sens que la prière ironique, voire blasphématoire, de Prévert ; mais, croyez moi, avec le temps, on la baptisera … quel respect dans ce « restez-y » de cette phrase, une fois inversée !
Ceci indique que vous souligniez au passage, dans ce que je viens d'articuler, le mot de sens.
Nous verrons à quoi aujourd'hui il va nous servir, nous verrons ce que, par là, j'introduis ici. En effet, l'entreprise de Chomsky est soumise, comme de bien entendu, à la discussion. D'autres linguistes ont fait remarquer, et tout à fait à juste titre, qu'il y a quelque abus, ou en tout cas que la discussion peut s'ouvrir, autour de cette connotation du : meaningless, du « sans signification ».
Assurément, la signification s'éteint tout à fait, là où il n'y a pas grammaire, mais là où il y a grammaire, je veux dire construction grammaticale ressentie, assumée, par le sujet - le sujet interrogé, qui, là, est appelé en juge, à la place, au lieu de l'Autre, pour réintroduire un terme introduit dans notre exposé de l'année dernière,(en référence) - là où il y a construction grammaticale, peut-on dire qu'il n'y a pas de signification ?
Et il est facile, toujours me fondant sur des documents, de vous prier de vous référer à tel article de Jacobson dans la traduction qu'en a donnée

Nicolas Ruwet, pour que vous retrouviez dans tel article, dans la partie grammaire de ses articles groupés sous le titre : « Essai de linguistique générale », page 205, la discussion de cet exemple. Il me sera facile de pousser en avant toutes sortes d'attestations dans l'usage en anglais, dans Marvell, par exemple, Green thought in a green shade, qu'il traduit aussitôt, entre parenthèses, -ou plutôt que le traducteur traduit - : « une verte pensée dans une ombre verte» ; voire telles expressions russes tout à fait analogues à la prétendue contradiction ici inscrite dans la phrase. Il n'y a pas besoin d'aller si loin, il suffit de remarquer que dire un round square en anglais - autre exemple pris par le même auteur - n'est en réalité pas du tout une contradiction étant donné que square est très souvent usité pour désigner une place et qu'une place ronde peut être un square.
Dans quoi allons-nous pourtant nous engager ? Vous le voyez, dans des équivalences, et pour tout dire, si j'essaie de montrer que cette phrase peut avoir une signification, j'entrerai certainement dans des voies plus fines. C'est de la grammaire elle-même que je partirai, j'observerai si cette phrase est grammaticale ou non, que c'est par exemple en raison du fait que ce qui surgit dans cette phrase apparemment comme adjectif, à savoir colourless green, se trouve avant le substantif, et qu'ici nous nous trouvons, en anglais comme en français, placés devant un certain nombre d'effets qui restent à qualifier. Provisoirement, je continue de les appeler effets de sens, c'est à savoir que dans ce rapport de l'adjectif au substantif, (l'adjectif nous l'appelons, en grec, épithète) l'usage, en anglais, en français et dans toute langue - encore qu'avec les langues cet usage varie - cette question de la place est importante pour qualifier l'effet de sens de la jonction de l'adjectif au substantif, en français, par exemple, c'est avant le substantif que se placera un adjectif qui, si je puis dire est identifié à la substance : une belle femme est autre chose qu'une femme belle. L'usage épicatathète, dira-t-on, celui de l'adjectif qui précède, est à distinguer de l'épanathète, de celui qui succède, et que la

référence de la femme à la beauté, dans le cas de l'épanathète, c'est à dire de l'article qui suit, est quelque chose de distingué, alors qu'une belle femme, c'est déjà à l'intérieur de sa substance qu'il se trouve qu'elle est belle, et qu'il y a encore un troisième temps à distinguer, l'usage épemphithète ou d'ambiance, qui indiquera qu'elle a paru belle, cette femme, dans telles circonstances, qu'en d'autres termes, il n'est pas la même chose de dire : " Furieuse Hermione - Hermione furieuse - Hermione, furieuse etc.

En anglais le vrai épanphithème, c'est là qu'il est permis de mettre l'adjectif après le nom. Epanathète comme épicathathète se mettent toujours avant, mais toujours l'épicathathète plus près du substantif. On dira un :

« De belle apparence, pourvu d'une belle barbe, vieil homme »,

c'est plus parce que vieil est plus près de homme que le fait qu'il ait une belle barbe et une apparence rayonnante. Dès lors nous voici, par les seules voies grammaticales en mesure de distinguer deux plans et par conséquent de ne pas se faire se rencontrer dans la contradiction green colourless. De plus quelques souvenirs de Sheridan que j'avais là, notés pour vous, d'un dialogue entre Lady Teals et son mari Sir Peter - naturellement c'est les notes qu'on prend qu'on ne retrouve jamais au bon moment - nous apprend assez que, par exemple, Lady Teals proteste contre le fait qu'on la torture à propos de ces elegant expenses , de ces "dépenses élégantes", ceci est fait pour nous faire remarquer que le rapport de l'adjectif et du substantif dans l'usage parlé, quand il s'agit justement de l'épicathathèse, n'est peut-être pas à prendre en anglais comme en français et que vous ne pouvez pas traduire elegant expenses par dépenses élégantes mais en inversant strictement leur rapport, en disant des « Élégances coûteuses ».

Même dans Tennison, j'avais aussi pour vous une certaine : glimmering strangeness, qui surgit du locuteur au sortir de son rêve, bien évidemment doit

se traduire par lueurs étranges et non pas par étrangetés lumineuses.
De sorte qu'ici c'est peut-être bien de cette idée de verdeur, de verdeur idéale, qu'il s'agit par rapport à quoi colourless est plus caduque ; c'est quelque chose comme des ombres d'idées qui s'en vont là perdant leur couleur et pour tout dire, exsangues. elles sont là à se promener, non pas puisqu'elles dorment - et je n'aurais aucune peine, faites-moi grâce de la fin de cet exercice de style - de vous démontrer qu'il est parfaitement concevable que si nous donnons au « sleep » - dorment -quelque chose de métaphorique j'ai voulu montrer que si on veut donner au sleep quelque chose de métaphorique, il y ait un sommeil accompagné de quelque fureur, du reste est-ce que ce n'est pas ce que nous éprouvons tous les jours, et pour tout dire, si aussi bien vous me dispensez de cette vaine queue de discours, je vous laisse le soin de le fabriquer.
Je ne peux pas trouver à interroger les choses dans le sens du lien de la grammaire à la signification, je ne peux pas trouver dans cette phrase l'évocation à proprement parler de l'inconscient où il est.
Qu'est-ce que l'inconscient ? Si ce n'est justement des idées, des pensées, des pensées dont la verdeur extrême - Freud ne nous dit-il pas quelque part comment les ombres de l'évocation aux enfers parvenant au jour, demandent à boire du sang pour retrouver leurs couleurs ? - si ce ne sont pas les pensées de l'inconscient dont il s'agit, qui ici dorment furieusement, tout cela aura été un très joli exercice, mais je ne l'ai poursuivi - je ne dirai pas jusqu'au bout, puisque je l'abrège - que pour souffler dessus, car c'est tout simplement complètement idiot.
L'inconscient n'a rien à faire avec ces significations métaphoriques, si loin que nous les poussions. Et chercher dans une chaîne signifiante, grammaticale, la signification, est une entreprise d'une futilité extraordinaire. Car, si en raison du fait que je suis devant cet auditoire, j'ai pu lui donner cette signification là, j'aurais aussi bien pu lui en donner une tout autre, et pour une simple raison, c'est qu'une chaîne signifiante engendre

toujours quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle soit grammaticale, une signification, et je dirai plus : n'importe laquelle.
Car, je me fais fort, en faisant varier - et on peut faire varier à l'infini les conditions d'entourage, de situation, mais bien plus encore les situations de dialogues - je peux faire dire à cette phrase tout ce que je veux, y compris, par exemple, à telle occasion que je me moque de vous.
Attention ! Est-ce que n'intervient pas là, autre chose à cet extrême, qu'une signification ? Que je puisse dans tel contexte, en faire surgir toute signification, c'est une chose, mais est-ce bien de signification qu'il s'agit ? Car la signification de tout à l'heure, pourquoi ai-je dit qu'aussi bien, rien ne l'assurait. C'est dans la mesure même où je venais de lui en donner une, par rapport à quoi ? À un objet, un référent : quelque chose que j'avais fait surgir là, pour les besoins de la cause, à savoir : l'inconscient.
En parlant de contexte, en parlant de dialogue, je laisse disparaître, s' évanouir, vaciller, ce dont il s'agit, à savoir la fonction du sens. Ce qu'il s'agit ici de serrer de plus près, c'est la distinction des deux. Qu'est-ce qui fait en dernière analyse que cette phrase, son auteur même l'a choisie, s'est si aisément confortée de quelque chose de si douteux, à savoir : qu'elle n'ait pas de sens. Comment un linguiste qui n'a pas besoin d'aller aux exemples extrêmes, au carré rond dont je parlais tout à l'heure, pour s'apercevoir que les choses qui font le sens le plus aisément reçu, laisse complètement passer à l'as, la remarque d'une contradiction quelconque : ne dit-on pas, avec l'assentiment général : une jeune morte ? Ce qui pourrait être correct, c'est de dire qu'elle est morte jeune. Mais la qualifier de jeune morte avec ce que veut dire l'adjectif mis avant le substantif en français doit nous laisser perplexe : est-ce comme morte qu'elle est jeune ?
Ce qui fait le caractère distinctif de cette phrase, je me le suis demandé, ne pouvant croire à une telle naïveté de la part de celui qui la produit comme paradigme. Pourquoi a-t-il pris un tel paradigme,

manifestement forgé ? Et cependant je me demandais ce qui faisait effectivement la valeur paradigmatique de cette phrase. Je me suis fait apprendre à la bien prononcer. Je n'ai pas un phonétisme anglais spécialement exemplaire. Cet exercice avait pour moi un usage :de ne pas déchirer les oreilles de ceux pour qui ce phonétisme est familier.
Et dans cet exercice, je me suis aperçu de quelque chose : qu'entre chaque mot, il fallait que je reprenne un peu de souffle. Pourquoi ?
Colourless, green, ideas, sleep, furiously...Pourquoi est-ce qu'il faut que je reprenne souffle ?
Est-ce que vous avez remarqué que ça fait grgr, ideas sleep, un s s'enchaîne avec un s et après ça, fffuriously.
Alors j'ai commencé à m'intéresser aux consonnes, Il y a une chose qu'on peut dire en tout cas c'est que ce texte est atteint d'amusie, de quelque façon que vous l'entendiez, la musique , les muses...
Comme dit Queneau :

«avec les arts on s'amuse, on muse avec les lézards».

Et m'apercevant - faisant le compte de ces consonnes : le c , les deux « L » de colourless, le g de green, le n, un troisième L, un quatrième L - il m'est venu à l'esprit ces vers, que j'espère, vous adorez autant que moi, qui sont écrits au bas du tableau, et qui emploient très précisément la batterie consonnantique de la phrase forgée :

« Songe, songe, Céphise à cette nuit cruelle
qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle. »

Je ferai facilement le travail inverse de ce que j'ai fait tout à l'heure, pour vous montrer qu'il n'est pas moins étrange de parler d'une nuit cruelle que d'un carré rond, q'une nuit éternelle est assurément une contradiction dans les termes, mais par contre que la valeur émouvante de ces deux vers est essentiellement dans la répercussion d'abord, dans la répétition de ces quatre « s » sifflants qui sont soulignés au tableau, dans la répercussion de Céphise dans" fut" de la seconde ligne, à la répercussion du

« t » quatre fois, du « n » de nuit deux fois, la labiale primitive f promise par sa forme atténuée « fut » et de Céphise, dans ce : « pour tout un peuple » qui harmonise, qui fait vibrer d'une certaine façon quelque chose qui, assurément, dans ces deux vers, est tout le sens, le sens poétique. Et ceci est de nature à nous forcer à nous rapprocher plus intimement de la fonction du signifiant. Si assurément, les deux vers dont il s'agit ne prétendent à aucun degré donner la signification de la formule du linguiste, ils nous forcent à nous interroger si nous ne sommes pas, par là, beaucoup plus près de ce qui fait son sens, de ce qui pour son auteur surtout, était le point véritable où il s'assurait de son non-sens. Car à un certain niveau, les exigences du sens sont peut-être différentes de ce qui nous apparaît tout d'abord, à savoir qu'à ce niveau du sens, l'amusis est une objection radicale. Voilà par quoi je me suis décidé à introduire cette idée, histoire de vous en donner le ton, ce que j'appelle : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse. J'ai parlé l'année dernière, des « Fondements de la psychanalyse », j'ai parlé des concepts qui me paraissent essentiels à structurer son expérience, et vous avez pu voir qu'à aucun de ces niveaux, ce n'a été des vrais concepts, que je n'ai pu les faire tenir - pour autant que je peux les faire tenir, pour autant que je les fais rigoureux - à l'endroit d'aucun référent.

Que toujours, en quelque manière, le sujet que ce concept aborde, est impliqué dans son discours même. Je ne puis parler de l'ouverture et de la fermeture de l'inconscient sans être impliqué dans mon discours même par cette ouverture et cette fermeture. Que je ne puis parler de la rencontre comme constituant par son manque même, le principe de la répétition, sans rendre insaisissable le point même où se qualifie cette répétition.

Dante, après d'autres, avant d'autres, avant beaucoup d'autres encore, introduisant dans De vulgari alequentia, dont nous aurons à parler cette année, les questions les plus profondes de la linguistique dit que toute science - et c'est d'une science qu'il s'agit pour lui - doit pouvoir déclarer ce qu'il faut

traduire : son objet, et nous sommes tous d'accord, seulement son objet .
Son objet pour avoir sa valeur, dans le latin dont Dante se sert, s'appelle le subjectum. C'est bien, en effet dans l'analyse, du sujet qu'il s'agit ; ici aucun déplacement n'est possible qui permette d'en faire un objet. Qu'il en soit de même dans la linguistique, ceci n'échappe pas plus à aucun linguiste que ça n'échappe à Dante, ni à son lecteur, mais le linguiste peut s'efforcer de résoudre ce problème différemment de nous, analystes. C'est précisément pour cela que la linguistique s'engage toujours plus avant dans la voie que pointait, tout à l'heure, le travail de notre auteur, dans la voie de la formalisation. C'est parce que dans la voie de la formalisation, ce que nous cherchons à exclure : c'est le sujet. Seulement, nous, analystes, notre visée doit être exactement contraire, puisque c'est là le pivot de notre praxis. Seulement, vous savez que, là dessus je ne recule pas devant la difficulté puisque, en somme, je pose - je l'ai fait l'année dernière d'une façon suffisamment articulée -que le sujet, ce ne peut être, en dernière analyse, rien d'autre que ce qui pense : « donc je suis », ce qui veut dire que le point d'appui, l'ombilic comme dirait Freud, de ce terme du sujet n'est proprement que le moment où il s'évanouit sous le sens, où le sens est ce qui le fait disparaître comme être, car ce « donc je suis » n'est qu'un sens. Est-ce que ce n'est pas là que peut s'appuyer la discussion sur l'être ?
Le rapport du sens au signifiant, voilà ce que je crois, depuis toujours, essentiel à maintenir au cœur de notre expérience, pour que tout notre discours ne se dégrade pas. Au centre de cet effort qui est le mien, orienté pour une praxis, j'ai mis la notion de signifiant.
Comment se fait-il qu'encore tout récemment, dans une réunion de mes élèves, j'ai pu en entendre un qui a pu dire - d'ailleurs je ne me souviens plus lequel, et après tout je le sais bien, il n'était pas le seul à le dire - que la notion de signifiant pour Lacan - ceci encore, à lui dans son esprit - lui laisse quelque incertitude. Si c'est ainsi, alors qu'après

tout - un article comme « L'instance de la lettre dans l'inconscient », que je vous prie de relire - c'est un fait que mes textes deviennent plus clairs avec les ans.
Rumeur dans la salle.

On se demande pourquoi ?
Je dis :c'est un fait, dont plus d'un, sinon tous témoignent, ce texte est admirablement clair, et l'exemple : homme - dame, que je donne comme évoquant par son couplage signifiant le sens d'un urinoir, et non pas de l'opposition des sexes, mais comme s'insérant du fait du masquage de ce sens, pour deux petits enfants qui passent en train dans une gare, une division désormais irrémédiable sur le lieu qu'ils viennent de traverser, l'un soutenant qu'il est passé à homme et l'autre qu'il est passé à dame. Ceci me semble quand même une histoire destinée à ouvrir les oreilles. Aussi bien, des formulations moins confinantes à l'apologie, qui sont celles-ci que le signe - de quelque façon qu'il soit composé, et inclut-il en lui-même la division signifiant-signifié - le signe c'est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un. C'est-à-dire qu'au niveau du signe nous sommes au niveau de tout ce que vous voudrez, du psychologique, de la connaissance, que vous pourrez raffiner :

- qu'il y a le signe véritable, la fumée qui indique le feu ;

- qu'il y a l'indice, la trace, laissée par la gazelle, sur le sable ou le rocher ;

- mais que le signifiant c'est autre chose, et que le fait que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant est une formulation suffisamment ferme pour que, seulement à vous forcer de vous y retrouver, ceci ait quelque conséquence.

Pourquoi dès lors est-ce que ce discours sur le signifiant peut conserver quelque obscurité ? Est-ce

parce que pendant un certain temps, je l'ai voulu, par exemple ? Oui. Et qui est ce je alors ? Il est peut-être interne à ce nœud de langage qui se produit quand le langage a à rendre compte de sa propre essence.
Peut-être est-il obligé, qu'à cette conjecture, se produise obligatoirement quelque perte ?
C'est exactement, conjointe à cette question de la perte, de la perte qui se produit, chaque fois que le langage essaie, dans un discours, de rendre raison de lui-même, que se situe le point d'où je veux partir pour marquer le sens de ce que j'appelle rapport du signifiant au sujet.
J'appelle philosophie tout ce qui tend à masquer le caractère radical et la fonction originante de cette perte. Toute dialectique et nommément l'hégélienne qui va à masquer, qui, en tout cas, pointe à récupérer les effets de cette perte est une philosophie. Il y a d'autres façons que la prétention d'en agir avec cette perte. Il y a de regarder ailleurs, et nommément de tourner son regard vers la signification, et de faire du sujet cette entité qu'on appelle l'esprit humain, de le mettre avant le discours. C'est une vieille erreur dont la dernière incarnation s'appelle psychologie du développement, ou si vous voulez pour l'illustrer : Piagettisme. Il s'agit de savoir si nous pouvons en aborder la critique sur son propre terrain. Exemple : la contribution qui est celle que j'espère apporter cette année à quelque chose, pour la psychanalyse, qui montre que le discours que nous poursuivons pour elle, nécessite des choix et nommément l'exclusion d'un certain nombre de positions qui sont des positions concernant le réel, que ces positions sont fausses et qu'elles ne sont pas fausses sans raison, que la position que nous prenons est celle, et peut-être la seule qui permette de fonder, dans son fondement le plus radical, la notion d'idéologie.
Je ne vous laisserai pas aujourd'hui partir - encore que ce soit là talisman superflu - sans une formule inscriptible au tableau, puisque après tout je m'y mets, qui est celle-ci, qu'il est vrai que la relation du signifiant soit essentiellement au signifiant : que le signifiant comme tel en tant

qu'il se distingue du signe, ne signifie que pour un autre signifiant, et ne signifie jamais rien d'autre que le sujet, il doit y en avoir des preuves surabondantes. Sur le plan de la critique de Piaget, que je pense aborder la prochaine fois, et nommément de la fonction du langage égocentrique, je pense vous en donner dès cette fois là des preuves, titre de graphe, de graphe simplifié, indicatif du chemin que nous allons parcourir, et la formule : S/s, signifiant sur signifié est – d'une façon non ambiguë, et ceci depuis toujours - à interpréter comme ceci : qu'il y a un ordre de référence du signifiant qui est, à ce que j'appelais l'année dernière , un autre signifiant. C'est ce qui le définit essentiellement.
Qu'est-ce alors que le signifié ? Le signifié n'est point à concevoir seulement dans le rapport au sujet. Le rapport du signifiant au sujet en tant qu'il intéresse la fonction de la signification, passe par un référent. Le référent ça veut dire : le réel, et le réel, n'est pas simplement une masse brute et opaque, le réel est apparemment structuré. Nous ne savons d'ailleurs absolument pas en quoi tant que nous n'avons pas le signifiant. Je ne veux pas dire pour autant que de ne pas le savoir, nous n'avons pas de relations à cette structure. Aux différents échelons de l'animalité, ces structures s'appellent : la tendance, le besoin et il faut bien - que même ça qu'on appelle à tort ou à raison, même en psychologie animale : l'intelligence - il faut bien en passer par cette structure. L'intelligence, je ne sais pourquoi on a fait là-dessus une erreur, l'intelligence est bien pour moi, comme pour tout le monde, non verbale. Ce que j'essaierai de vous montrer la prochaine fois pour critiquer Piaget, c'est qu' il est absolument indispensable, pour ne pas faire l'erreur de croire que l'évolution de l'enfant ça consiste selon une volonté prédéterminée par l'Éternel depuis toujours, à le rendre de plus en plus capable de dialoguer avec Monsieur Piaget, c'est de poser la question, sinon de la résoudre : en quoi l'intelligence comme préverbale vient se nouer avec le langage comme pré-intellectuel. Pour l'instant je note que pour concevoir quoi que ce soit à la signification, il

faut apprendre d'abord. Ce qui n'épuise rien et ne nous force pas à un échafaudage, ni à conserver le même indéfiniment.

Remarquez qu'il y a deux usages du signifiant par rapport au référent : l'usage de dénotation comparable à une correspondance qui se voudrait biunivoque, disons une marque, une marque au fer sur le réfèrent, et une connotation, à savoir, en quoi - c'est là-dessus, vous le verrez la prochaine fois, que va tourner notre exemple de la critique de Piaget - en quoi un signifiant peut servir à introduire dans le rapport au référent quelque chose qui a un nom, qui est le concept. Et ça c'est un rapport de connotation.

C'est donc par l'intermédiaire du rapport du signifiant au référent que nous voyons surgir le signifié. Il n'y a pas d'instance valable de la signification qui ne fasse circuit, détour, par quelque référent.

La barre donc, n'est pas comme on l'a dit, me commentant : la simple existence - en quelque sorte tombée du ciel - de l'obstacle, ici entifié, elle est d'abord point d'interrogation sur le circuit de retour. Mais elle n'est pas simplement ça, elle est cet autre effet du signifiant en quoi le signifiant ne fait que représenter le sujet, et le sujet, tout à l'heure, je voulais l'incarner dans ce que j'ai appelé le sens, où il s'évanouit comme sujet. Eh bien c'est ça. Au niveau de la barre se produit l'effet de sens, et ce dont je suis parti aujourd'hui dans mon exemple, c'est pour vous montrer combien l'effet de signifié, si nous n'avons pas le référent au départ, est pliable à tous sens, mais que l'effet de sens est autre chose. Il est tellement autre chose, que la face qu'il offre du côté du signifié est proprement ce qui n'est pas moins unmeaning, non signifiant, mais meaningless, que c'est à proprement parler ce qui se traduit par l'expression : « non-sens », et qu'il est possible de bien scander ce dont il s'agit dans notre expérience analytique, qu'à voir que ce qui est exploré, ce n'est pas l'océan, la mer infinie de significations, c'est ce qui se passe dans toute la mesure où elle nous révèle cette barrière du

« non-sens », ce qui ne veut pas dire sans signification, ce qui est la face de refus qu'offre le sens du côté du signifiant. C'est pour cela qu'après être passé par ce sondage de l'expérimentation psychologique, nous essaierons de montrer combien elle manque les faits, à méconnaître le véritable rapport du langage à l'intelligence. Nous prendrons un autre éclairage et que pour partir d'une expérience qui, sans doute, est ,également, toute autant que la psychologie, différente de la psychanalyse, une expérience littéraire nommément, en essayant de donner son statut propre - car ce n'est pas nous qui l'inventons ,il existe - à ce qu'on appelle le non-sens, en interrogeant : « Alice au pays des merveilles » ou quelque bon auteur de ce registre, nous verrons l'éclairage que ceci nous permet de donner au statut du signifiant.

Retour

09 Décembre 1964 Retour

Je remercie mon public de se montrer si attentif au moment que je reprends ces cours, que je l'ai vu la dernière fois, si nombreux.

Je commence par-là, parce qu'à la vérité, c'est pour moi une partie d'un problème que je vais essayer, je ne dirai pas seulement de poser, aujourd'hui, par rapport auquel je voudrais définir quelque chose qui pourrait s'appeler : comment cette année, allons nous travailler ?

Je dis allons-nous, ne concevant pas que mon discours se déploie en une abstraction professorale dont après tout, peu importerait qui en profite, bien ou mal, ni par quelle voie.

J'ai appris, par ces échecs qui, justement en raison de la spécificité de ma position, ne tardent jamais à me venir, que j'avais été la dernière fois, didactique, enfin, que sur ce point, on m'accordait le bon point d'un progrès.

Ce n'est certes pas, pourtant, me semble-t-il, que je vous ai ménagé, si je puis dire car instruire le problème qui va nous occuper, d'entrée, cette année ; celui du rapport du sujet au langage, comme je l'ai fait, par ce non-sens, et d'y rester, d'en soutenir le commentaire, la question assez longtemps pour vous faire passer par les voies, des défilés que je pouvais ensuite annuler d'un revers de main, entendons bien, quant aux résultats et non quant à la valeur de l'épreuve, pour, au terme vous faire admettre, et je dirai presque, de mon point de vue, faire passer la muscade, d'un rapport distinct, celui au sens et supporté, comme je l'ai fait, par les deux phrases, qui étaient encore tout à l'heure à ce

tableau, je ne peux que me féliciter que quelque chose d'un tel discours, Soit venu à son but.

S'il est vrai qu'il y a la faille dont j'ai amorcé la formulation la dernière foi entre quelque chose que nous ne saisissons à ce niveau même où le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ; s'il est vrai que cette représentation du sujet, que ce en quoi le signifiant est son représentant et que ce qui se présentifie dans l'effet de sens, qu'il y ait, entre cela, -et tout ce qui se construit comme signification- cette sorte de champ neutre, de faille, de point de hasard, ce qui vient se rencontrer, ne s'articule pas du tout d'une façon obligée, à savoir, ce qui revient comme signification d'un certain rapport, je l'ai articulé la dernière fois, qui reste à définir du signifiant au référent, à ce quelque chose d'articulé ou non dans le réel, sur quoi c'est en venant, disons, se répercuter, pour n'en dire pas plus, maintenant, que le signifiant a engendré le système des significations.

C'est là sans doute, pour ceux qui ont suivi mon discours passé, accentuation nouvelle, quelque chose dont vous pouvez retrouver la place dans mes schémas précédents, et même y voir que, ce dont il s'agissait dans l'effet de signifié où j'avais à vous conduire pour vous en signaler la place, au moment où l'année dernière je donnais le schéma de l'aliénation, que ce référent, c'était le désir en tant qu'il peut être à situer dans la formation, dans l'institution du sujet, quelque part, se creusant là, dans l'intervalle entre les deux signifiants essentiellement évoqués, dans la définition du signifiant lui-même, qu'ici, non pas le sujet, défaillant dans cette formulation de ce qu'on peut appeler la cellule primordiale de sa constitution, mais déjà, dans une première métaphore, ce signifié, de par la position même du sujet en voie de défaillance, avait à être relayé de la fonction du désir.

Sans doute, la formule éclairante pour désigner toutes sortes d'effets génétiques dans notre expérience analytique ; mais formule relativement obscure, si nous avons à repérer ce dont il s'agit, en fin de compte, essentiellement, de la validité de cette formule, et pour tout dire, de la relation de développement pris dans son sens le plus large, de la relation de position du sujet prise dans son sens le plus radical, la fonction du langage. Si ces formules, produites d'une façon encore plus aphoristique que dogmatique, données comme point d'appui, à partir desquelles peuvent se juger, tout au moins se sérier la gamme des formulations différentes qui en sont données à tous les niveaux où cette interrogation essaie, tente de poursuivre, d'une façon contemporaine, que ce soit le linguiste, psycho-linguiste, le psychologue, le stratégiste, le théoricien des jeux, etc.

Les termes que j'avance, et en premier lieu, celui du signifiant représentant le sujet pour un autre signifiant, a en soi même quelque chose d'exclusif, qui rappelle, qu'à essayer de tracer une autre voie, quant aux statuts à donner à tel ou tel niveau conçu de signifié, quelque chose, assurément est risqué qui plus où moins, annule, franchit une certaine faille, et qu'avant de s'y laisser prendre, il conviendrait peut être d'y regarder à deux fois. Encore est-ce là, la position – je dirai- quasi impérative qui bien sûr, ne peut se soutenir que de tenter une référence qui, non seulement, trouve son recours dans un développement adéquat des théories et aux faits qui, aussi, prouvent son fondement dans quelques structures plus radicales et aussi bien, tous ceux qui, depuis quelques années, ont pu suivre ce que j'ai, devant eux, développé, savent que, il y a trois an, sur un séminaire sur l'identification, ce n'est pas sans rapport avec ce que je vous amène maintenant, que j'ai été conduit à la nécessité d'une certaine topologie qui m'a paru s'imposer, surgir de cette expérience même la plus singulière, parfois souvent, toujours peut-être, la plus confuse, qui soit celle à laquelle nous avions affaire dans la psychanalyse à savoir l'identification.

Assurément, cette topologie est essentielle à la structure du langage. Parlant structure on ne peut pas ne pas l'évoquer. La remarque première, je dirais même primaire, que tout déroulé dans le temps que nous devions concevoir le discours, s'il est quelque chose que l'analyse structurale telle qu'elle s'est opérée en linguistique est faite pour nous révéler, c'est que cette structure linéaire n'est point suffisante pour rendre compte de la chaîne du discours concret, de la chaîne signifiante, que nous pouvons l'ordonner, l'accorder que sous la forme de ce qu'on appelle dans l'écriture musicale, une portée, que c'est moins que nous ayons à dire et que dès lors, la question de la fonction de cette deuxième dimension comment la concevoir et que, si c'est là quelque chose qui nous oblige à la considération de la surface et sous quelle forme celle jusqu'ici formulée dans l'intuition de l'espace telle que, par exemple, elle peut s'inscrire dans les éthiques transcendantales, ou si c'est autre chose, si c'est cette surface telle qu'elle est théorisée précisément au niveau de ce qui s'appelle dans la théorie des mathématiques, des surfaces prises étroitement sous l'angle de la topologie, si ceci nous suffit, bref, si cette portée, cette portée sur laquelle il convient d'inscrire toute unité, toute signifiance ou phrase assurément à ces coupures, comme aux deux extrémités de la suite de ces mesures cette coupure vient-elle serrer, [striger?], sectionner la portée, qu'il y a à cet endroit, plus d'une façon de s'interroger, qu'il y a fagot et fagot. Assurément, il n'est pas trop tôt, devant cette structure, pour reposer la question de savoir si bien effectivement, comme jusqu'à présent la chose a passé pour aller de soi dans un certain schématisme naturel, le temps est à réduire à une seule dimension.

Mais laissons pour l'instant. Et pour nous en tenir à ce curieux flottement au niveau de ce que peut être cette surface, vous le voyez, toujours indispensable à toutes nos ordinations, c'est bien

les deux dimensions du tableau qu'il me faut. Encore est-il visible que chaque ligne n'a point une fonction homogène aux autres. Et simplement d'abord, pour ébranler le caractère intuitif de cette fonction de l'espace en tant qu'elle peut nous intéresser, j'irai ici, à vous faire remarquer que, dans cette première approche que j'évoquai des années précédentes, à une certaine topologie très structurante de ce qu'il advient du sujet en notre expérience, le rappel de ce dont j'avais été amené à me servir, est quelque chose qui ne fait point partie d'un espace qui semble intégré à toute notre expérience, et dont on peut bien dire, qu'auprès de cet autre, il mérite en effet le nom d'espace familier, mais particulièrement aussi ; qu'il est un espace, appelons-le moins ou même imaginable en tout cas, auquel il convient de se familiariser, pour tel paradoxe qu'on y rencontre aisément, où telle absence de prévision à ce que, pour la première fois, vous y soyez introduits.

Pardonnez-moi d'amener ici, sous la forme d'une sorte d'amusette, quelque chose dont faites-moi le crédit de penser que nous en retrouverons peut-être ultérieurement la forme. Ces éléments topologiques, respectivement, pour parler de ceux sur lesquels j'ai mis l'accent, le trou, le tore, le cross-cap, sont vraiment séparés par une sorte de monde distinctif, qu'avec des formes, appelons-les comme les ont appelé les Gestaltistes, dont il faut bien dire qu'ils ont dominé, le développement d'une part de toute une géométrie, mais aussi de toute une signifiance - je n'ai pas besoin de vous renvoyer à des recherches bien connues et pleines de mérite, citons ici seulement en passant, le Métamorphoses du cercle de Georges POULET, mais il y en aurait bien d'autres pour nous rappeler qu'au cours des siècles - la signifiance de la sphère, avec tout ce quelle comporte d'exclusif, a été ce qui a dominé toute une pensée, tout un art, peut être de la pensée et que ce n'est point seulement à le voir culminer dans tel grand poème, poème dantesque par exemple que nous pouvons sonder, mesurer l'importance de la sphère et même avec ce que nous pouvons lui apporter comme

étant si je puis dire, « de son monde », le cône impliquant tout ce qui a été entériné dans la géométrie comme section conique, c'est la un monde dont diffère celui qu'introduisent les références auxquelles je faisais allusion tout à l'heure.

Je vais vous en montrer un exemple, en vous interrogeant, bien sûr, je ne prendrai aucune de ces structures topologiques que j'ai énumérées tout à l'heure, parce qu'elles sont en quelque sorte, pour notre objet, pour l'instant, celui du petit choc, que j'essaie d'obtenir, trop compliqués, et d'autre part, si la forme plus familière, que tout le monde finit bien par avoir entendu passer à son horizon auditif, celle de la bande de Moebius, ai-je besoin de vous rappeler ce que c'est. Vous en voyez apparemment, -ne tenez pas compte, vous verrez tout à l'heure ce que veut dire, de la multiplicité de l'épaisseur, mais simplement de la forme qui fait que quelque chose, qui, pourrait être, si vous voulez au départ, comme un segment cylindrique, du fait que, en même temps, on peut faire le tour, à la paroi, je m'exprime en des termes exprès référés à la matière, l'objet, l'inversion qu'on produit, aboutit à l'existence d'une surface dont le point le plus remarquable est qu'elle n'a qu'une face à savoir que, de quelque point qu'on parte, on peut aboutir, par le chemin qui reste, sur la face d'où l'on est parti, à quelque point que ce soit de ce qui pourrait faire croire, être une face et l'autre. Il n'y en a qu'une. C'est également vrai qu'elle n'a qu'un bord.

Ceci assurément, supposerait l'avancée de toutes sortes de définitions, la définition d'un bord, par exemple, qui est essentiel et qui peut être pour nous, du plus grand usage.

Ce que je veux vous faire remarquer, et ceci d'abord qui ne sera que pour, je dirai les plus novices à considérer ce même objet, pouvez vous dirai-je, prévoir, si vous ne le savez déjà, ce qu'il arrive, cette surface étant constituée, ce qu'il arrive, si on la coupe, en restant toujours très exactement à

égale distance de ses bord, c'est à dire si on la coupe en deux, longitudinalement ?

Tous ceux qui ont déjà là-dessus ouvert quelques livres, savent ce qu'il en est. Cela donne le résultat suivant : à savoir non pas la surface divisée, mais une bande continue, laquelle a d'ailleurs la propriété de pouvoir exactement reproduire la forme de la surface première, en se recouvrant elle-même. C'est en sorte une surface qu'on ne peut pas diviser, au moins au premier coup de ciseaux.

Autre chose, plus intéressant et que vous n'aurez, je pense, car je ne l'y ai point vu, pas trouvé dans les livres. Il s'agit du problème suivant :

la surface étant constituée, peut-elle être doublée, recouverte par une autre qui vient exactement s'appliquer sur sa forme ?

Il est très facile de s'apercevoir, à faire l'expérience, qu'à doubler d'une surface exactement égale à la première, celle que nous allons appliquer sur elle, nous arriverons au résultat que la terminaison, de la seconde bande que nous avons introduite dans le jeu, cette terminaison s'affrontera puisqu'elle a, à l'autre terminaison de la même bande, puisque nous avons dit, par définition que ces surfaces sont égales, mais que ces deux terminaisons seront séparées par la bande première, autrement dit, qu'elles ne pourront se rejoindre, qu'à traverser la première surface. Ceci n'est pas évident et se découvre par l'expérience, est étroitement solidaire, du premier résultat d'ailleurs plus connu, que je vous évoquai.

Avouez que, cette traversée, nécessaire, de la surface par la surface qui la redouble, voilà quelque chose qui peut nous apparaître, être bien commode pour signifier le rapport du signifiant au sujet. Je veux dire : le fait d'abord, toujours à rappeler, en aucun cas sauf à le dédoubler, ne saurait se

signifier lui-même ; point très fréquemment sinon toujours oublié, et bien sûr oublié avec le plus d'inconvénient, là il conviendrait le plus de s'en souvenir.

D'autre part, c'est peut-être lié à cette propriété topologique que nous devons chercher, ce quelque chose, d'inattendu, de fécond, si je puis dire dans l'expérience, que nous devons reconnaître, pour, en tout point comparable à un effet de sens.

Je pousse encore plus loin cette affaire, dont vous verrez peut-être plus tard des implications beaucoup plus sensibles ; assurément, si nous continuons la couverture de notre surface première, bande de Moebius, par une surface qui n'est plus cette fois, équivalente à sa longueur mais le double, nous arriverons en effet si tant est que ces mots aient un sens, à l'envelopper au-dedans et au dehors. C'est ce qui est effectivement réalisé ici. Entendez qu'au milieu, il y a une surface de Moebius, et autour une surface du type de la surface dédoublée quand tout à l'heure je la coupai avec un ciseau au milieu, ce qui la recouvre, je répète, si ces mots ont un sens : au-dedans et au dehors, alors vous constatez que ces deux surfaces sont nouées.

En d'autres termes, et ceci d'une façon aussi nécessaire que peu prévisible à l'intuition simple qui est bien là, pour nous donner l'idée que la chaîne signifiante, comme bien souvent les métaphores atteignent un but qu'au préalable, elles ne croyaient viser que d'une façon approximative que la chaîne signifiante a peut être un sens bien plus plein, au sens où il implique chaînon et chaînon qui s'emboîte, que nous ne le supposions d'abord.

Je sens peut-être quelque chose comme une hésitation devant le caractère un peu distant par rapport à mes problèmes, de ce que je viens d'apporter ici. Néanmoins, la division du champ que peut apporter cette structure : la surface de Moebius, si nous la comparons à la surface qui la complète dans le cross-cap, et qui est un plan doué

de propriétés spéciales, il n'est pas seulement gauche, il est quelque chose, dont on ne peut dire d'ailleurs que ceci, c'est qu'il comporte sa jonction éventuelle par une surface de Moebius. Le huit intérieur comme je l'ai appelé, imaginez ceci où encore il s'agit de le remplir par une surface imaginaire, imaginez ceci simplement comme un cercle, pour vous l'imaginer simplement imaginez d'abord cette forme d'un cœur, et que cette partie, ici à droite, ait peu à peu empiété comme vous la voyez finalement le faire, sur la gauche. Il est clair que les bords sont continus, que l'homologie, le parallélisme, si vous voulez, dans laquelle entre, par rapport à leur opposé ces bords, c'est là ce qui vous permet, plus facilement, d'y loger une surface, comme la bande de Moebius, suivant la surface que vous engendrerez, la suivre ainsi, l'espace entre les bords affrontés, vous aurez effectivement cette sorte de retournement, de cette surface qui était tout à l'heure ce que je vous faisais remarquer vers la définition même de la bande.

Mais ici que se passe-t-il si nous complétons cette surface par l'autre. C'est que la bande de Moebius coupe nécessairement la dite portion en un point d'ailleurs, donc en une ligne dont la localisation importe peu mais qui, pour l'intuition se révèle ici la plus évidente. Qu'est-ce à dire ? C'est que si nous nous mettions éventuellement à faire fonctionner une telle coupure à la façon mais à la place de ce dont la logique des classes prise en extension se sert de ce que l'on appelle les cercles d'Euler, nous pourrions mettre en évidence, certaines relations essentielles. Mon discours ne me permet pas de le pousser ici jusqu'au bout, mais sachez que concernant un syllogisme par exemple, aussi problématique que celui-ci,

l) « Tous les hommes sont mortels »,

2) « Socrate est un homme »

3) « Socrate est mortel »

syllogisme dont j'espère qu'il y a ici un certain nombre d'oreilles, si elles veulent bien admettre au débat, autre chose que la signification, ce que j'ai appelé l'autre jour le sens, que ce syllogisme a quelque chose qui nous retient et qu'aussi bien, la philosophie ne l'a point sortie d'emblée ni dans un contexte pur, qui n'est nulle part dans les Analytiques d'Aristote qui je suppose, s'en serait bien gardé. Non pas certes, que ce soit simplement le sentiment de la révérence ou du respect qui l'eut empêché de mettre celui d'où sortait toute une pensée en jeu avec le commun des hommes ; mais qu'il n'ai pas su que le terme Socrate, en ce contexte, puisse être introduit sans prudence. Et nous voilà portés, - ici j'anticipe- en plein cœur, d'une question de l'ordre précisément de celle qui nous intéresse. Il est singulier qu'un moment de floraison de la linguistique, la discussion, sur ce que c'est : le nom propre, soit entièrement en suspens. Je veux dire : que s'il est paru exact, et vous le connaissez, je pense, un certain nombre, que toute sortes de travaux remarquables, toutes sortes de prises de positions éminentes sur la fonction du nom propre au regard de ce qui semble aller de soi, la première fonction du signifiant, la dénomination, assurément, pour simplement introduire ce que je veux dire, la chose qui frappe, c'est qu'à s'introduire dans un des développement divers très catégorisés qui se sont poussées sur ce thème, a une véritable valeur, je dois dire fascinatoire, sur tous ceux qui s'en aperçoivent, il apparaît avec une très grande régularité, à la lecture de chaque auteur, que tout ce qu'ont dit les autres, est de la plus grande absurdité.

Voilà quelque chose qui est bien destiné à nous retenir et je dirais, à introduire, ce petit coin, ce petit biais, dans la question du nom propre, quelque chose qui commence par cette chose toute simple : « Socrate- et je crois vraiment qu'au terme, il n'y aura pas moyen d'éviter cette première appréhension, ce premier ressort- Socrate c'est le nom de celui qui s'appelle Socrate. Ce qui n'est pas du tout dire la même chose car il y a le sacré bonhomme, le Socrate

des copains, il y a le Socrate designator, je parle de la fonction du nom propre, il est impossible de l'isoler sans poser la question de ce qui s'annonce au niveau du nom propre.

Que le nom propre ait une fonction de désignation, voire même comme on l'a dit, ce qui n'est pas vrai, de l'individu comme tel, car à s'engager dans cette voie, vous le verrez, on arrive à des absurdités, qu'elle ait cet usage, n'épuise absolument pas la question de ce qui s'annonce dans le nom propre. Vous me direz, eh bien, dites-le, mais justement, en fait ceci nécessite quelque détour. Mais assurément, c'est bien là l'objection que nous avons à faire au « Socrate est mortel » de la conclusion, car ce qui s'annonce dans Socrate est assurément dans un rapport tout à fait privilégié à la mort puisque, s'il y a quelque chose dont nous soyons sûrs, sur cet homme dont nous ne savons rien, c'est que la mort, il la demandait, et en ces termes : « Prenez-moi, tel que je suis , moi, Socrate, l'atopique, ou bien tuez-moi » Ceci, assuré, univoque et sans ambiguïté.

Et je pense que, seul l'usage de notre petit cercle, non point Eulérien mais réformé, d'Euler, nous permet, en inscrivant tout au pourtour, dans un parallélisme dévorant,

« tous les hommes, « Socrate

sont mortels » est mortel »

de considérer que la jonction de ces formules majeures et de leur conclusion est ce qui va nous permettre de répartir deux champs du sens ; assurément un champ de signification où il paraît tout naturel que Socrate vienne en parallélisme à ce « tous les hommes » et s'y insère ; un champ de sens aussi qui recoupe le premier et par où la question se pose pour nous de savoir si nous devons donner au « est un homme » qui nous vient là-dedans - et bien plus pour nous que pour quiconque - d'une façon problématique, le sens d'être dans le prolongement de ce recoupement du sens à la signification, à savoir,

à savoir si être un homme, c'est oui où non, demander la mort, c'est à dire de voir rentrer par-là ce simple problème de logique et à ne faire intervenir que des considérations de signifiants, l'entrée en jeu de ce que Freud à introduit comme pulsion de mort. Je reviendrai sur cet exemple. J'ai parlé tout à l'heure de Dante et de sa topologie finalement illustrée dans son grand poème. Je me suis posé la question. Je pense que si Dante revenait, il se serait trouvé, au moins dans les années passées, à l'aise, à mon séminaire.

Je veux dire, que ce que, ce n'est pas parce que, pour lui tout vient pivoter de la substance et de l'être autour de ce qui s'appelle point, qui est le point à la fois d'expansion et d'évanouissement de la sphère, qu'il n'aurait pas trouvé le plus grand intérêt à la façon dont nous avons interrogé le langage, car, avant sa divine comédie, il a écrit le De vulgari eloquentia, il a écrit aussi la Vita nuova, il a écrit la Vita nuova autour du problème du désir et à la vérité la Divine comédie ne saurait être comprise sans ce préalable. Mais assurément, dans De vulgaris eloquentia, il manifeste, sans aucun doute avec les impasses, sans aucun doute, avec des points de chute exemplaires, où nous savons que ce n'est point là qu'il faut aller, c'est pour cela que nous essayons de réformer la topologie des questions, il a manifesté le plus vif sens du caractère premier et primitif du langage, du langage maternel, dit-il en l'opposant à tout ce qui, à son époque, était attachement, recours obstiné à un langage savant, et pour tout dire, préemption de la logique sur le langage.

Tous les problèmes de jonction du langage à ce qu'on appelle la pensée, et Dieu sait avec quel « accent », quand il s'agit de l'un et l'autre chez l'enfant, à la suite de M. Piaget par exemple, tout repose dans la fausse route, dans le fourvoiement des recherches par ailleurs jaillissantes quant aux faits méritoires, quant aux groupements médités, dans l'accumulation, tout ce fourvoiement repose sur la

méconnaissance de l'ordre qui existe entre langage et logique.

Tout le monde sait, tout le monde reproche aux logiques les premières sorties, et nommément à celle d'Aristote, d'être trop grammaticales, trop subissant l'empreinte de la grammaire. ô combien vrai ! Est-ce que ce n'est pas justement pas cela qui nous l'indique ? que c'est de là qu'elles partent, je parle jusqu'aux formes les plus raffinées, les plus épurées que nous sommes arrivés à donner à cette logique, je parle des logiques dites symboliques, du logico-mathématisme, de tout ce que dans l'ordre de l'axiomatisation, de la logistique, nous avons pu supporter de plus raffiné, la question, pour nous, n'est point d'installer cet ordre de la pensée, ce jeu pur et de plus en plus serré que, non sans intervention de notre progrès dans les sciences, nous arrivons à mettre au point, ce n'est pas de le substituer, au langage, je veux dire de croire que le langage n'en est, en quelque sorte, que l'instrument, qu'il s'agit, car tout prouve, et au premier plan, justement notre expérience analytique, que l'ordre du langage, et du langage grammatical, car le recours à la langue maternelle, à la langue première, celle que parle spontanément le nourrisson et l'homme du peuple, n'est point objection pour Dante contrairement aux grammairiens de son époque, à voir l'importance exactement corrélative de la lingua grammatica, c'est cette grammaire là qui lui importe et c'est là qu'il ne doute pas de retrouver la langue pure.

C'est tout l'espace, toute la différence qu'il y aura entre le mode d'abord de Piaget et celui par exemple de quelqu'un comme Vygotsky,- j'espère que ce nom n'est pas étranger ici à toutes les oreilles,- c'est un psychologue, expérimentaliste, vivant tout de suite après la révolution de 1917 en Russie, qui a poursuivi son œuvre jusqu'à l'époque où il est mort, hélas, prématurément en 1934.

Il faut lire ce livre ou bien, - puisque j'ai posé la question :« Comment allons nous travailler?», il

faut que quelqu'un, et j'aille dire dans quelles conditions, prenne la charge, de cet ouvrage ou de quelque autre, d'en faire, si l'on peut dire, l'éclairage, à la lumière des grandes lignes de référence qui sont celles dont nous essayons ici de donner le statut, pour y voir, et d'une part, ce qu'elle apporte, si je puis dire à cette eau, à ce moulin et aussi bien ce en quoi elle n'y répond que d'une façon plus où moins naïve, c'est évidemment, dans un cas comme celui là, la seule façon de procéder, car si ce livre et la méthode qu'introduit Vygotsky se distinguent d'une très sévère séparation, d'ailleurs tellement évidente dans les faits qu'on s'étonne de ne , dans le dernier article, qui je crois, soit paru de Mr Piaget, qui est celui qui est paru dans le recueil des psycholinguistiques, il maintienne en somme dur comme fer, et qu'il a pu répondre dans un petit factum qui a été joint au livre tout exprès dans l'évolution de sa pensée, eu égard à la fonction du langage, que c'est plus que jamais qu'il tient, à ce que le langage, sans doute, dit-il, sans doute aide-t-il au développement chez l'enfant de concepts dont il veut que, je ne dis pas les concepts ultérieurs, mais les concepts chez l'enfant tels qu'ils les rencontrent à leur appréhension une limite, que ces concepts soient toujours étroitement liés à une référence d'action que le langage ne soit là que comme aide, comme instrument mais secondaire, et dont il ne se plaira toujours qu'à mettre en relief, dans l'interrogatoire de l'enfant, l'usage inapproprié.

Or, toute l'expérience montre au contraire, qu'assurément si quelque chose est frappant dans le langage de l'enfant qui commence à parler, ça n'est point l'inappropriation, c'est l'anticipation, c'est la précession paradoxale de certains éléments du langage, qui ne devrait d'ailleurs paraître qu'après, si je puis dire, les éléments d'insertion concrète, comme on dit, se soient suffisamment […], c'est la précession des particules, des petites formules, des peut-être pas, des mais encore, qui surgissent très précocement dans le langage de l'enfant, montrant même - pour peu qu'on le voit - un peu de fraîcheur,

de naïveté, sous certains éclairages qui permettraient de dire - et après tout, s'il le faut, ici j'apporterai les documents - que la structure grammaticale, est absolument corrélative des toutes premières apparitions du langage. Qu'est-ce à dire, sinon que ce qui importe, n'est point assurément de voir ce qui se passe dans l'esprit assurément quelque chose qui, avec le temps, se réalise, puisqu'il devient l'adulte que nous croyons être, c'est que, si à un certain stade, de certaines étapes, sont à relever dans son adéquation au concept, et la nous serons frappés que quelqu'un comme Vygotsky, je le dis seulement en passant, sans en tirer plus de parti, d'avoir justement posé son interrogation dans les termes que je vais dire, à savoir tout différent, de ceux de Piaget, s'aperçoit que même un maniement rigoureux du concept, il le dénote à certains signes, peut être, en quelque sorte, fallacieux et que le vrai maniement du concept n'est atteint, dit-il, singulièrement et malheureusement sans en tirer les conséquences, qu'à la puberté.

Mais laissons cela. L'important serait d'étudier comme le fait Vygotsky, et ce qui est aussi bien pour lui la source d'aperception extrêmement riche, bien qu'elle n'ait pas été depuis, dans le même cercle, exploitée, de ce que l'enfant fait spontanément, avec quoi, avec les mots sans lesquels assurément tout le monde est d'accord, il n'y a pas de concept, qu'est ce qu'il fait donc des mots, de ces mots, que, dit-on, il emploie mal, mal par rapport à quoi, par rapport au concept de l'adulte qui l'interroge mais qui lui servent quand même à un usage très précis, usage du signifiant, qu'est ce qu'il en fait, qu'est ce qui correspond, chez lui, de dépendant du mot du signifiant, au même niveau où va s'introduire, rétroactivement, de par sa participation, à la culture, que nous appelons « celle de l'adulte », disons, par la rétroaction des concepts que nous appellerons scientifiques, si tant est que ce soit eux, à la fin qui gagnent la partie, qu'est ce qu'il fait avec les mots qui ressemblent à un concept ?

Je ne suis pas là aujourd'hui pour vous donner le résumé de Vygotsky puisque je souhaiterai que quelqu'un d'autre s'en occupe. Ce que je veux dire, c'est ceci : c'est que nous voyons reparaître la porte, dans toute sa fraîcheur de ce qu'un jour Darwin, avec son génie de la découverte et qui est bien connu : le cas de l'enfant qui commence, tout au début de son langage, à appeler quelque chose, disons, en français, ça ferait coin coin ; que c'est phonétisé - c'est un enfant américain - que c'est phonétisé coé, que ce coé qui le signifiant qui l'isole, je dirai, pris à sa source originelle, parce que c'est le cri du canard, le canard qu'il commence par dénommer coé, il va le transporter du canard à l'eau dans laquelle il barbotte, de l'eau à tout ce qui peut venir également y barboter, ceci sans préjudice de la conservation de la forme de volatile, puisque ce coé désigne aussi tous les oiseaux et qu'il finit par désigner quoi ? je vous le donne en mille : une unité monétaire qui est marquée du signe de l'aigle dont elle était à ce moment frappée, je ne sais pas si c'est encore le cas aux États-Unis.

On peut dire que, dans bien des matières, la première observation, celle qui frappe, celle qui se véhicule dans la littérature, et quelquefois chargée, enfin, d'une espèce de bénédiction, ces deux extrêmes du signifiant, qui sont le cri par où cet être vivant, le canard, se signale et qui commence à fonctionner comme quoi ? Qui sait ? Est-ce un concept ? Est-ce son nom ? Son nom plus probablement car il y a un mode d'interroger la fonction de la dénomination c'est de prendre le signifiant comme quelque chose qui soit se colle, soit se détache de l'individu qu'il est fait pour désigner et qui aboutit à cette autre chose, dont croyez bien, je ne crois pas que ce soit hasard et rencontre, trouvaille de l'individu, que ce soit pour rien que ce soit quelque participation, très probablement nulle qui la conscience de l'enfant, que ce soit une monnaie à quoi ceci s'attache à la fin, je n'y vois nulle confirmation psychologique, disons que j'y vois, si je puis dire, l'augure de ce qui guide toujours la trouvaille quand elle ne se laisse pas entraver dans

sa voie par le préjugé. Ici Darwin, d'avoir seulement cueilli cet exemple sur la bouche d'un petit enfant, nous montre les deux termes, les deux termes extrêmes autour desquels se situent, se nouent et s'insèrent, aussi problématique l'un que l'autre, le cri d'un côté, et de l'autre, ceci, dont vous serez peut-être étonnés que je vous dise que nous aurons à l'interroger à propos du langage, à savoir la fonction de la monnaie.

Terme oublié dans les travaux des linguistes mais dont il est clair qu'avant eux et dans ceux qui ont étudié la monnaie dans leur texte, on voit venir sous leur plume, en quelque sorte , nécessairement, la référence avec le langage. Le langage, le signifiant comme garantie de quelque chose qui dépasse indéfiniment le problème de l'objectif et qui n'est pas non plus, ce point idéal où nous pouvons nous placer, de référence à la vérité. Ce dernier point, la discrimination, le tamis, le crible, à isoler la proposition vraie, c'est, vous le savez, de là que part c'est le principe de toute axiomatique, M Bertrand Russel et ceci a donné trois énormes volumes qui s'appellent Principia mathematica, d'une lecture absolument fascinante, si vous êtes capable de vous soutenir pendant autant de pages au niveau d'une pure algèbre et dont il me semble , au regard du progrès même des mathématiques, l'avantage ne soit pas absolument décisif. Ceci n'est point notre affaire. Ce qui est notre affaire est ceci : c'est l'analyse que M. Bertrand Russel donne du langage. Il y a plus d'un de ses ouvrages auxquels vous pourrez vous référer, je vous en donne un qui traîne actuellement partout, vous pourrez l'acheter, c'est le livre Signification et vérité paru chez Flammarion,

Vous y verrez que d'interroger les choses sous l'angle de cette pure logique, M. Bertrand Russel, conçoit le langage comme une superposition, un échafaudage, en nombre indéterminé d'une succession de métalangages. Chaque niveau propositionnel, étant subordonné au contrôle, à la reprise de la proposition dans un échelonnement supérieur, où il est, comme proposition première, mis en question. Je

schématise bien sûr, extrêmement ceci dont vous pourrez voir l'illustration dans l'ouvrage. Je pense que cet ouvrage, comme d'ailleurs n'importe lesquels de ceux de M. Bertrand Russel, est exemplaire, en ceci que, poussant en dernier terme, ce que j'appellerai la possibilité d'une métalangue, il en démontre l'absurde précisément en ceci : que l'affirmation fondamentale d'où nous partons ici et sans laquelle, il n'y aurait, en effet, aucun problème des rapports du langage à la pensée, du langage au sujet, est ceci qu'il n'y a pas de métalangage.

Toute espèce d'abord, jusque et y compris l'abord structuraliste en linguistique, est lui-même inclus, est lui-même dépendant, est lui-même secondaire, est lui-même en perte par rapport à l'usage premier et pur du langage. Tout développement logique quel qu'il soit, suppose le langage à l'origine, dont il a été détaché. Si nous ne tenons pas ferme à ce point de vue, tout ce que nous posons comme question, ici, toute la topologie que nous essayons de développer est parfaitement vaine et inutile, est parfaitement vaine et futile, et n'importe qui, M. Piaget, M. Russel, tous ont raison ; le seul ennui est qu'il n'arrive pas, un seul d'entre eux, à s'entendre avec aucun des autres.

Que fais-je ici ? et pourquoi je poursuis ce discours ? Je le fais peut être engagé dans une expérience qui le nécessite absolument. Mais comment puis-je le poursuivre ? puisque par les prémisses même que je viens de réaffirmer, je ne puis ce discours, le soutenir que d'une place essentiellement précaire, à savoir que j'assume cette audace énorme où chaque fois, cette place à proprement parler intenable qui est celle du sujet. Il n'y a là rien de comparable avec aucune position dite de professeur. Je veux dire que la position de professeur, en tant quelle met entre l'auditoire et soi une certaine [somme], cadrée, assurée, fondée, dans la communication, forme là, en quelque sorte, intermédiaire, barrière et rempart et précisément ce qui habitue, ce qui favorise, ce qui lance l'esprit

sur les voies qui sont celles que, trop brièvement tout à l'heure j'ai pu, comme étant celle de M Piaget, dénoncer. Il y a un problème des psychanalystes : vous le savez. IL arrive des choses chez les psychanalystes et même des choses que j'ai rappelées, au début de mon séminaire de l'année dernière, assez comiques, je dirai même, farces, comme il a pu m'arriver d'avoir pendant trois ans, au premier rang du séminaire que je faisais à St Anne, une brochette de personnes qui n'en manquaient pas une, ni non plus une seule des articulations de ce que je proférais tout en travaillant activement à ce que je fusse exclu de leur communauté. Ceci est une position extrême, dont à la vérité, pour l'expliquer, je n'ai recours qu'à une dimension, très précise, je l'ai appelé la farce et je la situerai à un autre moment. Il aurait fallu un autre contexte pour que je puisse dire comme Abélard « O deum mundo me feat logia ? »

Ca peut peut-être commencer ici. Mais alors ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Il s'agit de ceci : d'un incident un peu gros, entre autre, de ce qui peut se passer tout le temps, dans ce qu'on appelle les sociétés psychanalytiques. Pourquoi ceci se passe-t-il ? Au dernier terme, parce que si la formule que je vous donne est vraie, des relations du sujet au sens, si la psychanalyse est là dans l'analyse comme tout le monde sait qu'il est, seulement, on oublie ce que ça veut dire, pour représenter le sens jusque et dans la mesure où il le représentera effectivement, et il arrive que, bien ou mal formé, de plus en plus avec le temps, le psychanalyste s'accorde à cette position.

Dans cette mesure même - je veux dire, à ce niveau - jugez un peu de ce qui peut en être, pour les autres. Les psychanalystes, dans les conditions normales, ne communiquent pas entre eux. Je veux dire que si le sens, - c'est la ma référence radicale - est ce que j'ai déjà approché ailleurs à propos du Witz de Freud, à caractériser dans un ordre, qui est communicable, certes, mais non codifiables dans les modes actuellement reçus de la communication ***identifique*** ! et que j'ai appelés, que j'ai évoqués,

que j'ai fait pointer, la dernière fois sous le terme de non-sens, comme étant la farce glacée, celle abrupte, où se marque cette limite entre l'effet du signifiant et ce qui lui revient par réflexion des faits signifiés, si en d'autres termes ,il y a quelque part un « pas de sens » c'est le terme dont je me suis servi à propos du Witz jouant sur l'ambiguïté du mot « pas » négation , au mot « pas » franchissement, rien ne prépare le psychanalyste à discuter effectivement son expérience avec son voisin. C'est là la difficulté ,d'ailleurs qui saute aux yeux, simplement faut-il savoir la formuler, la difficulté de l'institution d'une science psychanalytique.

A cette impasse, qui manifestement doit être résolue par des moyens indirects, à cette impasse, bien sûr, on supplée par toutes sortes d'artifice, que c'est bien là qu'est le drame de la communication entre analystes. Bien sûr, il y a la solution des maître-mots . Et de temps en temps, il en apparaît. Pas souvent. De temps en temps, il en apparaît. Et l'ami Klein en a introduit un certain nombre. Et puis, d'une certaine façon, on pourrait dire que moi-même, le signifiant, c'est peut-être un maître mot. Non, justement pas. Mais laissons. La solution des maîtres-mots n'est point une solution encore que ce soit celle dont, pour une bonne part on se contente. Si je l'avance, si je l'avance, cette solution des maître- mots, c'est que sur la trace où nous somme aujourd'hui, il n'y a pas que les analystes qui ont besoin de la trouver. Mr Bertrand Russel, pour composer son langage fait de l'échafaudage, de l'édifice babélique des métalangues les unes des autres, il faut bien qu'il y ait une base, alors il a inventé le langage objet. Il doit y avoir un niveau, malheureusement personne n'est capable de le saisir, où le langage est en lui-même pur objet. Je vous défie d'avancer une seule conjonction de signifiant qui puisse avoir cette fonction.

D'autres bien sûr, rechercheront les maître-mots à un autre bout de la chaîne. Et quand je parle de maître-mots dans la théorie analytique, ce sera de mots tels que ceux-là.

Il est clair qu'une signification quelconque à donner à ce terme, n'est soutenable, en aucun sens. Le maintien du non-sens comme signifiant de la présence du sujet, la topique socratique est essentielle à cette recherche même.

Néanmoins, pour la poursuivre, et en tant que la voie n'est pas tracée, le rôle de celui qui assume, non point celui du rôle du sujet supposé savoir mais de se risquer à la place où il manque, est une place privilégiée et qui a le droit à une certaine règle du jeu, nommément celle-ci que pour tous ceux qui viennent l'entendre, quelque chose ne soit pas fait de l'usage des mots qu'il avance, qui s'appelle de la fausse monnaie. Je veux dire qu'un usage imperceptiblement infléchi de tel ou tel des termes qu'au cours des années j'ai avancés, a signalé dès longtemps et à l'avance quels seraient ceux qui travailleraient dans ma suite, ou qui tomberaient en route.

Et c'est pour cela, que je ne veux pas vous quitter aujourd'hui sans vous avoir indiqué ce qui a fait l'objet de mon souci, eu égard au public, et je m'en félicite, que je réunis ici.

Assurément, on peut poursuivre cette recherche pour la psychanalyse dont j'ai parlé cette année, à se tenir dans cette région qui n'est point frontière, parce qu'analogue à cette surface dont je parlais tout à l'heure, son dedans est la même chose que son dehors.

On peut poursuivre cette recherche concernant le point X, le trou du langage. On peut la poursuivre publiquement mais il importe qu'il y ait un lieu où j'ai la réponse, que ce qui a été conservé théoriquement dans mon enseignement de la notion du signe, qui finalement n'était peut-être à la fin restée que dans le mot, le mot voulait dire quelque chose mais que ceci prenne lieu et place, justement dans la mesure, ou mon auditoire s'est élargi.
J'ai pris la disposition suivante : les quatrièmes et s'il y en a, les cinquièmes mercredis, le jours où ici j'ai l'honneur de vous entretenir, les quatrièmes et les cinquièmes seront des séances fermées. Fermées ne veut pas dire que quiconque en est exclu. Mais qu'on y est admis sur demande. Autrement dit, étant

donné que ceci ne concernera pas ce mois-ci pour la raison qu'il n'y aura pas de quatrième mercredi, je ne vous parlerai que la prochaine fois et pas le 23, le quatrième mercredi de janvier, toute personne qui se présentera ici, et qui sait, aucune raison qui ne soit pas, à la limite aussi nombreuse, mais n'est-ce pas sûr que toute les personnes qui sont ici me le demandent. La relation $ & D qui est située quelque part à droite du graphe dont au moins certains d'entre vous connaissent l'existence, a, dans un discours, tel que celui que je poursuis ici et dont je vous ai, je pense, suffisamment esquissé la fonction analogue, quoique inverse, de la relation analytique, pose comme structurant, sain et normal, qu'à un certain ordre de travaux participent des gens qui m'en ont formulé la demande. Je serai, j'en avertis, de la plus grande ouverture, à ces demandes, quitte, de ma part, à convoquer la personne pour en toucher avec elle le bon aloi et la mesure, mais c'est armé d'une carte sanctionnant le fait qu'à sa demande j'ai accédé, que les quatrièmes mercredis et les cinquièmes jusqu'à la fin de l'année - ce qui fera, j'ai calculé, huit de ces séances - on viendra ici et pour travailler selon un mode, où je l'indique déjà, j'aurai à certains - et je le souhaite, rencontrer qui voudra m'aider sur ce point - j'aurais à donner à certains la parole à ma place.

Retour

l6 Décembre l964 Retour

Si la psychologie, quel que soit son objet, mais cet objet même, comme on le soutient vainement pouvant être défini comme unique, cet objet, de quelque façon, pouvant nous conduire, par quelque voie que ce soit à la connaissance autrement dit, si l'âme existait, si la connaissance relevait de l'âme.
Les professeurs de psychologie, les psychologues enseignant devraient se recruter par les moyens mêmes dont ils appréhendent leur objet et, pour illustrer ce que je veux dire , ils devraient réaliser ce qui se passerait dans quelques sections de muséum, nommons en une au hasard, la plus représentative la conchyliologie, science des coquillages, et devraient en somme réaliser d'un seul coup, l'ensemble du personnel enseignant et la collection elle-même. Le résumé de leurs titres universitaires servant d'ailleurs assez bien dans cette métaphore à figurer l'Étiquette de provenance collée sur le dit exemplaire.
L'expérience prouve, encore que rien ne soit exclu dans l'avenir, qu'il ne s'est passé jusqu'à présent rien de pareil.
La tentative d'un Piaget qui est à proprement parler celle de faire confiner d'une façon si étroite le procès, le progrès de la connaissance effective avec un supposé développement de quelque chose de supposé immanent à une espèce humaine ou autre, est quelque chose qui assurément, d'une façon certes analogique, puisque aucune phénoménologie de l'esprit, si élémentaire soit-elle , ne peut y être impliquée, devrait aboutir à cette sorte de sélection, d' échantillonnage dont je parle, dont on ferait en quelque sorte du quotient intellectuel le seul étalonnage possible de quiconque a à répondre d'un certain fonctionnement, d'une certaine intégration du fonctionnement de l'intelligence.
L'objet de la psychologie est si peu unitaire d'ailleurs que cette traduction du mot âme au niveau

où il sert à une théorie du développement intellectuel est parfaitement insuffisante à combler son emploi et chacun sait que dans d'autres registres , nous arriverions au même paradoxe que ceux qui ont d'une façon quelconque à reconnaître, voire à administrer ce champ de l'âme, devraient aussi réaliser en eux-mêmes quelques types, quelques prototypes ou quelques moment élus de ce qui, en fin de compte, devrait s'appeler la belle âme. Heureusement, personne n'y songe plus, la méfiance la plus profonde ayant été jetée sur cette catégorie de la belle âme, vous le savez, par Hegel; le rapport de la belle âme aux désordres du monde a été une fois pour toutes et définitivement stigmatisé par la remarque assurément pénétrante et qui nous introduit de toutes ses portes à la dialectique ici appliquée que la belle âme ne se soutient que de ce désordre même. Il est clair pourtant que, dans le recrutement que les psychanalystes s'imposent à eux-mêmes, il y a dans tout ce champ que je n'ai pas pu absolument parcourir du faisceau du projecteur, il y a un lieu qui se distingue par quelque chose qui se rapproche d'une façon très singulière de cette hypothèse paradoxale et que l'idée que quelqu'un qui a à enseigner, à rendre compte de ce qu'est effectivement la praxis analytique, de ce qu'elle prétend conquérir sur le réel, ce quelqu'un, d'une certaine façon, est lui-même ce qui se choisit comme étant un échantillon particulièrement bien trié de ce progrès. Vous sentez bien d'ailleurs qu'ici il s'agit d'autre chose que de typique, que de statique, il s'agit d'une certaine épreuve; mais alors, d'autant plus importante est à préciser la portée de cette épreuve et sans aucun doute, le terme d'identification qu'ici on introduira, par exemple, en le donnant comme terme à l'expérience analytique, ne pourra du même coup qu'introduire un point tout à fait aigu de cette problématique, à quel niveau cette identification se produit elle ? Au niveau d'une expérience elle-même particulière. L'analysé sera-t-il quelqu'un qui transmet un certain mode d'expérience, de celui qui l'a analysé tel que lui-même l'a reçu comment ces expériences peuvent-elles, l' une par rapport à l'autre se repérer, celles qui antécède a-t-elle

toujours quelque chose, qui en quelque sorte, dépasse et inclut celle qui va en sortir, au contraire , laisse-t-elle la porte ouvert à quelque surmontement. C'est assurément là le niveau le plus difficile, où poser le problème, c'est certainement aussi celui où il doit être résolu. Comment même pouvoir l'envisager si nous ne saisissons pas la structure de cette expérience ?
Car d'aucune façon dans la théorie analytique, quoi que ce soit qui pourrait s'affirmer au niveau de cette identification comme substantiel, d'aucune façon ceci ne peut servir de module et de mesure, et les analystes eux-mêmes, voire les plus inféodés à tel ou tel procès traditionnel, et mon Dieu à ne pas trop l'approfondir, riraient si on leur disait que ce qu'il s'agit de transmettre c'est une fonction du type de l'idéal du moi. L'identification dont il s'agit ne peut être définie, saisie autre part.
Nous ne saurions bien sûr, nous contenter de quelque chose qui évoquerait de s'être exercée une fois à une certaine dynamique. Comment trouver là quoi que ce soit qui ne puisse se résoudre que dans une sorte d'endogénie, prise de conscience d'un certain nombre de déplacements saisis par l'intérieur, mais quoi de saisissable, quoi de transmissible, quoi d'organisable, quoi, pour tout dire, de scientifique pourrait-il s'asseoir sur quelque chose qui ne reviendrait alors que d'être au niveau d'une certaine masso-thérapie , si vous voulez, d'exercice du type respiratoire, voire de quelque relaxation, quelque chose d'aussi primitivement près de la sphère la plus interne d'une épreuve, en fin de compte, corporelle.
C'est pour cela qu'il est si important d'essayer de saisir ce dont il peut s'agir dans une expérience qui s'annonce elle-même comme être de la dimension, la plus pleine, qui sans aucun doute, n'est pas sans s'identifier entièrement à quelque chose d'aussi absolu, d'aussi radical, que ce serait de parler de la vérité, ne peut néanmoins , pas refuser, - j'entends au niveau de son expérience, au niveau de ses résultats - cette dimension du véridique, de quelque chose qui, d'être conquis, se révèle non seulement libératoire mais plus authentique que ce

qui était inclus dans le noeud dont il s'agit de se libérer.
Aussi bien n'est-ce pas pour rien que viennent dans mon discours des éléments de métaphore aussi singuliers, aussi inaperçus peut-être mais aussi frappants - si nous les retenons -que ceux qui, de ce noeud, nous ramènent à ce que, déjà la dernière fois, j'ai fait entrer ici, dans ce petit modèle que je vous apportais, sous la forme de la bande de Moebius, en vous rappelant l'importance de quelque chose qui est de l'ordre de la topologie. Et son emploi est en quelque sorte tout de suite suggéré par cette simple remarque que nous devons faire, fût-ce à partir d'une épreuve - d'une épreuve, en quelque sorte naïve, quant à ce réalisme, comme celle de Piaget - qui est assurément qu'il n'est pas difficile à tel ou tel tournant du texte de pointer la faille par où il s'avère - qu'à prendre simplement le langage pour être l'instrument de l'intelligence, et de la façon la plus profonde - méconnaître que, loin qu'il s'agisse là d'être l'instrument de l'intelligence, il démontre, en même temps et de la même voie, du même discours - comment se fait-il alors qu'il le souligne dans le même discours - que cet instrument soit si inapproprié, que le langage soit justement ce qui, à l'intelligence fasse difficulté. Peut-être à l'intelligence, tout aussi difficiles sont à soulever les problèmes posés par le langage. Il lui est difficile de guider une conduite appropriée au niveau du pur et simple obstacle, de la pure et simple et immédiate réalité, celle contre laquelle on bute en se cognant le front contre.
Renvoyer cette inappropriation du langage à je ne sais quel état primitif de ce qu'on appelle en cette occasion, la pensée, n'est vraiment ici que rejeter le problème sans aucunement le résoudre, car si effectivement le langage fut d'abord une cristallisation qui s'est imposée à l'exercice de l'intelligence comme un appareil, comment n'est-il pas évident que l'intelligence aurait fait le langage aussi approprié qu'elle a fait, après tout, ses instruments primitifs, lesquels, nous savons qu'ils sont, de tous les instruments, souvent les plus merveilleusement habiles, les plus saisissants pour

nous , au point qu'à peine en pouvons-nous restituer la perfection d'équilibre, fait avec le minimum de matière, et en même temps la matière la plus choisie qu'on nous le fait, d'où les instruments que nous pouvons voir - ceux-ci, les primitifs - être en quelque sorte les plus précieux du point de vue de la qualité de l'objet ; comment le langage n'aurait-il pas été quelque chose d'analogue à sa façon, si effectivement, il était création, sécrétion, prolongement de l'acte intelligent ?
Bien au contraire, s'il est quelque chose que, dans une première approche, nous pourrions essayer de définir comme étant le champ de la pensée, eh bien, pourquoi pas à titre provisoire, s'il faut absolument partir de l' intelligence, ne dirais-je pas que la pensée - et mon Dieu ce sera une formule qui s'appliquera bien assez à divers niveaux, au moins d'une façon descriptive, pour avoir l'air, au moins au premier plan, d'une approche - que la pensée c'est l'intelligence s'exerçant à se retrouver dans les difficultés que lui impose la fonction du langage. Loin que nous puissions d'aucune façon, bien sûr - c'est là la première porte qu'ouvre la linguistique - nous contenter de ce premier schéma grossier, qui ferait du langage, l'appareil, l'instrument, de quelque correspondance bi-univoque, quelle qu'elle soit, est-ce qu'il n'est pas clair que cette poursuite même qui est faite, de l'y réduire sous la forme critique de la signification du logico-positivisme et de son mythe d'arriver à une exhaustion du « meaning of meaning »,d'épuiser en tout emploi du signifiant l'exhaustion des significations différentes, qui une fois connotées, nous dit-on, permettront d'avoir un discours, un dialogue qui sera sans ambiguïté, de savoir toujours dans quel sens, dans quel emploi, dans quelle acception, tel mot est apporté. Qui ne sait, qui ne voit, que tout ce qu'apporte le langage de fécondité - voire même de pur et simple fonctionnement - consiste toujours, non pas à opérer sur cette sorte de conjonction d'appareil, en quelque sorte préformé qui, après quoi, nous n'aurions plus qu'à *y* recueillir, qu'à y lire la solution du problème, qui ne voit que c'est justement cette opération qui

constitue elle-même la solution du problème, que cette opération de fonction que l'on apprécie pour l'instant idéalement bi-univoque, c'est justement ce qu'il s'agit d'obtenir, au terme de toute recherche. Ceci étant posé comme de l'ordre de la plus simple introduction, de toute préface à aborder la difficulté du problème, nous voyons que si l'approche linguistique, qui est loin de dater, à proprement parler, de notre époque, -récemment on m'interrogeait sur cet emploi du signifiant et du signifié, qui, comme je répondais, me parait maintenant être vraiment ces mots en cours qu'on commence à entendre à tous les coins de rue et qui sont usités, mis en avant dans des répliques les plus communes du meeting. Ces termes, ces termes ne datent pas d'hier ; et seuls les stoïciens peuvent
passer pour les avoir introduits techniquement sous les formes du signans et du signatum ; du reste, on peut en faire voir la racine bien plus loin et il suffit de s'approcher de la fonction du langage pour que s'introduise un certain type de division qui n'est pas ambiguïté, qui vise quelque chose de tout à fait radical, et par situation, du fait que dans ce radical, nous sommes tellement impliqués, que nous ne sommes sujets, dis-je, que d'être impliqués à ce niveau radical, et d'une façon, pourtant, qui nous permet de voir ce dans quoi nous sommes impliqués, et ce n'est pas autre chose qui s'appelle la structure. L'ambiguïté que nous saisissons et que je vais vous faire suivre à la trace dans tel ou tel champ plus favorable à le manifester, entre le sens et la signification par exemple seuls capables - ce n'est pas pur plaisir de jouer avec un chatoiement, de ce qui nous apparaîtrait dernier de ne pas pouvoir même être référé à la catégorie supérieure d'être, un chatoiement du sens puisque c'est déjà d'une division à l'intérieur du sens qu'il s'agit, c'est parce que, c'est uniquement à ce niveau que se résolvent - vous le verrez quand il s'agit de tel ou tel type d'usage du mot - que se résolvent des contradictions patentes, patentes simplement à se révéler, quant à propos des même mots - par exemple de ce qu'on appelle le nom propre - vous voyez les uns y voir ce qu'il y a de plus indicatif et d'autres ce qu'il y a

de plus arbitraire, donc de ce qui semble le moins indicatif ; l'un ce qu'il y a de plus concret, l'autre ce qui semble aller à l'opposé, ce qu'il y a de plus vide ; l'un ce qu'il y a de plus chargé de sens, l'autre ce qui en est le plus dépourvu, alors qu'à prendre les choses, vous le verrez, dans un certain débat, dans un certain registre, dans un certain biais, cette fonction du nom propre - c'est clair de la façon la plus transparente - est à proprement parler, pour ce qu'il est et pour ce que son nom indique, et qui n'est pas du tout que le nom propre c'est un - comme dit Russell, word for particular - un mot pour le particulier, assurément pas, assurément pas vous le verrez.

Mais reprenons.

La fonction de la tautologie, je voudrais tout de suite vous l'illustrer de quelque chose : j'ai parlé tout à l'heure de réalisme, de réalisme naïf, j'y opposerai, j'y opposerai un mode sous lequel le matérialisme qui entre couramment dans notre discours comme une référence, mon Dieu, bien peu explorée, le matérialisme consiste à n'admettre comme existant que des signes matériels. Est-ce que ceci fait cercle ? Que non pas ! Ceci suggère un sens. La matérialité n'est assurément pas expliquée, mais qui de nos jours se sentirait bien à l'aise pour l'expliquer comme une essence, comme une substance dernière ? Mais que ce terme soit ici expressément portée sur les signes, sur les signes au temps où, d'autre part, comme une référence radicale j'ai dit que les signes c'est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, voilà qui, à la fois, nous donne le modèle de ce qu'un certain type de référence apparemment tautologique, car donc je n'ai dit qu'une chose, c'est que le matérialisme - c'est ce qui ne pose pour existant que ce dont nous avons des signes matériels - n'a assurément pas effleuré le sens du mot matière, et pourtant, donc, tout tautologique qu' il est, nous apporte un sens et nous montre en quelque sorte sous une figure exemplaire, paradigmatique, l'utilité de ce petit noeud dont je vous ai fait, l'autre jour, le contour, ce double point originel qui, à le dessiner

comme étant le cercle introductif à tout abord possible de la fonction, qu'elle soit du signifiant ou du signe, et là déjà, pour vous montrer que nous ne pouvons pas nous en servir comme de quelque chose qui, d'aucune façon, pourrait se réduire au terme, à une référence ponctuelle, si le cercle est favorable à l'appréhension mythique de son rétrécissement jusqu'à quelque point zéro, il reste toujours quelque chose d'irréductible, dans une structure qui ne saurait s'anéantir à se serrer sur elle-même, et ici, après tout, encouragé par le fait que n'est point absolument tombé dans le vide - j'ai pu m'en rendre compte - ce que j'ai apporté la dernière fois, concernant la bande de Moebius, dont, pour l'illustrer, donner l'éclairage qui pousse, qui commence à pousser à son plus haut point sa valeur exemplaire, je vais vous faire remarquer, dès lors l'implication.

C'est Saussure, qui parle du signifié et chacun sait, qu'il n'en a point parlé d'une façon qui soit définitive, ne serait-ce qu'en raison des ambiguïtés qui se sont engouffrées par la porte de sa théorie, justement en ce point -ce qu'il en a dit de plus efficace, est assurément ceci que, eu égard au signifiant le signifié se présente dans le rapport de l'envers à l'endroit ou comme vous voudrez de l'endroit à l'envers. Et bien sûr, il y a quelque chose de cet ordre qui nous est suggéré par l'existence du signe sémantique du signe dans le langage, il s'agit assurément, adhérerait on de la façon la plus étroite à l'analyse phonématique , il est impossible de parler d'élément sonore dans l'analyse moderne de la linguistique sans le considérer comme étroitement lié, à quoi ? A ce qu'on appelle le meaning et nous retrouvons ici l'ambiguïté de signification, de sens.

Si j'ai commencé cette année mon discours par cet exemple, exemple cueilli au niveau d'un ouvrage de grammaire qui est un exemple dont je vous montrais que, quoi qu'il en eût de son effort vers l'asémantisme, du fait même d'être grammatical il n'était pas sans porter un sens, et assurément, à ce propos, j'ai su vous faire sentir les deux voies dans lesquelles ce qui s'appelle ici sens nous pouvions le

chercher, et que l'une n'était pas l'autre, et qu'à l'une voie de la signification que nous avions vu pouvoir se construire comme à foison et presque tellement surabondant que nous n'avions que l'embarras du choix, c'était dans la mesure où nous opérions par quelque chose, par quelque voie, et ce n'est pas indifférent de remarquer - c'est pour ça que j'avais choisi l'exemple dans une langue étrangère, qu'il m'était de là plus facile, plus naturel, de vous ramener dans la voie de la traduction - c'est en le traduisant en français, que j'arrivais à en faire surgir à peu près tout ce que je voulais par une procédé très simplement opératoire et tout à fait ressemblant à celui du prestidigitateur Mais qu'autre chose était l'autre direction qui pour nous faire aboutir sans doute à l'impasse, et fermé de ce qu'est le point de saisissement, le charme d'un texte poétique nous indiquait bien que ce dont il s'agissait était d'une autre dimension.
Sans doute ce qu'elle a laissé dans le plan, dans la brume, dans la nuée de cette direction poétique est quelque chose qui d'aucune façon ne pourrait moins paraître suffisant.
Mais c'est ici que je vous ramène à la propriété de cette surface singulière qui, bien sûr, en chaque point, a un endroit et un envers. L'important est qu'on puisse, par un certain trajet sur son contour, arriver de quelque point que ce soit, que ce soit de cet endroit, ou un correspondant de l'envers, eh bien ,quand je vous ai dit le signifiant c'est essentiellement quelque chose structuré sur le modèle de la dite surface de Moebius, c'est cela que ça veut dire, à savoir que c'est sur la même face, tout en constituant endroit et envers, que nous pouvons rencontrer le matériel, le matériel qui, ici, se trouve structuré dans l'opposition phonématique et si ce quelque chose qui ne se traduit pas mais qui passe, qui passe d'un signifiant à une autre, dans son fonctionnement, dans le fonctionnement quel qu'il soit du langage, voire le plus hasardeux, c'est ce que démontre cette expérience poétique en quelque sorte : que quelque chose qui passe, et que cela qui est le sens, selon

le mode où cela passe, diversement réparable et diversement pointé. C'est ce que nous allons tenter de faire, c'est cela seul qui, pour nous, permet un repérage exact d'une expérience qui - du seul fait d'être une expérience entièrement, non seulement de paroles, mais de paroles artificielles, de paroles structurées par un certain nombre de conditions qui infléchissent la portée du discours - doit être repéré par rapport à ce que j'ai appelé tout à l'heure l'usage du langage, par quelque chose ou par quelqu'un, sujet, agent, patient, qui y sont pris.
Alors, je vais aujourd'hui introduire, introduire une de ces formes, de ces formes topologiques, une de ces formes fondées sur la surface dont je vous ai donné la dernière fois l'exemple, vous introduire, vous introduire dans cette fonction, car je pense que quand même, vous avez entendu parler de la bouteille de Klein. Reprenons-la,cette bouteille, approprions-la nous, et allons-y.
Elle a un gros intérêt, elle nous servira beaucoup et vous allez voir pourquoi. Je vous rappelle que j'ai introduit, la dernière fois, cette remarque, que l'espace, l'espace à trois dimensions, c'est quelque chose de pas clair du tout, et qu'avant d'en parler comme des sansonnets, il faudrait voir dans quelles formes diverses nous pouvons l'appréhender, justement dans la voie mathématique qui est essentiellement combinatoire ; et que toute autre chose est de tenir l'affaire pour résolue avec les formes qu'on peut appeler : formes de révolution d'une surface, qui nous donne quoi ? Après tout rien d'autre qu'un volume dont ce n'est pas pour rien que ça s'appelle comme ça. Ca s'appelle comme ça parce que c'est fabriqué sur le modèle - et ce n'est point le hasard - de quelque chose qui est une surface roulée, surface où l'on fait un rouleau. Eh bien évidemment , ça remplit un certain petit espace. Après, vous pouvez prendre ça à pleine main et vous amuser avec. Faites tourner le cercle autour d'un axe qui s'appelle une sphère. Je l'ai dit, faites tourner cette chose que j'appellerai un triangle, ou simplement un angle selon que je le limiterai ou non par une ligne qui coupe les deux côtés et vous aurez

un cône, une section de cône ou un cône infini selon les cas.
Mais il y a des choses qui ne se comportent pas du tout comme ça, qui se passent provisoirement de tenir l'espace pour construit et qui font rudement bien.
Je vous l'ai dit, il y a trois formes fondamentales, le trou - nous y reviendrons -,le tore, et je vous ai dit, le cross-cap. Le tore, ma foi, ça n'a pas l'air bien compliqué. Prenez ce que vous voudrez, un anneau de Back Gammon, une chambre à air, simplement, commencez, dans votre tête, à vous poser des petits problème. Par exemple celui-ci : faites-y une coupure comme celle-là, exactement comme celle-là, et si vous ne l'avez pas déjà fait et si vous n'avez pas déjà réfléchi sur le tore , dites-moi combien ça va faire de morceau, par exemple. Ce qui vous prouve - qu'on puisse ainsi poser ces questions - que ce n'est pas, comme je l'ai fait remarquer la dernière fois, des objets d'une intuition immédiate.
Mais nous n'allons pas nous attarder à de telles amusettes. Je veux simplement vous faire remarquer comment, d'une façon simple et combinatoire, on construit ces figures. On les construit de la façon suivante : la forme la plus élémentaire qui puisse en être donnée, est celle d'une figure à quatre côtés, dont les côtés sont vectorialisés.
Qu'est-ce que signifie ici la vectorialisation?
Ça signifie que nous construisons ces figures par suture, que nous cousons ce qui s'appelle ici un bord - je vous passe cette définition intermédiaire de ce que signifie ici bord - que c'est dans le sens de la vectorialisation, c'est à dire qu'un point étant ici sur le vecteur qui est le point (a) aboutit à un point (a') qui ne lui est pas correspondant d'une façon métrique mais qui lui est correspondant d'un façon ordonnée, au sens qu'un point (b) qui sera plus dans le sens du vecteur, sera donc cousu - quel qu'il soit, et quelle que soit la distance métriquement définie de (a') à (b') - cousu au point (b'). Même chose pour le couple de l'autre côté de la dite construction.
Il est évidemment, strictement ici, carré pour l'intelligibilité à l'oeil, visuelle, gestaltique de la figure. Je pourrai aussi bien le construire, comme

ceci, je mettrai les mêmes vecteurs, et ça aurait exactement la même signification, pourquoi ? Pour construire un tore. Comment un tore se construit-il ? Un tore se construit - c'est très facile à comprendre et c'est pour cela que je commence par là - un tore se construit en suturant d'abord ce coté avec l'autre, c'est-à-dire en faisant ce qui, pour l'intuition commune est un premier cylindre, où, si vous voulez, on peut supposer que l'espace dans l'intervalle a une fonction quelconque - il y a des gens comme ça, il y a Saint-Thomas, il y a des gens qui veulent toujours bourrer les choses avec le doigt : c'est un type humain, ils font du boudin toute leur vie - enfin si vous voulez le remplir, vous aurez donc un rouleau plein et à partir de là, vous pouvez fermer ce rouleau et vous obtenez ce qui est ici dessiné. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est que, dans une structure qui est d'ordre essentiellement spatial, qui ne comporte aucune histoire, vous introduisez pourtant un élément temporel.
Pour que ceci soit pleinement déterminé il faut que vous connotiez un et un du même chiffre, mais d'un chiffre ou d'une connotation quelconque, qui implique de ne venir qu'après les deux opérations. Vous ne pouvez pas les faire en même temps. Peu importe laquelle précède l'autre ; ça aura toujours le même résultat : un tore ; mais ça ne donnera pas le même tore, puisqu'à l'occasion ça donnera deux tores l'un traversant l'autre c'est même une de leurs plus intéressante fonctions.
Alors là-dessus - c'est un simple exercice introductif - qu'est-ce que c'est qu'une bouteille de Klein? Une bouteille de Klein, c'est une construction exactement du même type, à cette différence près que, si deux des bords vectorialisés, sont vectorialisés dans le même sens - c'est disons sous le mode du tore, donc, comme le tore, approprié a faire un boudin - les autres bords opposés, donc peu importe que l'opération de suture se fasse avant ou après l'autre, ça donnera le même résultat, mais qui doivent être faits d'une façon successive, les deux autres bords sont vectorialisés en sens contraire.
Je vais vous montrer tout de suite au tableau ce que ça donne pour ceux qui n'ont pas entendu parler

encore de la bouteille de Klein. Ça donne quelque chose qui, si vous voulez, en coupe - en coupe bien sûr ne voulant rien dire dans ce registre, puisque nous n'introduisons pas la troisième dimension de l'espace ; et d'une façon, pour l'intuition commune, pour le repérage qui est habituellement le vôtre, dans l'expérience et après tout, peut-être peut-on dire, la couture car rien n'objecterait à ce que vous soit plus immédiatement accessibles et familières les dimensions de la topologie des surfaces;il suffit que vous vous y exerciez un peu, c'est même ce qui est souhaitable - voici ce que cela donne en coupe.
Bon. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que ceci, je vous l'ai dit, c'est en coupe, c'est-à-dire qu'il y a ici, disons, un volume qui est commun, qui a au centre, un conduit qui passe... en d'autres termes, ceci mérite de s'appeler bouteille parce que, voici, ici le corps de la bouteille, voici, ici, son goulot, c'est un goulot qui serait prolongé de telle sorte que, rentrant dans le corps de la bouteille, si vous voulez, pour mieux l'accentuer, je vais vous montrer cette rentrée ici, il va s'insérer, se suturer, sur son fond, à cette bouteille.
Donc, sans même recourir à ma figure, en mots, en termes, vous avez une bouteille, une bouteille de Vittel, vous tordez son goulot, vous le faites traverser la paroi latérale de cette bouteille et vous allez l'insérer sur le cul de la bouteille. Du même coup, cette insertion ouvre... vous pouvez constater que vous avez ainsi quelque chose qui se réalise, avec les caractères d'une surface complètement close : partout cette surface est close et pourtant, on peut entrer dans son intérieur, si j'ose dire, comme dans un moulin.
Son intérieur communique complètement, intégralement avec son extérieur. Néanmoins cette surface est complètement close.
Ceci ne ferait partie que de la physique amusante, que, bien entendu, cette bouteille soit capable de contenir un liquide, et même dans les conditions ordinaires, comme je vais vous le représenter, et de ne permettre d'aucune façon qu'il se reverse au dehors, c'est-à-dire de le contenir sans même qu'on ait à se donner les soucis d'un bouchon, c'est ce que

la plus simple réflexion vous permettra de concevoir. Si vous redressez effectivement ceci, tel que je l'ai dessiné, et que vous le faites effectivement fonctionner comme bouteille, qui se remplit une fois qu'elle est le cul en l'air, mais si vous la retournez, vous lui mettez le cul en bas, il est bien certain que le liquide n'ira pas se répandre au dehors. Ceci, je vous le répète, n'a strictement aucun intérêt. Ce qui est intéressant, c'est que les propriétés de cette bouteille sont telles que la surface en question, la surface qui la ferme, la surface qui la compose, a exactement les mêmes propriétés qu'une bande de Moebius, à savoir qu'il n'y a qu'une face, comme il est facile d'en répondre et de le constater.
Alors, comme ceci aussi peut paraître, être un petit peu du registre du tour de passe-passe, et que ça ne l'est pas du tout, malgré ,bien entendu, que ça pourrait passer pour analogique, un effet de sens, et que ce n'est point du tout d'une façon analogique que j'entends vous en entretenir.
Je vais essayer de vous la matérialiser d'une façon qui soit tout à fait claire. Si nous partons de la sphère, que nous puissions faire d'une sphère une bouteille - c'est une chose qui n'est point du tout impossible : supposez que la sphère soit une balle en caoutchouc, vous la reployez, en quelque sorte ainsi, sur elle-même, il n'est pas même forcé, qu'ici vous ayez ce petit retour, c'est plus clair, vous pouvez toujours en faire une coupe à la renfoncer en elle-même. Je dirais même que c'est ainsi que commence le processus de la formation d'un corps animal ; c'est le stade blatusla après le stade morula. C'est que, supposez qu'il y ait quelque rapport, quelque rapport structural - comme c'est tout de même bien indiqué depuis longtemps par la constance, la permanence de la métaphore du cercle et de la sphère dans toute pensée cosmologique - supposez que ce soit comme ça qu'il faille construire -pour se le représenter d'une façon saine - qu'il faille construire ce qui concerne justement la pensée cosmologique. La pensée cosmologique est fondée essentiellement sur la correspondance, non pas bi-univoque, mais structurale, l'enveloppement du

microcosme par le macrocosme ; que ce microcosme vous l'appeliez comme vous voulez : sujet, âme, nous ; que ce cosmos vous l'appeliez comme vous voulez : réalité, univers ; mais supposez que l'un enveloppe l'autre et le contient, et que cela qui est contenu, se manifeste comme étant comme le résultat de ce cosmos, comme ce qui y correspond membre à membre.
Il est impossible d'extirper cette hypothèse fondamentale, et c'est en cela que date une certaine étape de la pensée, qui, si vous suivez ce que j'ai dit tout à l'heure est d'un certain usage du langage. Et ceci y correspond justement, dans la mesure, et uniquement dans la mesure où, dans ce registre de pensée, le microcosme, comme il convient, n'est pas fait d'une partie en quelque sorte retournée du monde à la façon dont on retourne une peau de lapin.
Ici qu'est-ce que vous avez? Vous avez un dehors, un dedans, un dedans, la surface, série primitive et un dehors. Vous avez - en réalisant quelque chose qui peut être un contenant - vous n'avez rien codifié de la fonction des deux faces de la surface par rapport à la sphère primitive.
Toute autre chose est ce qui se passe, si prenant d'abord la sphère, et, en faisant cette chose étranglée, vous prenez l'une des moitiés de la sphère et la faites rentrer dans l'autre. En d'autres termes, je schématise,

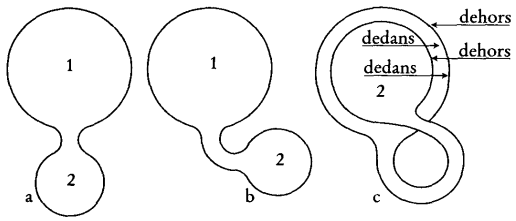


Fig. III-11

Vous y êtes.
De l'haltère, de la double boule que j'ai ici construite par étranglement de cette surface sphérique, je fais - mettez que c'est ici la boule l- ce que je vais faire, la boule 2 est rentrée à l'intérieur. Ici vous avez le dehors primitif, le dedans, et ce qui est affronté, c'est une surface du dehors premier avec le dedans, non plus comme dans ma blastula de tout à l'heure, le dedans restant toujours affronté, et le dedans est ici, de la

seconde partie de la surface. Est-ce que c'est ça une bouteille de Klein ?
Non, pour arriver à la bouteille de Klein il faut autre chose. Mais c'est ici que je vais pouvoir vous expliquer quelque chose qui va vous montrer l'intérêt de la mise en évidence de la dite bouteille de Klein.

Ce n'est pas , tout à l'heure, comme tout à l'heure, dans une blastula telle que je l'avais dessinée, le dedans qui est en dehors pour le microcosme, c'est bel et bien lui aussi un dehors qu'il a, et qui s'affronte au dedans du cosmos. Telle est la fonction symbolique de cette étape où je vous mène de la reconstruction de la bouteille dite de Klein.
Nous allons voir que ce schéma est essentiel, bien sûr, d'un certain mode de pensée et de style, mais pour le représenter, je vous montrerai dans le détail et dans les faits, une certaine limitation, une implication non éveillée dans l'usage du langage.
Le moment de l'éveil, pour autant, vous l'ai-je dit, que je le pointe, que je le repère historialement dans le cogito de Descartes, c'est quelque chose qui n'est point immédiatement apparent, justement dans la mesure où, de ce cogito, on fait quelque chose d'une valeur psychologique.
Mais si on repère exactement ce dont il s'agit, s'il est ce que j'ai dit, à savoir la mise en évidence de la fonction du signifiant, s'il est et n'est rien d'autre que le fait que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, c'est à partir de cette découverte, que la rupture du pacte supposé préétabli du signifiant à ce quelque chose, étant rompu il s'avère - il s'avère dans l'histoire et parce que c'est de là qu'est partie la science - il s'avère que c'est à partir de cette rupture - même si, tout de suite et simplement parce qu'on ne l'enseigne qu'incomplètement et on ne l'enseigne qu'incomplètement parce qu'on n'en voit pas le dernier ressort - que c'est à partir de là que peut s'inscrire une science, à partir du moment où se rompt ce parrallélisme du sujet au cosmos qui l'enveloppe et qui fait du sujet, psyché , psychologie , microcosme, c'est à partir du moment où nous introduisons ici une autre suture, et ce que

j'ai appelé ailleurs un point de capiton essentiel, qui est celui qui ouvre ici un trou, et grâce auquel la structure de la bouteille de Klein alors, et seulement alors, s'instaure, c'est à dire que dans la couture qui se fait au niveau de ce trou, ce qui est noué, c'est la surface à elle-même, d'une façon telle que ce que nous avons jusqu'à présent repéré pour dehors, se trouve conjoint, à ce que nous avons repéré jusque présent comme dedans ; ce qui était repéré comme dedans est suturé, noué à la face qui était repérée, jusqu'alors, comme dehors.

Est-ce que c'est visible, est-ce que c'est assez clair ? Est-ce qu'on voit de là-bas, de cette façon mal éclairée.

Ici nous avons ouvert un orifice traversant à la fois ce qui, dans mon dessin, symbolisait le cosmos enveloppant, et ce qui dans mon dessin symbolisait le microcosme enveloppé, et que c'est ça, par où nous rejoignons la structure de la bouteille de Klein. Est-ce que vous l'avez assez vu ? Non, eh bien je vais le faire plus grand, sinon nous n'y comprendrons jamais rien. La voici complète.

Est-ce que ça commence à se voir ? Est-ce que ça commence à se voir ? Est-ce que vous retrouvez l'essentiel de ce que je vous ai expliqué de tout à l'heure, la structure de la bouteille de Klein ? Il faut que ce tableau soit vraiment mal éclairé. Est-ce qu'il n'y a pas de la lumière, pour que je vois là-bas les personnes se pousser du col ? Ce serait quand même important que vous voyez ce que j'ai dessiné.

Je vous emmène là, par une voie difficile, et qui, vues l'heure et la nécessité de l'explication, ne vous mènera pas aujourd'hui directement sur sa relation au langage. Aussi bien, puisque nous n’avons plus que dix minutes, je vais essayer de vous en donner une petite explication, amusante, dont vous verrez le rapport global avec le champ de l'expérience analytique.
Il y a plus d'une façon de traduire cette construction. Je pourrai vous y donner la figure de

Gagarine le cosmonaute. Gagarine, le cosmonaute, apparemment, est bel et bien enfermé disons - pour simplifier et aller vite, nous n'avons plus beaucoup de temps - comme l'image antique, dans son petit cosmos baladeur. Du point de vue biologique, c'est d'ailleurs entre nous, permettez-moi de vous le faire remarquer au passage , quelque chose de bien curieux et qui pourrait se ponctuer par rapport à l'évolution de la lignée animale. Je vous rappelle qu'il est très difficile de saisir, de saisir d'une façon un tant soit peu concevable, comment un animal qui échangeait régulièrement ce dont il avait besoin , du point de vue respiratoire, avec le milieu dans lequel il était plongé au niveau des branchies, a réalisé cette chose absolument fabuleuse - de pouvoir sortir hors de l'eau, dans le cas présent - en s'envoyant à l'intérieur de lui-même , une fraction importante de l'atmosphère. De ce point de vue évolutionniste , vous pouvez remarquer que Gagarine, si tant est qu'il ait dans tout cela la moindre responsabilité, fait une opération redoublée, il s'enveloppe dans son propre poumon, ce qui nécessite qu'en fin de compte, il pisse a l'intérieur de son propre poumon, car il faut bien que tout ça se fourre quelque part. D'où le syllogisme que j'aurai à vous développer dans le futur , qui est exemplaire, à la suite du fameux syllogisme :tous les hommes sont mortels, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel. J'ai trouvé bon pour des usages que vous verrez mieux plus tard, mais dont l'introduction est une caricature, une cari-cature de ce fameux syllogisme sur Socrate, que Gagarine, que tous les cosmonautes, sont des pisseurs, que Gagarine est un cosmonaute donc que Gagarine est un pisseur. Ce qui a à peu près autant de portée que la formule sur Socrate. Mais laissons ceci pour l'instant.

Loin que Gagarine se contente d'être un pisseur, il n'est pas non plus un cosmonaute, il n'est pas un cosmonaute parce qu'il ne se balade pas dans le cosmos, quoi qu'on en dise, parce que la trajectoire qui le porte était, du point de vue du cosmos, complètement imprévue et qu'on peut dire, en un certain sens, qu'aucun dieu qui ait jamais présidé à l'existence d'un cosmos n'a jamais prévu, n'a jamais

connu en rien la trajectoire précise, la trajectoire nécessaire, en fonction des lois de la gravitation, et qui n'a pu littéralement être découverte qu'à partir d'un rejet absolu de toutes les évidences cosmiques. Tous les contemporains de Newton ont rejeté, indignés, la possibilité de l'existence d'une action à distance, d'une action qui ne se propage pas de proche en proche, parce que c'était là, jusqu'alors, la loi du cosmos, la loi de l'interaction réciproque entre ses parties.
Il y a dans la loi de Newton - en tant qu'elle permet que notre petit projectile dénommé spoutnik est quelque chose qui se tient d'une façon parfaitement stable, au niveau d'une loi préconçue - il y a là quelque chose d'une nature absolument a-cosmique comme d'ailleurs, de ce fait ,du fait même de ce point d'insertion, tout le développement de la science moderne. Et c'est en ceci que l'ouverture donc il s'agit ici, à savoir que le cosmos lui-même, que le petit cosmos qui permet à Gagarine de subsister à travers les espaces, est quelque chose qui dépend d'une construction d'une nature profondément a-cosmique.
C'est à ceci, à la sphère interne, que sous le nom de réalité nous avons affaire dans l'analyse, réalité apparente qui est celle de la correspondance, en apparence modelée l'une sur l'autre, de quelque chose qui s'appelle l'âme, à quelque chose qui s'appelle la réalité. Mais par rapport à cette appréhension qui reste l'appréhension psychologique du monde, la psychanalyse nous donne deux ouvertures : la première, celle qui de ce forum, de cette place de rencontre où l'homme se croit le centre du monde, mais ce n'est pas cette notion de centre qui est là, la chose importante dans ce qu'on appelle, comme des perroquets, la révolution copernicienne, sous prétexte que le centre a sauté de la terre au soleil, ce qui est un net désavantage, à savoir qu'à partir du moment où nous croyons que le centre est le soleil nous croyons du même coup aussi qu'il y a un centre absolu, ce que les Anciens, qui voyaient le soleil bouger selon les saisons, ne croyaient pas, ils étaient beaucoup plus relativistes que nous. Ce n'est pas ça qui est important, c'est que le psychisme,

l'âme, le sujet au sens où il est employé dans la théorie de la connaissance, se représente non comme le centre mais comme la doublure d'une réalité qui du même coup devient réalité cosmique.
Ce que la psychanalyse nous découvre c'est :

l°) ce passage, ce passage par où on arrive dans l'entre-deux, de l'autre côté de la doublure, où cet intervalle - cet intervalle qui a l'air d'être ce qui fonde la correspondance de l'intérieur à l'extérieur - où cet intervalle, et c'est là le monde du rêve, c'est l'autre scène - est aperçu.
Le Heimlich de Freud, et c'est pour cela qu'il est en même temps l'Unheimlich, c'est cela, que cette chose, ce lieu, cette place secrète, où vous qui vous promenez dans les rues dans cette réalité singulière, si singulière que sont les rues - que c'est là-dessus que je m'arrêterai la prochaine fois pour en repartir : pourquoi est-il nécessaire de donner aux rues des noms propres ? - vous vous promenez donc dans les rues, et vous allez de rue en rue, de place en place, mais un jour, il arrive que sans savoir pourquoi, vous franchissiez, invisible à vous-même, je ne sais quelle limite, et vous tombiez sur une place où vous n'aviez jamais été, et que si, pourtant, où vous-même la reconnaissez comme étant celle-là, de place, où il vous souvient d'avoir été depuis toujours et d'être retourné cent fois, vous vous en souvenez maintenant, elle était là, dans votre mémoire, comme une sorte d'îlot à part, quelque chose de non repéré et qui, soudain, là , pour vous se rassemble. Cette place, qui n'a pas de nom mais qui se distingue par l'étrangeté de son décor, par ce que Freud pointe justement si bien, de l'ambiguïté qui fait que Heimlich ou Unheimlich, voilà un de ces mots où, dans sa propre négation, nous touchons du doigt la continuité, l'identité, de son endroit à son envers. Cette place qui est à proprement parler l'autre scène parce que c'est celle où vous voyez la réalité - sans doute vous le savez - naître à cette place comme un décor, et vous savez que ce n'est pas ce qui est de l'autre côté du décor, qui est la vérité et que si vous êtes là, devant la scène, c'est vous qui êtes à l'envers du décor, et qui touchez quelque chose qui

va plus loin, dans la relation de la réalité à tout ce qui l'enveloppe.
J'ai eu - en son temps, l'année dernière - eu l'air, ou peut-être même, quelque chose qui mériterait qu'on dise que j'ai médit de l'amour, quand j'ai dit que son champ, le champ de la Verlichkeit, c'est un champ à la fois profondément ancré dans le réel, dans la régulation du plaisir et en même temps foncièrement narcissique.
Assurément, une autre dimension nous est donnée en cette singulière conjoncture, celle dont il arrive, que par les voies les plus réelles, elle soit notre compagne à l'arrivée dans ce lieu d'expérience singulière, ceci est un indice que quelque chose, d'une dimension qu'assurément nul plus que le poète romantique n'a su en faire vibrer l'accent. Il est d'autres voies encore pour nous le faire entendre, c'est celui du *non*-sense, celui d'Alice non pas in wonderland, mais justement ayant opéré ce franchissement, ce franchissement impossible dans la réflexion spéculaire qui est le passage au-delà du miroir, c'est cela qui se présente pour être celle qui peut venir à cette singulière rencontre, c'est cela qui, dans une autre dimension - je l'ai dit, explorée par l'expérience romantique - c'est cela, qui s'appelle, avec un autre accent, l'amour.
Mais à revenir de ce lieu et pour le comprendre, et pour qu'il ait pu être saisi, pour qu'il ait pu même être découvert, pour qu'il existe dans cette structure, qui fait qu'ici, je rencontre la structure de deux faces apposées qui permettent de constituer cette autre scène, il faut qu'ailleurs ait été réalisée la structure d'où dépend l'a-cosmisme du tout, à savoir que quelque part, ce qui s'appelle la structure, la structure du langage est capable de nous répondre, non pas bien sûr, il ne n'agit pas là d'aucune façon de quelque chose qui préjuge de l'adéquation absolue du langage au réel, mais de ce qui, comme langage, introduit dans le réel tout ce qui nous y est accessible d'une façon opératoire. Le langage entre dans le réel et il y crée la structure.
Nous participons à cette opération et y participant nous sommes inclus impliqués dans une topologie rigoureuse et cohérente, telle que toute découverte,

toute porte poussée, décisive en un point de cette structure, ne saurait aller sans le repérage dans l'exploration stricte, sans l'indication définie du point où est l'autre ouverture. Ici il me serait facile d'évoquer le passage incompris de Virgile a la fin du Chant VI : les deux portes du rêve, elles sont exactement là inscrites : porte d'ivoire, dit-il et porte de corne.

-La porte de corne qui nous ouvre le champ sur ce qu'il y a de vrai dans le rêve et c'est le champ du rêve.

-Et la porte d'ivoire, qui est celle par où sont renvoyés Anchise et Enée avec la Sibylle vers le jour, c'est celle par où passent les rêves erronées, porte d'ivoire, du lieu du rêve le plus captivant, du rêve le plus chargé d'erreurs, c'est le lieu où nous nous croyons être une âme subsistante au coeur de la réalité.

Retour

06 Janvier 1965 Retour

Problèmes pour la psychanalyse. C'est ainsi que j'ai entendu situer mon propos pour cette année. Pourquoi, après tout, n'ai-je pas dit : problèmes pour les psychanalystes ?
C'est qu'à l'expérience il s'avère que pour les psychanalystes, comme on dit, il n'y a pas de problème en dehors de celui-ci : les gens viennent-ils à la psychanalyse ou pas?
Si les gens viennent à leur pratique, ils savent qu'il va se passer quelque chose : c'est cela la position ferme sur laquelle est ancré le psychanalyste. Ils savent qu'il va se passer quelque chose qu'on pourrait qualifier de miraculeux, si l'on entend ce terme en le référant au mirare qui à l'extrême peut vouloir dire s'étonner.
A la vérité, Dieu merci, il reste toujours dans l'expérience du psychanalyste, cette marge que ce qui se passe est pour lui surprenant. Un psychanalyste de l'époque héroïque, Théodore Reik - c'est un bon signe, je viens de retrouver son prénom, je l'avais oublié ce matin, au moment de prendre mes notes, et vous verrez que ceci a le rapport le plus étroit avec mon propos d'aujourd'hui - Théodore Reik donc, a intitulé un de ses livres : Der Überraschte Psychologue, le psychologue surpris. C'est qu'à la vérité, à la période héroïque à laquelle il appartient, de la technique psychanalytique, on avait encore plus de raisons que maintenant de s'étonner, car si j'ai parlé tout à l'heure de marge, c'est que le psychanalyste, pas à pas, au cours des décades, a refoulé cet étonnement à ses frontières. C'est peut-être qu'aussi maintenant, cet étonnement lui sert de frontière; c'est-à-dire à se séparer de ce monde d'où les gens viennent, ou ne viennent pas, à la psychanalyse.
A l'intérieur de ces frontières, il sait ce qui se passe, ou croit le savoir. Il croit le savoir parce qu'il y a tracé ses chemins. Mais s'il est quelque chose que devrait lui rappeler son expérience, c'est justement cette part d'illusion qui menace, en tout

savoir trop sûr de lui. Au temps de Théodore Reik, cet auteur a pu donner l'étonnement, l'Überraschung comme le signal, l'illumination, la brillance, qui, à l'analyste, désigne qu'il appréhende l'inconscient, que quelque chose vient se révéler, qui est de cet ordre, de l'expérience subjective de celui qui passe tout à coup, et aussi bien, sans savoir comment il a fait, de l'autre côté du décor, c'est cela l'Überraschung, et que c'est sur cette voie, sur ce sentier, sur cette trace qu'il sait, tout au moins, qu'il est dans son propre chemin. Sans doute, à l'heure d'où partait l'expérience de Théodore Reik, ces chemins étaient-ils empreints de ténèbres et la surprise en représentait-elle la soudaine illumination. Des éclairs, si fulgurants soient-ils, ne suffisent pas à constituer un monde. Et nous allons voir que là où Freud avait vu s'ouvrir les portes de ce monde, il ne savait encore, de ces portes, proprement dénommer ni les pans ni les gonds. Cela doit-il suffire pour que l'analyste, pour autant qu'il a pu, depuis, repérer le déroulement régulier d'un processus sache forcément ou il est, ni même ou il va? Une nature peut être repérée sans être pensée et nous avons assez de témoignages, que de ce processus repéré, beaucoup de choses, et l'on peut dire peut—être tout, en tout cas les fins, restent pour lui, problématiques.

La question de la terminaison de l'analyse et du sens de cette terminaison n'est point, à l'heure actuelle, résolue.

Je ne l'évoque ici que comme témoignage de ce que j'avance concernant ce que j'appelle le repérage qui n'est point forcément un repérage pensé.

Assurément, il est quelque chose qui reste dans cette expérience, assuré, c'est qu'elle est associée à ce que nous appellerons des effets de dénouement. Dénouement de choses chargées de sens qui ne sauraient être dénouées par d'autres voies, là est le sol ferme sur lequel s'établit le camp de l'expérience analytique. Si j'emploie ce terme, c'est justement pour désigner ce qui résulte de cette fermeture dont je suis parti dans mon discours d'aujourd'hui, franchissant ou non les frontières du camp. Le psychanalyste est en droit d'affirmer que

certaines choses, les symptômes, au sens analytique du terme, qui n'est pas celui de signe mais d'un certain nœud dont la forme, le serrage, ni le fil n'ont jamais été proprement dénommés, qu'un certain nœud de signes avec les signes, et qui est proprement ce qui est au fondement de ce qu'on appelle le symptôme analytique - à savoir quelque chose d'installé dans le subjectif, qui d'aucune façon de dialogue raisonnable et logique ne saurait être résolu - ici, le psychanalyste affirme à celui qui en souffre, au patient, vous n'en serez délivré, de ce nœud, qu'à l'intérieur du camp. Mais est-ce dire qu'il y a là, pour lui, l'analyste, plus qu'une vérité empirique tant qu'il ne la manœuvre, tant qu'il ne la manie qu'en raison de l'expérience qu'il a des chemins qui se tracent dans les conditions d'artifice de l'expérience analytique ? Est-ce à dire que tout soit dit au niveau de ce dont il peut témoigner de sa pratique dans des termes qui sont ceux de *demande,* de *transfert, d'identification? Il* suffit *de* constater le tâtonnement, l'impropriété, l'insuffisance *des* références qui sont données à ces termes de l'expérience. Et pour ne prendre que le premier, le capital, la plaque tournante : le transfert, pour constater sur le texte même du discours analytique, qu'à proprement parler, à un certain niveau de ce discours, on peut dire que celui qui opère ne sait point ce qu'il fait. Car le résidu, en quelque sorte irréductible, qui reste dans tous ces discours, concernant le transfert, en tant qu'il n'a point réussi encore, pas plus que le langage commun, que le langage courant, que ce qui en est passé dans la représentation commune d'un rapport affectif, tant que ceci ne sera pas éliminé, puisque affectif n'a exactement pas d'autre sens que celui d'irrationnel, on saura, concernant l'un de ces termes, le transfert - et je n'ai pas besoin ici de revenir sur les autres, les ténèbres s'épaississent progressivement, à mesure qu'on s'avance vers l'autre terme de la série : l'identification - que rien n'est saisi, que rien n'est théorisé, d'une expérience, si sûrs que soient les règles et les préceptes jusqu'ici accumulés.

Il ne suffit pas de savoir faire quelque chose, tourner un vase ou sculpter un objet, pour savoir sur quoi on travaille. D'où la mythologie ontologique sur quoi, à juste titre, on vient attaquer le psychanalyste quand on lui dit : « ces termes auxquels vous vous référez, et qui, en fin de compte vont pointer vers ce lieu confus, de la *tendance*, puisque c'est à cela que dans la philosophie commune de la psychanalyse se ramènera enfin et de façon erronée la pulsion ; voilà donc ce sur quoi vous travaillez, vous entifiez, vous ontifiez, une propriété immanente à quelque chose de substantiel, votre homme… anthropologie de l'analyste… nous la connaissons depuis longtemps cette vieille ousia, cette âme, toujours là bien vivante, intacte, inentamée. Mais l'analyste, pour ne pas la nommer - sauf avec quelque vergogne - exactement par son nom, c'est quand même à elle qu'il se réfère en sa pensée, moyennant quoi il est parfaitement exposé à juste titre et à bon droit aux attaques, dont vous savez d'où elles lui viennent, d'un peu partout où la pensée est en mesure, est en droit, de revendiquer qu'il est inadéquat de parler de l'homme comme d'un donné, que l'homme - dans des déterminations nombreuses, qui lui apparaissent aussi bien internes qu'externes, autrement dit, qui se présentent à lui comme des choses, comme des fatalités - que l'homme ne sait pas qu'il est au coeur de ces prétendues choses, de ces prétendues fatalités, que c'est d'un certain rapport initial, rapport de production, dont il est le ressort, que ces choses se déterminent sans doute à son insu, pourtant de sa lignée.
Il est à savoir si, rejoignant par ce que j'enseigne, ceux qui ainsi mettent en doute, à juste titre, les statuts donnés, naturels, de l'être humain, il est à savoir si faisant les choses ainsi, je favorise, comme on me l'a reproché récemment, et venant de très près de moi, la résistance de ceux qui n'ont point encore franchi la frontière, qui ne sont point venus à l'analyse, ou si, la vérité de ce qu'apporte l'analyse, peut être, oui ou non, un accès pour y entrer. Si d'une certaine façon de refuser qu'un discours englobe l'expérience analytique, et d'autant plus légitimement que cette expérience n'est possible

que du fait d'une détermination primordiale de l'homme : par le discours, si faisant ainsi, ouvrant la possibilité qu'on parle de l'analyse en dehors du champ analytique, je favorise, ou non, la résistance à l'analyse, et si la résistance dont il s'agit, ce n'est pas de l'intérieur, la résistance de l'analyse à ouvrir son expérience à quelque chose qui la comprenne.

Notre départ, notre donné, qui n'est point un donné fermé, c'est le sujet qui parle ; ce que l'analyse apporte : c'est que le sujet ne parle pas pour dire ses pensées. Il n'y a point le monde, et le reflet intentionnel, significatif à quelque degré que ce soit de ce personnage grotesque et infatué qui serait au centre du monde, prédestiné de toute éternité à en donner le sens et le reflet: voyez-vous ça, ce pur esprit, cette conscience annoncée depuis toujours, serait là comme un miroir, et vaticinerait ! Comment se ferait-il, alors, revenons-y toujours, qu'elle vaticinerait en un langage qui lui fait précisément obstacle à elle-même, à tout instant, pour manifester ce qu'elle expérimente de plus sûr de son expérience, comme le manifeste clairement la contradiction depuis toujours étreinte par les philosophes entre la logique et la grammaire. Puisqu'ils se plaignent que c'est la grammaire qui entache leur logique comment se fait-il qu'on soit depuis toujours aussi attaché à parler dans un langage grammatical, avec des parties du discours qui fondent comme eux-mêmes, qui réfléchissent les purs miroirs, avec des parties du discours dont ils constatent, que ces parties, c'est ce qui entache leur logique et que s'ils s'y fient, c'est justement à ce moment qu'ils se mettent le doigt dans l'oeil.

Nous avons une expérience, une expérience qui se poursuit tous les jours dans le cabinet de chaque analyste - qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas n'a aucune espèce d'importance – une expérience qui nous évite de recourir à ce détour de la critique philosophique en tant qu'elle témoigne de sa propre impasse, une expérience où nous touchons du doigt, que c'est le fait qu'il parle, le sujet, le patient, qu'il parle, c'est à dire, qu'il émette ces sons rauques ou suaves qu'on appelle le matériel du

langage, qui a déterminé d'abord le chemin de ses pensées, qui l'a déterminé d'abord, et d'une façon tellement originelle, qu'il en porte sur la peau la trace comme un animal marqué, qu'il est identifié d'abord par ce quelque chose d'ample ou de réduit, mais on s'aperçoit maintenant que c'est beaucoup plus réduit qu'on ne croit, qu'une langue ça tient sur une feuille de papier grande comme ça, avec la liste de ses phonèmes et on peut bien continuer d'essayer de conserver les vieux clivages et de dire qu'il y a deux niveaux dans la langue, dont un niveau qui ne signifie pas : c'est les phonèmes et les autres qui signifient ce sont les mots. Eh bien, je suis là aujourd'hui pour vous rappeler que les premières appréhensions des effets de l'inconscient ont été réalisées par Freud dans des années entre 1890 et 1900.

Qu'est-ce qui lui en a donné le modèle ? Article de 1898 sur l'oubli d'un nom propre :l'oubli du nom de Signorelli comme auteur des célèbres fresques d'Orvieto. Je vous ferai remarquer que le premier effet manifeste, structurant pour lui, pour sa pensée, et qui ouvrait la voie, ne s'est pas produit, et il l'a parfaitement pointé, il l'a articule d'une façon si appuyée dans cet article dont vous savez qu'il a été repris au début du livre de la Psychopathologie de la vie quotidienne qui devait paraître quelques six ans plus tard. C'est de là qu'il est reparti parce que c'est de là que s'originait son expérience. Qu'est-ce qui fout le camp dans cet oubli qu'on appelle oubli, et dès les premiers pas , vous voyez bien que ce à quoi, il y a toujours à faire attention c'est à la signification car bien sûr, ce n'est pas un oubli, l'oubli freudien c'est une forme de la mémoire, c'est même sa forme la plus précise ; alors il vaut mieux se défier de mots comme oubli, Vergessen. Disons, un trou, qu'est-ce qui a foutu le camp par le trou ? C'est des phonèmes. Ce qui lui manque, c'est pas Signorelli en tant que Signorelli lui rappellerait des choses qui lui tournent sur l'estomac. Il n'y a rien à refouler justement, vous allez le voir, c'est articulé dans Freud ; il ne refoule rien, il sait très bien de quoi il s'agit, et pourquoi Signorelli et les fresques

d'Orvieto l'ont profondément touché, sont parentes de ces choses, de ce qui le préoccupe le plus, le lien de la mort avec la sexualité ; rien n'est refoulé mais ce qui fout le camp, c'est les deux premières syllabes du mot Signorelli. Et, tout de suite, il dit, il pointe :

« c'est ça qui a le plus grand rapport avec ce que nous voyons, avec les symptômes »

et à ce moment-là il ne connaît encore que les symptômes de l'hystérique ! C'est au niveau du matériel signifiant que se produisent les substitutions, les glissements, les tours de passe-passe, les escamotages auxquels on a affaire quand on est sur la voie, sur la trace de la détermination du symptôme et de son dénouement.
Seulement, à ce moment-là, encore que tout son discours est là pour nous témoigner qu'il est tellement sur le vif de ce dont il s'agit dans ce phénomène que, il ne cesse à tous les détours, d'accentuer comme il peut ce dont il s'agit.
Il dit :

« dans ce cas, c'est une äusserlichen Bedingung une détermination de l'extérieur ».

Secondairement, dans un retour de plume, il dira : « on pourrait m'opposer qu'il y a - ce qui prouve à quel point il sent bien la différence entre deux type de phénomènes, qui pourraient là se différencier - ils pourraient avoir à l'intérieur, en effet, quelques rapports entre le fait qu'il s'agisse d'un achoppement sur le nom de Signorelli et le fait que Signorelli, ça traîne avec soi - étant données les fresques d'Orvieto puisque c'est de ça qu'il s'agit - ça traîne avec soi beaucoup de choses qui peuvent m'intéresser un peu plus que je ne le sais moi-même.»

Néanmoins, il dit :

« on pourrait m' objecter »

mais c'est tout ce qu'il peut dire car lui sait bien qu'il n'en est rien, et nous allons tâcher de voir, d'entrer plus profondément dans le mécanisme et de démontrer ce que ce cas princeps, ce modèle, premier surgi dans la pensée de Freud de quelque chose pour nous d'initial, de crucial, nous allons voir plus en détail comment il faut le concevoir, quels appareils nous sont imposés pour pouvoir rendre compte exactement de ce dont il s'agit. Que nous y trouvions quelque aide, du fait que depuis ce temps il y a quelque chose que nous avons appris à manier comme un objet et qui s'appelle le système de la langue, bien sûr, c'est une aide pour nous mais d'autant plus frappant est le fait que le premier témoignage, de son discours, quand il aborde ce champ, laisse complètement en réserve, absolument [dessiné]qu'il n'y a absolument rien à ajouter à son discours, il n'y a qu'à y ajouter, ici, signans et signatum. C'est ici assurément la fonction du nom propre - comme je vous ai annoncé que je serai amené à m'en servir - prend assez d'intérêt, elle prend de l'intérêt pour le privilège qu'elle a conquis, cette notion du nom propre dans les discours des linguistes.

Soyez contents - ceux à qui je parle jusqu'à présent de la façon la plus majeure, la plus ad hominem - soyez contents les analystes, il n'y a pas que vous qui avez des embarras avec le discours. Vous en êtes même ,justement, les mieux protégés. Les linguistes, j'aime mieux vous le dire, avec ce nom propre, eh bien, ils ne s'en sortent pas facilement.

Il est paru une quantité considérable d'ouvrages sur ce sujet, qui sont pour nous, qui devraient être pour nous, fort intéressants à scruter au sens propre du terme, à prendre partie par partie avec des notes. Comme je ne peux pas Mieux faire, j'aimerais bien, par exemple, que quelqu'un s'en charge dans les séances dites fermées, que je réserve à ce cours pour cette année, en essayant d'y réintroduire la fonction du séminaire. Un livre, par exemple de M [Bige Brundal] : Les parties du discours, excellent livre paru à Copenhague chez Nunsgard. Un autre, d'une demoiselle Sörensen,bien sympathique qui s'appelle : the meaningof proper names, paru également à

Copenhague. Il y a des lieux dans le monde où on peut s'occuper de choses intéressantes, mais pas entièrement se consacrer à créer la bombe atomique. Et puis il y a the story of proper names de Sir Helen H.Gardin, égyptologue bien connu, paru à Oxford University press, celui-là est particulièrement intéressant et je dirai « gratiné » car c'est vraiment une somme, une sorte de point, concentré sur le sujet des noms propres, de ce qu'on peut appeler l'erreur, l'erreur consommée, évidente, apparente, étalée.
Cette erreur, comme beaucoup d'autres, prend son origine sur les chemins de la vérité, à savoir qu'elle part d'une petite remarque qui avait son sens sur les voies de l'Aufklärung. Il remarque que John Stuart Mill, instituant une différence fondamentale dans la fonction du nom en général, personne n'a encore, jusqu'à présent, dit ce que c'est que le nom, mais enfin on en parle, du nom en général ; il a deux fonctions, de dénoter ou de connoter :

- il y a des noms qui comportent en eux des possibilités de développement, cette sorte de richesse qui s'appelle définition et qui vous renvoie dans le dictionnaire, de nom en nom indéfiniment. Ça, ça connote.

- Et puis il y en a d'autres qui sont faits pour dénoter. J'appelle par son nom une personne présente ici au premier rang ou au dernier, en apparence, ça ne concerne qu'elles. Je ne fais que la dénommer. Et à partir de là, nous définirons le nom propre comme quelque chose qui n'intervient dans la nomination d'un objet, qu'en raison des vertus propres de sa sonorité, il n'a en dehors de cet effet de dénotation aucune espèce de percée significative. Tel est ce que nous enseigne M Gardiner.

Bien sûr, ceci n'a que de très petits inconvénients : par exemple de le forcer, au moins dans un premier temps, à éliminer tous les noms propres - ils sont nombreux - qui ont en eux-mêmes un sens. Oxford, vous

pouvez le couper en deux, ça fait quelque chose, ça se rapporte à quelque chose qui a rapport au boeuf et ainsi de suite si je prends ses propres exemples. Villeneuve, Villefranche, tout ça c'est des noms propres mais en même temps, ça a un sens. En soi-même ça pourrait nous mettre la puce à l'oreille. Mais bien sûr, on dit, c'est indépendant de cette signification que ça a, que ça sert comme nom propre. Malheureusement, il saute aux yeux que si un nom propre n'avait aucune espèce de signification, au moment où je présente quelqu'un à quelqu'un d'autre, il ne se passerait absolument rien du tout. Alors qu'il est clair que, si moi, je me présente à vous comme Jacques Lacan, je dis quelque chose, quelque chose qui tout de suite, comporte pour vous un certain nombre d'effets significatifs. D'abord parce que je me présente à vous dans un certain ordre. Si je suis dans une société, c'est que je ne suis pas dans cette société un inconnu, d'autre part, du moment que je me présente à vous Jacques Lacan, ça élimine déjà que ce soit un Rockfeller par exemple, ou le Comte de Paris. Il y a déjà un certain nombre de références qui viennent tout de suite avec un nom propre. Il peut se faire aussi que vous ayez déjà entendu mon nom quelque part. Alors bien, sûr, ça s'enrichit.

Dire qu'un nom propre, pour tout dire, est sans signification, est quelque chose de grossièrement fautif. Il comporte au contraire avec soi beaucoup plus que des significations, toute une espèce de somme d'avertissements. On ne peut en aucun cas, désigner comme son trait distinctif, ce caractère par exemple, d'arbitraire ou de conventionnel, puisque c'est la propriété par définition de toute espèce de signifiants, qu'on a assez insisté, d'ailleurs maladroitement, sur cette face du langage, en accentuant qu'il est ainsi arbitraire et conventionnel, en réalité, c'est autre chose qu'on vise, c'est d'autre chose qu'il s'agit.

C'est ici que prend sa valeur ce petit modèle, que sous des formes différentes, mais en réalité toujours les mêmes, j'agite devant vous, je parle de ceux qui sont mes auditeurs en ce lieu depuis mon cours de cette année et que d'autres connaissent bien depuis

longtemps, une bande de Moebius, ma bouteille, dite de Klein de la dernière fois, c'est de ça qu'il s'agit. C'est de ça qu'il retourne, d'un modèle, d'un support, dont il n'est absolument pas propre de le considérer comme s'adressant à la seule imagination, puisque d'abord, j'ai voulu vous faire, si l'on peut dire, toucher de la comprenette, quelque chose ici : là, derrière le front, qui se caractérise par ceci justement, qu'elle ne comprend pas et c'était là que Freud dans ses premiers essais portait ses mains sur la tête de la patiente dont il voulait justement lever la résistance. C'était une des formes primitives de cette opération.
Il n'est pas si facile d'opérer, là, avec ces modèles topologiques. Ce n'est pas plus facile à moi qu'à vous. Il arrive quelquefois que quand je suis tout seul, je m'embrouille. Naturellement, quand j'arrive devant vous, j'ai fait des exercices.
Alors, pour reprendre mon schéma, de la dernière fois, cette espèce de petite méduse, ce petit nautilus flottant? sous lequel on m'a laissé toutes sortes de figures qui doivent pour vous, beaucoup éclaircir la situation.

Est-ce que, on arrive à voir ?

Si je vous l'ai schématisé ainsi la dernière fois, cette bouteille de Klein - c'est à dire telle que les mathématiciens, qui ne sont pas de mauvaises gens, ont cru devoir la souffler, si je puis dire, cette bouteille de Klein, pour l'amusement du public - si je vous la représente ainsi exactement, tout comme l'ont fait les mathématiciens, car il y a toute une face des mathématiques qui, volontiers s'introduit par le biais de la récréation. Ce n'est pas compliqué, une bouteille de Klein, vous pouvez en faire faire. Quelqu'un proposait même qu'on fasse une petite boutique à l'entrée, ici où chacun pourrait se procurer sa petite bouteille de Klein. Ce serait un signe de reconnaissance. Ça ne coûte pas très cher une bouteille de Klein, surtout si on les commande en série. Comme je vous l'ai expliqué, c'est une bouteille - c'est celle-ci - une bouteille dont le goulot serait rentré à l'intérieur pour aller, comme

je vous l'ai expliqué, s'insérer sur le cul de la bouteille. Et si, en plus, vous soufflez un peu ce goulot rentré, alors vous avez ce très très joli schéma d'une double sphère, l'une comprenant l'autre, et comme la dernière fois je pense que vous l'avez entendu, ceci est particulièrement heureux pour vous faire, en quelque sorte, toucher du doigt de la, façon la plus originelle quel avantage pour son [modèle ?] l'homme a pu trouver très tôt dans cette double et conjuguée image du microcosme et du macrocosme, à savoir que ce serait pour moi un jeu - auquel malheureusement je n'ai pas le temps de me livrer, je vous l'esquisse - de vous montrer que, par exemple, la première astronomie chinoise - qui est géniale, je vous l'assure - la première astronomie chinoise, celle qu'on appelle du Ka inh tien se composait d'une terre ainsi formulée, d'un ciel qui la recouvrait comme bol sur bol, et les racines du ciel étaient censées plonger dans quelque chose qu'on tendait plutôt à considérer comme aqueux, et qui étaient portées, comme sur l'eau serait porté un bol retourné.
Ceci permettait bien plus que le repérage très exact d'un certain nombre de coordonnées géographiques et astronomiques, mais toute une conception du monde. L'ordre, l'ordre des pensées comme des choses, et l'ordre de la société étant, s'inscrivant, entièrement de façon plus ou moins analogique, homologique, par rapport à ce qu'un tel schéma permettait: de marquer des rapports de ce qu'on pourrait appeler les coordonnées verticales, les coordonnées à l'azimut, avec les coordonnées équatoriales. Quand on était en Chine, bien sûr, le pôle nord venait à peu près se placer comme ça, comme un bonnet incliné, et puis le pôle de l'écliptique - on savait parfaitement qu'il était différent - venait se marquer à côté, ça pouvait prêter à toutes sortes de différenciations, d'analogies, je vous l'ai dit, d'inter-noeuds classificatoires et de correspondances où chacun pouvait retrouver sa place avec plus d'aise qu'ailleurs.
Ce schéma fondamental - je vous fais intervenir l'astronomie chinoise, c'est un exemple - ce schéma fondamental vous le retrouvez toujours et à tous les

niveaux de métamorphose de la culture, plus ou moins enrichi mais sensiblement le même, plus ou moins cabossé mais avec les mêmes issues, je veux dire issues nécessaires, toujours plus ou moins camouflées, car bien entendu, ici on ne sait pas ce qui se passe, mais comme à la base de l'expérience analytique, on peut également se passer de savoir ce qui se passe, à savoir : où est le point de la suture ?
Le point de la suture est entre ce que je pourrais appeler la peau externe de l'intérieur, et ce que je pourrais appeler la peau interne de l'extérieur.
Sans doute, l'analyse, vous ai-je dit, nous a appris un certain chemin d'accès à l'entre-deux, une certaine façon que le sujet peut avoir en quelque sorte de se dépayser par rapport à sa situation à l'intérieur de ces deux sphères, la sphère interne et la sphère externe, il peut arriver à se mettre dans l'entre-deux, lieu étrange, lieu du rêve et de l'Unheimlichkeil.
En somme, si vous me permettez de trancher dans le vif, je dirai que la question est la suivante :
"Quand vous aurez une fois tenu entre vos mains - et ce serait peut-être pour cela, une raison de répandre, en effet, le modèle de cette bouteille de Klein - vous pourrez y verser de l'eau, par le seul orifice qu'elle présente pour vous qui la tenez comme un objet, elle passera donc ici, par ce petit col de cygne et viendra dans cet entre-deux se loger ainsi, réalisant un certain niveau. Par l'opération inverse, vous pourrez en faire sortir un certain nombre de gorgées, vous pourrez même boire à cette bouteille, mais vous verrez qu'elle est malicieuse car une fois l'eau introduite à l'intérieur, il n'est pas si facile que ça de la sortir toute."
Ici nous passons sur le plan de la métaphore. Qu'est-ce que c'est en somme, d'aller explorer le champ du rêve ou de l'étrangeté dans l'analyse ? C'est aller s'apercevoir de ce qui s'est coincé, si l'on peut dire, entre ces deux sphères d'une signification, d'un signifié, qui d'abord, dont d'abord s'est fait là, la mixture. On remet du signifié en circulation.
Il s'agit de savoir pourquoi faire. Si nous nous fions à l'air que j'attends de cette petite image, ce

devrait être pour l'évacuer purement et simplement, ce n'est pas pour la remettre là à l'intérieur. Ce n'est pas pour nous refaire une âme avec cette âme qui déjà, nous encombrait assez, de ce collant qui restait - comme nous ne savons pas exactement ni le mode, ni l'équilibre, ni les étranglements, de cette vacuité jouée, comme un lest absolument immaîtrisable, car il suffit de compliquer un petit peu cette figure (je livre ça à votre fantaisie et à votre imagination), pour que vous voyez qu'à cette seule condition, bien sûr, d'y inscrire des logettes, on peut en faire un instrument d'une stabilité particulière, un instrument, par exemple, qu'il suffit d'incliner un tout petit peu pour qu'aussitôt il se précipite et il bascule par terre, le but l'objectif de l'évacuation de la signification est tout de même bien le premier aspect suggéré par la visée de notre expérience.

Jusqu'à un certain degré, comment se fait-il qu'elle ne s'opère pas plus facilement. C'est en raison des propriétés trompeuses de la figure. Je vais tâcher de m'expliquer et de vous faire comprendre ce que je veux dire en cette occasion.

Elle est justement - la figure, la bouteille de Klein -ici dessinée, sous un aspect trompeur parce que c'est l'aspect sous lequel, effectivement la structure nous trompe, c'est l'aspect sous lequel il semble que notre conscience, que notre pensée, que notre pouvoir de signifier, redouble comme une doublure interne ce qui l'envelopperait, moyennant quoi vous n'avez plus qu'à retourner l'objet et vous créerez cette idée de sujet de la connaissance qui inversement, ici, enveloppe l'objet du monde qu'il propose.

Seulement, quand tout à l'heure je disais que ce n'est pas là avancer quelque chose qui soit de l'ordre de l'intuitif, que ce n'est point là, même l'ébauche d'une nouvelle esthétique transcendantale, que je vous invitais plutôt à vous méfier des propriétés imaginatives de ce que j'appelais improprement le modèle.

C'est que, une vraie bouteille de Klein - si j'ose m'exprimer ainsi, introduisant pour la première fois ici le mot vérité, et au niveau où il convient - une

vraie bouteille de Klein ne prend cette forme, cette forme sous laquelle je vous la dessine au tableau grossièrement, à savoir pour la clarté sous une forme en coupe transversale, et que, naturellement, vous imaginez, si je puis dire, dans son volume, ce qui veut dire, dans sa rondeur. Vous en faites chacune des parties tourner autour d'elle-même, se cylindrifier, ce qui vous permet de voir[...]

Seulement voilà, une surface topologique est quelque chose qui nécessite la distinction entre deux de ces propriétés, les propriétés inhérentes à la surface et les propriétés qu'elle prend du fait que, cette surface, vous la mettez dans un espace, lui, réel, à trois dimensions.
De même, de même tout ce qui peut être ici imagé de la signification fondamentale du rapport microcosme/macrocosme, n'a de sens que pour ce que les propriétés subjectives inhérentes à cette topologie sont immergées dans l'espace de la représentation commune, de ce qu'on appelle communément intersubjectivité, mot dont j'ai entendu pendant des années un certain nombre de gens, censés travailler avec moi, se gargariser le fond de la gorge, en croyant qu' ils tenaient dans ce mot intersubjectivité l'équivalent de mon enseignement. Que c'est le fait qu'un sujet comprend un autre sujet, qu'un vicomte rencontre un autre vicomte, qu'un gendarme rencontre un autre gendarme qui fait le fondement du mystère et l'essence de l'expérience psychanalytique.
La dimension de l'intersubjectivité n'a absolument rien à faire avec la question que nous sommes en train d'élucider.
La vraie forme, nous pouvons essayer de l'approcher, toujours pour votre commodité, en la mettant dans notre espace à trois dimensions. Mais vous allez voir ce qu'elle va vous suggérer, concernant les impasses dont il s'agit dans notre expérience, de toute autre voie.
Dans son essence, cette bouteille de Klein qu'est-ce que c'est ? C'est tout simplement quelque chose de fort voisin d'un tore. Je veux dire d'un cylindre que vous recourbez pour qu'il se rejoigne par la suture

des deux coupures circulaires qui terminent ce cylindre tronqué moyennant quoi vous ferez ce qu'on appelle un anneau.
Au lieu de cela, supposez que ce cylindre tronqué que vous êtes en train de transformer en tore , vous laissiez ici, ouverte la coupure circulaire mais que l'autre coupure circulaire qu'il s'agit de suturer, vous l'ameniez - comme vous l'image ce petit dessin - de façon à la laisser ouverte, ou d'une façon où la suture, ou la couture - évoquez votre pratique ménagère - ou la coupure se fasse, si l'on peut dire, de l'intérieur, de telle sorte, si vous voulez, prenez […] , ici l'extérieur du bas va venir se conjoindre, se continuer avec l'intérieur de l'autre partie du bas et de même ici de l'autre côté. Vous saurez alors quoi ? Si vous ne le plongez pas dans l'espace à trois dimensions de l'intersubjectivité commune, vous aurez quelque chose qui est à la fois ouvert et fermé puisque ces surfaces ne se traversent que pour autant que vous êtes dans un espace à trois dimensions. De par leur propriété interne de surface, il n'est nul besoin de supposer qu'elles se traversent pour aboutir à cet état de suture.
C'est exactement le même schéma, qui est celui que je vous ai rappelé, quand, vous représentant la forme fondamentale d'une surface de Moebius qui est cette sorte de lame, telle que vous pouvez la figurer en prenant une simple bande et en la nouant à elle-même après un simple demi-tour, vous ne devez la fermer que par une surface qui se recoupe elle-même, et si cette surface ne se recoupe pas elle-même, la surface de Moebius la traversera. Ceci est une nécessité impliquée par la plongée dans l'espace à trois dimensions mais ne définit aucunement en elle-même les propriétés de la surface. Vous me direz, nous y sommes dans l'espace à trois dimensions. Eh bien, en effet, allons-y.
Même dans l'espace à trois dimensions, il reste que cette structure a une qualité privilégiée qui la distingue d'une autre et qui est celle-ci : ce qui vient occuper dans mon schéma, le pourtour de cette entrée, de ce trou, de cet orifice qui la spécifie, et qui en fait cette surface d'où les choses ne sont point orientables, parce qu'elles peuvent toujours

passer de l' endroit à l'envers, la place de cette ouverture, est essentielle, structurante pour les propriétés de la surface elle peut être occupée par n'importe quel point de la surface, comme il vous suffira d'un petit peu d'imagination pour voir que contrairement à un anneau, à un tore, qui ne peut en quelque sorte que virer sur lui-même, vous pouvez le faire rester à la même place mais il vire dans tout son tissu d'une façon ici tout à fait contraire, c'est à chaque place du tissu que peut par un souple glissement, se produire cet anneau de manque qui lui donne sa structure.
Ceci n'est pas à proprement parler ce que nous essayons de considérer aujourd'hui concernant le phénomène de l'oubli du nom propre. La thèse est la suivante : tout ce que les théoriciens et nommément les linguistes ont essayé de dire sur le nom propre, achoppe autour de ceci : qu'assurément, il est plus spécialement indicatif, dénotatif qu'un autre, mais qu'on est incapable de dire en quoi. Que d'autre part, il a justement par rapport aux autres cette propriété, tout en étant le nom en apparence le plus propre à quelque chose de particulier, d'être justement ce se déplace, ce qui voyage, ce qu'on lègue, et pour tout dire, si j'étais entomologiste, qu'est-ce que je désirerai de plus au monde que de voir un jour une tarentule s'appeler de mon nom ? Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Pourquoi est-ce que le nom propre, tout en étant soi-disant cette partie du discours qui aurait des caractéristiques qui la spécifieraient absolument ? Pourquoi justement est-ce qu'on peut l'employer, contrairement à ce que disent à l'occasion - on ne peut pas imaginer à quelle sorte de glissements de plume un sujet pareil a pu entraîner les linguistes - ça peut s'employer parfaitement au pluriel comme chacun sait : on dit les Durand, les Pommodore, tout ce que vous voudrez, les Brosse-à-rebours, dans Courteline, vous vous souvenez, l'honneur des Brosses-à-rebours. On peut employer un nom, verbalement, en fonction de verbes, en fonction d'adjectifs, voire d'adverbes comme peut-être un jour je vous le ferai toucher du doigt. Qu'est-ce que c'est que ce nom propre dans l'ambiguïté de cette fonction indicative et qui semble

trouver la compensation du fait que ses propriétés de renvoi ne sont pas spécifiquement […] encore qu'elles le soient du champ significatif, deviennent des propriétés de déplacement, de saut.
Faut-il à ce niveau dire - comme je le crois - que c'est ce à quoi Claude Lévi-Strauss aboutit, dans sa pensée, et dans ce qu'il articule, au niveau du chapitre « Universalisation et particularisation » et du chapitre « L'individu comme espèce » dans La Pensée sauvage : il tente d'intégrer, de montrer que le nom propre n'attache rien de plus spécifique que l'usage consciemment classificatoire qu'il donne aux catégories dans leur opposition pour que, dans la pensée, dans son rapport avec le langage, elle détermine un certain nombre d'oppositions fondamentales, de recoupements successifs, de clivages qui permettent, en quelque sorte, à la pensée sauvage de retrouver exactement la même méthode qui est celle que donne Platon, pour être celle, fondamentale, de la création du concept.
Et notre nom propre ne serait en fin de compte qu'à insérer comme le dernier terme de ce processus classificatoire, celui qui serre les choses d'assez près pour enfin atteindre l'individu comme point précisément particulier de l'espèce.
Il est clair - je vous prie de vous reporter à ces chapitres - que dans le mouvement même d'élucidation, qui est celui auquel il s'efforce, Lévi-Strauss rencontre l'obstacle,et qu'il le désigne, il le désigne, il le désigne à proprement parler en ceci qu'il rencontre, qu'il rencontre la fonction du donneur de nom. Le nom propre c'est un nom qui est donné. Par le parrain, direz-vous et ceci pourra vous suffire, en effet, si vous vous résolvez à faire du parrain le quelqu'un d'autre. Seulement, il n'y a pas que le parrain, il y a aussi toutes sortes de règles, il y a des moments, il y a toute une configuration qui est une configuration de l'échange et de la structure sociale, et c'est ici que Claude Lévi-Strauss s'arrêtera à dire, à dire à juste titre, que le problème du nom propre ne saurait être traité sans introduire une référence étrangère au champ proprement linguistique, qu'il ne saurait être isolé comme

partie du discours en dehors de la fonction, de l'usage qui le défait.
C'est très précisément ce contre quoi, ici, j'élèverai une objection d'une autre registre. Il est aussi faux de dire que le nom propre est là, le serrage, la réduction, au niveau de l'exemplaire unique, au même mécanisme par où on a procédé du genre à l'espèce et par où a progressé la classification, il est aussi faux de le faire, et aussi dangereux, et aussi lourd de conséquences, que dans la théorie mathématique des ensembles, de confondre ce qu'on appelle un sous-ensemble qui ne comprend qu'un seul objet, avec cet objet lui-même. Et c'est ici que ceux qui se trompent, qui font erreur, que ceux qui s'enfoncent très loin et persévèrent dans leur erreur, finissent par devenir pour nous un objet de démonstration.
Bertrand Russell a tellement identifié le nom propre au dénotatif et à l'indicatif qu'il a fini par dire que le démonstratif, le démonstratif that, comme il dit dans sa langue, ceci, c'est le nom propre par excellence. On se demande pourquoi il n'appelle pas ce point X sur le tableau noir qui m'est familier, pourquoi il ne l'appelle pas Antoine par exemple, et ce bout de craie Honorine.
Pourquoi est-ce que ça nous apparaît tout de suite absurde cette sorte de conséquence ? Il y a bien des manières de vous mener dans la voie où je veux vous mener et d'abord, par exemple, ceci qui peut vous sauter aux yeux tout de suite, ceci ne viendra à l'idée de personne parce que ce point, par définition, si je le mets au tableau par ici, dans une démonstration mathématique, c'est justement dans la mesure où ce point est essentiellement remplaçable et c'est pour ça aussi que je n'appellerai jamais un bout de craie Honorine.
Je pourrai appeler de ce nom, par contre, ce que Diderot appelait sa vieille robe de chambre . Ceci n'est qu'un hint, qui fait intervenir la fonction du remplaçable et du même coup, à la place et pour aujourd'hui, vue l'heure, faire tout de suite, le gond qui peut-être permettrait mieux d'articuler, d'enchaîner la prochaine fois, je vous dirai que ce n'est pas comme exemplaire - resserré comme unique à

travers un certain nombre de particularités - aussi exemplaire qu'il puisse être que le particulier est dénommé d'un nom propre : c'est en ce sens, qu'il est irremplaçable, c'est-à-dire qu'il peut manquer, qu'il suggère le niveau du manque, le niveau du trou ; est-ce que ce n'est pas en tant qu'individu que je m'appelle Jacques Lacan mais en tant que quelque chose qui peut manquer, moyennant quoi, ce nom ira vers quoi ? Recouvrir un autre manque. Le nom propre, c'est une fonction volante, si l'on peut dire, comme on dit qu'il y a une partie du personnel – du personnel de la langue dans l'occasion - qui est volante Il est fait pour aller combler le trou, pour lui donner son obturation, pour lui donner sa fermeture, pour lui donner une fausse apparence de suture. C'est pour ça, je m'en excuse, l'heure est trop avancée pour que je puisse aujourd'hui parler encore longtemps, mais peut-être n'est-ce là qu'une occasion pour vous - et mon Dieu, facile à remplir - d'aller aux textes, d'aller aux textes qui concernent cet oubli du nom propre.

Qu'est-ce que vous y verrez ? Vous *y* verrez quelque chose qui s'imagera beaucoup mieux, si vous partez de la notion que, le sujet est inhérent à un certain nombre de points privilégiés de la structure signifiante, et qui sont en effet - c'est là, la part de vérité dans le discours de Gardiner - à mettre au niveau du phonème. Moyennant quoi, il convient de donner tout son relief à ceci : c'est que si Freud n'a pas évoqué le nom de Signorelli - il le dit - c'est en raison de circonstances en apparence tout à fait extérieures, tout a fait contingentes, il était avec un monsieur dans une voiture qui le menait à Raguse vers un endroit où il devait reprendre le chemin de fer. De quoi est-ce qu'on parle ? On parle d'un certain nombre de choses. Et puis il y a des choses qu'on ne dit pas.

Et pourquoi ne les dit-on pas ? C'est ce que nous allons voir. On ne les dit pas, sûrement pas parce qu'on les refoule, bien loin de là.

Il est en train de parler, donc, avec cet homme - dont la curiosité des biographes nous a même réservé le nom : c'est un Mr Frei Rauh, légiste et homme de loi à Vienne - et on parle de choses et d'autres, et

en particulier, Freud évoquant, évoquant ce que lui a raconté récemment un ami, Freud l'évoquant, parle des gens de ce pays qu'on n'est pas à proprement parler en train de traverser puisqu'on est en Dalmatie mais qui n'est pas loin, c'est la Bosnie, c'est la Bosnie encore conservant toutes sortes de traces d'une population musulmane, - la Bosnie n'était pas depuis si longtemps arrachée à l'empire ottoman - Freud fait remarquer à quel point ces paysans sont quoi ? Respectueux, déférents, excellents, vis à vis de celui qui se charge de leur santé, bref qui opère auprès d'eux comme médecin, et évoquant ce que lui rapportait cet ami - dont nous avons également le nom, grâce à Freud cette fois, dans les notes de l'article de l898, dont je parlais tout à l'heure - ces gens, quand on est amené à leur dire qu'assurément leur proche qui est là, sur son grabat, va mourir :

« Herr !» dit le paysan, le paysan bosniaque, Monsieur mais avec la note de révérence que - dans un pays de structure sociale archaïque - la note de révérence que comporte ce mot, l'accent volontiers de seigneur, « Herr, nous savons bien que si tu avais pu faire quelque chose, assurément, ce serait fait il serait guéri. Mais puisque tu ne le peux pas, que les choses se passent comme Dieu le veut, c'est en somme, c'est la volonté d'Allah. »

Voilà ce que raconte Freud. Et qu'est-ce -qu'il ne raconte pas ? Il ne raconte pas des choses, mon Dieu, qu'on ne raconte pas comme ça à n'importe qui,et tout spécialement pas à quelqu'un devant qui, justement, on vient de hausser un tant soit peu la dignité médicale, on ne lui raconte pas que votre même ami, médecin dans la région bosniaque, vous a dit que pour ces gens le prix de la vie est tellement lié, est essentiellement lié à la sexualité que, à partir du moment où de ce côté là, il n'y a plus rien, la vie, eh bien, on fait aussi bien de s'en débarrasser. Or, sans doute est-ce là un terme qui n'est point indifférent à Freud, à quelque titre que ce soit, à ce détour de sa vie, on ne peut assurément pas dire en tout cas que ce soit un noeud, un lien qui soit

d'aucune façon par lui repoussé, puisque c'est justement dans la mesure ou cela intéresse doublement, premièrement sa pratique, rappelez-vous le texte - pour ceux tout au moins qui l'ont encore frais a la mémoire - rappelez-vous la fonction qui fait intervenir un autre nom propre, le nom d'un petit village, d'un petit village qui est au pied du col du [...] qui s'appelle Trafor, où il a reçu la nouvelle, précisément, de la mort d'un de ses patients qui n'a pas pu tolérer une telle déchéance que celle de sa puissance virile et qui s'est tué ; il en a reçu la nouvelle quand il était à Trafor. D'autre part, chacun sait bien qu'à ce moment, précisément c'est sur l'importance fondamentale, psychique, structurante, des fonctions du sexe et de l'attachement du sujet à tout ce qui en ressort, que sa pensée est portée. C'est justement dans cette mesure qu'il n'avancera pas, qu'il n'avancera pas ce qu'il pourrait rapporter comme donnée, en quelque sorte, comme autre caractéristiques de sa clientèle particulière de médecin.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça veut dire que quelque chose qui n'est pas refoulé - qui est réévoqué, un discours, un discours parfaitement formulé pour lui, et
qu'il n'est même pas besoin, de faire un effort quelconque pour le réévoquer, il le réévoque tout de suite quand il rend compte de l'affaire - qu'est-ce que ça veut dire que les effets, non point d'un refoulement, mais d'un discours rentré, unterdrückt pour employer même le terme que nous avons à notre portée dans le vocabulaire de Freud, de s'intéresser sur ce sujet de l'articulation, de la distinction, de la définition, entre unterdrückt et verdänkt n'a jamais été convenablement articulé. Voilà ici, un discours, un discours que, sur le bas de soie cousu de cette bizarre façon,[?] un discours qui passe à l'extérieur : il est ausdrückt si vous donnez à aus non pas le sens qu'il a dans exprimer, mais passer au dehors,[Vinaus]. Et alors quoi ? Comment ça se fait ? Pourquoi est-ce que ça tire ? Et qu'est-ce qui se passe pour que quelque chose à ce moment là se perturbe - et c'est *là*, et c'est *là-dessus*, que Freud

a mis l'accent - que quelque chose se perturbe qui ait pour résultat, que de Signoreli, qu'est-ce qu'il sort ?
C'est que, dans ce phénomène singulier que nous appelons ici oubli, dont je vous ai dit tout à l'heure qu'il était aussi bien un mécanisme de la mémoire, devant le trou qui se produit - et que chacun sait par son expérience, chacun sait ce qui arrive quand nous cherchons justement le nom propre que nous n'arrivons pas à retrouver, eh bien, il se produit des choses, il se produit une métaphore, il se produit des substitutions, mais c'est une métaphore bien singulière, car cette métaphore est tout à fait l'inverse de celle dont j'ai pour vous articulé la fonction, fonction créatrice de sens, de signification, de sons, de sons purs qui viennent, et pourquoi - bizarrement -celui de Boticelli, terme si près de Signorelli, si près, qu'il y en a même plus que Freud ne l'a dit : que ce n'est pas seulement le « elli » qui surnage c'est même le « o » de « signor » [Boltraffio], sans doute, ici l'autre partie est fournie par Trafor mais encore ce « bo », et ce « bo » Freud le trouve tout de suite, il sait très bien d'où il vient, il vient d'un autre couple de noms propres qui sont à proprement parler Bosnie-Herzégovine. Et le Her de Herzégovine, c'est quoi ?
Ce Herr de l'histoire, ce Herr autour duquel tourne donc quelque chose. Est-ce que ce n'est pas là - ici je quitte le texte, le texte de Freud - car ce que je veux vous montrer, c'est que si tout se passe comme si - du fait de l'accommodation du sujet sur le Herr puissamment éclairé par la conversation, mis au sommet de l'accent, de ce qui vient de faire de l'un à l'autre des sujets, la confidence - c'est comme si le bo venait là se placer quelque part, en un point marginal.
Et qu'est-ce qu'il désigne sinon la place où le Herr, dit Freud[…]ce que Freud ne dit pas dans ce premier tâtonnement - parce qu'il ne peut point encore le voir, l'articuler, parce que la notion n'est même pas venue au jour, n'est même pas émergée pleinement dans la théorie analytique - ce qu'il ne voit pas c'est que le trouble dont il s'agit ici est essentiellement

lié à l'identification. Ce Herr dont il s'agit - et ce Herr qui a gardé à cette occasion tout son poids et toute sa gourme, qui ne veut pas se laisser aller, avec ce simple petit bonhomme de loi, à aller un peu trop loin dans la confidence médicale - c'est lui, c'est le médecin, le Herr, le voici : Freud, pour une fois identifié au personnage médical, aussi bien qui se tient, avec un autre, à carreaux.

Mais qu'est-ce qu'il y perd ? Il y perd comme son ombre, son double, qui n'est peut-être pas tellement, comme le texte le dit, le Signor, c'est peut-être aller trop loin, comme on va toujours dans la traduction, dans le sens à donner.

Je serai plutôt, quant à moi, porté à voir que le «o» de Signor n'est pas perdu du tout et même redoublé dans ce Boltraffio que Boticelli a pensé, que c'est le signe - signe qui est aussi bien le signans de Sigmund Freud. C'est la place de son désir, à proprement parler ,en tant qu'elle est la vraie place de son identification, qui ici se trouve placée au point de scotome, au point en quelque sorte aveugle de l'oeil, et - car tout ceci a tellement affaire avec ce que l'année dernière je vous ai évoqué concernant la fonction du regard dans l'identification - que n'omettez pas ceci qui est dans le texte, et aussi puissamment articulé et laissé sans solution - c'est que Freud note que dans plusieurs des cas qu'il a ainsi pointé, il se produit quelque chose de tout à fait singulier, au moment même où de ce Signorelli, par lui tellement admiré, il échoue à retrouver le nom, qu'est-ce qui, sans cesse - laissez-moi devancer mon propre discours - qu'est-ce qui ne cesse de le regarder ?

Je dis j'anticipe, parce que ce n'est pas ce que Freud nous dit. Il nous dit qu'à ce moment, pendant tout le temps qu'il a cherché le nom de Signorelli - et il a fini par le retrouver, quelqu'un lui a donné ce nom, il ne l'a pas retrouvé lui-même - pendant tout ce temps, la figure de Signorelli qui est dans la fresque d'Orvieto, quelque part en bas à gauche et les mains jointes la figure de Signorelli n'a cessé de lui être présente, pourvue d'une brillance particulière.

J'envoie la balle ici, à quelqu'un qui, attentif à mes propos, me posait récemment la question :

« Qu'est-ce qu'exactement vous vouliez dire, qu'est-ce qui reste écrit dans le texte de votre séminaire quand vous avez dit : le sujet d'où il se voit, ce n'est pas là où il se regarde. »

Et souvenez-vous aussi de ce que je vous ai dit qu'était le tableau, le vrai tableau. Il est regard. Que c'est le tableau qui regarde celui qui tombe dans son champ et dans sa capture, que le peintre, est celui qui, de l'autre, fait tomber devant lui, le regard, Signorelli, ici, et, dans la mesure même où luit dans cette fausse identification, dans ce recoupement fallacieux de la surface où Freud se cramponne, se tient, et se refuse à donner tout son discours, ce qu'il perd là de cette identifié cernée, de ce trou du nom perdu et de ce signe, de ce signe incarné jusque dans le terme - par une sorte de prodigieuse chance de la destinée - qui est là vraiment écrit, écrit en signifiant : Qu'est-ce qui sort là ? Mais la figure, la figure projetée devant lui, de lui qui ne sait plus d'où il se voit, le point d'où il se regarde, car ce S du schéma où je vous ai montré que l'identification primordiale, l'identification du trait unaire, l'identification du I, d'où quelque part, pour le sujet tout se repère, cet S, bien entendu, lui n'a aucun point, il est ce en quoi cet au dehors qu'est le point de naissance, le point d'émergence de quelque création qui peut être de l'ordre du reflet, de l'ordre de ce qui se voit, qui s'organise de secret, de ce qui se repère, de ce qui s'institue comme intersubjectivité, cet éclairage soudain apparu sur l'image même de celui dont le nom est perdu, de celui qui se présentifie là comme le manque, c'est vraiment - et Freud laisse la chose suspendue, nous laisse en quelque sorte, nous laisse sa langue au chat comme on dit sur ce sujet - c'est l'apparition du point d'émergence dans le monde, de ce point de surgissement par où ce qui ne peut, dans le langage, se traduire que par le manque, vient à l'être.

Retour

l3 Janvier l965 Retour

Il faut que vous sachiez que je me demande si je satisfais aussi bien que je le peux aux devoirs de mon discours. Il ne me suffit pas que m'en viennent des hommages, que, comme par exemple la dernière fois, la faeria ait été réussie. Ce qu'il peut comporter d'éloquence est une complaisance à l'endroit de mes auditeurs, et non pas, comme dans plus d'un lieu on feint de s'en assurer, une source pour moi de satisfaction. Et cette sorte de compliments, surtout quand ils me viennent de là où j'adresse un message précis, me laisse encore plus déçu.
Mais aussi bien, s'il est des points de cette assemblée où je sais fort bien à qui je m'adresse, il en est toute une part - toute une part de ces visages que je vois et revois au point, à la fin de les repérer, de les reconnaître - dont j'ai pu m'interroger sur ce qui motivait ici leur présence. Et c'est cela une des raisons pour lesquelles j'ai voulu instituer le mercredi fermé de mon séminaire. A proprement parler, c'est lui qui redonnera un sens à ce mot de séminaire, pour autant que j'espère que certains voudront bien y contribuer. C'est à cette occasion, qu'ayant prié qu'on me demande cette entrée qui n'est pas faite pour être refusée mais tout au contraire, j'ai eu aussi l'occasion pour moi précieuse, non pas seulement de voir - je suis capable, à bien des sortes d'échos d'imaginer ce que peuvent recueillir tant d'oreilles tendues à suivre mon discours - mais de recueillir de leur bouche le témoignage de ce que chacun et chacune de cette part de mon auditoire semble chercher effectivement dans ce qu'ils viennent ici entendre.
Il y a ceux qui me disent tout uniment qu'ils ne comprennent pas tout mais qui après, bien inconsidérément, viennent quelquefois à me donner le témoignage qu'ils se reprochent de l'avoir fait et qu'ils se sont à l'occasion trouvés bêtes. Qu'ils se

rassurent : ils ne sont pas les seuls et ils ont l'avantage sur les autres de s'en rendre compte.
Qu'est-ce que ça veut dire qu'ils ne comprennent pas tout?
Qu'ils ne comprennent pas, et pour cause ,parce que je ne peux ici leur livrer tout un contexte qui est celui des points d'appui où j'essaie pour vous d'asseoir ce qui me paraît se conclure d'une expérience, l'expérience analytique, que forcément j'ai plus avancée qu'ils ne l'ont - je parle pour cette part de mon auditoire à laquelle je fais à l'instant allusion - je ne puis, ce contexte - je veux dire celui qui ici, me permet de pointer pour tel ou tel secteur plus averti de mon auditoire, quelles correspondances précises peut se trouver, aux formules qui, issues de mon expérience , ne sont point entièrement lisibles à tous, dans telle voie de recherche? précisément par exemple, la dernière fois, ces recherches sur le nom propre, où le flottement, voire la défaillance, le paradoxe éclatant des formules de tel penseur nous donnent le moyen de contrôle, qui nous assure d'être, quand nous abordons un point de cohérence, de cohérence interne, de cohérence que je pourrai dire globale de toute notre expérience - comme celui que j'ai avancé la dernière fois sous le titre d'identification - qui nous donne le témoignage qu'à propos du nom propre, non seulement des linguistes mais des logiciens voire - disons le mot, il n'est point immérité à être prononcé quand il s'agit de Bertrand Russell - des penseurs, hésitent, dérapent, voire font erreur, quand ils abordent ce point de l'identification à propos de l'usage privilégié qu'aurait le nom propre comme désignant le moyen élu de l'indication du repérage du particulier pris comme tel .
Assurément ici, nous sommes responsables, nous analystes, je veux dire que nous ne saurions être dispensés d'apporter notre contribution, si notre expérience nous permet de témoigner d'une fonction d'oscillation, de vacillation, de dynamique spécialement indicatrice par où la fonction du nom propre se trouve prise dans quelque chose qui est bien notre champ, le champ de l'expérience psychanalytique, elle mérite d'être désignée comme je

le fais, dans une certaine façon plus intégrante, plus spécifique que toute autre, d'y intéresser le sujet. C'est pourquoi il n'est point nécessaire que tous ceux qui soient ici aient présents encore, au niveau de leurs connaissances, de leur culture, disons—le, des termes de référence, où il peut rester là-dessus bien des points d'accrochage, des hameçons suspendus, des points ou ils auront plus tard, plus loin, à, retrouver, leurs pieds dans le sillon des lignes auxquelles ils auront à se référer, assurément, ils n'auront rien à perdre dans leur marche à se souvenir ici du fil conducteur qu'ils auront pu y prendre, et chez beaucoup ce sentiment du fil conducteur, du Leit faden, m'est donné d'une façon qui n'est pas ambiguë et qui m'assure que le langage n'a pas besoin d'être chargé d'érudition explicite - de références que le champ que j'ai à parcourir m'empêche de pouvoir vous en donner la liste à chaque fois - n'ont pas besoin de tout cela pour sentir que dans tel ou tel de leurs travaux particuliers, mon discours leur sert de fil conducteur. C'est pourquoi à tous ceux qui m'apportent, d'une façon que je crois entendre et dont je crois pouvoir m'assurer, ce témoignage, la porte de ce séminaire est ouverte de droit, même s'ils n'entendent pas, pour des raisons qui, dans certains cas sont bien légitimes, se presser trop d'y contribuer. Tout un chacun, chez qui je sens que ce discours radial, comme notre expérience, l'expérience analytique l'est, apporte de si près ou de si loin que ce soit, un tel secours, de ceux-là je souhaite tous la présence et ils peuvent tenir que je ne la leur refuserai pas.
La demande que j'ai faite n'est donc pas une exigence destinée, si je puis dire, à faire un acte d'allégeance, à courber la tête sous je ne sais quel arc à l'entrée. C'est un désir de connaître à qui je parle et dans quelle mesure je peux avoir à répondre plus précisément à leurs questions. Il est à remarquer d'ailleurs, qu'à part certaines exceptions éminentes ou remarquables, j'ai été surpris - je vous le signale, ça ne me manque pas, j'attends - j'ai été surpris peut-être du peu d'empressement de ceux qui, ayant plus de titre à venir ou précisément à

contribuer, n'ont pas cru pour une raison ou pour une autre, peut—être parce qu'ils sentent d'avance acquis leur droit d'entrée, me préciser expressément ce que d'eux j'attendrai de plus articulé, à savoir dans quelle mesure ils seront disposés à apporter, alors, ici, à ce cercle, ce cercle plus restreint, la contribution de leur travail.
Je pense donc avoir suffisamment précisé, répété, répété en temps puisque nous sommes à quinze jours de ce qui sera le premier mercredi que j'ai qualifié - vous avez entendu en quel sens - mercredi fermé. Je suis forcé de revenir sur la formule, bien que vous sentiez qu'elle n'est point à prendre d'aucune façon, d'aucune façon exclusive, ce mercredi fermé veut dire que n'y entreront que ceux qui seront à cette date, pourvus de la carte qui les y invite expressément.
Revenons à notre propos, celui auquel je vous ai laissé la dernière fois, je veux dire, sur quoi pointait le moment où nous étions arrivés. Où reprendrais-je aujourd'hui, quel est le sens de ce menu appareil dont certains remarquent ce que j'appellerai, ou ce qu'ils ont appelé, la tendresse, avec lequel je vous ai modelé la forme de cette bouteille de Klein, quelle est cette fantaisie ? Est-ce qu'il faut entendre là autre chose que parabole ? Et comme bien souvent, pour certains la question semble nouvelle, ou veux-je avec ces modèles, en venir ?
Je pense avoir suffisamment désigné le point pour lequel ce modèle spécial, entre autre, puisqu'il fait partie d'une famille, -il n'est point tout seul- il s'associe à ce que j'ai appelé à l'occasion, vous les évoquant plus ou moins pour votre usage, le tore et le cross-cap, avec cette introduction fondamentale de ce qui peut distinguer les uns des autres, pour autant qu'y intervient ou non cette singulière surface, à se nouer d'une façon spécifique, à soi-même, qui lui donne, si elle se dessine, ou s'isole en une bande, la singulière propriété de n'avoir qu'une seule face, qu'un seul bord, la surface de Moebius, je l'ai nommée.
Mon discours a pointé sur ceci, que dans la bouteille de Klein, ou s'image d'une façon frappante à donner un support maniable à l'imagination dans son

schématisme, que la bouteille de Klein illustre quelque chose qui s'appelle, dans une surface propre à nous retenir de s'offrir, en quelque sorte à la prise - puisque à la manière du tore, elle se présente d'un premier aspect comme une poignée - de nous offrir l'image de ce qui résulte de ce point de rebroussement qui lui vient dans son propre détour, par où ce qui vient d'un coté, se trouve en continuité intérieure avec l'extérieur de l'autre côté, et que de l'autre coté, de même, l'intérieur avec l'extérieur.
Ce n'est point, en somme, si facile à imaginer, mais après tout, il n'est pas si simple d'en donner un schéma si propice à nous retenir, si d'autre part dans le discours, dans le discours hégélien par exemple, et cet admirable prologue à la phénoménologie que Heidegger isole dans les Holzwege pour en faire un long commentaire, mais qui, à lui tout seul, en deux ou trois pages vraiment admirables, increvables, sensationnelles, et qui presque à elles toutes seules pourraient suffire à nous donner l'essence du sens de la phénoménologie, nous voyons quelque part désigner ce point de retournement de la conscience comme le point seul nécessaire où peut s'achever la boucle, et nulle part mieux que dans ce texte, ne s'avère le caractère de boucle qui constitue la notion du savoir absolu, permettant en poussant du petit doigt, en poussant d'un cran, le sens de ce sujet « supposé savoir » dont je vous parle ici souvent et que vous entendez à juste titre comme le sujet supposé savoir « pour le patient », celui qui attend, celui qui met dans l'autre - dans l'autre dont il ne sait point encore la nature, pour ne point savoir qu'il y a deux acceptions de l'autre - qui met ce sujet supposé savoir, dont je vous ai dit qu'il est déjà tout le transfert, au niveau du discours de Hegel.
Prenez ce terme de sujet identifié à la boucle du savoir, meilleur que cette métaphore - après tout approximative et dont rien n'évoque spécialement à l'imagination la nature absolument radicale - cette métaphore du moment de retournement de la conscience, ce n'est pas, je crois, vainement, ni sans raison fondamentale, que nous touchions là, ce que

j'appellerai - formule simple - ce que j'appellerai « les choses comme elles sont ».
Après tout, il nous est bien loisible de faire usage philosophique - j'entends pour vous mener dans une certaine voie - des formules les plus communes et les moins accrocheuses en apparence, si par leur portée elles indiquent que nous entendons nous tenir également éloignés d'un discours prématuré sur l'être en tant qu'être, plus éloignés encore d'un discours sans doute galvaudé, non sans raison, par toutes les ambiguïtés qu'on a laissé se mêler à l'usage du terme d'existence .
« Comme elles sont » ça veut dire quoi ? Ça veut dire que, pour approcher tout doucement les choses, nous n'avons pas tellement à nous étonner d'avoir à parler du sujet comme d'une surface ! Et sans doute n'en est-ce point là la raison mais si j'avais - à quelqu'un de tout à fait inhabitué a notre discours - à introduire la justification de ce procédé, je dirais, quoi d'étonnant ? Que, si ce qu'il s'agit d'aborder - il s'agirait, je suppose de quelqu'un qui nous viendrait de la science qui pourrait prétendre à monopoliser le titre d'objective, du fait d'être la science de laboratoire - je dirais, quoi d'étonnant à ce que nous soyons habitués ici à parler comme d'une surface de ce dont il s'agit ? En somme, de quoi ? Du fonctionnement de l'appareil que vous connaissez bien comme l'appareil nerveux, et l'appareil nerveux - sans avoir besoin d'y entrer plus loin - mais c'est aussi la porte par où est entré Freud au moment même de la découverte assurée de connections internes neuroniques, de la fonction fondamentale de réseau que représente le névrax. Or tout ce qui se présente comme réseau est réductible à une surface, tout ce qui est réseau peut s'inscrire sur une feuille de papier.

Bruits divers dans la salle...

Vous voyez que nous sommes dans un état policé.
Donc j'espère que cet intermède saugrenu ne vous a pas fait perdre la corde assez pour que vous n'ayez point entendu qu'il est le propre d'une structure de réseau de se manifester dans son ensemble comme

quelque chose d'essentiellement réductible à une surface, à savoir qui n'appelle point dans sa nature cette fonction ambiguë, non résolue, qui nous paraît aller de soi du fait de notre expérience de l'espace réel, qui s'appelle le volume.
A la vérité, je n'ai point à entrer ici dans une critique préalable, qui serait celle de la troisième dimension mais tenez pour assuré que cette critique préalable, au point ou nous en sommes de l'expérience philosophique, ne paraît n'avoir point été tout à fait aussi creusé qu'il conviendrait, j'entends dire, nachträglich, par ce qui en apparaît des dissymétries, des failles, de la non-homologie de ce qui se constate par rapport au système des deux dimensions, quand on passe à celui des trois dimensions. Et à vrai dire, il y a là quelque chose dont on pourrait dire que, comme d'un exercice de gammes - nos gammes sont si mal faites que, ne serait-ce que pour cela, commencer par des gammes… - je dirai que pour aborder ce qu'il en est de la structure subjective, ce serait déjà suffisante justification et prudence de méthode de nous en tenir à la surface, à savoir quelque chose qui satisfait tellement au niveau de l'expérience subjective, ce qui colle tellement au plus près de ce qui nous est, à ce niveau, commandé d'appréhender.
Ce n'est point hasard que le tableau - j'entends le tableau de chevalet, dont j'ai tant tiré l'année dernière, pour vous manifester ce dont il s'agit dans la structure de la pulsion scopique - ce n'est point hasard si il se contente d'être sur un plan, et qui m'opposera que l'architecture c'est autre chose, je répondrai - avec un architecte spécialement, et avec d'autres avec qui j'ai pu converser depuis - que l'architecture se définit bien plutôt comme un vide, que des plans, que des surfaces, entourent;que c'est cela qui est, au moins sur le plan de ce qu'elle nous pose comme problème de réalisation subjective, son essence et son essentielle structure.
L'instant de voir, c'est toujours un tableau et si j'affirme me contenter comme d'un stade constructif d'une marche de notre progrès, en somme, de ce maniement, de ce qu'il y a de proprement spatial dans notre expérience du sujet, et si vous voulez, de la

res extensa telle qu'elle peut pour nous se réduire - j'entends pour autant que sa purification, son extraction, nous sommes forcés de la faire par des voies différentes de Descartes, non point à prendre ce morceau de cire, déjà tellement tout pris dans le malléable, l' informe, et le plus accessible à la réduction de toutes les qualités, mais dont il peut nous
venir en doute, si nous sommes moins sûrs que lui de l'absence de commune trame entre la « res cogitans et la res extensa », si nous pensons que la « res cogitans » pour nous, ne nous livre qu'un sujet divisé de se déposer sous le coup des effets du langage, si déjà dans cette schize, dans cette division, nous ne sommes point appelés à faire intervenir un schéma qui n'est pas [défendu] mais qui en est parent à proprement parler : le schéma topologique.
Par contre, s'il est quelque chose que notre expérience nous commande d'introduire, et justement dans la mesure aussi où elle noue, pour nous étroitement, aux fondements du sujet le lieu qui lui est propre, si en effet c'est dans le rapport au langage qu'il détermine sa structure, si c'est le lieu de l'Autre (avec un A), le champ de l'Autre qui va commander cette structure : le champ de l'Autre, lui, je l'annonce ici comme l'amorce de ce que j'aurais à ouvrir cette année, ce champ de l'autre s'inscrit dans ce que j'appellerai des coordonnées cartésiennes, une sorte d'espace, lui, à trois dimensions, à ceci près que ce n'est point l'espace, c'est le temps.
Car dans l'expérience qui est l'expérience créatrice du sujet au lieu de l'Autre, nous avons bel et bien - quoi qu'on en ait de toutes les formulations antérieures - à tenir compte d'un temps qui ne peut d'aucune façon se résumer à la propriété linéaire : passé, présent, avenir, où il s'inscrit dans le discours, à l'indicatif, dont encore ce qu' on peut appeler l'esthétique transcendantale communément reçue dans toute tentative d' inscrire - disons dans les termes les plus généraux - l'ensemble du monde, l'univers, en termes d'événements .

Ces trois dimensions de ce que j'ai appelé en son lieu, dans un article fondamental -difficile à trouver, j'en conviens, mais qui, je l'espère, sera de nouveau mis à la portée de ceux qui en voudront lire le caractère de sophisme- je l'ai appelé ainsi : Le temps logique où l'assertion de certitude anticipée, ici vient lier étroitement son instance à ce dont il s'agit, à savoir ce point privilégié de l'identification. Dans toute identification, il y a ce que j'ai appelé l'instant de voir, le temps pour comprendre, et le moment de conclure. Nous y retrouvons les trois dimensions du temps qui sont, même pour la première, loin d'être identiques à ce qui s'offre pour les recevoir. L'instant de voir peut-être, n'est qu'instant ; il n'est point pourtant entièrement identifiable à ce que j'ai appelé tout à l'heure le fondement structural de la surface du tableau : il est autre chose en ce qu'il a d'inaugural, il s'insère dans cette dimension que le langage instaure - comme l'analyse - que le langage instaure comme synchronie, qui n'est aucunement à confondre avec la simultanéité.

La diachronie, c'est le second temps où s'inscrit ce que j'ai appelé le temps pour comprendre, qui n'est point fonction psychologique mais qui, si la structure du sujet représente cette courbe, cette apparente solidité, ce caractère irréductible, qu'a une forme comme celle que je promeus sous le titre de la bouteille de Klein devant vous. Le terme comprendre est à appréhender, par nous, dans ce geste même qui s'appelle appréhension, et, pour autant que reste irréductible à cette forme substantielle de la surface dans cet aspect d'enveloppe où elle se présente, ceci que les mains peuvent le saisir, que c'est là sa forme d'appréhension la plus adéquate, qu'il ne suffit pas de croire qu'elle est là, grossièrement imaginaire et d'aucune façon réductible au tangible : assurément pas, car si c'est là que la notion de Begrif même, de concept, peut se porter de la façon la plus adéquate, comme j'espère, à l'occasion - par un de ces éclairages latéraux fait en passant, comme il arrive que je doive m'en contenter ici, pour que tel ou tel aspect de l'expérience - vous verrez que c'est là

assurément mode d'abord infiniment plus subtil que celui que donne l'opposition des termes extension et compréhension.
Le troisième temps, où la troisième dimension du temps où il convient que nous voyons là, où nous avons à repérer, à donner, les coordonnées de notre expérience, c'est celui que j'appelle le moment de conclure, qui est le temps logique comme hâte.
Et qui désigne expressément ceci qui s'incarne dans le mode d'entrée dans son existence, qui est celle qui se propose, à tout homme, autour de ce terme ambigu puisqu'il n'en a point épuisé le sens, et que plus que jamais en ce tournant historique, il vit son sens vacillant :

« je suis un homme » .

Qui ne saura - et plus encore, au niveau de notre expérience analytique que de tout autre - voir que dans cette identification, où sans doute la venue, au départ, du semblable, l'expérience qui se mène par les chemins contournés sur eux-mêmes, les cycles qu'accomplit à se poursuivre tout autour de cette forme torique dont la bouteille de Klein est une forme privilégiée, ce temps de cerner les tours et les retours, et l'ambigu, et l'aliénation, et l'inconnu, de la demande, après ce temps pour comprendre, il est tout de même un moment, le seul d'ailleurs décisif, le moment où se prononce ce :

« je suis un homme »

et, je le dis tout de suite, de peur que les autres l'ayant dit avant moi, ne me laissent seul en arrière d'eux.
Telle est cette fonction de l'identification par quoi la bouteille de Klein nous parait la plus propice à désigner ceci, si une fois de plus, j'en dessine pour vous ce que, bien sûr, il est tout a fait impropre d'en appeler les contours, puisque, à la vérité ces contours n'ont absolument rien de ce que je vous ai déjà présenté de deux manières, dont l'aspect l'un à l'autre est franchement étranger jusque dans l'utilisation qu'on peut faire de tel ou tel de ses

recessus. Suivant la formule, la forme la plus simple est non pas un contour, mais ce qui[…]cette forme très particulière où vous retrouvez ici, venant s'insérer sur l'orifice circulaire par où également est marquée l'entrée possible dans chacun de ces deux espaces enclos que définit cette surface, pour autant que nous la situons précisément dans l'espace, et qu'il convient de distinguer ce rapport à l'espace de ces propriétés internes.
0r, sur cette surface, nous allons - non pas parce que c'est un jeu mais parce que c'est un support, qui sera essentiel pour nous, à repérer des temps majeurs de l'expérience - nous allons marquer et définir que si cette forme est une de celles dans lesquelles nous pouvons donner le support le plus adéquat à ce qui est au point, où je vous ai toujours articulé les choses pour pouvoir[me]faire entendre sans prêter à malentendu, sur ce qui est ***sous*** la structure du langage : non pas substance, non pas upokeimon, mais ***sous*** en tant que je dis que le sujet c'est ce que le signifiant, comme tel, représente auprès d'un autre signifiant, ***ceci*** qui est sous la trame du signifiant, et, pour autant que nous devons considérer tout système de signifiant comme constituant une batterie cohérente, et implicitement qui doit suffire - et comme je vous l'ai dit, il n'en faut pas beaucoup plus - qui doit suffire pour l'usage de tout ce qui peut être et pour tout dire, le sujet ainsi défini, comme ce qui, du signifiant se représente à l'intérieur du système du signifiant ; c'est là ce que nous entendons par le sujet : le sujet a une forme telle que celle-ci, ou deux ou trois autres tout au plus, par le système de liens à soi-même, de couture à soi-même de la surface, c'est extrêmement limité.
Celle-ci, prise comme exemple qui nous en permet l'abord le plus accessible, au moins pour le temps présent de mon exposé, dont c'est ici que se représentera l'exercice effectif de ce signifiant, à savoir ce qui s'appelle ***dires*** ou ***paroles,*** ce sera le tracé de quelque chose - que nous pouvons, selon les besoins, concevoir comme ligne ou comme coupure - ce sera le tracé de quelque chose qui sur cette surface, s'inscrit.

Prenons par exemple ceci que semble suggérer la forme même de cette partie torique de la bouteille, la courbe, et les retours, et la succession, et le parcours, de quelque chose qui ne se soumet qu'à la seule condition de ne pas se recouper : ceci nous mène à une progression à la fois circulaire et forcément progressante jusqu'à revenir en arrière, elle ne saura que se recouper, il est exclu par la définition que nous avons donnée ici à un certain type de coupure, que nous arrivions à ceci que la demande comme telle - si ce que j'appelle demande c'est ce mouvement circulaire qui tend à être à soi-même parallèle, et toujours répétée - que la demande pour autant qu'elle n'est point essentiellement à réduire à la demande de satisfaction du besoin d'où une psychologie empirique tendra à la faire partir, mais où elle est essentiellement, ***ce*** en quoi le discours s'inscrit au lieu de l'Autre, tout ce qui se dit en tant que ça se dit au lieu de l'Autre est une demande, même si elle est, pour la conscience du sujet, à soi-même cachée, et cette face de la demande et de ce qui en dépend - à savoir essentiellement, d'ores et déjà la schize causée par la demande dans le sujet - dépend la fonction de ce que j'ai inscrit dans le coin droit de mon graphe sous la formule (S ◊ D)sur laquelle nous aurons peut-être, d'ici la fin de mon discours, d'aujourd'hui, l'occasion de revenir. Mais pour l'instant, entendons que la demande est définie comme le discours qui vient expressément s'inscrire au lieu de l'Autre; je dirai, la demande d'où qu'elle parte, progresse nécessairement - vous pouvez la faire partir de l'autre côté, c'est exactement le même résultat - la demande progresse vers un point qui est celui que j'ai désigné la dernière fois comme le point de l'identification, C'est bien en effet ce dont témoigne pour nous l'expérience analytique et ce qui, à l'insu ou non des parleurs, des théoriciens, je veux dire qu'ils en sachent ou non la portée, et par eux repérée, par eux affirmée, toute la doctrine de l'expérience analytique qui met tout son registre sur ces trois termes conjugués, de la demande, du transfert, et de l'identification, effectivement ne se conçoit, ne s'appréhende, ne se justifie, jusqu'à un certain

point, même si ici j'ajoute, même si ici je viens pour introduire qu'une autre dimension est nécessaire sans quoi celle-ci telle qu'elle nous est définie et décrite, est et restera obligatoirement enfermée dans cette forme qui, indéfiniment tournant sur elle-même, ne saura nulle part repérer la certitude d'un point d'arrêt.
J'ai, l'année dernière, indiqué dans quel sens par rapport à ce que nous pouvons appeler l'ensemble de la figure, essentiellement s'inscrivait la fonction du transfert et du « sujet supposé savoir ». Nous aurons à la réévoquer ces temps-ci mais ce que simplement je veux présentifier à votre regard, c'est à ce point précis, où ce que j'ai dessiné comme la boucle de la demande, s'engage au niveau du point de retournement, de rebroussement, de la surface, et pour essayer de vous faire sentir d'une façon aussi simple, ce qui pourrait peut-être s'énoncer beaucoup plus rigoureusement, beaucoup plus correctement du point de vue de la théorie topologique, par l'emploi de vecteurs pour schématiser la bouteille de Klein de la même façon que vous pourriez schématiser un tore c'est à dire une peau carrée dont le premier enroulement cylindrique est suivi d'une attache qui en fait un anneau circulaire, la différence avec la bouteille de Klein, c'est que si le premier enroulement cylindrique se fait ainsi, ce qui se produira sera un noeud des deux extrémités circulaires du cylindre, mais d'une façon qui est l'une par rapport à l'autre, inversée .
Du seul fait de cette inversion quand la demande vient ici à s'engager - si l'on peut dire, si je peux me permettre de parler en termes aussi grossiers, du point de vue topologique - à s'engager, voilà un langage d'accoucheur, à ce propos, dans les [faux] S du point de retournement de la surface, nous avons un aspect différent, tout différent qui se présente par la boucle par laquelle chacun des tours qui jusqu'à présent se nouaient l'un à l'autre, ici, si nous allons dans ce sens, qu'est-ce que nous allons trouver ?
Mettons qu'ici les choses en arrivent là. Que se passe-t-il ? C'est que la boucle fait un retour pour aller se réfléchir sur le bord que nous appellerons

le cercle de rebroussement. Ici, elle passe dans ce que nous pouvons appeler le second segment du faux tore, qui est la bouteille de Klein, puis de nouveau, abordant le bord de ce cercle, elle passe dans la sorte de moitié de tuyau, que constitue à ce niveau, chacune des parties de ce tore, au moment où elles s'intègrent de cette façon tellement spéciale, auquel cas il est facile de démontrer que le nombre de ses points de retour ne pouvant être que pair, la façon dont elle en ressortira, sera la demande, de l'autre coté tournera dans un sens inversé, à savoir que, si, ici, c'est dans un sens comme celui-ci, c est à dire, si vous voulez pour vous, dans le sens , à regarder les choses d'en haut, contraire à celui des aiguilles d'une montre, tourner la demande, de l'autre côté, ce sera dans le sens propre des aiguilles d'une montre ou inversement.
Car, il est important de saisir, que même à ce niveau radical aussi simple que possible de la fonction du langage, nous avons affaire à une réalité orientable. Car si assurément, les aspects que présente cette figure, n'ont qu'un caractère externe ou contingent par rapport à la surface, de n'être repérables que d'être plongés dans l'espace, à l'intérieur de la surface, nulle part, le point de ce rebroussement ne se manifeste pour la surface elle-même d'une façon tangible.
Inversement, la surface, dirais-je, ou qui que ce soit qui y habite, peut s'apercevoir, si elle y fait assez attention, de quelle nature de surface elle est, précisément en raison de ce phénomène, que les parcours qui s'y font sont repérables, comme non orientables, autrement dit sont repérables comme pouvant en un point quelconque, se retrouver comme inversé.
Je répète, à ne considérer que les propriétés internes à la surface, il y a un mouvement vers la droite et un mouvement vers la gauche, il y a une droite et une gauche d'un tracé, d'un pur tracé, qui se couvrent, et il est repérable qu'une chose y soit dextrogyre eu lévogyre, indépendamment d'images spatiales, indépendamment du phénomène du miroir, la surface en elle-même, je l'ai dit, ne se mire pas, et sans se mirer, elle connaît cette possibilité de : où

qu'il soit possible que les choses qui tournent dans un sens tournent toujours dans le même sens, ou que si elle est une autre espèce de surface il peut se faire que ce qui, à un moment, y tourne dans un sens, vienne, après un certain parcours, y tourner dans le sens exactement contraire.
Ceci est quelque chose d'absolument essentiel à définir, parce que c'est ça qui nous permet d'aborder ce quelque chose autour de quoi tournent toute la difficulté et les achoppements présents, je veux dire les achoppements qui sont venus avec son progrès - de la théorie analytique - qui consiste essentiellement en ceci : si les choses sont comme je vous le décris, c'est à savoir, si nous ne pouvons d'aucun développement, d'aucun progrès de l'inconscient, en tant qu'il est saisissable au dernier terme dans quelque chose qui est de la nature de la trace du discours, de la coupure, dans ce voile singulièrement topologisé, que nous essayons de donner du sujet comme étant le sujet de la parole, le sujet en tant qu'il est déterminé par le langage.
Eh bien nous avons, là, le seul support valable et qui ne se trouve point à la merci des plus grossières images qui sont celles qui ont été données dans la seconde topique de Freud - je parle spécialement des images de l'Idéal du moi, voire du surmoi - c'est en tant que nous pouvons arriver à saisir, à serrer les problèmes, à serrer les points nodaux notamment, et, celui que je vise aujourd'hui, à savoir celui de l'identification, c'est en tant que pareil schéma nous le permet que nous pouvons essayer d'aborder dans toute sa généralité d'une façon différente, de la façon dont elle se formule pour l'instant dans la théorie analytique, à savoir une façon extrêmement insatisfaisante pour tout lecteur capable simplement d'un peu d'audition et d'un peu de ton, d'une façon extrêmement différente, dis-je, ce qui a rapport à ce que j'appellerais l'inconscient structural. Car c'est assurément tout ce qui justifie tant d'élucubrations autour de formules comme celle de distorsion du moi, voire de formes atypiques, anormale(!) surmontantes du surmoi, car c'est en effet cette recherche, nécessitée, rencontrée, dans notre expérience, notre expérience qui a été faite d'abord de quoi ? De ce

qu'on a appelé les achoppements, les points analysables de ce qu'on appelle improprement l'analyse de matériel.

J'ai fait quoi la dernière fois ? J'ai essayé de vous suggérer ceci : c'est que, pour une part, par exemple de cette analyse de matériel, à savoir ce que Freud a appelé Psychopathologie de la vie quotidienne mais dont tout de même, il est assez frappant que ça ne parle, en fin de compte jamais, de la première page à la dernière, que d'affaires de paroles. Car il n'y a pas une page - quelle que soit la diversité des titres qui sont donnés aux chapitres dans ce volume - il n'y a pas une page où nous ne soyons affrontés de la façon la plus directe et de la façon la plus radicale, a ceci : qu'il s'agit de quelque chose où entre en jeu ce qui au sens ou je l'entends, s'appelle, à proprement parler, les signifiants; c'est-à-dire, des mots ou des signes écrits, des choses qui ont valeur de signifiant et par rapport à quoi tout ceci se situe, et sans quoi aucun échange, aucune substitution, métaphore, métabolisme de tendance, n'est jamais saisie - au moins dans ce volume - n'est jamais saisie, accessible, ni, au sens où je l'entends, saisissable, compréhensible.
Car bien sûr, là nous saisissons la divergence, l'ambiguïté, les deux parts, qui de ce fait se proposent et qui sont, aussi bien par Freud, que par les auteurs qu'avec les années il a intégrés à son texte, soulignées. À savoir que dans certains cas dominent ce qu'on peut appeler les effets de signification mais que dans d'autres cas, je dois dire à la surprise - car c'est ça qui les surprend le plus, surtout à une époque où ils n'avaient d'autre recours que d'y voir la contingence de traces mnésiques - il y a les cas qui opèrent essentiellement, non sur le meaning, non sur la signification, mais sur quelque chose que provisoirement, j'appelle autre, et dont je peux me contenter de vous dire qu'il est autre, et dont je pense tout de même avoir dit assez devant vous pour qu'en l'appelant
non-sense - ce qui ne veut dire ni absurde ni insensé, je pense déjà vous l'avoir fait suffisamment entrevoir - non-sense dans ce qu'il y a de plus

positif, de plus unitaire, de plus nodal, dans les effets de sens , à savoir dans quelque chose qui s'incarne au maximum dans ces effets d'oubli des noms propres si riches, si éclairants au niveau du texte de Freud et du texte de ceux, les premiers à l'avoir entendu, c'est là donc que nous trouvons le champ, dès la première découverte analytique ? Qu'est-ce que veut dire qu'autre chose ait été nécessaire?
Sinon précisément que, sans doute d'une façon obscure, maladroite et fourvoyante, ce qui est là derrière rencontré, est la structure du support, c'est à tout cela qu'aide à suppléer, cette topique singulière qui retombe souvent si grossièrement dans les voies de la psychologie la plus erronée.
C'est là aussi qu'il s'agit de constituer quelque chose, je ne dirais pas de plus maniable, mais quelque chose de purement et simplement de plus vrai, si nous donnons à ce terme de vrai, ici, l'orientation qui veut dire simplement ce qui n'est pas la même chose que l'usage que j'en fais dans d'autres registres, quand je dis :

"la parole est ce qui introduit dans le monde la vérité",

le mot vrai, là - tel que je l'emploie de même que tout à l'heure - j'essaie de dire « les choses comme elles sont », le mot vrai veut dire réel.
Car ou ceci est quelque chose - en son genre, qui est à entendre, à proprement parler, comme le réel, fusse ce réel que nous sommes tout prêt à admettre comme étant une dimension, la dimension peut-être propre et essentielle du réel, à savoir l'impossible - ou ceci est le réel ou tout ce que je vous dis, n'a aucun lieu d'être. Or, si nous partons de là, de là que j'illustrerai la prochaine fois, en vous montrant non seulement combien cela nous permet d'avancer dans ce dont il s'agit, à savoir la cohérence des points sensibles de l'expérience analytique, mais ce qui nous permet aussi d'avancer dans l'institution même de la logique et de nous permettre de surmonter ces Impasses - je dois dire, extravagantes - où nous voyons proliférer à l'époque moderne, ces systèmes si satisfaits d'eux-mêmes, si infatués de la logistique

ou de la logique symbolique, qui semblent ne pas s'apercevoir qu'à critiquer Aristote, ils s'enfoncent dans des voies encore plus en impasse, des voies en impasse en ce sens qu'ils ne peuvent d'aucune façon se proposer comme ce quelque chose qui s'appelle métalangage, comme ce quelque chose qui prétendrait surmonter, coiffer, maîtriser, déterminer l'essence du langage, alors qu'au contraire, ils n'en sont que des extraits.

Il est vraiment dérisoire, et c'est là un point sur lequel justement j'aimerais - à ceux qui collaboreront à nos travaux du quatrième mercredi, j'aimerais, puisque je ne peux tout de même pas, dans la position où je suis, je veux dire avec tout ce que j'ai à parcourir, comme chemin cette année, m'engager dans ce que j'appellerai, par exemple, la critique du livre de Bertrand Russel Signification et vérité, - j'aimerais que quelqu'un y ayant plongé le nez, c'est un livre fascinant - et d'ailleurs c'est un d'entre vous qui m'en a apporté le texte, actuellement difficile à trouver, tout au moins le texte en français - ce texte fascinant où vous verrez que tout l'édifice du langage : une construction entièrement arbitraire - encore qu'extraordinairement séduisante par tout ce qu'elle permet d'apercevoir, dans les impasses où elle nous pousse - que cette construction du langage comme fait en quelque sorte d'une superposition, d'un édifice en nombre indéterminé de successifs métalangages s'incluant et se coiffant les uns les autres, ce qui nécessite à la base un langage qui serait en quelque sorte primaire et qu'il vient à appeler langage objet, dont je défie quiconque de donner un seul exemple, tout ceci étant supporté d'une note qui - comme dans des textes comme ceux-là, n'est pas moins importante que le texte, et l'est peut-être même plus - qui dit que cette conception du langage comme devant être nécessairement commandée par la théorie qui s'appelle la théorie des types, à savoir du niveau d'affirmation de la vérité, premier langage : langage-objet, deuxième niveau : ce qui parle sur ce qui vient d'être dit au niveau du langage-objet, à savoir, par exemple, j'ai dit que ceci est vert, métalangage déjà qui commence à ce moment-là, mais je n'aurais pas du le dire, il a

fallu d'abord que la seconde proposition fût amorcée, donc la négation suppose un troisième étage du langage, cette construction dont on peut dire - qu'à part la volupté d'un logicien - elle ne saurait saisir absolument en rien ce qui est de la constitution du sujet, à savoir : de ce qui met l'homme en position d'avoir un rapport à tout ce qui se peut dire ou être, que ce qui, littéralement est lutte dans une fuite éperdue de ce qui est à proprement parler les problèmes du langage, tout cela repose, nous dit Mr Bertrand Russell, sur la seule nécessité d'éviter les paradoxes, à savoir ce grossier paradoxe dont je pense vous avoir assez dit comment il convient de le résoudre, ce paradoxe dit du menteur, de la prétendue impasse logistique du « je mens » dont véritablement, en tout cas pour nous analystes, il est absolument aisé de voir que l'objection, l'antinomie logique, ne tient pas un seul instant, et n'a aucun besoin d'être rapportée à l'herméneutique de Mr Bertrand Russell pour pouvoir être surmontée, pas plus bien sûr, le prétendu paradoxe du catalogue des catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes, avec la suite que vous savez.

Pour aujourd'hui, simplement, je vous dis sur quel chemin je vous mène, et sur quel chemin mon prochain discours espère vous mener, à un terme tel qu'au prochain encore, notre prochaine rencontre, à savoir le séminaire fermé, nous puissions en discuter sur des points de détail, pour que je puisse y recevoir telle contribution, telle objection, qui paraîtra, à tel ou tel, loisible.

Il s'agit de ceci qui se dessine de la façon la plus claire à travers - je vous prie de vous y reporter, après tout, pourquoi ferais-je ici, comme après l'avoir fait pendant des années, une pure et simple lecture commentée des textes de Freud - le point est celui-ci : la première appréhension qui résulte de lecture de la Psychopathologie de la vie quotidienne est faite de ceci : « effet de signification ».

Si quelque chose ne va pas, c'est que vous désirez ça. Quelque chose qui signifie quelque chose, tuer votre père par exemple.

Or, ceci n'est aucunement suffisant pour la raison que ce n'est pas tel ou tel désir plus ou moins facilement décelable dans tel achoppement de la conduite qui n'est pas, je vous l'ai dit, n'importe lequel, mais un achoppement qui concerne toujours, au moins dans ce volume, mon rapport au langage ; ce qui est important, c'est justement que le langage - et en un point qui ne concerne pas ce désir - y soit intéressé, intéressé non point dans son organe, ni simplement, comme dit l'Imitation [?] - qui d'ailleurs, disant cela, ne dit pas simplement ce que je désire écarter, et ce que Freud écarte dès le départ, car c'est la condition même de son débat - un trébuchement de paroles dans le sens où ce serait une paraphasie au sens purement moteur du terme, où c'est un trébuchement de paroles qui est un trébuchement de langage, c'est en fonction d'une substitution phonématique qui est elle-même trace, et trace essentielle et seule à pouvoir nous conduire au ressort véritable de ce dont il s'agit, c'est en ce sens que le désir intervient, et du désir de tuer mon père je suis renvoyé au nom du père car c'est autour du nom et non point d'une façon diffuse, autour de n'importe quel achoppement de paroles, c'est toujours au niveau du nom, de l'évocation proprement nominale que se fait, au moins dans tout ce champ de l'expérience, le repérage freudien.

Or, ce nom du père - si nous considérons la structure de l'expérience freudienne, si nous considérons la théorie et la pensée de Freud - ce nom du père, c'est là qu'est le mystère, car c'est en raison de ce nom du père que mon désir, non seulement est conduit en ce point douloureux, crucial, refoulé, qu'est le désir de tuer mon père à l'occasion, mais bien d'autres encore, puisque jusque ce désir de coucher avec ma mère qui est la voie par laquelle se fait ma normalisation hétérosexuelle, est également dépendant d'un effet de signifiant, celui que j'ai désigné pour abréger, ici, sous le terme du nom du père.

Or, c'est ceci qu'il s'agit de suivre à la trace dans tout l'énoncé de Freud, et même pour y voir la solution de ce qu'il reste d'ouvert, à savoir de ce que d'une façon maladroite, il appelle le caractère contagieux de l'oubli de noms, et dans un cas qui est

celui qui se trouve à la fin du premier chapitre, il nous montrera ceci qui est une première approche. c'est sans doute parce que tous les assistants d'un certain dialogue à plusieurs, d'une certaine conversation se trouvent ensemble pris dans quelque chose de commun qui sans doute, a à faire avec un désir, vous allez le voir, pas n'importe lequel qu'un même nom propre qu'ils savent tous très bien - à savoir, puisque c'est le titre d'un livre dont j'imagine qu'il ne doit pas être brillant ni quant au contenu ni quant à la théorie - qui s'appelle Ben Hur, mais peu importe, c'est une charmante jeune fille qui, à ce propos a cru pouvoir dire, histoire d'épater un peu l'entourage, qu'elle y a trouvé telles idées essentielles - je ne sais pas quoi - sur les Esséniens, ce Ben Hur que la fille ne retrouve pas ; qu'est-ce que l'auteur qui nous apporte cet exemple - qui est je crois Ferenczi - si je ne me trompe, d'ailleurs peu importe, vous prenez n'importe quel exemple, vous retrouvez toujours la même structure. Ce dont il s'agit, c'est quoi ? C'est peut-être quelque chose qui a peut-être un certain rapport avec un désir, mais, qui était, si je puis dire, ou qui passait par cette vocalisation, cette émission de voix qui ne serait fortuite, par :
« bin Hure » : je suis la putain,
et c'est là en tant qu'il s'agit de quoi, allez-vous dire, où est l'important, où est le décisif ?
Est-ce que c'est ce que cette déclaration cache du furet qui passe à travers l'assemblée, entre cette jeune fille et les jeunes gens qui l'entourent, à savoir de quelque chose qui tendrait à faire sortir les désirs de chacun où verrions-nous la garantie que ces désirs ont même un facteur commun mais que chez tous, quelque chose qui intéresse la déclaration du nom propre, pour autant que dans toute cette déclaration, l'identification du sujet - et quelle que soit la distance où se produise le rapport au nom propre - l'identification du sujet est intéressée, et là, c'est à ce niveau que se tient le ressort.
Or, la façon dont nous avons à définir, topologiquement ce dont il s'agit dans l'analyse - ce qui est bien évidemment le repérage du désir, mais non pas de tel ou tel désir qui n'est que dérobement,

métonymie, métabolisme voire défense comme c'en est la figure la plus commune - quand il s'agit de repérer ce désir où l'analyse doit trouver son terme et surtout son axe, si, comme à la fin de l'année dernière nous l'avons avancé, c'est le désir de l'analyste, comme tel ,qui est l'axe de l'analyse, ce désir, nous devons savoir topologiquement le définir, en relation avec cette passe, ce phénomène, qui lui est assurément lié d'une certaine façon, que là, nous ne commençons qu'à appréhender, qu'à déchiffrer, qu'à approcher, à savoir l'identification. C'est là ce qui sera le sens de mon discours, là où je le reprendrai la prochaine fois.

Retour

20 Janvier 1965 Retour

Il me faut avancer dans ce problème pour la psychanalyse qui est celui de l'identification. L'identification qui représente dans l'expérience, dans le progrès, le pas que j'essaie ici de vous faire franchir dans la théorie, l'écran qui nous sépare de cette visée qui est la nôtre parce qu'irrésolue, et que nous avons pointée l'année dernière comme étant le moment nécessaire sans quoi reste en suspens la qualification de la psychanalyse comme science ; j'ai dit :

« le désir du psychanalyste ».

L'identification, j'essaie dans une topologie, de rattraper en une sorte de faisceau, de rassemblement de fils plus simples que tous ceux dont vous témoigne les tours et les détours, le labyrinthe de la logique moderne pour autant qu'entre classes, relations et nombres, elle voit se dérober devant elle, à la façon de la muscade sous les trois gobelets, ce qu'il s'agit de saisir concernant l'énonciation de l'identique.
Aussi bien, pour faciliter votre accès à notre chemin d'aujourd'hui vais-je partir de la forme la plus vulgarisée depuis deux siècle, à cerner, c'est le cas de le dire, ce problème de l'identification l'image du cercle d'Euler, si saisissante qu'il n'est nul étudiant qui, à le voir ouvert s'est approché d'un livre de logique et ne puisse, si je puis dire, se dépêtrer de sa simplicité ; elle est fondée, en effet, sur le plus structural[…] et si elle est trompeuse, c'est précisément d'assurer sur ce qu'on appelle un point particulier, un point privilégié de la topologie, sa fausse simplicité.
Le cercle qui définit la classe, cercle lui-même inclus, exclus, se recoupant, avec un autre cercle voire plusieurs, eux-mêmes censée représenter les attributs de la classe à identifier.
Ai-je besoin de reproduire au tableau ce qui, déjà je pense, a été tracé lorsqu'aux première fois j'ai

abordé le syllogisme dont la conclusion : « Socrate est mortel », Socrate, les hommes, les mortels.

(*démonstration au tableau*)

Cet extraordinaire attrape-nigaud forgé par Euler selon la mode de l'époque, il y a eu un grand bon siècle, c'est l'envers de ce qu'on a appelé par ailleurs le siècle du génie, à s'être fascinés - comme les ouvrages en témoignent, innombrables, à être parus dans ce siècle sur ce sujet - à s'être fascinés sur cet ouvrage apparemment impensable pour eux qu'était l'éducation des femmes.

C'est pour une femme, une princesse de surcroît, qu'ont été forgés ces cercles d'Euler qui meublent maintenant vos manuels. Une telle préoccupation, si tenace, recèle toujours une sous-estimation du sujet visé, qui porte assez ces marques dans tous les ouvrages qui s'intitulent de cette fin, et aussi bien je pense, c'est dans la mesure où Euler - qui n'était point un esprit médiocre - pensait qu'il s'adressait à un double titre à une demeurée, qu'il a mis en circulation ces cercles captivants, mais dont j'espère vous montrer qu'ils laissent échapper tout l'essentiel de ce qu'ils entendent cerner.

Aussi bien, n'est-il pas surprenant que ce soit en un temps où la figure était en quelque sorte intégrée à l'image mentale commune de la sphère, qu'on puisse agir avec un cercle - comme on fit au temps romain du cercle de Popilius - sans se soucier qu'il apparaît - à réfléchir - que ce cercle, selon la surface sur laquelle il est tracé, délimite des champs de valences qui peuvent être bien différentes, et quant à ce qu'il est de la sphère, il délimite exactement la même chose, à l'extérieur et à l'intérieur : si petit que vous traciez le cercle autour de moi, je puis dire que ce que vous enfermez, c'est tout le reste de la machine ronde.

Faisons donc un peu attention avant de manier le cercle, et surtout n'oublions pas que son mérite majeur en l'occasion, est de nous donner par sa forme, une sorte de substitut de ce que j'ai appelé, dans le sens où je l'ai fait venir, la compréhension, dans le double sens de la compréhension vraie, conceptuelle du Begrif, ce sur quoi le Begrif se

referme, c'est cette prise dont le cercle donne l'image en tant que - je l'ai introduit la dernière fois - il est la coupe de cette partie torique de notre surface sur laquelle va porter notre discours d'aujourd'hui, en partie, et d'autre part donnant seulement de cette compréhension une image, qui est d'ailleurs support de tous les leurres, et en particulier qu'extension et compréhension peuvent être confondues, que dans le cercle on imagine l'ensemble numérique des objets sans mettre l'accent sur les conditions qu'implique l'entrée en jeu du nombre, et qui sont radicalement différentes des caractéristiques classificatoires, au moins dans ce qui nous permet de l'appréhender dans la fonction de signification.
Le repérage numérique est d'un autre ordre, c'est là un champ sur lequel je ne m'engagerai pas aujourd'hui pour la raison que c'est proprement le type de question que j'ai voulu réserver à la partie fermée de ce cours, qui prendra nom de séminaire, je veux dire que l'homologie de la fonction que prend le nom de nombre - le nom de nombre en tant qu'il ne saurait être distingué de la fonction du nombre entier - l'homologie au sens où il est plus frappant encore, plus nécessaire, que dans les indications que j'ai pu déjà commencer de vous donner de la fonction du nom en tant qu'il couvre quelque chose, qu'il couvre précisément un cercle, mais d'une nature très spéciale, ce cercle privilégié qui marque le niveau de réflexion de la surface de la bouteille de Klein en tant quelle est surface de Moebius, le nombre, vu son corps, occupe là d'une façon évidente, évidente à l'analyse de sa structure pour les problèmes qu'il pose au mathématicien, vous savez que le mathématicien, dans son élan moderne, ne saurait tolérer qu'aucun point de son langage ne puisse, ne soit construit de telle sorte qu'il ne saisisse plusieurs sortes d'objets hétérogènes à la fois . Les « privilèges », « les résistances » de la fonction du nombre entier, à cette généralisation mathématique, je mets ici des termes entre guillemets, pour ne pas introduire de références plus techniques, voila ce qui fait problème au mathématicien, ce qui l'a poussé à des efforts considérables. La question est de

savoir, s'ils ont réussi pour homogénéiser la fonction du nombre à celle des classes. C'est ce qui, j'espère, sera traité lors de notre prochaine rencontre, rencontre fermée, ici au niveau du séminaire.
Qu'il me suffise ici d'indiquer, en connexion avec la figure du cercle, qu'on aboutit - et justement à suivre la recherche mathématique - qu'on aboutit à un schéma strictement homologue de celui qu'ici j'avance, en vous donnant le signifiant pour représentant le sujet pour un autre signifiant, la théorie mathématique qui représente à la fois la solution - c'est ce que je mets en question - et la butée, peut-être est-il plus vrai de le dire, cette tentative de réduire, de résoudre la fonction du nombre entier dans le langage mathématique aboutit à la formule suivante, schématisée exactement de la même façon que je vous montre, comment en quelque sorte le sujet se véhicule de signifiant à signifiant, chaque représentant signifiant pour celui qui le suit, c'est sous le un du zéro qu'il s'agit, pour la suite, des uns qui vont venir.
Autrement dit, la découverte conditionnée par la recherche logico-mathématique la plus récente, la découverte - comme nécessaire - que le zéro, le manque, est la raison dernière de la fonction du nombre entier, que le un originellement le représente et que la genèse de la dyade est pour nous fort distincte de la genèse platonicienne, en ceci que la dyade est déjà dans le un, pour autant que le un est ce qui va représenter le zéro pour un autre un.
Chose singulière - ceci qui fait, et qui porte en soi sur tout nombre n la nécessité du n + l, justement de ce zéro qui s'y ajoute - chose extraordinaire, il a fallu les longs détours de l'analyse mathématique pour quelque chose qui se donne au niveau de l'expérience de l'enfant, pour l'infatuation des pédagogues pour avoir mis au niveau des tests de moins-value mentale, d'insuffisant développement, l'enfant qui dit :

« j'ai trois frères, Paul,Ernest et moi »,

comme si justement, ce n'était pas de cela qu'il s'agit, à savoir que moi, ici, doit être à deux

places, à la place de la série des frères, et aussi à la place de celui qui énonce. L'enfant là-dessus en sait plus que nous, et essayant récemment de reproduire avec mon petit-fils, et en quelque sorte pour le mettre à l'épreuve, honnêtement, avec une petite fille de 4 ans et demi, les premiers balbutiements, non pas de l'énonciation du nombre mais de sa mise en usage, j'ai pu être surpris que nulle part, Piaget ne tire parti -lui qui, assurément, est loin de manquer d'une suffisante culture dans le domaine de la logique - que nulle part Piaget ne tire parti de ceci qu'on fait jaillir, et précisément au niveau où il prétend réduire l'abord du petit enfant, concernant la numération des objets, à un tâtonnement sensori-moteur précisément ; avec une petite fille de 4 ans et demi, c'est probablement 5 - je dis probablement parce qu'on n'est jamais sûrs, qui sait compter au-delà de la dizaine - jouant avec elle selon les formules piagétiques elles-mêmes, à savoir avec ce fameux « couverts, couteaux et assiettes », qu'il s'agit de faire s'apparier précisément suivant les voies définies théoriquement par la première formation du nombre, tout de même , la mettant à l'épreuve du comptage, devant trois verres : la petite me dit « quatre », je dis : voyons « vraiment? »
« Oui, dit-elle, un, deux, trois, quatre » sans aucune espèce d'hésitation.
Le quatre, c'est son zéro à elle en tant que c'est à partir de ce zéro qu'elle compte parce que, toute de quatre ans et demi qu'elle est, elle est déjà le […] cercle, le trou zéro du sujet.
Ce cercle, ce cercle dont j'ai recherché ce matin ou plutôt fait demander à quelqu'un de me rechercher ce fameux texte de Pascal que je ne voulais pas évoquer ici pour vous prier de vous y reporter, sans l'avoir relu moi-même, grâce aux soins innombrables d'universitaires qui se sont chargés de donner chacun leur reclassement personnel de ces Pensées qui nous ont été livrées selon un dossier dont le désordre se suffisait bien à soi tout seul, il faut en général trois quarts d'heure, pour retrouver dans n'importe laquelle de ces éditions la citation la plus simple. Les trois quarts d'heure, quelqu'un les a dépensés à

ma place, ce qui me permet de vous signaler que dans la grande édition, l'édition Havet c'est à la page 72 des Pensées que vous verrez la référence à cette fameuse sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part.
Ceci est important parce que Dieu sait que Pascal est notre ami. Et notre ami, si je puis dire , à la façon dont l'est celui qui nous guide dans tous nos pas ; le névrosé qu'il était - ce n'est pas là le diminuer, vous savez bien qu'ici ce n'est pas dans la note de la psychopathologisation du génie que nous donnons - mais enfin, il suffit d'ouvrir les mémoires de sa soeur, pour voir à quel point , son angoisse et ses abîmes et toute cette horreur dont il était environné, a pu prendre racine dans l'aversion, dont il témoigne si précocement et dont il est si frappant de voir témoigner par sa soeur, qui assurément, nous en témoignant - c'est évidemment la meilleure condition pour donner crédit au témoignage - elle ne comprend absolument rien de ce qu'elle dit : L'horreur poussée jusqu'à la panique, jusqu'à la crise, à la crise noire, aux convulsions de Pascal, chaque fois qu'il voyait s'approcher le couple parental amoureux de son lit, est tout de même quelque chose dont il y a lieu de tenir compte à condition bien sûr, d'être en état de se poser la question de savoir quelles limites la névrose doit imposer au sujet. Ce ne sont pas forcément des limites d'adaptation comme on le dit, mais peut-être de détours métaphysiques et c'est pour cela que ce même homme, à qui nous devons cet exemple de prodigieuse audace qu'est ce fameux pari, sur lequel on a dit tant de sottises, jusque du point de vue de la théorie de la probabilité, mais dont il suffit de s'approcher pour voir que c'est précisément la tentative désespérée de résoudre la question que nous essayons de soulever ici ; celle du désir comme désir du grand Autre.
Ceci n'empêche pas ni que cette solution soit un échec, ni non plus que Pascal, au moment où il nous formule sa sphère infinie dont le centre est partout, ne se démontre précisément achopper sur le plan métaphysique. Quiconque est métaphysicien sait que c'est le contraire, et que s'il y a sphère infinie - ce qui n'est pas démontré, assurément de la surface

dont il s'agit - ce qui est circonférenciel est partout et le centre n'est nulle part.
C'est ce dont j'espère vous convaincre à l'appréhension de cette topologie. En effet, pour reprendre, ce que la dernière fois je vous signalais : si c'est le jeu de cette surface qui commande ce qui se passe au niveau du sujet, si le sujet est à concevoir comme butée par les enveloppements mais aussi les reversions, les points de reversion de cette surface , pas plus que la surface elle-même, si je puis dire, ces points de réversion, il ne les connaît.
C'est bien de ce qu'impliqué dans cette surface, il ne puisse de ce cercle de rebroussement connaître, en étant lui-même, que la question se pose *d'où* nous pouvons saisir la fonction de ce cercle privilégié dont je vous l'ai dit, il n'est point à concevoir d'une façon intuitive, il n'est pas besoin qu'il soit un cercle, il est possible à atteindre tout comme un cercle, par une coupure, mais observez que si vous pratiquez cette coupure, la surface n'a plus rien de sa spécificité, tout se perd, la surface se présente égale, en tout semblable à un tore auquel vous auriez pratiqué la même coupure.
La question de ce qui se passe au niveau du cercle de réversion, voilà ce que, aujourd'hui je veux essayer de vous faire approcher pour autant que nous y pouvons « saisir » - je passe le terme , je le mets entre guillemets pour me faire entendre - le modèle de ce qui est mis en question pour nous par la fonction de l'identification. La dernière fois j'ai rappelé que les spires d'une trace poursuivie sur la surface externe de la bouteille de Klein que vous voyez ici représentée entière à gauche, représentée seulement partiellement à droite, à savoir sur le point qui nous intéresse aux abords de ce que je viens d'appeler cercle de réversion, ou de rebroussement comme vous l'entendez.
Les spires de la demande avec leur répétition sur un tore ordinaire comme je l'ai longuement développé autrefois et précisément en relation avec la structure du névrosé, arriveront à revenir sur elles-mêmes, se recoupant ou ne se recoupant pas, mais même sans avoir à se recouper, simplement se poursuivant,

comme il est facile de le figurer, une fois le pourtour du tore accompli, s'insérant à l'intérieur de ces spires précédentes, pourra se poursuivre indéfiniment sans que jamais apparaisse, dans le compte des tours, cette suite de tours supplémentaires accomplis de faire le tour du tore et le tour, si vous le voulez, de son trou central.
Ici, dans la bouteille de Klein que voyons-nous se produire ?

Je vous l'ai déjà dit la dernière fois, et le schéma que je viens de vous figurer aujourd'hui vous le montre : par une nécessité interne à la courbe, c'est toute la demande qui va devoir nécessairement, sur le cercle de reversion, se réfléchir d'un bord à l'autre de ce cercle pour rester à la surface même, au point, dans le champ de la surface où elle se trame, viendra, nécessairement ayant franchi selon là - vous le voyez, je vous en ai représenté l'incidence minimale - selon, pour vous ,à vos yeux, un demi-cercle, ayant franchi cette passe, devant toujours le franchir selon un nombre impair de ces demi-cercles, reparaîtra de l'autre côté (torique) de la bouteille de Klein dans une giration en sens contraire : ce qui était à droite, puisque c'est de là que nous faisons partir, comme vous l'indiquent les pointes de flèche qui vectorisent ce trajet, à droite, disons que nous tournons dans le sens des aiguilles d'une montre, si nous plaçons convenablement, gardant la même place, c’est en sens inverse des aiguilles d'une montre, que vient à opérer le mouvement de la spirale.
Or ceci, ceci est pour nous , en quelque sorte, la faveur, ici touchée, que nous présente cette figure topologique. Elle nous livre le noeud, si je puis dire, intuitif, puisque je vous le représente par une figure mais on n'a nul besoin de cette figure que je pourrai simplement, d'une façon qui vous serait plus, obscure, plus opaque, faire supporter pour vous par une disposition réduite de quelques symboles algébriques en y ajoutant des vecteurs et qui serait beaucoup plus opaque pour votre représentation.
Cette figure, donc, avec son appel intuitif, je la destine à vous permettre de saisir la cohérence qu'il y a en ce point si nous le définissons, le déterminons

comme cernant les conditions, les faveurs, mais aussi les ambiguïtés et donc les leurres de l'identification, de vous faire saisir aussi la connexion en ce point, et qui lui donne son vrai sens avec ce que nous constatons dans notre expérience, ce qui est pour nous la clinique, la clinique analytique, ce qui est pour nous tellement forcé que nous avons dû y modeler notre langage : à savoir la réversibilité essentielle de la demande et ce qui fait que, dans le jeu dynamique, complexuel, il n'y a point, par exemple, de fantasme de dévoration que nous ne tenions pour impliquant, nécessitant, à quelque moment, qui hors de cette théorie reste obscur, en son inversion propre, je dis résultant en cette inversion et commandant le passage au fantasme d'être dévoré. Saisir la cohérence - avec le point focal, avec toutes les déterminations que va nous permettre de nouer la localisation de ce point focal - saisir la cohérence de ce fait d'expérience avec ce que nous appelons tellement confusément l'identification, du même coup, précise ce qu'il en est de cette identification, telle ou telle de celle-ci et de pas une autre, voilà dans quoi nous avançons et qui commande notre pas.

Une chose est assurée. Je vous ai parlé des spirales de la demande. Vous me permettrez de ne pas motiver plus, puisque aussi bien quelque chose d'accessible , je veux dire de pas trop difficile à m'accorder: simplement à en faire l'épreuve des conséquences, je ne puis pas ici poursuivre un discours qui s'astreigne - sauf à transformer tout à fait la nature de ce que je vous enseigne - à ne pas faire de saut logique ; ce que nous appellerons un énoncé au sens où il nous intéresse, au sens où il a des incidences d'identification, je dis là non pas d'identification analytique, mais d'identification analytique et conceptuelle, c'est quelque chose qu'en effet, nous voulons bien symboliser par un cercle, à ceci près que notre topologie nous permet de le distinguer strictement du cercle d'Euler à savoir qu'il n'y a pas à élever contre lui l'objection que nous avons pu élever tout à l'heure, à savoir que ce cercle, faute de préciser sur quelle surface il est

porté, peut définir deux champs strictement équivalents à l'intérieur et à l'extérieur.
En outre le cercle d'Euler, pour être porté apparemment sur un plan - je veux dire qu'à cet endroit, rien n'est précisé - a tout de même manifestement cette portée de devoir se réduire à un point. Un cercle qui, a la façon des spires de notre demande fait le tour de la partie torique, qu'elle soit du tore ou de la bouteille, c'est un cercle qui n'a pas cette propriété, ni l'une ni l'autre : d'abord il ne définit pas de champs équivalents pour la bonne raison qu'il n'en définit qu'un seul ; ouvrir la bouteille ou ouvrir le tore, à l'aide d'une coupure ainsi circulaire, c'est simplement en faire un cylindre dans les deux cas. En outre, ce cercle n'est point réductible à un point.
Ce qui nous intéresse, c'est à quoi peut nous servir ce cercle ainsi défini. C'est précisément ce cercle qui va nous servir à discerner ce qui nous intéresse quant aux fonctions de l'identification.
Disons que, selon ce cercle - qui comme vous le voyez, est une coupure, n'est plus un bord - nous allons essayer de voir ce que deviennent nos propositions à nous, celles qui nous intéressent :les propositions de l'identification.
Comme je vous l'ai déjà montré une fois, à mettre en pratique, nous pouvons la proposition prédicative - comme on dit pour la caractériser grammaticalement l'inscrire, puisque c'est la proposition la plus simple, celle qui dans la tradition s'est présentée la première, concernant l'identification - nous pouvons l'inscrire sur le pourtour de ce cercle.
Nous pouvons de ce cercle, ainsi écrit, tel qu'il est là, par exemple - ne tenez compte encore ni des lettres ni de la fonction de cette ligne diamétrale - nous pouvons écrire :

« tous les hommes sont mortels »,

le « sont mortels » aurait dû être écrit à la suite, j'aurais dû aussi l'écrire à l'envers mais ça n'aurait rien ajouté.Nous pouvons aussi écrire :

"Socrate est mortel" ,

il s'agit de savoir ce que nous faisons en articulant ces énoncés que, selon les cas, nous appellerons prédication, jugement, ou concept. C'est ici que peut nous servir le cas particulier où ce cercle s'opère en devant se réfléchir sur ce que j'ai appelé tout à l'heure le cercle de rebroussement dans la bouteille de Klein.
Vous voyez alors, qu'à figurer en bleu ce cercle de rebroussement, l'autre cercle est fait d'une ligne qui vient se réfléchir sur son bord, pour reprendre son tracé sur l'autre partie de la surface, sur celle que sépare, de la première, le cercle de rebroussement. Mais s'il en est ainsi, la première moitié du cercle, celle qui était extérieure à la première moitié de la surface telle que je viens ainsi de la définir, se poursuit au contraire à l'intérieur de la même surface si nous considérons que l'intérieur, c'est ça l'intérieur de la bouteille de Klein, bref que les deux moitiés du cercle, à ce niveau, ne sont point homogènes, que ce n'est pas dans le même champ - sauf à tout prix vouloir s'aveugler comme c'est la fonction du logicien formel - que ce n'est pas dans le même champ, du point de vue de l'identification, au sens où elle nous intéresse, que se posent le « tous les hommes » et le « sont mortels », que se posent le « Socrate » et le « est mortel », qu'il n'est point dit à l'avance que le Socrate ne doit point être distingué dans sa fonction même logique, de ce qui serait le sujet d'une classe simplement définie comme prédicative.
Et qui ne sent qu'il ne s'agit de toute autre chose à dire que, un homme ou tous les hommes sont mortels, qu'il ne s'agit de toute autre chose que de définir, par exemple, la classe des oies blanches. Il y a une distinction radicale qui s'impose ici, que nous appuierons avec le vocabulaire philosophique comme nous pourrons, que la distinction des qualités, par exemple, est un attribut, mais qui assurément n'est pas homogène ; il n'est pas dit d'ailleurs que la classe des oies blanches ne nous pose pas de problème, pour autant que l'usage de la métaphore nous donnera du fil à retordre, à calculer ce qu'il

en est de la priorité de l'oisellerie ou de la blancheur.
Et assurément, la classe des oies blanches peut se réduire d'une autre façon que celle de la définition qui nous fait articuler que tous les nommes sont mortels : parlant de tous les hommes comme mortels, nous ne parlons pas d'une classe qui spécifie parmi les autres, les mortels humains.
Il y a une autre relation de l'homme à l'être mortel et c'est précisément cela qui est en suspens à propos de la question de Socrate.
Car nous pouvons nous lasser d'évoquer les problèmes qui peuvent nous paraître rebattus et sentir leur odeur d'école sur ce qu'il en est de l'universelle affirmative, à savoir : y a-t-il un universel de l'homme, ou l'homme dans l'occasion veut-il simplement dire - comme s'efforce de le poser la logique de la quantification - n'importe quel homme. C'est que ça n'est pas du tout la même chose. Mais aussi bien, puisque on en est encore aux débats de l'école sur ce thème, peut-être que nous, qui sommes un peu plus pressés et qui pouvons (peut-être) soupçonner qu'il y a quelque part fourvoiement, nous reposerons la question au niveau du nom propre et demanderons si cela va tout seul, même étant admis que « tous les hommes sont mortels » soit une vérité qui se porte assez elle-même pour que nous ne débattions pas du sens de la formule, si, partant de là, il est légitime de dire, d'en conclure, d'en déduire, que Socrate est mortel. Car nous n'avons pas dit :

« l'homme quelconque qui s'appelle peut-être Socrate, est mortel ».

Nous avons dit :

« Socrate est mortel ».

Le logicien, sans doute passe trop vite, Aristote n'a point sauté ce pas, car il savait ce qu'il disait, mieux peut-être que ceux qui ont suivi, mais bientôt dans l'école sceptique, stoïcienne, l'exemple

est devenu commun, et pourquoi avec une telle aisance le saut a-t-il été fait de dire :

« Socrate est mortel » ?

Je n'ai pu, ici - parce qu'après tout, comme de bien d'autres choses, je vous fais grâce - vous marquer qu'un pas justement, fut franchi au niveau de l'école stoïcienne, autour de quoi a viré le sens comme tel accordé au terme nom propre. L'onoma, comme opposé à la rhésis, à savoir comme d'une des deux fonctions essentielles du langage, l'onoma - au temps de Platon et d'Aristote, aussi bien de Protagoras et aussi bien dans le Cratyle, l'onoma s'appelle, quand il s'agit du nom propre, l'onoma curium, ce qui veut dire le nom par excellence. C'est seulement avec les stoïciens que l'idion prend l'aspect du nom qui vous appartient, en particulier prend le pas, et c'est bien là ce qui permet cette faute de logique car à la vérité, si nous préservons l'originalité de la fonction de nomination - entendez de ceci où au maximum se majore, cette fonction propre au signifiant qui est de ne pouvoir s'identifier à soi-même, ce qui, assurément, vient culminer dans la fonction de la nomination - ce Socrate qui est à la fois un soi-disant et un autre-disant : celui qui se déclare comme Socrate et celui que d'autres - d'autres qui sont les éléments de sa lignée, incarnés ou non - que d'autres sont couverts du nom de Socrate, voilà qui ne peut pas se traiter d'une façon homogène avec quoi que ce soit qui puisse être inclus sous la rubrique de « tous les hommes ». Essayons de voir ceci de plus près. Il est clair que le venin, je dirais l'agression de ce syllogisme particulier est tout entier dans sa conclusion et aussi bien, il n'aurait point été promu dans cette valeur d'exemple classique s'il ne comportait en soi ce quelque chose qui satisfait du plaisir de réduction que nous éprouvons toujours à propos d'un escamotage quelconque, parce qu'après tout, c'est toujours de la même chose qu'il s'agit et qu'il s'agit d'escamoter. A savoir la fonction du sujet qui parle, et rendre nécessaire de dire tout simplement que Socrate est mortel parce ce que tous les hommes le sont, c'est

escamoter aussi qu'il est plus d'une façon pour un sujet de tomber sous le coup d'être mortel.
Nous savons peu de choses de Socrate. Si surprenant que ceci paraisse ,cet homme d'où est sortie toute la tradition philosophique depuis qu'il est apparu, toute la tradition philosophique qu'on appelle occidentale, enfin : la nôtre. Ouvrez si vous voulez les cinq cents volumes philosophico-psychologiques où vous pourrez voir abordé son sujet, les quelques cinq cents autres auxquels vous verrez apprécier la date qu'il constitue, le pas philosophique qu'il a apporté : vous ne verrez, non seulement pas une seule de ses appréciations, de ses repérages, que ce bilan fait coïncider, mais vous les verrez même s'opposer point par point, terme à terme, il vous sera impossible d'être assuré là-dessus d'aucune certitude, il n'y a pas de sujet sur lequel les savants, les scholiastes, ne peuvent plus radicalement diverger. Et ce n'est pas parce que Platon nous en donne une image abondante, multipliée et quelquefois séduisante, comme un croquis d'époque, voire une photographie, ce n'est pas la multiplicité de ces témoignages qui ajoute une ombre de plus de consistance à cette figure, si nous voulons, lui, le grand questionneur, à notre tour, l'interroger.
Quel mystère ! Il y a pourtant chez ce soi-disant par excellence, ce que, grâce à ceux qui l'ont suivi - et sans doute n'est-ce point par hasard - ce soi—disant toujours soi-disant Socrate, ce qui veut dire, ici, exactement le contraire, à savoir qu'il ne se dit pas.
Il y a tout de même quelque chose, deux choses qui sont irréfragables, de façon qui ne prête pas à interprétation quant aux dires de Socrate.
Le premier, la première de ces choses c'est la voix, la voix dont Socrate nous témoigne, assurément qu'elle n'était point une métaphore. La voix pour laquelle il s'arrêtait de parler pour entendre ce qu'elle avait à lui dire, tout comme un de nos hallucinés. Et chose curieuse, même en ce grand siècle - le 19ème - de la psychopathologie, on est resté très modéré sur ce point du diagnostic, et en effet, tant qu'on n'a pas une idée vraiment adéquate de ce que ça peut être une voix : dans quelles

fonctions ça rentre au-delà de son phénomène, qu'est-ce que cela veut dire dans le champ subjectif ? Tant qu'on n'a pas - ce qui nous permet, dans mon discours de formuler comme ce petit objet déchu de l'autre, comme il y en a d'autres de ces objets - l'objet(a) pour l'appeler par son nom, alors nous n'avons pas l'appareil suffisant pour situer sans imprudence la fonction de la voix dans un cas - celui de Socrate - en effet privilégié. Et ce que nous savons aussi, c'est qu'il y a un rapport entre cet objet(a) quel qu'il soit, fondamental, et le désir. Et puis, d'autre part, concernant ce qui nous intéresse ici de tout à fait près, à savoir que Socrate, il est légitime de dire, qu'il est ou non mortel, nous avons ceci qui pourrait se dire rapidement que Socrate a demandé la mort.
C'est une façon brève de s'exprimer . Il a aussi demandé d'être nourri au Prytanée - dans le même discours dit Apologie de Socrate - et bien sûr, vous m'épargnerez - comme aussi je vous ai demandé tout à l'heure de m'épargner d'autres détours – de vous faire ici la lecture de l'Apologie de Socrate et du Phédon et peut-être aussi de cette stupéfiante rencontre avec ce curé qui s'appelle Eutriphron qu'il a eu justement la veille et à laquelle naturellement personne n'a jamais vraiment accentué ce que ça voulait dire, que Platon lui fasse faire la veille cette rencontre, ni non plus comment il se fait que Platon, qui était tout de même à ce moment-là de ses disciples, n'ait justement pas été là, ni au procès, ni au moment de l'entretien dernier, de l'entretien avant la mort.
Peut-être que toute l'oeuvre de Platon n'est faite que pour couvrir cette carence. La demande d'être nourri au Prytanée, on en fera une insolence. On commence vite à faire de la psychologie et je ne veux pas, ici, autrement désigner un discours qui m'a beaucoup frappé en son temps, discours sans doute admirable, où j'ai pu entendre, dans un haut lieu, parler, de la dernière façon qui m'ait ému, du procès de Socrate ; quelque chose quand même venait qui était dit, que sans doute Socrate aurait pu, disons le mot, la nuance est peut-être un peu trop accentuée, mieux se défendre ; on peut toujours se

battre, se débattre en tenant compte de la pensée des juges. Il y a là l'idée animatrice du secret de l'engagement existentiel, que quelque chose nous demande de toujours suivre sur son terrain de situation l'interlocuteur, et vous voyez aussi où cette pente nous conduit, la pente de l'analyse que j'appellerai vulgaire, celle sur laquelle tout à l'heure ma déclaration que Socrate a demandé la mort faisait ambiguïté, nous en serons bientôt à dire que Socrate l'a fuie dans une agression peureuse, ou bien encore, pour les plus hardis, que Socrate désirait la mort. Socrate désirait la mort ? Non, justement.

La troisième chose, celle que nous ne savons pas et sur laquelle nous sommes mis en demeure d'accepter ou non ce que lui-même nous a dit : il nous a dit qu'il ne savait rien. Il ne s'y connaissait en rien sinon en désir et que pour le désir, il en savait quelque chose. Seulement voilà, ce désir de Socrate dont ce n'est peut-être pas trop dire qu'il est à la racine des trois quarts de ce qui, dans la réalité, ou ce que vous avez appelé telle, nous configure nous tous qui sommes là, ce désir de Socrate, celui qui s'affirme dans[l'Atop], celui qui fait Socrate - de son temps - être celui qui interroge le maître, et c'est une des grandes illusions qui ont pu se développer autour du fait que la question du désir de Socrate n'est point soulevée et pour cause, c'est unes des grande dérisions philosophiques que d'identifier le maître au désir pur et simple. Cette vision du maître est la vision de l'esclave, ce qui veut dire que l'esclave, lui, a un désir. Bien sûr, le maître aussi, mais le maître, bête comme il est, n'en sait rien. Le maître se soutient, et c'est justement ce qui pêche dans l'analyse hégélienne, on a souvent soulevé la question : si le maître dans Hegel est ce que Hegel nous dit être comme la société de maître ? Bien sûr. C'est insoluble.

C'est fort soluble en fait puisque le grand appui du maître ce n'est pas son désir, mais ses identifications, la principale étant celle au Nom du maître, à savoir au nom qu'il porte, lui, bien spécifié, isolé, primordial, dans la fonction du nom, de ce fait qu'il est un aristocrate .

Socrate interroge le maître sur ce qu'il appelle son âme. Je soupçonne que le point où il l'attend, où il le retrouve toujours , et jusque la révolte furieuse de Trasimaque, c'est sur le point de son désir et justement, en faisant témoigner qui ? L'autre par excellence, l'autre qui peut-être aisément dans la société représenté par l'autre radical, celui qui n'en fait pas partie, à savoir l'esclave, et c'est là, de là qu'il fait surgir la parole valable. Telles sont les manoeuvres qui assurément devaient bien finir - quels que soient l'admiration, l'amour qu'un personnage comme Socrate pouvait traîner après lui - finir par provoquer quelque impatience. On en a assez quand-même celui-là de l'entendre toujours.

Or Socrate dit ceci :

« il n'y a pas de choix, ou vous me laissez être comme je suis, fusse à me mettre sur la cheminée comme une pendule, au Prytanée, ou bien alors la mort, ce qui, à mon âge… »,

ajoute-t-il - c'est une des rares touches d'humour qu'il y ait dans le discours de Socrate - car chose très curieuse, Platon est un humoriste, mais rien ne nous témoigne que Socrate le fut, c'est un cas très très particulier. Socrate ne cherche en aucun cas à être drôle, il n'est tragique - et encore, quel est ce singulier tragique des derniers moments de Socrate, laissons ce point suspendu - il n'est tragique qu'à la fin, en tout cas, ce qu'il n'a jamais dit, c'est qu'il était un homme.

« Homosum et nihil humanum alienum puto »

c'est un vers de poète comique parce que si nous ne savons plus très bien ce qu'il en est de l'homme, il y a une chose certaine, que l'homme c'est le comique. Alors, l'articulation des deux cercles, tous les hommes sont mortels, et Socrate est mortel. Je ne saurai à cause du temps pousser plus loin ici ce qu'il en résulte de leur interférence, ce n'est pas de ma faute si la voie est longue et s'il faut que je vous en fasse sentir tous les détours. Car vous voyez bien pointer aux deux termes, entre ce désir

énigmatique et ceci, que s'il en est ainsi, ce à quoi nous sommes arrivés - nous ne savons pas trop comment - à parler de la pulsion de mort et à, ou bien en parler sans savoir ce que nous voulons dire ou au contraire à la rejeter parce que c'est trop difficile, nous voyons bien que c'est vers là, vers ce point de rendez-vous que nous allons, et quel rapport, et comment épeler ce qu'il y a, entre la demande de mort d'un grand vivant et cette fameuse pulsion de mort que nous allons voir appliquée tellement à un « tous les hommes », d'une autre nature que les deux termes logiques que j'ai déjà avancés, à savoir le « n'importe quel » ou « l'universel homme », en tous les cas, l'homme sans nom, et d'autant plus sans nom encore, que *cela* que nous trouvons derrière, c'est l'inconscient de l'homme, assurément celui-là in nomine, parce qu'il est indéterminé. Comment allons-nous pouvoir franchir cet espace ici creusé entre la conclusion de « Socrate est mortel » et de « tous les hommes sont mortels »?

Je ne pointerai ma ponctuation d'aujourd'hui qu'autour d'un trait topologique. En tout cas, et de quelque façon que ces deux cercles s'articulent, et assurément ne se recouvrent pas, disjoints qu'ils sont de toute la force de la reversion topologique autour de laquelle j'ai fait tourner aujourd'hui le jeu de mon discours, ponctuation que je marquerai de cette ligne virtuelle qui n'existe pas, qui n'est pas dans la surface, justement qui est essentiellement trompeuse, c'est celle qui fait l'articulation du syllogisme dans la mineure, à savoir non pas Socrate est un homme dont nous venons de voir toute la fragilité, mais simplement l'introduction du « est un homme » ici, diamétralement dans la proposition, quelle qu'elle soit : soit de « tous les hommes sont mortels » au pourtour, soit le recoupant si vous voulez - c'est évidemment ce qui est suggéré – « Socrate est mortel » avec comme trait de recoupement commun ce diamètre qui, aussi bien d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'une topologie et non pas d'un espace métrique, peut être n'importe quelle corde, ce diamètre sur lequel nous inscrirons « est un homme ».

Qu'est-ce que veut dire ceci qui, dans la mesure de l'hétérogénéité radicale de la prémisse et de la conclusion, s'affirme et se propose à nous comme leurre?

Qu'est-ce que veut dire cette intersection de plan entre des plans qui, justement n'en sont pas, puisque ce sont tous les deux des trous, des trous par nature, si vous me permettez de m'exprimer ainsi ?

Qu'est-ce que veut dire cette identification qui permet ce pas-faux du syllogisme ?

Que veut-elle dire ?

Ce qu'elle veut dire, vous le voyez amorcé dans les lettres dont j'ai marqué les trois étages du cercle diamètré qui est à droite et en bas.

La relation entre deux moitiés du cercle qui sont, vous l'ai-je dit, hétérogènes, si l'une est identification, l'autre est demande et inversement. La relation entre les deux, pour autant quelle est leurrante, est précisément ce diamètre qui les soutient et qui n'existe nulle part. J'y ai mis la lettre P parce que nous y retrouverons la fonction du transfert, la fonction du transfert en tant qu'il est essentiellement lié, à l'autre trompé ou à l'autre trompeur, la fonction du transfert en tant qu'elle est la fonction de la tromperie, voilà autour de quoi tournera la dialectique de ma leçon de février : les rapports entre identification, transfert et demande, en tant qu'ils se solidarisent entre trois termes, trois termes que je vous ai rendu, je pense familiers par mon discours de l'année dernière :

-le terme de l'indétermination, sujet de l’inconscient,

-le terme de la certitude, comme constituant le sujet dans l'expérience et la visée de l'analyse,

-le terme de la tromperie comme étant la voie où l'appelle son appel même à l'identification.

Si les choses sont ainsi nouées entre ces termes, où il semble que nous ne puissions trouver issue qui ne soit de leurre, c'est en raison de la structure de ces grandes boucles, de ce grand noeud, qui se

faisant et se conjoignant dans le champ où se joue la partie, nous met, concernant le désir dont le support, dont la conception ne peut être que de cette boucle même, représentée par la poignée torique dont nous essaierons la prochaine fois de faire parler l'intérieur. N'y reconnaissez-vous pas, après mes schémas de l'année dernière, cette issue, cette ***S***ortie comme spasmodique, hors de la béance palpitante de l'inconscient qui, au trou majeur, autour duquel nous avons tourné aujourd'hui, s'ouvre et se ferme, le trajet même aller et retour de la pulsion, pour autant qu'il entoure quelque chose que nous avons laissé en suspens - c'est le cas de le dire : dans le vide - ce désir est ce qui le détermine, et ce qui n'est point sans figure si au niveau de Socrate aujourd'hui - et j'ai choisi mon exemple d'intention - se présente comme une énigme ; le désir introduit la quatrième catégorie - après les autres indétermination : tromperie, certitude - nous, introduit la quatrième qui commande tout et qui est notre position même : ceci clairement articulé, vu, et énoncé par Freud, qui est celle même du désir en tant qu'elle détermine dans la réalité la catégorie de l'impossible. Cet impossible que nous trouvons parfois le moyen de franchir en résolvant ce que j'ai appelé la partie, partie construite, construite de façon à ce qu'elle soit, en tous les cas, et assurément, perdue ; comment cette partie peut être gagnée, c'est là, me semble-t-il, le majeur problème, le problème crucial pour la psychanalyse.

Retour

27 Janvier 1965 Retour

Dans le rapport du sujet avec l'autre, dans le rapport de l'un avec les autres, nous avons appris à distinguer dans sa finesse, dans sa mobilité, une fonction de mirage essentielle ; nous l'avons appris doublement par l'enseignement de la psychanalyse, par la façon dont, depuis douze treize ans, j'essaie de l'articuler .
Nous savons que l'échec jusqu'ici pour toute éthique, et secondairement pour toute philosophie subjective, de maîtriser ce mirage, est dû à la méconnaissance de ce autour de quoi il se règle invisiblement.
La fonction de l'objet(a) en tant que c'est elle, dans son ambiguïté de bien et de mal qui réellement, centre tous ces Je. Dans ce je, l'objet(a), en effet, ce n'est pas assez dire, qu'il court, et va et vient, et passe comme la muscade, de sa nature il est perdu et jamais retrouvé.
Pourtant, de temps en temps, il apparaît dans le champ avec une clarté si éblouissante que c'est cela même qui fait qu'il n'est point reconnu. Cet objet (a), je l'ai qualifié, dans ce qui nous importe, à savoir la règle d'une action, comme la cause du désir. Il s'agit de savoir à quelle sorte d'action - cette reconnaissance d'un facteur nouveau dans l'éthique ou dans la philosophie subjective - à quelle sorte d'action elle peut servir. Assurément, quand j'ai désiré de mon public en savoir un peu plus long et nommément - à la mesure du temps que j'ai disponible à ceux qui m'ont demandé de venir à ce séminaire fermé - j'ai pu m'apercevoir ce dont, déjà, j'avais pu avoir quelques échos, c'est que pour certains, pour beaucoup et peut-être davantage dans une plus large mesure , beaucoup plus variée et beaucoup plus nuancée que je ne supposais, cet enseignement prend sa valeur, qui est celle de tout enseignement, de soutenir - et ce n'est pas rien, chez plus d'un - cet état d'indétermination que nous savons avoir plus d'une ruse dans sa poche, qui est celui où il nous est donné de vivre, les choses étant ce qu'elles sont.

J'entends qu'ici ne restent que ceux pour qui cet enseignement, à quelque titre, a une valeur d'action. Qu'est-ce que ceci veut dire ? On sait ou on ne sait pas ici, que j'ai ailleurs une école, une école de psychanalyse, et qui porte le nom de Freud et le nom de la ville où j'ai pris la charge de la diriger. C'est autre chose, une école - si elle mérite son nom, au sens où ce terme s'emploie depuis l'Antiquité - c'est quelque chose où doit se former un style de vie. Ici je demande que viennent ceux qui, à quelque titre, prennent mon enseignement pour le principe d'une action qui soit la leur et dont ils puissent rendre compte. Les quatorze rangs encore aujourd'hui presque remplis vous prouvent que je ne veux - par une barrière arbitraire, par une barrière d'appréciation de quelques ordre qu'elle soit : d'expérience, de qualité ou de prestance - que je ne veux ici mettre de barrière à quiconque.
Néanmoins si j'ai voulu qu'on me demande d'y venir, c'est pour me mettre aussi en posture de vous demander ici, de faire vos preuves de ce qui est exigible d'un certain cercle plus restreint, pour que cet enseignement prenne valeur. Je veux, qu'à quelque titre, et dans un délai assez prompt, j'obtienne de ceux qui sont ici quelque témoignage ; et bien sûr ce témoignage, il serait tout à fait vain et d'ailleurs inefficace de l'attendre forcément sous la forme d'une intervention ici, parlée. Je le souhaite. Je sais par expérience et aussi par la mesure du temps que ceci n'est pas possible et que ce n'est pas la meilleure voie.
Ce témoignage, donc, dont il s'agit, qui est le témoignage d'une action intéressée dans cet enseignement, j'ai pensé procéder ainsi pour l'obtenir : il vous sera ici proposé des travaux, des remarques, des communications, des exposés ayant une sorte de caractère de noyau, de point vif, qui se manifeste pour particulièrement éclairé, renouvelé, par mise en éclat, ou au contraire singulièrement rejoint dans le fil de mon discours. Ces noyaux, rien ne sera fait pour les rendre en quelque sorte plus accessibles, ce n'est pas la monnaie de mon enseignement qui vous sera donnée ici à moins que vous n'entendiez précisément par le terme de monnaie,

justement ces moments fermes, voire fermés, opaques et résistants dont je ne fais ailleurs, bien souvent, que pouvoir faire plus que de vous faire passer la présence sous ce que pour vous j'articule. Ce sera donc en fin de compte, si c'est selon mon voeu, des éléments plus durs, plus opaques, plus localisés qui vous seront proposés, à ceux pour qui mon enseignement peut avoir cette valeur plus précise, ceci entend être la provocation d'une réponse, réponse qui me sera donnée - si elle ne m'est point donnée ici d'une façon consistante et articulée - qui me sera donnée dans l'intervalle de nos rencontres, sous forme, non pas, je dirai de lettre mais de petit mémoire, de requête, de suggestions, de questions dont j'aurai à faire état, pour le choix de ceux qui, ultérieurement feront ici ces objets dont je parle, objet de provocation des présentateurs.

Seulement dans ce dialogue, dans ce dialogue qui, vous le voulez bien, vous le voyez bien, ne peut se faire qu'avec ceux qui, en fin de compte, apporteront ici une contribution, contribution pour laquelle il y aura tout le temps nécessaire pour s'élaborer dans l'intervalle de nos rencontres, il est dans la nature des choses que ceci ne se produise qu'avec un petit nombre. Beaucoup de ceux qui sont ici, que j'ai laissé entrer aujourd'hui parce qu'après tout, il n'y a là nul mystère, il se rendront compte, ils se rendront compte, pour une bonne part d'entre vous, que, s'ils tirent profit - et c'est ce que je souhaite dans tous les cas - de ce qu'aux autres mercredis j'enseigne, de ce long discours suivi ou repris, qui est celui que je poursuis depuis douze ou treize ans, il est concevable, il est même essentiel, que quelque part, d'un cercle, les choses soient mises à l'épreuve d'une action où chacun participe, que ce soit de là que parte que rayonne ce que je continuerai à poursuivre devant tous, de mon discours.

Il est normal que, pour les trois quarts des personnes qui sont ici aujourd'hui, elles viennent, à un moment, à reconnaître, eh bien que ce n'est pas le moment pour eux de venir ici travailler, ou simplement qu'elles n'auront jamais rien à y faire,

sans qu'elles soient d'aucune façon déchues pour autant de quelque mérite. C'est simplement que ce qui se fera ici, ne sera pas leur affaire. Je veux ici des gens qui soient intéressés dans leur action, à ce que comporte ce changement essentiel de la motivation éthique et subjective qu'introduit dans notre monde, l'analyse.
Je ne préjuge nullement de ceux qui pourront prendre ce rôle qui est celui qui, ici, convient. Disons que, pour m'y reconnaître, je procéderai, comme fit Josué en un certain détour que nous rapporte son histoire, vous verrez la façon dont ils se tiennent, dont il s'agit pour eux, avec leurs mains, de prendre l'eau pour boire. Je donne la parole à Leclaire.

SUR LE NOM PROPRE

(Contribution à une reprise du "Séminaire" de J. Lacan)

par S. Leclaire.

Dans la cure psychanalytique nous demandons à nos patients de tout dire, y compris, soulignons-le, le nom des personnes évoquées, qu'il s'agisse, trop simplement, de Mr Croquefer, dentiste, ou curieusement de Mr Laboureur imprimeur.
Mais il n'en reste pas moins que dans les observations que nous rapportons, nous ne pouvons parler de Ludovic, notre patient, qu'en le nommant Victor, justement, pour ne pas l'appeler par son nom. Nous pouvons alors sans trop de difficultés ni d'indiscrétion décrire les particularités de la vie amoureuse de Victor, mais nous ne pouvons, d'aucune façon dire qu'il se nomme Ludovic : c'est une infranchissable limite.
La communication de l'expérience analytique doit ainsi compter, qu'on le veuille ou non, avec la dimension d'un irréductible secret.
Si tentés que nous soyons par l'accomplissement de quelque nouvelle transgression, nous ne saurions - sans cesser d'être psychanalystes - faire mieux, pourtant, que de cacher toujours beaucoup d'animaux dans cette forêt, et, comme je m'apprête à le dire :

« une licorne croise notre chemin ; nous marchons tous les trois vers une clairière que l'on devine, en contre-bas ».

Tel est donc le texte manifeste de ce rêve de SOIF dont nous sommes partis pour en arriver par la voie des associations dites libres, *à* dégager ce qui insistait à dire le texte inconscient que voici :

Lili - plage - SOIF - sable - peau - pied - CORNE,

énigmatique chaîne de mots dont la contraction radicale nous donne la Licorne, signifiant qui apparaît là comme métonymie du désir de boire, celui qui anime le rêve.

Pour qui n'a pas eu le loisir de lire ce texte sur l'Inconscient, un tel raccourci doit paraître hautement arbitraire, de même qu'il reste peut-être énigmatique à ceux qui l'ont lu.
Je rappellerai donc brièvement ce que nous avait apporté l'analyse :

- le désir qui sous-tend ce rêve semble être un désir de boire ; Philippe s'est éveillé plus tard dans la nuit en proie à une soif vive qu'il rapporte au fait d'avoir dîné de harengs de la Baltique.

- Trois souvenirs d'enfance sont évoqués, du temps où il devait avoir 3-4 ans :

- dans le premier il tente de boire dans ses deux mains rassemblées en coupe, l'eau qui jaillit de la fontaine à la Licorne, ainsi nommée, car une statue de l'animal fabuleux la surmonte.

- dans le second, il s'essaie, alors qu'il se trouve dans une jolie forêt de montagne, à faire un bruit de sirène en soufflant dans ses deux paumes rassemblées en conque.

- dans le troisième souvenir, il se trouve sur le sable d'une plage atlantique et se souvient de Lili, une proche parente - à plus d'un titre substitut maternel - qui l'appelle pour le taquiner, (tout en lui donnant à boire) : « Philippe-j'ai-soif ».

- Les restes diurnes qui sont retrouvés dans le rêve sont, outre la Baltique des harengs, une forêt sablonneuse et colorée de bruyères où Philippe s'était, la veille, promené avec Anne, sa nièce : ils y avaient remarqué des traces le biches .

- C'est enfin, par le détour de l'analyse d'un symptôme mineur, dit « du grain de sable », (évoqué à propos des souvenirs de plage) que se découvre le contexte se rapportant à la sensibilité et l'érotisation de la peau ; Philippe, qui avait particulièrement investi ses pieds, souhaitait en avoir la plante « dure comme de la corne ».

Ainsi avons-nous, sinon articulé, tout au moins remis en lumière les éléments fondamentaux d'une sorte de texte hiéroglyphique, texte que nous appelons la chaîne signifiante inconsciente :

Lili - plage - SOIF - sable - peau - pied - CORNE.

A ceux qui demandent à voir l'inconscient, je réponds : c'est ainsi qu'il apparaît .

Cette étude du rêve nous permet d'illustrer simplement les mécanismes fondamentaux des processus inconscients : la condensation, la substitution métaphorique et le déplacement métonymique .
Ainsi, la « plage » originelle est devenue la « place » du rêve (où se trouve la fontaine) comme si le GE de plage avait subi les effets du refoulement pour ne laisser apparaître que le CE plus indifférant d'une « place ».
Où CE était, GE est advenu, pourrait-on dire, en inversant pour la circonstance l'étonnante formule freudienne. Il s'agit là d'un processus de substitution métaphorique (place pour plage), de condensation au sens où le signifiant place annonce la scène aux multiples tableaux (montagne, mer et forêt) renvoyant précisément à la plus spécifique de ces scènes, la plage, dont la texture signifiante cache de plus en son GE refoulé homophone du JE de l'appel du « J'ai soif. »
Métonymie, la Licorne l'est au sens où tout en elle, dans l'effigie comme dans le mot indique le déplacement et l'intervalle qui sépare les termes qu'elle joint. Du li(t) de Lili, à la corne que Philippe souhaitait avoir aux pieds, licorne tient dans l'intervalle de ses deux premières syllabes les éléments intermédiaires de la chaîne inconsciente. Sur un autre plan, elle renvoie plus simplement de la fontaine qu'elle surmonte à l'eau qui en jaillit ; des pieds à la tête, enfin, elle déplace la corne en la transmuant d'écorce en dard. C'est ainsi que se découvre, énigmatique, le désir qui soutient ce rêve de soif, et le phallus (celui que Lili désire) y apparaît en place du 3ème oeil, place où Philippe porte une cicatrice.

Sigle de l'inconscient philipéen, l'enseigne de la licorne nous présente, à l'occasion de sa SOIF, ce schéma qui soutient et masque son désir, cette chaîne signifiante absurde, hiéroglyphique, composite et saugrenue, mais insistante et inébranlable : c'est le chiffres aveugle de sa singularité qui se répète comme marqué au fer, et nous reconnaissons là la marque vide de l'inconscient.
Le noeud le plus sensible de cette chaîne, condensée en la Licorne est au niveau du « plage-soif ». Plus précisément encore nous le retrouvons sous la forme de l'appel-plainte, répété par Philippe sur cette plage : « j'ai soif », ou d'une façon encore plus circonstanciée : « Lili-j'ai-soif », ce qui faisait Lili saluer Philippe par la formule en retour :

« Philippe-j'ai-soif ».

J'aurais pu m'arrêter là dans l'analyse du désir de Philippe et considérer que j'avais été assez loin dans ma tentative
de cerner le « propre » de l'inconscient de Philippe. Mais il se trouve que d'amicales critiquas m'ont reproché un certain manque de rigueur en cette analyse, de mêler indûment des éléments hétérogènes : phonèmes, mots, chaîne de mots, phrases articulées, représentations de choses, images, et de n'atteindre avec la chaîne Lili-corne qu'un niveau préconscient. Il n'est pas aisé, c'est vrai, de rendre compte en toute rigueur, des phénomènes inconscients : problème crucial pour la psychanalyse, dirions-nous aujourd'hui.
Je me souvins donc d'une opinion que j'avais émise, à savoir qu'il me semblait pour l'instant préférable, pour soutenir cette rigueur, de se limiter au repérage de ce que j'ai appelé les « expériences de différences exquises » . D'une façon générale, l'élément inconscient proprement dit apparaît comme la connotation d'une expérience sensorielle de différence, de la perception d'une différence exquise (émoi distingué disais-je), en somme, connotation d'une expérience de cette distinction différentielle en tant que telle.

Dans l'expérience de Philippe, c'est, par exemple, la différence entre l'uni rassurant d'un contact de peau enveloppant et l'irritation punctiforme d'un grain de sable erratique, ou encore différence perçue visuellement et privilégiée entre la platitude sternale des hommes et la gorge qui marque le coeur maternel, car ce lieu féminin lui a paru longtemps se présenter en vérité comme une sorte de déhiscence mystérieuse.
Mais on va voir bien vite ici un autre aspect de la difficulté de communication de l'expérience analytique. C'est une chose en effet de parler de « phonèmes » (ou de n'importe quel élément proprement inconscient) et une autre chose de les répéter ou de les transcrire, tels qu'en eux-mêmes ils apparaissent, car ils sont, en quelque sorte fondamentalement obscènes.
Ainsi, pour en venir au champ d'expérience auditif et vocal auquel Freud accorde quelque privilège dans la formation du fantasme, je proposais, sans autre justification, ce qui m'est apparu comme un fantasme inconscient assez primordial de Philippe. C'est - plus inconsciente que la litanie « j'ai soif » une sorte de jaculation secrète, une formule jubilatoire, une onomatopée pourrait-on dire plus prosaïquement, qui peut se traduire (avec le minimum de travestissement) par la séquence :

« POOR (d)j'e – LI »

L'articulation de cette formule, à voix haute ou basse connotait dans son souvenir le représentation, l'anticipation, voire même la réalisation d'un moment de jubilation difficile à décrire, du type

« s'enrouler - se déplier »,

se complaire dans le résultat obtenu, et recommencer : plus simplement une sorte de «culbute» pourrait-on dire. Il est rare qu'en analyse on en arrive à l'aveu de ces formules les plus secrètes et il y a toujours dans ce dévoilement apparemment si anodin quelque chose qui est ressenti comme l'extrême de l'impudeur, voire comme la limite du sacrilège.

Il me faut maintenant (là aussi avec le minimum de travestissement) et me tenant à l'extrême bord d'une transgression, donner le nom complet de Philippe, celui qu'il sut très tôt dire pour répondre au banal « comment t'appelles-tu ?» : GEORGES PHILIPPE ELHAÏT, nom qui illustre d'emblée la parenté essentielle entre le fantasme fondamental et le nom du sujet. Avec la plus parfaite rigueur d'une non-logique de type primaire, avec la plus inconsciente légèreté dont chacun sera libre d'apprécier le poids de vérité, je vais maintenant me laisser aller à quelques commentaires analytiques de ce fantasme inconscient .
Je peux d'abord tenter de signaler l'émoi - émoi distingué, différence exquise - qui se retrouve à travers cette formule : ça serait quelque chose comme la maîtrise d'une création, l'accomplissement d'une réversion, une séquence : « rien du tout - quelque chose » (plutôt que disparu-réapparu),une sorte de formule magique qui fait apparaître concrètement[…]. Cette incantation est-elle déjà conjuratoire ? C'est possible. Mais prenons ce fantasme élément par élément, ainsi que Freud faisait des rêves.
POOR : le plus énigmatique des fragments ; le fonde, je crois, le GEOR de GEORGES qui devient P-OR, aspiré par la fin de Philippe ; s'y conjoint très vraisemblablement la PEAU dans son homophonie avec le POT. S'y conjoint aussi le CORPS et peut-être même, le COR, dont l'appel surgit du fond des bois ; bien entendu aussi la GORGE (entendez la géographique autant qu'anatomique). Enfin, et là je vais à l'extrême, pour autant que cet 0R central se conjoint avec la MÈRE, la MORT apparaît entre la Mère d'un côté et le « J'e » de l'autre pour autant que [d'j vers A ?], « J'e » nous indique j(e)acques le frère de Philippe. « MORT » pourquoi ? Parce que JACQUES était avant tout le frère aîné du père, mort peu avant la naissance d'un nouveau Jacques le frère aîné de Philippe, parce qu'enfin Jacques est aussi le nom du mari de Lili. Voilà qui pourra tenter les amateurs de schémas et graphiques !
« J'e » est tout d'abord le double GE de GEORGES ; ensuite le JE même du « moi-je » dont Philippe fut très tôt épinglé, nous savons l'âGE de la plaGE, mais

plus tôt, nous trouverions l'ambigu JETE par dessus le bord du lit, le JEU préféré et le « JE T'AI » (*enfin* !) d'une mère comblée par lui.
Du LI, j'ai, je crois, à peu près tout dit, du LIT de LILI au LOLO par la voie du LOLI... (désormais presque institutionnalisé !).
Il me suffisait seulement d'y ajouter la précision du redoublement de LI dans le nom complet de PhiLIppe, voilà ce qu'est peut-être l'esquisse du fantasme inconscient qui sous-tend la chaîne LILI-CORNE.
Ce niveau d'analyse que je tiens pour essentiel appelle quelques remarques :

l) Il illustre, s'il en était besoin, la nature propre de ce qu'on peut appeler le style singulier de la démarche analytique en son essence et les paradoxes de sa rigueur.

2) Ce niveau d'analyse pose aussi la question des critères qui font que l'on est amené à distinguer, retenir et souligner tel couple phonématique plutôt que tel autre.

Dans le cas de ce fantasme inconscient, je proposerai trois critères entre autres :

a) L'insistance répétitive des éléments signifiants, c'est à dire de tel trait singulier, unique, irremplaçable, différentiel et « symbolique » en son essence. Ainsi, tel trait singulier, délinéant du visage ou du corps, pour parler sur le plan de l'image, tels traits signifiants phonématiques pour autant qu'ils réapparaissent dans le cours de l'analyse sous une forme toujours analogue « OR » par exemple.

b) La difficulté de l'aveu de ces traits, d'autant plus grande qu'ils touchent au plus près du fantasme fondamental, à l'essence même de la singularité et de l' intimité du sujet.

c) Son indice de « vitalité », c'est à dire de

présence active, constante, qui caractérise l'individu et rappelle ainsi son irréductibilité foncière.

3) Dans ce cas aussi l'analyse révèle les rapports du fantasme fondamental avec le nom du sujet ; faut-il souligner qu'apparaît ici, la fonction du nom du père.

4) Ce niveau d'analyse met surtout en lumière de façon patente l'absence constitutive de « rapport logique » entre le niveau primaire, inconscient, et l' élaboration secondaire préconscient-conscient. Ce que nous retrouvons communément dans l'analyse, ce sont en fait des répliques pré-conscientes du fantasme inconscient. Ainsi, il eut été fort naturel, à partir d'un fantasme inavoué tel que :

« POOR (d)J'e-LI »

d'en saisir une formule déjà traduite en langue, telle que, par exemple, les variantes « langagières » suivantes ; « coeur Joli », « gorge à Lili » , « Joli corps de Lili ». Notre insistance sur « Li—corne » visait à soutenir sous les apparences d'une logique « secondaire » l'essence du processus de type primaire. Si la licorne ne nous mettait pas tout à fait à l'abri des risques d'une « formule déjà traduite en langue » elle avait cependant l'avantage de ne pas nous précipiter trop vite dans la voie d'une « compréhension analytique ». Si, devant « coeur joli », « corps à Lili », « Joli corps de Lili », nous nous laissons aller à notre « métier » d'analyste, (ce côté rassurant de nous-même qui, fort d'une expérience, croit savoir) nous traduirions « automatiquement » cette construction langagière en langage phallocentrique. Nous ferions vite du corps un « phallus » ou une « matrice » , du coeur les mêmes sous une forme plus ambiguë, de la gorge un défilé génital sur quoi nous fonderons allègrement nos constructions interprétatives les plus solides, convaincantes et efficaces. Assurément moins solide, plus farfelue, mais sans doute autant, sinon plus

efficace, l'interprétation qui ferait du corps un cor (appel lointain) et de la gorge en creux la plénitude du sein, en soutenant cette interprétation sur l'évocation du geste des deux mains réunies en coupe pour boire, ou en conque pour appeler. L'important est ici de voir que notre interprétation tend à porter le plus souvent sur une «traduction en langue» fautive comme telle du fantasme fondamental ; telles sont la fascination et le privilège du « sens déjà connu » sur le non-sens.

5) Enfin, par ces remarques, nous arrivons à nous poser la question du mode d'action de nos interprétations et de leur apparente gratuité. Dans le cas de Philippe, évoquer explicitement au niveau de l'interprétation le phallicisme de la corne, la féminité essentielle de la gorge ou de la cicatrice, a une efficacité sur le plan du remaniement de l'organisation libidinale de notre patient.
C'est là le paradoxe, et, pour certains, le scandale de l'action analytique.
Dans le colloque singulier qu'elle est, l'analyse découvre au patient par nos détours inédits de son histoire les structures fondamentales, pour lui aussi, que sont la structure de l'Oedipe et celle de la castration. Elle dégage pour chacun les avatars de ces quelques signifiants-clés, ceux qui structurent, métaphorisent, et qui sont, en quelque sorte, les clés de voûte de chaque édifice singulier.
Mais il suffit évidemment que l'on oublie, par complaisance ou lassitude ce seul mot de « singulier » pour que se découvre en ce point la mécanique et le piège de la fonction normativante de l'analyse : avec un peu d'Oedipe et de castration l'homme de l'art posséderait une formule sûre qui ne pourrait, à chacun, que « faire du bien », et serait, pour tous, bien vite, une voie non moins sûre vers un subtil génocide .
Le propre de chacun est irréductible, comme la barrière de l'inceste qui protège et nourrit le désir. La « singularité » de Philippe, est celle que nous avons tenté d'approcher par cette analyse : d'abord je pense, en considérant l'emblème de la Licorne ; ensuite en écoutant son fantasme,

« poor (d)’J(e)li » qui connote si bien dans la syncope du « d'j », cette différence exquise à l'acmé du mouvement de réversion ; enfin, nous l'avons proprement évoqué en dévoilant un reflet de son nom : le GE y balance avant de culbuter autour de l'*OR* de GE*OR*GES.

LACAN

- Je désire garder à cette première réunion tout son caractère d'austérité. Je vais demander à quelqu'un - à qui j'ai fait expressément appel pour qu'il fût présent à cette première réunion : à Conrad STEIN Stein, qui dans le temps où Leclaire pour la première fois, entrait dans l'exemple qu'il a repris, complété et parfaitement articulé aujourd'hui - je vais demander à Conrad STEIN Stein qui avait élevé un certain nombre d'objections, de questions, qui avait mis en doute la pertinence exacte de l'articulation à ce moment de la première chaîne qui va du lit, et de la corne se rassembler en la licorne, son caractère proprement de représentant représentatif de l'inconscient, si il reste pour lui en suspens, quelque question sur la pertinence de ce qu'il avait avancé, ce qu'il a pu depuis, en raison même de ces questions, comme il l'a dit lui-même, préciser.
Si Conrad STEIN Stein trouve, renouvelée, sous une forme quelconque sa question ou sa demande de précision, s'il est en état de le formuler immédiatement, qu' il le fasse, nous mettrons cette question, si je puis dire, à l'ordre du jour, au tableau noir. Rien de plus car je désire qu'aujourd'hui interviennent ceux qui ont préparé d'autres matières, aussi difficiles - vous le voyez - à entendre comme ça, comme en passant, que la communication de Leclaire. Voici en effet, pour le pratique, ce que je propose : la communication de Leclaire (et celles qui suivront, je n'en doute pas) mérite en tout point - elle est parfaitement au point, elle est plus que rôdée - l'impression. Cette impression se fera et sera mise à votre disposition dans un délai de dix jours ; mise à votre disposition

à titre modérément onéreux et je pense que la façon la plus commode est d'aller la chercher au secrétariat de l'Ecole des Hautes Etudes chez Madame Durand, au deuxième étage du *54 rue de Varenne*, où tous ceux qui auront désiré l'avoir se la procureront.
Néanmoins, autant pour l'extension de ce tirage qui se fera ronéotypé que pour la sécurité de la suite, je demande que lèvent la main ceux qui, non pas simplement peuvent désirer avoir cette communication comme un très joli article, ceux qui à ce propos s'engagent - et aussi bien leur noms sera relevé au moment où ils se procureront ce texte - s'engagent à y répondre par un texte d'au minimum deux pages concernant ce qu'il soulève pour eux de nécessité d'interrogation, voire de réponse. Ils s'engagent à me le faire parvenir avant la prochaine réunion du séminaire fermé. Toute personne qui, se procurant ce texte, n'y apporte pas cette contribution se met du même coup, hors de l'engagement dont je vous ai dit au départ que c'est celui que j'entends nouer ici. Que lèvent donc la main ceux qui désirent ce texte pour avoir quelque chose à *y* appuyer et à m'y envoyer. Levez la main. Ce texte sera donc tiré à peu près au double de ce que je vois, c'est à dire à 35 ou 40 exemplaires.
A toutes fins utiles, Stein est-ce que vous pouvez répondre maintenant ou préférez-vous attendre qu'une autre communication soit passée pour mûrir par exemple ce que je sollicite de vous comme réponse ?

STEIN - J'aime mieux dire quelques mots tout de suite pour la bonne raison qu'une demie-heure de mûrissement n'y suffirait pas. Il n'est évidemment pas possible de reprendre la discussion avec Leclaire au point où elle en était restée il y a quatre ans. J'aurais effectivement besoin de lire son texte, pour pouvoir en faire un commentaire détaillé. Là je voudrais simplement faire quelques remarques, et je prendrai les choses en commençant par la fin, par ce qui est le plus proche donc. « Poor d'je li », ce

fantasme effectivement, enfin cette expression, cette référence disons, tout à fait fondamentale, au fantasme inconscient - car le fantasme inconscient est de par sa nature même, indicible – « poor d'Je li » est construit de toute évidence comme un rêve. Leclaire nous a donné les différents mots, les différentes phrases, les différentes pensées formulées en langage, dont « poor d'je li » constitue l'expression, et le moyen de la condensation et du déplacement. Or, vous savez, et, à ce propos, je voudrais demander, moi, à ceux qui veulent intervenir sur le texte de Leclaire, de relire la Traumdeutung, l'Interprétation des rêves dans la mesure où elle ne leur est pas entièrement présente à l'esprit. Car je crois qu'il est indispensable en cette matière - je ne l'ai pas fait suffisamment, il y a quatre ans dans cette discussion avec Leclaire - de voir dans quelle mesure son analyse, son interprétation, est le fidèle reflet de la méthode, de la technique freudienne telle que Freud la présente dans cette oeuvre fondamentale, et quel est l'apport original de Leclaire, c'est à dire quelle est dans son travail, la partie qui constitue une élaboration, une élucidation de tout ce qui dans le texte de Freud fait problème, il faut distinguer absolument ces deux parts, je crois.
« Poor d'je li » est construit comme un rêve dans la mesure où, donc, les pensées formulées en langage ont fait l'objet de déplacements et sont contractées selon le processus de la condensation, c'est à dire condensation-déplacement : le processus primaire. C'est-à-dire que, nous constatons là une chose qui est tout à fait fondamentale dans l'exposé original de Freud, c'est que le rêve et le fantasme traitent les mots comme si les mots étaient des images. Plus tard, il dira : traite les représentations de mots comme des représentations de choses. Les mots sont, à ce point de vue, des images acoustiques et ils subissent le même sort que les images visuelles.
Si je rappelle ceci c'est parce que le terme de traduction en langue fait évidemment problème. Je ne peux pas vous en dire grand-chose maintenant. Je crois d'ailleurs que j'ai moi même recouru à cette notion de traduction en langue, je suis moins certain maintenant que des images puissent se traduire en

langue. La relation qui existe entre les images et la langue, je crois que si on y regardait de plus près, elle nous apparaîtrait comme étant d'un autre niveau que celui de la traduction.
Voilà donc une première remarque. Deuxième remarque concernant donc la chaîne qui part de Lili et qui aboutit à corne ; Lili, plage, sable etc. Eh bien, Leclaire a dit quelque chose tout à l'heure qui me parait tout à fait exact et tout à fait important à considérer, c'est que cette chaîne joue un rôle privilégié en tant que clé de la singularité de la personnalité, si je puis dire, de Philippe. Pourquoi ou en quoi ? Eh bien tout l'argument de Leclaire part d'un rêve, du rêve à la licorne qu'il nous a rappelé au début. Eh bien, ce rêve, comme le dit Freud dans la Traumdeutung, ce rêve c'est un rébus. La méthode pour déchiffrer le rébus, celle qui importe à Freud, c'est à dire la méthode qui permet de - en partant de ce rébus que constitue le rêve - d'aboutir à ce que Freud appelle les Traumgedanken, les pensées du rêve, les pensées du rêve qui sont exprimées sous forme de voeu, eh bien cette méthode c'est l'association libre. Vous savez que l'association libre - on pourra revenir sur la question - n'est précisément pas possible. Toujours est-il que cette méthode, c'est l'association libre. Freud parle dans ce texte - où il dit que le rêve est un rébus - parle de la relation signifiante, Zeichenbeziehung, entre le contenu manifeste du rêve, du récit du rêve que Leclaire nous a donné au début, et les pensées du rêve, les voeux que ce rêve réalise, dont il ne nous a pas donné de représentation exhaustive, mais ce serait très facile à faire. Nous avons ce qu'il faut pour cela.
Cette relation signifiante pose toute sorte de problèmes qu'il n'est pas possible d'aborder maintenant mais ce qui apparaît avec netteté, c'est que, dans la singularité qui est celle de la personne de Philippe, comme l'a dit Leclaire , la chaîne qui va de Lili à corne, représente une chaîne privilégiée qui nous donne une sorte de clé du rébus. Vous savez d'ailleurs que les rébus n'ont pas de clé. Si ! Au fond la seule clé qu'on pourrait trouver à un rébus - à une série de rébus, à un ensemble de rébus - la

seule clé serait liée à la singularité de la personne qui a disposé cette collection de rébus. Le rebus en tant que tel n'a pas de clé, le rêve en tant que tel n'a pas de clé, il y a une méthode, c'est autre chose. Ou s'il a une clé, le rêve, une clé très générale, c'est une clé qui tient une sorte de configuration qui est celle du complexe d'Œdipe, mais ça c'est un problème que je ne peux pas développer maintenant. Toujours est-il que cette chaîne a donc bien là, une valeur privilégiée et si vous relisez l'Interprétation des rêves - enfin, ce qu'on appelle la Science des rêves dans la traduction française - vous trouverez en ce qui concerne les rêves de Freud, toutes sortes de chaînes qu'il ne donne pas explicitement comme telles mais que vous pouvez reconstruire très facilement, ce n'est pas difficile à faire, tout à fait analogue à cette chaîne, qui part de Lili et qui aboutit à la corne. Et c'est cette chaîne, qui est privilégiée pour Freud, qui est facile à reconstruire, qui lui permet de nous donner la clé de ses rêves dont il donne l'interprétation dans son ouvrage.
Donc ne confondons pas cette chaîne avec les pensées du rêve, c'est à dire avec ce qui appartient proprement selon Freud, au préconscient.
Maintenant, un dernier point, un dernier point qui est important à propos de ce rêve que Leclaire a analysé pour nous, c'est que le patient avait soif. Il avait besoin de boire. Si nous nous référons encore au texte original de Freud, nous voyons là toute une problématique qui est tout à fait centrale dans la Traumdeutung : la problématique du besoin. Il y a tout un chapitre, consacré à la satisfaction ou plutôt disons, à l'assouvissement des besoins du dormeur et dans le chapitre VII de la Traumdeutung, vous constaterez qu'il y a un passage qui nous montre explicitement, qui se réfère explicitement à un changement de registre, c'est à dire que le rêve ne peut pas permettre au dormeur de continuer à dormir en assouvissant son besoin, il y a ce changement de registre qui est le passage à celui du désir et ce qui paraît lui permettre de continuer à dormir, c'est justement de se livrer à ces phénomènes de condensation et de déplacement, qui produisent le

rêve selon la condensation et le déplacement, c'est à dire selon les voix du désir.
Ceci, je voulais simplement l'indiquer comme un point particulier à ce rêve, permettant là d'aboutir à une question du désir. Je ne veux pas parler plus longtemps et comme je vous l'ai dit, de toutes façons, ce que Leclaire a apporté de nouveau aujourd'hui à son interprétation du rêve de Philippe est beaucoup trop important pour que je puisse le commenter sans avoir longuement réfléchi, le texte en main.

LACAN

- Alors, nous concluons.
Est-ce que je dois entendre que le mode d'abord qui permet la stricte application de la méthode, à savoir prévalence du signifiant sur tout métabolisme des images, à savoir que ce que vous avez appelé singularité du sujet est ici au mieux pointé, justement pour nous permettre le repérage des trois sortes de questions que vous avez ici scandées ? Est-ce qu'il vous semble que c'est le meilleur mode d'incidence pour mettre en place les questions que vous avez posées concernant en quelque sorte la sanction à donner à la longue Umschreibung, à la longue circonlocution qu'est - j'emploie le terme même de Freud, n'est-ce pas - que représente la Traumdeutung. Est-ce que c'est ça que je dois entendre dans votre intervention ? A savoir que vous sanctionnez la méthode comme étant précisément celle qui peut vous permettre de poser les questions que vous avez posées.

STEIN - Je vous répondrai oui, et je vous répondrai surtout que nous n'avons pas le choix .

LACAN - Bon, alors, je pense qu'il y a lieu que, sur ce sujet vous donniez, en réponse, en somme, à ce

qu'a fait Leclaire, plus de précision, c'est-à-dire que vous y répondiez par un travail en accord.
Je regrette que vos questions n'aient pas été - c'est pour ça que je vous en laissais, en quelque sorte le temps - plus resserrées. Nous n'allons pas pouvoir aujourd'hui couvrir tout notre programme. Je donne la parole immédiatement à Yves Duroux.

DUROUX - Je crois que dans le peu de temps qui reste, il est très difficile que je puisse faire mon exposé et que Jacques-Alain Miller puisse faire le sien.

LACAN - Eh bien, faites le vôtre.

DUROUX - Ce n'est pas possible dans la mesure où Jacques-AIain Miller est appuyé sur beaucoup des points que je donne, et je crois que le bénéfice de l'exposé serait nul si nous ne sommes pas appuyés l'un sur l'autre, dans une seule continuité.

LACAN - Non pas du tout, ce n'est pas forcé. On reprendra la prochaine fois, peu importe. Vous donnez votre travail : les gens resteront en suspens, et voilà tout.

DUROUX - Il faudra presque que je le recommence la prochaine fois.

LACAN - Eh bien, pourquoi pas ! Moi-même j'avais apporté quelque chose de tout à fait exemplaire, je le retarde aussi. Allez-y.

Exposé de Monsieur Yves DU ROUX

Le sujet de l'exposé dont je n'assure que la première partie s'intitulait le nombre et le manque. Il est appuyé sur la lecture précise d'un livre de Frege qui s'appelle : Der Grundlagen der Arithmetik.
L'objet propre de l'investigation est ce qu'on nomme la suite naturelle des nombres entiers. On peut ou étudier les propriétés du nombre ou étudier leur nature. J'entends par propriété ce que les mathématiciens font dans un domaine qui est délimité par les axiomes de Péano. Je ne les énonce pas. Miller pourra peut-être les énoncer.
A partir de ces axiomes, des sortes de propriétés sont données sur les nombres entiers mais pour que ces axiomes puissent fonctionner, il est nécessaire que soit exclu du champ de ces axiomes, un certain nombre de questions qui sont données comme allant de soi. Ces questions sont au nombre de trois :

1°) qu'est-ce qu'un nombre ? L'axiome de Peano donne pour acquis qu'on sait ce qu'est un nombre.

2°) qu'est-ce que zéro ?

3°) qu'est-ce que le successeur ?

Je crois que c'est autour de ces trois questions que peuvent se diversifier des réponses sur ce qu'est la nature du nombre entier. Je m'intéresserai pour ma part, à la façon dont Frege critiquant une tradition donne une réponse. Et l'ensemble de cette critique et de cette réponse constituent la butée à partir de laquelle Jacques-Alain Miller développera son exposé.
Si le zéro, posé comme problématique, n'est pas réfléchi au dehors, dans une fonction différente de celle des autres nombres, si ce n'est comme point particulier à partir duquel une succession est possible, c'est à dire que si, on ne donne pas à zéro une fonction prévalente, on réduit les questions que

j'ai énumérées à deux autres qui peuvent s'énoncer comme suit :

1°) comment passer d'un rassemblement de choses à un nombre qui serait le nombre de ces choses. Et c'est là justement le problème.

2°) comment passer d'un nombre à un autre ? Ces deux opérations, l'une de rassemblement, l'autre d'ajout, sont traitées par toute une tradition empiriste comme référable à l'activité d'un sujet psychologique.

Ces deux opérations s'utilisent, toutes deux, soit pour rassembler des objets et nommer la collection ainsi formée, soit pour ajouter un objet à un autre objet.
Toute cette tradition joue sur le mot - le mot est intraduisible en français - Einheit, qui en allemand veut dire unité, et c'est à partir d'un jeu de mot sur ce mot qu'est possible une série d'ambiguïtés, à propos de ces fonctions de successeur et de nombre. Une Einheit c'est d'abord un élément indifférencié et indéterminé dans un ensemble, quel qu'il soit. Mais une Einheit ça peut aussi être, on peut aussi la prendre comme le nom UN, le nombre un.
Quand on dit un cheval et un cheval et un cheval : le *un* peut indiquer une unité, c'est-à-dire un élément dans un ensemble où sont posés, l'un à côté de l'autre, trois chevaux. Mais quant on prend ces unités comme élément et qu'on les rassemble en la collection, on ne peut absolument pas inférer qu'il y ait un résultat auquel on attribue le nombre trois. Si ce n'est par un coup de force arbitraire qui fait dénommer cette collection trois.
Pour qu'on puisse dire un cheval et un cheval et un cheval, soient trois chevaux, il faut procéder à deux modifications. Il faut :

1° que le "un" soit conçu comme nombre et

2° que le "et" soit transformé en signe plus.

Mais bien entendu, une fois qu'on se sera donné cette

seconde opération, on n'aura rien expliqué. Simplement, on se sera posé le réel problème qui est de savoir comment un plus un plus un font trois, puisqu'on ne le confondra plus avec simplement le rassemblement de trois unités.
C'est pourquoi le retour du nombre comme apportant une signification radicalement nouvelle, c'est à dire non la simple répétition d'une unité. Comment ce retour du nombre comme surgissement d'une signification nouvelle peut-il être pensé à partir du moment où on ne peut pas résoudre le problème des différences entre l'égalité des éléments - simplement posés les uns à coté des autres - et leur différence, qui fait que chaque nombre, ajouté l'un après l'autre, ait une signification différente.
Et toute une tradition empiriste se contente de rapporter cette fonction du surgissement d'une nouvelle signification à une activité spécifique et à une fonction d'inertie du sujet psychologique, qui consisterait à ajouter - selon une ligne temporelle de successions - ajouter et nommer.

Frege cite un nombre important de textes. Tous se ramènent à cette opération fondamentale de rassembler, ajouter, nommer, pour supporter ces trois fonctions - qui sont les fonctions qui masquent le problème réel - pour supporter un sujet psychologique qui énonce et opère ces activités. Si le problème est de découvrir ce qui est spécifique dans le signe plus et dans l'opération successeur, il faut pour cela arracher le concept de nombre à cette détermination psychologique. C'est là que commence l'entreprise propre et originale de Frege . Cette réduction du psychologique peut s'opérer en deux temps :

l°) par une séparation que Frege opère dans le domaine de ce qu'il appelle, comme tous ceux qui ont été pris dans les concepts psychologiques connus depuis bien longtemps, le domaine des Vorstellungen, domaine des Vorstellungen où il met d'un côté ce qu'il appelle des Vorstellungen psychologiques, subjectives, et d'un autre côté, ce qu'il appelle les Vorstellungen objectives.

Cette séparation a pour objet d'effacer littéralement toute référence à un sujet, pour traiter ces représentations objectives uniquement à partir de lois que Frege appelle logiques.
Qu'est-ce qui caractérise ces représentations objectives ? Ces représentations objectives sont elles-mêmes dédoublées en ce que Frege appelle un concept et en ce que Frege appelle un objet. Et il faut bien faire attention que concept et objet ne peuvent pas être séparés, et que la fonction que leur assigne Frege n'est pas différente de la fonction assignée à un prédicat par rapport à un sujet, ou dans le langage de la logique moderne : n'est pas autre chose qu'une relation monadique, c'est à dire une relation dite d'un élément, qui est le support de cette relation.
Et c'est à partir de cette distinction que Frege opère une seconde distinction qui lui fait rapporter le nombre, non plus à une représentation subjective comme dans la tradition empiriste, mais fait rapporter le nombre à une ou deux représentations Objectives, et qui est le concept.
La diversité des numérations possibles ne renvoie jamais, et en tout cas ne peut pas se supporter, d'une diversité des objets. Elle est simplement l'indice d'une substitution des concepts - au sens où j'ai commencé à en parler tout à l'heure - sur lesquels porte le nombre, dont le nombre est prédicat.
Frege donne un exemple assez paradoxal. Il prend une phrase qui est :

« Vénus possède aucune lune ».

A partir de cette phrase, à quoi attribuer «aucune» ? Frege dit qu'on n'attribue pas le «aucune» à l'objet lune et pour cause, puisqu'il n'y en a pas, et que néanmoins la numération zéro est une numération ; donc ce qu'on attribue, ce n'est pas à l'objet lune, mais au concept *lune de Vénus*. Le concept *lune de Vénus* est rapporté à un objet qui est l'objet lune et justement dans ce rapport du concept *lune de Vénus* à l'objet lune, ce rapport est tel qu'il n'y a pas de

lune. D'où on attribue au concept *lune de Vénus* le nombre zéro.
C'est à partir de cette double réduction que Frege obtient sa première définition du nombre - puisque les différentes définitions du nombre n'ont pour objet que de fonder cette opération successeur dont j'ai parlé tout à l'heure - première définition du nombre et le nombre appartient à un concept.
Mais cette définition :

« le nombre appartient à un concept »

est encore incapable de nous donner ce que Frege appelle un nombre individuel, c'est à dire un nombre possédé par un article défini ; le *un*, le *deux*, le *trois*, qui sont uniques comme nombres individuels ; il n'y a pas plusieurs *un*, il y a un *un*, un *deux*…
Mais comment savoir, uniquement avec ce qu'on a jusqu'à présent, si ce sera le *un* ou le *deux,* ou le *trois,* qui seront attribués à un concept et non pas par exemple, *Jules César*. On n'a encore rien qui nous permette de déterminer si ce qui est attribué à un concept est ce nombre qui est le nombre unique précédé de l'article défini.
Pour faire comprendre la nécessité d'une autre démarche pour parvenir à ce nombre individuel qui est strictement à cerner, Frege prend l'exemple, toujours, des planètes et de leurs lunes, et cette fois-ci c'est :

« Jupiter a quatre lunes ».

« Jupiter a quatre lunes » peut être converti en cette autre phrase :

« le nombre des lunes de Jupiter *est* quatre ».

Le *est*, qui relie « le nombre des lunes de Jupiter » et « quatre », n'est absolument pas analogue à un est, comme dans la phrase :

« le ciel est bleu ».

Ce n'est pas une copule, c'est une fonction beaucoup plus précise qui est une fonction d'égalité c'est à dire que le nombre quatre c'est le nombre qu'il faut cerner et poser comme égal au nombre des lunes de Jupiter, c'est à dire qu'au concept *lunes de Jupiter* est attribué un nombre. Et ce nombre est posé comme égal dans le « est quatre » qui est le nombre dont on essaie de déterminer la propriété, la nature, dans son rapport aux autres nombres entiers.
Ce détour oblige Frege à poser une opération primordiale qui lui permet de rapporter les nombres à une pure relation logique. Cette opération, je n'en donnerai pas tous les détails, est une opération d'équivalence, qui est une relation logique qui permet d'ordonner bi-univoquement des objets ou des concepts - le « ou des concepts » ne doit pas vous inquiéter dans la mesure où, pour Frege, chaque relation d'égalité entre des concepts, ordonne également des objets tombant sous ces concepts, selon la même relation d'égalité.
Une fois qu'on a posé cette relation d'équivalence, on peut parvenir à une seconde, la véritable définition du nombre - évidement dans le vocabulaire de Frege qui est un peu particulière mais qui est absolument analogue - définition reprise dans toute la tradition logiciste, formaliste. La définition c'est : le nombre qui appartient au concept f, par exemple dont j'ai parlé tout à l'heure, est l'extension du « concept » équivalent au concept f. C'est à dire qu'on a posé un concept déterminé f ; on a déterminé par la relation d'équivalence toutes les équivalences de ce concept f, et on définit le nombre comme l'extension de ce concept équivalent au concept f c'est à dire toutes les équivalences du concept f. L'extension de ce concept est à prendre au sens le plus simple, c'est à dire le nombre d'objet qu'il y a dans une place.
Si les définitions du nombre s'obtiennent à partir de cette relation d'équivalence. Frege pense, ayant exclu le nombre individuel, plus exactement l'ayant retardé en son investigation, et l'ayant en quelque sorte mis au bout, comme couronnement de tout son système d'équivalence, Frege va essayer, à partir de

cette machine, qu'on pourrait ordonner selon deux axes :

- un axe horizontal dans lequel joue la relation d'équivalence,

- et un axe vertical qui est l'axe spécifique de la relation entre le concept et l'objet,

c'est à dire que la relation du concept à l'objet est continuellement… c'est-à-dire qu'on peut toujours à partir du moment où on a un concept, le transformer en objet d'un nouveau concept, puisque le rapport du concept à l'objet est un rapport purement logique de relation.
C'est à partir de ces deux axes, qui constituent sa machine relationnelle, que Frege prétend maintenant cerner les différents nombres et nous apercevrons que cerner les différents nombres revient simplement à répondre à deux des trois questions énoncées au début : « qu'est-ce que zéro ? » et « qu'est-ce qu'un successeur ? ». Etant donné que si on a zéro et que, si on a le successeur de zéro, le reste, ça va tout seul.
C'est à partir de cette définition de zéro qu'on peut pointer un peu ce qui peut tourner dans la définition de Frege. La première définition nécessaire, c'est la définition du zéro. Le problème est de savoir si on va pouvoir définir le zéro autrement que par référence tautologique à la non existence d'objet tombant SOUS le concept. Tout à l'heure, j'ai pu attribuer le nombre zéro à *lune de Vénus* parce que :

1°) je posai que *lune de Vénus* était un concept, c'est à dire existant objectivement.

2°) je sais qu'il n'y a rien qui tombe dessous.

Pour se donner ce nombre zéro Frege forge le concept de non-identique à soi-même, qui est défini par lui comme un concept contradictoire, et Frege déclare que n'importe quel concept contradictoire […] et il laisse apparaître les concepts contradictoires reçus dans la logique traditionnelle, le cercle carré, ou

la montagne d'or : n'importe quel concept sous lequel ne tombe aucun objet ; à ce concept est attribué le nom zéro. Autrement dit le zéro se définit par la contradiction logique, qui est le garant de la non-existence de l'objet, c'est à dire qu'il y a entre la non-existence de l'objet - qui est constatée, décrétée , puisqu'on dit qu'il n'y a pas de centaure - et puis la contradiction logique du concept de centaure contradictoire.

LACAN - ou licorne…

DUROUX - ou licorne !

On comprend très bien si c'est le concept contradictoire avec lui-même, le concept à partir duquel pourra se dérouler la définition du nombre ; il y a un problème qui se pose et qui n'est pas résolu par Frege - je ne fais que l'indiquer parce qu'il est posé dans la logique mathématique - c'est de savoir s'il y a plusieurs classes.
Frege ne se pose pas le problème ; il pense que, dans la mesure où il a défini de façon générale le rapport du nombre au concept, par l'équivalence de tous les concepts, que pour la classe zéro il y en a aussi plusieurs. En tout cas, il ne pose pas le problème. Par exemple les autres mathématiciens sont obligés de poser une classe zéro et un ensemble.
La deuxième opération qui permettra d'engendrer toute la suite des nombres est l'opération successeur. Frege donne simultanément la définition du *un* et la définition de l'opération successeur.
Je dis simultanément parce que je crois qu'on peut dire et montrer qu'elles s'impliquent l'une l'autre, et la définition qu'il donne au successeur n'est pensable qu'à partir du moment où il a défini le *un* à partir de cette opération successeur. Autrement dit pour l'opération successeur je ne donnerai que la définition de Frege, qu'il pose avant le *un* ; puis après je montrerai comment il ne peut se donner cette opération successeur que parce qu'il se donne ce rapport de *un* à *zéro*.
L'opération successeur est définie simplement comme suit : on dit qu'un nombre suit naturellement dans la

suite, un autre nombre si ce nombre est attribué à un concept sous lequel tombe un objet (x) tel que, il y ait un autre nombre - c'est le nombre que ce premier nombre suit - tel que, il soit attribué à un concept sous lequel tombe le concept précédent et qui ne soit pas (x), c'est à dire l'objet tombé sous le concept précédent .
Ça c'est une définition purement formelle qui met simplement en évidence que le nombre du concept qui suit, par rapport au nombre qui le précède, le nombre qui le précède a pour objet le concept précédent à condition que ce ne soit pas l'objet qui tombe sous le concept précédent.
Cette définition est purement formelle et je dis que Frege la fonde et en donne immédiatement après, après il passe à la définition du un. Il va dire comment vais-je donner la définition du un ? La définition du un elle est assez simple, elle consiste à se donner un concept égal à zéro. Quel objet tombe sous ce concept ? Sous ce concept tombe l'objet zéro.
Après, Frege se demande quel est le concept sous lequel tombe l'objet égal à zéro et non égal à zéro. Egal à zéro et non égal à zéro : on se rappelle que c'est une définition contradictoire, donc qu'elle définit le nombre zéro. Autrement dit, se donnant une première définition : le concept égal à zéro, sous ce concept tombe l'objet zéro. Puis se donnant une deuxième définition : le concept égal à zéro et non-égal à zéro c'est le nombre zéro. On le sait puisqu'on l'a déjà défini tout à l'heure.
A partir de ces deux propositions Frege peut dire :

« un suit zéro dans la mesure où un est attribué au concept égal à zéro ».

Pourquoi suit-il zéro ? Parce que zéro est l'objet qui tombe sous le concept zéro et qui en même temps n'est pas égal à zéro. Autrement dit contradictoire. Donc l'opération successeur est engendrée par un double jeu de contradiction dans le passage du zéro au un. On peut dire sans trop excéder le champ de Frege que la réduction de l'opération successeur se fait par une opération de double contradiction. Zéro se donnant comme contradictoire ; le passage de zéro

à un se donnant par la contradiction contradictoire. Je pense dire que le moteur qui engendre la succession chez Frege est purement une négation de la négation. Tout l'appareil qui a consisté à réduire le nombre est un appareil commun à toute une partie des mathématiques, il est absolument reconnu qu'il ne peut pas faire difficulté. On peut très bien l'admettre comme inclus dans le champ de la logique mathématique et ne pas nous poser de questions. Il fonctionne très bien tout seul. Cet appareil est-il capable de répondre à la question : Comment après *zéro* il y a *un* ? Comment ce *un* est successeur et comment est-il tellement successeur que celui qui viendra après ce sera *deux*.

Frege pense l'avoir résolue de la façon que je vous ai dite par ce jeu de double contradiction. Je ne m'interrogerai pas sur la légitimité de cette opération. Je laisserai à Jacques-Alain Miller le soin de le faire.

Je voudrais simplement dire que chez les empiristes comme chez Frege le nom du nombre, que Frege appelle nom individuel, n'est jamais obtenu que par, en dernier recours, comme un sorte de coup de force, comme, si vous voulez, comme[...] le [...] s'abstient lui-même. Et deuxièmement chez les uns et chez les autres, chez Frege le nombre est toujours capturé par une opération qui a pour fonction de faire le plein, ou par un rassemblement, ou par cette opération que Frege appelle correspondance biunivoque qui a exactement la fonction de rassembler exhaustivement tout un champ d'objets.

D'un côté c'est l'activité d'un sujet, de l'autre côté c'est l'opération, dite logique, d'équivalence et qui ont la même fonction.

Je crois que si on veut répondre à la question qui est posée au départ, on peut se demander comment le retour du nombre comme signification différente, est possible, à savoir s'il y a d'autres principes qui sont capables de rendre compte de ces significations différentes. Si vous voulez, j'ai donné, à propos de ces questions, une bande de Moebius, il faut maintenant la tordre. C'est ce que fera Jacques-Alain Miller.

LACAN

- Les nécessités de la coupure du temps laissent donc le discours d'Yves Duroux en suspens jusqu'au moment ou Jacques-Alain Miller, à notre prochaine réunion fermée, vous en montrera la relation, l'incidence directe, avec ce qui nous occupe au premier chef à savoir le rapport du sujet au signifiant,
pour autant qu'ici, vous le voyez se dessiner simplement - je parle pour ceux pour qui les questions qui peuvent s'élever sous leur forme les plus confuses - se dessiner dans les rapports du *zéro* et du un.
Ne vous contentez pas, bien entendu, de cette analogie sommaire. Si aujourd'hui, nous avons pris soin de vous faire rendre compte, avec la plus grande fidélité d'un texte fondamental dans l'histoire des mathématiques - à laquelle je crois, une bonne partie d'entre vous n'est pas introduite et encore moins familière! - si nous avons pris ce soin c'est qu'il est nécessaire que vous sachiez là, que ce sont des questions si prégnantes que même pour des gens - les mathématiciens, qui n'ont après tout que peu besoin de cette élaboration pour faire fonctionner leur appareil - elles se posent néanmoins et qu'elles ont leur fécondité.
En effet, tout ce qui s'est produit récemment comme recherches mathématiques - et recherches mathématiques assez fécondes pour en avoir transformé absolument tout l'aspect - se trouvent fondé, de l'aveu de ceux-là mêmes qui l'ont fait passer dans les faits, nommément par exemple Bertrand Russel, rapporté à cet ouvrage inaugural et méconnu jusqu'à ce que Russel lui-même, partiellement, en redécouvre le ressort car l'ouvrage était resté pendant plus de vingt-cinq ans dans la plus profonde obscurité.
Je pense que, si disparates au premier abord, que puissent vous apparaître les deux exposés que vous avez entendus aujourd'hui, et je le souligne, ceux à qui ce discours ferait faire un effort de gymnastique mental qui leur paraîtrait trop ardu, ceux-là précisément, sont ceux auxquels j'ai dit, qu'après tout, ils ne sont pas forcés de s'y soumettre. Si un tel rapport, doit pour vous être établi, c'est très

certainement par mille fils de communication dont je ne ferai que vous citer qu'un, car après tout, il est bien entendu depuis longtemps, que quand le philosophe essaie d'accorder la pensée avec l'objet de sa prise, il vous dira aussitôt que la licorne est quelque chose, comme on dit, qui n'existe pas. Néanmoins, une licorne est-ce que ça existe et dans quelle mesure ? Un centaure est-ce que ça existe et est-ce que ça existe un peu plus à partir du moment on c'est le centaure un tel, Nessus ou Chiron? C'est une question qui est pour nous de la plus grande importance, parce que c'est bien là ce dont il s'agit dans notre pratique, à savoir l'incidence de la nomination à son état conceptuel, ou à son état pur dans le nom propre, à laquelle nous avons affaire, à l'initial(e) même de ce qui détermine le sujet, et dans son histoire et dans sa structure et dans sa présence dans l'opération analytique.
Ce texte de Duroux, sera de même, car je considère que c'est là un service très grand qu'il vous a rendu, en vous donnant d'un ouvrage :

les Grundlagen der Arithmetik de Frege,

un résumé remarquablement court, tout à fait substantiel et qui est la pierre, le point, l'os de référence grâce auquel cette conjonction qui se sera faite à notre prochaine réunion, entre les questions en apparence purement techniques qu'il a soulevées, se raccordent à notre pratique.
Tout ceux donc, qui désirent, dans des conditions qui, alors sont plus larges que celles que je disais tout à l'heure, - le texte de Leclaire ne doit être pris sauf aux risques et périls de celui qui l'acquerra sans y apporter aucune réponse, le texte de Leclaire, c'est à ceux-là et ceux-là seuls qui auront à y ajouter quelque chose qu'il sera remis - pour les autres qui sont là comme auditeurs et en quelque sorte, encore en suspens, tout ceux qui veulent avoir pour la prochaine fois, affronté, préparé, ce que nous apportera Jacques-Alain Miller, sont priés de lever le doigt. Bon, nous évaluons alors à 80 le nombre de textes qui seront tirés et c'est à la même place et au même endroit que dans un

délai, alors d'une quinzaine - que Duroux, si cela lui convient, ait le temps de revoir le texte qui est ici dactylographié - que vous pourrez le trouver à la même adresse, de façon que ceux - je pense en grand nombre, qui ont pu laisser échapper certaines des articulations parfaitement serrées et bien modulées, et strictement équivalentes au texte de Frege - que ceux-là arrivent donc à notre prochaine réunion pour entendre ce qui suivra.

Retour

03 Février 1965 Retour

Je voudrais faire, avant de commencer mon cours une annonce que je serai bien reconnaissant à Melle Hocquet, à la fin du cours ,de rappeler sous la forme de l'écrire au tableau : à savoir qu'il n'y aura pas de cours dans huit jours et qu'il n'y en aura pas non plus dans quinze. Je vais en effet m'absenter pendant cette période de quinze jours, un petit peu plus.
Je reprendrai donc ici notre entretien à la date du 24 Février, ce qui tombera un quatrième mercredi du mois, quatrième mercredi qui, vous le savez maintenant, est réservé à cette forme de rencontre que j'appelle le séminaire fermé et qui, comme vous le savez, est ouvert à tous ceux qui m'en font la demande, à charge pour eux ensuite de comprendre - comme je m'y suis essayé lors du dernier de ces séminaires fermés – de comprendre ce qu'ils ont à y faire dans ce séminaire, c'est à dire à en tirer eux-mêmes les conséquences, à choisir s'ils doivent y rester ou en partir.
A l'adresse des gens - nombreux parmi vous, ce qui rend légitime ma communication ici publique - qui étaient à ce dernier séminaire fermé, je précise qu'ils pourront trouver dans un délai que j'espère court, c'est-à-dire, je pense d'ici la fin de la semaine qui maintenant est commencée, l'un des textes et, un peu plus tard, l'autre de ceux dont il a été, somme toute, décidé, que leur ronéotypie serait mise à la disposition des personnes qui voudraient s'y référer pour la suite de ces séminaires.
Ce sera à leur disposition 54 rue de Varenne, au deuxième étage au fond de la cour ; ils s'adresseront aux huissiers de Madame Durand. Du même coup, je signale aux membres de l'Ecole freudienne qui ont évidemment tous leur accès au séminaire fermé - je pense que la plupart d'entre eux se rendront 54 rue de Varenne pour se procurer ces textes - ils y retireront en même temps leur carte, d'une pile approximative de ces cartes d'entrée que j'ai faites à leur usage pour le séminaire fermé ; je m'excuse

auprès de ceux qui ne l'y trouverait pas. Ça voudrait dire simplement qu'ils n'ont pas déposé sur une fiche bleue leur nom à l'entrée de ce séminaire fermé.
Ceci étant dit, je voudrais aujourd'hui que nous continuions à nous avancer dans ce qui est le problème crucial : nous cherchons à proposer une forme - et pour dire le mot précisément - une topologie essentielle à la praxis psychanalytique ; c'est à cette fin que j'ai reproduit ici, sous cette forme de la bouteille de Klein, forme si vous voulez, qui n'est pas l'unique, comme vous le savez bien, puisque celle-là même est une forme qui peut vous apparaître - eu égard à la forme la plus répandue, la plus courante, la plus imagée, dans les livres les plus élémentaires - elle peut vous apparaître simplifiée ; elle n'est nullement simplifiée, c'est exactement la même, mais on pourrait la représenter de bien d'autres façons pour la simple raison que toute représentation en est une représentation inexacte, faussée, puisque toute représentation que je peux vous en donner, est sur ce tableau plan, évidemment, une représentation qui est une projection dans l'espace à trois dimensions à laquelle la surface d'une bouteille de Klein n'appartient pas. C'est donc toujours d'une certaine immersion dans l'espace qu'il s'agit.
Néanmoins, il y a un rapport tout de même analogue entre la structure, l'essence de la surface et cette immersion. Il y a un rapport analogue, dis-je, entre ce que la surface est faite pour représenter pour nous et l'espace où elle fonctionne, l'espace où elle fonctionne étant précisément l'espace de l'Autre en tant que lieu de la parole. Ce n'est pas aujourd'hui que j'essaierai de poursuivre cette analogie d'un champ à trois dimensions et de ce que j'ai appelé, « l'espace de l'Autre » et le « lieu de l'Autre » - ce qui n'est pas du tout pareil - disons qu'une certains analogie avec les trois dimensions cartésiennes de l'espace pourrait être ici introduite, mais je ne le ferai pas aujourd'hui.
Il y a au tableau quatre schémas ; celui d'en haut à gauche est limité, encadré par une barre en équerre pour l'isoler des autres, il n'a aucun rapport avec les autres, pour tout ceux qui ont eu le loisir de

jouir de certaines remarques que j'ai faites, sur le discours d'un de mes anciens collègues ; remarques impliquant une reprise, voire une rectification de certaines analogies, introduites par lui, des termes qui servent à définir les instances dans la seconde topique, plus spécialement les termes Moi Idéal et Idéal du Moi, dont il reste d'ailleurs en suspens de savoir si Freud les a authentiquement distingués -et il y a longtemps que j'ai articulé que oui - mais la chose peut rester en effet sous forme de question. Quoi qu'il en soit le pas avait été franchi - par l'auteur auquel je me réfère, si mon souvenir est bon dans quelque numéro quatre ou cinq de la revue La Psychanalyse - le pas avait été franchi puisque, aussi bien, Moi Idéal et Idéal du Moi ont un sens en psychologie et que c'est ce sens que l'auteur visait à raccorder à l'expérience analytique.
Il le faisait dans des termes, qu'on peut dire être des termes de la personne, voire du personnalisme et j'essayais dans ces remarques - sans à proprement parler mettre en question une phénoménologie qui garde son prix - j'essayais de montrer ce que l'analyse nous permet d'y articuler. C'est donc à une simple allusion au schéma que j'ai donné alors - et dont vous verrez le détail dans cet article - que les quelques traits des dessins que j'ai faits à gauche, se rapportent. Il n'est peut-être pas vain que je vous rappelle de quoi il s'agit. La vertu, la verve de cette construction repose toute entière sur une expérience de physique amusante qu'on appelle celle du bouquet renversé. Grâce à quoi par l'usage d'un miroir sphérique - pour l'instant laissez de côté cette partie du schéma - grâce à l'usage d'un miroir sphérique, on peut faire apparaître à l'intérieur d'un vase supposé réel, qui serait placé ici, un faux bouquet. Pour que ce bouquet soit ici dissimulé à la vue, du spectateur par quelque écran propice. Le bouquet donne - par l'effet de retournement que le miroir sphérique produit - ici une image qui, à la différence de l'image qui est dans le miroir plan(au-delà du miroir plan) une image qu'on appelle réelle.
C'est à dire que c'est effectivement quelque chose qui se soutient dans l'espace à la façon d'une

illusion : les illusionnistes, dans certains cas, et naturellement dans des conditions d'éclairage favorables dans une atmosphère protégée par des écrans noirs, arrivent à faire surgir ces sortes de fantôme d'une façon très suffisante pour au moins intéresser l'oeil.
C'est en partant de là que, d'une façon purement fictive je me suis plu à imaginer le modèle suivant, celui qui, autour au contraire d'un bouquet ferait surgir un vase illusoire. Il est bien clair que ceci, cette illusion, ne se produit que pour un oeil qui est quelque part placé dans le champ, d'une façon telle que, pour lui, ça puisse faire image, c'est-à-dire qu'un certain renvoi des rayons du miroir sphérique, après s'être recroisés pour constituer l'image réelle, va s'épanouir en un cône dans le fond de l'espace intéressé. Il faut, bien entendu que l'oeil susceptible de recevoir, supposé recevoir, l'image réelle soit dans ce cône. En d'autres termes, ce qui est bien facile à comprendre, il faut que le spectateur de ce spectacle illusoire, soit dans un certain champ, assez limité, pour qu'il n'échappe pas purement et simplement aux effets du miroir sphérique.
C'est ici que gît le ressort de la petite complication supplémentaire que j'y ajoute, à savoir que cette illusion de l'image réelle, c'est un sujet - ce sujet est tout à fait mythique : c'est pour ça qu'ici le (S) n'est pas barré - c'est un sujet qui est placé au contraire - comme on peut facilement comprendre que c'est exigible - à côté du miroir sphérique, ce miroir sphérique représente quelque mécanisme interne au corps qui voit dans un miroir ce qui se produit ici d'illusion pour celui qui serait là. Ceci n'est pas très difficile à comprendre . En effet, la position du (S) et du (I) par rapport au plan du miroir même n'apparaît pas dans cette figure strictement symétrique. Il suffit donc que (S) trouve sa propre image éventuelle, au-delà du miroir : quelque part dans ce cône, illusion du miroir sphérique à sa portée , pour qu'il voit dans le miroir, exactement ce qu'il verrait s'il était là, à savoir à l'endroit marqué de (I).

C'est exactement le rapport entre l'identification qui s'appelle idéal du moi, à savoir ce point d'accommodation que le sujet, je dirai, de toujours - de toujours, ce n'est pas ce qui couvre une histoire, à savoir l'histoire de l'enfant dans sa relation d'identification avec l'adulte - c'est donc d'un, certain point d'accommodation dans le champ de l'autre, en tant qu'il est tissé, non seulement de la relation symbolique mais d'un certain plan imaginaire, celui de ses rapports avec les adultes qui veillent sur sa formation.
C'est, en quelque sorte, fixer là, repérer là, accommoder en ce point, qu'il va avoir - tout au long du même développement, pour faire entrer ici ce à quoi on se réfère dans la genèse - qu'il va avoir, au cours de ce développement, à accommoder cette illusion, qui est là l'illusion du vase renversé - c'est à dire à faire jouer autour de quelque choses qui est le bouquet, que nous avons ici réduit pour la clarté à une seule fleur, voire à ce signe : le petit rond, ou à une tige - à accommoder autour de ce quelque chose qui n'a pas encore dit son nom, encore qu'il soit déjà écrit sur le tableau, à accommoder autour de ce quelque chose, ici l'image virtuelle de la fleur, à accommoder en somme cette image réelle du vase renversé ; cette image réelle du vase renversé c'est le moi idéal, c'est la succession de formes dont cristallisera ce qui s'appelle d'une façon beaucoup trop monolithique - par une sorte d'extrapolation qui produit dans toute la théorie un trouble - le moi ; le moi se forme des histoires successives des mois idéaux : celles ci incluant toute l'expérience de ce qu'on pourrait dire la prise en main de l'image du corps. C'est là que gît toujours ce que j'ai accentué sous le titre du stade du miroir, autrement dit, du caractère de noyau - par rapport à l'instance du moi - de l'image spéculaire. Voyez ce qu'apporte de plus élaboré ce schéma. Il est clair que si le miroir a ici sa raison d'être puisqu'il définit un certain rapport entre le corps, ici pris en tant que caché, et ce qui se produit de maîtrise de son image dans le sujet, il y introduit d'une façon visible ce qui est tout à fait clair dans l'expérience du miroir, à savoir que, antérieur à

cette expérience , le lieu de l'Autre, le champ de l'Autre, le support de l'Autre, l'Autre pour tout dire qui tient l'enfant dans les bras.
Devant le miroir il peut se faire - c'est là une dimension essentielle que le fait que le premier geste de l'enfant dans cette assomption jubilatoire, ai-je dit, ait son image dans le miroir très souvent coordonnée avec ce retournement de la tête vers l'autre, l'autre réel, aperçu en même temps que lui dans le miroir et dans la référence tierce semble inscrite dans l'expérience.
Alors ? Ce dont il s'agit dans le rappel que j'ai fait ici de ce petit schéma, c'est de montrer que la fonction et le rapport qu'il y a entre cette fleur, comme je l'ai appelée tout à l'heure, ici désignée par (a) et qui est effectivement ce que nous appelons l'objet(a), cette fleur n'a pas - dans cette expérience et par rapport au miroir - n'a, pas la même fonction, n'est pas homogène à ce qui vient jouer autour d'elle comme repère, à savoir l'image du corps et le moi. Je peux même ajouter, pour ceux qui ont déjà suivi là-dessus mes développements lors du séminaire sur l'identification que, à cette seule condition de faire intervenir un autre registre, celui de la topologie, on peut dire, mais évidemment c'est une métaphore, […] n'étant là que plus spécialement la métaphore de cette petite expérience physique - ne cherchez pas, alors là à l'y faire rentrer - de toute façon, malgré que Freud ait lui-même utilisé des schémas, en somme tout à fait semblables, vous ne pouvez en aucun cas y apporter une réalité plus que nous ne le faisons ici nous-mêmes.
Néanmoins, n'oubliez pas que - par ailleurs, et à l'aide d'une référence beaucoup plus près du réel, qui est justement la référence topologique - j'ai bien souligné que si l'image du corps, le i(a) s'origine dans le sujet, dans l'expérience spéculaire, le petit (a) - vous savez quelle instance je lui donne dans l'économie du sujet et son identification - le (a) n'a pas d'image spéculaire. Il n'est pas spécularisable. Et c'est bien là tout le mystère : comment, n'étant pas spécularisable, peut-on soutenir, maintenir - parce que c'est là le fait

de notre expérience - qu'il se trouve centrer tout l'effort de spécularisation ?
C'est de là, je le rappelle, que doit partir toute la question, plus exactement la mise en question, de ce dont il s'agit dans l'identification et plus spécialement dans l'identification telle qu'elle se poursuit, qu'elle s'accomplit dans l'expérience analytique.
Vous voyez là que le jeu de de l'identification - du même coup que la fin de l'analyse - est suspendue dans une alternative entre deux termes qui commandent, qui déterminent, les identifications du moi, qui sont distinctes sans qu'on puisse les dire opposées , car ils ne sont pas du même ordre.
L'Idéal du moi, lieu de la fonction du trait unaire au départ, accrochage du sujet dans le champ de l'Autre, autour de quoi, sans doute, se joue le sort des identifications du moi dans leur racine imaginaire, mais aussi, ailleurs le point de réglage "invisible" - si vous voulez mais, je mets cet invisible entre guillemets car s'il n'est pas vu dans le miroir, son rapport au visible est tout entier à reprendre, et vous savez que l'année dernière, pour ceux qui étaient ici, j'en ai jeté les fondements, mais je laisse ici ce point entre parenthèse.
Autour - disons du (a) caché dans la référence à l'Autre - autour du (a), tout autant et plus qu'autour de l'idéal du moi [se jouent ?] les identifications du sujet, et la question est de savoir si nous devons considérer que la fin de l'analyse peut se contenter d'une seule des deux dimensions que déterminent ces deux pôles, à savoir aboutir à la rectification de l'idéal du moi, à savoir à une autre identification du même ordre et nommément ce qu'on a appelé, ce qu'il est admis de désigner, comme l'identification à l'analyste.
Si toutes les apories, les difficultés, les impasses dont effectivement l'expérience des analystes - et les dires des analystes - nous apportent le témoignage insuffisamment visé et non repéré au niveau de (a) que joue...
C'est un rappel sur le chemin où nous devons maintenant avancer, et pour nous proposer une formule qui réintroduit ici notre appréhension de la

bouteille de Klein et de ce dont il s'agit dans cette figure, je dirai là : que ce nous essayons de donner avec cette topologie, c'est ce dont il s'agit quand s'arme le désir, le désir est quelque chose à quoi nous avons affaire dans l'inconscient freudien. C'est dans la mesure où il est tout autre chose justement que ce qu'on a appelé, jusque là : tendance inconnue, mystère animal. Si l'inconscient est ce qu'il est : cette ouverture qui par le désir est pour nous à formuler quelque part dans la coupure caractéristique de la scansion de ce langage ; c'est ce qu'essaie d'exprimer notre référence topologique.
J'avance la formule suivante. Avant de la commenter, nous pourrions dire que le désir est la coupure par quoi se réfère une surface comme acosmique.
C'est là l'ordre, dans lequel - vous devez bien le sentir depuis un bon moment, car déjà ce terme d'acosmique je l'ai sorti et sous plus d'un horizon - le caractère non vu, profondément intuitif, et comme me disait encore tout récemment un mathématicien avec qui j'essayais de mettre en jeu - sur cette fameuse petite bouteille - quelque plus haut exercice :

"ces surfaces horribles à voir" ;

je veux dire que mon mathématicien pour résoudre d'un commun accord les problèmes dont il s'agit, les refuse énergiquement [les surfaces horribles] et à juste titre ; il a même remarqué effectivement du côté de l'horrible - ici de la bouteille - cette espèce de curieuse bouche double, à la fois embrassée, accolée à elle même - mais de par l'intérieur - ce qui fait qu'on arrive à ce bord des deux cotés à la fois.
Il y a des choses qui peuvent se représenter au niveau de la réflexion sur ce bord, et moi qui ne crains pas de vous entraîner dans l'horrible, je vous en ai parlé comme d'un cercle de rebroussement, mais en fait il n'y a nulle part ce cercle de rebroussement. Si nous prenons la surface en toute rigueur il n'y a nulle part ce cercle parce que simplement, pour nous en tenir à la façon dont il est là représenté, il peut glisser partout.

Déjà j'ai fait une fois la comparaison avec vous du bas singulier dans une espèce de nylon immatériel rebroussé sur lui-même quelque part. Supposons ce nylon pouvoir se traverser lui-même sans dommage, d'une façon plus facile au tableau, eh bien, vous verrez qu'en tous les points de son parcours, ce cercle de rebroussement peut être placé. C'est justement de son ubiquité qu'est faite l'essence de la bouteille.
C'est pour cela, bien sûr, que les questions que je peux poser au mathématicien lui font horreur. Il a d'autres méthodes pour formuler les conséquences de ce cercle de rebroussement insaisissable, et ce que je vous représente, parce que je pense que c'est tout de même - si horrible à voir que soit la construction - plus saisissable ; non pas à vos habitudes mentales, car dès que vous essayez de la manipuler un peu cette bouteille vous verrez quelles difficultés vous pouvez avoir. Mais quand même que ces images singulièrement plus parlantes que si je me contentais de quelques symboles et de quelques calculs, vous n'auriez pas du tout le sentiment que cela fait sens ; mais il est clair que je vous prie par là de repérer certaines choses que je ne vais pas vous faire sentir maintenant. Vous pourrez vous exercer dans la solitude à en vérifier l'importance : c'est que pour aller d'un point (a) à un point (b), qui sont ici représentés sur le cercle de rebroussement, si nous prenons un certain type de chemin aller et retour, nous coupons la bouteille d'une certaine façon qui laisse intacte ses caractéristiques, à savoir que nous la coupons - Si ça vous amuse - en deux bandes de Moebius, c'est à dire deux surfaces non orientables comme là.
Si au contraire nous procédons d'une façon qui n'a l'air que légèrement différente, si vous voulez le premier trait est le même mais l'autre trait passe d'une autre façon, eh bien, nous coupons aussi la bouteille mais nous la transformons en une sorte de cylindre pur et simple, autrement dit, en quelque chose de parfaitement orientable, en quelque chose qui a un endroit et un envers, ce qui est absurde : l'envers étant hors d'état de passer - sauf à franchir un bord - du côté de l'endroit.

Ceci ne faisant qu'imager - encore qu'ici laissé en suspens - nous pourrions maintenant entrer dans le plus grand détail, voir à quoi ceci se rapporte et, si le temps nous en est laissé, ce serait là l'occasion de montrer ce que ceci sert à figurer.
Vous verrez même qu'il y a là :

- une bonne coupure : celle qui révèle la surface dans sa véritable nature qui est de surface non orientable,
- et une mauvaise : qui l'escamote, y puise, et la réduit à une surface différente et de toute façon plus banale, plus commune, plus accessible à l'intuition ;

puisque aussi bien, vous savez qu'historiquement – chose curieuse en un champ comme les mathématiques où de toujours la récréation a servi en bien des cas de tête-pilote aux véritables problèmes - c'est dans la haute mathématique, dans la spéculation mathématique pure, que sont apparus d'abord ces étranges êtres topologiques, et que si elle descend maintenant à la récréation c'est secondaire.
Ce qui est un processus strictement opposé à toutes nos observations dans d'autres champs des mathématiques, si ce n'est de répéter que nul n'entre ici s'il n'est topologiste, comme on le disait autrefois à la porte de certaines écoles de pensée :

« que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ».

Ce rêve donne la fonction de ce fameux désir de l'analyste dans cette surface acosmique d'être celui qui sait,[…] car rien ne […] sans s'annoncer dans le champ de la pensée et de l'histoire, les ouvrages de Carlyle : Sartor Resartus, le tailleur retaillé, seraient-ils en quelque sorte l'annonce et la préfigure de ce qu'avec Marx et Freud le sujet va subir.
Assurément il y a quelque chose de cela, il y a quelque chose dont l'analyse qui fait écho à ce que le seul titre de Carlyle porte la philosophie des habits, et ce n'est pas pour rien que nous commençons

à entrer dans le champ de l'analyse du désir par le terme de Vorkleidung si futile avec la présence dans le mot du terme habit Kleid ce que le terme de déguisement en français laisse glisser.
Mais la Vorkleidung est autre chose. Elle a à faire avec quelque habit.Mais alors nous servira la phrase d'une reine défunte parlant à son fils :

« bien taillé mais il faut recoudre ».

Et aussi dans le champ de l'analyse assurément, dans l'efficace de la bonne coupure, mais aussi à considérer dans la façon dont cette coupure faite, elle nous permet le vêtement, le vêtement derrière lequel il n'y a peut-être rien ; il s'agit pour ce vêtement de le retourner d'une autre façon ; le Sartor Resartus dont il s'agit et dont je veux vous parler aujourd'hui, je le pointe : ce n'est pas le patient, ce n'est pas le sujet, c'est l'analyste. Car ce que je voudrais essayer de faire vivre un instant, et d'imager pour vous, c'est une certaine difficulté qu'a l'analyste avec ses propres théories. Je prendrai ceci dans le texte - je l'ai pris parce que c'est le dernier qui m'est venu entre les mains - il n'a pas, je crois, été publié dans le dernier numéro de l'International Journal of psychoanalysis rendant compte du Congrès de Stockholm où cette communication a été produite.
Il est l'ouvrage, disons, d'une jeune femme ou à la limite, du moment où ce terme "jeune" commence à prendre un sens plus flou, elle n'est pas non plus une jeune analyste, elle est quand même dans une position assez particulière dans ce très curieux milieu qu'est la communauté analytique, disons que dans la société anglaise elle représente une sorte de bébé à tous. Elle est ma foi fort active et fort aiguë, fort intelligente, comme vous allez le voir, et après tout non sans quelque audace ; une audace dont le titre de sa communication porte la trace, puisque en somme, elle met en question, l'un des termes passés, tissés, intégrés de la façon la plus courante à l'expérience psychanalytique. Elle le développe dans un certain champ proprement éducationnel, bref un style bien anglais de la

psychanalyse. Bien sûr , parler de ce style n'est pas trancher des orientations doctrinales, car des orientations doctrinales devraient bien s'opposer, voire se battre à l'intérieur de ce propos général, qui est tout de même de référence formative ; le titre est donc : l'exploitation inconsciente du "mauvais parent" bad parent to maintain, pour maintenir la croyance dans l'omnipotence infantile . Il s'agit ici de vous montrer par quel chemin un praticien vient à mettre en doute ce autour de quoi tourne tout ce qu'on lui apprend comme étant le ressort de l'expérience analytique, en raison des chemins où cet enseignement, cette direction, l'a conduite. Elle s'aperçoit que tout ce qu'on dit ordinairement du transfert à savoir : erreur sur la personne, reproduction des expériences faites avec les parents, dans la relation avec l'analyste, a conduit à mettre l'accent de façon de plus en plus prévalente aux effets qu'on produit dans le développement du sujet, ce qu'on peut appeler par exemple : un signe caractéristique, un conditionnement émotionnel inadéquat, ont conduit de plus en plus les esprits dans ce versant génétique : que le bon parent c'est celui qui se soucie de n'apporter, à chaque phase du développement de l'enfant, et des besoins qui y correspondent ce quelque chose qui ne va pas produire ce qu'on appelle emotional disturbance, trouble émotionnel, bref à centrer l'affaire autour d'un idéal de formation effective, où ce dont il s'agit c'est quelque chose d'une relation entre deux êtres vivants - l'un ayant des besoins, l'autre étant là pour les satisfaire - et qu'en quelque sorte, l'issue, la bonne formation est là suspendue à des questions d'harmonie, d'opportunité, d'étapes de soins. Qu'une analyste soit élevée dans ce bien, il n'y a pas lieu de s'en étonner, car ce versant, cette pente, n'est quand même que le bas d'une pente ; l'analyse n'est nullement sortie de là et ce à quoi nous avons affaire ce n'est pas ce vers quoi sa praxis, dans un certain champ, dans un certain milieu vient à se pointer fascinée. C'est, bien sûr, d'une tout autre expérience que nous partons, à savoir que ceci apparaît comme le ressort

possible de ce dont il s'agit effectivement, à savoir l'ectopie d'une réponse chez l'enfant à ces prétendus méfaits d'éducation, qui est là ectopique, présente dans le champ analytique à l'endroit de l'analyste : c'est ce qu'on appelle le transfert. II faut tout de même savoir, bien sûr si l'on accorde de l'importance à mes formules, si elles peuvent être appliquées, c'est à dire quoi ? Traduites et c'est moi-même qui ai apporté une traduction : transfert c'est tromperie dans son essence. Alors, s'il en est ainsi on doit pouvoir donner portée, vigueur à l'équivalence névrose de transfert et névrose de tromperie, et pourquoi pas ? Essayons.

Qui trompe-t-on ? Si le transfert est bien ce quelque chose par quoi le sujet, à la portée de ces moyens, établit son assiette au lieu de l'Autre - et il n'est pas besoin de beaucoup de références pour nous le confirmer - il s'agit de savoir si l'interprétation du transfert qui se limite à constater que ce qui nous est là figuré et représenté dans le comportement du patient vient d'ailleurs, de plus loin, d'il y a longtemps , de ses rapports avec ses parents. S'il l'interprétait ainsi, il a peut-être favorisé cette tromperie. C'est tout au moins la question que, bien sûr, je soulève mais que pour aujourd'hui, je vous avance, comme étant justement la question soulevée par notre "espoir de l'analyse", par cette personne précieuse dont - par hasard - le prénom est Pearl.

Apres quelques salutations aux autorités de son milieu, elle pose correctement la question : Comment discriminer dans le retour de l'expérience "traumatique" dans le transfert, dans la situation analytique et l'exploitation, dit-elle, elle s'exprime fort bien, de ces expériences traumatiques pour le maintien, dit-elle, de l'omnipotence ou toute-puissance bien connue dans les références analytiques communes, qui sont celles qui appartiennent à l'enfant et aussi bien à l'inconscient.

En d'autres termes, quelqu'un (une analyste) pose dans le penchant - la pente présente, le versant suivi par l'expérience analytique - pose la question de savoir si, sans doute, cette interprétation du

transfert qui a la portée d'une expérience rectificative, et d'un jeu qui est important, si de se limiter à ce champ, ce n'est pas pour l'analyste, en tant qu'il est ici l'Autre - l'Autre du sujet cartésien - ce Dieu dont je vous ai dit qu'il ne s'agit pas tant de savoir s'il n'est pas trompeur mais (ce que Descartes ne soulève pas) s'il n'est pas trompé. Et si Descartes ne le soulève pas, c'est bien pour une raison, c'est que ce Dieu non trompeur auquel il fait remise, si généreusement, de l'arbitraire des vérités éternelles, n'a-t-on pas depuis toujours senti qu'il y a là, de la part du grand joueur, qui là s'avance masqué, quelque tromperie. Car, que lui importe de lui laisser ses vérités, si lui, le sujet du cogito, il lui soustrait, après tout, la seule chose qui compte pour lui, sa certitude, d'être celui qui pense : res cogitans.

Dieu peut bien être le maître des Vérités éternelles, il n'est même pas assuré dans cette remise qu'il le sache lui-même.

Alors, c'est bien de cela qu'il s'agit pour l'analyste, c'est de savoir jusqu'à quel point, ce dont il s'agit - c'est à dire la structure d'un sujet - est quelque chose qu'on puisse radicalement et purement référer à ce double registre d'une certaine normativité des besoins, au milieu de quoi interviennent, d'une façon plus ou moins opportune, ces incidences qu'autrefois on appelait traumatiques mais qu'on tend de plus en plus avec le temps, à réduire à ce qu'on appelle des effets de traumatismes cumulatifs, autrement dit, à dissoudre, dans ce je ne sais quoi qui donne la raison bien simple, toujours nécessaire à rendre compte, de ce pourquoi votre fille est muette, à savoir qu'il y a bien eu quelque chose qui, à quelque moment n'est pas allé ; en d'autres termes, si l'on ne suit pas, au moins pour un certain nombre de patients un chemin dangereux, à leur permettre de s'installer eux-mêmes dans une histoire, qui en fin de compte, prend figure de s'arranger à partir du défaut de certaines exigences idéales.

Bien sûr toutes sortes d'insight, comme on dit, de points de vues, d'appréhensions, peuvent s'installer

dans cette fonction et ce registre. Il n'est pas faux non plus de dire que le moi peut s'y assouplir, voire s'y remanier, c'est bien ce que la figure (l) sur laquelle je m'excuse d'avoir du rester trop longtemps au début de ce discours d'aujourd'hui vous illustre, tout ce qui se joue autour du transfert et des identifications à la fois provisoires et successivement réfutées qui y prennent place, viendra jouer sur l'image i'(a) et permettre au sujet de rassembler ces variantes.

Mais est-ce là tout ? Si ceci aboutit à négliger la fonction également radicale, la fonction à l'autre pôle de ce qui est du secret de ce que l'analyse nous a appris à repérer dans l'objet(a).

J'insiste, que si l'objet (a) a la fonction que tout le monde sait, il est clair qu'il ne vient pas dans notre incidence, de la même façon chez les différents malades. Je veux dire qu'il est exigible que dans ce qui va suivre, je vous dise ce que c'est qu'un objet(a) dans la psychose, dans la perversion, dans la névrose, et il y a toutes les chances que ce ne soit pas pareil.

Mais aujourd'hui, je veux vous dire comment, à une analyste assurément sensible - comme vous allez le voir - à son expérience, l'objet(a) lui apparaît, à elle ; donc ici peu importe que le cas avec lequel elle promeut ses réflexions soit un cas border line comme elle dit, avec des crises qu'on a même été jusqu'à vaguement étiqueter "petit mal" à moins que ce ne soit crise de dépersonnalisation ; un sujet qui a vécu jusqu'à l'âge de l4 ans, dans l'atmosphère d'un couple entre lesquels des tensions, des à-coups, des rows plus que nombreux, se produisaient. Jusqu'à, ce que l'enfant ayant quatorze ans le couple se dissolve. Un frère aîné de trois ans et une soeur plus âgée encore, qu'on l'appelle schizoïde, pour l'instant peu nous importe ; c'est qu'il souffre à la façon de ces sujets que nous mettons sur le bord du champ psychotique, de cette espèce de fausseté ressentie de son self, de soi-même, de cette mise en suspens, voire de ce vacillement de toute ses identifications, tout ceci pour nous, pour l'instant, est secondaire.

Ce qui importe est ceci : que ce patient est analysé par l'analyste en question pendant dix ans, avec une courte interruption, qu'elle fait. Il y a déjà en l954,une communication sur lui à la British psychoanalytical Society. En l954, ça a l'air d'être justement les dix ans, mais ce qui nous est rapporté est d'un temps antérieur : qu'elle-même, autour de ce patient, sait distinguer, avec ce que j'appellerai son petit geiger, son petit appareil à radiation de l'inconscient, deux champs, deux périodes ,deux phases d'expérience possibles avec un tel sujet. Celles pendant lesquelles il y a quelque chose qui marche. Le sujet dirai-je, se prête au jeu, en tout cas il fait d'étonnants progrès et la psychanalyste est contente. Je veux dire qu'elle connaît bien elle-même tout cet effet de voile derrière lequel se passe ce mystérieux échange, ce par quoi l'analyste, encore, enfin, dans les champs qui lui sont les plus rapprochés, sait bien que se situe son expérience au jour le jour de la séance analytique. On sait ce que le discours du patient vous adresse à vous directement, et si ça marche, ou si ça ne marche pas, comment ça joue, et quelle sorte de leurre à la fois nous est présentée qui est en même temps ouverture à la vérité, et elle le sait bien quand ça se produit. Mais il y a des périodes, nous dit-elle, où je repère, je ressens quelque chose que je connais bien, dit-elle, car c'est loin d'être seulement avec des patients ainsi spécifiés que pour elle, ça se produit, je me trouve en quelque sorte, dit-elle, fixé par lui.
Comme il faut bien qu'elle le place quelque part, son petit geiger, elle le place là, alors, c'est là que ça lui pèse, ça lui fait une plaque là (à l'estomac), et là, ça ne veut pas bouger du tout. Et qu'est-ce qui est emprisonné, c'est son terme : imprisonned, n'est-ce pas, qu'est-ce qui est emprisonné à l'intérieur ? C'est elle l'analyste.
Voilà.
Eh bien, ça, elle a soutenu ça d'une façon... elle a soutenu ça, elle, pendant dix ans. Je ne suis pas en train - aussi analyste que je sois - d'essayer de faire de l'ironie sur les analyses qui durent dix ans, je parle des analystes qui soutiennent une

situation pareille dix ans. C'est autre chose qu'ils soutiennent avec la plaque qui est ici. Qu'est-ce que ça veut dire ? ça veut dire, que les résultats obtenus, on a donné au patient du champ et qu'après tout, toutes sortes de choses n'ont pas trop mal tourné y compris qu'il a cessé d'être un beatnik : il s'est marié, il lui est arrivé des choses généralement considérées comme sympathiques.
Il faut dire que déjà, lors du premier retour à une période de traitement c'est à la suite d'un de ses petits fits, d'une de ces crises qui lui était survenue au moment - où chose curieuse - il était eu train d'abattre un arbre. Ça l'a fait revenir très vite, une certaine panique. La seconde fois, eh bien, c'est quelque chose d'analogue, ma foi, le patient en est au point de ne plus pouvoir articuler un mot, d'avoir des sueurs profuses et d'être tout à fait empêtré de ce fait dans son travail.
Il est assez frappant que dans ces conditions une analyste comme je vous l'ai dit, fort bien introduite dans le champ des milieux officiels, prenne le parti de faire, en somme ce qu'on pourrait appeler, comme elle l'exprime elle-même, une sorte de supervision du cas : elle prend le patient en face à face. Et alors, là, il arrive des choses tout à fait curieuses. Si au niveau de sa communication, elle dit que, assurément on s'est peut-être fourvoyé pendant dix ans à laisser tout l'accent se mettre du côté des ravages des mauvais parents, du père en l'occasion, la chose est peut-être révisable. Dans la théorie ordinaire, disons que la partie saine du moi de l'analyste, comme on s'exprime, qui jusque là avait donné la mesure des choses, a dû faire place à une partie sur-saine.
En fin de compte, il peut venir à être mis en question que le père soit vraiment à l'origine des ravages. Ce qui est frappant, c'est que, dans des remarques de plus en plus fines que va faire l'analyste, et qui, en quelque sorte - chose assez intéressante dans son propre rapport - lui viennent, lui viennent d'une espèce de parole tout haut, parole d'elle même dont elle recevrait le message secondairement : il lui vient un jour de s'écrier que sans doute le patient doit tout de même avoir grand

besoin du mythe du père non satisfaisant. Elle se le dit avant de le penser. C'est elle même qui le note. Bref, devant les déclarations de ce patient, déclarations dont il n'y aurait pas lieu de s'étonner venant d'un sujet psychotique qu'il a le sentiment que quand ça va bien, tout va bien, sans doute, mais que ce n'est pas lui quand même, que lui est ailleurs.
On peut laisser passer ça comme un trait clinique. On peut aussi se demander jusqu'où, et dans quelle mesure l'analyste a travaillé dans un sens à justement laisser intact, voire à renforcer le côté falsifié de l'identification fondamentale du patient. L'analyste aperçoit tout cela. Elle aperçoit, sans doute avec quelque retard, que cette relation détériorée avec le père, tout ce qu'on en peut saisir, quand on est à portée d'en voir le signe et le ressort, c'est que le patient a tout fait pour la maintenir.
Le rôle de l'analyste ou plutôt le renversement qui se produit dans sa visée, est de se demander pourquoi le patient en somme - par une sorte de retournement qui lui vient d'une prise où elle s'est laissée elle-même engluer, englober, pendant dix ans - pourquoi le patient, disons pour le moins, a été aussi complice du maintien de cette mauvaises relation.
C'est ici qu'il nous faut bien dire que tout en apercevant cette possibilité la dissection qu'en fait l'analyste sur la voie de cette révision déchirante si l'on peut dire, est tout à fait insuffisante. Pour vous le faire apercevoir, il faut que moi-même je formule, je veux dire non pas d'une façon décisive, définitive et en quelque sorte radicale, mais au niveau de ce dont il s'agit, à savoir du désir. Là encore, si on donne un sens aux formules que j'avance, si l'on peut admettre qu'à tel détour de mon discours j'ai dit que le désir de l'homme c'était le désir de l'Autre (avec un grand A) et si c'est de cela essentiellement qu'il s'agit dans l'analyse où se présente ce désir de l'autre.
Le désir de l'autre, dans ce champ radical où le désir du sujet lui est irréductiblement non pas noué, mais précisément fait de cette torsion, qu'essaie ici de vous représenter ma bouteille de Klein.

Ceci est intenable et exige truchement. Le truchement majeur, celui avec lequel il n'y a pas de question, c'est la Loi, la Loi supportée par quelque chose qui s'appelle le nom du père. C'est à dire un registre tout à fait précis et articulé d'identifications, sur lequel j'ai été empêché dans son temps de pointer les repères majeurs, avec la conséquence que je ne le ferai point de sitôt.
Mais au niveau où nous sommes, ce que nous avons à voir, c'est que dans le transfert, il s'agit toujours de suppléer par quelque identification, à ce problème fondamental : la liaison du désir avec le désir de l'Autre.
L'Autre n'est pas désiré puisque c'est le désir de l'Autre qui est déterminant :c'est en tant que l'Autre est désirant.
En son temps, je l'ai articulé autour du Banquet. Alcibiade s'approche de Socrate et veut le séduire pour ravir son désir. Et il prend la métaphore de la petite boite silénique - je veux dire en forme de silène - au centre de quoi il y a un objet précieux. Socrate ne possédait rien d'autre que ceci : son désir. Le désir comme Socrate lui-même - dans Platon - l'articule, ça ne s'attrape pas comme ça, ni par la queue, comme dit Picasso, ni autrement, puisque le désir, comme on le souligne, c'est le manque.
On habite le langage - je me suis même laissé dire récemment - ce qui est amusant - qu'il y a quelque part dans Heidegger, je ne m'en étais pas aperçu, une suggestion que c'est là, une issue à la crise du logement.
Mais on n'habite pas le manque. Le manque, lui par contre, peut habiter quelque part. Il habite en effet quelque part et la métaphore du Banquet prend ici sa valeur. Il habite à l'intérieur de l'objet(a).
Non pas l'Autre, espace dans lequel se déploie les versants de la tromperie, mais le désir de l'Autre est là, caché au coeur de l'objet(a).
Celui qui sait ouvrir, avec une paire de ciseaux l'objet de la bonne façon, celui-là est le maître du désir. Et c'est ce qu'avec Alcibiade Socrate fait en moins de deux, en lui disant :

« regarde, non pas ce que je désire, mais ce que tu désires, et te le montrant je le désire avec toi, c'est cet imbécile d'Agathon. »

Alors quand le patient - lors d'une séance qui est analysée longuement par notre analyste - vient apporter le symptôme suivant :

« les choses en sont au point pour lui qu'il ne peut à son breakfast, tenir sa fourchette sans s'apercevoir qu'il voudrait piquer à la fois le pain grillé et le beurre ».

Qui évidemment sont faits pour se conjoindre mais qui, à ce moment sont encore dans des plats séparés. Eh bien ce qui est instructif, c'est de voir, mis à l'aise par l'attitude face à face, ce qu'à cette brève communication notre analyste lui répond :

« La partie de vous qui est mal d'aller mieux - je traduis l'anglais du mieux que je peux - et a fait alliance avec moi en a par-dessus la tête (is fed up en anglais) de la façon dont vous continuez à être incapable de faire un pas vers ce qui vous manque. C'est là le statu-quo dont vous parliez et il me semble que la raison pour laquelle vous ne pouvez vous avancer jusqu'à saisir un des objets que vous désirez, est que vous avez placé votre propre bouche de bébé affamé dans chacun des deux. Alors, comme vous croyez inconsciemment qu'il n'y a assez de nourriture que pour une bouche, c'est à dire que vous ne pouvez faire qu'une chose à la fois, l'autre va succomber à la faim et probablement en mourir. C'est une raison pour laquelle vous étiez mis en demeure de préserver le statu quo, ce qui veut dire de ne pas vous permettre de sentir - car c'est comme ça que le patient s'est exprimé - que vous pouviez faire ou aviez fait quelque chose, parce que ceci aurait voulu dire qu'une partie de vous ou un de vos selfs, de vos soi aurait été abandonné pour toujours et serait mort de faim ».

Voilà une interprétation dont on peut dire,

l°) qu'elle est fort circonlocutive

2°) qu'elle cherche à rejoindre à tire d'ailes ce dont il s'agissait au départ, et que pourtant l'analyste met en question à savoir : à tout prix la demande ;

et non seulement la demande, mais justement, ce vers quoi converge forcément toute analyse de la demande ; comme la demande dans l'analyse est faite par la bouche, on n'a pas à s'étonner que ce qui s'offre à la fin, ce soit l'orifice oral, il n'y a absolument pas d'autre explication à la butée prétendue régressive qu'on considère comme nécessaire au point de croire qu'elle est obligatoire, qu'elle est inscrite dans la nature des choses de toute régression dans le champ analytique.
Si vous cessez de prendre pour guide la demande avec son horizon d'identification par le transfert, il n'y a aucune raison que la régression aboutisse forcément à la demande orale étant donné que le cercle des pulsions est un cercle continu, circulaire, et que la seule question est de savoir dans quel sens on le parcourt mais, comme il est circulaire, on le parcourt, forcément, obligatoirement de bout en bout et même au cours d'une analyse, on a le temps de faire plusieurs tours.
Ce qui est frappant c'est que tout de même par une sorte de sentiment de ne palper juste que ce dont il s'agit, elle distingue quelque chose qui est exactement notre structure, à savoir que justement parce que la demande orale se fait par le même orifice que la demande invoquante, que la demande de manger est la même du fait que c'est la bouche qui parle, il a deux bouches. Tout ça est fort ingénieux mais loupe complètement l'essentiel,à savoir que dans un pareil symptôme, qui est un symptôme depuis longtemps repéré et qui fait l'énigme des philosophes, le symptôme que j'appellerai celui de Buridan, à savoir du dédoublement de l'objet et non pas, comme on dit, de la liberté d'indifférence ; l'allusion, la référence est essentielle, qui lui est donnée à ce moment par le sujet : c'est qu'il s'agit de tout autre chose que de la demande, il s'agit de

la dimension du désir et qu'elle ne sait pas y porter le bon coup de ciseaux.
Il est tard et j'aurais à revenir sur ce cas, puisque je dois ici m' interrompre. Dans la suite, je souhaite que le temps ne se soit pas assez allongé dans votre mémoire pour que vous en perdiez le fil.
Mais ce que nous allons voir comme essentiel est ceci, c'est que, à aucun moment après avoir eu cette inspiration que ce que le sujet a maintenu au travers de toute son histoire, c'est un besoin de maintenir sa prise, sur l'adulte, sa toute puissance ; les ténèbres sont si épaisses sur la nature de la toute puissance infantile et ses exigences, que l'analyste n'entrevoit même pas ce qui pourtant est articulé de toutes les façons dans le champ d'observation, c'est que dans ce cas, et par rapport à un père, un père dépressif souvenons-nous en c'est-à-dire dans l'économie duquel l'objet partiel a une importance prévalente, c'est que le patient - comme tout enfant, mais plus qu'un autre, justement en raison de cette structure du père - le patient, je le répète comme tout enfant l'est à des degrés divers, le patient est lui-même cet objet(a).
La prise de l'enfant sur l'adulte et tout ce qu'il y a dans les mythes de l'enfant, comme s'exprimait tout à l'heure l'analyste concernant sa toute puissance, n'a nullement son ressort là où on le dit, dans une espèce de prétendue magie qu'on lui attribue également à condition bien sûr que le patient ne soit pas capable de parler de sa propre magie, tout le monde est capable de parler de ce langage, mais ce n'est pas une raison pour les en croire.
Il y a dans cette observation des moments très fins où l'analyste va jusqu'à dire :

« ces sortes de patients ont une façon de provoquer chez moi un certain mood, une nuance sentimentale qui fait que là c'est irrésistible, je les crois ».

Et c'est dans ce fait de les croire que gît le ressort fatal, car elle s'aperçoit aussi très bien que quand on les croit, les patients s'en aperçoivent. Quand ils vous trompent, ils se sentent récompensés.

Il n'y a pas d'autre source de la toute puissance infantile, et je ne dirai des illusions qu'elle engendre de sa réalité, que ceci : l'enfant est le seul objet(a) authentique, vivant, réel et qu'il apprend tout de suite qu'à ce titre, il tient, il contient, le désirant.
Eh bien, jusqu'au bout de cette reprise de l'observation, de cette correction qui se termine - je vous dirai pourquoi dans la suite - dans une espèce de satisfaction générale, de happy end tout aussi illusoire, malgré tout ce qui s'est passé auparavant l'analyste n'arrive pas encore à s'apercevoir de ce dont il s'agit vraiment.
Elle croit que l'arme du patient ça devient "le mauvais enfant" après avoir été le "mauvais parent" ; c'était de réduire son père à rien, de le réduire, lui, à être un objet. Alors qu'il n'en est rien de semblable, que ce dont il s'agit, ce n'est pas de l'effet que l'enfant essayait d'obtenir sur le père, mais de l'effet que lui en ressentait, à savoir : d'être placé en ce point aveugle qu'est l'objet(a), et si l'analyste avait su justement repérer la fonction de son désir, elle se serait aperçue que le patient lui faisait, à elle, le même effet, à savoir qu'elle était, par lui, transformée en objet(a). Et la question est de savoir pourquoi elle a supporté dix ans une tension, qui lui était à elle-même si intolérable, sans se demander quelle jouissance elle pouvait y prendre elle-même. Là est la véritable question et là se pointe ce qu'on appelle plus ou moins légitimement contre-transfert et qui est comme il en est toujours dans la névrose de transfert : névrose de transfert dont on dit qu'elle est au ressort des analyses interminables. C'est vrai, et ce mot, ce n'est point en vain qu'il est homonyme et homologue du terme névrose de transfert pour désigner les névroses analysables. Et la névrose de transfert est une névrose de l'analyste : l'analyste s'évade dans le transfert dans la mesure stricte où il n'est pas au point quant au désir de l'analyste.

Retour

24 Février 1965 Retour

je vous salue comme quelqu'un qui est heureux de vous retrouver après une longue absence. Je vais préciser certains points à cause de petits flottements qui ont eu lieu, il est bien entendu qu'on n'a pas à aller rechercher chaque fois, pour venir ici, même si ça ne se passe que tous les mois une carte. Les personnes qui ont eu leur carte à divers titres et qui l'ont, en somme la dernière fois, du fait de la façon dont les choses sont organisées, déposée dans une boite où elle porte donc témoignage que la venue de ces personnes est régulière. Les choses se régulariseront avec le temps. Ne viendront ici que ceux qui ont leur carte et cette carte sera dans une boite que la personne qui contrôle l'entrée à laquelle il faut toujours se référer pour savoir si la personne qui passe et qui dit : « j'ai ma carte », l'a bien en effet. C'est une fois pour toutes qu'on a sa carte. Pour les autres, leur demande est en instance, certains ont une carte de diverses couleurs, une carte provisoire que je destine à marquer que j'ai à faire plus ample connaissance avec la personne qui a été ainsi admise.
Je vous fais donc mes excuses pour les malentendus qui ont pu se produire. Certaines personnes se sont dérangées pour rien. J'en marque ici que je suis désolé. Je pense d'ailleurs qu'il n'est pas extraordinaire que ces petits flottements puissent se produire au début d'une organisation délicate à mettre au point.
Aujourd'hui, je voudrais introduire ce que vous allez entendre, avec le désir de laisser le champ libre le plus vite possible ; je désire l'introduire de quelques remarques destinées à situer, pour les personnes qui venant ici avec des préjugés divers - je veux dire avec l'idée qu'elles se font de ce qui doit être fait dans ce séminaire fermé - pourraient très bien ne pas réaliser tout de suite, pourquoi vous allez entendre expressément ce qui va venir ;

ainsi que pour les personnes qui – rares - viennent ici depuis très peu de temps.
Vous allez entendre parler de logique aujourd'hui. Je suppose que la chose ne surprendra pas ceux qui viennent - qui suivent - depuis assez longtemps, mon enseignement. Pour ces personnes, il doit, avec le temps se dessiner d'une façon de plus en plus ferme , qu'il y a des rapports intimes, profonds, essentiels, entre la psychanalyse et la logique. Je ne suppose pas qu'ici, tout le monde, ni même beaucoup, soient des logiciens, et que je puisse là-dessus faire le crédit de parler à des oreilles déjà averties, mais néanmoins si peu que ce soit qu'ils aient eu l'occasion de se référer, par exemple, au chapitre introductif de n'importe quel traité de logique, ils s'apercevront que les logiciens - pour situer la logique elle-même, pour la placer, ce qui est vraiment bien le minimum de ce à quoi un logicien doive s'obliger quand il commence un traité de logique - il verront, ils seront frappés surtout, si je leur mets à cet endroit la puce à l'oreille, à quel point l'ordre de difficulté que le logicien rencontre pour placer sa science, dans la hiérarchie, dans la classification des sciences, sont vraiment analogues, correspondent, aux difficultés que peut avoir de même l'analyste. Ceci n'est qu'une indication.
La psychanalyse est une logique et inversement, on peut dire que la logique a beaucoup à s'éclairer de certaines questions radicales qui sont posées dans la psychanalyse. Pour nous en tenir à la phénoménologie la plus sommaire, ce qui frappe - ce qui frappe ***celui qui vient de l'extérieur***, quand il arrive et qu'il entend le psychanalyste s'exprimer, sur la valeur à donner, sur l'accent, sur la traduction de telle ou telle manifestation dans le comportement, de tel ou tel symptôme - c'est quelque chose, en général (pour ce ***nouveau venu***[de l'extérieur]), qui se manifeste par l'idée d'une certaine absence de logique tout au moins d'un certain renversement, d'un certain désordre dans la logique, et il est fréquent de voir poussée en avant l'objection, qu'on tirera en psychanalyse la même conclusion du fait qu'on dira improprement contradictoire - car les faits ne

peuvent guère l'être contradictoires, ils peuvent être opposés, jouant en sens contraire - on remarquera aussitôt les mêmes conclusions.
Est-ce à dire, est-ce à dire que l'interprétation analytique, la structuration de la théorie, fait bon marché de la logique. Justement pas. Cet usage psychanalytique de la logique, c'est une raison de plus, pour nous, de nous interroger sur ce qu'en sont les règles effectives, car tout de même, ça ne fonctionne pas sans règle. C'est pour nous une précieuse suggestion, d'autant plus insistante à nous y mettre - plus que jamais - à la logique et même à nous apercevoir que - je le disais et je l'indiquais tout à l'heure - que la vraie question est de voir s'il n'y a pas quelque rapport profond, qui fait que la question que posent les logiciens, à savoir : sur quoi en fait a-t-elle prise la logique ? Car ce n'est pas si simple, la logique ne nous donne pas les faits ou comme on dit, les prémisses. La logique nous donne quoi ? Le moyen d'en tirer parti. Sur quel miracle, sur quoi porte cette effectivité de la logique ? Puisque après tout, les logiciens eux-mêmes le remarqueront : la logique on l'observe, on n'a pas besoin de tellement y penser pour l'observer, si ce n'est qu'on s'aperçoit qu'à l'observer, quelquefois on fait des faux pas de logique et que c'est ceci qui nous met en éveil.
Mais enfin, en principe, on ne pense pas tout le temps quand on raison de suivre les règles de la logique, et pour tout dire, on peut très bien, pour bien raisonner, dire que de la logique, c'est-à-dire des règles de bien raisonner, on s'en passe.
Mais quand, comme l'analyste, on fait plus, on a le sentiment - en tout cas on donne le sentiment - qu'on passe outre. C'est là que commence peut-être d'autant plus la nécessité qui nous impose que, on ne peut plus s'en passer de la logique. On a le sentiment de passer outre, que ce sur quoi elle a prise normalement, redevient alors une question de tout premier plan.
Ceci, Ce sont des vérités tout à fait générales. Il y a un deuxième point qui est celui d'où je suis parti tout à l'heure, à savoir l'enseignement que je peux donner, organiser, dégager depuis quelques années

déjà. J'y ai mis en valeur des fonctions que je n'ai point inventé, elles ne sont pas latentes, elles sont patentes. Elles se sont articulées à l'intérieur de l'analyse, même chez ceux, chez les auteurs qui ne les expriment pas avec les mêmes concepts, selon les mêmes fonctions, que je le fais ; elles sont présentes, elles sont manifestes, elles sont là depuis l'origine. On peut décrire, une partie tout au moins : tout un pan, toute une face, de ce que j'ai articulé comme la tentative de situer, d'établir, une logique du manque ; mais dire cela, ça ne suffit pas. Lors de mon dernier discours, celui du début de février par exemple, vous avez pu voir s'articuler, se poser deux horizons dans deux pôles, fonctions de l'idéal du moi et du moi idéal, par exemple, fonction pivot, déterminante que l'objet(a), dans ses deux termes opposés de l'identification ; vous m'avez vu, entendu, l'articuler d'une certaine façon qui, il me semble, a pu - tout au moins pour ceux qui étaient déjà suffisamment entraînés dans cette voie, à ceux-là - donner quelque satisfaction, c'est dire : qu'elle se manifeste, qu'elle soit prise au niveau du sujet, ou au niveau de cet objet privilégié, singulier, qui s'appelle l'objet(a), au niveau des diverses formes - plus ou moins leurrantes - de l'identification, au niveau des voies par où nous mettons à l'épreuve cette fonction de l'identification, ce que j'ai appelé les voies de la tromperie ou du transfert, nous avons là des plans qu'il ne suffit pas d'énumérer, voire de caresser au passage, pour croire que nous possédons la clé de ce qu'il y a à manier. C'est du même niveau : ces plans s'articulent, et s'articulent d'une façon qui doit être d'autant plus précise qu'elle est plus nouvelle, qu'elle est plus inhabituelle ; inhabituelle - n'en doutez pas - elle le deviendra cette nouvelle logique, elle trouvera dans assez d'esprits son articulation et sa pratique pour que de son sujet les lieux communs, si je puis m'exprimer ainsi, s'en répandent et fassent le fondement organisateur de notre recherche, et de là, puissent passer au dehors, filtrer, s'osmoser au dehors d'une façon telle que d'autres, qui dans d'autres domaines rencontraient telles impasses logiques, précisément, reconnaissent

que là se forge un appareil qui est d'un usage, qui, comme on peut s'y attendre, bien sûr, dépasse infiniment l'ordre de simple règle pratique à l'usage des thérapeutes qui s'appelleraient des psychanalystes.
Parmi ces problèmes essentiels et véritablement énormes, proéminents, presque écrasants, et pas seulement dans notre domaine, la question de savoir si l'UN est une constitution subjective *essentiellement*, est une question première. Cette question de l'UN pour autant que je l'ai longuement martelée, je puis dire - pendant presque une année entière, il y a trois ans dans mon séminaire sur l'identification - cette question de l'UN du trait unaire, pour autant qu'elle est à la clé de la deuxième espèce d'identification distinguée par Freud, cette question de l'UN est essentielle, pivotale, pour cette logique qu'il s'agit de constituer dans son statut, et qui sera ce vers quoi j'entends diriger la suite de mon discours jusqu'à la fin de cette année.
Que cet UN soit de constitution subjective ceci élimine-t-il que cette constitution soit réelle ? Voilà le problème, voilà le problème à quoi est destiné à contribuer une réflexion, une méditation, qui fut extraordinairement en avance, très exactement de vingt-cinq ans, sur tout ce que les esprits étaient aptes, à ce moment, à recevoir : la méditation de Frege dans le domaine spécifique où l'UN a à prendre son statut, à savoir celui de l'arithmétique.
C'est pour cela que nous en avons avancé la référence, le point terme dans notre discours de cette année - et c'est aussi pour que ce ne soit pas là une espèce de simple signe fait au large de quelque île, de quelque philoctète abandonné qui aurait poussé ces cris en vain pendant quelques années, et nous ne ferions, nous aussi que renouveler le passage de cette croisière indifférente - parce qu'évidemment là, il se passait quelque chose d'important. Je ne veux pas plus insister sur ce que l'essence en serait passée ailleurs. Non ! Ceci n'est jamais vrai : l'essence d'une recherche ne passe pas ailleurs, c'est au lieu même de la trouvaille qu'il

s'agit de revenir si nous voulons vraiment en recevoir l'empreinte, la marque, en relever aussi pour nous la répercussion.
C'est à ce titre que j'avais demandé la dernière fois à quelqu'un de ceux qui, ici, ont été pour moi, signe de la vérité de ce à quoi je crois : que ce que nous avons à dire dans la psychanalyse dépasse de beaucoup son application thérapeutique, que le statut du sujet y est essentiellement intéressé ; c'est pour autant que j'ai vu ici, recueillir cette sorte de réponse qui me témoigne qu'effectivement, ce n'est pas là simplement espoir en l'air, qu'effectivement sont intéressés d'une certaine position, un certain nombre d'esprits à une seule conditions, si je puis dire, qu'ils soient ouverts, qu'ils aient ce qui doit reposer au fond de toute couverture docte, à savoir une certaine ignorance, une certaine fraîcheur, ceux pour qui l'usage des concepts n'est pas quelque chose dont on sait depuis toujours que quand on se réfère à la bonne sagesse pratique de papa et de maman, on peut toujours laisser parler ceux qui spéculent, on peut toujours aussi laisser passer au loin les cris d'indignation, qui passent à droite ou à gauche entre tel ou tel désordre du monde.
Chacun sait que la réalité, ça consiste à ne pas se laisser atteindre. Ce qu'on appelle réalité, ce n'est trop souvent - et c'est à ça bien sûr que nous avons affaire dans la psychanalyse - que rendre la fonction de la réalité, pour nous spécialement analystes, à un certain coefficient de surdité mentale. C'est pour ça que la référence - trop souvent mise en avant dans la psychanalyse - la référence à la réalité, doit toujours nous inciter à plus que de la réserve, à quelque méfiance.
Dieu merci, il m'est arrivé une nouvelle classe, une nouvelle génération de gens non sourds, pour me répondre. C'est à un de ceux là qu'aujourd'hui je donne la parole, pour répondre à un autre, à un de ceux qui, la dernière fois, a bien voulu nous rendre le service d'introduire ici le discours et la question de Frege, pour lui répondre, pour vous ouvrir aussi les diverses voies dans lesquelles nous souhaitons qu'intervienne quiconque a été admis ici, et le fait que cette salle soit remplie prouve assez

que je n'y mets nulle barrière artificielle, que je laisse place à quiconque se présente avec le désir manifeste de prendre part à notre dialogue. Mais puisque je fais cet accueil si large, je vous en prie apportez moi, par quelque forme que ce soit votre réponse, apportez-moi le témoignage que c'est là, de ma part conduite justifiée.
Leclaire, qui la dernière fois nous a fait - avant la communication de Duroux à laquelle je fais allusion - Leclaire n'est pas là aujourd'hui, ayant un engagement pris depuis longtemps : il devait parler dans une ville étrangère, à Bruxelles nommément, de sorte que ce qui, aujourd'hui pourrait être rapporté, référé à ce que Leclaire a dit, ceci ne pourra pas avoir lieu aujourd'hui. Grâce à cela, je n'ai pas trop à déplorer le fait - pourtant en soi regrettable - qu'après que j'ai demandé que chacun de ceux qui ont pu avoir le bénéfice de ce texte ronéotypé qui a été mis à la disposition de tout un chacun - de qui voulait - que chacun s'engage à y apporter une courte remarque écrite. J'en ai reçu en effet, un certain nombre. Elles ne vont pas jusqu'à dépasser le chiffre de six ce qui est peu étant donné que 35 textes de Leclaire ont été retirés à la place où j'avais dit qu'ils pouvaient être trouvés.
Je ne commente pas plus le fait de cette carence. J'ai dit, j'ai bien prévenu que j'y donnerai les suites qui conviennent, à savoir qu'il est certain que je ne puis - ce n'est pas dans mon dessein - faire de cette assemblée dite du séminaire fermé, quelque chose où viennent trop de personnes qui, quelque bénéfice qu'elles puissent en tirer, se mettent dans une position de retrait que je ne puis, à l'intérieur du séminaire fermé, que faire équivaloir à une position de refus.
Il faut évidemment que je puisse savoir dans quelle mesure chacun est disposé à contribuer à ce qui doit être ici essentiellement séance de travail.
Ceci étant dit, les remarques à apporter au rapport de Duroux, je ne les avais pas, elles, expressément demandées et je n'en ai reçu jusqu'à présent aucune. Je souhaite en recevoir après que vous ayez entendu la réponse qui était prévue - à laquelle nous n'avons

pas pu donner place à la fin du séminaire dernier - la réponse que va lui apporter maintenant, Jacques-Alain Miller à qui je donne la parole.

« Il n'a pas le droit de se mêler de psychanalyse celui qui n'a pas acquis, d'une analyse personnelle, ces notions précises que seule elle est capable de délivrer. »

« Il n'a pas le droit ». De la rigueur de cet interdit -prononcé par Freud dans ses Nouvelles Conférences sur la psychanalyse - vous êtes certainement, Mesdames et Messieurs, j'imagine, très respectueux.
Aussi, une question se pose pour moi à votre propos particulier, en dilemme. Si transgressant les interdits, c'est de psychanalyse que je vais parler et sans en avoir le droit : à écouter quelqu'un absolument incapable de produire le titre qui autoriserait votre créance, que faites-vous ici ?
Ou bien, si mon sujet n'est pas de psychanalyse, encore une fois, vous qui vous qui reconduisez si fidèlement vos pas dans cette salle pour vous entendre, être entretenu régulièrement des problèmes relatifs au champ freudien, que faites-vous donc ici ?
Que faites-vous ici, vous surtout Mesdames et Messieurs les analystes, vous qui avez entendu cette mise en garde, à vous tout particulièrement adressée par Freud, d'avoir à ne pas vous en remettre à ceux qui de votre science, ne sont pas les adeptes directs ?
Comme dit Freud, tout ces soi-disant savants, tout ces littérateurs qui font cuire leur petit potage sur votre four sans même se montrer reconnaissants, de votre hospitalité.
Que si la fantaisie de celui qui fait office dans vos cuisines de maître-queue pouvait bien s'amuser à voir un « pas même gâte-sauce » s'emparer de cette marmite, dont il est bien naturel après tout qu'elle vous tienne à coeur, puisque c'est d'elle que vous

tirez votre subsistance. Il n'est pas sûr et j'en ai - je l'avoue – douté, qu'un petit potage mijoté de cette façon, vous soyez disposés à le boire.
Et pourtant, vous êtes là. Permettez que je m'émerveille un instant de votre assistance et d'avoir pour un moment le privilège de manipuler cet organe précieux entre tous ceux dont vous avez l'usage, votre oreille.
C'est donc votre présence ici que je vais m'employer à justifier à vous mêmes par des raisons au moins qui soient avouables. Cette justification tient en ceci - qui ne saurait vous avoir échappé après les développements dont vous avez été enchantés à ce séminaire depuis le début de l'année scolaire - à ceci que le champ freudien n'est pas représentable comme une surface close.
L'ouverture de la psychanalyse ne tient pas au libéralisme, à la fantaisie, voire à l'aveuglement de celui qui s'est institué à la place de son gardien. Cette ouverture tient à ce que, de n'être pas situés en son intérieur, on n'en est pas pour autant, rejetés dans son extérieur, s'il est vrai qu'en un certain point - qui échappe à une topologie restreinte à deux dimensions, leur convergence s'opère.
Que ce point je puisse l'occuper un instant voilà que vous échappez au dilemme que je vous présentais et que vous trouvez l'argument justifiant, nécessaire à ce que vous soyez ici des auditeurs de bonne foi.
Il s'agit donc que ce point j'arrive à l'occuper.
Vous voyez par là, Mesdames, Messieurs, combien vous êtes intéressés à l'entreprise que je commande, combien vous êtes impliqués dans son succès ou dans son échec.
Ce que je vise à restituer ici en rassemblant des morceaux épars dans le discours de Jacques Lacan, doit être désigné du nom de logique du signifiant, logique générale en ce que son fonctionnement est formel par rapport à tous les champs du savoir qui pourraient le spécifier, y compris celui de la psychanalyse. Logique élémentaire pour autant qu'y seront données les seules pièces minimales indispensables à lui assurer une marche réduite à son mouvement linéaire. La simplicité de son économie ne

devrait pourtant pas nous dissimuler que les conjonctions qui s'y accomplissent entre certaines fonctions sont assez essentielles pour ne pouvoir être négligées sans dévoiler les raisonnements proprement analytiques, ce dont j'essaierai - en m'engageant sur un terrain que je connais mal - ce dont j'essaierai d'administrer la preuve en effectuant, selon des critères purement formels, un repérage sommaire des aberrations conceptuelles où se trouve contraint un exposé, dont on ne peut par ailleurs que reconnaître son mérite, publié dans le tome 8 de la revue La Psychanalyse ; aberrations qui peuvent peut-être se déduire de la négligence si manifeste de cette logique du signifiant.
Son rapport à ce que nous appelleront la logique logicienne s'avère singulier, par cela qu'elle traite exactement de son émergence et qu'elle doit se faire connaître comme logique de l'origine de la logique, c'est à dire - et le point est capital - qu'elle n'en suit pas les lois, qu'elle tombe hors du champ de leur juridiction puisqu'elle la prescrit.
Ici, en ce qui nous concerne, nous atteindrons cette dimension de l'archéologique par un mouvement rétroactif à partir de ce champ de la logique ou précisément s'accomplit la méconnaissance la plus radicale en ce qu'elle s'identifie à sa possibilité même.
Le fil conducteur en sera le discours tenu par Gotlob Frege dans ses Grundlagen der Arithmetic, privilégié parce qu'il questionne les termes acceptés comme premiers dans l'axiomatique suffisante à construire la théorie des nombres naturels, axiomatique de Peano. Ces termes qui sont acceptés comme premiers de cette axiomatique, on vous les a énumérés au dernier séminaire fermé, il s'agit du terme de zéro, de celui de nombre et de celui de successeur.
Aucun des infléchissements apportés ensuite à cette visée première par Frege ne nous retiendra. Nous nous tiendrons donc en deçà de la thématisation de la différence du sens et de la référence, comme de la différence du concept plus tard introduit à partir de la prédication, qui le fait alors fonctionner - le concept - dans la dimension de la non-suturation qui est comme le reste de la différence entre prédication

et identité. Ceci pour répondre à quelqu'un qui reprochait à l'exposé précédent de négliger le concept de suturation.
Il est donc bien clair que je ne parle pas - ce serait bien présomptueux - en philosophe ; d'ailleurs du philosophe je ne connais qu'une seule définition celle de Henri Heine acceptée par Freud, citée par lui, qui dit :

«Avec ses bonnets de nuit et les lambeaux de sa robe de chambre, il bouche les trous de l'édifice universel ».

La fonction du philosophe, celle de suturation, ne lui est pas particulière. Ce qui, ici caractérise le philosophe comme tel c'est l'étendue de son champ, étendue qui est celle de l'édifice universel. Ce dont il importe que vous soyez persuadés, c'est que le linguiste comme le logicien à leurs niveaux, suturent. Ce sera donc, non pas de la philosophie mais peut-être de l'épistémologie que je ferai ici, et peut-être plus précisément ce que Georges Canguilhem - qui serait bien étonné d'être cité ici - appelle un travail sur des concepts.
Ici ces concepts sont le sujet et le signifiant.
La question, dans sa forme la plus générale, s'énonce ainsi :

« Qu'est-ce qui fonctionne dans la suite des nombres entiers naturels ; à quoi faut-il rapporter leur progression ? »

La réponse, je la livre avant de l'atteindre, est que, dans le procès logique de la constitution de cette suite, c'est à dire dans la genèse de la progression, la fonction sujet (méconnue) opère.
Cette proposition ne peut manquer de prendre figure de paradoxe pour qui n'ignore pas - et sans doute vous êtes maintenant au fait - que le discours logique de Frege s'entame d'exclure ***ce qui***, dans une théorie dite empiriste, s'avère essentiel à faire passer la collection d'unité, à l'unité du nombre ; ***ce qui*** permet, dans cette théorie empiriste de passer de la collection de l'unité à l'unité du nombre,

c'est la fonction du sujet - ainsi nommé dans une théorie empiriste.
L'unité ainsi assurée à la collection n'est permanente qu'autant que le nombre y fonctionne comme un nom : nom de la collection ; nom qui a dû lui venir, pour que sa transformation s'accomplisse en unité. La nomination a donc ici pour fonction d'assurer l'unification. Et dans ces théories empiristes le sujet assure cette fonction corrélative du nom, qui est celle du don du nom, dont la liaison essentielle à la nomination s'avoue sans fard, telle quelle ; et on peut ajouter que c'est de ce don du nom, où la fonction du sujet peut se laisser réduire, que s'origine sa définition comme créateur de la fiction.
Seulement, ce sujet ici nommément désigné, est un sujet défini par ses attributs psychologiques. Le sujet que Frege exclut au début de son discours est ce sujet là, ce sujet défini comme détenteur d'un pouvoir et essentiellement détenteur d'une mémoire qui lui permet de circonscrire cette collection, et de ne pas laisser se perdre tout ces éléments qui sont interchangeables.
Donc le discours de Frege, se dressant d'entrée de jeu contre la fondation psychologique de l'arithmétique exclut le sujet du champ où le concept du nombre a à apparaître. Ce qu'il s'agit de montrer, c'est que le sujet ne se réduit pas dans sa fonction la plus essentielle à son pouvoir psychologique .
Vous savez que le discours de Frege se développe tout entier à partir du système fondamental de trois concepts - le concept du concept, le concept d'objet, le concept de nombre - et de deux relations : la relation du concept à l'objet, relation qui se nomme la subsumption ; la seconde qui est la relation au concept de nombre, qui sera pour nous l'assignation.
Le schéma est donc très simple. Je le reproduis.
Il est clair que cette ouverture est la marque de la relation de subsumption comme telle. La définition du concept telle que Frege la donne, n'est pas faite pour surprendre en ce qu'elle se situe dans la ligne de la pensée la plus classique, puisque sa fonction est de rassemblement. Mais l'inédit ici et le spécifiquement logique est que le concept est défini

par la seule relation qu'il entretient avec le subsumé. L'objet qui tombe sous le concept prend son sens de la différence d'avec la chose, simple corps occupant une certaine spatio-temporalité dans le monde. Car ici l'objet est défini seulement par sa propriété de tomber sous un concept sans égard à ses déterminations, qu'une investigation autre que la logique pourrait lui découvrir. Il est donc ici essentiellement privé de ses déterminations empiriques.
Il apparaît donc que le concept qui sera opératoire dans le système, ne sera pas le concept formé à partir des déterminations, mais le concept de l'identité à un concept.
C'est par ce redoublement là que nous entrons dans la dimension logique comme telle. Il est essentiel de voir que l'entrée dans la dimension logique comme telle est produite par l'apparition de l'identité.
C'est ainsi que, dans l'oeuvre de Frege, ce n'est qu'apparemment qu'il est question du concept par exemple : lune de la terre. Il s'agit en fait du concept identique au concept lune de la terre. Car, comme il s'agit du concept identique au concept lune de la terre, ce qui tombe sous le concept n'est pas la chose, comme telle, mais seulement la chose en tant qu'elle est une.
L'assignation du nombre, la deuxième relation, se déduit de cette subsumption comme extension du concept identique au concept lune de la terre.
On voit donc que ce qui tomberait sous le concept lune de la terre serait la lune, mais ce qui tombe sous le concept identique au concept lune de la terre, c'est un objet, c'est l'objet : « lune de la terre », c'est à dire l'unité.
D'où la formule de Frege , le nombre assigné au concept est l'extension du concept identique au concept f.
Cette tripartition de Frege a donc pour effet de ne laisser à la chose que le seul support de son identité à elle-même : en quoi elle est objet de ce concept.
Le fondement du système de Frege est donc à pointer dans la fonction de l'identité, en tant que c'est elle qui accomplit la transformation de toute chose

en objet, à ne lui laisser que la détermination de son unité. Par exemple, si je m'occupe à rassembler ce qui tombe sous le concept "enfant d'Agamemnon", j'aurais ces enfants qui ont pour noms : Chrisosthémis , Electre , Iphigénie et Oreste. Et je ne peux pas assigner un nombre à cette collection sinon à faire intervenir le concept de l'identique au concept : enfant d'Agamemnon.
Grâce à la fiction de ce concept, chaque enfant interviendra ici en tant qu'appliqué à lui-même, ce qui le transforme en unité, ce qui le fait passer au statut d'objet comme tel numérable. Le logique, ici, s'origine de la conjonction de la fonction de subsumption (c'est à dire de rassemblement) à la fonction de l'identité par quoi - le point est capital, nous en verrons l'incidence tout à l'heure - le subsummé se ramène à l'identique. Et le nom de la collection subsummée c'est d'être "enfant de" pour devenir quatre.
L'important ici, vous le saisissez déjà, c'est que l'unité qu'on pourrait dire unifiante du concept comme assignat du nombre, est subordonnée à la fonction de l'unité comme distinctif. Le nombre comme nom, n'est plus alors ,le nom unifiant d'une collection mais le nom distinctif d'une unité.
Le un, cet un de l'identique du subsummé, cet un là, est ce qu'a de commun tout nombre, d'être avant tout constitué comme une unité.
Au point de l'élaboration où nous atteignons, je pense que vous sentirez le poids de la définition de l'identique que je vais produire, dans ceci que c'est la fonction qu'assure l'identité qui permet que les choses du monde reçoivent leur statut de signifiant.
Vous comprenez que, en ce qui concerne cette définition de l'identité en tant qu'elle va donner son vrai sens au concept du nom il s'en déduit qu'elle ne doit rien lui remprunter afin de pouvoir engendrer la possibilité de la numération.
Cette définition, pivotale dans son système, Frege l'emprunte à Leibniz. Elle tient dans cette courte phrase :

« e adem sunt quorum unun potes sub di qui alteri salva veritat »,

identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde. Ce qui s'accomplit dans cette formule qui pourrait paraître anodine si Frege lui-même n'y mettait pas l'accent, vous en mesurez l'importance, c'est l'émergence de la dimension de la vérité comme nécessaire à ce que fonctionne l'identité.
Comme logicien occupé de la genèse du nombre, Frege n'utilise cette définition que pour autant qu'elle laisse le loisir de la modifier dans une définition de l'identité à soi-même. Et là nous touchons en un point encore plus radical que celui que vise la définition de Leibniz puisque, après tout, la définition de la vérité, quand l'identité à soi est concernée, est bien plus menacée.
Si l'on suit la phrase de Leibniz, la défaillance de la vérité : cette perte de la vérité dans la substitution d'une chose à une autre, cette perte - dont la possibilité un instant est ouverte par la phrase de Leibniz - cette perte serait aussitôt suivie du rétablissement de la vérité pour une nouvelle relation, car si je substitue à une chose, une chose qui ne lui est pas identique, la vérité se perd, mais elle se retrouve en ce que cette nouvelle chose sera identique à elle même.
Tandis que « qu'une chose ne soit pas identique à elle-même » subvertit de fond en comble le champ de la vérité, le ruine et l'abolit jusqu'à sa racine. Vous comprenez en quoi la sauvegarde de la vérité est intéressée à cet identique à soi qui assure le passage de la chose à l'objet. C'est au champ de la vérité que l'identité à soi surgit. Et l'identique est à situer au champ de la vérité en tant qu'il est essentiel à ce que ce champ puisse être sauvegardé.
Maintenant, faisons un peu fonctionner le schéma de Frege, cette tripartition si simple, parcourons ce parcours réglé qu'il nous prescrit : soit une chose X du monde ; soit le concept de cet X.
Le concept qui va intervenir ici ne sera pas le concept de X mais concept de l'identique à X. Tel est l'objet qui tombe sous le concept identique à X, X lui-même.
En cela le nombre - et là c'est le troisième terme du parcours - le nombre qu'on va assigner à cette chose

devenue objet par cette translation sera le nombre un.
J'ai pris X ce qui veut dire que la fonction du nombre est répétitive pour tous les objets du monde. Cette répétition qui fait que chaque chose, de passer au concept de l'identité à soi puis au concept de l'objet produit, fait émerger le nombre l.
C'est à partir de son système ternaire en tant qu'il est supporté par la fonction de l'identité que Frege peut accomplir l'engendrement qu'il poursuit, de la suite des nombres entiers naturels, selon un ordre qui est le suivant : d'abord engendrement du zéro, ensuite engendrement du un, enfin engendrement successeur.

- L'engendrement du zéro est admirable dans sa simplicité qui est de s'effectuer ainsi : zéro est le nombre assigné au concept ***non identique à soi***, autrement dit, le concept ***non identique à soi*** comme la vérité existe : objet zéro, et le nombre, alors, qui qualifie l'extension de ce concept est le nombre zéro.
Dans cet engendrement du zéro, j'ai mis en évidence qu'il est soutenu par cette proposition qui lui est nécessairement antécédente que la vérité existe et doit être sauvée. Si aucun objet ne correspond au concept ***non identique à soi***, c'est qu'il faut que la vérité persiste. S'il n'y a pas de chose qui ne soit pas identique à soi, c'est qu'elle est contradictoire avec la dimension même de la vérité.
C'est dans l'énoncé décisif : que le nombre assigné au concept de la non-identité à soi est ***zéro***, que se suture le discours logique. Mais là je vais transgresser décidément l'énoncé de Frege. Il est clair que pour réaliser cette primordiale suturation, il a fallu évoquer, au niveau du concept cet objet non identique à soi qui s'est trouvé rejeté ensuite de la dimension de la vérité et dont le zéro qui s'inscrit à la place du nombre, traite comme la marque de l'exclusion.
Il n'y a pas - à la place de l'objet subsummé lui-même, à cette place intérieure du système - il n'y a pas d'écriture possible et le zéro qui s'y inscrit,

qui pourrait s'y inscrire ne serait que la figuration d'un plan.

- Le l maintenant : il s'engendre de ce que le zéro comme nombre, est susceptible de devenir concept et objet. S'il faut passer par le zéro pour engendrer le l, c'est que ce que j'ai dit du X n'était qu'une fiction. Nous sommes dans le domaine logique et on n'a pas le droit de se donner un objet du monde. C'est pourquoi, une fois qu'on engendre le nombre zéro on tient enfin le premier objet. C'est dire que Frege compte pour rien cet objet qu'il a dû évoquer et rejeter primordialement.
Alors, l maintenant, comment engendrer le un à partir de ce premier objet qu'est le nombre zéro ? Eh bien, on se donne le nombre identique au concept du nombre zéro. A ce moment-là, l'objet qui tombe sous ce concept identique au concept du nombre zéro est l'objet nombre zéro lui-même. Et donc l'objet qu'il faut assigner à ce concept : voilà le l produit.
Vous voyez donc que ce système joue grâce à une translation des éléments définis, à toutes les places du système. On a le concept du nombre *zéro* et le nombre zéro devient objet pour enfin produire le nombre l.
J'aimerai poser cette formule en évidence devant vous qui commencez à croire que ce fonctionnement est un peu lent à s'effectuer. J'aimerais poser cette formule en évidence, puisque c'est par elle que tout notre développement donnera une conséquence dont vous commencez peut-être à apercevoir la valeur : que le zéro est compté pour un.
Cette propriété fondamentale du zéro d'être compté pour un - alors que son assignat conceptuel ne subsumme sous lui qu'absence d'objet, un blanc - cette propriété fondamentale est le support général de la suite des nombres telle que Frege l'engendre. Ce qui est assez caractérisé, dans une recherche moins approfondie que celle de Frege, d'être nommé le successeur, c'est à dire successeur de *n* obtenu par l'adjonction du un alors que certains se satisfont de la simple présentation de l'opération n + l donne n' successeur de n, 3 + l donne quatre.

Cette opération dont on peut se satisfaire, ce n + l, Frege l'ouvre pour découvrir comment est possible le passage de n à son successeur, en tant qu'il est assuré par cette opération.
Le paradoxe de cet engendrement, vous le saisissez aussitôt, vous allez le saisir aussitôt que je vais produire la formule la plus générale du successeur à laquelle Frege parvienne.
Cette formule est celle-ci : Le nombre assigné au concept ***membre de la série des nombres naturels se terminant par n*** suit dans la série des nombres naturels immédiatement n.
Autrement dit, la définition de ***n*** + l c'est :
le nombre assigné au concept ***membre de la série des nombres naturels se terminant par n***. Donnons un chiffre, vous allez voir comme c'est drôle, comme le tour de passe-passe est absolument étonnant. Voilà le nombre trois. Un nombre honnête que nous connaissons bien, ici surtout. Eh bien, ce nombre trois va me servir à constituer le concept ***membre de la série des nombres naturels se terminant par trois***. Il se trouve que le nombre qu'on assigne à ce concept est quatre. Voilà le un qui est venu, et d'où est-il venu ce un ?
Il faut un petit instant pour saisir la subtilité de la chose. Voilà le nombre trois. Je passe le concept ***membre de la série des nombres naturels se terminant par trois,*** c'est à dire que je fais fonctionner trois comme une réserve, trois je ne le prends plus comme nombre, je le prends, cette fois-ci, si vous voulez, comme concept. Je vais essayer de voir ce qu'il a dans le ventre, alors je décompose. Qu'est ce que trois a dans le ventre ? Il a un, deux, trois, trois objets comme vous diriez. Seulement, nous sommes dans l'élément du nombre, et dans l'élément du nombre, on compte le zéro. Dans la série des nombres naturels, le zéro compte pour un, c'est à dire qu'en plus il y a le zéro et que le zéro compte pour un, voilà la formule fondamentale de l'engendrement de la suite des nombres.
D'où il ressort que c'est de l'émergence du zéro comme un, émergence qui est produite comme le parcours du nombre à l'intérieur du cycle, qui détermine l'apparition du nombre successeur où

s'évanouit le un. Un, n + un , n' ; le zéro est monté, il s'est fixé comme UN au nombre suivant qui a disparu. Si bien que ce nombre suivant, il suffit de le rouvrir une nouvelle fois et on y trouvera de nouveau ce zéro qui compte pour un. Ce un du n + l qui est substituable, vous l'avez vu tout à l'heure, à tous les membres de la suite des nombres, en tant que chacun - d'être identique à soi - l'évoque nécessairement, s'il n'est rien d'autre que le compte du zéro, autorise à donner ici cette interprétation du signe plus, du fait que sa fonction d'addition apparaît superfétatoire, pour produire la suite.
Voilà donc la représentation si l'on veut, classique, de l'engendrement et voilà celle à laquelle il faut arriver : c'est à dire qu'il faut passer de la représentation absolument horizontale, ici marquée , à une représentation verticale ou l'on voit s'effectuer par ce soi-disant signe plus l'émergence du zéro, qui vient ici se fixer comme Un et produire à la différence de n à n' ce que vous avez déjà reconnu comme un effet métonymique.
Le un est donc à prendre comme le symbole originaire de l'émergence du zéro au champ de la vérité, comme le signe de la transgression par quoi le zéro vient à être représenté par un, représentation nécessaire à produire - comme un effet de sens - le nom d'un nombre comme successeur.
Vous voyez donc que dans une représentation logique, le schéma est comme écrasé sur lui-même, et que l'opération ici effectuée consiste à le déplier dans une dimension verticale pour faire surgir le nouveau nombre.
Vous voyez donc que si le un constitue le support de chacun des nombres de la suite c'est en tant qu'il est pour chacun d'eux le support du zéro. Le schéma restitué vous présentifie donc la différence de la logique du signifiant à la logique logicienne.
Il doit alors vous permettre d'isoler le nombre comme effet de signification. La fonction de la métonymie comme effet du zéro. Vous comprenez alors, que cette proposition suture la logique, cette proposition formulée dans le premier des cinq axiomes de Peano, proposition qui établit le zéro comme un nombre.

Cette proposition que le zéro est un nombre, est ce qui permet au niveau logique d'exister comme tel. Cette proposition que le zéro est un nombre est comme telle insoutenable. Et sa non-validité se marquerait assez de l'hésitation qui se perpétue de sa localisation dans la suite des nombres chez Bertrand Russel. Mais sa singularité nous est assez dénoncée ici, en ceci que ce nombre compté pour objet est assigné à un concept sous lequel n'est subsummé aucun objet.
Si bien que pour le compter, il faut encore le faire supporter par le un minimum afin de lui attribuer le un décisif de la progression. La répétition qui se développe dans la suite des nombres se soutient de ceci, que le zéro passe, selon un acte d'abord horizontal, franchissant le champ de la vérité sous la forme de son représentant : comme un, et selon un acte vertical, pour autant que son représentant ne tient lieu que de son absence.
Si ceci vous l'avez entendu, qu'est-ce qui fait alors obstacle pour nous, au moins ici - car sans doute, il serait normal que les logiciens se mettent à pousser les hauts cris - qu'est-ce qui fait obstacle pour nous, au moins ici, à reconnaître dans le zéro, en tant qu'il est fonction de l'excès, le lieu même du sujet qui n'est rien d'autre que cela, la possibilité d'un signifiant de plus ?
Le rapport du sujet au champ de l'autre - car maintenant nous jouons cartes sur table - le rapport du sujet au champ de l'autre, n'est rien que le rapport matriciel du zéro au champ de la vérité. Ce rapport en tant qu'il est matriciel, ne saurait être - je vous le rappelle, car cette proposition a été avancée par Jacques Lacan il doit y avoir trois ans si j'en crois les notes sur son séminaire sur l'identification - ce rapport matriciel ne saurait être intégré dans une définition de l'objectivité. Vous l'avez, j'espère, peut-être mieux compris, en tout cas, cela vous a été illustré par l'engendrement du zéro, à partir de la non-identité à soi, sous le coup de laquelle aucune chose du monde ne tombe.
Ce rapport matriciel, et là, nous tenons une conjonction essentielle à cette logique du signifiant si souvent appelée [formelle?] que la représentation

du sujet auprès de l'Autre sous la forme du UN du trait unaire est corrélative de son exclusion hors de ce champ. Vous savez assez que ce rapport du sujet à l'Autre, au Grand Autre, fait que ce sujet doit être représenté affligé de cette barre du signifiant qui le fait fonctionner hors du champ de l'Autre, quitte à ce que, si l'on se place du côté du sujet, ce soit le grand Autre qui soit frappé de cette barre.
Vous voyez donc là, dans cet échange - un échange fondamental - cette logique du signifiant : la barre du grand A n'est rien d'autre que le rapport d'extériorité du sujet à l'Autre qui constitue cet Autre comme inconscient en tant que le sujet n'atteint pas l'Autre.
Maintenant, si le sujet se soutient de la suite des nombres, il n'est rien qui puisse le définir dans la dimension de la conscience au niveau de la constitution et de la progression.
La conscience du sujet est à situer au niveau des effets de signification régis - jusqu'à pouvoir être dits ses reflets - par la répétition du signifiant, répétition elle-même produite du passage du sujet comme manque.
Ces formules, j'espère qu'il est clair qu'elles peuvent, qu'elles pourraient en tout cas, se déduire d'une simple avancée transgressive dans le discours de Frege. Mais s'il faut, disons, matière de preuve qui vous montre que cette fonction de l'excès supporté par le sujet, au fond, a toujours été patente, je vous citerai un passage de Dedeukin cité par Cavaillès dans son livre La philosophie mathématique , où d'ailleurs il note que Dedeukin retrouve ici Bolzano. Il s'agit de donner à la théorie des ensembles son théorème d'existence. Il s'agit d'expliquer l'existence, ou la possibilité d'existence, d'un infini dénombrable. Et quel exemple donne ici Dedeukin ? Il dit :

« à partir du moment qu'une proposition est vraie, je peux toujours en produire une seconde, à savoir : que la première est vraie, ainsi de suite à l'infini ».

C'est donc ici, et à nu, que la fonction du sujet se montre comme fonction de l'excès qui reçoit dans le langage de Cavaillès le nom de fonction de la thématisation.
Lorsque le Docteur Lacan substitue à la définition - met en regard, en face de - la définition du signe comme ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, la définition du signifiant comme ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, ce qui ici veut se réaliser, c'est l'exclusion de toute référence à la conscience pour autant que la chaîne signifiante est concernée.
Dans cette chaîne signifiante, il est en effet nécessaire d'y insérer le sujet, mais cette insertion inévitablement le rejette à l'extérieur de cette chaîne. Ce qui fait que l'émergence du sujet, son insertion, comme on dit, ou sa représentation est nécessairement corrélative de son évanouissement. Et nous tenons là encore un rapport fondamental de la logique du signifiant. Maintenant nous pourrions essayer de représenter ces engendrements si originaux, dans le temps, comme il serait, au fond, naturel de le faire. Et le temps, où au moins sa représentation linéaire, comprenez-bien qu'ils sont sous la dépendance de cette chaîne. Et donc que ce temps, qui serait nécessaire à représenter cet engendrement, ne peut pas être linéaire puisque il va produire, au contraire, la linéarité de la suite.
Alors, si l'on veut, on peut dire, et le Docteur Lacan a tenu ces deux propositions ensemble : le premier accent était mis - je crois, dans le séminaire sur l'identification - sur ce point que le sujet est à l'origine du signifiant. Et il a pu être mis ailleurs - je pense dans le séminaire sur l'angoisse - au contraire, que l'origine du sujet, tient en ceci qu'il est exclu du signifiant qui le détermine. Autrement dit, le signifiant est à l'origine du sujet ; la naissance du sujet doit être rapportée à l'antériorité du signifiant. On n'a pas à s'étonner ici d'apercevoir un effet de rétroaction ; la rétroaction, c'est essentiellement ceci : ce moment d'engendrement d'un temps qui pourra enfin être linéaire et dans lequel, peut-être, on pourra vivre.

Garder simplement ces propositions, j'ai trouvé, bien sûr ici et là, dans le discours de Jacques Lacan, les deux propositions qu'il faut garder ensemble, tenir fermes : « le sujet est l'effet du signifiant, le signifiant est le représentant du sujet. »
Voilà, c'est là que se tient le temps circulaire. Vous voyez que, à partir d'un discours simplement logique, on peut rigoureusement en déduire cette structure du sujet dans son rapport au signifiant, telle que, avec la plus grande simplicité, le Docteur Lacan l'a martelée : structure en équilibre.
De ce qui apparaît pour disparaître. Ouverture ou fermeture du nombre. On découvre un zéro dans le nombre, il y a un UN pour s'abolir dans le nombre qui se referme. Et là vous comprenez pourquoi on trouve toujours un de plus que ce qu'on avait dit, et que ce manque aussi est que ce un de plus, devient bien sûr, quand on passe dans le réel, un manque. C'est là l'histoire qui vous a été souvent narrée, quand le docteur Lacan avait le goût à la blague : cette histoire des naufragés dans une île, qui se comptent et qui se trouvent toujours un de plus.

LACAN - C'est Chackleton qui la rapporte dans une exploration de l'Antarctique. Ils vivent dans des conditions très très spéciales : un petit groupe isolé, et ils se trouvent toujours à la fois un de plus et du même coup avec un qui manque.

MILLER - Donc ce signe plus que nous avons transformé, nous comprenons qu'il n'est pas l'addition, qu'il est plus essentiellement la sommation dans ce pseudo-plus, et le sujet qui est sommé de comparaître au champ de l'autre, et qui ne comparaît jamais en personne. Voilà donc la dimension fondamentale d'un appel et d'un rejet, appel et rejet qui structurent la division du sujet, et c'est là, vous le savez depuis la fin de l'année dernière, qu'est située l'aliénation.
Je n'ai guère le temps, et de toute façon guère la compétence de parler de cet article, de cet exposé dont je voulais parler, et à propos duquel je voulais poser quelques questions en relation avec la logique du signifiant. Mais enfin je vais essayer de le faire

très rapidement ; le temps au fond ici, me rend service puisqu'il me permet de ne pas avoir à avancer trop avant dans ce terrain que je connais mal.
Je parle de l'article publié dans le tome VIII de la Psychanalyse sous le titre Remarques sur la structure psychique Ego spéculaire, corps fantasmé et objet partiel par Madame Pierra Aulagnier.
J'y relèverai donc, très rapidement ces points que l'aliénation ici m'y paraît constituée dans une référence primordiale à la conscience et qu'on touche peut-être par là - j'espère que Mme Aulagnier ne m'en voudra pas - à une certaine déviation lagachienne du lacanisme, puisque l'aliénation, au lieu d'être rapportée à la division, ne saurait trouver sa référence dernière que dans ce qui ici s'appelle des réponses, des reconnaissances, enfin la prise de conscience.
Il me semble ensuite qu'une phrase de cet article pourrait permettre de croire que l'Autre n'y est pas ici conçu essentiellement d'abord comme un champ.
Cette phrase qui dit :

« le discours, en ce début aliénant par définition, ce malentendu initial et originel, est ce qui témoigne de l'insertion de celui qui est le lieu de la parole dans une scène signifiante, condition préalable à toute possibilité pour le sujet de pouvoir, à son tour s'y insérer ».

Ce terme d'insertion, ensuite, me semble trop commode en ce qu'il permet de négliger la dimension justement de l'évanouissement du sujet et, me semble - en ce qu'il est en un certain point, affligé de l'adjectif mauvaise - tenir beaucoup trop des interprétations culturalistes ; c'est ce qu'on appelle ici l'entrée dans les défilés du signifiant.
Enfin, et là je ne peux que l'indiquer parce que, disons, je n'ai pas assez travaillé ce que Madame Pierra Aulagnier essaie d'articuler sur la castration, en tant que le grand Autre en serait l'agent, et le sujet le lieu, ne me paraît pas possible à développer dans la référence au trait unaire, ce qui se marquerait peut-être de cette phrase, ce qu'il faut ajouter c'est que ce qui se

reflète dans le miroir en tant qu'ego spéculaire ferme à tout jamais au psychotique toute possibilité et toute voie à l'identification.

La conclusion de ce mécanisme essentiel, comme dit, il me se semble très bien Mme Pierra Aulagnier, cette forclusion, comment serait-elle concevable sans ce rapport à ce (-φ) corrélatif essentiellement du $ en tant que ce qui se diminue ici se barre là.

Ce corps fantasmé, ce corps que le psychotique voit dans le miroir, n'est-ce pas qu'il lui manque en définitive cette unification que seule pourrait lui assurer la distinction du trait ? N'est-ce pas donc ce qui manque ici, c'est la subordination - qu'au début nous avons dit essentielle - de la fonction de l'unité unifiante à la fonction de l'unité distinctive et donc la fonction du trait unaire comme coeur, racine de cette castration ?
Encore une fois je crois avoir trop peu travaillé, pour en dire ici plus long parce que, effectivement je n'en sais pas plus. Ce qui par contre me semble, et m'a paru tout à fait compatible et articulé selon les règles de la logique du signifiant, c'est ici le point rappelé par le Docteur Lacan au début de cet exposé qui est l'objet(a), où il est bien dit dans cet article, qu'il a pour point tournant de sa constitution, le phallus.
Il est clair que la fonction du nombre peut être rapportée à cette fonction du (a) comme effet de métonymie qui abolit le sujet en obturant sa place, de ce que le sujet se trouve identifié à lui. Car enfin, si j'ose dire quelques mots plus en rapport avec l'analyse et encore sans doute ici d'un point de vue tout à fait formel, je dirai que ce que marque la métonymie de cet objet (a) comme la fonction du nombre, c'est que l'infinitude du désir est une pseudo-infinitude, c'est à dire, qu'elle est une infinitude dénombrable en ce qu'elle n'est qu'une métonymie telle qu'elle apparaît sous la forme de la récurrence dans la théorie du nombre entier.
Le désir - et ici vous voyez à quel point les catégories articulées dans cette logique peuvent servir dans l'algèbre analytique - cette infinitude

est à concevoir comme la loi du passage du zéro en tant qu'il abandonne comme tel, celui qu'on appelle le malin, sa trace.
En quoi vous voyez qu'il n'est pas si malin, puisque on peut le suivre à la trace. Encore faut-il chausser, les lunettes vertes de l'analyste pour lui emboîter la pas : le pas du zéro, c'est le un dans sa fonction de répétition.
J'aurais voulu dire un mot de ce que cette logique du signifiant pouvait nous apprendre dans le discours - parfois apparemment si conjoint à celui du Docteur Lacan - de Claude Lévi-Strauss. Je dirai - c'est peut-être un peu elliptique et un peu cavalier, je m'en excuse - que c'est faux de discerner dans l'articulation de la combinatoire et dans le mouvement de ses variations le passage du zéro, que s'exprime pour lui la nécessité d'une référence extérieure à la combinatoire telle que la trouve Lévi-Strauss, retournant en cela au plus primitif des matérialismes du 18e dans la structure du cerveau. Ce retour nous est épargné par ce que nous savons de l'implication du sujet dans la structure et non pas de sa position à l'extérieur. De cette implication du sujet dans la structure, en tant que cette implication y fonctionne comme intimation, par la sommation que le signifiant y fait du sujet.
Je vais terminer par où j'avais un moment pensé commencer qui était de vous dire le rapport que cet exposé entretenait expressément, exactement, avec le début de ce que le Docteur Lacan a expliqué cette année.
Quelqu'un s'était une fois étonné que le séminaire de cette année ne s'appelât point : les positions subjectives, comme il avait été dit l'an dernier. Or c'est bien d'une certaine façon des positions subjectives qu'il s'est agi cette année, qu'il continue de s'agir ici, et que peut-être il continuera de s'agir.
Ce que le Docteur Lacan nous a expliqué surtout au début de cette année, ce qu'il s'est essayé à faire, c'était de situer dans une topologie unique les rapports qu'entretiennent dans l'espace du langage, les circonscriptions du champ logique, du champ linguistique et du champ analytique. Il a essayé de

donner le principe des partitions opérées, selon leur pertinence particulière, par les trois discours de la logique, de la linguistique, de la psychanalyse dans l'espace du langage.
La pertinence pour chacun de ces trois discours - et on voit en quoi ici la psychanalyse peut donner le principe d'une nouvelle classification - la pertinence pour chacun de ces discours, la position, c'est la position où se soutient le sujet par rapport au représenté, ce qu'il produit l'institue. Ce qui peut, ce qui doit même se dire ainsi :

"le principe de la variation des pertinences est la variation des positions du sujet."

L'ensemble de ce que j'ai dit ici n'a de valeur que de fiction. C'est justement parce que cela n'a de valeur que de fiction qu'on peut imaginer d'en exporter certains des termes ailleurs, en quoi consiste essentiellement un travail sur des concepts, à la réduire cette logique à :

1°) l'action du signifiant comme ce que le sujet ne peut pas atteindre sinon à être représenté et

2°) à la possibilité pourtant du signifié.

Cette action du signifiant et cette possibilité du signifié, elle nous semble, je le dis par parenthèse, caractériser cette inversion que Marx met au principe de l'idéologie.
Maintenant, il se peut qu'on n'accepte pas seulement que ceci soit une fiction. A ceux qui ne l'accepteraient pas, je dirai alors mieux, pour les combler plus complètement : je dirais qu'il s'est agi ici d'une farce dont j'ai peut-être été la marionnette, mais qu'à ceux qui veulent que ç'ait été une farce, qu'ils soient bien persuadés qu'ils en ont été les dindons.

LACAN - Après cet exposé extrêmement plein, comme je pense, le marque suffisamment l'attention qu'il a recueillie, je vais, hélas, simplement pour la forme, vue l'heure avancée, demander si quelqu'un ne pourrait pas apporter le complément d'une question qui lui aurait été suggérée,comme tout à fait spécialement urgente.
Est-ce que Pierra Aulagnier, Pierra Aulagnier qui, bien entendu, ayant été mise sur la sellette - d'une façon je dois dire, assez flatteuse - peut bien penser que nous n'allons pas en rester là et que, comme nous avons encore d'autres textes de Pierra Aulagnier publiés ou pas publiés, et un récemment produit en public, j'aurais l'occasion de m'y référer, dans toute la mesure où cet exposé radical, cet exposé noyau, concernant la fonction du Zéro et du Un -vous verrez en quoi il est un pivot absolument essentiel - moyennant quoi nous pourrons étager, reprendre des questions qui - je m'en suis aperçu au cours de cette période de (disons le mot) d'isolement , que j'ai voulu prendre récemment - de reprendre dis-je , dans leur ordre - où je me suis aperçu qu'elles avaient été énoncées dans un ordre qui, assurément, à tous ceux qui se rapporteraient au texte de mes séminaires des années passées, apparaîtrait tout à fait rigoureux ; je dois dire, je dois m'attribuer ce bon point parfaitement didactique - de reprendre dans leur ordre, tout ce dont j'ai montré la conséquence, au niveau respectif de la position de la demande et du désir, d'abord, et d'une distinction tout à fait fondamentale que j'ai faite, à propos desquelles se sont produits autour de moi - et pas seulement dans l'article de Pierra Aulagnier - certains glissements presque obligés, mais qu'il s'agit toujours de redresser, concernant la distinction des fonctions que j'ai dites posées comme étant respectivement de la privation, de la frustration, de la castration, qui sont tellement essentielles à distinguer pour remettre en place toute la théorie que nous donnons de la cure dans sa forme la plus concrète.
Je pense que ce qui vous a été apporté aujourd'hui - qui sera ronéotypé et mis à votre disposition dans

les mêmes conditions, c'est à dire sans engagement, si l'on peut dire, de votre part, à y intervenir immédiatement - dans les mêmes conditions que le discours de Duroux la dernière fois - je pense qu'on ne pouvait attendre de meilleure base de départ pour la suite de ce que je vais vous développer maintenant pendant le mois de Mars, et auquel alors pourra être apporté, peut-être, d'abord d'une façon qui nous laissera le temps de le faire - nous aurons deux séances fermées à la fin du mois de mars - et d'une façon aussi qui sera diversifiée par les divers rejets que j'aurais eu le temps de reprendre d'ici la fin.
Je repose donc ma question. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui veut poser une question urgente ?

Retour

03 Mars 1965 Retour

	agent	sujet	objet
Castration	R	S	I
Frustration	A	I	R
Privation	I	R	S

Je m'excuse : l'absence de craie blanche n'est probablement pas pour faciliter la lisibilité de ce que j'ai écrit au tableau. J'aimerais savoir pourtant, si de quelque secteur de la salle, c'est franchement illisible, pour pouvoir - je ne sais pas comment - en modifier le biais.
On ne voit rien, comme d'habitude ! Comment faire ?

Je vous parlerai, j'essaierai de vous parler, aujourd'hui - d'une façon qui représente un noeud entre le trajet que nous avons poursuivi jusqu'à maintenant et ce qui va s'ouvrir - j'essaierai de vous parler de l'identification ; j'entends la façon dont, se présentant à nous dans l'expérience analytique, elle pose son problème, comme apportant un jalon essentiel dans ce qui s'est formé - au cours d'une longue tradition appelée à plus ou moins juste titre tradition philosophique - dans ce qui s'est formé autour de ce thème.
L'identification : le sujet - ai-je tenté pour vous d'introduire par une réflexion sur ce qui le constitue au centre de notre expérience comme étant

l'expérience analytique - le sujet tel qu'il semble s'être présenté à nous au cours de nos dernières démarches, le sujet ce serait - si nous en croyons le chemin étroit où j'ai essayé de diriger votre regard avec la théorie des nombres - le sujet serait en somme reconnaissable dans ce qui s'avère, à la pensés mathématique, étroitement attenant au concept du manque, à ce concept dont le nombre est zéro.
L'analogie est frappante de ce concept - à ce que j'ai tenté de vous formuler de la position du sujet, comme apparaissant et disparaissant en une pulsation toujours répétée, comme effet, effet du signifiant, effet toujours évanouissant et renaissant - l'analogie est frappante de cette métaphore avec le concept tel que la réflexion d'un arithméticien Philosophe : Frege - quelqu'un m'a demandé, depuis le temps que nous en parlons ici, l'orthographe - Frege est amené nécessairement à faire partir de l'appui, de l'appoint, de ce concept dont l'assignation de nombre est zéro pour en faire surgir cet UN inextinguible lui aussi, toujours s'évanouissant, pour, dans sa répétition, s'ajouter à lui-même, mais dans une unité de répétition dont on peut dire, d'elle aussi, que - nous y touchons - que jamais on ne retrouve, à mesure qu'elle progresse, ce qu'elle a perdue, sinon, cette prolifération qui la multiplie sans limite, qui se manifeste comme présentifiant, d'une façon sérielle une certaine manifestation de l'infinitude.
Ainsi, le sujet se manifeste UN, comme s'originant dans une privation et, en quelque sorte, par son intermédiaire, enchaîné, rivé, à cette identité qui - on vous l'a dit dans une formulation récente - dans cette identité qui n'est rien d'autre qu'une conséquence de cette exigence première, sans quoi rien ne saurait être vrai, mais qui laisse le sujet en suspens, accroché à ce que Leibniz a appelé - ceci, cette référence leibnizienne, dans une réunion plus fermée, a été admirablement pointé devant vous - que l'identité n'est rien d'autre que *ce* sans quoi ne saurait être sauvé la vérité, sans doute, mais pour nous, pour nous analystes, est-ce que la question de l'identification ne se pose pas d'une façon, en quelque sorte antérieure, au statut de la vérité ?

Comment n'en aurions nous pas le témoignage dans le transfert, dans ce fondement glissant de notre expérience, qui met à sa racine ce qui est la fois, ce qui se présente à nous dans un moment profondément le même, ce qui se réfère pour nous au double pôle de ce qu'il y a dans l'amour de plus authentique mais aussi, de ce qu'il se manifeste à nous dans la voie de la tromperie.

Posons qu'à avoir pris cette référence au nombre , nous avons voulu rechercher le point de référence le plus radical, celui où nous avons a repérer le sujet, dans le langage institué avant en quelque sorte que le sujet s'y identifie, s'y localise, comme celui qui parle déjà avant que la phrase ait son je, où le sujet d'abord, se pose sous la forme du shifter, comme étant celui qui parle. La phrase impersonnelle existe, il y a un sujet de la phrase. Ce sujet est d'abord en ce point, racine de l'événement, où il se dit non pas, que le sujet est celui-ci, celui-là, mais qu'il y a là quelque chose : «Il pleut» - telle est la phrase fondamentale - et dans le langage, est la racine de ceci qu'il y a des événements ; c'est dans un temps second que le sujet s'y identifie comme celui qui parle.

Et sans doute, telle ou telle forme de langage est—elle là, dans sa différence, pour nous rappeler qu'il y a des modes plus divers de donner la prééminence, la préséance, à cette identification du sujet de l'énonciation à celui qui la parle effectivement. L'existence du verbe être, dans les langues indo-européennes, est là sans doute, pour promouvoir au premier plan cet Ich comme étant support du sujet, mais toute langue n'est point non plus ainsi faite, et tel problème ou faux problème logique qui peut se poser dans le registre de nos langues indo-européennes, dans d'autres formes du statut linguistique, c'est pour cela que j'ai tenu aujourd'hui - simplement comme indication, point d'accrochage, référence - à mettre sur ce tableau quelques caractères chinois dont vous verrez ce qu'ils signifient, et quelle utilisation j'en ferai tout à l'heure. Si les problèmes logiques du sujet dans la tradition chinoise ne sont pas formulés avec un développement aussi exigeant, aussi approfondi,

aussi fécond de la logique, ce n'est pas, comme on l'a dit, qu'il n'y ait pas dans le chinois de verbe être, le mot le plus usuel dans le chinois parlé pour le verbe être est cet ich, car bien entendu, comment pourrait-on s'en passer en usage.

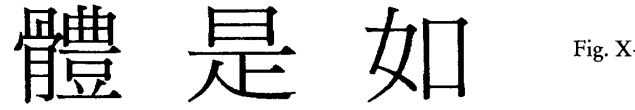


Fig. X-1

Mais qu'il soit fondamentalement dans sa forme la plus lisible, la plus reconnaissable : dans l'imprimé où ces caractères s' écrivent et c'est le deuxième caractère - de ces trois écrits au tableau - à gauche, ou à droite dans la forme cursive de cette formule que je vous apporte - je l'ai effectivement recueillie dans une calligraphie monacale - vous allez voir quel sens il avait.
Le caractère du milieu de cette formule qui se dit « Jou che » : comme est le corps ; ce « che » est aussi un « ce », un démonstratif, et que le démonstratif en chinois est ce qui serve à désigner le verbe être : là est quelque chose qui montre qu'autre est le rapport du sujet à l'énonciation où il se situe.
Mais nous allons voir - pour nous, pour nous analystes - à quel niveau il nous faut reprendre maintenant ce problème, pour situer notre démarche actuelle - celle qui s'est achevé avant notre séparation d'avant cette interruption
de deux ou trois semaines - pour situer la portée de ce que nous avons voulu vous désigner dans ce rapport du zéro au UN comme donnant à la présence inaugurante du signifiant, son articulation fondamentale.
Il faut ici que je vous désigne, sinon que je vous commente, car le commentaire en serait trop long : il a beau n'y avoir que trois pages dans ces pages que je vous désigne dans Massen Psychologie und Ich-Analyse, traduit par psychologie des masses (il s'agit effectivement de foule : la référence est à prendre dans l'oeuvre de Gustave Lebon) und Ich-analyse et analyse du moi, chapitre VII de l'Identification.

Je ne vous le signale que pour ce qu'on y voit, en quelque sorte concentrées, toutes les énigmes devant quoi Freud - avec son honnêteté si profonde et si manifeste à la fois - s'arrête, désignant du doigt, là où glisse, là où achoppe pour lui ce qu'il pourrait y avoir de satisfaisant dans la référence qu'il est là à produire, au moment où il s'agit pour lui de nous donner la clé, l'âme, le coeur de sa topique.
Loin de nous formuler, à ce niveau - j'ai dit dans ce chapitre - les termes de l'identification sous la forme, en quelque sorte heureuse, glissante, dialectique, ressurgissant d'elle-même, tels que les abords qu'il en a lus jusque là dans sa description, développementale en somme, des stades de la libido tels qu'il a su les ébaucher, et nommément au point où tourne sa pensée et où, du registre de la thématique conscient-inconscient, il passe à la thématique topique nommément dans ce qu'on appelle l'introduction au narcissisme. Là, l'identification primaire semblait aisément s'ouvrir par une sorte de progrès de la structuration de l'extérieur, à des identifications plus précises où le sujet - se repérant du champ d'abord fermé de ce prétendu autistisme dont on a fait tellement d'abus hors de l'analyse - trouvait, eu égard au regard au monde extérieur, à s'y retrouver dans sa propre image, identification secondaire et bientôt, en référence à ce à quoi il avait affaire, trouvait cette multiplicité perceptive, cette adaptation qui ferait de lui un objet harmonieux d'une connaissance réalisée.
Rien de pareil quand il s'agit d'aborder, pour Freud, dans ce qui est pour la pensée de l'analyse, une instance radicale : l'identification.
Rien qui soit moins propre à laisser distinct - comme ce fut toujours la faille centrale de leur psychologie - à laisser distinct ce registre de ce repérage de la connaissance, dans ce qui nous serait représenté comme purement et simplement, et aveuglément en quelque sorte, la pointe nécessaire de la montée vitale - je vous la donne comme ce qui doit, dieu sait pourquoi, c'est le cas de le dire, culminer dans la fonction d'une conscience - rien qui

distingue moins cette visée du rapport du sujet vivant avec un monde, qui le distingue moins, je dis comme entendement de quelque chose d'un autre registre qui est là irréductible, comme un déchet, dès lors que cette perspective est adoptée, pour être l'essentiel du progrès subjectif, à savoir ce qui, depuis toujours, dans la tradition philosophique, s'appelle la volonté.
Et quoi de plus dérisoire - après que cette ouverture, cette profonde aliénation du sujet à lui-même en deux facultés ait été, une fois établie, une expérience elle-même partialisée - quoi de plus dérisoire que de voir les siècles se poursuivre, à se poser la question :

« puisque ce sont là deux facultés irréductibles, laquelle donc doit prédominer en Dieu ? »

N'y a-t-il point quelque chose de profondément dérisoire dans une théologie qui n'a cessé - au moins dans la tradition de l'Occident – dans une théologie qui n'a cessé de tourner autour de ce faux problème, de ce problème institué sur une psychologie déficiente ?
Ce Dieu qui doit tout savoir : d'où il résulte que s'il sait tout, il doit alors se soumettre à ce qu'il sait, qu'il est impuissant ; ou qui doit tout avoir voulu : d'où il résulte alors qu'il est bien méchant. la force de l'athéisme, de ce qu'il y a d'impasses dans la notion divine, n'est pas dans les arguments athéistiques, bien souvent beaucoup plus déistes que les autres. La leçon est tout de même d’aller en chercher chez les théologiens eux-mêmes.
Que ceci ne vous égare pas, il n'y a là nulle digression, nulle parenthèse puisque ,aussi bien, ce corrélatif de l'aliénation divine, c'est le terme, et nous le voyons dans Descartes, indiqué à sa place, non pas, comme on le dit, simplement transmis, hérité de la tradition scholastique, mais en quelque sorte, nécessité par cette position du sujet, que la fausse infinitude de ce moi toujours reproduit, de cette répétition qui engendre ce faux infini seulement d'une infinie récurrence, c'est de là que part la nécessité de l'assurance, de ce que quelque chose est

ici fondé qui n'est point un leurre, et de la déduction de ce qu'il faut assurément que le champ dans lequel se reproduit cette multiplication infinie de l'unité où le sujet se perd, soit en quelque sortes garanti, garanti par cet être, où seulement Descartes, a l'avantage de nous désigner contre volonté, entendement : ici il nous faut choisir et seule la volonté dans son impensable le plus radical, la volonté en tant que c'est d'elle seule que se soutient l'assurance de la vérité et que Dieu eut pu faire tout autres les vérités mais, que celles qui nous paraissent être les vérités éternelles, que seul Dieu est pensable mais nous en désignant ainsi la dernière impasse.
Or, c'est bien ce autour de quoi tourne un moment essentiel de la pensée de Freud car, allant beaucoup plus loin que toute pensée athéistique qui l'ait précédée, ce n'est pas de l'impasse divine qu'il nous désigne seulement le point : il la remplace.
La thématique paternelle, s'il nous dit que c'est là qu'est le support d'une croyance en un Dieu imaginaire, c'est pour lui donner assurément une toute autre structure et l'idée du père n'est pas l'héritage ni le substitut du père, des pères de l'église.
Mais alors ce père, ce père originel, ce père - dont dans l'analyse, on ne parle plus jamais en fin de compte parce qu'on ne sait qu'en faire - ce père, quel est le statut qu'il nous faut lui donner dans ce qu'il en est de notre expérience.
Voilà en quoi, et voilà où se situe la visée qui vient maintenant de notre interrogation sur l'identification dans l'expérience analytique.
Qu'allons nous trouver en effet, dans ce texte que je vous désigne à la page 115 des Gesammelte Werke, en allemand, dans le volume 18 de la Standard édition - pour ceux qui lisent l'anglais - à la page 5oo, qu'est-ce qui frappe ?
C'est, qu'ayant à nous parler de l'identification, d'abord vient - et dans une antériorité dont il nous faut bien sentir que c'est là une énigme, qu'il nous la propose comme primordiale - que l'identification au personnage du père est posée d'abord dans sa déduction, que l'intérêt tout spécial que le petit

garçon montre - tout spécial pour son père - est là, mis comme un premier temps de toute explication possible de ce dont il s'agit dans l'identification. Et à ce moment, comme l'analyste pourrait - par son expérience et les explications antérieures - pourrait s'y tromper, et penser que dans cet intérêt premier il y a quelque chose qui a été repéré plus tard comme étant ce qu'on appelle la position passive du sujet, de l'attitude féminine, donc souligne Freud, ce premier temps est à proprement parler ce qui constitue une identification, dit-il, typiquement masculine. Il va plus loin : « exquisement », « typiquement » est la traduction anglaise, c'est exquisit männlich en allemand.

Cette primordialité - qui lui fera décrire ce qui va dans un second temps, s'opérer de la rivalité, nous dit-il, avec le père concernant l'objet primordial - ce premier temps prend sa valeur d'être une fois articulé dans son caractère primitif, et d'où surgit dans son relief, aussi la dimension mythique d'être articulé en même temps comme étant lié à ce qui, ainsi, est produit comme la première forme de l'identification, à savoir l'Einverleibung, l'incorporation. Ainsi, au moment où il s'agit de la référence primordiale la plus mythique - et l'on pourrait dire, et l'on n'aurait point tort de dire, la plus idéalisante, puisque c'est celle ou se structure la fonction de l'idéal du moi - la référence primordiale se fait sur l'évocation du corps.

Ces choses que nous manions, ces termes, ces concepts que nous laissons dans une sorte de flou sans jamais nous demander de quoi il s'agit, méritent pourtant d'être interrogés. Nous savons que, quand il s'agit de l'incorporation - comme se référant au premier stade, inaugural, de la relation libidinale - la question n'est pas simple semble-t-il, que assurément, quelque chose là, se distingue de ce à quoi nous pourrions céder : c'est à dire, d'en faire une affaire de représentation d'image, l'envers de ce qui, plus tard, sera la dissémination sur le monde de nos projections diversement affectives ; ce n'est pas de cela du tout qu'il s'agit, il ne s'agit même pas du terme qui pourrait être ambigu d'introjection. il

s'agit d'incorporation, et rien n'indique que quoi que ce soit, ici, soit même à mettre à l'actif d'une subjectivité. L'incorporation, si c'est cette référence que Freud met en avant, c'est justement en ceci que nul n'est là pour savoir qu'elle se produit, que l'opacité de cette incorporation est essentielle. Et aussi bien tout ce mythe - qui se sert, qui se sert de l'articulation, repérable ethnologiquement, du repas cannibalique - est là, tout a fait au point inaugural du surgissement de la structure inconsciente. C'est pour autant qu'il y là un mode tout à fait primordial, où, bien loin que la référence soit, comme on le dit dans la théorie freudienne : idéaliste, elle a cette forme de matérialisme radical dont le support est, non pas comme on le dit, le biologique, mais le corps ; le corps pour autant que nous ne
savons même plus comment en parler, depuis justement que le renversement cartésien de la position radicale du sujet, nous a appris à ne plus le penser qu'en termes d'étendue.
Ces Passions de l'âme, de Descartes, sont les passions de l'étendue, et cette étendue, si nous voyons, par quelle alchimie singulière - de plus en plus suspecte, après un moment - et que nous en suivons l'opération de magicien autour de
ce morceau de cire qui, purifié de toutes ses qualités, et mon Dieu, quelles sont donc ces qualités si puantes, qu'il faille les retirer ainsi, les unes après les autres, pour que ne restent plus que des espèces d'ombres, d'ombres de déchet purifié ?
Est-ce que nous ne saisissons pas là que quelque chose se dérive, d'avoir trop bien mené son jeu, avec l'Autre ?
Descartes glisse vers la perte de quelque chose d'essentiel qui nous est rappelé, rappelé par Freud, en ceci que la nature foncière du corps a quelque chose à faire avec ce qu'il introduit, ce qu'il restaure comme libido.

- Et qu'est-ce que c'est que la libido ?
Puisque aussi bien, ceci a rapport à l'existence de la reproduction sexuelle mais n'y est point identique

puisque la première forme en est cette pulsion orale par où s'opère l'incorporation.
Et qu'est-ce que cette incorporation ?
Si sa référence mythique, ethnographique, nous est donnée dans le fait de ceux qui consomment la victime primordiale : le père démembré, c'est quelque chose qui se désigne sans pouvoir se nommer, ou plus exactement qui ne peut se nommer qu'au niveau de termes voilés comme celui de l'être ; que c'est l'être de l'Autre, l'essence d'une puissance primordiale qui, ici, à être consommée, est assimilée ; que la forme sous laquelle se présente l'être du corps, cet être se nourrit de *ce* qui dans le corps se présente comme le plus insaisissable de l'être, *ce* qui nous renvoie toujours à l'essence absente du corps, *ce* qui de cette face de l'existence d'une espèce animale comme bisexuée - en tant que ceci est lié à la mort - nous isole comme vivant dans le corps précisément, *ce* qui ne meurt pas, *ce* qui fait que le corps avant d'être ce qui meurt et ce qui passe par les filets de la reproduction sexuée, est quelque chose qui subsiste dans une dévoration fondamentale qui va de l'être à l'être.
Ce n'est point là philosophie, que je prêche, ni croyance, c'est articulation, c'est formes, dont je dis qu'il fait pour nous question, que Freud le mette à l'origine de tout ce qu'il a à dire de l'identification. Et ceci, n'en doutez pas, est rigoureux : je veux dire, que le terme même d'instinct de vie n'a pas d'autre sens que d'instituer dans le réel cette sorte de transmission autre – quêtante - cette transmission d'une libido en elle-même immortelle. Que veut dire, que doit être pour nous une telle référence ? Comment concevoir qu'elle soit mise - d'abord par Freud - au premier plan ? Est-ce bien là une nécessité d'institution originelle de ce dont il s'agit dans la réalité inconsciente, dans la fonction du désir, où est-ce un terme, est-ce une butée, est-ce quelque chose de rencontré par l'expérience instaurée.

- Poursuivons pour cela la lecture. Nous voyons que c'est dans un second temps que s'instaure - eu regard à cette référence première - que s'instaure la

dialectique de la demande et de la frustration, à savoir ce que Freud nous pose comme la seconde forme de l'identification : le fait que, à partir du moment où s'introduit l'objet d'amour - le choix de l'objet, nous dit-il, objektwahl - c'est là que s'introduit aussi la possibilité, de par la frustration, de l'identification à l'objet d'amour lui-même.
Or, de même qu'il était frappant, dans la première formule qu'il nous donne de l'identification, d'y voir la corrélation énigmatique - c'est ainsi que je vous la souligne - de l'Einverleibung, l'incorporation, de même, là aussi, Freud s'arrête devant une énigme ; il nous dit qu'assurément nous pouvons y trouver aisément la référence - en quelque sorte logique - de ce qu'il en est de cette alternance qui soit : de l'objet à l'identification de l'objet, en tant qu'il devient objet de la frustration; que ce n'est là rien d'autre que l'alternance, nous dit-il - c'est dans le texte de Freud et ce n'est pas moi qui l'introduit, qui met en circulation ces deux termes - l'alternance de l'être et de l'avoir [***être l'objet ou avoir l'objet***]. Que de n'avoir pas l'objet du choix, le sujet vient alors objet - et les termes de sujet et d'objet sont mis ici en balance, articulés expressément par Freud ; mais il nous dit aussi qu'il n'y a là, pour lui, qu'un mystère, que nous nous trouvons là devant une parfaite opacité.
Est-ce que cette opacité ne peut point être allégée, être tranchée, est-ce que ce n'est pas sur cette voie que se poursuit le progrès où j'essaie de vous emmener ? Nous allons voir.

- Troisième terme , nous dit Freud, c'est celui de l'identification, en quelque sorte directe, du désir au désir, identification fondamentale par quoi, nous dit-il, c'est l'hystérique qui nous en donne le modèle. A elle, à lui, à cette sorte de patient, il n'en faut pas beaucoup pour repérer en quelque signe, là où il se produit, un certain type de désir.
Le désir hystérique fonde tout désir comme désir d'hystérique : le jeu, le chatoiement de « l'échoïfication », la répercussion infinie du

désir sur le désir, la communication directe du désir de l'autre, est là instaurée comme troisième terme. N'est-ce point assez dire que le groupement reste, non seulement dissocié, énigmatique mais parfaitement hétéroclite, de ce que Freud pourtant, en ce chapitre essentiel croit devoir
rassembler.
Or, c'est là que je crois avoir introduit une série de structures destinées non seulement à rassembler, à permettre de situer comme étant les pilotis, les points d'accrochage essentiels que maintient la pensée freudienne, et, où elle nous oblige, au moins, à couvrir ce champ carré dont elle marque les bornes, mais aussi à y intégrer, à y situer ce qui, dans notre expérience nous a permis depuis, de faire l'expérience des voies et des sentiers par où le progrès de cette expérience nous conduisant, nous permet d'apercevoir le bien-fondé des aperceptions initiales de Freud, et aussi bien, pourquoi pas, leur défaillance.
Croyez-le bien, ces défaillances ne sont justement pas au niveau conceptuel, mais peut-être - nous verrons comment - au niveau de l'expérience.
J'ai introduit en son temps une tripartition qui a le mérite d'anticiper - ce que quelqu'un a pu, au cours d'un entretien récent, vous rappeler - comme étant le titre que j'aurais voulu, à un moment, donner au séminaire de cette année, dont on a dit que, peut-être, je le rejoins plus que je n'avais d'abord osé me le promettre : à savoir les positions subjectives.
Il ne s'agit de rien d'autre, que de ce qu'il y a quelque cinq ans et plus même, j'ai introduit - en rappelant combien il est essentiel, combien notre expérience nous oblige à confronter, pour en distinguer les étages de structures - les termes de la privation, de la frustration et de la castration.
Toute l'expérience analytique depuis Freud s'inscrit, au niveau d'une exploration de plus on plus poussée et de plus en plus fouillée de la frustration, dont il est à proprement parler articulé qu'elle constitue l'essentiel de la situation et du progrès analytique, par exemple, et que toute l'analyse se passe à son niveau.
A la vérité, cette limitation de l'horizon conceptuel

a pour effet, de la façon la plus manifeste et la plus claire, de rendre, à proprement parler, de plus en plus impensable, ce que Freud nous a désigné dans son expérience comme étant la butée et le point d'arrêt - et là encore on trouve de quoi s'en contenter - le point d'arrêt de son expérience, à savoir ce qu'on relève dans son texte comme étant le roc - ce qui n'est nullement une explication - à savoir la castration.

La castration, dans le vécu terminal d'une analyse de névrosé ou d'une analyse féminine, est à proprement parler impensable, si l'opération analytique n'est rien d'autre que cette expérience conjuguée de la demande et du transfert, autour de quoi le sujet a à faire l'expérience de la faille qui le sépare de la reconnaissance de ceci : qu'il vit ailleurs que dans la réalité, et cette béance, cette expérience de la béance, c'est là tout ce qu'il a à intégrer dans l'expérience analytique.

L'articulation de la castration à la frustration, à elle toute seule, nous commande d'interroger les relations du sujet autrement - et d'une façon fondamentale - que de la façon qui peut, en quelque sorte, s'épuiser dans la double relation du transfert et de la demande.

Ce repérage nécessite précisément, comme préalable, que le statut du sujet comme tel, soit posé et c'est ce que constitue l'isolation - que je ne suis pas non plus le seul à avoir formulée - de la position de la privation. Sans doute, d'une façon confuse, mais d'une façon articulée, quelqu'un comme Jones - qui faisait tout de même partie d'une génération où l'on avait un peu plus d'horizon - quelqu'un comme Jones a donné à la fonction de la privation - quand il s'est agi justement pour lui d'interroger l'énigme du rapport de la fonction féminine au phallus - à la fonction de la privation, son moment d'arête, indispensable à l'articulation logique de ces trois positions. C'est ce qui rendait pour nous nécessaire d'avoir d'abord posé que le sujet - le sujet dans sa forme essentielle - s'introduit, comme dans cette sorte de relation radicale, qu'il est ininstituable, qu'il est impensable, hors de cette pulsation, aussi bien figurée par cette oscillation

du zéro au UN qui s'avère comme étant, à toute approche du nombre, nécessaire pour que le nombre soit pensable. Qu'il y ait un rapport premier entre cette position du sujet et la naissance de l'UN, c'est ce qui était pour nous à cerner autour de cette attention portée à l'UN qui nous a fait voir qu'il y a deux fonctions de l'UN :

- l'une de mirage qui est de confondre l'un avec l'individu, ou si vous voulez - pour traduire ce terme - l'insécable,

- et d'autre part, l'un de la numération qui est autre chose : l'un de la numération ne compte pas les individus.

Et sans doute, la pente de la confusion est facile, l'idée que ce n'est rien d'autre là, que sa fonction, a quelque chose de tellement aisé et de tellement simple qu'il faut justement la méditation réfléchie d'un praticien du nombre pour s'apercevoir que l'UN de la numération est autre chose.
Autre chose est la différence et l'altérité et sans doute, tous ceux qui dès les premiers temps ont eu à méditer sur la nature radicale de la différence y ont bien vu qu'il s'agit d'autre chose dans la numération que dans la distinction des qualités, que le problème de la distinction des indiscernables, et pourquoi n'est pas seulement UN, tout ce qui se groupe sur soi-même, même l'identité des qualités ; tout ce qui tombe sous la prise du même concept, prouve la distinction fondamentale qu'il y a du semblable au même, ou si vous voulez, pour lui donner ici la résonance d'un terme familier du pareil au même ; autre chose est le registre du pareil et du même. L'autre est conjoint, non point au pareil, mais au même et la question de la réalité de l'autre est distincte de toute discrimination conceptuelle ou cosmologique, elle doit être poussée au niveau de cette répétition de l'UN qui l'institue dans son hétérogénéité essentielle.

C'est d'interroger ce qu'il en est de cette fonction de l'autre pour nous - comment à nous, elle se présente - c'est de ceci qu'il s'agit, et ceci que j'entends introduire aujourd'hui car assurément, l'étape est je crois franchie, aisée, facilitée par nos explorations dernières, de ce que, toujours j'ai voulu dire, en introduisant justement au niveau de cette question de l'autre - ce qui est essentiel pour que nous sachions ce que veut dire identification - en introduisant la question - qui a tellement horrifié tous ceux qui autour de moi préféraient trouver futile, voire inutilement détourné, mon message – la question dite des pots de moutarde.
La question des pots de moutarde - posée d'abord comme ceci : que le pot de moutarde se caractérise par le fait d'expérience qu'il n'y a jamais de moutarde dedans, que le pot de moutarde est toujours vide par définition - la question des pots de moutarde pose cette question, la question précisément de la distinction des indiscernables. Il est facile de dire que le pot de moutarde qui est ici se distingue de celui qui est là, comme nous dit Aristote, parce qu'ils ne sont pas faits de la même matière.
La question, ainsi, est aisément résolue et si j'ai choisi les pots de moutarde, c'est justement pour jouer la difficulté. S'il s'agissait, comme tout à l'heure du corps, vous verriez qu'Aristote n'aurait pas la réponse si facile, car le corps étant ce qui a la propriété, non seulement de s'assimiler la matière qu'il absorbe, mais nous l'avons vu suggéré par Freud, d'assimiler bien autre chose avec, à savoir son essence de corps. Là vous ne trouveriez pas si aisément à distinguer les indiscernables et vous pourriez, avec le moine - j'hésite à dire pratiquant le zen, parce que vous allez bientôt répandre à travers Paris que je vous enseigne le Zen - et qu'est-ce qui pourra en résulter, enfin, c'est tout de même une formule Zen et ce moine s'appelle Tchi Un. Il vous dit :

« comme ce corps assurément, au niveau du corps, impossible de distinguer aucun corps de tous les corps »

et ce n'est pas parce que vous êtes ici deux cent soixante têtes que cette unité est moins réelle, puisque aussi bien pour le Bouddha, il était quelque chose comme trois cent trois millions trois cent trente trois mille trois cent trente trois et c'était toujours le même Bouddha. Mais nous n'en sommes pas là. Nous prenons les pots de moutarde, les pots de moutarde sont distincts, mais je pense, la question, le creux, le vide qui constitue le pot de moutarde. Est-ce que c'est le même vide ou est-ce que ce sont des vides différents ? Ici la question est un tout petit peu plus épineuse, et elle est justement rejointe par cette genèse du UN dans le zéro à quoi est contrainte la pensée arithméticienne.

Pour tout dire, ces vides en effet, sont tellement un seul vide qu'ils ne commencent à se distinguer qu'à partir du moment où on en remplit un et que la récurrence commence : parce qu'il y aura un vide de moins. Telle est l'institution inaugurale du sujet. Quelqu'un, devant vous, dans la partie fermée de mon séminaire, a pu faire se recouper, se recouvrir si rigoureusement la déduction qui coexiste avec une certaine forme de mon introduction du sujet, que ce n'est pas là hasard mais l'apologue que je vous donne du vide et de son remplissement et de la genèse d'une distinction du manque telle qu'elle s'introduit au niveau de la chopine : le « une Tuborg, une ».

Je ne serai pas le premier à avoir substitué au Dieu créateur le garçon de café : « une Tuborg, une » veut dire, introduit la possibilité, qu'après j'en demande une autre, et pourtant c'est bien toujours de la Tuborg, toujours pareille à elle-même.

L'introduction du UN est là le point essentiel au niveau du manque. Cette autre [Tuborg] donne autant la mesure, ou la cause, de ma soif, qu'elle me donne aussi l'occasion de la commander pour un autre et par correspondance biunivoque, d'instituer comme tel, cet autre pur, tel est le niveau d'opération ou s'engendre, où s'introduit, d'abord comme présence du manque, le sujet.

C'est à partir de là, et de là uniquement, que peut se concevoir la parfaite bipolarité, la parfaite ambivalence, de tout ce qui se produira ensuite au

niveau de sa demande, c'est en tant que le sujet s'instaure, se supporte comme zéro, comme ce zéro qui manque de remplissement, que peut se jouer, la symétrie disais-je, de ce qui s'établit - et qui, pour Freud, reste énigmatique - entre l'objet qu'il peut avoir et l'objet qu'il peut être.
C'est justement de rester à ce niveau que peut-être poussée jusqu'à son terme une farce d' escamotage tout à fait particulière, car il n'est pas vrai que tout s'épuise pour le sujet dans la dimension de l'Autre, que tout est, par rapport à l'Autre, une demande d'avoir, où se transfère, s'institue une faille de l'être.
Les coordonnées de l'espace de l'Autre ne jouent pas dans ce simple dièdre ; autrement dit, le point zéro, d'origine, des coordonnées, d'où nous pourrions l'instituer n'est pas un vrai point zéro.
Ce que l'expérience nous montre, c'est que la demande, la demande dans l'expérience analytique n'a pas simplement l'intérêt que nous en jouions comme plan et registre de la frustration, renvoyant le sujet à cette institution, cette instauration trompeuse d'un être, d'un être dont la comparaison, la référence, la réduction à l'être de l'analyste apporterait la voie du salut. L'expérience analytique nous montre ceci - qu'aucun analyste ne peut repousser, même s'il n'en tire pas la conséquence - que dans l'opération dont il s'agit, il y a toujours un reste, que la division du sujet entre le zéro et le UN : aucun comblement de l'UN ni au niveau de la demande de l'avoir, ni au niveau de l'être du transfert, ne la réduit totalement; que l'effet de l'opération n'est jamais un pur et simple zéro; que le sujet, à se déployer dans l'espace de l'Autre, déploie un tout autre système de coordonnées que des coordonnées cartésiennes ; que le point zéro d'origine n'existe pas, que la forme transparente, impalpable, méduséenne, de la structure du sujet est celle justement, qui va nous révéler d'où surgit la vertu de l'UN qui n'est point simplement d'être un signe, d'être la coche primitive de l'expérience du chasseur - même si c'est là qu'elle est née par hasard - que l'existence de l'UN et du nombre, loin d'être tout ce à quoi elle s'applique, est du lieu où loin

de lui être conséquence, elle engendre l'individu ; on n'a besoin de rien d'individuel pour mettre que la véritable priorité, spécificité du nombre tient aux conséquences de ce qui s'introduit dans les formes que j'essaie de présentifier à vous sous l'aspect topologique, dans l'effet sur ces formes de la coupure.
Il y a des formes qui se partagent tout de même effectivement en deux sur une seule coupure ; il y en a d'autres auxquelles vous pouvez en faire deux [coupures] sans que la forme disparaisse : elles restent d'un seul tenant. C'est ce qu'on appelle en topologie, le nombre de connectivité. C'est là l'usage et le privilège de ce que j'essaie de faire jouer devant vous - puisque c'est à des fins pratiques de représentations sous forme d'images - et ce que j'ai dessiné aujourd'hui au tableau qui consiste : sur la bouteille de Klein, à faire partir d'un point une coupure, une coupure, une seule - elles ont l'air d'être deux parce qu'elle passe deux fois par le même point – par paresse, par un certain sentiment de la vanité qu'a cette exposition de mes dessins sur un tableau si mal éclairé, je n'ai pas fait l'image qui aurait pu être complémentaire et qui est facile à imaginer.
Au niveau de ce cercle mythique - que j'appelle le cercle de rebroussement - prenez deux points opposés, faites passer la coupure à travers toute la longitudinalité de la bouteille de Klein jusqu'à un point opposé : puisque le cercle se rebrousse vous aurez la possibilité de le faire revenir au premier point, ainsi aurez-vous - joignant apparemment deux points opposés de cette circonférence que j'appelle cercle de rebroussement - ainsi aurez-vous une seule coupure. La propriété de cette coupure est de ne pas diviser la bouteille de Klein, simplement de permettre de la développer en une seule bande de Moebius. Rapprocher ces deux points jusqu'à ne faire qu'un, vous vous apercevrez que quelque chose vous était masqué dans l'opération précédente, puisque cette conjonction a - comme la figure qui est ici présentée vous le fait appréhender - a comme propriété, sans doute de laisser intacte la bande de Moebius, mais d'y faire apparaître un réseau du

résidu - les psychanalystes le connaissent bien ce résidu qu'il y a au-delà de la demande - ce résidu qui, aussi bien, est au-delà du transfert, ce résidu essentiel par quoi s'incarne le […] radicalement divisé du S, du sujet, c'est ce qu'on appelle l'objet(a).
Dans le jeu d'identification de la privation primordiale il n'y a pas seulement comme effet la manifestation d'un pur creux, d'un zéro initial de la réalité du sujet s'incarnant dans le pur manque ; il y a toujours à cette opération, et spécialement manifeste, spécialement surgissant de l'expérience frustrative, quelque chose qui échappe à sa dialectique, un résidu, quelque chose qui manifeste qu'au niveau logique où apparaît le zéro, l'expérience subjective fait apparaître ce quelque chose que nous appelons l'objet(a) et qui, de par sa seule présence modifie, incline, infléchit toute l'économie possible d'un rapport libidinal à l'objet, d'un choix quelconque qui se qualifie d'objectal. Ceci qui est si manifeste, est toujours présent ; ceci qui donne à toute relation à la réalité de l'objet de notre choix, son ambiguïté fondamentale, ce quelque chose qui fait que dans l'objet choisi, élu, chéri, aimé, toujours, le doute est là - pour nous essentiel de ce dont il s'agit - : que nous visons ailleurs. C'est cela que l'expérience analytique est faite pour mettre en évidence, est faite aussi pour nous faire nous questionner si le but de l'analyse est bel et bien de se satisfaire de l'identification (comme on le dit) du sujet à l'analyste, ou au contraire l'irréductible altérité, le fait de le rejeter comme autre - et c'est bien là le pathétique terminal de l'expérience analytique - au contraire, ne doit pas être, pour nous, la question, la question autour de laquelle doivent tourner, s'élaborer, tout ce qu'il en est, pour l'instant, dans l'analyse, des problèmes difficiles qui ne sont pas simplement le résultat plus ou moins thérapeutique, mais la légitimité essentielle de ce qui nous fonde comme analystes et d'abord ceci : ceci que précisément à ne point connaître, à ne point, au moins, avoir pointé où se situe ce que j'appelle l'opération légitime, il est impossible que l'analyste opère d'aucune façon, d'une

manière qui mérite ce titre d'être une opération, il est lui-même un jouet aveugle et pris dans la fallace, or cette fallace est justement la question qui se pose au terme de l'analyse.
Qu'est-ce, au niveau de la castration, que ce point, ce point que dans le schéma tripartite, la matrice à double entrée où j'avais essayé dans un premier abord de vous faire repérer de quelle façon s'interchange, à chacun de ces trois niveaux la répartition réciproque des termes du symbolique, de l'imaginaire et du réel, de vous faire repérer les choses dans une première approche, en parlant, non pas de position subjective mais, pour prendre, simplement un schéma freudien, d'un certain mode d'action ou d'état, d'excise, d'habitus comme on dirait dans la tradition arsitotélicienne et de répartir, par rapport à ces trois étages de la privation, de la frustration et de la castration, les choses à droite et à gauche, du côté de l'agent, et du côté de l'objet.
je vous ferai remarquer, si vous vous référez aux résumés qui ont été donnés à cette époque, que j'ai laissé complètement en blanc, ce qu'il en était au niveau de la place de l'agent de la castration. Or ce dont il s'agit, c’est justement de cette position dernière, du statut qu'il convient de donner, à cette dimension de l'Autre, au lieu de la parole comme telle, dans l'analyse.
Ici, vous le sentez bien, nous rejoignons toute la question de l'essence - pourquoi ne pas le dire ainsi, sous une formule heideggerienne - du Wesen der Wahrheit, du statut, si vous voulez, de la vérité.
C'est vers cette visée que - sans doute pas directement, mais après quelques étapes, où j'essaierai de mieux articuler pour vous, la prochaine fois, la dialectique de la demande et du transfert dans l'analyse - c'est vers cette visée dernière que nous nous dirigeons cette année.

Retour

lO Mars l965 Retour

Nous sommes restés, la dernière fois, au seuil de la demande, de la demande qui nous importe, de la demande analytique, de cette demande où s'inscrit le deuxième étage, de ce que - dans la matrice que j'ai rappelée la dernière fois au tableau - de ce qui dans cette matrice, s'inscrit comme frustration, de ce qui dans la théorie analytique moderne s'affirme effectivement comme central, dans une dialectique prise sous ce terme, expressément : la frustration.
Le vague dans lequel se soutient cette dialectique qui s'origine doctrinalement dans une référence au besoin du sujet, besoin dont l'inactualité serait - ce qui est à rectifier - dans la manoeuvre du transfert, que ceci qui nous pousse, qui nous a poussé depuis le temps que nous développons notre enseignement, à en démontrer les insuffisances génératrices d'erreur ; pour rectifier cette conception - nécessaire en effet - de la fonction de la demande, dans une plus juste référence à ce qu'il en est effectivement de la fonction du transfert : c'est pour cela que nous essayons d'articuler d'une façon plus précise ce qui se passe, de par l'effet de la demande. Et comment ceci ne serait-il pas exigé, si l'on s'aperçoit qu'à référer à cette dialectique de la frustration, tout ce qui se passe à l'intérieur de la thérapeutique, on désarime, on laisse aller à la dérive, on laisse en quelque sorte décrocher, au niveau d'un horizon théorique, tout ce qui est le départ, le fondement, la racine du message freudien, à savoir ce par quoi il s'origine dans le désir et la sexualité.
Ce en quoi, au « Je pense » du sujet du cogito, il substitue un « je désire » qui ne se conçoit, en effet, que comme l'au-delà inconnu - toujours non su par le sujet - de la demande ; cependant que la sexualité, qui est le fondement par quoi le sujet - le sujet en tant qu'il pense, se situe, se supporte de la fonction du désir - par quoi ce sujet est celui qui, à l'origine de son statut, est posé par Freud

comme celui auquel, étrangement, le principe du plaisir permet radicalement d'halluciner la réalité. Ce statut de départ - le sujet comme désirant en tant qu'il est sujet sexuel, qui est ce par quoi dans la doctrine de Freud, la réalité, originellement, fondamentalement, radicalement, s'hallucine - c'est ceci qu'il s'agit d'accorder, de rappeler, de coordonner, de représentifier dans la doctrine, de ce qui se passe dans l'analyse elle-même.
Nous ne le pouvons pas, à nous référer à l'opacité de la chose sexuelle, de la jouissance qui ne motive que de la façon la plus obscure, la plus mystagogique, la chose dont il s'agit et que j'ai appelé quelque part la chose freudienne.
Il n'y a là, offert à la compréhension que précisément ce qui donne à ce mot son sens dérisoire, à savoir : qu'on ne commence bien à comprendre qu'à partir du moment où on ne comprend plus rien.
Aussi bien, comment une technique qui est essentiellement une technique de parole s'infatuerait-elle de s'introduire dans ce mystère, si elle n'en contenait pas elle-même le ressort.
C'est pourquoi il est indispensable de prendre comme référence, la référence la plus opposée en apparence, à cette obscurité qualifiée faussement d'affective.
C'est pourquoi le départ, le fondement radical de la fonction du sujet, en tant qu'il est celui que détermine la langage, est le seul départ qui peut nous donner le fil conducteur, qui nous permette à chaque instant de nous repérer dans un champ.
Il peut paraître étrange à certains que nos références, cette année, aient frôlé ce que, plus ou moins proprement, j'entends - de ci, de là, par bribes et avec un ton de plainte - qualifier de hautes mathématiques - hautes ou basses qu'importe! - il est certain que ce n'est pas - pour être, comme elle l'est - situé à un niveau élémentaire, que ce soit là en effet, qu'elle soit la plus facile ; et n'en doutez pas, cette malheureuse petite bouteille, bouteille dite de Klein - prononcé klain ou de Klein, prononcé klin comme je prononce - dont je vous fais état cette année, il semble, il semble qu'aux mathématiciens eux-mêmes, qui s'occupent de ce domaine - assez nouveau, pas si nouveau, tout dépend

de la référence où l'on se tient dans l'histoire - il semble qu'elle n'ait pas en effet,(si je les en crois eux-mêmes, avec qui j'en discute quelquefois), qu'elle n'ait pas - cette petite bouteille - livré tous ses mystères encore.
Qu'importe ! Ce n'est pas hasard si c'est là que nous devons chercher notre référence puisque la mathématique - la mathématique, dans son développement de toujours, depuis son origine euclidienne, comme vous le savez - car la mathématique est d'essence grecque, et toute son histoire ne peut dénier qu'elle en porte la trace originelle. La mathématique, à travers toute son histoire, et toujours de façon plus éclatante, plus submergeante à mesure que nous approchons de notre époque, *de nos jours*, manifeste ceci qui nous intéresse au plus haut degré : c'est que quel que soit le parti que prenne telle ou telle famille d'esprit dans les mathématiques, préservant ou au contraire tendant à exclure, à réduire, à mathématiser même, l'intuitif, ce noyau intuitif qui, assurément, est là, irréductible et donne à notre pensée cet indispensable support des dimensions de l'espace - fantasmagorie insuffisante du temps linéaire - les éléments plus ou moins bien articulés dans l'Esthétique transcendantale de Kant. Il reste que sur ce support où, vous le voyez, je n'ai point inclus de nombre, encore que ce nombre, intuitif ou pas, nous offre un noyau tellement plus résistant, de consistance, d'opacité ; vous le voyez, tout l'effort - dont il s'agit de savoir s'il réussit au*x* mathématiciens - est de ce nombre, d'opérer cette réduction logique que, si réussie que chez certains elle nous apparaisse, nous laisse pourtant suspendus à quelque chose dont les mathématiciens témoignent qu'il reste irréductible : ce quelque chose qui fait appeler ces nombres, du prédicat de nombres naturels. Mais il reste - et je le souligne, témoigné de la façon la plus éclatante par tout ce qui s'est construit de plus récemment, et dont vous devez bien avoir l'idée de la dimension du foisonnement fabuleux qu'ils représentent depuis environ un siècle - qu'on saisit là, ce qui déjà est saisissable au niveau d'Euclide, c'est que c'est par la voie de l'exigence

logique qui fait que - de l'opération quelle qu'elle soit, de la construction mathématique - tout doit être dit, et d'une façon qui résiste à la contradiction.
Et ce « tout doit être dit : c'est à dire quelle que soit la bride, le support exténué d'intuition qui reste en ce quelque chose(***qui assurément n'est pas le triangle dessiné au tableau, ni découpé dans un papier, et qui pourtant reste support visualisable, imagination du rapport des deux dimensions conjointes qui suffisent pour le subjectiver***) que néanmoins, la moindre opération, celle d'une translation, d'une superposition (***il faut que nous justifiions en mots, ce qui légitime cette application d'un coté, sur un côté, de telle ou telle des égalités sur lesquelles nous établirons les vérités, à propos de ce triangle, les plus élémentaires***) ce « tout doit être dit » qui nous porte - maintenant que nous avons appris, non seulement à manipuler, mais à construire bien d'autres choses, d'une autre complication que le triangle - nous savons que ce « tout doit être dit » : c'est à partir de là que s'est construite, élaborée, échafaudée, tout ce qui, de nos jours, nous permet - cette mathématique - de la concevoir dans cette extraordinaire liberté qui ne se définit que par ce qu'on appelle le corps, c'est à dire l'ensemble de signes qui constitueront ce autour de quoi -pour une théorie - autour de quoi nous cernerons cette limite qui nous impose de ne nous servir que de ces éléments individualisés par des lettres, plus quelques signes qui les conjoindront. Ceci s'appelle le corps d'une théorie : vous y introduisez l'égalité quelconque, d'une des équations empruntée à ce corps, avec quelque chose de nouveau - purement conventionnel - par où vous lui donnez son extension et à partir de là, ça marche, c'est fécond! Vous êtes, à partir de là, capable de concevoir des mondes, non seulement à quatre dimensions, mais à six, à sept.
On me rappelait récemment que le dernier prix accordé - prix Nobel des mathématiques, qui s'appelle le prix Field - l'a été à un monsieur qui démontre qu'à partir de la septième dimension, la sphère - qui

jusque là était restée tout à fait homologue à la sphère des trois dimensions - la sphère change complètement de propriétés : ici, plus aucun support intuitif, nous n'avons plus que le jeu de purs symboles. Or ce « tout est dit » est épuisant car à propos du moindre théorème, ce « tout à dire » nous entraîne à écrire des volumes ; cette fécondité du «tout à dire» dont je parlais récemment avec un mathématicien, c'est de là qu'est sorti le cri :

« mais après tout, est-ce qu'il n'y a pas là, quelque chose qui a un certain rapport avec ce que vous faites en psychanalyse ? » .

Qu'est-ce que je lui réponds ? « Justement! ».

D'un autre côté, ce « tout à dire », une fois que c'est fait, n'intéresse plus le mathématicien, le mathématicien et aussi bien ceux qui l'imitent à l'occasion, les meilleurs des phénoménologues
Comme le dit quelque part Husserl, et justement dans ce petit volume sur l'origine de la géométrie :
Il n’y a - une fois que c'est fait ce vraiment « tout dit », qu’il l'est une fois pour toutes, qu’on n'a plus qu'à l'entériner, il n’y a qu'à en mettre le résultat, là quelque part et à partir avec ce résultat.
Ce côté évanouissant du « tout dit » épuisé sur un point dont il reste la construction, quel peut en être l'homologue, ou plus exactement la différence, quand il s'agit de ce « tout dire », si c'est là aussi la direction où nous devons chercher notre efficacité opératoire.
Assurément, ici apparaît la différence, car autrement, en quoi est-il besoin de recommencer pour chacun l'exploration de ce rapport - pourtant rapport de dire - qu'est la psychanalyse ?
C'est pourquoi l'interrogation radicale sur ce qu'il en est du langage, réduit à son instance la plus opaque : l'introduction du signifiant, nous a portés dans cet intervalle entre le zéro et le UN - où nous voyons quelque chose qui va plus loin qu'un modèle - qui est le lieu où nous faisons plus que de le

pressentir, où nous l'articulons, c'est là que s'instaure, vacillante, l'instance du sujet comme telle, d'abord suffisamment désignée par les ambiguïtés où ce zéro et ce UN restent dans les lieux mêmes de la plus extrême formulation logiciste.
J'hésite à faire des références - trop rapides et qui ne peuvent toucher que certaines oreilles - avec le fait que le zéro ou le un, naissant au dernier terme, soient bien, effectivement articulés. Pourquoi c'est l'un ou l'autre - selon les opérations - l'un ou l'autre qui représentera ce qu'on appelle, dans la formalisation des dites opérations, des éléments neutres. Ou bien encore que c'est dans l'intervalle du zéro et du UN que se situe ce quelque chose qui, dans l'ensemble des nombres rationnels, différencie deux intervalles entre le zéro et le UN où nous pouvons démontrer l'existence d'un non dénombrable, ce qui n'est pas le cas hors de ces limites.
Mais qu'importe, si une fois rappelé, situé - et quitte avec certains à en vérifier plus radicalement les fondements - nous avons ce statut .
Qui remarque que quelque degré de logification, de purification, de l'articulation symbolique où nous arrivions en mathématique, il n'y a nul moyen d'en poser devant vous le développement sur un tableau noir, en quelque sorte à la muette ? Il me serait impossible, si j'étais ici en train de vous faire un cours de mathématiques de vous faire suivre et entendre - la chose est de tous les mathématiciens reconnue - à la muette, en mettant simplement au tableau la succession des signes.
Il y a toujours un discours qui doit l'accompagner, ce développement, en certains points de ses tournants, et ce discours est le même que celui que je vous tiens pour l'instant, à savoir un discours commun dans le langage de tout le monde.
Et ceci signifie le seul fait que ça ait : ceci signifie qu'il n'y a pas de métalangage, que le jeu rigoureux, la construction des symboles, s'extraient d'un langage qui est le langage de tous dans son statut de langage commun. Qu'il n'y a pas d'autre statut du langage, que le langage commun, ce qui est aussi bien celui des gens incultes et celui des enfants.

On peut saisir ce qu'il en résulte, concernant le statut du sujet, sur la base de ce rappel, et tenter de déduire la fonction du sujet de ce niveau de l'articulation signifiante, de ce niveau du langage, que nous appellerons l'excise, en l'isolant, en l'isolant proprement de cette articulation même et comme telle : qu'ici le sujet situé quelque part entre le zéro et le un manifeste ce qu'il est et que vous me permettrez un instant d'appeler, pour faire image, l'ombre du nombre ; si nous ne saisissons pas le sujet à ce niveau dans ce qu'il est, qui s'incarne dans le terme de privation nous ne pourrons pas faire le pas suivant qui est d'appréhender ce qu'il devient dans la demande, dans l'aphasie en tant qu'il s'adresse à l'autre, c'est à dire que nous saisirons que l'ombre - la plus insuffisante pour le coup - de ce qui se passe quand le sujet, non pas, use du langage mais en surgit. Dans l'introduction d'une sorte de petit apologue emprunté, non pas au hasard, à une nouvelle de cet extraordinaire esprit qu'est Edgar Poe, La lettre volée notamment, qui, en raison d'une certains résistance, qu'elle offre à ces sortes d'élucubration pseudo-analytiques à propos desquelles on ne peut que penser que devrait être renouvelé, dans le domaine de l'investigation, quelque chose d'équivalent à ce que vous voyez sur les murailles, défense de déposer des ordures ici ; La lettre volée, à l'exception des autres productions de Poe, semble assez bien se défendre elle-même puisque, dans un certain livre, que beaucoup connaissent, en deux volumes, sur Edgar Poe, une personne titrée, La lettre volée n'a pas paru propre au dépôt de déjection.
La lettre volée, est en effet quelque chose d'autre. Ce passage subtil, cette sorte de sort fatal, d'aveuglement à propos d’un petit bout de papier couvert de signes, d'une lettre dont il ne faut pas qu'elle soit connue, ce qui veut dire que même ceux qui la connaissent, c'est à dire tout le monde, doit s'arranger à ne pas l'avoir lue. Dans l'introduction à cet apologue en effet, pour nous fort suggestif, j'ai donné une sorte de première tentative de montrer l'autonomie de la détermination de la chaîne signifiante du seul fait que s'institue la succession

la plus simple et au hasard, comme d'une alternance binaire, ce qui peut s'en engendrer à partir de groupements congrus mais non arbitraires, de ce groupement triple qui, intitulé dans l'articulation que j'en ai donné en lettres grecques, recouvre une autre façon que j'aurais pu avoir de les exprimer, qui est, à chacune de ces lettres de donner le substitut de trois signes dont chacun aurait été ou un zéro ou un l.
Pourquoi trois ? Qu'est le signe central ? Je ne m'occuperai que des deux signes extrêmes. La cohérence, la détermination
originale qui résulte de cette pure combinatoire, tient en ceci au dernier terme, qu'elle rappelle radicalement la suffisance minimale que nous pouvons nous faire de l'alternance de deux signes : le zéro et le un.

- Ce qui, de ces trois termes - je vous dis laissons le terme central pour l'instant vide - va du un au un, nous rappelle, dans le statut du sujet la fonction radicale de la répétition et en quoi l'énoncé de vérités se fonde sur une foncière intransparence.

- Le passage du un au zéro, symbole du sujet, du zéro au un, nous rappelle la pulsation de cet évanouissement le plus fondamental qui est ce sur quoi repose - analysé rigoureusement, le fait du refoulement et le fait qu'il inclut en lui la possibilité du resurgissement du signe sous la forme opaque du retour du refoulé. Ici j'ai dit le signe.

- Enfin, cette pulsation du zéro au zéro, qui serait le quatrième terme de cette combinatoire nous rappelle fondamentalement la forme la plus radicale de l'instance du Ich dans le langage, qui est celle qu'à un autre point j'ai essayé de faire supporter par ce petit « ne » fugitif - et dont on peut se passer dans le langage - qui est celui qui s'incarne dans « je crains qu'il ne vienne », dans « avant qu'il ne vienne », dans cette instance fugitive du sujet, qui se dit de ne pas se dire.

Mais ceci étant posé - simplement pour vous pointer dans quelle direction vous référer, pour retrouver dans mon discours passé un repère - je veux aussi aujourd'hui, accentuer quelque chose d'autre, dont peut-être ce n'est pas, en fin de compte - quoique je tente toujours de le faire assez imagé - l'importance : quel rapport, quel rapport entre ce sujet de la coupure et cette image, et cette image à la limite de l'image - vous allez le voir, car en fait ce n'en est pas une - que j'essaie ici de présentifier avec certaines références mathématiques, comme celles qu'on appelle topologiques, et dont la forme la plus simple - je m'en contenterai aujourd'hui - vous savez que c'est fondamentalement la même que celle de la bouteille de Klein, je vous le rappellerai d'ailleurs, et c'est inscrit au tableau : la bande de Moebius. Je sais que le débat de ce discours d'aujourd'hui a du vous fatiguer, c'est pour ça que nous allons tacher à faire de la petite physique amusante, quelque chose que j'ai déjà fait : je ne vous surprends pas. La bande de Moebius, vous savez comment c'est fait. Pour ceux qui ne sont pas encore venus ici, la bande de Moebius consiste à prendre une bande et à lui faire faire avant de la coller à elle-même , non pas un tour complet mais un demi-tour : 180° . Moyennant quoi, je le répète pour ceux qui ne l'ont point encore vu, vous avez une surface telle qu'elle n'a ni endroit ni envers, autrement dit, que sans franchir son bord une mouche - ou un être infiniment plat comme disait Poincaré - qui se promène sur cette bande, arrive sans encombre à l'envers du point dont il est parti. Ceci n'ayant aucune espèce de sens pour ce qui se passe sur la bande, puisque pour qui est sur la bande, il n'y a ni endroit ni envers. il n'y a endroit et envers que quand la bande est plongée dans cet espace commun où vous vivez, ou tout au moins vous croyez vivre. Il n'y aurait donc pas de problème vis à vis de ce qui peut se situer sur cette surface, pas de problème d'endroit ni d'envers et donc rien qui permette de la distinguer d'une bande commune, de celle qui est, par exemple, la bande qui me servirait de ceinture, à laquelle je n'aurais pas la malice de donner cette torsion finale. Néanmoins, il y a dans

cette bande des propriétés, non pas extrinsèques mais intrinsèques, qui permettent à l'être - que j'ai supposé y être limité par son horizon, c'est le cas de le dire - qui lui permettent quand même, de repérer qu'il est sur une bande de Moebius et non pas sur sa ceinture de corps.
C'est ceci, qui se définit en ce que la bande de Moebius n'est pas orientable. Ce qui veut dire que si le supposé être qui se déplace sur cette bande de Moebius, part d'un point en ayant repéré dans un certain ordre, son horizon, a, b, c, d, e, f, mettez autant de lettres que vous voulez ; s'il fait un mot - dans un certain sens, c'est la façon la plus rigoureuse, en l'occasion, de définir l'orientation - s'il poursuit son chemin sans rencontrer aucun bord, revenant au même point pour la première fois, il trouvera l'orientation opposée : le mot se lira d'une façon palindromique, dans le sens exactement inverse. Tel est ce qui fait, pour celui qui y subsiste l'originalité de la bande de Moebius.
Bon. Ces vérités premières étant rappelées, je commence, comme je l'ai déjà fait devant vous, à découper le bord de la bande et je vous rappelle ce que je vous ai déjà dit en son temps, à savoir ce qu'il en arrive. Il en arrive ces deux anneaux dont l'un reste le coeur de ce qui était primitivement la bande de Moebius, c'est à dire une bande de Moebius, et dont l'autre - sortons la bande de Moebius, n'est pas une bande de Moebius, mais une bande deux fois roulée sur elle-même, une bande orientable où il n'arrivera jamais à l'être qui y subsiste la mésaventure de voir son orientation renversée.
Si ce que je retire, je le fais de plus en plus large, je vais arriver à faire une coupure qui passe, comme on dit, par le « milieu » de la bande de Moebius : ceci, vous vous en rendez compte, n'ayant strictement aucun sens. En faisant la coupure passant par le « milieu » de la bande de Moebius, qu'est-ce que j'obtiens ?
J'obtiens ce qui se serait passé si j'avais réduit de plus en plus l'extraction des bords, il n'y a plus rien au milieu, à savoir qu'en retirant de la bande de Moebius tout ce qui est orientable, je m'aperçois que ce qui fait l'essence de la bande de Moebius,

c'est à dire sa non orientabilité ne gît strictement nulle part, si ce n'est dans cette coupure centrale qui fait, que je puis, cette bande de Moebius, simplement à la couper, la rendre une surface orientable.
Ce n'est donc pas, d'aucune façon, l'arrangement des parties de la bande de Moebius qui fait son caractère non orientable.
Sa propriété n'est point ailleurs que, justement, dans la coupure qui est la seule chose qui ait la forme de la bande de Moebius, à savoir qui ait nécessité, à un moment, le retournement de mes ciseaux. Comme vous le voyez dans la dernière opération, pour tout dire, ce qu'il y a d'analogue entre cette surface de Moebius et tout ce qui la supporte - c'est à dire des formes, appelons-les pour votre satisfaction et la rapidité, des formes abstraites, comme celles dont certaines sont ici représentées au tableau - ce qui en fait l'essence tient tout entier dans la fonction de la coupure. Le sujet, comme la bande de Moebius, est ce qui disparaît dans la coupure. C'est la fonction de la coupure dans le langage, c'est cette ombre de privation qui fait qu'il est dans l'annulation que représente la coupure, qu'il est sous cette forme, cette forme de trait négatif, qui s'appelle la coupure.
J'espère m'être suffisamment fait entendre et du même coup, avoir justifié cette introduction de la bouteille de Klein, pour autant que si vous regardez de près sa structure, elle est ce que je vous ai dit, à savoir la conjonction l'accollement, dans un certain arrangement qu'il faut bien maintenant que vous voyez comme purement idéal (disons : mieux qu'abstrait), l'arrangement de deux bandes de Moebius, comme ce que j'ai ici inscrit au tableau vous le représente, et vous le représenterait encore mieux, si, au caractère orienté de façon opposée des deux bords qui sont ceux ici de la bande de Moebius, je substituais leur dédoublement de la façon suivante : tel est le schéma de la bouteille de Klein.
Ceci, l'introduction de cette forme de la bouteille de Klein est destiné à supporter - à l'état de question pour vous - ce qu'il en est de cette

conjonction du S au A, à l'intérieur de laquelle va pouvoir pour nous se situer la dialectique de la demande. Nous supposons que le A est l'image inversée de ce qui nous sert de support à conceptualiser la fonction du sujet.
C'est une question que nous posons à l'aide de cette image. Le A, lieu de l'autre, lieu où s'inscrit la succession des signifiants, est-il ce support qui se situe, par rapport à celui que nous donnons au sujet comme son image inversée.
Car dans la bouteille de Klein les deux bandes de Moebius se conjoignent dans la mesure où, vous le voyez de façon très simple, sur la forme carrée que je viens sur le tableau moi-même de modifier, se conjoignent en ceci : c'est que la torsion d'un demi-tour se fait en sens contraire, si l'un est lévogyre, l'autre est dextrogyre.
Ceci est une forme d'inversion toute différente et beaucoup plus radicale que celle de la relation spéculaire à laquelle, dans le progrès de mon discours, elle vient effectivement, progressivement, avec le temps, à se substituer.
Si une bande de Moebius peut jouer ainsi par rapport à une autre, cette fonction complémentaire, cette fonction de fermeture, y a-t-il une autre forme qui le puisse ?
Oui, comme il est très évident depuis longtemps, puisque je l'ai produite devant vous sous d'autres formes : cette forme est celle qu'on appelle celle du huit intérieur.
Autrement dit, ceci : qui est une surface parfaitement orientable, une simple rondelle dont le bord est simplement tordu d'une façon appropriée.
C'est une surface orientable qui a un endroit et un envers et dont il suffit que vous y fassiez la coupure - favorisée par cette disposition - d'un bord à l'autre, pour voir que vous y créez effectivement, que vous créez à l'aide de cette forme, une bande de Moebius.
Cette forme-là, dont je vous ai déjà introduit la fonction comme demande, de se substituer au cercle d'Euler, est pour nous supporté d'être un instrument indispensable.
Vous verrez en quoi.

Disons tout de suite qu'il est ce qui nous permet de porter cette autre fonction, celle que j'appelle celle de l'objet (a) et le rapprochement de ces deux complémentaires : l'autre bande de Moebius dans la bouteille de Klein et le (a) dans celui-ci, nous permet de poser une seconde question :

Quels sont les rapports de l'objet(a) au A ?

La question vaut d'être posée tout de même !
Si la théorie analytique laisse en suspens, voire au point de laisser croire que laisser la porte ouverte au fait que cet objet(a) - que nous identifions à l'objet partiel - est quelque chose qui se réduit à un rapport biologique, au rapport du sujet vivant avec le sein, avec les fèces ou cybales, avec telle ou telle forme plus ou coins incarnée de l'objet(a), la fonction du phallus étant là tout à fait présente.
Si l'objet(a) dépend ou non du rapport avec le A - avec l'Autre, avec le statut que nous devons donner à l'Autre, au A par rapport au sujet - c'est bien là une question qui mérite d'être posée. Et si elle doit l'être, dans quelle mesure dépend-elle de ce rapport spécifique à l'Autre que nous symbolisons
de la figure B, à savoir de celle de la demande ?
Simplement, au passage, laissez-moi vous noter quant aux usages dont peut nous être - mais pas seulement à nous, aussi bien aux logiciens - cette forme du huit intérieur : observez-y, observez-y combien, à nous en tout cas, elle peut être d'un grand service. Car, supposons que nous ayons à définir - et nous ne manquons pas de le faire , et Freud lui-même, quand il meuble son texte de tel ou tel petit schéma qui l'illustre, le fait - si nous devons définir par un champ limité, par un champ du type cercle d'Euler, le champ où vaut, où prévaut le principe du plaisir, nous nous trouvons nous - par la doctrine autant que par les faits - dans une impasse. Cette impasse qui nous mène à parler d'un au-delà du principe de plaisir, à savoir, comment une doctrine qui a fait son fondement du principe du plaisir comme instituant comme tel toute l'économie subjective, peut y introduire ce qui est évident, à savoir, que toute la pulsation du désir va contre cette homéostasie, ce

niveau de moindre tension qui est celui que le processus primaire veille à respecter.
Observez comment, au contraire - et c'est peut-être là une voie autre que celle qu'on appelle purement dialectique, pour le concevoir - comment au contraire, ce n'est pas seulement parce qu'un cercle limite, définit, deux champs qui s'opposent - le bien et le mal, le plaisir et le déplaisir, le juste et l'injuste - que la liaison de l'un à l'autre s'établit. Si nous nous obligeons, au contraire, à considérer que tout ce qui est créé dans le champ du langage se trouve nécessité à passer par ces formes topologiques qui, elles, vont mettre en évidence ceci, par exemple, que, si nous définissons le champ de la bande de Moebius, comme étant celui du règne du principe du plaisir, il sera - ce champ - forcément traversé en son intérieur par l'autre champ résiduel, qui est créé par cette ligne que nous aurons obligatoirement si nous nous imposons de définir les champs opposés - non pas comme on le fait d'habitude, sur une sphère, sphère infinie si vous voulez, celle d'un plan, mais sphère découpant un champ intérieur, un champ extérieur - si nous nous obligions à le faire sur ceci où vous reconnaissez (je ne peux pas, aujourd'hui en recommencer la déduction) l'image qu'on appelle un bonnet croisé, qui est exactement celle où nous pouvons créer la division d'une bande de Moebius - vérifiez, vous verrez que ce champ est une bande de Moebius - et ceci, ce champ interne, champ de l'objet(a) dont ici je fais l'usage logique suivant : champ exclu du sujet, champ du déplaisir, ce champ du déplaisir traverse obligatoirement l'intérieur du champ du plaisir.
Et il nous restera - à partir de ce mode de concevoir - à penser le plaisir comme nécessairement traversé de déplaisir et à y distinguer, ce qui fait dans cette ligne de traversée, ce qui sépare le pur et simple déplaisir : c'est à dire le désir, de ce qu'on appelle la douleur, avec ce pouvoir d'investissement que Freud distingue avec tellement de subtilité et pour lequel l'intérieur, l'intérieur même de la surface que nous avons appelé (a) - que nous pourrions aussi bien appeler tout autrement à cette occasion, à savoir la portioncule ou tout ce que vous

voudrez, c'est dans la mesure ou cette surface est capable de se traverser elle-même, dans le prolongement de cette intersection nécessaire, c'est ici que nous situerons ce cas d'investissement narcissique : la fonction de la douleur, qui autrement reste, logiquement, à proprement parler dans le texte de Freud - quoique admirablement élucidé - impensable.
Bien sûr, ceci ne fait que recouvrir des choses bien connues depuis longtemps, et je me suis dispensé de vous donner ici la premiers phrase du chapitre II du Tao de king parce qu'alors, il aurait fallu que je commente chacun des caractères, mais ces caractères sont tellement - pour quiconque peut se donner la peine d'en appréhender la référence - tellement significatifs que l'on ne peut pas croire qu'il n'y ait pas là, quelque chose de la même veine logique, dans ce qui est énoncé en ce point originel pour une culture - autant que pour nous l'a pu être la pensée Socratique - de ce qu'il y a d'originel que, pour tout ce qui est du ciel et de la terre, que tous (le terme universel est bien isolé, posant la fonction de l'affirmative universelle) que tous sachent ce qu'il en est du bien, alors que c'est de cela que naît le contraire ; que tous sachent ce qu'il en est du beau, alors que c'est de cela que naît la laideur.
Ce n'est pas propos vain de dire que, bien sûr, définir le bon c'est du même coup définir le mal, car ce n'est pas une question de frontière, d'opposition bicolore : c'est un noeud interne ; il ne s'agit pas de savoir ce qu'on distingue, en quelque sorte comme on distinguerait les os supérieurs et les os inférieurs dans une réalité confuse, ce n'est pas de ce qu'il soit vrai ou pas que les choses soient bonnes ou mauvaises, qu'il s'agit - les choses sont - c'est de dire ce qu'il en est du bien, qui fait naître le mal ; le fait, non pas que cela soit, non pas que l'ordre du langage vienne recouvrir la diversité du réel, c'est l'introduction du langage comme tel qui fait - non pas distinguer, constater, entériner - mais qui fait surgir la traversée du mal dans le champ du bien, la traversée du laid dans le champ du beau.

Ceci est pour nous essentiel, capital, dans notre progrès, nous allons le voir. Car il s'agit maintenant de passer de cette articulation première des effets de la lexis - isolés en quelque sorte d'une façon artificielle - dans le champ de l'Autre et de savoir quel est cet autre.
Cet autre nous intéresse, pour autant que nous analystes, nous avons à en occuper la place.
D'où l'interrogeons-nous cette place ?
Partirons-nous - pour avancer et parce que l'heure nous talonne - partirons-nous de la formule autour de quoi nous avons essayé jusqu'à présent de centrer l'accrochage, l'abord de l'activité analytique, à savoir : le sujet supposé savoir ? Car bien sûr l'analyste ne saurait être conçu comme un lieu vide, le lieu d'inscription, le lieu - c'est un peu différent, et nous verrons ce que ça veut dire - de retentissement, de résonance pure et simple de la parole du sujet. Le sujet vient avec une demande : cette demande, je vous l'ai dit, il est grossier, il est sommaire, de parler d'une demande purement et simplement originée dans le besoin. Le besoin peut venir à se présentifier, à s'incarner - par un processus que nous connaissons et que nous appelons le processus de la régression - à se présentifier, à « s'instantifier » dans la relation analytique, il est clair que le sujet, au départ, vient s'installer dans la demande mais que, de cette demande, nous avons à préciser le statut.
Il est certain que préciser ce statut nous commande de repousser d'emblée le schéma - de toute façon insuffisant et sommaire - qui est celui qui est promu par la théorie de la communication, théorie de la communication réduisant le langage à une fonction d'information, au lien d'un émetteur à un récepteur ; elle peut à l'occasion rendre des services, des services d'ailleurs limités puisque ,aussi bien, de toute façon, leur origine, à ne pas être détachée du langage, impliquera, dans leur usage - je parle des schémas de la doctrine de l'information — toutes sortes d'éléments confusionnels ; il est inadmissible de référer à aucune ordination, ou cardination, - en fonction d'un horizon réduit : la fonction réciproque du code et du message - tout ce qu'il en est de la

communication. Le langage n'est pas un code, précisément parce que, dans son moindre énoncé, il véhicule avec lui le sujet présent dans l'énonciation.
Tout langage - et plus encore celui qui nous intéresse : celui de notre patient - s'inscrit, c'est bien évident, dans une épaisseur qui dépasse de beaucoup celle, linéaire, codifiée, de l'information. La dimension du commandé , la dimension du quémandé, la dimension du demand : en anglais, le demand est une formule plus forte que dans notre langue - demand en anglais c'est exigence - et l'on ne peut que sourire de l'article de quelqu'un qui, s'étant fait une spécialité du tact en psychanalyse, fait une grande découverte, découverte d'une merveille des effets catastrophiques qu'il a eu à aborder l'interprétation de tel ou tel des détours du discours de son analysée, en lui disent qu'elle demandait (to demand), en employant to demand au lieu de to need. Seule une profonds nuance de la langue anglaise - comme d'ailleurs c'était bien le cas à cette époque, de ce nouveau venu en Amérique - peut expliquer le brillant d'une telle découverte.
Quémander, c'est à dire to beg, la position opposée ; c'est entre ce to beg et ce to demand, ce commander et ce quémander - qui entre nous, je vous le signale, n'ont absolument pas la même origine : ce n'est pas parce que les mots viennent à s'assimiler à […] le sort et la signification dans l'usage de la langue, que vous pourrez d'aucune façon rapporter quémander à quelque conjugaison de ***quey*** avec ***mandare***, quémander vient de ***caïmand*** qui au 14ème siècle, désignait le nom d'un mendiant.
Ceci étant dit, au passage, c'est dans cette dimension que nous devons d'abord interroger la demande : dans la dimension de savoir - si, faute de pouvoir nous référer d'aucune façon bien sûr, à aucune théorie extra-plate de la transmission, de ce qui se passe dans le langage comme quelque chose qui s'inscrit en termes d'injonction - où allons-nous chercher l'épaisseur ?
Est-ce dans le sens de l'expression de celui qui s'exprimait comme ceci : qu'après tout, toute parole est sincère puisque c'est bien - par quelque parole

que ce soit - ce que j'exprime, c'est l'état de mon âme, comme on dit quelque part dans Aristote, au début du Peri-psukês. Ces gens assurément avaient l'âme noble, et aussi bien d'ailleurs, il y aurait quelque mauvaise foi à isoler ce qu'écrit Aristote à ce niveau, du contexte. Ce qu'écrit Aristote n'est jamais à repousser si rapidement. Quoi qu'il en soit, à le lire d'une certaine façon, c'est là, la source de beaucoup d'erreurs.
La pensée que le langage, de quelque façon, exprime toujours, à l'opposé du communiqué quelque chose qui serait le fond du sujet, et d'une pensée radicalement fausse, et à laquelle spécialement un analyste, ne saurait en aucune façon s'abandonner.
Est-ce que vous vous figurez que quand je vous parle, je vous parle de mon état d'âme ? J'essaie de situer ce qu'il en est, des conséquences d'avoir à se situer, à habiter le langage articulé. Et ceci peut être poursuivi jusqu'aux dernière limites, à savoir jusqu'à la forme la plus élémentaire, la plus réduite de ce qui est d'un énoncé, un énoncé réduit lui-même, à l'interjection, comme se sont, exprimés depuis Quintillien, les auteurs, concernant les parties du discours - interjection, cette phrase ultra réduite, ce comprimé de phrases, cette holophrase, comme dirait certains, employant un terme des plus discutables - interjection, c'est dans la pensés des anciens réthoriciens quelque chose qui est à isoler à l'intérieur de la phrase, et très précisément quelque chose qui fait surgir l'image et la fonction de la coupure.
Est-ce qu'une interjection - d'aucune façon que nous pouvons l'avancer, comme on la voit trop facilement et fréquemment référer, comme quelque chose qui serait l'exclamation pure et simple, quelque chose dont trace l'ombre cette ponctuation qui s'appelle le point d'exclamation - est-ce qu'à regarder une chose, telle qu'elle se passe au-delà des apparences simulatoires, vous ne pouvez pas ne pas voir qu'il n'y a point une seule exclamation, si réduite que vous la supposiez dans la vocalise, qui soit - vous sentez bien qu'il y a un mot que je ne veux toujours pas prononcer : c'est le mot cri - qui soit un cri.

Si je dis : « ah !», à quelque moment que ce soit, et même, me réveillant d'un knock-out, je « t'appelle », et si je dis « oh !», c'est une sorte de pente, c'est un « oh » que je vais déposer quelque part dans le champ de l'Autre pour qu'il y soit là comme un germe, je t'autrifie ou je t'autruche comme vous voudrez, et si je dis « eh !», et bien c'est que je t'épie, oui.
Il y a toujours dans l'interjection cette fonction infiniment variée, j'ai pris les termes les plus grossiers et exprès les plus sommaires, mais il y a bien sûr d'autres interjections.
Tout ceux qui se sont un peu penchés sur le problème, et je n'ai qu'à vous prier de vous référer au livre de Brondal sur les parties du discours, où vous y verrez que les interjections, il éprouve le besoin de s'apercevoir qu'il y en a qui seront qualifiées de situatives, résultatives, supputatives, il n'y a pas d'interjection qui ne se situe exactement quelque part dans la coupure entre le S et le A, entre le S et le lieu de l'Autre, lieu de l'Autre où l'Autre est présent.
Est-ce que je vais aller aujourd'hui jusqu'au cri, ou est-ce que j'en réserve la fonction pour la prochaine fois ? Je crois que j'adopterai cette deuxième position parce que, aussi bien, c'est là que se fera, assez bien, la coupure. Je commencerai la prochaine fois en vous parlant du cri parce que je ne peux pas séparer ce que j'ai à vous dire du cri, de ce que j'ai à vous dire de ce que, soi-disant des personnes bien intentionnées - il est vrai, en passe de se faire valoir, ailleurs, dans des endroits où l'on parle bien étrangement des relations analytiques - de ce que une personne bien intentionnée, a déclaré avoir cherché, de tout son coeur, à la loupe, dans mes écrits, et que soi-disant, il n'y aurait nulle part : la place du silence.
Eh bien, si cette personne avait mieux cherché et repéré dans mon graphe, la formule, le schéma, l'articulation, qui conjoint le $ avec le D, en les joignant par le poinçon (conjonction-disjonction, inclusion-exclusion), il se serait peut-être aperçu, que si c'est justement en corrélation à la demande que, là, apparaît pour la première fois le $, ça

n'est peut-être pas tout à fait sans rapport avec cette fonction du silence, mais à vrai dire on aime mieux en parler dans certains endroits en ternes émotionnels ou d'effusion. C'est à cette heure de silence qu'un analyste - dont, après tout, il n'y a pas lieu que je n'esquisse pas ici le profil puisque j'aurai à y revenir comme à un exemplaire typique d'une certaine façon d'assurer la position analytique - que c'est l'heure où la solution de la névrose de transfert selon lui - et il s'est trouvé un très large public pour venir entendre de pareils cautions - ou la solution de la névrose de transfert se trouve dans le procédé dit de l'aération, comme il s'exprime : « on ouvre les fenêtres », solution indiquée à la névrose de transfert, il est vrai qu'après une certaine façon d'articuler le transfert lui-même, on voit mal dans quel ordre de référence on pourrait trouver l'indication de sa solution. Je vous parlerai donc, pour commencer mon discours la prochaine fois du silence, quand je vous aurai parlé du cri.

Mais pour aujourd'hui terminer sur quelque chose qui, après une séance, mon Dieu, aussi rude, puisse vous distraire. Pour que vous puissiez emporter un petit peu, quelque chose d'amusant, je vais vous raconter une histoire que vous pourrez voir reproduite à l'année 1873 du Journal de Dostoïevsky. C'est une illustration que j'ai - si je puis dire - piqué pour vous comme une façon de présentifier, d'imager, ce que je viens de dire sur l'interjection, autrement dit sur la phrase ultra-réduite, voire monosyllabique ; et vous allez voir que, une interjection - si surgissante, qu'on la suppose, de je ne sais quelle ultime radicalité - est bien autre chose que ce que nous pouvons ainsi en penser : qu'elle est au contraire, essentiellement, non seulement à la limite du sujet et de l'Autre, mais dans la présentation du monde du sujet à l'Autre, dans l'instauration même de ses fondements les plus radicaux.

Ceci dit, préparez-vous à la voir illustrée de façon humoristique. Dostoïevsky raconte qu'un soir, voguant dans les rues de Moscou, il se trouva naviguer de concert avec un groupe de quelques personnes assez bien vodkaïsées. Ces personnes, comme il convient,

étaient dans un débat fort animé, et il s'agissait de rien moins que des références les plus universelles, cosmiques, et ce qu'il nous dépeint est ceci : Tout d'un coup, l'un d'entre eux conclut ce débat en poussant, nous dit-il - il s'agit du russe : je ne peux pas faire ici de vains jeux avec une langue que je ne connais pas, nous chercherons un équivalent - il s'agit d'un mot, nous dit-il, de toute façon imprononçable. Ce mot il le prononce à la façon d'une espèce de jet de mépris universel, décidément : tout ça, c'est de la « » ce que vous pensez. Ceci dit de la façon la plus convaincue, à quoi un autre plus jeune et tout aussi sur la pointe de ses ailes, s'approche et répète le même mot toujours imprononçable, d'un ton interrogateur. A la suite de quoi un troisième surgit qui pousse le même mot à la façon d'un rugissement, d'un aboiement vers le ciel, au point de se casser la voix, une sorte d'enthousiasme, à la suite de quoi le second qui a parlé, vient tout de même, près du premier et dit alors: « tout beau, nous parlons de choses sérieuses, nous étions au niveau du débat philosophique, qu'est ce vous venez ici introduire dit-il, à vous casser la voix. » Moyennant quoi le quatrième - car trois seulement sont intervenus jusqu'à présent, vous avez remarqué les quatre répliques que j'ai données jusqu'à présent - le quatrième intervient donc parlant au cinquième et reproduit le même mot, cette fois-ci à la façon d'une révélation, d'un eurêka, la vérité vient de l'illuminer, c'est ce mot qui est la clé de tout. Moyennant quoi, un autre d'aspect plus maussade, nous dit Dostoïevsky, répète plusieurs fois à voix basse ce mot comme pour dire que, de toute façon, il convient de ne pas perdre la tête, ce qui donne quelque chose d'à peu près comme ceci :

« Merde », « Merde ? », « Merde », « Merde », « merde, merde, merde ».

Retour

l7 Mars l965 Retour

Peut-être aurais-je eu aujourd'hui prétexte à vous demander un peu de repos. Comment renvoyer tant de monde, et d'autre part, jusqu'à un certain point, le temps me presse, insuffisant il l'est presque à tenir la trajectoire que je me suis assigné cette année. Je vous demande votre attention dans la mesure surtout où je puis être amené à aller assez vite dans la ligne que j'entends aujourd'hui tendre d'un point à un autre, et qui répond à ce que j'ai déjà annoncé, voire amorcé la dernière fois concernant ce qu'au point où nous en sommes, d'une reprise
je dirais, plus que de l'expérience, de la technique analytique, à partir de cette affirmation : qu'elle n'est pensable - je ne dis pas praticable - qu'elle n'est pensable qu'à partir d'une notion tout à fait articulée du sujet, du sujet comme tel, du sujet tout au moins tel que j'ai essayé, pour vous, de le focaliser autour d'une certaine conception de ce qu'est l'expérience du cogito cartésien, et de ce qu'il introduit de nouveau du point de vue de l'être, quant à la position pensée de celui qui va s'offrir à quelque chose qui s'appelle la psychanalyse.
Il n'est point nécessaire pour autant que le sujet le sache. Si la formule clé qui nous donne la place dans l'expérience de l'inconscient, c'est :

« il ne savait pas que »,

c'est là le statut, tel que je vous l'ai introduit l'année dernière, de cette pulsation ou apparaît ce quelque chose dont on peut dire qu’au moins si elle ne se révèle, elle se trahit et comme déjà l’écrit cris nous l'allègue, la formule d'Héraclite parlant d'Ohanax, du prince, de celui à qui appartient le lieu de la divination :

ὁ ἄναξ οὗ τὸ μαντεῖόν ἐστι τὸ ἐν Δελφοῖς, οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει ἀλλὰ σημαίνει.

« Le maître dont l'oracle est à Delphes ne dit pas, ne cache pas, mais signifie ».

Il n'y a pas d'autre traduction possible - ce n'est pas […] qui est employé - il n'y a pas d'autre traduction possible que celle-ci : il signifie. Ce signifiant, c'est celui qui le recueille qui en fait quelque chose et littéralement : ce qu'il veut. Chacun sait qu'a l'endroit de ce : « ce qu'il veut » l'analyste n'est pas dans une position simple, que de ce : « ce qu'il veut » il se sépare par toutes sortes de murailles qui sont : d'expérience, de principe, de doctrine...
Mais, quand il s'agit d'aborder ce que j'ai appelé la dernière fois, le second étage de l'usage de la parole dans l'analyse, il nous importe, ce second étage - dont on peut dire, qu'il a été au cours des années freudiennes et post-freudiennes, fort bien exploré, fort bien développé - il s'agit pour nous de situer ce qui, à ce second étage appartient, et aussi ce qui constitue sa frontière et sa limite.
Comme référence, dans ce défrichage qui est ici le mien et dont vous pensez bien que ce n'est pas par hasard, si au moment de reprendre aujourd'hui mon discours, je vous indique, désigne - si c'est un autre geste que celui que j'évoquais tout à l'heure - que c'est de la position de l'analyste que - pour moi, pour vous, parce que vous attendez ici - il s'agit de partir.
J'ai rappelé au tableau, d'une façon encore plus simple, je dirai presque fruste, ce qui, dans le premier temps, de ce défrichage, quand - pour des analystes dont il faut bien dire que, jusque-là, bien souvent dans le langage, pour eux, ces trois espèces de formes de la dialectique du manque qui s'appellent : privation, frustration, castration, étaient employées de façon presque interchangeable - quand j'ai rappelé que, au niveau de la référence au symbolique, à l'imaginaire et au réel, il convenait de voir qu'il y avait quelque chose, à ces trois niveaux, de radicalement différent : que la frustration - je dirais, simplement à l'analyser de façon sémantique - c'est quelque chose qui porte en soi, dans son centre, son essence et si l'on peut

dire, son acte, c'est en vain, cette chose qui fuit, cette fraude, ce frustrage qui en fait - incontestablement de son statut - de la déception sous son versant le plus imaginaire, et que ceci n'excluait pas que sa référence objectale fut quelque chose de réel, que d'autre part ce qui en était le support et l'agent - l'Autre pour l'appeler par son nom - ne pouvait être pour nous situé que sous la forme la plus générale du lieu du symbolique, qu'il n'y a frustration, à proprement parler, que là où quelque chose est revendicable et qu'aussi bien - c'est la dimension qu'on ne saurait éliminer de sa définition - qu'aussi bien est-ce là le cadre le plus large où a paru, à l'expérience des psychanalystes, se situer la situation quotidienne, l'au jour le jour de ce que peut découvrir par étape, une expérience analytique quand il s'agit de le conjoindre dans le hic et nunc du rapport à l'analyste.

Est-ce là quelque chose dont nous puissions d'aucune façon nous contenter ? Quand il s'agit d'articuler cette frustration il ne se peut que tout ce qui s'énonce dans le discours de l'analyste ne s'inscrive dans le double registre de la demande. Qui parle ? Ce qui est une question qui se pose depuis le départ, depuis le premier pas dans l'analyse : l'analyse, le sujet vient la demander. Qu'est-ce qu'il vient demander dans l'analyse ? Toute la littérature psychanalytique quand elle se porte sur cette expérience, sur, comme disent certains, ce vécu des étapes analytiques, elle s'emploie à dévoiler, à manifester ce qui, à travers quelque chose, qui est fait à la fois de repérage, mais aussi de construction, et là-dessus la pensée de ce que vit l'analyste, a démonté, a conjoint, a justifié la succession de ce qui se présente aux diverses étapes de l'analyse comme demande.

Or, la conjonction de cette demande avec quelque conception génétique que ce soit, ne saurait s'opérer sans qu'en fait s'y présente une certaine marge d'arbitraire. Car, à la vérité, ce qui est fait, je veux dire, effectivement par les auteurs - ceci n'est pas sans devoir nous arrêter - se réfère, ose se référer, à une fonction, en quelque sorte, je ne dirai pas biologique, car ce serait déjà faire

intervenir là un registre d'un niveau élevé qui n'est certainement pas en cause, à ce niveau simple que nous appellerons celui du rapport vital, tout simplement, et même - disons un peu plus - du rapport charnel : la dépendance, la dépendance physique, animale, où le petit enfant se trouve par rapport à sa mère, est invoquée, comme étant ce quelque chose qui définit, donne, met, au premier arrière-fond de ce sur quoi va se développer la demande, ce que nous appellerons la position anaclitique, avec la plupart des auteurs analystes. Qu'on y conjoigne - à cette conception dont, d'ailleurs, le terme central est pris à la plume de Freud - qu'on y conjoigne une notion comme celle de l'auto-érotisme primordial où encore du narcissisme primaire, de cette époque, où dans une étape tout à fait initiale de sa venue au monde, le sujet dans la théorie freudienne, est conçu comme ne faisant - comme on l'explique très couramment dans plus d'un endroit - qu'une seule unité ou qu'un seul être, comme vous voulez, avec l'être dont il vient de se détacher, avec l'être du ventre duquel il vient de sortir ; c'est là quelque chose qui est associé à cette position dite anaclitique qui se révèle dans l'exercice, par le sujet, de sa fonction de demande. Or, il y a là incontestablement un saut, parce que, après tout, s'il n'est point impossible que cette position anaclitique - qui, tout de même, si elle est là présente dans le traitement, n'a rien à faire avec la position de dépendance vitale dont je vous parlais tout à l'heure, dont je vous parlais à l'instant - si cette position anaclitique peut être conçue, doctrinée plus exactement, comme de même niveau, dans la structure imaginaire, que la position narcissique, il n’en restera pas que la question soit tranchée de la relation primaire à la mère ; néanmoins, au moins quelque chose serait-il exigé qui en justifie le joint, et qui nous assure qu'il ne s'agit pas - dans cette image souvent évoquée au cours du traitement analytique - d'un appui pris, fusionnel, d'une aspiration au retour comme aux origines, conçues sous leur forme, comme je le disais tout à l'heure, la plus charnelle ; il ne s'agit pas là d'un fantasme à proprement parler, que nous pouvons là-dessus faire

appui sur quelque continuité où se traduirait l'empreinte qui, elle, serait au-delà du langage.
0r, jusqu'à présent, rien ne nous l'assure, pour autant que ce domaine de la demande étant exploré, nous pouvons toujours justifier ce qui y apparaît de plus paradoxal, sans nous référer à ses origines concrètes, qui sont celles qui seraient à concevoir comme fondamentalement celles du nourrissage, nourrissage, si tant est qu'il apparaît essentiel dans quelque chose qui, ici ou là, peut apparaître comme constant, ou gravé dans l'histoire du sujet, ce n'est point tant parce qu'il a été en fait et réellement que dans une fonction, dans une fonction qui est autre, qui fait en particulier de ce qui sert dans l'analyse à ce nourrissage de symbole, à savoir le sein maternel, est absolument - exclusivement, vues les métamorphoses sous lesquelles nous avons à le repérer et à le voir se traduire - absolument exclusif d'une pure et simple expérience concrète.
Caractère du premier aspect symbolique, métabolisable, métonymisable, traductible et très tôt - c'est là l'intérêt de l'expérience kleinienne - son apparition très tôt sous la forme, - pourquoi ne pas le dire ? - déguisée, entstellt, déplacée du phallus, c'est là quelque chose qui doit attirer notre attention et nous faire ne pas nous contenter de quelque […]quels que puissent être le poids, la commodité, de voir les recoupements - souvent fallacieux - que nous pouvons trouver dans l'observation directe, qui doit au moins nous faire mettre en suspens le statut de ses origines.
Car cette expérience de la demande, cette analyse centrée sur le stade où le sujet incarne sa parole, ce n'est plus le sujet dont nous avons marqué le statut au niveau du plus radical du langage, du trait unaire et du statut de privation où le sujet s'installe.
Comment ne sent-on pas qu'il est à retenir de l'expérience ainsi centrée, ainsi articulée, que ce qui est venu au cours des ans et par étape, en donnant matière à arguer de façon assurément nuancée, subtile, parce qu'extrêmement divisée - je dirais d'école à école, si tant est que ce terme permette d'assurer des limites bien nettes à l'intérieur de

l'analyse - que ce quelque chose, dont cette expérience nous apporte le témoignage, c'est la découverte, c'est la manipulation, c'est la mise au point, c'est l'interrogation précise qui s'est centrée depuis Karl Abraham jusqu'à Mélanie Klein, et depuis se multipliant en des efforts multiples, d'en assurer la venue : l'objet partiel, ce que dans notre discours ici, j'articule comme étant le (a).
Je m'excuse, je suis un petit peu fatigué. Vous entendez vraiment très mal ? Merci de m'en avoir averti. Je pense que la diversité, la variété de ce (a), si tant est que la liste que je vous en ai faite ici, non pas déborde, mais assurément articule d'une façon différente leur ampleur, sans pour autant - du tout - aller dans le sens de ne pas retenir les réductions majeures auxquelles l'expérience analytique, ces objets (a), les soumet.
La prévalence de l'objet oral - si tant est qu'il est appelé communément le sein - de l'objet fécal, d'autre part, si nous le mettions sur le même tableau ou le même pourtour que celui où se situe tout ces objets, articulés sans doute dans l'expérience analytique, mais de façon infiniment moins assurée quant à leur statut que nous le faisons, à savoir, le regard et la voix, il faut que nous nous interrogions comment, que nous nous interrogions sur le fait de savoir comment l'expérience analytique peut y trouver le statut fondamental de ce à quoi elle a affaire dans la demande du sujet.
Car après tout, ça ne va pas de soi que d'abord cette liste soit aussi limitée. Et sans doute, le privilège de ces objets s'éclaire d'être chacun dans une certaine homologie de position, à ce niveau de joint que j'évoquais la dernière fois, entre le sujet et l'Autre.
Néanmoins, il n'est pas à dire, que ce que le sujet demande - dans la demande à l'Autre - ce soit le sein. Dans la demande à l'Autre, le sujet demande tout ce qu'il peut avoir à demander au premier abord, dans l'analyse par exemple : que l'Autre parle.
Il y a quelque chose d'abusif, d'excessif, à aussitôt traduire ce qui est caractéristique de la demande, à savoir que c'est vrai : il est demandé quelque chose que l'analyste aurait, mais ce qui est demandé comme

ce qu'il a, c'est en fonction d'une autre chose, que l'analyste lui-même pose comme la vraie visée de ce que demande le sujet.
Ceci mérite qu'on s'y arrête. Ceci mérite qu'on s'y arrête quand cet objet(a) s'installe ainsi, moins comme la pointe de la visée, que comme ce qui aurait dans une certaine béance, qui est celle créée par la demande, et ce sur quoi la dernière fois j'ai insisté, poussant mon pinceau de lumière dans le sens d'aller chercher la demande et la phrase sous sa forme la plus ramassée : celle qui pourrait passer pour être au niveau de l'expression pure et simple, et que là, dans l'interjection, j'ai insisté à vous montrer que ce qui fait sa valeur et son prix, sa spécificité - d'autant plus saisissable qu'elle est ici plus ramassée - c'est qu'elle vient toujours frapper au joint du sujet et de l'Autre. Que ce que l'interjection, en apparence la plus simple impose à l'interlocuteur, c'est cette référence commune au tiers qu'est le grand Autre, et c'est quelque chose qui a toujours, plus ou moins, invité à prendre du recul, à tempérer, à reconsidérer, à revoir, à ré-opposer, à rediriger le regard vers quelque antérieur interlocuteur ; assurément on peut poser la question, entrevoir s'il n'est pas quelque incidence plus réduite, plus simple, plus efficace aussi, du langage.
Toute la théorie de Pierre Janet est construite sur la théorie du commandement, l'ordre donné, en tant que de celui qui parle, au bras qui agit, il instaure une sorte de statut commun, inaugural, dans l'instance de la conduite humaine.
Chacun sait que l'analyse ne peut pas se contenter de cette reconstruction qui n'est que reconstruction au tableau noir, et que ce qu'il en est du guvernator sur les barques égyptiennes - de celui, qui de sa baguette rythme le battement des rames - n'est pas quelque chose qui soit du statut du sujet effectif, qu'il n'y a d'ordre qui ne soit référence à un sur-ordre.
Assurément la question se pose des cas, où l'ordre va cheminer pour aller droit à son but et se manifester efficacement dans ce qu'on appelle la suggestion.
Mais qu'est-ce que nous montre l'analyse si ce n'est

que, dans ce cas, la suggestion fonctionne par rapport à ce terme tiers qui est, dans ce cas-là, celui du désir inconnu.
C'est au niveau de la répercussion, de l'intérêt obtenu du désir inconscient, que celui qui sait manier cette sorte de téléguidage - ce qu'on appelle la suggestion - prend son point d'appui, et s'il ne l'a pas, la suggestion est inefficace.
Qu'on puisse le prendre par des moyens extrêmement primitifs comme celui de la boule de cristal, est simplement là pour nous montrer la fonction éminente par exemple du point brillant au niveau de l'objet(a).
Il y a donc toujours cette référence tierce dans l'effet de la demande et pourtant, n'est-il pas possible de découvrir quelque part, ce qui aurait le privilège de nous faire saisir quelque chose dont nous avons besoin, à savoir quel est le statut, quelles sont les limites, de ce champ du grand Autre, auquel nous avons été amenés, amenés au niveau de l'expérience, qui est celle du champ - du champ d'artifice - assuré à la parole dans la psychanalyse ; c'est ici que j'espère que l'objet que j'ai fait tout à l'heure circuler dans vos rangs, à savoir la reproduction du tableau célèbre d'Edouard Munch qui s'appelle Le Cri, est quelque chose - une figure - qui m'a semblé propice à articuler pour vous un point majeur, fondamental, sur lequel beaucoup de glissements sont possibles, beaucoup d'abus sont faits, et qui s'appelle le silence.
Le silence, il est frappant que pour vous l'illustrer, je n'ai pas trouvé mieux, à mon sens, que cette image que vous avez tous vue je pense, maintenant, et qui s'appelle Le Cri.
Dans ce paysage singulièrement dépouillé, dessiné par le moyen de lignes concentriques, ébauchant une sorte de bipartition dans le fond, qui est celle d'une forme du paysage, à son reflet, un lac aussi bien , formant trou est là au milieu, et au bord : droite, diagonale, en travers barrant en quelque sorte le champ de la peinture, une route qui fuit. Au fond, deux passants, ombres minces qui s'éloignent dans une sorte d'image d'indifférence, au premier plan cet être, cet être dont - sur la reproduction qui est

celle du tableau - vous avez pu voir que l'aspect est étrange, qu'on ne peut même pas le dire sexué. Il est peut-être plus accentué dans le sens d'un être jeune et d'une petite fille dans certaines des redites qu'en a faites Edouard Munch, mais nous n'avons pas de raison spéciale de plus en tenir compte.
Cet être, cet être ici dans la peinture d' aspect plutôt vieillot - au reste forme humaine si réduite, que pour nous, elle ne peut pas même manquer d'évoquer celles des images les plus sommaires, les plus rudement traitées de l'enfance phallique - cet être se bouche les oreilles, ouvre grand la bouche, il crie.
Qu'est-ce que c'est que ce cri ? Qui l'entendrait, ce cri que nous n'entendons pas, sinon justement qu'il impose ce règne du silence qui semble monter et descendre dans cet espace à la fois centré et ouvert. Il semble là que ce silence soit en quelque sorte le corrélatif qui distingue dans sa présence ce cri de tout autre modulation imaginable, et pourtant, ce qui est sensible, c'est que le silence n'est pas le fond du cri, il n'y a pas là rapport de Gestalt : littéralement le cri semble provoquer le silence et, s'y abolissant, il est sensible qu'il le cause. Il le fait surgir, il lui permet de tenir la note. C'est le cri qui le soutient et non le silence. Le cri, le cri fait en quelque sorte le silence se pelotonner dans l'impasse même d'où il jaillit pour que le silence s'en échappe. Mais c'est déjà fait quand nous voyons l'image de Munch. Le cri est traversé par l'espace du silence, sans qu'il l'habite ; ils ne sont liés ni d'être ensemble ni de se succéder, le cri fait le gouffre où le silence se rue .
Cette image où la voix se distingue de toute voix modulante, car dans le cri, ce qui le fait différent - même de toute les formes les plus réduites du langage - c'est la simplicité, la réduction de l'appareil mis en cause. Ici le larynx n'est plus que syrinx. L'implosion, l'explosion, la coupure, manquent.
Ce cri, là peut-être, nous donne l'assurance de ce quelque chose où le sujet n'apparaît plus que comme signifié mais dans quoi ? Justement dans cette béance ouverte qui, ici anonyme, cosmique, tout de même

marquée dans un coin, de deux présences humaines absentes, se distingue, se manifeste comme la structure de l'Autre.
Et d'autant plus décisivement que le peintre l'a choisie divisée, en forme de reflet, nous indiquant bien dans ce quelque chose une forme fondamentale qui est celle que nous trouvons dans l'affrontement, l'accollement, la suture de tout ce qui s'affirme dans le monde comme organisé. C'est pourquoi quand il s'agit dans l'analyse - où le mot court, et dont on fait un usage approximatif, le silence : Silence and verbalisation, excellente article écrit par le fils de Wilhelm Fliess, le compagnon de l'auto-analyse de Freud : Robert Fliess donc, assurément Robert Fliess dénomme, d'une façon correcte ce qu'il en est de silence dans ce qu'il nous explique - ce silence c'est le lieu même où, apparaît le tissu sur quoi se déroule le message du sujet, et là où le rien d'imprimé laisse apparaître ce qu'il en est de cette parole, et ce qu'il en est c'est précisément, à ce niveau, son équivalence avec une certaine fonction de l'objet (a).
C'est en fonction de l'objet d'excrétion, de l'objet urinaire ou fécal, par exemple, ou du rapport à l'objet oral, que Fliess nous apprend à distinguer la valeur d'un silence, par la façon dont le sujet qui entre, fait durer, s'y soutient, en sort.
Il nous apprend la qualité de ce silence, il est clair qu'il est indiscernable de la fonction même de la verbalisation.
Ce n'est nullement en fonction de quelque défense - de quelque prédominance des appareils du moi - qu'il est apprécié, c'est au niveau de la qualité la plus fondamentale qui manifeste la ***présence instante*** dans le jeu de la parole, de celui est indistinguable de la pulsion.
L'analyste de souche ancienne, et de grande classe sans doute - ce travail, cette référence est assurément d'un grand prix - montrant comment les voix d'une certaine aperception de ce qu'il en est de la présence érotique du sujet, est quelque chose sur quoi nous sommes en droit de faire fond et qui est fort éclairant.

Néanmoins, ce silence - si dénoté dans sa fonction musicale, aussi intégré au texte que peut l'être, dans ses variétés, le silence dont le musicien sait faire un temps aussi essentiel que celui d'une note soutenue, de la pause ou du silence - est-ce là quelque chose que nous puissions nous permettre d'appliquer seulement au fait de l'arrêt de la parole.
Le « se taire » n'est pas le silence : Sileo n'est pas taceo. Plaute, quelque part, dit aux auditeurs , comme c'est l'ambition de tout un chacun qui sait ou veut se faire entendre :

« Sileteque et tacete atque animum aduortite »

« faites attention, faites le silence et taisez-vous» ce sont deux choses différentes » .
La présence du silence n'implique nullement qu'il n'y en ait pas un qui parle - c'est même dans ce cas-là que le silence prend éminemment sa qualité - et le fait qu'il arrive que j'obtienne ici quelque chose qui ressemble à du silence, n'exclut absolument pas que, peut-être, devant ce silence même, tel ou tel s'emploie dans un coin à le meubler de réflexions plus ou moins haut poussées.
La référence du silence au « se taire » est une référence complexe. Le silence forme un lien, un noeud fermé contre quelque chose qui est une entente et quelque chose qui, parlant tout bas, est l'Autre : c'est ce noeud clos qui peut retentir quand le traverse - et peut-être même le creuse - le cri.
Quelque part, dans Freud, il y a la perception du caractère primordial de ce trou, de ce trou du cri, quand Freud lui-même dans une lettre à Fliess l'articule : c'est au niveau du cri qu'apparaît le Nebenmensch, ce prochain dont j'ai montré que c'est bien effectivement ainsi qu'il doit être nommé, le très proche, parce qu'il est justement ce creux, ce creux infranchissable, marqué à l'intérieur de nous-mêmes et dont nous ne pouvons qu'à peine nous approcher.
Ce silence, c'est peut-être là le modèle ainsi dessiné, et, vous l'avez senti, par moi confondu, avec cet espace enclos par la surface - et d'elle-

même, par elle-même inexplorable - qui fait la structure originale que j'ai essayé de vous figurer au niveau de la bouteille de Klein.
Qu'est-ce alors qu'il nous faut distinguer dans les opérations qui sont celles de la parole et de la demande. Au premier aspect, au premier temps, cette coupure que le schéma de la bouteille nous permet d'imager comme étant celle de sa division en deux champs dont le caractère - surface de Moebius - est là pour nous figurer le côté fermé sur lui-même, le côté non pas à double mais à une seule surface, le côté qui, dans le signifiant, donne la prévalence, l'unicité, à l'effet de sens, dans la mesure où il ne comporte pas par lui-même l'envers d'un signifié, dans la mesure où il se ferme sur lui-même et où il *est* avant tout.
Cette coupure à quoi peut se réduire, vous ai-je dit, tout ce qu'il y a d'essentiel dans la structure de la surface puisque - pratiquée d'une façon appropriée - elle en fait disparaître cette fonction essentielle d'être sens et pur sens : elle y fait apparaître cette duplicité, cet endroit et cet envers qui, pour nous, figureront la correspondance de la division du signifiant et du signifié.
Or, c'est ce que veut dire que dans la demande se dégage, donc apparaisse, quelque chose qui est d'une autre structure, qui apparaît, si l'on peut dire, hors de la prévision de ce qui est demandé : ceci qui vous est figuré par le rapport - que j'ai reproduit une fois de plus ici sur le tableau - de la bande de Moebius périphérique et de cette rondelle réduite, de ce quelque chose d'indépendant qu'on peut en détacher, qui est chute, qui est apparition d'un résidu, d'un reste dans l'opération de la demande, et qui apparaît comme la cause d'une reprise par le sujet de ce qui s'appelle fantasme, et qui, à l'horizon de la demande fait apparaître la structure du désir dans son ambiguïté, à savoir que le désir, s'il peut se détacher, surgir, apparaître comme condition absolue et parfaitement présentifiable, comme étant ce quelque chose dont le sujet qui le désire, qui le prend comme tel au niveau de l'autre, le fait subsister simplement de le soutenir

insatisfait : mécanisme hystérique dont j'ai marqué la valeur essentielle.
Que ce soit le seul point, le seul terme où converge en l'expliquant la jonction de la demande et du transfert, que dans la tromperie du transfert, ce dont il s'agit, c'est de quelque chose qui, à l'insu du sujet, tourne autour de capter - d'une façon qui est imaginaire ou bien qui est agie - cet objet(a), que ce soit là le terme et la commune mesure, autour de quoi fonctionne tout le niveau dit de la frustration, c'est là ce qu'il s'agit de poser d'une façon qui permette, à partir de là les questions, et, seulement à partir de là, de distinguer ce que l'expérience peut nous permettre actuellement d'entériner concernant : quelle est l'origine, par quelle porte est venue la fonction de cet objet(a) ?
C'est ici qu'il faut accentuer, rappeler toujours, que toute nos connaissances - quant à ce qu'il s'agit d'un développement qui serait psychanalytiquement justifié - partent et s'originent toujours dans l'expérience de la cure.
C'est pourquoi, le statut de l'analyste, il ne nous suffit pas pour l'instant ici, simplement de le fonder, en quelque sorte d'une façon arbitraire préfigurée par nos catégories, il s'agit de voir si nos catégories ne sont pas celles qui nous permettent précisément de faire la carte, de comprendre, ce qu'il en est de telle ou telle tendance théorique dans le milieu analytique, dans la communauté des analystes, avec cette position qui, chez chaque analyste - et bien naturellement, pas simplement d'une façon isolée, mais à la mesure de l'expérience qu'il a faite, à savoir de son expérience formatrice - de ce qui chez chaque analyste, peut être repéré comme un désir essentiel pour lui, de référence.
Car ici, il ressort de ce qui dans les théories de la technique, et les communications, s'affirme et se repère : que de mettre l'accent, par exemple, sur une technique qui fait apparaître au niveau de l'Autre, pour le sujet, dans le fantasme, l'image phallique sous la forme positive où elle est conçue et représentée comme objet de fellatio - qu'il y a là quelque chose qui déjà se distingue, en ceci que dans la coupure, c'est du côté du A que cet objet tombe et

que cet objet est chargé, au moins dans certains registres nosologiques, spécialement par exemple dans le cas de la névrose de l'obsessionnel, pour l'auteur et le praticien que je vise, et que beaucoup ici peuvent repérer - il est clair que de centrer autour du surgissement de ce fantasme en tant qu'il apparaît au niveau de l'Autre, c'est à dire de l'analyste, un repérage , une approche, une critique de l'approche de la réalité qui semblerait dans cette perspective être la clé, le gond, la porte, par où peut se résoudre la mise en accord du sujet avec un indiqué prétendu objet réel, c'est là quelque chose qui se distingue, en tout cas, d'une autre pensée, d'une autre théorie, moyennant quoi il ne saurait y avoir d'analyse qui puisse d'aucune façon se dire achevée, si ce n'est pas au niveau du sujet lui-même, qu'à une phase qui est précisément une phase qui franchit cette étape purement identificatoire de repérage, de pointage, de « tatage » d'un certain réel qui est celui où une certaine technique se confine, c'est dans la mesure où le sujet lui-même peut en venir au-delà de cette identification à vivre l'effet de cette coupure comme étant lui-même ce reste, ce déchet même, si vous voulez, cette chose extrêmement réduite d'où il est effectivement parti, à une origine qu'il ne s'agit pas tant de concevoir comme celle de son histoire mais comme cette origine qui reste inscrite dans la synchronie, dans le statut même de son être, que quelque chose un temps soit éprouvé comme : qu'il le soit, lui, cet objet - soit demandé à l'Autre, soit qu'on lui demande.
Sein, voire même déchet - excrément à proprement parler - et en d'autres cas, en d'autres registres qui ne sont pas ceux de la névrose, cette fonction de la voix ou du regard. Ici la référence est essentielle que j'ai faite en son temps à propos du transfert. Au point où dans l'histoire

apparaît le surgissement, surgissant d'une façon primordiale, voilée depuis, mais dans un texte célèbre de Platon qui en garde le témoignage - il s'agit du texte du Banquet - à la fin de cette succession de discours où se constitue le symposion, de ces discours qui sont citations, éloge ou

illumination, de toutes façons louanges et célébration de la fonction de l'amour, voici qu'entre alors le cortège de ces gens fêtards, non certes inspirés mais vrais trouble-fêtes, vrais personnages venant ici renverser toutes les règles de cette célébration extraordinairement civilisée.
C'est Alcibiade qui pourtant se trouve ainsi au sommet du dialogue, encore que la plupart des traducteurs, dans la tradition française, depuis Louis Leroi, Racine, et jusqu'à Monsieur Léon Robin, n'aient pas cru, bien sûr d'aucune façon, devoir se passer de ce complément essentiel ; on sait que certains traducteurs dans le passé ont coupé, là, ont reculé, comme si ce n'était pas là qu'était le dernier mot, le secret de ce dont il s'agit.
Pour comprendre ce dont il s'agit entre le sujet et l'analyste, quel meilleur modèle que cet Alcibiade, qui, tout d'un coup, vient raconter l'aventure qui lui est arrivée avec Socrate, ceci devant Socrate et devant l'assemblée des autres éminents et savants invités. Il dit alors de ce Socrate, il en fait d'abord la louange et en quels termes ! En ces termes qui le figurent - à la façon d'un parent – comme quelque chose qui enveloppe un objet précieux[une boite, un coffret] et qui, souvent à l'extérieur, se présente sous une figure grotesque, caricaturale, déformée.
L'antique figure de Socrate dans son aspect de Silène - si elle n'est vraie, elle n'est belle - elle sort de là vous le savez, et à l'origine de son Grand livre, Rabelais le reprend quand il s'adresse à ceux qui sont faits pour l'entendre, les buveurs très précieux et les vérolés. De tout temps, une assemblée qui se choisit, a été du dehors et de l'intérieur reprise avec humour, comme spécifiée par quelque trait de caricature, il est arrivé que ceux qui ont constitué mon auditoire pendant dix années ne soient pas du dehors - quoique sous d'autres termes - qualifiés de façon plus favorable.
Ici, nous avons Socrate. Ainsi, d'abord sous cette forme énigmatique, louée, chantée, exaltée : c'est de quoi va nous témoigner Alcibiade. C'est que pour obtenir ce qu'il y a dans cette boite - ce qu'il en est du secret de Socrate, si je puis dire - de quoi

n'a-t-il pas été capable ? De quoi nous dit-il qu'il l'a été : de rien de moins que de mentir, du moins, c'est lui qui le dit ; puisque, aussi bien, tout ce qu'il nous dépeint de sa conduite - de déclaration d'amour, de séduction à l'endroit de Socrate - est quelque chose qu'il nous présente comme étant entièrement pointé vers l'obtention - sans doute, un moment, de la part de Socrate - de ce qu'il en est au fond de lui de cette science mystérieuse, énigmatique, profonde, dont rien de plus assuré ne lui est donné, que de cet extraordinaire atopia de Socrate, de ce quelque chose qui, dans sa conduite, le laisse en dehors, le distingue de tout ce qui est autour de lui, le laisse, disons le mot, sans dépendance.
Et si Alcibiade pousse les choses plus loin que d'avoir l'air d'avoir l'occasion d'y faire la démonstration de la vertu de Socrate, puisque le cours de ses assauts va le pousser à aller coucher la nuit sous le même manteau que lui,sous le manteau de Socrate, et après tout, mon Dieu, c'était probablement quelque chose qui valait la peine d'être remarqué, puisque - si nous en croyons les témoignages - il arrivait que Socrate se lavât mais pas toujours . Et là, si aux déclarations de cet être - dont par ailleurs il est dit que Socrate lui porte une particulière attention, qui est une attention d'amour - il est un fait, c'est que Socrate le renvoie et que toute la fable, dirais-je, car comment savoir si, la racontant, Alcibiade ment ou non, assurément il en témoigne : j'ai rusé, j'ai menti… mais comment qualifier ce mensonge alors qu'il avait pour visée ce dont lui-même ne saurait rendre compte, car que veut-il ? La vérité est-elle si précieuse à Alcibiade, qui est celui qui est l'image même du désir, qui va toujours tout droit devant lui, rompt tous les obstacles, fend les flots de la société jusqu'au terme où il arrive au bout de sa course et est abattu .
Qu'est-ce donc cet agalma dont il s'agit et qui est ici le centre de la captivation d'Alcibiade par la figure de Socrate, et que veut dire ceci que lui répond Socrate ?

« Tout ce que tu viens de dire est là quelque chose qui n'a pour toi raison et lieu que de ceci que tu aimes Agathon » .
Laissons la figure d'Agathon dont le nom pourrait nous servir à rêver. Indiquons seulement […] que j'ai fait la découverte que les propos imputés à Agathon dans le Banquet ne peuvent être qualifiés que de caricaturaux, que la façon dont il a loué l'amour est certes celle d'un précieux, mais qui dans son effet, n'aurait articulé que les vers les plus dérisoires ; jusqu'à la façon dont ils sont alitérés souligne ce trait excessif qui fait de lui ce que nous pourrions nettement épingler - plus légitimement
que Nietzsche ne l'a fait pour Euripide - comme un tragique, assurément perçant vers la comédie.
Mais qu'importe. Ce dont il s'agit n'est-ce pas là, de nous faire apparaître la structure de tromperie qu'il y a dans le transfert qui accompagne ce certain type de demande, celui de l'agalma caché.
Que ce transfert très spécial que nous avons le droit, et qui est mis là au culmen de ce qu'il en est de l'amour, est-ce que nous ne voyons pas se renvoyer – quoique avec des accents contraires -
deux paroles d'amour, celle d'Alcibiade et celle de Socrate, qui - je l'ai dit - avec des accents qui ne sont pas les mêmes tombent sous la clé de la même définition :

l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas.

C'est vrai d'Alcibiade, qui ne peut donner ce qu'il n'a pas, à savoir l'amour que lui demande Socrate, l'amour qui le renverra à son propre mystère et qui, dans le dialogue d'Alcibiade est incroyablement figuré, d'une façon qui me parait tellement actuelle, pour notre réflexion ici, puisque c'est à cette petite image qui apparaît au fond de la prunelle, c'est à ce quelque chose qui, dans la vision n'est pas vision mais est à l'intérieur de l'oeil, c'est à cette place où nous situons cet objet fondant qu'est le regard, que dans le texte de Platon
Alcibiade est renvoyé. Et que Socrate n'en veuille pas, c'est là aussi une articulation essentielle mais

qui demande à être retenue. Pourquoi n'en veut-il pas ? puisque, aussi bien, chacun sait que Socrate est non seulement dit attaché à Alcibiade mais jusqu'au point d'être jaloux - c'est le texte et la tradition qui nous le disent - et ce que Socrate renvoie à Alcibiade, c'est aussi quelque chose qu'il affirme ne pas avoir, puisqu'il n'a aucune science, dit-il, qui ne soit accessible à tous. Et la seule chose qu'il sait, c'est la nature du désir : que le désir est le manque.

C'est ici que les choses restent suspendues dans le texte de Platon et que, après l'égaillement d'une partie de l'assemblée, lassée, le passage à travers le sommeil d'une autre partie, les choses se retrouvent au matin dans une discussion sur la tragédie et la comédie.

Ce qui est essentiel, c'est cette suspension autour du point où Alcibiade est renvoyé . Vers quoi ? Vers ce que nous appellerions la vérité de son transfert. Et qu'est-ce qu'il essaie d'obtenir d'Agathon si ce n'est, à proprement parler, ce qui est défini dans Freud comme le désir hystérique : ce qu'Alcibiade simule c'est ce qui a été précédemment défini dans le Banquet, comme le mérite maximum de l'amour, le fait que le désiré et le désirable se fasse, se pose, se dévoue comme étant le désirant.

Et c'est là, et c'est par là qu'il pense fasciner le regard de celui que, de toutes façons nous avons déjà vu comme étant un personnage de type extraordinairement incertain quant au fondement de sa parole.

Telle est la voie par quoi nous est ouverte - et dès, vous le voyez, une antiquité qui lui donne tous ses titres de noblesse - la dialectique du transfert si l'on peut dire, l'entrée dans l'histoire d'une question à proprement parler analytique.

Je proposerai de faire l'épreuve sur un texte que j'ai choisi - que j'ai déjà proposé à certains et qui, j'espère, sera choisi et accepté par tel ou tel - de vous montrer à propos d'un texte précisément choisi en raison de ceci que, assurément à travers des choix, peut-être prématurés - c'est un article où l'auteur dont il s'agit fait ses premières armes - mais le prix de cet article est d'apporter le

témoignage, de faire la preuve de sa première expérience analytique avec le silence.
Qu'il soit juste ou pas qu'il intitule ceci le silence, est une autre question car, après tout, ce n'est peut-être pas vraiment d'un silence dont il s'agit. Mais où il est mené - en toute cohérence on ne peut pas dire, au premier aspect sous l'influence de quelque guidage doctrinal - où il est mené dans sa conception de la relation du sujet à l'objet partiel et de l'autre à cet énigmatique objet total, dont on croit pouvoir purement et simplement déposer le sort et l'avenir entre les mains de l'analyste. Là où il est amené et la façon dont il a à se repérer avec les diverses références qui lui sont offertes par les doctrines plus ou moins courantes dans leur diversité, est quelque chose qu'assurément je ne peux faire poursuivre que dans un séminaire plus réduit que celui qui est ici, mais qui est, au dernier terme, la chose essentielle que nous visons. Si ces catégories, si leur articulation, celle du S, du A et du (a), ont quelque sens, ce n'est pas de pouvoir s'adjoindre à je ne sais quel bagage culturel destiné à être appliqué là où on peut, plus ou moins aveuglément.
Ces choses sont construites autour de l'expérience analytique, et l'expérience analytique il est précieux de savoir comment l'analyste la pense, qu'il veuille ou qu'il ne veuille pas le faire en termes de pensée.
Qu'il s'exprime : « moi je ne suis pas de ceux qui philosophent » ne change rien à la question. Moins on veut faire de philosophie, plus on en fait et aussi bien, il est absolument obligé que dans une expérience comme l'expérience analytique, le sujet laisse voir ce que nous appellerons le fond de son sac, et que dans une analyse l'analyste soit autant en cause que l'analysé.
Le sens et la visée de ce vers quoi je vous dirige - et ce n'est pas pour rien qu'au niveau de cette expérience d'un silence prolongé avec une patiente, l'auteur mette en avant la mise à jour de ce qu'il appelle d'ailleurs improprement son contre-transfert - je l'ai souvent dit, le terme est impropre et tout ce qui est de la position de

l'analyste, tout - et y compris l'ensemble et le bagage de ses règles, de ses indications, de sa doctrine et de sa théorie - tout doit toujours être mis au compte de ce que nous appelons transfert; c'est à dire qu'il n'est en aucun cas, quoi que ce soit, qui par l'analyste, ne puisse être mis en suspension de participer pour lui d'une identification indue.

Retour

24 Mars 1965 Retour

Arriverons-nous, avant la fin de cette année, à trouver quelque règle, quelque style ? Le temps est court assurément.
Nous avons eu déjà deux séminaires fermés au cours desquels vous avez eu des communications. Qui est-ce qui n'est pas d'accord ? Ce sont bien des communications, c'est le nom que mérite ce que VOUS avez entendu. Vous avez pu prendre des notes et les choses ont été disposées en principe pour que vous puissiez vous procurer ces textes. Ceux qui ont eu de la chance, qui sont venus au bon moment, ont pu en effet les avoir.
Comme j'ai eu l'imprudence de dire que, pour ceux qui prendraient le texte de LECLAIRE, j'attendais de ceux-là, une collaboration, ce qui, probablement, dans l'esprit de mes auditeurs, impliquait que ceux qui prenant le texte, n'apporteraient aucune contribution, seraient - comme on dit à l'école où il semble que nous soyons encore - repérés. Il en résulte que j'ai appris avec étonnement que certains n'ont pas pris le texte de LECLAIRE pour n'avoir pas ensuite à encourir le reproche de n'y avoir pas répondu. On apprend à tout âge. Il faut croire qu'il peut rester des coins de naïveté, chez quelqu'un qui pourrait se croire lui-même chargé d'expérience. Heureusement je ne suis pas, là-dessus, trop naïf.
Bien, alors maintenant, nous nous trouvons devant la nécessité de rappeler que ce que nous faisons ici, c'est une chose à laquelle j'ai donné ce caractère fermé, non pas que nous puissions espérer donner la ligne et le champ de ce qui doit s'opérer ailleurs, c'est à dire la mise au point analytique des conséquences de la recherche que je fais devant vous cette année, et qui se trouve cette année par exemple, pouvoir s'intituler ontologie subjective. Le terme « subjective » étant à prendre ici au sens d'un qualificatif ou d'un prédicat objectif, ça ne veut pas dire que c'est l'ontologie qui est subjective ;

l'ontologie du sujet, et quelle est l'ontologie du sujet à partir du moment où il y a l'inconscient. Ceci, bien sûr - j'essaie de vous tracer cette année la ligne - ça a des conséquences au niveau de, pas tellement la critique comme on dit, mais de la responsabilité du psychanalyste, terme assez difficile à évoquer dans un contexte de société psychanalytique. Ce que cela comporte en effet à ce niveau, ceci doit être construit, articulé ailleurs, et il n'est pas facile de réunir un collège où les choses puissent être posées à ce niveau, ici, en marge de ce que je poursuis cette année comme leçon devant vous, de donner un certain échantillonnage, donc il y aura toujours un certain arbitraire dans le choix de ce qui appuie la ligne - que nous essayons de serrer ici à son niveau de fondement nécessaire - de ce qui l'appuie, venant de divers domaines : vous l'avez vu illustré par ce que nous avons extrait de la théorie des nombres.
Echantillonnage aussi de ce qui peut intéresser l'analyste dans un travail d'articulation concrète, à propos d'un cas, travail d'articulation essentiellement animé par notre ligne de recherche, et c'est ce qui, aujourd'hui, va être mis à l'épreuve d'un certain nombre de réponses dont nous aurons à qualifier la pertinence.
Je n'en dirai, pour aujourd'hui pas plus, donc, avançant dans l'expérience, nous allons voir ce que ça va rendre.
Je ne voudrais tout de même pas vous laisser sans pointer, en son temps - car, tout de même, nous ne pouvons pas laisser passer cet événement - la valeur d'image que doit prendre pour nous l'exploit de cette semaine, celui qui s'est passé à quelques cent soixante quinze et plus kilomètres dans l'espace, et qui - je l'ai dit - à nos yeux, prend valeur d'image. Je ne le commenterai pas aujourd'hui car ça nous emmènerait trop loin.
Je vous prie simplement de rêver à la valeur que peut prendre notre major de l'espace : le nommé Loonov, par rapport à ce que - dans cette ontologie du sujet - représente justement ce en quoi l'homme peut être proprement cette chose, éjectée et reliée à la fois, qu'est l'objet(a). Auquel cas - aujourd'hui je suis

un petit peu maladroit pour dessiner les choses mais c'est quand même pas très difficile - voici notre major et voilà l'objet(a), la capsule ce serait le $ et alors où est le désir, sinon au niveau du grand Autre : U.R.S.S.
Je suis heureux que ça vous fasse rire, parce que, cet exploit - l'un des plus sensationnels, tout de même, qu'on puisse mettre à l'actif des hommes - cet exploit a incontestablement une face de gag qui tient profondément à ce qu'il est effectivement la structure dernière du fantasme ainsi réalisée ; on peut la trouver, bien sûr, dans d'autres registres, mais on peut dire que ce n'est pas non plus sans portée que nous l'ayons là, sous sa forme la plus parfaitement désexualisée.
Vous savez, ce n'est pas à ce propos que j'ai introduit quelques réflexions sur le cosmonaute, puisque ceux qui écoutent bien mon cours peuvent se souvenir, qu'à propos du syllogisme classique sur le « Socrate est mortel », j'ai essayé d'en faire un autre à côté, caricatural sur Gagarine.
Ça n'était certainement pas à la pointe de la visée de ce qui trouve ici, non pas à s'articuler - j'y reviendrai - mais à s'esquisser.
Je ne crois pas, en le disant aujourd'hui d'ailleurs être complètement en dehors de notre champ : ce qu'il en est de la position subjective, à savoir si elle est entièrement réductible logiquement ou si cette position subjective, en tant qu'elle intéresse le sujet de l'inconscient, nous devons en pointer la considération du côté d'un reste, à savoir justement cet objet(a).C'est bien entre ces deux termes que va se suspendre - si la chose se poursuit rigoureusement, la question qui peut être posée à propos de la formule littérale - presque graphique - la formule littérale décantée par l'opération de l'alambic de LECLAIRE.
Je vais maintenant demander qui sont les personnes présentes parmi celles sur lesquelles nous comptons, j'énumère : VALABREGA est là ; IRIGARAY, LEMOINE sont là ; je sais qu'OURI est là, COSTANIS-DIAMANTIS est là : merci bien ; Jennie LEMOINE est là, Francine MARKOVITCH est là, Melle MONDZAIN est là, et MAJOR.

LECLAIRE

Je vais proposer d'engager la discussion sur ce texte, peut-être par les considérations qu'arbitrairement je qualifierai de théoriques. Il se trouve d' ailleurs que celles d'OURI et de VALABREGA portent précisément sur la question du fantasme. Alors peut-être qu'OURI pourrait commencer.

OURI

Je suis très ennuyé de n'avoir que douze minutes, parce que j'ai un texte qui, en le disant vite, ferait à peu près trente minutes. Alors, je vais certainement sauter beaucoup de choses qui pourraient être importantes . Enfin, peut-être dans la discussion, on pourra en réintroduire.
L'exposé de LECLAIRE, la dernière fois, m'a certainement inspiré sur un mode un peu poétique, j'ai écrit une petite exergue qui pourra se développer après.
Admettons que le « poor d'je li » est une gestalt phonématique qui s'est organisée à partir du nom propre du sujet - c'est démontré dans le texte - ou plus exactement autour de son prénom et du nom du père , figure éclatée, morcelée, qui est réajustée selon les lois d'un processus primaire, profération au moment d'évanescence du sujet, cri d'une jouissance primitive, cristallisée, qui s'inscrit pour indiquer le chemin quasi inaccessible.
Je reprends, sous une autre formulation peut-être, ce que disait LECLAIRE, sorte de Holzweg du signifiant le plus intime, panneau d'interdiction pour la phénoménologie de la signification, entrée dans un domaine du non-sens, prémisse de l'inconscient, dimension vectorielle d'un point d'origine plus ou moins mythique, ce point de voyance hors du champ reflété-reflétant, d'où l'on peut voir surgir l'essence de l'image. Là ou le « wo es war » concrétise L'historial du sujet parlant.

Avant de formuler, quelques critiques à propos de l'exposé de LECLAIRE, je voudrais indiquer à titre d'hypothèse, mais à titre d'hypothèse seulement, la fonction possible de cette genèse de cette Gestalt phonénatique « poor d'je li ».
C'est là que je vais être obligé de réduire au maximum parce que je faisais un survol très rapide et partiel d'une littérature neurologique pour essayer de voir quels en étaient les facteurs.
Je signale que j'emploie cette expression de Gestalt phonématique un petit peu dans un sens qui se rapproche de celui donné par Conrad, le neurologue, lorsque il reprend l'étude gestaltique de l'aphasie, à partir de Goldstein etc. Et je signale que Conrad STEIN distinguait dans la genèse de la Gestalt, une Vorgestalt ou pré-gestalt et une gestalt finale.
Je passe tout ça et je pense que cette gestalt « poor d'je li » se rapprochait bien plus de ce que Conrad STEIN appelle une pré-gestalt. Un autre aspect de cette pré-gestalt, quelle que soit même cotte pré-gestalt « poor d'je li », ça peut nous évoquer aussi une autre conception qui est la conception de Guillaume à propos de la période du mot-phrase non différencié, jaculation secrète accompagnée d'une sorte de culbute, comme le dit LECLAIRE, ce « poor d'je li » serait une sorte de mot-phrase contenant en soi l'origine de tous les développements syntaxiques ultérieurs. Mais arrêtons-nous encore un petit instant pour indiquer que cette pré-gestalt phonématique peut se situer d'une façon très marginale que Luria et Ludovic décrivent sous le nom de « langage syntaxique » dans l'article sur le Mutisme et les silences de l'enfant.
Des auteurs commentant l'analyse faite par Zazzo des conceptions de Louria définissent le langage syntaxique comme se différenciant du langage réel par le fait qu'il ne se dégage pas de la réalité et de l'action, il est confondu dans l'activité immédiate : il n'est qu'une façon de souligner le geste, la mimique ou l'action. Ils le distinguent du langage planificateur et du langage informateur. Je passe.
Cependant, même si nous rappelons l'articulation possible de ces conceptions avec des notions telles que le schème moteur ou les développements théoriques

de Schilder, nous pourrions citer aussi ce que dit Ombredanne, qui est intéressant au sujet de la genèse du langage de l'enfant. Mais tout ceci ne nous semble pas cerner d'une façon très précise le problème et il semble bien plus important, bien plus urgent et bien plus proche de notre sujet de nous référer à une étude d'André Thomas. Etude très précise, cette étude dont je ne fais qu'indiquer la référence : parue dans un article de la Presse médicale de février 1960 s'intitule La caresse auditive au nourrisson, le prénom et le pseudonyme.

Des les premiers jours de l'enfance, l'enfant est exquisément sensible à son nom, et cette sensibilité spécifique semble quelque chose de très particulier et simplement autre que le phénomène décrit par exemple par Myklebust à propos des premiers sons, auxquels, répond l'enfant, ceux qui reproduisent ses propres lallations provoquant, dit-il, l'arrêt des gazouillis.

Enfin rappelons ici les données fondamentales qu'articule Jakobson dans une communication ancienne de septembre 1939, sur les lois phoniques du langage enfantin et leur place dans la phénoménologie générale. Il dit qu'on ne peut expliquer le tri des sons lors du passage du babil au langage, au sens propre du mot, que par le fait de ce passage même, c'est à dire par la valeur phonématique qu'acquiert le son. Plus loin la richesse phonétique du gazouillis cède la place à une restriction phonologique.

Donc, avant même ce que j'appelle là, la réduction phonologique qu'inaugure l'organisation de la parole, dès l'époque du gazouillis, du babil, avant que le langage se détermine en système clos, il se crée une polyvalence phonématique potentielle, une surabondance phonétique, dans laquelle l'enfant s'individualise suivant un schéma qui lui est personnel. N'y aurait-il pas, dès cette époque - et c'est là l'hypothèse que je formule - la mise en place d'une sorte de grille personnelle, un système de crible phonologique, dans le sens employé par Trobetzkoy que je ne cite pas. Ces cribles phonologiques

seraient comme la clé - dans le sens d'une clé de l'écriture musicale - qui permettrait de déchiffrer l'articulation du sujet avec le signifiant et ses semblables. Or cette clé ne serait-elle pas justement proche de cette gestalt phonématique dont nous parlions précédemment?
Cette gestalt fonctionnerait un peu comme un système de résonateur découpant dans le langage ambiant des formes, des significations, pour pouvoir s'organiser dans un message, nanti par le crible personnel.
C'est le problème analogue, à celui que nous citions, du rapport existant entre les langues étrangères et la langue maternelle, mais aussi sur le plan pathologique, on peut rapprocher ces phénomènes de celui des illusions verbales ou encore des délires d'auto-référence.
Mais il semble que c'est aussi le mode de fonctionnement du système préconscient par lequel s'organisent les Fort-Vorstellungen.
A ce sujet, je pense qu'il serait intéressant de rappeler très rapidement quelques citations de Lacan, dans le séminaire du l0 janvier I962(p l38…) il dit :

« ce qui nous intéresse dans le préconscient, c'est le langage, tel qu'il est effectivement quand on entend parler. Il scande, articule nos pensées. Dans l'inconscient structuré comme un langage, il n'est pas facile de le faire s'exprimer dans un langage commun. Le langage articulé du discours commun par rapport an sujet de l'inconscient est au dehors : un au-dehors qui conjoint en lui ce que nous appelons nos pensées intimes. Ce langage qui court au dehors et pas de façon immatérielle, ce discours est entièrement homogénéisable comme quelque chose qui se tient au dehors ; le langage court les rues et là il y a effectivement une inscription : le problème de ce qui se passe dans la conscience qui vient à s'*y* faire entendre est le problème de la mimique entre cet inconscient et le préconscient. »

Et encore :
« si nous devons considérer l'inconscient comme le lieu du sujet, où quelque chose, à l'insu du sujet est profondément remanié par les effets de

rétroaction du signifiant impliqué dans la parole, c'est pour autant et pour la moindre de ces paroles, que le sujet parle, qu'il ne peut faire que toujours une fois de plus se nommer sans le savoir, sans savoir par quel nom ».

Et enfin :

« le statut de l'inconscient s'est constitué à un niveau plus radical, l'émergence de l'acte d'énonciation ».

C'est un simple rappel et nous pouvons supposer que cette gestalt « poor d'je li » est très proche du point d'émergence où, dès la naissance du sujet - un sujet, par exemple qui sort d'un comma répond à l'appel de son nom bien avant qu'il puisse s'éveiller au bruit d'une phrase quelconque.
Argument supplémentaire pour signifier que cette gestalt indique le sujet parlant. C'est ici, par cette face, par ce point, que le fantasme peut être repéré, et c'est là que j'en arrive à cette critique de LECLAIRE - mais ce point de repère n'est point le fantasme - c'est là une reproche que je pourrai faire à LECLAIRE d'avoir assimilé son « poor d'je li » à un fantasme.
Fondamentalement, le fantasme est bien plus d'essence scopique. Bien sûr, nous pouvons citer Freud qui, dans la lettre à Fliess du 23 mai 1097 émet l'hypothèse que les fantasmes se produisent par une combinaison inconsciente des choses vécues, et des choses entendues, suivant certaines tendances.
Mais le problème reste entier. La saisie phénoménologique du fantasme pose le *pr*oblème de « l'imagification » du fantasme.
Mais ce problème implique la mise en équation d'un certain cadre symbolique. Il me semble qu'en toute rigueur, cette gestalt phonématique, sonore, indique le point d'où l'on peut voir surgir l'image privilégiée d'un fantasme fondamental très conjuratoire et d'ouverture, marquant la mise en jeu du grand Autre. Ainsi posé, il me semble que nous pouvons mieux articuler ce que dit LECLAIRE, en évitant le risque de tomber dans une joute spéculaire

avec le patient, et ce qui peut résulter d'une recherche obsessionnalo-esthétique d'une clé fondamentale du problème qui est posé par la relation analytique. Il semble qu'il y ait là on effet, la recherche d'une assurance qui doit être un au-delà de l'angoisse vers le lieu mythique de la jouissance de l'Autre, avec un évitement, avec une retombée vers une aliénation possible du désir du sujet analysé dans le désir de l'analyste.
Nous pouvons formuler ça autrement. Ce qui semble être ici en question c'est la problématique du phallus dans la relation analytique : le chemin qui mène vers l'unité du sujet signifié par le nom du père, qui est phénoménologiquement l'« apparaître » du phallus dans la démarche de « signifiantisation ».
Là je fais une référence à une note de Lacan de ce même séminaire du l0 janvier l962, qui après un développement mathématique, d'une fonction périodique, commente la première chose que nous rencontrons et ceci : c'est que le rapport essentiel de ce quelque chose que nous recherchons étant le sujet avant qu'il se nomme, si l'usage qu'il peut faire de son nom pour être le signifiant de ce qui est signifié de la question, de l'addition de lui-même à son propre nom, c'est de le « splitter », de le diviser en deux.
D'autre part, la gestalt phonématique par son essence de l'ordre du A, du grand Autre, est ce qui est le point d'ambiguïté, c'est à dire pour soi-même et pour les autres. La venue au jours dans la relation analytique de ce point d'ambiguïté mérite en effet d'être cernée d'une façon particulièrement précise : il a quelque chose à voir avec le point de réversion, point d'articulation entre l'imaginaire et le symbolique.
J'ai essayé de réduire au maximum mon exposé.

LACAN

Merci de l'avoir fait. Ce que vous avez fait de plus long, nous verrons ce que nous allons en faire.

LECLAIRE

Dans le choix que nous avons de répondre immédiatement en détail à chaque intervention d'une part, ou, d'autre part, d'en souligner un point - quitte à le laisser en suspens et donner la parole à d'autres - j'ai choisi la seconde formule, parce que je ne pense pas qu'il soit opportun, ni que moi, ni que Lacan reprenions pour commencer la parole. Je pense qu'il convient que ceux qui se sont exprimés par écrit le fassent aujourd'hui devant tous. Le point particulier que je voudrais souligner et qui, à moi me fait problème, est la prévalence de l'élément scopique que OURI avance comme constitutive du fantasme.
Sans doute, c'est ce qui est communément évoqué lorsque l'on parle de fantasme mais je me demande si, analytiquement parlant, nous n'avons pas précisément à distinguer les formes de fantasme selon la nature de l'objet - objet au sens lacanien, c'est à dire objet(a) - impliqué dans le fantasme. Autrement dit, s'il s'agit d'un objet de la sphère scopique, de la sphère visuelle, d'accord, mais dans l'exemple choisi par moi, il s'agit d'un objet d'une autre nature qui est précisément un objet du domaine de la voix, de la sphère, disons vocale et acoustique. Je ne sais pas s'il convient nécessairement de réduire cet objet à une dimension scopique. Je laisse la question ouverte car je pense qu'il y aurait lieu, là, de discuter.
Sur la question du fantasme, est-ce que VALABREGA, qui avait une question terminologique à préciser, veut prendre la parole ?

VALABREGA

Ce que j'avais à dire rejoint un des points soulevés tout de suite par OURI. C'était une remarque très brève, à laquelle je ne donne qu'une portée terminologique et que les remarques terminologiques peuvent naturellement avoir, car je tiens à dire à Serge LECLAIRE que dans l'ensemble, j'ai trouvé son exposé extrêmement satisfaisant.
Je reviens, comme OURI l'a fait sur la formule « poor d'je li » dont LECLAIRE a fait - comme OURI nous l'a dit - un fantasme, et même un fantasme fondamental, l'Urphantasie. C'est sur ce point que porte la remarque que je veux faire.
Une formule de ce genre peut-elle être considérée comme un fantasme ? Je ne le pense pas. Je pense que la formule contient les éléments de base ou les éléments signifiants du fantasme fondamental. Seulement, l'un ne se réduit pas à l'autre.
Sur le contenu scopique, sur la forme scopique dont on vient de parler, je ne serai pas pleinement d'accord avec ce qu'a dit OURI mais plutôt je me rangerai à l'indication que vient de donner LECLAIRE. Moi, je dirai ce qui peut mettre d'accord les tenants de la copie - si je puis dire - et les tenants des distinctions nécessaires à faire au niveau des pulsions dans la constitution du fantasme fondamental, je définirai le fantasme comme une histoire qu'on raconte, ou plus exactement une histoire qui est racontée, qui se trouve racontée - ce qui n'implique rien quant à savoir qui la raconte, où elle est racontée, et par qui elle est racontée - la seule chose est que l'histoire racontée peut se référer à un contenu scopique ou à un autre.
Ce que je verrai d'essentiel dans le fantasme dit fondamental, dans l'Urphantasie, c'est que - selon moi du moins - il débouche nécessairement sur un mythe.
C'est d'ailleurs pourquoi en psychanalyse, on ne peut pas faire autrement que de passer perpétuellement du

signifié au signifiant par la signification et dans tous les sens de ce passage. Cette définition de l'analyse s'applique évidemment à la découverte du fantasme et du fantasme fondamental.
J'ajoute un petit point : ce qui me paraîtrait intéressant de demander à LECLAIRE comme complément à son exposé, c'est ceci: quelles sont, dans son cas, les conditions cliniques d'obtention de la dite formule ? Sur ce que j'ai dit de l'analyse qui passait du signifié au signifiant par la signification, on ne peut que le dire, d'ailleurs, ce n'est pas une critique, c'est : qu'est-ce qu'a fait LECLAIRE dans son exposé, ce qui - une dernière fois - réduit la portée de ma remarque à une question de distinction de termes.

LECLAIRE

J'aurais du mal à répondre en peu de mots à la question des conditions cliniques d'obtention de cette formule. Elle vient, elle surgit, elle est livrée. D'ailleurs cette formule est un exemple type. Mais ce sur quoi je voudrais m'arrêter un tout petit instant, c'est sur la question du fantasme telle que l'argumente VALABREGA.
Il dit que pour lui, est fantasme quelque chose comme l'argument impersonnel d'une histoire. D'accord. La critique porte peut-être, à propos de cette formule, mais elle ne porte pas tout à fait, car cette formule semble quand même représenter pour le sujet, l'ébauche - si mince soit-elle - d'une histoire et non seulement d'une histoire, d'une sorte d'action. Lorsque j'évoquais le geste de la culbute, enfin l'accomplissement même somatique, qui accompagne la formule ou qui réalise la formule, je pense qu'il se produit quelque chose du niveau de l'accomplissement sommaire du modèle d'une histoire.

Je reviendrai peut-être d'une façon plus précise là-dessus tout à l'heure s'il en reste le temps.
Je voudrais maintenant demander à Mme IRIGARAY de communiquer ses remarques car il me semble qu'elles se rapportent, qu'elles peuvent compléter, d'une part, celles qu'a faites OURI sur la question du prénom ou la question de la sensibilité au prénom et peut-être aussi, d'autre part, parce qu'elle reprend le problème du corps dans le cas de cette observation.

IRAGARAY

A propos du séminaire de LECLAIRE, je voudrais faire trois remarques sur des choses assez différentes.
La première remarque a trait à la différence qui existe entre le pronom et le patronyme, différence qui - à mon avis - n'avait pas été assez notée par LECLAIRE. Quand LECLAIRE parle du nom propre, il donne comme exemple George Philippe Eliani et quand Lacan en a parlé d'ailleurs, il a donné comme exemple Jacques Lacan. Or il me semble qu'entre Eliani et Lacan d'une part, Jacques et George-Philippe de l'autre, il existe des différences importantes. Lacan et Eliani ne sont pas des noms propres. En tant que Lacan ou Eliani, le sujet n'est que l'élément d'un groupe, et l'on pourrait invoquer à ce propos ce qu'une lignée exige de ceux qui portent son nom, au mépris de la singularité de chacun.
Georges-Philippe, Jacques, situent le sujet dans cette lignée. Ils sont en quelque sorte, l'image sonore du sujet. Ils rendent compte de la singularité du sujet, du moins à l'intérieur du groupe Eliani ou Lacan, mais ils en rendent compte surtout au niveau imaginaire ce qui n'exclut pas déjà, évidemment la présence du symbolique.
On peut noter à ce propos que l'enfant jeune est toujours appelé par son seul prénom spécialement par sa mère. Par ailleurs, si un autre dans la lignée - et particulièrement le père - s'appelle Georges-Philippe ou Jacques, se pose un problème crucial pour le sujet; et l'homonymie du prénom, spécialement entre père et fils ou mère et fille est souvent - me semble-t-il - un handicap pour le devenir du sujet.
Evidemment quand le sujet sort du groupe Eliani ou Lacan, il ne peut se signifier qu'en tant que Georges-philippe Eliani ou Jacques Lacan parce qu'il rencontre alors d'autres Georges Philippe ou Jacques.
On peut noter que cela se situe grosso-modo au moment de la scolarité, moment clé pour la pose de l'Oedipe et l'accès au symbolique. A ce Georges-Philippe ou Jacques primordiaux et plus imaginaires, s'ajoutent alors le Eliani, le Lacan qui vont situer le sujet dans la société où il entre alors vraiment, la

famille étant finalement plus une autre mère qu'une vraie société. Le nom propre est donc conjonction d'une image sonore, d'une marque symbolique. Mais il reste toujours, me semble-t-il, une différence, notamment au niveau de l'identification, entre les Georges-Philippe, ou les Jacques ou les Eliani et Lacan. Par exemple, le sujet ne réagit pas de la même façon à la mort d'un Georges-Philippe et à la mort d'un Eliani.
Alors, deuxième remarque : quand LECLAIRE parle du masque vide de l'inconscient, j'aimerais bien qu'il explique ce qu'il veut dire, parce qu'en fait, son texte ne paraît pas considérer l'inconscient comme vide. D'ailleurs, il me semble que si les analystes considèrent l'inconscient comme vide , il sont beaucoup plus proches de Claude Lévi-Strauss qu'ils ne le disent.
Si l'Inconscient est vide, il se manifeste seulement par des chaînes de comportement, ce mot étant entendu dans un sens très large, et non par des contenus imagés ou phonématiques.
Ce problème d'un inconscient plein ou vide paraît tout à fait fondamental, et si les analystes peuvent si difficilement parler de l'inconscient n'est-ce pas justement qu'il est avant tout une structure repérable par opposition, ou du moins par comparaison, avec d'autres inconscients, structure à la fois semblable et différente de tel ou tel sujet.
Troisième remarque : si l'inconscient naît de la rencontre de l'organique et du signifiant, pourquoi LECLAIRE invoque-t-il des expériences de différence exquise, des mouvements de culbute, des attitudes de réversion qui se situent, il me semble à un niveau proprement corporel ?
LECLAIRE veut-il dire par là que le comportement corporel du nourrisson est d'ores et déjà organisé de façon parallèle à celui du signifiant ? Mais n'est-ce pas supprimer alors ce problème de l'insertion du signifiant dans l'organisme, drame dont va naître l'inconscient.
Il me semble que l'originalité de l'organique n'est pas assez préservée, à moins que ce que LECLAIRE suggère c'est qu'il s'agisse là d'une espèce de

fort-da que le sujet essaie sur lui-même pour maîtriser justement cette rencontre primordiale entre l'organique et le signifiant. Mais touche-t-il alors au niveau inconscient le plus archaïque, puisqu'il y a déjà maîtrise?

LECLAIRE

Plusieurs questions sont posées. Trois au moins. À la première, je ne saurais que laisser toute sa valeur à - j'allais dire aux arguments cliniques qui sont avancés concernant la valeur privilégié du prénom. La question que je poserai à ce niveau-là, lorsque Madame IRIGARAY dit que les prénoms rendent compte de la singularité de chacun, mais qu'ils en rendent compte surtout au niveau imaginaire, je pense qu'une question est posée en un point particulièrement sensible, car bien sûr, là, il resterait à préciser avec plus de rigueur ce que l'on entend justement par ce niveau imaginaire et à quoi il est opposé - bien entendu au symbolique mais comment et on quoi précisément dans ce cas - au niveau du primaire ?
Sur la question de cette expression de masque vide et du vide en particulier, je crois que cela soulève, ou que cela active toute la série des fantasmes qui nous sont familiers, et si je puis dire, qui se rapportent à l'opposition du plein et du vide.
Le mot n'est peut-être pas très heureux que j'ai choisi, mais c'est cette image de masque qui m'avait accroché pour des raisons qu'il faudrait sans doute que je reprenne. Le terme de vide est employé là, dans un sens précis - à savoir où il n'y a pas de sens tout prêt, où il n'y a pas de signification toute faite - qui est le contraire d'un plein ou d'un trop-plein de sens; si vide - à propos du masque de l'inconscient, ou du masque vide de l'inconscient - a un sens, c'est dans cette direction que je souhaite qu'on l'entende.
Quant à la question de l'implication du corps, la question de la rencontre de l'organique et du signifiant, c'est là ce que je considère comme une question cruciale, et s'il m'est donné un tout petit

peu de temps à la fin de cette discussion, je pense pouvoir reprendre d'une façon précise ce que j'ai à dire là dessus, justement à propos de ce que je soulignais déjà tout à l'heure, dans la valeur - on pourrait presque dire animatrice sur le plan musculaire - de cette formule « Poor d'Je li » car il me semble, je vous le dis tout de suite, ça n'aurait pas beaucoup de sens pour vous, que cette formule est déjà, d'une certaine façon quelque chose comme un mime de signifiant. J'y reviendrai tout à l'heure, je vous redis : si nous en avons le temps.

LACAN

Je voudrais seulement faire une petite remarque concernant cette question du prénom. Je mettrai la prochaine fois au tableau l'indication en allemand d'un ouvrage sur la psychologie des prénoms par une nommée Rose Katz, si mon souvenir est bon.
Je crois que tout de même sur ce sujet, l'essentiel a été dit par Luce IRIGARAY : l'essentiel dans la distinction du prénom et du nom de famille, c'est que le prénom est donné par les parents, alors que le nom de famille est transmis. C'est beaucoup plus important que le côté classificatoire qui oppose la généricité du nom de famille à la singularité du prénom. Ça ne constitue nullement une singularité, un prénom. Tout au plus, l'essentiel, c'est qu'il traduit quelque chose qui accompagne la naissance de l'enfant et qui vient nettement des parents. L'enfant a déjà sa place déterminée, choisie dans l'univers du langage, du prénom, des illustrations à la fois les plus superficielles...

LECLAIRE

LEMOINE avec qui nous terminerions, si je puis dire, cette première partie, très arbitrairement découpée, des remarques disons théoriques, ou des commentaires de nature théorique.

LEMOINE

Je n'ai pas l'impression que ce que je vais dire est théorique car ce que j'ai dit m'était suggéré plutôt par quelques réflexions que je me suis faites après avoir entendu le brillant exposé que LECLAIRE nous avait fait au dernier séminaire fermé.
Ce que j'ai à dire porte sur deux points : - d'une part sur le fait que LECLAIRE n'a pas du tout fait allusion à la dernière phrase du rêve, qui me semble à moi essentielle, car cette phrase était justement un appel à lui, et faisait de ce rêve un rêve de transfert. En effet, que dit la dernière phrase ?

« Nous nous dirigeons tous les trois vers une clairière que l'on devine en contrebas ».

Eh bien, pour moi, la clairière est claire. Il s'agit justement du nom de LECLAIRE qui est invoqué en quelque sorte par le patient et donc ceci est déjà un appel au nom. Or il y a un second appel au nom, et un autre nom, qui est le nom du père et qui est indiqué par la licorne, car qu'est-ce que la licorne ? C'est un animal fabuleux qui ne trouve son apaisement - et LECLAIRE nous le dit dans son article écrit en 1960 dans les Temps Modernes - que s'il repose dans le giron d'une vierge.
Or, c'est là justement le problème du tabou de la virginité et il faut remarquer d'ailleurs que cette vierge c'est peut-être la mère. Mais il n'y est fait nulle part allusion dans ce rêve. Cette vierge, c'est la mère de Philippe. Or la mère de Philippe, c'est celle qui répond au désir du père. Si le père a épousé une vierge, une mère vierge, le nom de Philippe, l'identité de Philippe […] à ce moment-là incontestée.
Mais Justement, Philippe est un obsessionnel. Et le désir de sa mère est justement ce qui fait question. C'est la raison pour laquelle Philippe a les plus grands doutes sur lui-même et sur son identité, et c'est la raison pour laquelle aussi, il est entré en analyse.

C'est pourquoi ce parallélisme entre le nom de l'analyste qui se trouve, lui, hors-circuit - et d'ailleurs, je demanderai à LECLAIRE, comme je le lui ait écrit, s'il n'y a pas là un contre-transfert, enfin un excès de contre-transfert, si justement il n'a pas jusqu'au bout refusé de s'expliquer, en n'écoutant, pas d'une oreille aussi attentive que le début du texte du rêve, cette derniers phrase qui lui était adressée ; de toute façon cette dernière phrase vise le nom de l'analyste d'une part, et d'autre part, le nom du père.
Et alors, là je voudrais toucher à ce que l'on a appelé ici le corps, tout à l'heure, c'est-à-dire à l'angoisse du patient.
Je crois que ceci est essentiel si, en effet, le patient parle de Lili, et si tout est dévié en quelque sorte, vers la Lili de Licorne, et si tout ce qui a trait à la corne se trouve caché et rassemblé en quelque sorte dans un animal fabuleux, C'est parce que, il y a du côté de Lili finalement, un équivalent de la relation à la mère, mais un équivalent déplacé, c'est à dire beaucoup moins angoissant.
De même , l'évocation du nom de l'analyste est beaucoup moins chargée d'angoisse que ne le serait l'évocation du père. Et c'est pourquoi le père est masqué dans ce rêve, ou condensé - si l'on veut - dans l'image et c’est pourquoi l'analyste est au contraire beaucoup plus apparent puisqu'il s'agit d’une clairière.
Ceci m'amène à parler de la formule de « Poor d'je li ». On a dit tout à l'heure, et je suis d'accord avec cela, que c'est une réversion ; il y a une sorte de symétrie en quelque sorte, entre les deux éléments de cette formule. Il y a en effet, d'un côté, Georges et de l'autre côté Lili et au milieu, le petit qui est la flèche du désir dont Lacan nous a appris à nous servir. Je veux dire par là que cette symétrie est une fausse symétrie, et c'est une fausse symétrie parce que Georges se retrouve au bout du compte avec Lili, c'est à dire que Lili lui a... enfin, avec Lili, il a compris, il a tenu en main, il a signifié, en quelque sorte vécu, son désir. Et c'est cette espèce de traversée par le désir qui modifie la formule « Poor d'je li », réversion que

nous trouvons d'ailleurs aussi dans la formule symétrique :

« Lili j'ai soif » : « Philippe j'ai soif ».

Il semble que cette sorte de réversion, c'est à dire ce retour sur soi-même et cette façon de se retrouver soi-même perpétuellement, soit évidemment le problème fondamental l'attitude fondamentale de Philippe. Mais alors, à quoi sert cette formule ? Elle sert à combler un manque dans la chaîne signifiante, elle sert par sa singularité, et je crois qu'il y a une différence avec l'image que l'on rencontre très fréquemment et très facilement dans de nombreuses analyses : que ce soit par exemple une tour qui regarde avec deux yeux, ou que ce soit un typhon qui brusquement se retourne vers la bouche d'une patiente ou que ce soit un guignol aussi qui devient brusquement un sexe dressé, eh bien toutes ces images là on les retrouve, à un tournant essentiel d'une analyse et chaque fois qu'il y a une angoisse à combler. Cette formule « Poor d'je li » est une formule beaucoup plus archaïque - d'ailleurs cela a été dit déjà - et c'est une formule qui permet peut-être d'aller plus loin dans l'analyse du sujet et qui permet au sujet finalement de faire quoi ? De se récupérer lorsqu'il se trouve - de par l'angoisse - arrêté dans le cours de ses associations et dans le cours de sa vie. Car ce qu'il faut bien dire c'est que l'angoisse est éprouvée corporellement, que c'est ça le problème, et que ce que fait l'analyse ce n'est pas autre chose, justement que de mettre en route la chaîne signifiante, et ainsi de modifier ce qui se trouve incarné, en quelque sorte, par le sujet. D'ailleurs l'analyse est-ce que ce n'est pas, justement au bout du compte, une réincarnation du signifiant. Est-ce que, au dernier terme, elle ne guérit pas le sujet en lui permettant de se réincarner dans son langage ?

LECLAIRE

LEMOINE avait raison et je m'excuse de l'avoir classé dans la première catégorie. Je dois dire - puisque nous sommes déjà dans la seconde série d'arguments, à savoir des argument cliniques - que sur ce point-là , je laisserai à chaque témoignage sa valeur d'association, car je ne pense pas - bien que nous soyons en séminaire, disons : fermé - que nous puissions entrer dans la dimension d'une discussion de cas, voire même de l'analyse d'un contre-transfert.
Non pas que ce soit quelque chose d'exclus, mais je crois que nous n'en aurions pas tout à fait le loisir et la possibilité ici. Ce qui vient en écho à un texte analytique est en soi, je pense, suffisamment éloquent. Je voudrais maintenant donner la parole à Mme COSTANIS-DIAMANTIS qui je crois, justement, va nous présenter une très brève observation d'autre chose.

Mme COSTANIS-DIAMANTIS

Dans un article tel que celui que LECLAIRE nous a proposé, il semble bien qu'à propos de ces groupes de mots, il se proposait de nous montrer comment à travers une chaîne de signifiants, nous apparaissait l'inconscient. Je dis bien, il me semble, car si notre propre expérience ne nous faisait rencontrer de telles notions, nous serions condamnés à le croire sur parole . Il semble en effet, qu'au niveau d'une théorisation, d'une explicitation, d'une référence à un tiers - celui qui n'est ni l'analyste ni l'analysé - à celui-là, ces notions paraîtraient comme arbitraires . C'est pour dire que, si temporairement, nous acceptons de le croire sur parole, ce n'est que par le détour de notre propre expérience que nous serons amenés à nous en convaincre plus sûrement.
La relation analyste-analysé étant une relation à deux, le troisième - celui qui écoute, l'auditeur - n'y a pas eu « voix d'accès ».
Je rapporterai ici un exemple de réponse, entre l'analyste et son patient, là ou le dialogue s'engage entre deux inconscients et où la référence, à un tiers devient malaisée. Au cours d'une thérapie, un enfant me dit subitement :
« où est l'orange, où est l'orange ? »
et comme je me demandais intérieurement ce que pouvait bien signifier cette orange, j'écrivis un lapsus qui me renseignait sinon sur cette signification, du moins sur mes propres fantasmes ; j'écrivais : « ou est l'organe ? ».
Je voudrais maintenant rapporter une histoire que j'entendis rapporter devant moi par des personnes connaissant les intéressés, peu de temps après la communication de LECLAIRE. Cette histoire, je l'entendis hors de tout champ psychanalytique.
Et s'il y eut une intention psychanalytique ce fut par mon écoute qu'elle s'exerça. C'est par cette ouverture spéciale qui avait été amenée par la communication de LECLAIRE en particulier, et par l'enseignement de Lacan en général, auxquels me renvoyait l'histoire que j'entendis, et que j'intitulais l'histoire de Norbert.

Il s'agit d'un couple. Le mari a 25 ans : c'est un médecin promis à un brillant avenir qui se destine à être accoucheur. Ils ont une fille de deux ans. La mère, fixée elle-même à sa propre mère , est assez indifférente à l'enfant. Par contre, le père éprouve une véritable passion pour sa fille. Le père passe l'internat, qu'il rate ce jour-là parce que sa petite fille avait avalé une broche et qu'il était bouleversé. Il renonce et s'engage dans la marine pour faire son service militaire. Là-bas, bien qu'excellent plongeur, il se tue en allant se fracasser le crâne sur une plaque de ciment. L'enfant a alors deux ans.
Nous retrouvons la veuve vingt ans plus tard avec sa fille alors âgée de 22 ans. Cette veuve se remarie avec un homme qu'elle n'aime pas. Sa fille se marie immédiatement avec un homme qu'elle n'aime pas, non plus. Cet homme porte le même nom de famille qu'elle et en plus, a pour prénom Bernard, alors que son propre père s'appelait Norbert. Le ménage marche mal. La jeune femme ne supporte pas sa belle famille et décide Bernard, son mari, à aller vivre dans une île. Là-bas, alors que Bernard conduisait, a lieu un accident de voiture qui défigure la jeune femme. Celle-ci retrouve un visage à peu près normal - mais autre - après plusieurs interventions chirurgicales. Peu de temps après, ils ont un fils qu'on prénomme Norbert. Cet enfant est l'objet d'une grande passion de la part de sa mère. Quant au père, il se sent rejeté de ce couple mère-fils. La mère a constamment peur que Norbert avale des produits nocifs dont le père, agriculteur, se sert, et en particulier de l'insecticide. Un jour le père emmena son fils aux champs où il avait affaire. Il renversa de l'insecticide dans un récipient puis s'en alla travailler un peu plus loin, l'enfant jouant autour. Lorsqu'il revint il constata que le niveau du bol avait baissé ; du moins il le soupçonna, pensa à son fils, mais ne s'y arrêta pas. Une heure plus tard, l'enfant fut pris de malaise et le temps que le père le transporte à l'hôpital, mourait.
Par le biais de cette histoire je me retrouvais revenir à ce dont LECLAIRE nous avait parlé, et cela me montrait ici, un peu de ce qu'il avait montré en ce qui concerne l'apparition des rapports de fantasme

avec le nom du sujet, et à fortiori - dans l'histoire de Norbert - avec le nom du père.
Par quel biais le retrouvons-nous ici ? Nous avons vu une jeune femme qui perd son père lorsqu'elle est âgée de deux ans, qui grandit seule avec sa mère et qui prend un mari et sûrement un phallus en même temps qu'elle.
Son choix est le suivant : Mr X, qui porte le même nom de famille que le père de la jeune femme, donc le même nom de famille que la jeune femme. Elle épousa Bernard et elle avait perdu « Narbert ». En fait, Bernard, en tant qu'agriculteur assez fruste, se trouve être exactement le contraire de Norbert, médecin promis à un brillant avenir. Cette inversion syllabique entre les deux prénoms semble bien là nous révéler le fantasme le plus inconscient, le plus secret de cette jeune femme. Peut-être Bernard n'est-il que l'image virtuelle, renversée, de Norbert tant désiré mais absent, ou plutôt, combien présent. Comment cette femme va-t-elle pouvoir accommoder cette image virtuelle par rapport à l'image bien réelle de Norbert son père? En fait tout se passe comme si Bernard avait pour mission d'annuler Norbert. Par qui est-il investi de cette mission ? En réponse à sa femme peut-être, mais bien plus sûrement par Norbert lui-même en tant que celui se manifeste au travers du désir de l'autre.
Qu'est Bernard pour cette femme ? Ne serait-il pas l'antidote, le contre-poison, celui qui annulera Norbert ? Le premier parricide que la jeune femme va commettre va être de se marier à Bernard. A partir de là, il semble que c'est Bernard lui-même qui s'en chargera. D'abord en détruisant la marque, l'empreinte de Norbert dans le visage de sa femme. Ensuite en tuant ***S***on fils : le Norbert ressuscité pour deux ans, et avec - on ne peut mieux choisir - de l'insecticide.
Il est d'autres éléments qu'il y aurait lieu d'approfondir ici. Par exemple les références à la mère que nous retrouvons constamment. Norbert voulant être accoucheur, faisant son service militaire dans la marine, se tuant en mer, le couple allant vivre dans une île.

Mais ni l'exemple - qui est une histoire racontée, pour laquelle nous ne disposons pas d'analyse - ni mon expérience actuelle, ne me permettent d'aller plus loin que les quelques éléments que je viens de donner.

LECLAIRE

Peu de choses à ajouter à cette extraordinaire histoire. Vous aviez commencé à noter : histoire de Norbert ?

LACAN

J'ai voulu qu'on mémorise. Ça vaut la peine. C'est une histoire qui n'a pas été analysée et qui ne peut être analysée. Mais le nom de Norbert, n'avait pas été entendu. J'ai voulu qu'on l'écrive.

LECLAIRE

J'ai encore beaucoup de communications. Mme Lemoine. C'est à propos du rêve à la licorne.

Mme LEMOINE

Je ne suis pas analyste, ni médecin. Ça ne se verra du reste, je crois, que trop. Mais j'ai été invitée à vous communiquer mes réflexions toutes intuitives. Alors les voici.
« On pourrait aller plus loin » a dit Serge LECLAIRE en fin d'exposé. Eh bien non, on ne peut pas !
Il a beau nous proposer une nouvelle variation sur le thème : or renversé et qui donnerait rose comme la cicatrice ou le sexe inversé ou la rose inversée de la femme, mais la chaîne signifiante ni le chiffre de « poor d'je li », ni surtout le rêve lui-même ne sont des thèmes ou des textes susceptibles de variations à l'infini. Donc pour aller plus loin, il nous faudrait être l'analyste lui-même et avoir devant nous l'analysé c'est à dire poursuivre l'analyse. Enfin il nous faudrait connaître le nom véritable du patient, ce nom d' Eliani, fils du seigneur en hébreu, je crois - mais je ne connais pas l'hébreu - a été vraisemblablement avancé pour les besoins de la cause. Nous verrions alors - si nous le connaissions - ce nom de famille, jouer en fonction de LECLAIRE, la clairière du rêve. Mais nous n'avons ni l'homme, ni son nom, faute de quoi nous ne pouvons que rêver en effet, ou pire conclure. Par exemple, au complexe de castration. Mais l'analyse, est, semble-t-il le contraire d'un diagnostic, fût-il rendu concurremment par le patient lui-même. La simple prise de conscience est peu opérante. Mais Serge LECLAIRE dit aussi, et dès le début, que le nom propre est lié au plus secret du fantasme inconscient, et c'est de cette phrase que je voudrais repartir.
Reprenons un peu l'histoire du rêve. Philippe a soif. Il réussit à tromper, mais non évidemment à satisfaire la soif, en apaisant en rêve d'autres soifs, échos préconscient d'un manque fondamental inconscient. Ainsi le rêve est comme une chambre d'écho. Dans un contexte de vie quotidienne, au contraire, quand il arrive à Philippe de dire :
« Lili, j'ai soif » il exprime au moins deux désirs, il a besoin de boire et il aime Lili. Le plus important n'est pas celui qui est formulé, car toute

parole est d'abord le signe d'un besoin d'amour, d'un appel. Mais il attend tout de même qu'on lui donne à boire, du moins dans un premier temps.
Donc les choses se passent très différemment dans le rêve et la réalité, au niveau du langage. Dans la réalité la soif s'exprime pour obtenir une satisfaction, dans le rêve elle ne s'exprime pas et loin de se satisfaire, elle éveille d'autres soifs qui, elles, dorment dans la journée.
Chez Philippe, on peut donc dire que le langage de la veille montre sans doute des fissures. Sans doute est-il lacunaire comme son langage nocturne puisqu'il laisse apparaître assez fréquemment une formule dénuée de sens comme « poor d'je li ».
Pourquoi donc, chez Philippe la poussée originelle - au lieu de se faire normalement représenter et d'occuper ainsi, de substitut en substitut, la vie psychique jusqu'au langage - pourquoi le déplacement a-t-il tourné court et a-t-il abouti à ce cul de sac de « poor d'je li »?
Sans doute parce qu'il n'y a pas eu d'ancrage au moment voulu. Sans doute parce qu'un sevrage brutal a dispensé le père de jouer son rôle de séparateur. C'est ce que la suite de l'analyse apprendrait. Peut-être aussi le père a-t-il manqué en personne tout à fait, comment savoir ?
Il y a un Jacques, frère du père, qui parait avoir joué, avoir pris quelquefois sa place. Donc la métaphore originelle n'a pas jouée. Elle n'est pas venue séparer ce qu'il fallait séparer, fondant ainsi les oppositions ultérieures, conditions du discours. La vie psychique de Philippe est restée semblable à des marais où un nénuphar chasse un autre nénuphar indéfiniment. Là-dessous, est restée béante la pulsion originaire, la pulsion de mort. Pour fixer la ronde des substitutions fallacieuses, Philippe a posé sur son besoin un sceau, une cicatrice qui le masque mais le castre du même coup. La cicatrice est sur lui mais la rose est ailleurs, dans la clairière peut-être. N'importe qui ne peut pas lui montrer le chemin, le patient fait donc appel à l'analyste pour qu'il l'aide à reconvertir la cicatrice en dard.
Cet appel de l'analysé à l'analyste prend dès le départ - et à l'arrivée - la forme de deux noms

propres, Georges-Philippe : fils du Seigneur avec un point d'interrogation, et fait appel à Serge LECLAIRE pour qu'il reprenne avec lui son histoire, au moment où son père a manqué, et pour qu'il lui permette ainsi de renouer la chaîne signifiante aussi près que possible du premier chaînon symbolique.
Philippe débouchera peut-être plus tard dans la clairière où il pourra - devenu homme - cueillir la rose. Devenu homme, il pourra également se faire appeler par son nom propre, que nous ne connaissons pas, et non par « fils du Seigneur ».
Jusque là il reste un enfant qui tète sa nourrice pour la plus grande satisfaction de la nourrice elle-même, mais il faudra au patient liquider son transfert pour ne pas devenir l'enfant de l'analyste après avoir été l'enfant de sa nourrice.
C'est alors seulement qu'il sera autorisé à porter son nom propre qui ne sera plus celui de son père, symboliquement mort. Il pourra aussi parler à la première personne et laisser parler en lui les deuxièmes et troisièmes personnes. Fini le rêve de la licorne porteuse de son dard endormi.
Philippe, enfin, deux fois baptisé, aura conquis sa propre identité. La transmission du nom propre est sans doute un fait sociologique. Mais le nom propre colle à la personne comme le nom commun à la chose que nous ne distinguerions pas si elle n'était nommée.
Ainsi porter un nom a-t-il un sens et une action sur la personne et peut-on parler de la conquête du nom. Il s'agit donc pour l'analyste d'autoriser tant soit peu l'inconscient, après séparation des personnes, à fonder la première.
La littérature, dans cette perspective, serait une analyse magnifiée en - et par - la personne de l'auteur, tandis que selon l'expression de Jean Paulhan, elle serait un langage grossi où métaphore et métonymie apparaissent comme vues au microscope. Mais le rêve n'est pas un texte avec nom d'auteur. Il n'est que l'envers d'un poème.

LECLAIRE : Nous avons encore au moins trois textes :

Melle MARKOVITCH.

Francine MARKOVITCH

Il m'a semblé que le commentaire du rêve à la Licorne offrait quelques difficultés, que j'ai essayé de cerner, mais l'analyse n'est pas une démarche de pensée qui me soit très familière et je ne suis pas en mesure d'élaborer avec une extrême rigueur les quelques réflexions que je vous propose.
Sans doute faut-il admettre que la substitution des noms forgés par le psychanalyste aux noms réels, ne va pas sans une circonscription et un repérage de toutes les chaînes de signification qu'ils proposent. Or ce risque, tel qu'il est pris dans le texte en question, semble correspondre à une dissociation de la langue; entre son aspect phonétique et son aspect sémantique il y aurait une rupture fondamentale puisque les syllabes de Licorne peuvent être traitées de façon isolée et ensuite seulement, comme un palliatif, une mise en relation, orientée comme un vecteur, du phonétique au sémantique. Au fond, cette méthode semble impliquer le souci de traiter le langage seulement comme trace acoustique, alors que FREUD avait libéré le problème de l'alternative où il se trouvait pris entre la contingence du signe par rapport au sens et la relation unilatérale, la causalité entre signe et sens. Dans ces conditions, le point où l'on aboutit, cette chaîne signifiante « dont la contraction radicale nous donne la Licorne, signifiant qui apparaît là comme métonymie du désir de boire, celui qui anime le rêve » ne nous fait peut-être pas passer par un détour suffisant. Si « dans le colloque singulier qu'elle est, l'analyse découvre au patient, par les détours inédits de son histoire, les structures fondamentales pour lui aussi, que sont la structure de l'Œdipe et celle de la castration, dégage pour chacun les avatars de ces quelques signifiants-clés... » on peut s'étonner de ce que le personnage de la licorne soit trop vite et sans un détour assez long, réduit au fondamental.
De la tapisserie *à La Dame à la Licorne* à la Fontaine de Vérité gardée par des Lions et des Licornes dont il est parlé à la fin de *L'Astréel*, court un thème

qui, *à* s'inscrire dans un double registre, reste un cependant, registre de l'amour courtois et de l'église cathare d'une part, registre de l'église orthodoxe et du mariage d'autre part. Que la licorne soit un personnage comme le Lion, c'est-à-dire qu'elle tienne un rôle à l'intérieur du mythe ne nous permet précisément pas d'éviter le détour dont il était question, les défilés du signifiant. Or le mythe ne sépare pas le Lion et la Licorne, c'est ensemble qu'il les pose. Qu'une licorne apparaisse dans ce rêve, et un tel rêve est chose rare, autant que les souvenirs d'enfance évoqués - nous n'avons pas tous la chance d'avoir vécu dans un pays où il existe une fontaine à la Licorne, ainsi nommée parce qu'une statue de l'animal fabuleux la surmonte, fontaine qui conduit aussi à un autre lieu élu, tout proche, qui s'appelle le jardin des ROSES et l'une des tapisseries de *La Dame à la Licorne,* le goût, nous montre justement une roseraie - cette présence de la licorne devrait nous trouver plus attentifs à l'absence du lion. Et même à ne considérer que l'aspect phonétique de ces deux syllabes, quelles directions de recherche n'offrait pas cet ON de l'impersonnel quand il s'agissait de montrer que le nom propre est lié au plus secret du fantasme inconscient? Il y aurait dès lors entre ce qui est répété dans le nom du patient Li, et la répétition n'est pas seulement insistance, et le pronom impersonnel une sorte de contradiction, qui ne serait peut-être pas sans rapport avec l'absence du lion. On connaît le symbolisme du lion et de la licorne dans l'église orthodoxe, le lion étant, du côté du courage et de la force, la puissance de l'église; la licorne, parce que c'était une tradition dans l'église chrétienne qu'elle ne pût être capturée que par une vierge, devient le symbole à la fois de la pureté et de la religion. Mais à suivre le déroulement des six tapisseries de *La Dame à la Licorne,* on est amené à formuler l'hypothèse que ce symbolisme autorise une lecture croisée, car il nous indique également l'autre registre, celui de l'hérésie. Seulement en ce point, apparaît un décalage, l'hérésie et l'orthodoxie ne résultent pas d'oblitérations symétriques à l'intérieur d'un champ

unique, mais l'une est ici comme un masque, comme la volonté de se protéger contre ce qu'elle appelle la fascination du manichéisme. Il faudrait admettre, pour développer cette hypothèse, que l'ordre des tapisseries n'est pas l'ordre actuel de leur exposition au Musée de Cluny, ordre qui trahit plutôt une certaine mythologie née des produits tardifs du christianisme, mais l'ordre suivant: le Goût, l'Odorat, l'Ouïe, A mon seul Désir, le Toucher, la Vue.

Ces tapisseries semblent mettre en scène les sens comme des figures fondamentales du corps. L'insertion de la tapisserie A mon seul Désir nous indique que le corps n'est pas ici la métaphore d'une réalité spirituelle. S'il y a une homogénéité entre ces six scènes, c'est sur la voie d'une pensée du corps qu'elles doivent nous mettre. A mon seul Désir nous indique cependant comme un point d'inflexion de la courbe où se placent ces figures. C'est la seule tapisserie qui porte des mots, ce qui ne veut pas dire que le langage soit absent des autres. Mais, si cette suite de tapisseries est une histoire atemporelle, si elle est un drame joué devant nous, il semble bien qu'ici se produise une sorte de crise manifestée par la contradiction entre le thème du coffret, repris par la tente et celui des chaînes de la colombe, qui est également repris dans les cordes qui attachent la tente aux arbres. La tente est comme le point de rencontre de ces deux thèmes. A se nommer, le désir passe par une réflexion, au sens précis du retour sur soi, dans l'imaginaire, réflexion antérieure à la réflexion spéculaire. Et ce premier retour sur soi du corps à travers le langage signifie peut-être que la réflexion n'est pas une structure qui appartient en propre à la conscience, à l'âme, mais qu'elle n'est pas non plus indifféremment distribuée sur tous les sens. Cette coupure, ce blanc, car A mon seul Désir ne désigne aucun sens, indique que l'on passe à un autre ordre, et la grâce des premières tapisseries est perdue. A vouloir ses propres chaînes, l'amour ne peut que se réfléchir dans l'imaginaire infiniment, indéfiniment et c'est en quoi il veut sa propre mort. A mon seul Désir est donc le signe qu'il n'y a qu'un désir et qu'il n'est

pas susceptible d'être prédicat du corps, mais qu'il est lui-même ce corps. Au niveau des sens est posée une différenciation du désir. Dans le plaisir qui s'attache à l'exercice de tout sens est déjà posée cette faculté de retour sur soi qu'est la dimension du réflexif, c'est en ce point qui est utilisation du chiasme, que l'esthétique peut naître, et le spectacle. En d'autres termes, la structure du désir est telle, qu'à la désigner comme manque, comme coupure, elle fait du plaisir non point la satisfaction, la cicatrisation de la coupure, mais le retour sur soi de celle-ci. La conséquence de ceci est que la réflexivité n'est pas une structure qui appartient en propre au conscient, mais il y a une distribution du couple conscient/inconscient dans l'épaisseur charnelle pour ainsi dire. La surface corporelle le lieu de la perception est le miroir où se réfléchit le désir. Le désir est en question dans ce retour sur soi du corps. Ceci ne signifie pas qu'il y ait une genèse du désir à partir des sens puisque c'est bien plutôt cette position corporelle qui est ce en quoi s'origine le temps.
La position relative des rôles dans l'amour courtois, qui est le masque où s'exprime l'hérésie cathare, ne fait ainsi que projeter cette reconnaissance de la situation du désir, à se vouloir soi-même, c'est la mort qu'il rencontre et c'est la seule chose qu'il puisse rencontrer. Ce qu'il faudrait articuler ici, c'est l'absence de symbolisme dans cette tapisserie; le drame que jouent les trois oiseaux dans le haut de la tapisserie, les attitudes héraldiques des animaux, de chaque côté de la Dame, les écus qu'ils portent, la position des arbres du nord, le chêne et le houx, par rapport aux arbres du midi, l'oranger et cet arbre exotique, l'atmosphère créée par la distribution dans la tapisserie des petits animaux, que semblent guetter le renard, le loup et la panthère, la présence des deux bannières et leur échange, la présence à la fin, d'une seule bannière, la bannière carrée, de gueules à bande d'azur portant trois lunes d'argent, tout cela n'est symbolique pour nous que parce que le sens ne peut, semble-t-il, nous atteindre que si nous en faisons une sorte de transcendance, c'est-à-dire, si en bloquant le

problème du sens entre l'affectif et le rationnel, nous sommes obligés de trouver une troisième dimension qui dépasserait le conceptuel. La ruse de l'orthodoxie consiste précisément à avoir posé cette alternative, donc la nécessité d'un dépassement qui élude l'imaginaire, au lieu de comprendre le sens comme la torsion sur lui-même du désir Or, c'est ce qui est en scène dans le deux dernières tapisseries. Le toucher et la vue sont les deux sens sur quoi s'articule la pensée logicienne dont il a été question ici même. Dans l'ordre du ***Begriff,*** du concept sont joints à la fois le geste de maîtrise, de domination de la main et le regard, la réflexion spéculaire, c'est-à-dire ce jeu à la surface du miroir qui méconnaît la profondeur du miroir, l'autre côté du miroir. Et si la tapisserie la Vue est la dernière, c'est peut-être pour suggérer dans cette fin dramatique comme la possibilité d'un retour, nous verrions alors comme une fermeture du cycle de ces tapisseries.

Peut-être dans le Toucher, la licorne est-elle enfin capturée. Mais en révélant, ce que tout le monde sait, par qui elle peut être capturée, elle disjoint une unité, c'est une autre histoire qui commence, le désir ne pouvant que rester désir et se perdre dans l'imaginaire, cette offrande en quelque sorte, que constitue la formule A mon seul Désir est une fin, une mort, mais non pas au sens où il y aurait un caractère unique et singulier de la mort, au sens où il y a une pulsion de mort. A tenter et la possession et le savoir, la réflexion spéculaire, c'est une autre figure de la mort que rencontre le désir, mais l'orthodoxie est prise ici dans un autre manichéisme que celui dont elle reproche à l'hérésie la fascination. Toutes les deux ne sont pas sur le même plan. L'orthodoxie aménage le désir en en faisant un exil, elle réalise sur lui une sorte d'économie qu'elle rachète par la singularité de la mort. En posant la transcendance par rapport au rationnel, elle méconnaît l'imaginaire, autrement dit, lors même qu'elle ressaisit le désir au point précis où il touche au désir de mort et se constitue comme tel, elle escamote la mort.

Puisque nous avons dès longtemps refusé de nous placer dans cette extériorité vis à vis du corps qu'est l'angle historique, il nous faut poser la question du sens de la chasteté cathare par rapport à la divinisation du corps qu'opère la Renaissance et qui transparaît dans la tapisserie de Pierre d'AUBUSSON. Cette divinisation du corps, et c'est une chose reprise par NIETZSCHE, de façon étrange dans le même esprit, est également une divinisation des puissances nocturnes et de l'imaginaire par opposition précisément à cette pensée orthodoxe pour laquelle les métaphores de la lumière, si on les replace par rapport au regard, donc au corps comme nous l'avons fait, sont seulement celles de la lucidité diurne. C'est peut-être en effet autre chose qu'une double polarité entre l'ombre et la lumière qui s'exprime dans la mystique cathare. Ou plutôt, l'ombre et la lumière ne sont pas deux principes, mais ils sont croisés dans la nature même du désir. Il n'est pas impossible que la chasteté cathare soit un sens du corps. Cette pensée, la Renaissance qui est en cela hérétique la considère comme une sorte de mort; que l'on songe seulement à la manière dont MICHEL-ANGE, dans le tombeau des MEDICIS à Florence, polit et sculpte le corps de la nuit dans une sorte de perfection et de plénitude où toutes les courbes semblent se refermer sur soi, tandis que la forme du jour paraît être seulement un effort pour sortir de la matière.

Ainsi, cette position de l'imaginaire nous induit à ne pas comprendre dans le langage des symboles, l'usage du mot ici est libre et ne correspond pas à celui du séminaire. Si la pensée conceptuelle a besoin du symbole, la pensée du corps ne surgit pas d'une seule inversion des termes, imputable à une symétrie géométrique. C'est le symbolisme même qui tombe ici.

« *Le corps créateur s'est créé l'esprit comme la main de son vouloir - Das schaffende Selbst schuf sich Achten und Verachten, es schuf sich Lust und Weh. Der schaffende Leib schuf sich den Geist als eine Hand seines Willens.* »

Dans la plupart des passages où NIETZSCHE parle du corps, il lie le corps à la structure du ***Soi, Selbst,***

comme pour signifier cette réflexivité du corps propre. Ce qui est important, c'est de noter ici la convergence qui existe entre la pensée bouddhiste et certains aspects de la pensée occidentale. En élaborant la notion de moi cosmique, c'est la pensée de corps transcendantal, quoiqu'il n'emploie pas l'expression, que NIETZSCHE fait venir au jour.
Si vraiment cette tapisserie est un poème à double entrée pour ainsi dire, si comme tout poème cathare, il signifie sur deux plans, de façon à permettre une lecture différente à chaque église, il n'est pas impossible de figurer ainsi cette continuité dans l'histoire du désir. Avant qu'il ne se constitue comme ce retour de la coupure, était nécessaire d'abord cette figure de l'identification qui se trouve présentée par la première tapisserie, où la Dame donne à un faucon des graines. Elle est devant une roseraie, mais dans la seconde tapisserie la roseraie a disparu. Les parfums sont la forme plus subtile de cette distance, de cette différence que par sa seule présence, sans qu'il soit encore question de la complication de la coupure et du retour, pose le corps. Les bannières échangées, dans l'Ouïe, sont au point qui précède le désir comme une sorte d'acmé du corps, comme la dimension de l'appel. Déjà on y lit une mélancolie. Et cependant, ce n'est que par rapport à l'imaginaire, ce n'est que parce que le corps est dans une sorte de conjugaison avec le langage qu'est possible cette dimension harmonique du corps, cet écouter. La continuité entre ces tapisseries est ainsi non pas dans un passage de l'une à l'autre mais dans un approfondissement de l'une, quelle qu'elle soit.
Il semble que nous nous soyons éloignés de ce rêve à la Licorne. Peut-être pour compléter ce détour par quelques suggestions, faudrait-il remarquer la persistance du patient à déplacer le sens de certains signifiants du rêve, sans tenir compte de ce caractère pourtant insolite qu'il dit éprouver dans le rêve. C'est par la méthode des associations libres, qu'il est amené à faire adhérer à ce mot sable des signifiants empruntés à la vie diurne et univoque. Dans le langage des armoiries, des blasons, sable est le nom de la couleur noire. De la forêt aux

arbres colorés de teintes vives et simples, il se garde bien d'accentuer le caractère magique, même lorsque celui-ci parle pour ainsi dire; alors qu'il songe aux nombreux animaux de la forêt, une licorne croise son chemin, c'est-à-dire justement l'animal mythique qui n'est pas du même ordre que ces nombreux animaux, et qui donne au secret de cette forêt sa forme. Tous les souvenirs évoqués semblent exclure la réminiscence - c'est la distinction kierkegaardienne entre ressouvenir et mémoire - et l'analyste est pour ainsi dire tenté d'entrer dans le jeu. Le patient n'est-il pas joué par son propre désir? Et l'analyste n'est-il pas dans une certaine mesure entraîné à sa suite?

Nous posions la question de savoir si l'amour courtois est le symbole de la mystique cathare. Il semble qu'au contraire, le corps ne peut jouer le rôle de symbole, mais qu'il est la seule forme possible du penser, la coupure de la transcendance inhérente au religieux qui s'introduit ici, par le fait même de la réconciliation symbolique, n'est que le masque de l'orthodoxie. Elle appelle fascination du manichéisme le jeu du désir et de la mort, elle fait de la mort unique un passage et par là même, comme nous l'avons dit, elle la subtilise. Ce n'est pas par hasard si ces figures du désir nous apparaissent tissées dans les fils de couleur et la trame d'une tapisserie. Notre culture ne nous a pas transmis tout cela dans la matière d'un bas-relief, dans l'illusoire profondeur picturale, mais elle nous l'a donné dans la surface vive d'une tapisserie, dans l'épaisseur de sa surface traversée d'un endroit à un envers par quelque chose qui reparaît dans le rêve sous la forme du corps féminin. Ce que semble indiquer le rêve, et ce qui est refusé justement dans la métaphore de la conque formée par les paumes de la main, c'est une forme appauvrie et schématisée du corps, le sens. La vectorialisation semble au contraire être la suivante, ce que le rêve indique du corps n'est là que pour suggérer la présence refusée de cette tapisserie, et à travers elle, la conjugaison plus essentielle de ces six figures du désir et c'est enfin, le corps.

LACAN

Sans préjudice des autres - on va voir les décisions qu'on va prendre - on va faire ronéotyper cette vraiment très remarquable communication.
Comme vous aurez seulement la semaine prochaine le texte de Jacque-Alain Miller, vous pourrez trouver, probablement un peu plus tard celui-ci.

LECLAIRE

Je souhaite pour ma part, d'abord bien entendu, que l'on reprenne ce texte de Melle MARKOVITS, que l'on ait présente aussi devant les yeux la suite des tapisseries de la Dame à la licorne, ce qui n'est pas tellement difficile, mais je souhaite peut-être - plutôt que de répondre, d'ajouter moi-même un commentaire, à cette discussion - donner l'occasion, ce qui ne sera pas très long, aux deux personnes qui ont encore bien voulu m'écrire, à savoir
Melle MONDZAIN et Mr Major, l'occasion de vous communiquer leurs réflexions .

Melle MONDZAIN

Après les communications qui ont été faites, j'ai un peu l'impression que les quelques réflexions cliniques que m'avait suggérées le texte de LECLAIRE vont recouvrir des choses qui ont déjà été dites et apparaître un peu comme une répétition.
Néanmoins, je les livrerai comme telles puisqu'on me le demande et en commençant peut-être par la fin de ce que j'avais écrit à LECLAIRE en raison des interventions précédentes, qui ont mis l'accent sur le terme de « poor d'je li ».
LECLAIRE nous avait dit dans son texte, qu'il était fort difficile, en général pour l'analyste, d'obtenir la communication de telles formules dont le dévoilement, dit-il, apparemment si anodin, a quelque chose qui ressemble comme à l'extrême de l'impudeur, voire comme à la limite du sacrilège.
Il a surtout porté l'accent sur la question du sacrilège en nous montrant comment le terme de « poor d'je li » était lié au nom du père, au nom du patient, au lien patronymique.
Madame LEMOINE a fait allusion tout à l'heure à la signification possible de ce nom Eliani : fils du Seigneur. C'est une question que je m'étais aussi posée, mais je ne sais pas plus qu'elle l'hébreu. En outre je me suis demandé si le nom d' Eliani était le nom réel ou si ce n'était pas un nom forgé. N'empêche que la convergence serait tout de même assez frappante.
C'est un nom qui a une résonance sémite et il y a dans les Tables de la Loi un commandement qui dit : « tu ne prononceras pas le nom de JAVEH, ton Dieu, eu vain. »
J'avais pensé que quelqu'un qui s'appelait Georges-Philippe Eliani, qu'il soit juif ou même peut-être chrétien, ne pouvait guère ignorer un tel commandement et que le terme de « poor d'je li » pouvait apparaître, dans une certaine mesure, comme une sorte de juron et de sacrilèges au sens religieux, une façon de dire : « nom de Dieu », avec énormément d'astuce et cette forme de déguisement qui est le propre quelquefois de certains symptômes

névrotiques, de traits cliniques - que nous connaissons bien en tant qu'analystes - où la transgression se dévoile de façon d'autant plus claire qu'elle veut apparaître au contraire comme camouflée.
J'avais été frappée par un autre aspect de ce phonème « poor d'je li » comme OURI et d'autres en ont parlé sur le plan phonématique. Je n'ai pas des sources aussi précises, aussi fournies que celles d' OURI. Je suis allée voir dans des livres de psychologie de l'enfant, à des sources assez banales, parce que j'avais le sentiment que ça me rappelait quelque chose, que ça me rappelait les mots ou les termes qu'inventent volontiers des enfant, et les jeux verbaux des enfants. Ce que j'ai retrouvé m'a un peu déçue et un peu satisfaite à la fois en ce sens que, toutes les observations sont pratiquement unanimes à remarquer que certains sens apparaissent avant d'autres et que, par exemple, un son comme le «r» est l'un des plus précoces, et particulièrement associé aux émois corporels agréables, dont il serait assez caractéristique. La lettre «p» serait l'une des premières consonnes prononcées et on parle volontiers effectivement de lallation. Ce lien entre les jeux verbaux et les émois corporels agréables m'a amenée à me poser la question d'un lien possible entre une expression phonétique de cet ordre et le côté corporel agréable, ce plaisir physique qui pouvait s'y associer ou y avoir été associé, et je me suis demandée - j'ai posé la question à LECLAIRE - si la difficulté qu'il pouvait y avoir à obtenir de telles formules, à les recueillir, en règle générale ne pouvait pas être le fait d'un oubli extrêmement précoce qui serait contemporain ou de même ordre, qui irait dans le même sens que - peut-être oubliée - la première expérience corporelle agréable, voire les premières masturbations dont l'observation même chez le nourrisson paraît avoir été faite. Ce qui viendrait rejoindre un problème, dont LECLAIRE a dit qu'il nous parlerait, qui est celui de l'inconscient et de la chaîne signifiante par rapport au corps et aux problèmes corporels.
Cette question du corps et du corps de Philippe, je me la suis posée également au niveau du rêve. On a

déjà dit ici comment pouvait se situer la place de LECLAIRE dans le rêve par rapport à cette clairière. LECLAIRE nous a parlé de ce rêve en nous disant que c'était un rêve de soif et il a situé la place du désir au niveau de cette soif, si j'ai bien compris. Pour un rêve de soif, si l'on prend le terme dans le sens d'un rêve dont l'origine serait la soif, qui aurait une source somatique, il ne correspond pas tout à fait à ce que l'on connaît classiquement de tels rêves où l'on s'attendrait par exemple à ce que Philippe rêve au moins d'une source, qu'il rêve d'eau, qu'il rêve d'un liquide quelconque à absorber. Il semble y avoir eu un certain délai entre le rêve qui débouche sur une clairière, qu'on n'atteint d'ailleurs pas, et la manifestation de la soif.
Je poserai volontiers la question à LECLAIRE, de savoir si le terme de rêve de soif ne serait pas à prendre dans le sens que c'est le rêve qui a donné soif à Philippe parce qu'il y a, au fond, dans le mouvement du récit que Philippe fait à LECLAIRE, deux temps, il y a le temps du rêve où Philippe dort, Philippe qui est allongé, Philippe qui rêve de LECLAIRE, à LECLAIRE, comme il y a sur le divan de l'analyse Philippe qui parle à LECLAIRE et il y a - posé dans le discours - un Philippe qui sort du rêve, qui se réveille pour aller boire et qui, à ce moment-là n'est plus le Philippe lié au désir de LECLAIRE mais le Philippe lié à « Philippe j'ai soif » au corps même de son enfance et qui s'oriente dans la direction, au fond, d'un autre désir, « Philippe j'ai soif », c'est un Philippe unique au monde, unique et distingué entre tous les Philippes du monde, peut-être par sa mère qui l'a peut-être nourri lorsqu'il était enfant, ou dans son récit du moins, ce qui apparaît c'est une autre figure de femme, c'est celle de Lili qui l'a surnommé « Philippe j'ai soif » et qui l'a ainsi salué en tant que tel .

LACAN

C'est vraiment important ce qu'a dit Melle MONDZAIN. Est-ce que ISRAEL à qui j'avais demandé d'intervenir a quelque chose de prêt ?

ISRAEL

Ça se garde .

LACAN

Alors on va demander à Major.

LECLAIRE

Je vais laisser à Major le soin de conclure, en lui demandant de venir tout de suite, pour une sorte de commentaire analytique, extrêmement proche semble-t-il du matériel qui a été amené là, et j'aimerais avoir la prochaine fois l'occasion de vous dire, ce que je voulais - en conclusion de cette discussion - souligner et ce sur quoi je voulais mettre l'accent à ce propos, à savoir sur le caractère tout à fait particulier de ce dont il s'agit ici, de l'objet dont il peut être question, pour autant qu'il s'agit d'une formule, d'une jaculation, de quelque chose qui est dit à voix haute ou basse, et je voulais surtout à ce propos vous rappeler un autre élément de l'analyse de Philippe qui est celui du rêve à la serpe - auquel d'ailleurs se réfère Major - où nous trouvons d'une façon encore plus précise ce qui est de l'ordre de l'appel.

MAJOR

Je dirai que ceci pourrait tourner autour de la rencontre du désir de l'analyste, de l'avènement du sujet, sur la trace du nom propre.
Je vais au point le plus central. C'est bien sur le terrain privilégié de l'inconscient d'où le sens émerge du non-sens, où à propos du nom propre et de ses rapports avec le fantasme fondamental, Serge LECLAIRE nous a mené au bord d'une transgression avec la rigueur du non-logique de type primaire.
De l'inconscient, il nous a illustré les mécanismes, fondamentaux, la substitution métaphorique et le déplacement métonymique.
Au texte inconscient du rêve à la licorne de :
Philippe Lili, plage, soif, sable, peau, pied, corne, élaboré en 196O, il a ajouté en janvier dernier la transcription phonématique du fantasme fondamental de Georges-Philippe Eliani : « poor d'je li ».
Il nous a donné les critères qui l'ont amené a distinguer, retenir, souligner, tel couple phonématique plutôt que tel autre dans sa démarche analytique. Les critères qu'il a retenus prennent essentiellement pour charnière trois concepts fondamentaux en psychanalyse, la répétition des éléments signifiants, l'irréductible pulsion dont les représentants subissent l'effet de refoulement, de déplacement et de la condensation et enfin l'absence constitutive de rapports logiques et de contradiction au niveau primaire des processus de l'inconscient.
Inconscient, pulsion, répétition, dans leur indissoluble lien, appellent pourtant un quatrième concept ainsi qu'y a insisté Jacques Lacan dans son séminaire sur Les fondements de la psychanalyse : le transfert ; c'est bien sur le transfert que sont revenus quelques uns qui ont parlé avant moi d'ailleurs.
La tentation m'est venue d'en rendre compte en appliquant la méthode même que Serge LECLAIRE a déployée, et en particulier dans son articulation avec le nom propre. Mais il me faut à mon tour me hisser aux limites d'une nouvelle transgression, celle de lever le voile sur la situation analytique

- où comme tiers réel je suis exclus - pour interroger le désir de l'analyste. Position difficile s'il en fût où l'on risque de surprendre son propre regard sur l'invisible.
C'est à partir des deux rêves de Philippe que je tenterai d'abord de déceler les traces de transfert dans les noms propres. Puis je m'aventurerai à frayer un chemin dans le lieu, dans le colloque singulier de l'expérience analytique, de l'avènement du sujet en place du désir de l'analyste, à travers la transcription phonématique du fantasme fondamental de Philippe. N'est-ce pas de cette conjonction que naît en analyse ce qu'en un autre lieu LECLAIRE a appelé la rencontre incestueuse ? C'est cette rencontre incestueuse que je tente ici de pointer dans l'articulation de la collusion des noms propres de l'analyste et de l'analysé. De cette rencontre, il faudrait parler plus longuement. Qu'il me suffise pour l'occasion d'en dire encore deux mots.
En vertu de l'assimilation de la barrière de refoulement constitutive de l'inconscient à la barrière de l'inceste, la visée de l'analyste qui apparaît comme dévoilement du sens, voire du sens des origines, en tentant de modifier l'équilibre systémique, de rendre conscient ce qui est inconscient, devient une aventure incestueuse en puissance, seule transgression véritable de l'inceste, telle que commise par Freud d'une manière exemplaire lorsque mettant au jour son travail princeps, la Traumdeutung, il résout l'énigme posée à lui jusque-là, de son voyage à ROMA, dont l'anagramme est AMOR et accède à une […] désormais symbolique.
N'est-ce pas dans le renoncement à là fascination du désir en son incidence liée à la mère et aux origines, tel Oedipe, où son assomption dans son indissoluble lien à la castration, que se fait l'accession au sens, à la conscience de soi, par opposition à la conscience universelle qui est méconnaissance du désir et de la castration.
Revenons aux deux rêves de Philippe dont je rappelle les deux dernières phrases seulement :
- du rêve à la licorne :

« nous marchons tous les trois vers une clairière que l'on devine en contre-bas »

(cet élément a déjà été souligné),

- et du rêve à la serpe la dernière phrase également, qui me semble liée au transfert :

« il se serait donc blessé contre un objet caché dans le trou. Je le cherche, pensant à un clou rouillé. Cela ressemble plutôt à une serpe »

(Je souligne serpe, figuration de l'analyste en son lieu).

Son désir de boire, Philippe tente de le satisfaire à la fontaine à la licorne, pièce d'eau de son souvenir, auquel s'associe le «li» de Lili et auxquels viennent se lier les restes diurnes, évocation de sa promenade en forêt avec sa nièce Anne. Déjà, nous reconnaissons les phonèmes constituant de son nom : Eliani .
Guettant le gibier, ils avaient remarqué, vers le fond d'un vallon où coulait un ruisseau - l'eau claire, la clairière du rêve - de nombreuses traces de cerfs et de biches, indiquant un des points où les animaux venaient boire. La licorne, comme on le sait, est représentée avec le corps d'un cheval mais la tête d'un cerf. Tentons de reconstituer le discours en comblant les lacunes à la manière d'un rébus, en redonnant aux phonèmes de la chaîne inconsciente le support d'un discours préconscient.
« A la trace, et à la tête d'un cerf, je viens boire l'eau claire de la bonne parole » pourrait dire Philippe dans une formule, non dénuée de l'ambiguïté de l'obsessionnel. « Ou se mirant dans la fontaine et ne s'offrant comme une forteresse inexpugnable que pour mieux résister, ce joli corps ne sert qu'à moi, et qu'à moi-je », «joli» ou se retrouve la licorne, et dans la contraction radicale du deuxième membre de la phrase, le prénom de l'analyste, taillé à même le moi-je, qui servait à nommer Philippe. Ou encore, se constituant comme phallus de l'analyste et cherchant la complicité de

ce dernier pour masquer son peu de sujet, selon la formule de LECLAIRE, « du cerf, je suis la corne ». Mais au fait, qui suis-je ? Où me situer, et en quel lieu et place viendrais-je ?
Prenant appui sur le je de l'analyste en son nom Serge, en en faisant ainsi pour un temps son serf, il se constitue comme sujet désirant : Georges, qui désirant le phallus - celui que Lili désire - le portera en tête, comme dans l'onomatopée donnée par l'analyste, traduction du fantasme fondamental « Poor je ».
Ici se retrouve dans son inversion inéluctable le jeu apodictique du « Je pense » cartésien. Mais poursuivons, en prêtant à Philippe à propos du second rêve, le discours suivant :

« c'est une serpe qui m'inflige cette blessure au pied ».

Et voilà que l'exquise différence, repère de l'élément inconscient, vient se loger en deux phonèmes, «pe» et «Je», opposition du pénis-phallus et de la gorge comme représentant des deux pôles de la bi-sexualité du « ça pense » et du « je suis », commentaire du wo es war mais surtout des deux phonèmes à partir desquels l'analyste a forgé le nom George Philippe Eliani en y laissant l'empreinte du sien propre, du «pe» de serpe est issu Philippe en 1960, nom complété en 1965 à l'aide du je de Serge pour donner Georges et enfin Eliani, où son avènement comme sujet se situe entre la fascination pour le lit de Lili et le libre savoir de son analyste, tel Freud doublement fasciné par sa jeune et jolie mère et par le savoir biblique de son père.
Trois phonèmes : « pe, je , li, » que nous retrouvons dans la transcription du fantasme fondamental « Poor d'Je li ». Si entre le «pe» et le «je» de « Poor d'Je li », apparaît l'or qui dans sa réversion fait surgir la rose, dans le poor de la licorne, en un mouvement identique surgit le roc, celui de la pulsion de mort, butée du désir et de la castration ; pulsion de mort constitutive, dans les termes de Serge LECLAIRE, du sujet désirant,

mais encore, roc de l'irréductible singularité du sujet. Cette blessure, infligée au pied par la serpe, l'analyste la fera remonter - non sans la laisser s'attarder à sa véritable place - jusqu'à la tête, tête de cerf avec une corne, où le «je» de George-Philippe se resserrera autour du fier symbole pour constituer son identité phallique : joli porc .

LECLAIRE

J'essaierai de répondre et de conclure mercredi prochain.

Retour

L'intention que, en quelque part, une partie que j'essaie, cette année de développer devant vous sera mis à l'ordre du jour du séminaire fermé ; ça ne restera pas dans cette sorte de suspens académique - où dans les débats des sociétés scientifiques qui s'intitulent telles dans la psychanalyse - les choses restent trop souvent. Pour tout dire, je préfère que nous ayons tout au moins au début, le sentiment de consacrer peut-être un peu trop de temps à creuser un même sujet, je préfère tomber dans ce défaut, dans cet inconvénient que dans l'inconvénient contraire, c'est-à-dire qu'on ait le sentiment qu'on n'en a rien tiré, que des questions en suspens. Peut-être sur le sujet de la communication de LECLAIRE qui sera donc aujourd'hui encore à l'ordre du jour, vous pourrez avoir l'impression, en vous séparant, de choses encore imprécisées ou d'un dilemme non résolu ou non comblé, je pense pouvoir me charger, par la suite, de donner une clôture à ce qui aura été bien posée comme question. Je veux pour tout dire, que la question se développe et dans un sens qui soit loin de cette chose que nous rencontrons en route, des originalités. Personne n'aurait su autrement le témoignage qu'elle pouvait donner de ce qu'ici on est capable d'entendre. C'est des bénéfices qui se totalisent à divers niveau: L'essentiel, c'est l'articulation de la question. Bien sûr les personnes qui se dévoilent ainsi y apportent des éléments précieux. Exactement, il y a des choses qui ne peuvent être dites dans toute leur précision seulement dans la mesure où certaines questions sont ici élaborées en réponse. Je crois que la suite du cours que je vous fais cette année ne peut vraiment que se nourrir de la façon dont les questions s'ouvrent ici au niveau des difficultés qu'elles font, disons, pas forcément à chacun mais à plus d'un. Cela peut être l'occasion de précisions à un niveau beaucoup plu grand que ce que je peux faire par première intention. Je signale que, tout n'étant pas rodé ni au point, il y a des gens qui mardi dernier, c'est à dire s'y prenant à la veille du séminaire fermé, n'ont trouvé rue de

Varennes ni le rapport de LECLAIRE ni le rapport de Jacques Alain Miller. Ils y sont depuis mercredi matin dernier. Vous pouvez encore les trouver et les acquérir. Maintenant je crois que, vous avez quelque chose à dire LECLAIRE tout de suite ?

LECLAIRE

Je crois que, le mieux pour continuer la discussion, est de donner encore la parole à un certain nombre de personnes qui ont manifesté le désir de la prendre. J'ai moi aussi le désir de prendre la parole, non pas précisément pour répondre, mais pour participer à la discussion. Nous verrons à ce moment-là, au point où nous en sommes, si d'autres interventions non préparées, surgissent. Alors, SAFOUAN a demandé à faire quelques remarques. Je lui donne tout de suite la parole.

SAFOUAN

J'ai demandé la parole à Mr LACAN parce que la dernière fois, nous avons entendu beaucoup de choses qui étaient justes mais nous avons aussi entendu quelques propositions qui étaient franchement fausses. De sorte que, il serait inutile de poursuivre cette discussion si nous ne tirons pas au clair la maldonne. Par exemple, on nous a dit que la barrière qui sépare conscient et inconscient c'est la barrière de l'inceste. Je me demande où est-ce qu'on est allé trouver cela. On a été peut-être tenté de faire une sorte de théorie généralisée. Voilà psychanalyse et anthropologie, qui sont […]. C'est très bien pourvu qu'on sache ce qu'on fait. Mais pour commencer, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que la barrière qui

sépare le système conscient et le système psychique de l'inconscient est celle même qui s'érige entre l'enfant et sa mère pour l'empêcher d'aller coucher avec elle. Je force la note peut-être. Enfin, qu'on me donne une autre définition de l'inceste. On me dira qu'il n'a pas besoin d'aller réellement coucher avec elle et qu'il suffit qu'il se l'imagine pour qu'il y soit, dans l'inceste. C'est très bien, mais les catégories de Mr LACAN sont là pour venir à notre secours encore faut-il se demander s'il n'y a pas là un abus. Parce que, ce qui arrive dans ce cas-là, c'est qu'on est obligé de l'utiliser encore plus et on dit, il se l'imagine mais invisiblement. C'est juste, dans l'ensemble. Je dis dans l'ensemble parce qu'il arrive aussi quelquefois qu'il se voit, le sujet, par exemple, au fond d'un couloir, dans un cul de sac, on sait alors ce qui lui arrive, ce qui ne manque jamais, de lui arriver. Mais enfin, s'il se voit invisiblement et à son insu, la question se pose encore avec beaucoup plus d'insistance, à savoir qu'est-ce qui le pousse donc le sujet, à sortir de cette retraite ? Encore plus. Comment y vient-il à soupçonner qu'il est là, à son insu ? Même quand il l'aura oublié, lui, complètement. Ici, l'expérience psychanalytique ne laisse aucun doute sur la conclusion, c'est exactement dans la mesure où quelque chose de la barrière de l'inceste reste en place, c'est-à-dire dans la mesure où le nom du père garde encore pour le sujet quelque sens - et j'ai dit le nom du père car nous savons que pour ce qui est du père, réel, c'est-à-dire du père dans sa référence irréductible à la position de l'enfant, ce père là est déjà mort depuis longtemps selon le voeu du sujet - c'est donc dans la mesure où le nom du père garde quelque sens pour le sujet que quelque chose justement de l'inconscient se fraie son chemin vers la conscience. Si on a pu soutenir l'idée contraire, exactement opposée comme vous le verrez c'est peut-être qu'on a joué sur une phrase comme celle-ci : la Loi ne frappe pas seulement le désir mais encore sa vérité. C'est une phrase qui a été peut-être dite, écrite quelque part, mais je n'ai jamais entendu Mr LACAN la dire comme ça. Même l'aurait-il dite, il n'aurait pas été difficile de voir ce qu'il entend par là : Loi, ici, ne désigne sûrement pas la condition de l'inceste, Loi, ici, désigne la censure ou plus précisément encore

la loi de l'Autre, la loi de l'autorité de l'autre, cette autorité est, comme le dit Mr LACAN, cette autorité obscure que confère à l'Autre ce premier dire et qui donne à ses paroles leur valeur d'oracle. Bref, loin d'être ce qui frappe la vérité du désir, la Loi, la morale du père est justement la seule chose que commande la vérité. Une autre proposition qui n'a pas été dite ici et sur laquelle, il est tout aussi important de prendre position, parce que c'est nécessaire pour clarifier ce dont il s'agit dans le matériel que nous apporte LECLAIRE, et cela d'autant plus que c'est LECLAIRE lui-même qui est l'auteur de cette proposition, c'est à savoir que la psychanalyse et l'expérience psychanalytique devraient mener le sujet vers ceci : vers quelque chose qui serait comme une transgression ou ressentie comme transgression - je vous le dis en passant, c'est exactement la même, chose mais tout est là - vers une rencontre incestueuse. Là aussi, je pense qu'il n'y a aucun doute possible sur la conclusion que nous impose l'expérience psychanalytique, c'est à savoir : si le sujet au cours de l'expérience psychanalytique doit être amené à accomplir une transgression quelconque, ce serait bel et bien la transgression de la tentation permanente de la transgression. Nous n'avons pas amené le sujet vers une rencontre incestueuse pour la simple raison que lorsqu'il vient vers nous, il s'amène avec cette rencontre déjà. Il ne faut pas oublier que tant qu'il y a une analyse, nous avons affaire justement à des Oedipe ratés, échoués. Nous n'avons pas à mener le sujet à franchir les limites ou à s'imaginer qu'il franchit les limites parce que, qu'est-ce qu'il fait d'autre dans son imagination. Nous le menons justement à ceci : de toucher du doigt qu'il y a une limite qui ne saurait, en aucun cas, être franchie. Ce que, à la fin d'une psychanalyse, c'est la figure paternelle, la figure paternelle, telle qu'elle joue dans le complexe, c'est à dire le manque, tel qu'il se manifeste chez un sujet de sexe mâle sous la forme d'une menace de la castration, et chez un sujet de sexe féminin, sous la forme de l'envie de pénis, ce qui n'a rien à faire avec la demande du pénis. Autrement dit, la reconnaissance par l'un, de ceci : qu'il ne saurait faire usage de son phallus sauf à le soumettre à une juridiction précise, même quand elle n'est pas écrite, et l'extirpation chez

l'autre - je veux dire chez l'analysée de sexe féminin - de toute identification à la mère comme toute puissance. Maintenant, ces évidences une fois affirmées ou réaffirmées, je peux passer au matériel que nous apporte LECLAIRE. Ce « poor d'je li » d'abord, ce « poor d'je li » n'est pas un fantasme - je suis ici de l'avis d'OURI - à savoir qu'il y a là quelque chose qui est beaucoup plus proche de ce à partir de quoi le sujet se fantasmatise, que du fantasme lui-même. Pour être plus précis, je dirai que le fantasme n'est pas dans « poor d'je li », il est dans le fait que, le sujet en le balbutiant, se nomme. Faisons encore un petit pas de plus en avant, il se nomme sur le fond d'un « il ne sait pas ». Et c'est justement ce « il ne sait pas » que je considérerai pour ma part comme le fantasme fondamental du sujet, je veux dire que c'est à l'abri de ce « il ne sait pas » que tous les fantasmes sont nourris. Or, dans ce fantasme-là, Melle Mondzain n'a pas manqué de repérer avec une perspicacité vraiment admirable la transgression qui sourdissait, et qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'on ne peut pas prendre telle idée de Mr LACAN et laisser de côté l'autre. Je veux dire par là que, par exemple, les thèses de Mr LACAN sur le nom propre sont vérifiables à tous les coups par l'expérience psychanalytique. Je veux dire qu'il n'y a pas vraiment une analyse où le sujet se trouve mené jusqu'à ce point radical où son désir se trouve mis sérieusement à la question, sans que n'apparaisse au premier plan de l'analyse, le nom propre et plus précisément, le rapport du sujet au nom propre, comme en un point où peut se suspendre encore pour un temps son désir, devant cette vacillation radicale que seule la psychanalyse peut provoquer et provoque effectivement. Maintenant qu'est-ce qui arrive ? Ce qui arrive c'est que nous entendons quelquefois des propos comme celui-ci et là je cite :

« au fond, le nom c'est ça, c'est le prénom. Le nom c'est toujours le nom de quelqu'un ou de quelque chose d'autre. C'est le nom du père ou de famille ou encore le nom du mari. Mais non vraiment, c'est mon vrai nom, c'est là que je suis vraiment. »

Et qu'est-ce que veulent dire des propos si désespérément naïfs, bien qu'ils aient encore le mérite de couler de source, c'est à dire de venir au jour comme pour la première fois ? Cela veut dire ceci : que le manque dont le sujet tire ce qu'on a appelé son unarité, ce manque là, le sujet s'en assure, ou croit s'en assurer, sur le fond de ceci qui a été toujours reconnu par tous les psychanalystes sérieux comme la réalité psychique de l'unaire, et qui s'appelle la haine du père. Et ce n'est qu'une fois franchie cette limite-ci que nous pouvons commencer à poser des questions qui soient vraiment intéressantes. Par exemple, nous appelons la position comme la position dite de castration, primordiale, que nous qualifions aussi quelquefois d'imaginaire, bien qu'on oublie parfois, qu'on tende à oublier parfois, que pour toute imaginaire que soit cette castration, elle est belle et bien opérante, c'est à dire qu'elle dépossède le sujet, elle lui ravit rien moins que sa chair. Mais enfin, on dit que cela est une castration primordiale, et nous reconnaissons que tant qu'il est rivé dans cette position, on ne peut pas dire que le sujet ait un désir quelconque. Le désir, qu'est-ce donc qui le fonde ? Nous répondons, que c'est la loi mais qu'elle le fonde dans un lien indissoluble à la castration. D'où la question qu'est-ce que ça veut dire ?Est—ce que la position se retrouve nécessairement dans les rapports entre les sexes ? Pour m'exprimer dans des termes plus précis, et que j'emprunte à Mr LACAN, que veut dire : devenir créditeur ou créditrice, sur le grand livre de la dette après avoir été débiteur ? Plus précisément encore, que devient dans cette opération, que devient le désir de l'analyste dans la ruine du bien suprême ? Et si le désir de l'analyste, comme l'a dit Mr LACAN, sûr et certain, est un désir de différence maximale, différence entre quoi et quoi ? Ce ne sont pas des questions que je pose par intérêt spéculatif ou théorique - encore moins parce que ça me prend de m'intéresser comme ça - mais pour des raisons qui sont bel et bien […] ce qui n’enlève rien à leur caractère impérieux. Par exemple, il nous arrive - c'est un exemple entre beaucoup d'autres - il nous arrive d'avoir à nous occuper d'une patiente rivée dans la position dite de revendication masculine, et il arrive quelquefois, vis à vis de telle patiente en particulier

que nous nous apercevons que celle-ci, cette patiente là, organise toute sa position en misant sur cette certitude qu'il n'y a pas un homme qui puisse rencontrer une femme sans en ressentir quelque angoisse. C'est une certitude qui a, certes, quelque chose de fondé, autrement comment serait-elle venue à la soutenir ? Il n'en reste pas moins que c'est une certitude bel et bien fallacieuse, et il est important de savoir en quoi elle est fallacieuse et en quoi elle est fondée, pour que nous puissions arrêter la stratégie qu'il convient d'adopter vis à vis de cette patiente-là. Pour le reste, ça va de soi que ces questions là, je ne les lance pas comme autant de défis. Ce ne sont pas des questions sans réponse possible, et à la vérité, elles me paraissent parfaitement solubles, et même déjà résolues. Ce ne sont certainement pas ni les plus difficiles ni les plus intéressantes. Tout ce que je voulais dire par là, c'est qu'il est temps - il est temps si nous voulons que quelque chose d'autre que l'ennui, se dégage de ce séminaire - il est temps que nous nous mettions à interroger l'enseignement de Lacan d'un point un peu plus avancé que nous ne l'avons fait jusqu'à maintenant. C'est tout.

LECLAIRE

Je me permettrai de répondre tout de suite à SAFOUAN, sur des points marginaux bien entendu. Et je prendrai le même ton de liberté, et peut-être un peu incisif, dont il a lui-même usé. Je lui dirai que, plus grave, à mon sens que les certitudes fallacieuses, qu'il évoquait à propos de sa patiente, me semblent être les certitudes assurées. Il me semble que dans tout son discours, il y a là, quelque chose comme une référence passionnée à une dimension qui serait celle de l'orthodoxie. Entendez orthodoxie lacanienne. Je suis pour que l'on interroge enfin l'enseignement de Lacan, mais cette interrogation ne suppose au départ aucune orthodoxie. Tout d'ailleurs, le discours de SAFOUAN est marqué du problème fondamental du rapport à la loi. Et, ce qui me paraît surtout le caractériser, c'est une façon de se situer par rapport à la loi en plaçant d'emblée son interlocuteur comme étant en faute. Quoi qu'il dise, il dit faux, il dit une bêtise, si ce n'est pas une ânerie. Ceci, il le situe d'emblée, en effet, par rapport à la loi. Ainsi, lorsqu'il interroge ou met en question cette proposition, nous sommes tout à fait prêt de formulations freudiennes, à savoir que la barrière de l'inceste, se rapproche, est presque équivalente, à la barrière du refoulement : il ne suffit pas, je pense d'invoquer la loi pour repousser cette position comme étant fausse. Je sais que c'est l'un des axes du séminaire que fait Stein depuis longtemps et je souhaiterai, puisque, en l'occurrence Major a été mis en cause, qu'il réponde, si ça lui vient, d'une façon peut-être plus précise, sur cette question particulière de SAFOUAN. J'ai été nommément mis en cause à propos d'un autre sujet, qui lui aussi se trouve avoir rapport à la question de la transgression. Je ne pense pas l'avoir introduit dans le papier que je vous ai communiqué ici mais il s'agit de quelque chose qui a été dit ailleurs. Je suis pris en flagrant délit de faute. Ce n'est pas difficile bien sûr, d'autant que SAFOUAN se fonde sur ce qu'il a entendu, il n'a pas mon texte. Je n'ai pas dit ce qu'il a rapporté, à savoir que l'analyse est ressentie comme une transgression ou doit être ressentie comme une transgression ou que

quelque transgression doit s'accomplir. Ce que j'ai dit c'est que la question était posée dans l'analyse, et à propos de l'analyse, des rapports entre la perspective analytique - une certaine perspective analytique, à savoir la recherche d'un point singulier, d'un point irréductible, d'un point d'origine, le souvenir oublié, le point focal de l'origine - que la question était posée du rapport entre cette conception disons de l'analyse, ou ce fantasme sur l'analyse, et d'autre part, la signification de l'inceste et je précisai bien de l'inceste, non pas dans son contexte dramatique, mais dans sa réalité essentielle, à savoir la mise en question concrète de quelque chose qui représente le point d'origine. C'est la question du rapport entre ce processus de l'analyse et la réalité de l'inceste que j'avais posé. Peut-être le fait de le poser peut-il être ressenti en effet comme une transgression. Sur la question du fantasme, j'y reviendrai tout à l'heure, j'ai déjà dit la dernière rois, qu'au regard, en effet, d'une orthodoxie, il convenait peut-être, ou il était peut-être d'usage de considérer le fantasme comme étant autre chose que cette formule, mais cela nous amènerait je crois à reprendre toute la question d'une définition orthodoxe du fantasme. Après tout, il vaut mieux, je crois, au point où nous en sommes, tenter d'en retrouver d'autres et d'en examiner d'autres, des fantasmes au niveau de la pratique analytique. Je sais bien que je n'ai pas entièrement répondu à SAFOUAN, Major a-t-il quelque chose à dire ?

MAJOR

Il s'agit d'une assimilation de la barrière de l'inceste à la barrière du refoulement, en tant que la barrière du refoulement […] de l'inconscient. Il s'agit là d'une analogie de structure qui est à situer à un tout autre niveau que celui auquel SAFOUAN fait allusion.

LECLAIRE - Je n'ai aucune intention, pour ma part, de clore la discussion. Néanmoins je souhaite qu'elle avance. Je demande donc à Mannoni de prendre la parole.

LACAN - Je précise quand même que ce que SAFOUAN a dit c'est que la barrière de l'inceste est ce grâce à quoi se produisait le retour du refoulé.

MANONI - Je regrette d'être introduit de cette façon parce que j'ai peur de ne pas faire avancer la discussion. Je trouve au contraire que SAFOUAN l'avait conduite à un niveau très élevé et on va maintenant redescendre. Je vous dois des excuses, je croyais naïvement - n'ayant pas regardé mon calendrier - j'ai cru pendant quelque temps que c'était pour le séminaire fermé du mois d'Avril. Alors ce que j'ai fait est un peu télescopé.

Ce que j'aurais voulu examiner, c'est le passage que j'ai trouvé un peu rapide, pour le moins, de l'exposé de LECLAIRE, où il expose le non sens du fantasme fondamental, au sens de ces traductions en langue […] Il est vrai que, il ne dit pas exactement sens. Il parle d'une certaine compréhension analytique, qui je crois est dans son esprit une incompréhension. Il me semble qu'il y a là un noeud de problèmes de la plus grande importance, qui reste posé. Puisqu'il s'en est tenu aux formulations freudiennes, les plus strictes, il faut bien lui accorder que les processus primaires sont toujours à l'oeuvre derrière les processus secondaires. Mais il semble difficile de nier, toujours dans la topologie freudienne, que «poor d'je li» soit justement une production secondaire où se reconnaît l'effet des processus primaires. C'est sur ce point, nous dit-il qu'ont déjà portées les critiques qu'on lui avait naguère adressées et que, d'ailleurs, je ne connais pas. Mais à mon avis, répondre à ces critiques, ce n'est pas forcément accepter leur demande, comme on demandera bientôt à un astronaute de revenir avec un échantillon minéralogique de la lune. On ne peut pas lui demander de nous donner, comme ça, l'élément de

l'inconscient. Nous n'en aurons jamais que ce que nous pourrons en lire dans les structures du secondaire, dans la mesure justement où le secondaire est soumis à l'effet du primaire. C'est dans le secondaire, me semble-t-il que le sens et le non-sens se rencontrent d'une certaine façon tant qu'on s'en tient à la terminologie freudienne, et je ne vois pas d'autre lieux où l'on puisse saisir ni l'un ni l'autre. Seulement, le passage ou LECLAIRE traite cette question est plutôt élusif qu'allusif. Le discuter reviendrait à opposer une manière de voir à sa manière de voir - une manière différente - ce qui manque alors d'intérêt. Je vais donc m'abstenir - au moins jusqu'à ma conclusion, où je reviendrai sur la question - je vais donc m'abstenir avec l'espoir certain que ce problème va être repris, c'est d'ailleurs déjà fait, d'une façon moins succincte, et je vais prendre un chemin tout à fait différent en tournant très librement, trop librement autour de la question du nom propre, un peu à l'aventure avec l'idée de rencontrer telle ou telle remarque qui, très indirectement pourrait se rapporter à ce que nous a exposé LECLAIRE. Je crois que nous n'avons rien à attendre de la sociologie ni de l'ethnologie, sinon quelquefois des exemples commodes. Le nom propre, tel qu'il nous intéresse c'est aussi bien Toto que Gaétan de Romorantin, ce que dans notre société on appelle le patronyme au fond, ce n'est pas le nom du père, le père de Jean Dupont, ne n'appelle pas Dupont, il s'appelle par exemple Paul Dupont, et il y a des pays - puisque j'ai parlé d'ethnologie - il y a des pays comme Madagascar, où à la naissance de Lacoute, son père peut changer de nom et s'appeler désormais père de Lacoute. C'est alors « père de Lacoute » qui est le nom du père, de la façon la plus simple. L'emploi systématique d'un nom et d'un prénom est un accident historique limité, récent et son étude, je crois, ne nous conduirait pas vers quelque chose qui soit très intéressant pour nous. Sur ce que LECLAIRE a appelé l'irréductibilité du nom propre, je pourrai apporter, peut-être, une sorte d'éclairage indirect en racontant une expérience personnelle qui a l'avantage d'être entièrement artificielle et presque axiomatique. C'est une expérience que beaucoup de personnes ont faite, mais peut-être pas sur des bases aussi claires. Pour les personnages d'un livre que j'écrivais et qui a

paru en 195l j'avais besoin d'inventer des noms propres. Un nom propre n'étant qu'une suite de phonèmes, on pouvait prendre une suite de syllabes dans n'importe quel sens. Ce livre e a été écrit en 1959 à une époque où la théorie lacanienne du signifiant n'était pas encore formulée. La plupart des noms du livre ont été fabriqués ainsi. Mais pas tous parce que quelques-uns me sont venus comme ça, spontanément. Pour les autres, j'ai complètement oublié aujourd'hui les phrases sans importance d'où je les ai tirés. Cela se faisait, me semble-t-il assez vite, et peut-être y avait-il plus de complications cachées que je ne m'en apercevais, de cela je ne saurais rien dire. Mais pour un de ces noms propres, je me rappelle très bien le détail de sa fabrication. Je l'ai pris dans ce que je croyais être un vers de la chanson de Malborough, à vrai dire, c'est une citation inexacte. Mais pour l'usage que je voulais en faire, cela n'avait aucune importance. Et je m'étais servi déjà de phrases probablement plus farfelues. Ce vers inexact c'est : «ensuite venait son page». On pouvait prendre, par exemple, «tevenait» en y ajoutant un th, ça fait un très joli nom propre. Si joli même que ça donne envie de regarder dans l'annuaire des téléphones. Or, au milieu des Thévenin, Thévenoty on y trouve, pour Paris seulement, 38 Thevenait. En découvrant cela, j'ai eu l'impression que je faisais trop concurrence à l'état civil, ou plutôt que l'état civil me faisait trop concurrence à moi et j'ai renoncé aussitôt à la fabrication. J'avais donc à prendre les syllabes suivantes, ce qui donnait venaison. Venaison aussi est un joli nom et si on regarde dans l'annuaire du téléphone, pas trace de venaison. Pas même de nom qui lui ressemble tant soi-peu. C'était donc parfait. Le nom de Venaison fut ainsi adopté. Je ne m'interroge pas sur les raisons, qui m'échappent, pour lesquelles j'ai choisi Malborough. Je vois bien que, Venaison est le seul personnage dont j'ai raconté la mort et le seul dont on pourrait, à la rigueur, dire qu'il avait un page. Mais enfin, c'est maintenant que je m'en aperçois. D'ailleurs, j'aurais complètement oublié tout cela maintenant si, quelques mois plus tard, je n'avais passé par une petite crise qui est celle que je vais raconter. Le manuscrit était achevé et j'allais le porter chez l'éditeur quand je m'avisai brusquement de

l'existence d'un critique dont j'aimais beaucoup l'intelligence et l'humour et qui signait certains de ses articles d'un nom de plume qui ressemble terriblement à Venaison. Comme ce pseudonyme est bien connu et que j'en dis trop pour espérer rien cacher maintenant, autant énoncer ce pseudonyme, il s'agit de Gabriel Venaissin. A cette découverte, je fus terrorisé ; il me semblait que si j'avais appelé mon personnage Dubois, tous les Dubois de la terre n'auraient rien eu à dire. Mais la rencontre si voisine de deux noms plus que rares, singuliers, absents des annuaires, cela me paraissait impossible à admettre. Il fallait changer le nom de Venaisson. Je m'y employais usant des mêmes méthodes et je ne me rappelle plus rien, naturellement, des nombreux noms de substitution que je fabriquais. Mais, et c'est là le fait obscur que je ne pouvais que constater, je ne pouvais pas changer le nom de Venaisson. Il me semblait qu'il s'appelait Venaisson et que moi, je n'y pouvais rien et que je n'y étais pour rien. Il défendait son nom comme Sosie devant Mercure. Je savais bien que c'est moi qui le lui avait donné mais il me répondait, pour ainsi, dire, comme Sosie, qu'il l'avait toujours porté. Je fus obligé de le lui laisser. Puisque cette expérience a pris la forme d'une anecdote j'ajouterai que Gabriel Venaissin publia sur mon livre une critique extrêmement élogieuse mais il ne la signa pas Venaissin. Il la signa de son vrai nom. A l'époque, je n'en fus pas étonné. Venaissin était un pseudonyme, un alias, qui ne pouvait pas tenir devant Venaisson parce que à sa façon, Venaisson était le vrai nom de mon personnage. Drôle d'histoire. Je la crois instructive bien que je vois très mal de quoi elle cherche à nous instruire. Le nom de Venaisson n'a évidemment pas de sens par lui-même. A-t-il un signifié ? Sûrement, mais sur une carte d'identité il y a une photographie, des empreintes digitales, ou un signalement, ou la signature du porteur, laquelle est aussi physionomique à sa façon, sans cela la carte d'identité serait une carte de visite. Il y faut aussi, ce qui n'est pas négligeable, le timbre de la police. Venaisson n'avait rien de tout cela. J'avais fabriqué les éléments les plus simples d'une personnalité, une suite de phonèmes qui ne suffisaient pas eux-mêmes et ce qu'on disait d'une personne imaginaire à cette suite de phonèmes était, par moi, attribué. Le fait est que

cette construction extrêmement simple suffisait pour faire apparaître, dans la subjectivité - dans ce cas évidemment, dans la mienne - une forme non négligeable de la puissante adhérence de ces éléments si l'on veut quelque chose qui ressemble à l'irréductibilité du nom. Il s'agit, je l'ai dit, de ce qui attache le signifiant au signifié. Un tel attachement n'a absolument rien de surprenant. Il existe même pour les noms communs et, s'il me surprend dans l'exemple ci-dessus c'est parce que je m'y croyais le maître de la nomination. En un sens, je ne l'étais pas. Voici maintenant un exemple d'attachement du signifiant au signifié en matière de nom commun. Il s'agit d'un Iranien qui est arrivé en France vers l'âge de 8 ou 9 ans, et qui, maintenant adulte, découvre tout à coup rétrospectivement, les raisons pour lesquelles il refusait, lors de son arrivée en France, le café au lait français. Ce n'est pas le café qu'il refusait c'était le bol. A l'époque, il ne savait pas. Le mot bol en iranien a naturellement un sens différent. Ce n'est pas seulement la moitié du mot bol-bol qui désigne le rossignol, c'est aussi le nom monosyllabique par lequel on désigne le sexe des petits garçons. Pour lui, avec sa venue en France, tous les mots avaient changé avec toutes les possibilités de calembours bilingues. Mais il y en avait un qui adhérait autrement que les autres qui était comme dit […] enraciné. Il résistait, seul entre tous, dans cette situation pourtant assez simple qu'est un changement de langue. Je suis sûr, bien que je ne puisse évidemment pas le prouver, qu'il aurait accepté le bol du café si on lui avait donné un nom français pour son sexe. Il devait trouver la traduction trop partielle ou trop partiale. Dans le changement de langue, il perdait quelque chose. Je ne sais rien de ce que peut être la rencontre de Georges, Lili marquée dans le fantasme fondamental, mais que ce soit nom de garçon et nom de fille, a peut-être quelque chose à voir avec son irréductibilité. Les noms propres changent à certaines conditions. Par exemple, chez les nobles, par la mort des ancêtres, chez les femmes, par le mariage ou bien par l'entrée en religion, etc. Ces changements sont institutionnalisés. En dehors de toute institution, les hystériques se donnent parfois des prénoms qui ne leur appartiennent pas ou modifient l'orthographe de celui qu'elles ont. Casanova qui s'était donné le nom de

Steingalt, interrogé par les autorités de police sur les raisons pour lesquelles il avait pris un nom qui n'était pas le sien, répondait avec indignation qu'aucun nom ne pouvait lui appartenir plus légitimement puisque c'était lui qui l'avait inventé. Mauvaise raison mais qui le fait ressembler un peu à Venaisson. Ce qui est intéressant, c'est de comparer les autorités policières et Casanova du point de vue de leur attitude linguistique spontanée. Pour la police, Sengal est un alias, qui a pour signifié Casanova. Son argumentation c'est :

l°) Steingalt c'est Casanova,

2°) Casanova ce n'est pas Steingalt.

Des deux côtés il y a une faute. Pour Casanova, la formule est moins claire mais plus simple. Elle s'énonce ainsi :

« Steingalt, c'est moi».

Le signifiant Casanova, peut disparaître. On ne peut pas imaginer, sans une sorte de vertige, ce que deviendrait, justement, le moi, le «c'est moi», si on donnait le même prénom à deux jumeaux homozygotes que leurs parents mêmes ne peuvent ni appeler individuellement ni reconnaître. Pourtant l'homonymie, par elle-même, est supportable. Il peut y avoir, cela arrive, deux Jean Dupont dans la même famille. C'est alors une homonymie comme il y en a beaucoup qui peut causer des erreurs et des quiproquos comme les autres. Après tout, nous sommes beaucoup moins troublés par la rencontre d'un homonyme que par celle d'un sosie. Le sujet parlant, qui sait qu'il est un tel par son propre nom, se reconnaît aussi d'une autre façon. Il dispose pour parler, de la première personne du singulier. Son nom le tire vers la troisième personne, il y a des cas de télescopage entre ces deux personnes. Signifiant argotique, bibi lolo est-il un nom propre ou un pronom personnel ? Essayez de le mettre au vocatif pour voir. C'est peut-être sans intérêt, un problème purement grammatical, bibilolo étant un signifiant qui désigne un sujet mais impose un

verbe à la troisième personne. Je suis, donc bibilolo est. Mais ce serait bien remarquable qu'il n'y ait là qu'une curiosité grammaticale et que cette manière de parler n'ait pas des implications subjectives.

J'en passe un peu parce que...

Ainsi - ceci a été un peu trop improvisé - le nom propre est loin d'être institué d'une façon nucléaire dans une subjectivité, comme si on cherchait à pointer un sujet à la façon dont Descartes situait [...]. C'est certainement le nom qui marque le sujet. Il agit sur lui comme une provocation. Il le fait venir mais en même temps il le dénonce, l'objective, transforme le sujet parlant en objet dont il est parlé, et le « je suis un tel » s'affronte au « je suis moi » et s'en distingue. Ce « je suis un tel » n'apporte à « que suis-je» qu'une réponse ressentie comme insuffisante. D'où l'obligation, comme on dit, de se faire un nom, obligation pour tous et non pour les seuls ambitieux. L'obligation que tous remplissent avec l'aide de tous et même la police pour s'assurer que leur nom a un signifié,ce qui est toujours plus ou moins mal assuré. Comme le jeune iranien était mal assuré du signifié de bol, qui était comme un nom propre, partiel, et comme Venaisson qui s'était fait un nom au fur et à mesure que je parlais de lui. Je le constituais ainsi en la seule sorte de signifié - pour son cas très particulier de personnage littéraire - que son nom propre pouvait avoir. Toujours avec l'idée d'apporter, aux questions soulevées par LECLAIRE un éclairage lointain et très indirect, si indirect que nous ne serons pas facilement assurés de parler de la même chose, je voudrais apporter assez brièvement un fragment d'observation qui porte sur le jeu des éléments phonématiques des noms propres chez un obsessionnel. Il s'agit d'un cas assez sérieux, dans le style de l'Homme aux rats mais en plus sévère. Un sujet fort intelligent et ouvert qui était obsédé au début par l'idée qu'il avait pour sa femme une attirance dé caractère incestueux et cela le tourmentait d'une façon extrêmement pénible. Actuellement, son analyse est en cours. Sa vie est devenue plus facile, mais non sans des accidents symptomatiques comme celui dont je vais parler. Il a depuis longtemps un collègue presque un ami, que nous

appellerons Lemarchand. Or un jour qu'il regardait négligemment dans la direction de ce Lemarchand, en pensant à autre chose - il ne sait pas à quoi - il s'avise brusquement que le nom de jeune fille de sa femme étant disons : Martineau, les deux noms ont en commun la même syllabe « mar ». J'ai changé le nom mais non la syllabe. Il en est, pendant quelques secondes terrorisé, et il lui en reste, pendant assez longtemps une inquiétude obscure.

Je n'ai pas actuellement de moyens sûrs de rendre compte de ce symptôme. Il est évidemment inutile d'interroger la syllabe «mar » ,elle est, pour ainsi dire, du côté du non-sens de la chose. Si son collègue s'était appelé par exemple Artigues ou Ostineau, je suis sûr - comme toujours sans pouvoir le prouver - que c'est la syllabe «ti» qui aurait renvoyé à Martineau. L'ensemble de l'analyse me conduit à penser que dans ce symptôme se condensent, et se déplacent, sa peur de l'homosexualité, les effets de son identification à une fille et sa peur de la castration ; il pourrait prendre son collègue pour sa femme, la syllabe «mar» peut se détacher, etc. Mais ce qui est plus sûr et presque évident c'est que cette syllabe joue le rôle d'une plaque tournante, et qu'elle fait passer du circuit qui contient le signifiant qui renvoie à sa femme, au circuit où figure le signifiant qui renvoie à son collègue. Evidemment je ne sais rien de ces circuits en tant que tels. Il s'agit nettement d'un élément symptomatique, c'est à dire de quelque chose à quoi, du point de vue de la technique, on ne doit pas porter un intérêt trop direct. Mais du point de vue de la théorie c'est une autre histoire. Il me semble qu'il nous apprend au moins que le phonème « mar », ou tout autre phonème jouant le même rôle de plaque tournante, n'a pas besoin qu'on lui accorde quelque caractéristique de primarité. Ce qui est primaire, là, c'est la pure possibilité de décomposition et de recomposition phonématique, c'est à dire de métonymie et de métaphore réduites aux phonèmes, avec les amputations, les contacts prohibés, les confusions redoutables auxquels ils renvoient par l'intermédiaire de ce qu'on pourrait appeler le circuit primaire, avec tout ce que cela implique, en particulier le champ du désir inconscient. Ainsi pourrait-on dire que les mécanismes primaires se

manifestent comme non-sens dans un symptôme, pour lequel un sens, après tout, est exigible. Le fait que ce soit un symptôme et non une simple suite d'associations donne à la chose, si j'ose dire, un caractère d'obscurité sérieuse. Les symptômes sont, en analyse - même si dans la cure il est bon de ne pas s'y attaquer directement - quelque chose comme ce que sont en théologie, les témoins qui se font égorger : aussi absurdes qu'authentiques.

Je ne peux que laisser entièrement ouverte sans m'y engager, la possibilité d'une comparaison entre le statut topologique de « poor d'je li » fantasmatique et du « mar » symptomatique. Je crois seulement qu'une discussion assez poussée sur ce point permettrait d'y voir plus clair. Soit qu'il faille rapprocher les deux formules, soit qu'il faille les opposer radicalement.

LECLAIRE

Sans doute ai-je été tout à l'heure un peu affirmatif, un peu tranchant peut-être, dans ma réponse à SAFOUAN et n'ai-je pas assez souligné, si je puis dire, ce qui restait là de questions ouvertes. MANONI a dit lui-même tout à l'heure qu'il avait le sentiment que son texte, je me demande pourquoi, ne posait pas les questions à un niveau aussi élevé. Après tout, je vous en laisse juge. Ce que je vais dire, simplement, c'est que je souhaiterais que ces questions, ainsi posées ne tombent pas dans l'oubli. Sans doute ne pouvons-nous pas ici, aussi fermé que soit ce séminaire - c'est à dire, malgré tout, aussi vaste - hausser les discussions d'une façon aussi libre qu'on pourrait le faire effectivement en petit groupe. Je retiens, pour on revenir à l'intervention de SAFOUAN la question qui était posée, à savoir celle des rapports de la loi avec la prohibition de l'inceste, car son affirmation n'y change rien, la question reste posée. Je crois que c'est celle-là qui est véritablement posée et que l'on peut, par quelque biais que ce soit aborder, pour en arriver, et même sans doute, aux formulations qu'ici, il a lui-

même données. Quant aux questions posées par Mannoni, elles ne se laissent pas - heureusement, et c'est pour ça qu'elles sont des questions véritablement ouvertes et qui, je pense, resteront très insistantes - on ne peut pas les résumer mieux qu'il ne l'a lui-même présenté. Je me donnerai maintenant la parole pour participer à la discussion. Car cela me fait plaisir, certes, que mon travail, écrit en fait pour l'essentiel, en 1963, ait suscité tant de réponses. Je sais, bien sûr, la part qu'il faut faire en cette occasion, à certaines vigoureuses incitations, mais le fait est là : un dialogue semble ouvert. Si je tiens à remercier tous ceux qui ont bien voulu - ou voudront bien encore, ou ont déjà annoncé qu'ils ont encore quelque chose à dire - tout ceux qui ont bien voulu manifester ici leur intérêt, c'est parce que, s'avançant ainsi, ils ont permis que quelque chose commence. Il est bien clair que mon essai, s'il n'avait été soutenu par vos remarques, serait bien vite, comme tant d'autres exercices, resté lettre morte. Et de même, sans doute, certaines paroles de vérité, que nous avons entendues, seraient restées dans le secret d'un dossier, ou dans les limbes de l'informulation. Je veux aussi et en fait, pour les mêmes raisons, remercier tout ceux qui ont manifesté leur intérêt pour cette entreprise, sans pour autant se laisser aller contre leur sentiment, à participer là, maintenant, tout de suite, à ce dialogue, car ils savent, souvent en analystes, qu'une parole doit venir en son temps. Vous comprendrez donc que je n'ai aucune intention ici de jouer au conférencier qui, par sa réponse, est censé mettre un terme à la discussion ou comme on dit, la clore. Au contraire - si je reprends la parole avant que d'autres ne la prennent - c'est afin de poursuivre le dialogue en y apportant, là, directement une autre contribution et sans doute, parce que, j'ai envie de dire, certains pourront y trouver, allusion, reprise ou réponse, à ce qu'ils ont dit. J'avais annoncé, l'autre jour, que je parlerai sur le corps et sur le signifiant. Je vais donc m'y essayer. Même les moins cliniciens d'entre nous savent que le souci constant d'une certaine maîtrise est un trait commun aux névrosés obsessionnels. Que Philippe entre dans cette catégorie, c'est, je pense, un fait qui n'a échappé à personne. C'est cette passion d'une certaine maîtrise

que je voudrais interroger pour commencer. Le geste des deux mains rassemblés en coupe pour boire réalise d'une façon exemplaire ce que je veux ici souligner. Sûrement ce bol fait de la paume des mains, ce moyen de boire , répond-il ou appelle-t-il par son creux, la plénitude du sein. Mais, pour aller au plus vite, je dirai que ce geste me paraît une façon de maîtriser la problématique conjonction de deux éléments. Problématique, c'est sensible dans le fait bien connu que cette coupe de fortune faite par les mains se caractérise en général par le ruissellement de ses fuites. Le plaisir de Philippe en ce geste, semble avoir été, autant que de boire, celui de réaliser un gobelet presque étanche, une saisie momentanée de ce qui coule en fait, une maîtrise qu'il consacre en buvant cette eau. En un mot, il me semble qu'il s'agit là d'un mime ou d'un geste rituel qui représente, ou actualise, avec le corps ou une partie du corps la pure matérialité du signifiant. J'ajouterai même, ce qui apparaît à chacun, que ce geste suscite précisément le symbole en son sens premier, c'est à dire en ce qu'il s'efforce de faire coller ensemble les éléments de ce qui peut aussi être le support d'un appel, voire la sébile d'un mendiant. Lorsque je parle de la pure matérialité du signifiant, je désigne là le couple opposé de deux éléments ; sans doute pour constituer un signifiant, importe-t-il peu que ses éléments soient acoustiques, graphiques ou tactiles. L'essentiel est que l'articulation de ces deux traits - à l'extrême, pure matérialité, totalement dépourvue de signification - l'essentiel dis-je, est que cette opposition soit connotation de l'antinomie. Je crois qu'il est juste de dire que le signifiant est pure connotation de l'antinomie. Et pour soutenir à l'instant la saisie de ce que vous pouvez tenter d'attraper de cette formule, j'ajouterai que cette antinomie est, fondamentalement, dans notre expérience, celle constitutive du sujet. Antinomie ou encore, comme dit Lacan, hétéronomie radicale : c'est la dimension que nous impose nécessairement la voie freudienne et notre expérience d'analystes. Il me faudrait enfin ajouter ici que l'objet, au sens lacanien (a) est précisément ce qui échappe à la connotation signifiante et certainement dans sa nature ce qui échappe à l'antinomie. Dans cette perspective, à savoir que le signifiant est une pure connotation de l'antinomie, on

comprendra mieux peut-être ce que je veux indiquer en présentant le geste des deux mains rassemblées en coupe comme une certaine tentative de maîtrise - geste rituel - de la nature même du signifiant. Entendez-bien que si je n'évoque pas là, tout de suite, l'imaginaire et la mort, domaine élu de l'obsessionnel, c'est seulement parce que, contraint par le temps, je vise plus à la précision linéaire de cette esquisse, qu'au chatoiement des jeux d'ombre. J'ajoute seulement que l'autre geste, celui des deux mains jointes en conque pour faire résonner l'appel, me paraît pouvoir s'inscrire dans la même ligne, d'une certaine tentative de maîtrise et j'y reviendrai en manière de conclusion. Le temps suivant de mon interrogation portait sur le terme de maîtrise ; comment ne pas évoquer tout de suite, surtout à propos de ce geste, le mouvement de saisie, saisir avec les mains, mais au fait, que peuvent saisir les mains ? Quelle saisie est-elle là possible ? Je laisserai à d'autres le soin de parler du Begrif, du concept, pour ne m'attarder ici un instant, que sur le problème du corps s'efforçant de saisir. Mais quoi au juste ? Eh bien, rien justement. Ou plus précisément encore, l'objet dans sa nudité. Je vais tenter de m'expliquer sommairement. Qu'il me suffise pour cela de vous rappeler la pure différence ou encore, plus modestement, la petite différence que nous retrouvons irréductiblement comme pivot de notre expérience d'analystes, bien sûr, mais aussi de vivants, c'est à dire de délirants. Cette pure différence, il nous intéresse au plus haut point de la désigner d'abord au niveau du corps, corps du délit ou corps sensible comme on dit, c'est ce que j'ai souligné du terme de différence exquise. Cette différence exquise peut certes s'illustrer secondairement comme ce fut le cas pour Philippe par l'irritation ponctiforme et agaçante du grain de sable contrastant avec l'uni, la netteté de la peau, mais je voudrais là en donner un exemple plus pur qu'il m'est venu récemment de citer comme terme irréductible, tel qu'on en trouve dans les analyses assez loin menées, à savoir la frange acidulée d'une douceur, dans sa précision de réminiscence et son indétermination de souvenir.

Je pense que j'emploie bien ces mots ?

En ce point est posée, sans échappatoire possible, la nécessité du pur sens, à savoir le goût d'un pur sens en l'occurrence le goût qui là, sous-tend, connecte et réalise cette pure différence de la douceur et de la frange acide, acidulée. Pour passer ainsi du champ de la douceur à celui de l'acidulé, c'est le vecteur pur sens, le goût qui, issu de cette béance même du corps, fait comme en une excursion, le tour d'un autre corps avant de rejoindre l'autre versant de la déhiscence d'où il était issu. Cet autre corps, qui fait se réfléchir le vecteur du sens il suffit au principe que ce soit rien ou presque, une boule de sucre rouge acidulée montée sur un petit bâton, cerise, et qui, d'ailleurs, finit par s'effacer en fondant. Rien ou presque, et pourtant, comme j'en faisais l'expérience l'autre jour, c'est par exemple le parfum si plein d'une WILLIAMINE, un alcool de poire, si dense, qu'avant de le boire, et de l'éprouver au goût, je sentais sur ma langue, avec une précision hallucinatoire, les grains un peu rudes de cette sorte de poire que l'on distille. Mais s'il se trouve - et c'est artificieusement, bien sûr, que je distingue ces deux possibilités - que cet autre corps, à l'image du premier, soit lui aussi, possiblement, le lieu d'une pure différence, alors, apparaît enfin clairement, la dimension du désir. Autrement dit, si nous substituons à la cerise en sucre le téton du sein, le pur sens du goût bouclera son excursion, tout comme s'il faisait le tour entier de la mère, approchant du même coup, ou tendant à approcher de sa bouche, c'est à dire de sa propre béance, une déhiscence du corps maternel, en l'occurrence le téton, pour son orifice. Et simultanément le corps maternel, cela se représente aisément, fait - par la voix, par le sens du toucher au moins, mais aussi, il faut l'espérer par d'autres voies, par d'autres sens, par le regard surtout - fait le tour du corps béant de l'enfant. Il est clair, déjà en cette figure, je le pense tout au moins, en partant d'une différence exquise, qu'à tenter de saisir l'autre corps en son inévitable béance, pour parer à la sienne propre, le corps s'affirme comme désir, le corps s'affirme comme désir inextinguible. Je vous laisse, à partir de cette esquisse, qui pourrait se figurer facilement au tableau, par une double boucle, imaginer les jeux possibles dans la variété des sens, de l'un à l'autre et je vous laisse aussi pointer, pour une juste

classification des névroses, les pièges et les impasses possibles de tous les circuits des sens, de tous les sens. En ces jeux, la pure différence, échappe, bien sûr, à toute saisie, mais ce qui la connote au mieux, cette pure différence, c'est le signifiant tel que nous l'avons défini tout à l'heure, comme pure connotation de l'antinomie. Certes, Philippe en sa névrose ne l'entendait pas ainsi et si j'ai dit déjà, comment il s'efforçait de mimer le signifiant par le geste quasi rituel des mains réunies en coupe, je voudrais en ce point souligner un peu mieux combien pareillement la formule jaculatoire «poor d'je li »semblait destinée à maîtriser, quitte à le figer en mort, le circuit du désir. La vocalisation de la formule secrète contient en elle cet acmé où s'accomplit la réversion. Et surtout, le mouvement du corps qu'elle connote, c'est à dire la culbute, développe la figure même de la boucle autour, sans doute, de quelque rien de la formule elle-même, ou plus précisément autour d'un autre corps absent. Ce mouvement, résumé au mieux, par la séquence : rien du tout, quelque chose, souligne l'apparition, comme à l'issue d'un tour de prestidigitation, de ce quelque chose qui serait là, à l'issue de cet exercice de mime du signifiant, et il semble bien que dans ce cas, ce soit en fait, un reste excrémentiel à un objet. Il apparaît là en reste comme le point autour duquel s'est accomplie la boucle, objet présent et dérisoire dont l'opacité remplace l'autre corps absent. Ainsi soutenu par mon exemple et laissant pour aujourd'hui, délibérément de côté, les fascinants jeux du sens du regard, qui servent habituellement à illustrer les temps de la réflexion, de la réciprocité ou du leurre, je m'en tiendrais à ce mode particulier d'essai de saisie qu'est la voix. La voix me semble tout d'abord avoir ce privilège pour autant qu'elle n'est plus simple cri ou qu'elle est encore, d'être au principe, saisie, maîtrise, en écho, du discours que supporte la voix de l'autre. Il n'est pas de « maman» qui ne soit repris de la voix de l'autre et de ce fait la voix constitue une sorte de modèle privilégié de ce premier rapport à l'autre. Ensuite, parce que la voix fait nécessairement intervenir un autre organe, à savoir l'oreille, ce qui figure de quelque façon plus singulière, le circuit du sens, de bouche à oreille comme on dit. Enfin et quand même parce que la voix est quand même le vecteur

privilégié du signifiant qui, de ce fait, devient, ou est surtout, signifiant verbal. Dans l'histoire de Philippe, l'appel de sirène produit en soufflant dans les mains jointes en conque et offert à l'écho de la forêt se présente comme imitation, redoublement, reproduction vidée de l'appel de la voix. Mais il est aussi à la mode obsessionnelle, jeux de maîtrise. Il faut évoquer ici le rêve de la serpe pour en dire un peu plus sur la voix, le cri, et l'appel. Dans ce rêve Philippe met en scène un jeune garçon dont la jambe vient de glisser dans un trou. Il s'est blessé à une serpe sans doute, mais on ne voit qu'une éraflure au talon. Le garçon crie très fort. C'est un hurlement insolite, à la fois cri de terreur et appel irrésistible qui fait à Philippe évoquer ce cri dont il est question dans la tradition Zen et qui serait capable de ressusciter un mort. Le cri renvoie surtout à un souvenir de panique bruyante. Philippe a huit, neuf ans, il est en voyage avec ses parents et se trouve seul dans le grand parc d'un hôtel. Quelques garçons plus âgés qui jouent au brigand, l'attaquent.

Pris de panique, il s'enfuit en hurlant, mais pas n'importe quoi. Il crie très fort, comme en appel, des noms de garçons : Guy, Nicolas, Gilles, pour donner le change et faire croire à ses attaquants qu'il fait partie, lui aussi, d'une bande nombreuse. Il essaie de ne pas proférer même des noms trop connus. Pierre, Paul ou Jacques. L'appel doit avoir l'air d'être précis. Et il se souvient justement d'avoir ainsi invoqué Serge. A l'époque, Serge c'était ou Lifar ou Stavisky.
Ce fut - et certes, beaucoup d'entre vous l'ont pressenti - par le thème de l'appel à LECLAIRE, un ressort important de sa cure. Mais je n'entends pas aujourd’hui m'y arrêter plus. Ce cri, cet appel au secours, complète et éclaire par une autre facette, l'appel du « Lili j'ai soif » ou l'invocation de « Poor d'je li. »
De Lili j'ai soif, je voudrais seulement souligner une fois encore le caractère ambigu de modèle ou d'écho par rapport à l'autre phrase, ou phase du circuit de la voie, à savoir, Philippe j'ai soif, articulée par le relais de Lili. Mais c'est évidemment au niveau de la formule jaculatoire,

de « poor d'je li » que je veux revenir pour conclure.
J'ai montré déjà qu'en elle-même, cette formule figurait, suscitait, même, ce mouvement de réversion nécessaire pour comprendre quoi que ce soit à la réalité de la pulsion et aussi, bien sûr, à celle du désir. Mais ce que je voudrais encore accentuer ici c'est que cette formule constitue de cette façon une reprise par Philippe de la voix qui l'appelait par son nom et plus littéralement encore, ce pourrait être la reprise de la voix amoureuse de sa mère, le câlinant dans le même temps qu'elle articule, quelque chose comme trésor chéri.
Mais si nous avons dans cette interpellation de « trésor chéri », l'un des pôles nécessaires à l'analyse de la formule, je crois que nous en méconnaîtrions quand même l'essentiel si nous ne revenions pas à cette limite du sacré qui nous est perceptible dans cette incantation.
Philippe, vous vous en doutez, est juif. Et le thème de la formule incantatoire aussi bien que le caractère presque sacré du trésor qu'il représentait pour sa mère, le conduisent à se souvenir de quelques éléments rudimentaires de sa formation religieuse. De l'hébreu qu'il a appris à lire, il ne lui reste rien ou presque, si ce n'est seulement cette prière essentielle qui s'appelle le Shemah. C'est, lui avait-on dit très tôt, une prière qu'il ne faut jamais oublier car au moment de mourir, il convient de la dire. C'est un viatique mais c'est aussi, dans son souvenir un peu confus, quelque chose comme une bénédiction. Concrètement, dans son souvenir, ces bénédictions , marmonnements incompréhensibles, qui s'accompagnaient précisément de l'imposition des mains sur sa tête, geste paternel ou surtout grand-paternel, tend pourtant dans ce souvenir à se confondre avec les craintes maternelles. Mais cette prière, c'est aussi, certes, d'une part, une invocation à Dieu dont on ne doit pas dire le nom mais aussi et dans sa formulation même, un appel, à celui qui doit la dire. En voici à peu près le texte ou son début tout au moins, cette formule, qu'au temps de mourir, il faut pouvoir dire :

« écoute Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est un ».

Et nous voyons là que cette prière à Dieu est aussi un appel à celui qui la dit. A l'extrême rigueur, ainsi le pensait Philippe, l'articulation du premier mot shemah ainsi que s'appelle la prière, pouvait suffire à servir de viatique.
Au fond - et c'est là que je voulais en venir - que dit ici la voix ? La voix dit : « Ecoute, écoute ». Et maintenant, comme devant cette invite, le parleur se taisant enfin, peut pareil à l'analyste s'installant dans son fauteuil, marquer le temps de la fin ou du commencement en disant :

« je vous écoute ».

Ce qu'à vrai dire, vous avez déjà fait et j'ai déjà fait aussi.

LACAN

Beaucoup d'interventions resteront nécessairement en suspens, Il y en a d'écrites, de non écrites et d'annoncés. Je dis nécessairement en suspens, pour aujourd'hui.

MAJOR

Je n'ai pas préparé de texte pour vous dire ce que j'ai pensé de la conférence de LECLAIRE parce que je voulais le lui écrire mais il me donne l'occasion aujourd'hui de le lui dire sans l'avoir préparé et je voudrais articuler quelque chose au sujet de « poor d'je li » et en particulier au sujet de ce qui se passe au niveau de la respiration de celui qui s'endort et qui commence à entendre son souffle ne sachant, plus très bien si c'est son souffle ou bien si c'est l'écho de quelque chose d'autre. Et c'est à ce niveau-là qu'on peut trouver cet espèce de rythme étrangement renversé à l'endroit même de ce souffle, et qui est un temps inspiratoire perçu, un temps expiratoire également perçu et contenant, en quelque sorte, cet espèce de retournement.
Cet espèce de retournement est, en quelque sorte, insuffisant pour expliquer la formule toute entière, même si elle est perçue ainsi mais elle introduit, en quelque sorte, une possibilité de fantasmer sur ce son de base et, à partir du moment où on interroge nos malades sur ce qui leur est émis par cet espèce de système d'écoute à l'intérieur d'eux-mêmes, on peut trouver, très souvent, des phrases qui ont une énorme importance pour eux et avec lesquelles, ils jouent. Il est certain qu'ensuite toutes sortes d'autres termes peuvent être amenés par celui-là et je rejoins totalement vos interprétations successives avec lesquelles je me sens très à l'aise, mais je veux dire par là qu'il y a, en quelque sorte, une possibilité d'entrée dans un chemin très profond de l'écoute de l'autre, par une sensibilisation de celui-ci, à son propre rythme respiratoire ce qui est d'ailleurs une manière de faire passer au niveau de la voix ce que vous avez admirablement articulé.

LACAN

Est-ce qu'Israël veut bien prendre la parole maintenant? Je ne prévoyais pas, encore que j'aie essayé de m'en assurer, en l'appelant il y a huit jours, je ne croyais pas que DURAND de BOUSINGEN serait là aujourd'hui. J'ai demandé tout à l'heure à LECLAIRE le texte que DURAND de BOUSINGEN m'a envoyé très tôt, l'un des premiers à propos de l'intervention de LECLAIRE.
Si j'ai demandé à DURAND de BOUSINGEN justement avant de commencer, s'il voulait commencer par prendre la parole, il m'a dit qu'il préférait, ne l'ayant pas revu, avoir le loisir d'en préparer une forme présentable et parlée, Vous pouvez être là alors au séminaire fermé du mois prochain. Voilà un point de déblayé. ISRAEL va nous dire ce qu'il nous a apporté aujourd'hui et je conclurai en donnant une indication de lecture qui me paraît s'imposer.

ISRAËL

Je souffre d'un fâcheux atavisme qui fait que lorsqu'un de mes dieux m'appelle, je réponds : « me voici » et toujours selon le même atavisme, j'agis avant de réfléchir. Après avoir répondu : « me voici » j'ai malheureusement eu plus de temps qu'Abraham avant de passer à l'acte, ce qui fait que plutôt que de sacrifier un de mes fils - on ne sait jamais si on trouvera à temps le bélier - je sacrifie une partie de mon texte pour ne m'intéresser strictement qu'au thème de « poor d'je li », à ce mot qui remplit la bouche et qui vient à la place peut-être non pas du désir de boire, mais de l'objet du désir, mais enfin, tout ça, a été dit.
Bedeutung et c'est pourquoi ce mot, qui est fait de pièces et de morceaux, je devrais dire cet objet plutôt que ce mot, tant il évoque les objets

surréalistes, et si c'était un mot-valise, je serais tenté d'y voir la malle sanglante, une valise contenant des cadavres dépecés.
Cadavre, boire, des morceaux d'immortels, des morceaux de mon […] et c'est là, au fond, me voici livré à un petit jeu qui était peut-être la seule chose dont on n'avait pas parlé - on ne peut pas tout savoir - le morceau de cet objet surréaliste évoqué a une autre forme de composition qui est exactement celle qu'on appelle, en matière d'étude talmudique le no taïkon. Le no taïkon, c'est l'assemblage signifiant de morceaux de noms avec lesquels on constitue un nouveau terme. Je vais vous en donner un exemple. Au fond je suis bien encouragé à parler, du nom propre et du mien puisqu'on l'a invoqué.
J'ai écrit mon nom. Mais ce nom, chacun sait qu'il a été donné à mon pays, à Jacob mais pourquoi ? Est-ce simplement pour connoter ou faire se souvenir d'un combat? Il s'agissait, surtout de clore une période qui était la période patriarcale et c'est ça qu'on a résumé dans ce nom. C'est à dire que nous avons les initiales de tous les patriarches et de leurs épouses - il doit y en avoir 7 si je ne me suis pas trompé - et aussi cette association métonymique devenant métaphorique par ses effets, ne pouvait pas correspondre à une espèce de fantasme, puisque c'est un fantasme qui m'est cher.
Bien sûr, si ce que je viens de dire est encore trop infiltré d'imaginaire personnel, on pourrait livrer cet objet, à une recherche chronologique ; beaucoup d'autres l'ont fait et dans ce « poor d'je li » on verrait une série d'ouvertures en chaîne, d'ouverture d'abord des lèvres, des dents puis de la langue se décollant du palais ce qui nous amènerait à trouver à la limite de l'objet qui, comme dit LECLAIRE, fait paraître, apparaître concrètement quelque chose là où il n'y avait rien, à la limite nous trouverions peut-être, même plus un sens mais une pure [...] c'est à dire un rythme si bien manifesté par le sentiment d'enroulement et de dépliement de Philippe, cet émoi distingué, cette différence exquise qui n'est finalement peut-être que perception de la variation.
Dernière remarque : je m'étais demandé après avoir entendu Stein prenant la parole immédiatement après

ton exposé, si le rébus qu'il avait évoqué ou le rêve était utilisable dans une seule langue ou dans plusieurs langues, un rébus est écrit dans une seule langue, il en va de même de cet objet fantasmatique que tu as ressorti, je me suis demandé s'il n'y avait pas là un exemple d'un terme valable dans toutes les langues. Ce fantasme nous ramènerait ainsi à une période où toute la terre avait une même langue et des paroles semblables - vous reconnaissez la citation - mais méfions-nous de cette apparente simplicité parce que, il ne suffit pas de lire le texte : une même langue et des paroles semblables, il faut encore se demander quelles étaient ces paroles et le commentateur, Rachi en l'occurrence, nous l'explique que ces paroles consistaient à dire : Dieu n'avait pas le droit de choisir pour lui le monde supérieur, montons au ciel et faisons-lui la guerre.
Ce serait encore trop simple, il y a une autre explication : ils se sont dits, une fois tous les *1656* ans, le monde subit un cataclysme comme le déluge, faisons donc une construction pour soutenir le firmament : c'était ce que je viens de faire.

LACAN - conclure […] bien des points particulièrement valables, des points féconds dans chacune de ces interventions. J'ai relevé tout à l'heure quelque chose qui mérite, au tout premier chef d'être retenu comme l'axe de ce que SAFOUAN a apporté de très importants questionnements dans tout ce qu'il a déroulé aujourd'hui. Je désirerais que l'intervention de SAFOUAN, peut-être en raison de son volume, adjointe à une autre, soit mise à la portée des auditeurs et qu'on puisse se la procurer.
Dans la communication de Mannoni - qu'il nous a dit à l'état d'amorce parce qu'il ne pouvait pas faire plus - ce qu'il nous a dit en terminant sur le symptôme, me parait extrêmement important.
Je passe sur ce qu'a dit LECLAIRE puisque c'est là-dessus que je vais terminer. Sur ce qu'a apporté Israël aujourd'hui, ce qui me parait tout à fait important c'est ce vieux fantasme : la langue unique

et renouvelée et rajeunie par la façon dont il la pose et dont la question est respectivement posée dès la Science des rêves, par l'expérience analytique.
Je vous ai dit que, en vous quittant aujourd'hui, je vous donnerai une indication de lecture : je voudrais que pour la suite de l'audition que vous m'accorderez, je voudrais que tous, tout ceux qui sont là aujourd'hui et donc qui sont supposés s'intéresser d'une façon plus proche à ce que je déroule devant vous, je voudrais que vous teniez, pour de première urgence, de lire ce livre de Michel FOUCAULT qui s'appelle Naissance de la clinique.
Michel FOUCAULT qui est pour moi un des ces amis lointains avec qui je sais par expérience, que je suis en très proche et très constante correspondance, malgré que je le vois fort peu, en raison de nos occupations réciproques, Michel FOUCAULT que j'ai vu hier soir, je lui ai posé la question à propos de ce livre, la question de savoir s'il avait été par quelque voix informée - ce n'est pas rare, il y a beaucoup de gens qui écrivent dans notre champ - de la thématique que j'ai développée l'année dernière autour de la vision et du regard. Il m'a dit qu'il n'en était rien.
Il est d'autant plus remarquable que l'oeuvre de Michel FOUCAULT se trouve avoir adopté, se trouve au départ, s'être en quelque sorte infiltrée du premier temps de mon enseignement en l953, que l'oeuvre de Michel FOUCAULT, sans autre repère depuis qui converge vers cette théorie de l'objet(a) qu'il ignore, parlant de la Naissance de la clinique et très exactement ce qui correspond au niveau de la médecine, à ce point d'interrogation que j'ai porté devant vous comme intimement mêlé au départ, cette année, de mon discours, se trouve correspondre exactement à cette question de même qu'il y a un moment au début du l7e siècle où est née la science tout court, la nôtre, de même au niveau de la médecine, il s'est produit, au début du l9e siècle, cette mutation qui a fait radicalement changer de sens, le terme de clinique.
La façon dont il résout ce problème est si intimement coextensive à tout ce que j'ai développé devant vous sur la fonction du regard, que je ne peux qu'y voir à

la fois l'encouragement, un réconfort, et la certitude que c'est bien de ce qui est à l'ordre du jour pour la pensée présente qu'il s'agit là, se réalisant à des niveaux distincts, autonomes, dépendants et pourtant vraiment identiques.
Ceci vous pourrez le constater en lisant ce livre qui est pour tous les médecins d'un intérêt véritablement originel et dont c'est également un symptôme de l'état présent des diverses professions, que la médecine française, celle à laquelle elle s'adresse puisque c'est écrit en français, l'ait absolument et totalement ignoré.
Michel FOUCAULT m'a dit hier soir que 75 exemplaires de ce livre unique, qui n'a aucune espèce d'équivalent, que c'est à 75 exemplaires que s'élève la vente de ce livre. J'espère qu'il y a ici assez de personnes pour faire bondir ce chiffre.
Je répète que tout ce qu'il y a dans ce livre est absolument vierge, n'a jamais été dit, que c'est le seul livre que je connaisse qui, en somme permette à des médecins de situer exactement cette espèce de monde et de production médicales qui est celui de tout ce qui s'est fait, quand même avant le début du 19e siècle et dont l'accès est, en dehors de ce livre, absolument fermé.
L'opération qui a tenté de poser le principe de l'exploration historique dans une oeuvre, dans un style comme celui qui est indiqué dans l'ouvrage de Lucien Fèvre par exemple, concernant le problème de l'incroyance au 16e siècle, ce programme, parfois nous sommes sollicités de nous interroger sur la façon dont il convient de lire ce qui s'est exprimé à cette époque au sujet de l'incroyance et qui est tellement distinct de la façon dont ce problème se pose pour nous, que c'est seulement par cette voie que nous pouvons comprendre à quel point les phénomènes de l'incroyance ont été tellement à la fois plus radicaux même qu'ils ne le sont pour nous , à cette époque, tellement, plus avancés sur certains points et aussi sur d'autres, tellement en deçà de ce qui est notre position que cette restitution des coordonnées qui permet de donner son sens authentique à ce qui s'est produit à cette époque, là nous en avons un exemple absolument extraordinaire : ce

quelque chose qui fait que l'histoire de la médecine, n'est jamais faite qu'au niveau de la petite histoire, au niveau du Lenôtre, n'est-ce pas.
Ceci, par l'oeuvre de Michel FOUCAULT est absolument, radicalement transformé, encore que ce côté petite histoire et anecdote, fraction de textes, choix de paragraphes qui met quelque chose en lumière chez quelqu'un d'aussi chercheur d'aussi fouineur dirais-je que Michel Foucault, soit présent dans l'ouvrage, que vous y trouviez mille aliments ; ceci ne prend son sens et son importance qu'en raison de sa ligne profondément directrice qui porte tout à l'extrême, d'un ouvrage à l'autre bout d'un ouvrage d'érudition articulé, le sens de ce qu'a fait Michel Foucault qui, à l'opposé de Lenôtre, je dirais, ne se place pas au niveau de l'oeuvre de Marx pour comprendre toute l'histoire antérieure. A cet égard, j'extrairai de ce texte très abondant, que nous a livré aujourd'hui Serge LECLAIRE, j' extrairai ce point vraiment remarquable qui est celui par où il fait l'approche du terme de la sensorialité dans la genèse de l'objet(a).
Vous le verrez, si vous savez lire attentivement ce livre, et en pointer les passages majeurs, vous verrez comment cela pourra vous permettre de repérer ce qu'a apporté là LECLAIRE, au niveau d'une certaine faille qui est très précisément dans le livre, celle qu'il a désignée de ce qui sépare la pensée de Cabanis de celle de Pinel, ou si vous voulez, plus précisément - puisque celle de Pinel, qui est l'un des auteurs les plus profondément explorés par Michel Foucault et que la position de Pinel reste ambiguë - de ce qui sépare Cabanis de Bichat.
Je ne peux pas, aujourd'hui, développer ce point. J'aimerai que, quand j'y reviendrai, ce soit sur la base, de votre part, d'une connaissance approfondie du texte de Michel FOUCAULT: Naissance de la clinique donc, aux P. U. F.

Retour

Ce geste churchillien, fait pour montrer à ceux qui, depuis trois semaines, s'étant trouvé ici, soit à mon cour ouvert, soit à mon séminaire fermé, ont pu voir empaqueté en une sorte de poupée - comme on s'exprime - ce doigt que - peut-être après tout - je me suis fait prendre dans cette porte que j'essaie d'ouvrir pour vous.
J'ai eu la satisfaction de rendre tangible au séminaire fermé que quelque travail ***se fait*** - et pas seulement ***peut se faire*** - à l'intérieur de ce que j'essaie de dessiner comme chemin à parcourir.
Ce chemin, cette année, nous le suivons autour de la fonction du signifiant et de ses effets, de ses effets par où il détermine le sujet, singulièrement de le rejeter, de le rejeter à chaque instant des effets mêmes du discours.
Comme j'ai appris que la remarque en fut faite dans un rapport, l'année dernière, sur les leçons d'agrégation, à savoir qu'il s'agissait d'un titre - si j'ai bien compris - qui était celui de la parole vraie et de la parole mensongère, à savoir que le sujet n'avait pas été inventé par Lacan et par Claude Lévi-Strauss, que Platon déjà - Parménide qui sait? - s'y étaient intéressés.
C'est une remarque à la vérité, excellente. Ce qui me permettra de répondre à ceux qui - m'ayant entendu au cours d'années anciennes - s'impatientaient, que ce discours, à leurs yeux, n'aboutisse point à des conclusions assez rapides.
Pourquoi - s'exprimait-on ainsi et non sans pertinence ni sans humour - puisqu'il nous parle tant de la vérité, ne dit-il pas le vrai sur le vrai ?
Certains de nos impatients ont changé de bord, contents après tout, de se rallier à ces formes, d'enseignement où l'on est content de se tenir pour assuré de certains repères opaques qui peuvent donner le sentiment que là, on tient bien l'objet dernier.

Est-il bien sûr qu'on ait raison de s'en contenter, et que cette opacité même ne soit pas le signe que c'est là qu'est la vraie illusion, si je puis dire, à savoir qu'on se contente trop vite, et que la vraie honnêteté est peut-être là où on laisse toujours l'ouverture du chemin […] la vérité inachevée. C'est à la vérité ce que, pour suivre l'indication de ce rapport, je trouvais - je trouvais bien sûr, je ne le découvrais pas à cette occasion - mais où je vous renvoie - à savoir sur le même sujet qui est le nôtre cette année - au livre de Platon qui s'appelle le Cratyle, et où vous verrez - poursuivi entre Hermogène, Cratyle et Socrate - un dialogue bien utile qui ne se termine pas par autre chose que la mise en valeur d'une impasse complète dans le débat, et où Socrate, revoyant Cratyle, vers lequel, incontestablement […] le renvoie avec le formule :

« Eh bien, mon camarade, à une autre fois, tu m'instruiras à ton retour, à savoir quand tu auras bien réfléchi à tout ce qui nous a fait le casse-tête d'aujourd'hui ».

A quoi l'autre répond :

« C'est entendu. De ton côté, tâche d'y penser encore ».

Un tel dialogue - celui-là entre autres en tout cas, si ce n'est tous - est bien là pour nous faire saisir que les dialogues de Platon, loin de dire le vrai sur le vrai, sont expressément faits pour laisser en suspens ; donnant vraiment le sentiment qu'il en sait plus qu'il ne nous en livre, ceci d'une façon assurément non équivoque. S'il en sait plus qu'il ne nous en livre et s'il ne le dit pas, il y a bien là quelque raison, qu'à la vérité même s'il nous le disait on n'en serait pas encore plus avancés, mais que déjà, dans les traces qu'il nous donne, au-delà peut se lire, ce qui, après lui fait notre chemin, et très précisément la place est marquée de - par exemple - ce que l'expérience de l'inconscient peut conduire à vous dire. Peut-être, pendant ces vacances, aurez-vous l'occasion d'ouvrir ce livre ?

Je le souhaite dans la mesure où vous pourrez y trouver nettement marqué, ce qui a constitué le noyau de la tradition, claire, parfaitement lisible, du Lecton considérant le statut du signifiant, et vous y trouverez confirmé ce que au départ - je vais essayer de le résumer ainsi, d'une façon qui n'a rien d'original - ce qui est inscrit au départ de cette tradition et qui repose sur l'opposition concernant la fonction du signifiant entre ces deux grandes fonctions qu'Aristote, admirablement, distingue, pose, affirme, dans leur simplicité, et d'où il convient de partir pour se repérer concernant tout ce qui s'est dit depuis, et qui ne date pas, assurément ni de Saussure, ni de Troubetskoï, ni de Jakobson, cette théorie du signifiant que déjà les stoïciens, et nommément par exemple un Chrysippe, avaient poussé à un extrême point de perfection. Signans et signatum sont en circulation déjà depuis quelques deux mille ans.
L'opposition c'est celle d'un[moment] et de rhésis. La fonction de la nomination mérite d'être réservée comme originale, comme ayant un statut opposé à la fonction de l'énonciation, ou de la phrase - quelle qu'elle soit : propositionnelle, définitionnelle, relationnelle, prédicative - de la phrase en tant qu'elle nous introduit dans l'action efficace du symptôme, elle aboutit à cette saisie dont le culmen est la formation du concept, est quelque chose qui laisse en suspens la fonction de la nomination, en tant qu'elle introduit dans le réel quelque chose qui dénomme, et dont il ne suffit pas de la résoudre autour d'une façon de faire coller à une chose - qui serait déjà donnée - l'étiquette qui permet de la reconnaître.
Nous avons déjà suffisamment insisté sur le fait que cette étiquette n'est point à considérer comme quelque chose qui serait le redoublement, la liste tenue, pure et simple, de quelque chose qui serait déjà emmagasiné, si l'on peut dire, bien rangé, comme un registre d'accessoires. La nomination - l'étiquette dont il s'agit - part de la marque, part de la trace, part de quelque chose qui - entrant dans les choses et les codifiant - est au départ de leur statut même de choses ; et c'est pour cela que cette

fonction de la nomination comporte une problématique autour de laquelle tournent Hermogène, Cratyle et Socrate : Hermogène prônant cette face de la vérité à énoncer sur la nomination - qui est celle qui se développera dans la suite - dans l'insistance sur le conventionnalisme de la nomination, sur le caractère arbitraire de ce choix du phonème qui, pris dans sa matérialité, a quelque chose d'indéterminé, de volant, pourquoi appeler ceci comme cela plutôt qu'autrement, rien ne nous oblige à saisir ce qu'on pourrait appeler une ressemblance, une connivence du mot à la chose et pourtant, et pourtant Socrate, Socrate le dialecticien, Socrate l'interrogateur, nous montre son penchant très net vers les énonciations de Cratyle qui, dans un autre radicalisme, insiste pour montrer qu'il ne saurait y avoir de fonction efficace de la nomination si le nom, en lui-même, ne comportait pas cette parfaite connivence à la chose qu'il désigne.
Cette opération - souvent amusante, toujours paradoxale, et vraiment d'une désinvolture bien faite pour nous libérer de toutes sortes de préjugés concernant certaines habitudes traditionnelles concernant la genèse de la signification et nommément tout ce qui s'appelle étymologie - nous montre - par cette aisance, ce sans-gêne, presque ce jeu avec lequel devant nous est mis en usage cette interrogation du signifiant phonématique, la façon dont les mots sont, dans le débat, découpés, sollicités, par la façon dont le jeu se mène, autour d'une prétendue expressivité du phonème - nous montre assurément autre chose que ce qu'on prend pour naïveté.
Car je crois que ce Platon, dans cet exercice nous démontre, dans cette façon de rechercher - comme s'il y croyait - les éléments primaires dans les mots, grâce à quoi nous pourrions les interroger sur la façon dont ils répondent à ce qu'ils sont amenés à désigner, dans la façon dont il joue avec le mot scleros - qui veut dire en grec : dur - et dont il nous fait remarquer que la labiale, et le « re » de « reï » - qui veut dire couler en grec - s'adapte bien peu à la dureté à exprimer par le mot sclerotes, que ce qu'il nous montre en vérité - c'est

quelque chose, à savoir cet exercice qui consiste à nous montrer dans tout ce qui se rapporte à cette fonction de la nomination - ce qui est important, ce qu'il nous montre dans son jeu avec les mots, c'est la façon de les découper au ciseau. C'est aussi que ce qui est essentiel dans la fonction et l'existence du nom, ce n'est pas la coupure, c'est (si on peut dire) le contraire, à savoir la suture. Le nom propre, sur lequel au départ de ce discours j'ai dirigé votre attention en même temps que, d'autre part, sur la fonction du nombre, le nom propre - pour un instant dirigez votre regard sur ce qu'il a d'essentiel - le nom propre, déjà dans sa nomination, onoma idiom comporte cette ambiguïté qui a permis toutes les erreurs, de vouloir dire d'un côté :

- le nom qui est propre à quelqu'un ou à quelque chose, à tel ou tel objet, qui est le nom spécifié dans la pure fonction de la dénotation, pour désigner ;
- mais propre veut dire aussi nom à proprement parler.

Et n'est-ce pas là qu'est à voir l'essentiel de cette fonction du nom propre à savoir que, parmi tous les noms, il est celui qui nous montre - de la façon la plus propre à la fonction du nom - ce qu'est le nom. Or si avec cette formule vide, vous vous mettez à regarder - je vous en charge, le temps (outre l'incident technique qui m'a retardé dans le départ de mon discours aujourd'hui), le temps me manquant pour vous en illustrer d'un grand nombre d'exemples - vous verrez que, de tous les noms - quels qu'ils soient et quelque extension que nous puissions donner à la fonction du mot nom - que de tous les noms que nous avons à interroger sous cet aspect de la nomination, le nom propre est celui qui présente, de la façon la plus manifeste, ce trait qui fait de toute institution phonématique du nom - de l'acte fondateur, du nom dans sa fonction désignatoire – Le nom propre a ce quelque chose toujours en soi, cette dimension, cette propriété : d'être un collage.

Dans la structure même du nom propre, s'est laissé filer quelque chose d'essentiel, que ce prétendu nom particulier qui devrait donner à l'individu ce quelque chose, à quoi l'énoncé de Claude Lévi-Strauss dans La pensée sauvage, quand il ferait du nom propre ce qui pousse jusqu'à son dernier terme, jusqu'au terme de la désignation de l'individu, la pointe et en quelque sorte l'achèvement de la fonction classificatoire, et trop partial, et trop partielle […] ce que j'ai déjà avancé ici, que le nom propre va toujours se colloquer au point où justement, la fonction classificatoire dans l'ordre de la rhesis achoppe, non pas devant une trop grande particularité, mais au contraire devant une déchirure : le manque, proprement ce trou du sujet et justement pour le suturer, pour le masquer, pour le coller. Ici certaines des choses qui ont été dites au séminaire fermé, prennent toute leur valeur, et nommément quand quelqu'un est venu ici nous apporter son expérience d'auteur littéraire, et nous a parlé de ses difficultés avec un nom propre donné à un vain personnage pourtant inventé, le nom propre ne lui est pas apparu quelque chose de si arbitraire qu'il pouvait en être donné n'importe lequel.
La façon dont le collage, dont la suture destinée à masquer ce trou d'autant plus évident qu'il s'agissait là du trou représenté par un personnage inventé, est là le témoignage de cette expérience qui est aussi bien marquée dans celle de tout ceux, romanciers, dramaturges ou ayant cette fonction de faire ourdir des personnages plus vrais que les personnages vivants […] les désigner d'une façon qui nous les rendent sensibles.
Aurais-je là-dessus - faisant écho à des périodes anciennes de mon enseignement - à vous rappeler combien ceci prend de relief dans certaines oeuvres et notamment dans celles de Claudel : Cygne de COÛFONTAINE, étrange et résonnante désignation pour ce personnage qui nous montre, dans l'œuvre de Claudel, quelque chose de bien singulier. Est-ce à l'endroit ou à l'envers de la révélation chrétienne que nous sommes quand Claudel forge pour nous, sous ce personnage de femme, cette sorte de

christ singulier, accumulant sur elle toutes les humiliations du monde, qui meurt en disant « non.» Cygne de COÛFONTAINE, qui porte masqué dans son nom, ce signifiant singulier, le premier d'ailleurs ambigu, entre le nom de l'oiseau au col courbe et la désignation, propre aussi, de ce signe qui est donné au monde de quelque chose d'une très singulière actualité au moment où surgit cette trilogie de Claudel et cet étrange COÛFONTAINE où nous retrouvons l'écho de cette forme du cygne où nous est désigné que vient vers nous la source ouverte, quoique inversée, d'un antique message. Ce mot qui porte en lui, encore ce souci, cette trace du signifiant élémentaire dans « COÛ », avec un accent circonflexe auquel il tenait tellement que - je l'ai dit autrefois, je l'ai rappelé à mon séminaire - il a fallu faire forger un signe typographique qui n'existe pas dans la langue française pour les majuscules, pour que le circonflexe dont est couronné l'«u» de COÛFONTAINE pût être porté à l'impression. Sir Thomas BOLLOCK […] quelle invention ! Puisque déjà, avec cette extraordinaire désignation, nous n'en savons pas tant sur le personnage de l'échange que sur tout ce qui va se dérouler dans le drame. Cette vie singulière du nom propre vous la retrouverez - si vous savez être à l'écoute, si vous savez l'entendre - dans tous les noms propres, qu'ils soient anciens, reçus, classés ou que ce soit ceux qui, par le poète, peuvent être forgés.
A la vérité, je crois que s'il fallait ajouter quelque chose à cette sorte de résidu, de scorie autour de laquelle l'attention des personnes du séminaire fermé a été appelée récemment à opiner, à savoir ce « poor d'Je li » dont l'analyse de LECLAIRE, pour ce qui fût sa part, dans ce rapport inaugural sur l'inconscient où quelque chose, par lui et par son co-auteur avait été promu à l'attention d'un auditoire psychanalytique plus vaste, concernant l'originalité de ce que j'avais pu accentuer dans l'enseignement de Freud sur l'inconscient, ce quelque chose dont j'ai pu lire - non sans satisfaction, sous une plume certes non amicale - que chacun depuis Freud savait - que le fait de l'énonciation de ceci,

que l'inconscient est structuré comme un langage - depuis Freud, c'était une lapalissade.
Assurément c'est bien, quant à moi, ce que je pense. Même pour celui qui ne prétend le dire que pour le contredire, eh bien, mon Dieu […] pour quelque chose, d'autant plus que le personnage dont il s'agit, et qui en fait une objection à ce que j'énonce, éprouve le besoin de le connoter, de le commenter, par une série de mises au point qui se trouvent comme par hasard, être très exactement ce que j'enseigne sur le sens de la formule.
Il y aurait beaucoup à dire à partir de cette notion, de cet énoncé que toute nomination dans son usage, doit être toujours, par nous, constamment référée à ceci qu'il est mémorial de l'acte de la nomination. Or cet acte ne se fait point au hasard. Accentuer le conventionnalisme en tant qu'il essaie de donner son statut au signifiant n'est qu'une face du problème. Conventionnel est le nom, pour qui reçoit la langue dans sa facticité actuelle, dans son résultat, mais au moment où le nom est donné, c'est là, précisément, qu'est le rôle et la fonction de choix de celui que - très génialement et d'une façon qui n'a en fin de compte jamais été reprise - que le Cratyle désigne comme un acteur nécessaire en cette histoire, à savoir ce qu'il appelle le démiurgos onomaton, « l'ouvrier en nom ». Il ne fait pas n'importe quoi, ni ce qu'il veut,[…]pour que la dénomination soit reçue, quelque chose dont il ne suffit pas même de dire, que ce soit le consentement universel. car ce consentement universel, dans le champ d'un langage, qui le représentera, cette dénomination, elle s'opère quelque part. Qu'est-ce qui fait qu'elle se propage ?
Je vous parlais l'autre jour de l'exploit collectif que représente l'apparition dans l'espace de cet extraordinaire nageur dont un instant je vous ai montré ce que, pour nous, il pouvait faire voltiger dans l'imagination toutes sortes de singulières façons d'imager - vous ai-je dit - la fonction de l'objet(a).
Je n'ai pas insisté. Qu'importe ! J'y reviendrai. Mais quelle chose étrange, après tout, que personne jusqu'ici n'ait songé à l'appeler du nom qui semble, assurément, le plus préparé et propice. Comment se

fait-il qu'on n'ait pas répondu à l'appel, alors qu'on est si hardi, si tranquille à qualifier de cosmonaute des gens qui se propulsent dans un champ qu'assurément aucun cosmos […] au temps où il y avait une cosmologie, dont personne n'avait jamais prévu la trajectoire. Pourquoi est-ce que ce Loonov nous ne l'appellerions pas - de la place qu'il occupe, si je puis dire, depuis très longtemps, depuis le temps qu'il y a des gens qui nous peignent les messagers qui surgissent quelque part dans l'espace, pourvus de cette plumaille ridicule qui rend leur image vraiment, dans tous les tableaux, à proprement parler intolérable - pourquoi est-ce qu'on ne l'appelle pas un ange ?

Eh bien, voilà ! Vous vous marrez. Ben c'est pour ça qu'on ne l'appellera pas un ange. On ne l'appellera pas un ange parce que, quoi qu'il en soit, chacun, vous tenez à votre bon ange. Vous y croyez, jusqu'à un certain point moi aussi. Moi j'y crois parce qu'ils sont inéliminables des écritures. Ce que j'ai fait remarquer un jour au père Teilhard de Chardin qui a failli en pleurer. C'est aussi là, la différence entre non enseignement et ce qu'on appelle le progressisme. Je trouve que la faiblesse est du côté du progressisme.

Cette petite épreuve a tout de même un côté décisif. Car vous voyez bien qu'on ne peut pas appeler une nouveauté n'importe comment, même quand elle paraît justement remplir d'un vin nouveau la vieille outre. L'outre-ange est toujours là.

Cette expérience, concernant la nomination, vous le voyez, pour nous déboucherait tout droit aussi vers la fonction des langues mortes. Une langue morte, ce n'est pas du tout une langue dont on puisse rien faire comme l'expérience le prouve. Le latin, au moment où c'était une langue morte a servi très efficacement de langue de communication. C'est même pour ça que nous avons pu avoir, pendant toute cette période des années scholastiques d'extraordinairement bons logiciens, la rhesis ça fonctionne admirablement - et d'autant mieux peut-être, justement qu'elle reste maîtresse du terrain - la rhesis, ça fonctionne admirablement dans une langue morte.

Mais la nomination, pas. J'ai eu des échos humoristiques - mon impotence momentanée m'ayant empêché de feuilleter autant de pages que j'en ai l'habitude ces derniers temps - je regrette de ne pas pouvoir vous sortir des actes du Concile du Vatican, la façon dont on y exprimait la désignation d'autobus par exemple, du bar, qui parait-il, y fonctionnait dans un coin, ça la foutait plutôt mal. Comment faire de nouvelles nominations dans une langue morte ? J'entends de nouvelles nominations qui s'inscrivent dans la langue. Par contre, tout le De vulgari eloquentia, auquel j'ai fait allusion dans mes leçons de départ cette année, je veux dire cet ouvrage de Dante, purement admirable dans lequel est défendue la fonction proprement littéraire, la lingua grammatica, qu'il entendait faire de son toscan élu entre trois autres, lisez-le - c'est moins facile a se procurer que le Cratyle - lisez-le et vous verrez vers quoi se penche Dante : vers une réalité dont seul peut parler un poète qui est à proprement parler celui de cette adéquation - qu'il n'est donnée qu'à un poète de sentir - de la forme phonématique qu'a pris un mot et de cet échange entre le signifiant et le signifié qui est toute l'histoire de l'esprit humain. Comment un signifiant, insensiblement, passe dans un de ces côtés du signifié qui n'était point encore apparu, comment le signifiant lui-même se change profondément de l'évolution des significations. C'est là quelque chose encore, sur quoi je ne puis faire que passer mais où tout au moins je vous indique une référence. Ce que le latin causa a pris de poids à partir du jour où Cicéron traduit avec causa la[ritia] grecque, c'est là le point tournant qui fait qu'à la fin, cette cause qui est encore la cause juridique d'abord, la causa latine en est venue à la fin à désigner la res : la chose, alors que la res (la chose) est devenue pour nous le mot rien.
Cette histoire du langage est quelque chose qui, pour n'être pas à proprement parler le champ dans quoi le psychanalyste a à opérer, à poursuivre sa pratique, , lui montre à tout instant les voies et les modèles où il doit saisir sa réalité.
Et dans l'exposé qu'a donné LECLAIRE du

« poor d'Je li » à propos duquel - exemple paradygme - on s'est interrogé : De quel bord est-il, préconscient, inconscient ? Est-ce un fantasme ? Je crois que l'image de départ à laquelle il convient de nous fixer pour comprendre ce dont il s'agit c'est que ce dont il est le plus près - et là nous retrouvons l'expérience analytique : qui, des analystes n'a pas touché du doigt la fonction pour chacun de ses analysés de quelque nom propre le sien ou celui de son conjoint, de sa conjointe, de ses parents, voire du personnage de son délire, joué le nom propre en tant qu'il peut se fragmenter, se décomposer, se retrouver infiltré dans le nom propre de quelque autre - le « poor d'Je li » de LECLAIRE, est avant tout quelque chose qui fonctionne comme un nom propre.

Et si j'ai à désigner le point de la bouteille de Klein où ce « poor d'Je li » a à s'inscrire, c'est le bord (si je puis dire), l'orifice de réversion par où à prendre quelque qu'il s'agisse de cette double entrée de la bouteille de Klein : c'est toujours à l'envers de l'une que correspond l'endroit de l'autre et inversement ; et si vous voulez une image qui vous satisfasse mieux encore, l'action du « poor d'Je li » ou quoi que ce soit qui, dans l'histoire d'un de nos patients peut y correspondre, eh bien c'est la fonction propre que par rapport à un patron - au sens que ce mot a pour la couturière : le patron qui représente le fragment de tissus qui servira à décomposer tel pointillé du vêtement ou telle manche […]des petites lettres destinées à montrer avec quoi il doit être cousu... - c'est à partir de là que peut se saisir, se comprendre cette fonction de suture factice qui devrait nous permettre avec suffisamment d'attention, avec une méthode qui est justement celle que nous essayons ici de créer, de vous suggérer tout au moins, nous permettrait de saisir, de différencier même, dans cette image une sorte de support primitif à propos de quoi pourrait se distinguer la façon dont se font les sutures chez tel ou tel. Je veux dire par là que ça ne se fait pas au même point ni avec le même but, chez le névrosé, le psychotique, ni chez le pervers, la façon dont se font les sutures dans l'histoire subjective, est proprement dans l'image, le paradigme de LECLAIRE, car il est quelque chose qui en fait le prix, et qui n'est pas seulement de pure et simple curiosité phonologique. C'est que cette suture est

étroitement associée à la prise de ce que LECLAIRE désigne comme la différence exquise, différence sensorielle et c'est là qu'est spécifié le trait obsessionnel : c'est cet élément neuf qui peut être ajouté à ce qu'on appelle, à proprement parler, la clinique, en tant que la psychanalyse a quelque chose à adjoindre à ce mot ancien de clinique. Dans cette suture même est pris ce point exquis du sensible, ce côté cicatriciel, je dirai presque ovoïde, pour aller jusqu'à la métaphore, ce point élu qui désigne, chez l'obsessionnel quelque chose qui reste pris dans la suture qui est à proprement parler à débrider.
Voilà ce qui nous permet de situer le point originel de ce qui peut servir d'autre part de démonstration quant à la fonction du signifiant, mais qui aussi nous désigne la fonction particulière, et qui l'occupe dans l'exemple ainsi isolé.
Assurément, tout ceci demande que nous nous donnions un peu de peine pour faire circuler ces notions qui, en effet, ne sont point nouvelles, qui sont déjà repérables dans Freud et qu'il serait facile - je n'ai pas besoin (je pense) à tout ceux qui l'ont un peu lu - de désigner en quel point nous en trouvons les homologues, depuis l'aber, l'abwer, l'amen, qui est [samen] dans l'Homme aux rats et bien d'autres.
Mais aussi bien, si c'est là que nous devons repérer quelque chose dont nous essayons de retrouver le secret et le maniement, ce n'est pas - bien sûr - en nous en détournant, en nous en tenant à ce qui nous est donné, mais en essayant de poursuivre (selon la formule de Freud) la construction à propos du sujet et que nous pouvons en tirer le parti convenable.
Cet écart que laisse dans le nom cette suture qu'il représente, si vous savez en chercher l'instance, vous le retrouverez dans tous, Oedipus - je le prends parce qu'après tout, je suis sollicité par le fait que c'est bien le premier qui peut nous venir à l'esprit - Oedipus, pied enflé, est-ce que ça va de soi ? Qu'est-ce qu'il y a dans le trou entre l'enflure et le pied ? Justement le pied percé : et le pied percé, il n'est pas dit. Il est le pied enflé, avec son énigme qui reste ouverte dans le milieu et peut-être plus en rapport avec toute l'histoire oedipienne qu'il apparaît d'abord.

Et puisque quelqu'un s'est amusé à présentifier mon nom dans ce débat, pourquoi ne pas nous amuser un peu puisque Jacques d'un côté - c'est Israël qui en a parlé, un de nos témoins au séminaire fermé - ça veut dire [Lacon] en hébreu, c'est-à-dire le nom qui conserve les trois consonnantiques qui s'écrivent à peu près comme ça, eh bien, ça veut dire : « et pourtant » !
Ce tissu, cette surface, qui est collé où j'essaie de vous dessiner la topologie du signifiant, si je lui donne cette année, la forme de la bande de Moebius - dans l'histoire de la pensée mathématique donc logique, cette forme, ce n'est pas par hasard si elle est venue si tard, si Platon ne l'avait pas ; elle est pourtant si simple cette bande de Moebius qui, redoublée ,donne la bouteille de Klein.
Quelle est l'énigme qui gît là ? qu'est-ce que je veux dire ? Est-ce que je crois qu'elle existe ? Il est clair qu'elle évoque des analogies et dans le champ, à proprement parler biologique. La dernière fois, pour ceux qui étaient au séminaire fermé, j'ai indiqué, je le répète ici, parce que le mot d'ordre peut à nouveau en être donné à mon public complet, j'ai parlé de la naissance de la clinique de Michel Foucault. J'ai dit que c'était un ouvrage à lire pour sa très grande originalité et pour là méthode dont il s'inspire. L'accent qu'il met quant au virage de l'instance anatomique dans la pensée nosologique, il est très frappant, très saisissant de voir que, dans cette incidence - j'entends de l'anatomo-pathologie - le changement de regard, le changement de focalisation qui fait passer de la considération de l'organe à celle du tissu, c'est-à-dire de surfaces prises comme telles, avec le modèle pris essentiellement dans ce qui distingue l'épiderme du derme, les feuillets […] de ceux du péritoine, dans le total changement de signification que prend le terme de sympathie à partir du moment où c'est en suivant ces feuillets, ces clivages, rendus si sensibles depuis, par toute l'évolution de l'embryologie, bref que c'est depuis le traité des membranes de Bichat que l'anatomie change de sens et change en même temps le sens de tout ce qu'on peut penser de là maladie. La façon dont ces feuillets, nommément dans le champ embryologique, s'enveloppent, se nouent, se contournent, en viennent à ce point de striction comme de fermeture à sac, de clôture d'une

bourse, pour s'isoler dans leur forme adulte, est quelque chose qui mériterait d'être repéré, presque à titre d'un exercice, en quelque sorte, esthétique mais qui aurait, auprès du biologiste cet effet de suggestion dont au reste, je ne doute pas, que très vite - car la chose arrive toujours et pointe dans un certain ordre de réflexion - que c'est dans une structure originale de torsion de l'[…] comparable à sa façon à cette courbure, que le physicien se […] à un certain niveau du phénomène dans une autre forme de torsion, d'involution, comme déjà les mots semblent tout préparés pour les accueillir que résiderait l'originalité de la fonction vivante du corps comme tel.
Ce n'est vraiment là que suggestion au passage, mais pour, au point où je vous quitte avant les vacances, scander ce quelque chose par quoi je voudrais illustrer d'une façon plus vivante ce que contiennent des formules comme celles sur lesquelles je suis plusieurs fois revenu et que je tiens pour essentielles - vous disant d'abord que c'est le chaînon clé pour éviter de glisser dans quelques une de ces erreurs de droite ou de gauche trop rapide ou trop […] pour vous illustrer cette formule - que le signifiant (à la distinction du signe) c'est quelque chose qui représente un sujet, pour un autre signifiant. Peut-être y a-t-il eu, là encore, des choses devant quoi vous vous arrêtez, faute d'être habitué à la formule et d’en tirer les conséquences. Je ne m'en suis pas tenu là puisque l'année dernière, vous donnant la formule de l'aliénation - peut-être nouvelle aux yeux de certains - il représente, ai-je dit, un sujet pour un autre signifiant, mais pour autant, si le signifiant détermine le sujet, le déterminant il le barre et cette barre veut dire à la fois vacillation et division du sujet.
Assurément, il y a là quelque chose qui dans son paradoxe - et je vous affirme pourtant que je n'essaie pas de le rendre plus lourd, que le paradoxe n'était pas là le moyen pour moi de capturer l'attention - que le paradoxe me force la main, si je puis dire, à moi-même, qu'il est pourtant essentiel à bien accentuer.

Je ne dis pas que le signifiant ne peut point être matériellement semblable au signe - signe représentant quelque chose pour quelqu'un. La théorie du signe est prégnante, s'impose tellement à l'attention de ce moment que nous vivons, de la science, que j'ai pu entendre un physicien - avec qui j'ai de longues discussions - un physicien dire qu'en fin de compte, l'assise, l'assiette de toute la théorie physique, en tant qu'elle exige le maintien d'un principe de conservation - dit conservation énergétique - ne trouvera donc cette assiette, cette certitude dernière que quand nous serons arrivés à formaliser toute la découverte physique moderne, en termes d'échange de signes. Le prodigieux succès de la conception cybernétique qui va maintenant, à cette chose étrange qui est qualifiée d'information, mettre au registre de l'information toute espèce de transmission à distance pour peu qu'à quelque instant, elle se présente comme cumulative, je vais peut-être là un peu vite. Que ceux qui savent, estiment à leur façon et à leur gré de ce que je dis, la pertinence.

En biologie, on ira à parler d'information, par exemple pour définir ce qui émane de tel système glandulaire dans la mesure où cela va retentir plus loin en quelque lieu de l'organisme.

Est-ce à dire qu'il faille entendre qu'il y ait là ces deux pôles en les appelant émetteur et récepteur, quoi qu'on fasse, on subjective, ce qui est à proprement parler ridicule.

Pourquoi, après tout, dans cette voie, ne pas considérer comme information les rayons solaires en tant que s'accumulant quelque part dans la chlorophylle ou tout simplement en réchauffant le bourgeon de la plante il détermine et se cumule dans des effets d'éclosion, d'épanouissement de la plante vivante.

La naïveté avec laquelle il semble qu'on adopte, dans cette formalisation de ce thème de l'information, la fonction de l'émetteur et du récepteur sans qu'on s'aperçoive à quel point là, on piétine dans les plate-bandes du vieux sujet de la connaissance, à savoir qu'en fin de compte, à prendre cette voie où chaque point du monde serait estimé de la façon dont

il connaît plus ou moins tous les autres points, a quelque chose de singulier, de paradoxal où se manifeste, de la façon la plus sensible, une perte et dont le modèle, manifestement ne peut être donné, que ceci que sommes habitués maintenant à avoir le maniement d'objets que nous pouvons éloigner, presque indéfiniment de nous, qui sont des machines et par rapport auxquelles dans la mesure où nous les faisons, justement ces machines, être des sujets que nous les donnons comme machines qui pensent, qu'effectivement, elles reçoivent de nous des informations grâce à quoi « elles se dirigent ».
Il y a là une sorte d'évolution, voire de glissement de la pensée auquel, après tout, je ne vois aucun obstacle dans un certain domaine, à condition de le définir, ça pourrait rendre des services extrêmement appréciables, l'équivalence information-[énergie] semble avoir quelque fécondité en physique, est-ce là ce dont nous pouvons nous contenter concernant le statut du sujet par rapport au signe. Le signe, il peut vous paraître, en quelque façon tenable, si nous l'étendons, précisément de cette façon, que nous continuons à dire qu'il fonctionne toujours pour quelqu'un.
Le renversement de cette position, à savoir que dans les signes il y en a qui sont des signifiants, en tant qu'ils représentent le sujet pour un autre signifiant, vous voyez dans quelle mesure, après tout, il répond à cette pente, à cette suite de la pensée, mais nous permet, ce sujet, d'en faire autre chose, autre chose de déterminable, de localisable et dont le métabolisme peut être saisissable avec ses conséquences.
Et pourquoi ?
J'ai forgé pour vous un exemple, ou plutôt je l'ai pris -n'importe lequel - je l'ai pris dans l'article d'un linguiste qui, littéralement - quoique l'avançant pour définir ce que c'est que le signe linguistique - y échoue, je dois dire, radicalement.
Et je reprends le même exemple pour essayer, pour vous, d'en faire quelque chose.
Une jeune fille et son amant, ils conviennent, pour se retrouver, de ce signe (je modifie un petit peu l'exemple) : quand le rideau sera tiré à la fenêtre, ceci voudra dire « Je suis seule ». Autant de pots de fleurs,

autant d'heures ; ainsi désigné, cinq pots de fleurs : Je serai seule à cinq heures.
Est-ce que, en fonction de ceci - que c'est en paroles, dans un langage, que cette convention a été fondée - est-ce que, pour autant qu'il y a nomination, acte fondateur qui fait de ce rideau quelque chose d'autre que ce qu'il est, est-ce que, nous pouvons identifier ceci purement et simplement à un signe, à une combinatoire de signes puisqu'il y en a deux : en d'autres termes à un feu vert, auquel s'adjoindrait un index.
Je dis non. Et comme ça ne se voit pas tout de suite je suis forcé de forcer ce que j'ai sous la main, ou en d'autres termes, de l'interroger avec mes formes. Seule, nous mettons seule à la place du rideau. J'ai défini que le signifiant, c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Que l'amant soit là ou non pour recevoir ce dont il s'agit, ça ne change rien au fait que «seule» ait un sens qui va beaucoup plus loin que de dire, « feu vert ».
«Seule», qu'est-ce que ça veut dire ? pour un sujet ? Est-ce que le sujet peut être seul ? alors que sa constitution de sujet c'est d'être, si je puis dire, couvert d'objets. Seul, ça veut dire autre chose. Ça veut dire que le sujet défaille dans la mesure où n'est pas là *un* que nous pouvons redoubler suivant la formule S/1, dans la mesure où n'est pas là un seul.
Deuxième élément : cinq heures ; de l'adjonction de ce deuxième élément s'institue la structure élémentaire de la prédication. Si vous voulez, je vous l'illustre le plus rapidement du monde, je peux dire que l'un ou l'autre peuvent servir de sujet ou de prédicat :

- Seule prédicat d'un cinq heures.
- Cinq heures, prédicat de seulement.

Ça peut vouloir dire aussi bien seule à cinq heures ou cinq heures seulement. Ceci est tout à fait secondaire, auprès de ce que j'ai à vous montrer, à savoir que, dans cet intervalle, le seul qui est au dénominateur du un seul qui détermine ce qu'elle est, ce seul, dans sa bonne fonction d'objet(a), doit surgir, à savoir que, entre les deux, entre seule et

à cinq heures, l'amant est expressément appelé comme étant le seul à pouvoir combler cette solitude.
En d'autres termes, ce que nous voyons se produire, ce qui fait que, comme structure signifiante, ceci se tient et subsiste, c'est dans la mesure où le Lecton, où ce qui est lisible de ce qui ainsi s'exprime, laisse ouverte une béance où se structure la fonction d'un désir. Celui auquel ce Lecton, s'adresse, qu'il le lise ou pas, est dans le Lecton appelé à fonctionner dans la béance, dans l'intervalle qui détermine deux directions : d'une part le « seule à cinq heures » et la direction de ce que les stoïciens appelaient, non sans raison, le rendez-vous, la rencontre élective et dans le sens […] ce que le sujet divisé - dans son annonce d'être seul - cache et dissimule et qui est son fantasme, qui est d'être la seule. Dans la division du sujet, est comme objet devenue la seule, fonctionne comme désir entièrement en suspens par rapport au désir de l'Autre. Seul, le désir de l'Autre donne sa sanction au fonctionnement de cet appel. Le désir fantasmé par le sujet qui s'annonce seul - pour être la seule - ce désir, c'est le désir de l'Autre.

L'accent mis ici dans la formule :

« le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant »

consiste à différencier le signifiant non pas du côté du récepteur, comme on le fait toujours, et où il se confond avec le signe, mais du côté de l'émetteur.
Puisque si je dis que le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant c'est dans la mesure où le sujet dont il s'agit est celui qui l'émet.
Or, qu'est-ce que nous voulons dire quand nous parlons de l'inconscient ? Si l'inconscient est ce que je vous enseigne - parce que c'est dans Freud - là le sujet vous devez le mettre derrière le signifiant qui s'annonce. Et vous, qui le recevez ce message de votre inconscient, vous êtes à la place de l'autre, de l'[ahuri,autrui?] - et, pour m'adresser à vous dans les mêmes termes que l'autre jour - qui, de nos jours se traduit, comme on le traduisait derrière

une fenêtre en considérant mon abondant auditoire de Sainte-Anne : public abondant d'homosexuels et de toxicomanes(le public des autres est toujours constitué d'homosexuels et de toxicomanes), donc vous tous, psychotiques, névrotiques et pervers qui faites partie de mon auditoire, en tant que autre, qu'est-ce que ça veut dire que vous êtes devant ce message ?
Eh bien, c'est là un point important à préciser parce que c'est là un trait de clinique, […] d'ouverture où porter l'interrogation.

Si vous êtes psychotique, ça veut dire que vous vous intéressez au message essentiellement dans la mesure où elle sait que vous le lisez. Ceci est toujours oublié dans l'examen du psychotique. Lui, ne sait pas ce que veut dire le message, mais le sujet engendré dans le signifiant du message, sait qu'il le lit. Et c'est un point sur lequel, je ne dirai pas qu'on n'insiste jamais assez : c'est un point qui n'a jamais été vu.

Si vous êtes névrotique, vous vous intéressez au rendez-vous. Et naturellement, pour le manquer, puisque, de toute façon, il n'y a aucun rendez-vous.

Si vous êtes pervers, vous vous intéressez à la dimension du désir. Vous êtes ce désir de l'Autre. Vous êtes pris dans le désir en tant que le désir, c'est toujours le désir de l'Autre. Vous êtes la pure victime, le pur holocauste du désir de l'Autre, comme tel.

Il est tard grâce au fait qu'on m'a retardé. C'est pourquoi je ne pourrai pas aujourd'hui vous montrer, sur la bouteille de Klein elle-même, quels sont les champs que cette amorce détermine.
Sachez que c'est là que je reprendrai mon discours le premier mercredi de Mai. J'articule puisque, encore la dernière fois, on m'a demandé si mon séminaire allait avoir lieu, après que je l'ai expressément annoncé : le dernier mercredi de ce mois d'Avril sera un séminaire fermé.

Retour

28 Avril 1965 Retour

Aujourd'hui nous allons être un peu serrés par le temps. Je me dispense donc du préambule que je fais généralement à ce séminaire fermé, pour donner tout de suite la parole au Docteur DURAND DE BOUSINGEN qui a une communication intéressante à vous faire, dans la même ligne que l'ouvrage de LECLAIRE sur ce qui s'appelle maintenant d'une façon décisive, ce qui est passé dans notre conscience sous le titre de « poor d'je li ».

DURAND DE BOUSINGEN

J'intitulerai volontiers l'essai que je vous présente aujourd'hui :

« De l'intervention de l'association phonématique dans la structuration du fantasme primitif ».

Serge LECLAIRE, dans son propos, a essayé de pointer dans sa forme la plus condensée, la formule où s'origine l'imaginaire de Philippe, La séquence « poor d'je li » semble effectivement au plus près du fantasme fondamental, constellation où se rappelle dans le vécu régressif de Philippe, son rapport de l'être au langage, la « culbute » dans la perception éternellement refusée et reprise dans la problématique de l'obsessionnel, du manque à être du langage.
Il est rare, dit LECLAIRE, qu'en analyse on arrive à l'aveu de ces formules les plus secrètes. Bien souvent, c'est à la phrase « Lili, j'ai soif » que s'arrête l'investigation analytique. Cette phrase construite avec les défenses de la grammaire, n'est

qu'à un niveau secondaire déjà fort élaboré, aboutissement d'un travail de constitution fantasmatique profond, qui, pour rester souvent dans l'ombre de la verbalisation analytique n'implique pas qu'il soit pré-verbal, en effet, c'est FREUD qui nous dit dans la Lettre à FLIESS N°79 :

« En ce qui concerne la névrose obsessionnelle, il se confirme que c'est par la représentation verbale et non par le concept lié à celle-ci que le refoulé fait irruption. »

Nous savons par ce qu'il a dit plus tard que ce fait n'est pas limité à la névrose obsessionnelle.
Si l'on examine l'oeuvre de FREUD, en particulier dans sa dimension auto-analytique, où s'origine son expérience, l'on est frappé du fait, que le déchiffrage freudien s'applique pratiquement toujours à des structures linguistiques déjà très élaborées (mots, phrases). C'est précisément au niveau de la :structuration obsessionnelle du discours qu'intervient l'analyse freudienne.
On en trouverait de nombreux exemples dans l'interprétation onirique, dans l'interprétation « si construite » du discours de l'homme aux rats où interviennent non pas des phénomènes mais des « Wortbrücke » (ponts de mots) montrant ainsi combien sa recherche se place fréquemment au niveau nominal.
C'est cette perception de la distorsion du discours au niveau du mot, qui donne à l'oeuvre de FREUD cette marque d'un génie du jeu de mots, où se trouve pourtant déjà oblitérée l'incarnation du désir dans le phonème originel.
Le travail de LECLAIRE m'a ainsi engagé à essayer d'articuler dans cette voie, cherchant à lier au plus profond du discours du sujet, sous l'aspect proprement phonématique du formulé originel, le destin de celui-ci. Il devrait être ainsi possible d'approcher le langage fondamental du sujet au plus près du niveau primaire, où règne l'identité des perceptions et où joue le pur matériel sonore, dans son opposition phonématique, succession discontinue, alternée et scandée, d'une chaîne sur laquelle assonance, contiguïté et continuité vont constituer

le discours du sujet, en l'introduisant dans le monde du signifiant, de la demande et du désir.
A ce point je poserais volontiers une première question introductive : est-il possible de pointer dans l'auto-analyse de FREUD - et en particulier dans la Traumdeutung - quelque chose qui puisse être au plus près de son fantasme fondamental ?
Ce me semble une entreprise difficile, bien que brillamment tentée par certains auteurs. Il faut se rappeler ici que la découverte freudienne s'est faite dans le mouvement même de la résistance à celle-ci, et que le discours articulé sur lequel FREUD s'appuie constamment, métaphorise précisément chez lui la dimension même du refoulement.
Il est néanmoins possible de retrouver une référence phonématique dans son oeuvre, dans un court article intitulé la signification de la succession des voyelles (G. W. VII 349). FREUD pointe ici un mécanisme de distorsion, conduisant à remplacer un nom par un autre, dont la succession des différentes voyelles est similaire, rappelant ainsi le formulé originel, tabou ou refoulé.
Si « trésor chéri » constitue pour Philippe la réminiscence secondairement sacralisée de la parole maternelle, elle va pouvoir se manifester dans le « poor d'je li » permis par une succession de voyelles identiques : trés/o /rch /E/r/i
P /oo/rdj /E/l/i
FREUD, dans cette courte note, privilégie ainsi la voyelle et sa succession sonore ; il serait intéressant d'interroger LECLAIRE sur le rapport possible entre la succession des voyelles du « poor d'je li » et celle du nom de Philippe.
Mais l'observation du petit HANS n'est-elle pas l'un des seuls textes freudiens - ou l'un des plus remarquables - où l'on puisse tenter de rechercher dans son procès génétique, la structuration du fantasme primitif par association phonématique, au lieu même de la formulation oedipienne transmuée par FREUD dans, le matériel verbal originel de l'enfant..
FREUD note d'ailleurs au début de l'observation, l'intérêt de la possibilité de remarquer directement chez l'enfant ses formations édifiées par le désir que nous défouissons chez l'adulte avec tant de peine

de leurs propres décombres, il pointe également dans cette observation (G. W, 256) la structure de type auditif pur du jeu de gages, et privilégie ainsi une fois de plus l'entendu par rapport au vu, dans la structuration du phantasme chez l'enfant.
C'est donc à un essai de pointage des associations phonématiques du petit HANS tout au long de son observation et à travers son évolution, que nous allons nous livrer.
Ceci nécessiterait, bien entendu, l'élaboration sur le texte allemand et cet essai nous a montré une fois de plus, la catastrophique approximation de la traduction française, rendant toute approche linguistique impossible sur le texte français.
Ce travail spéculatif sur un texte essaiera de compléter l'analyse concrète et régressive de la construction de la fantasmatique de Philippe.
Le texte introduit la question inaugurale de HANS par la phrase : « Mama, hast du auch ein Wiwimacher » (Maman, as-tu également un « Wiwimacher ») suivie, à propos du pis de la vache « Aus dem Viwimacher kommt Milch » (« il sort du lait du son Wiwimacher ») qui précède immédiatement la menace de la castration de la mère « der schneidet dir dan Wiwimacher ab » (on te coupera le WiWimacher) amenant la réponse de HANS « Je ferai pipi avec mon popo » (pourquoi traduire tutu et perdre ainsi toute possibilité d'analyse linguistique ?). Dans cette séquence très dense, pointons les mots-clefs « Mama - wiwi – milch ».
Wiwi - Popo (assimilation de HANS en réponse à la menace de la castration de la mère).
HANS remarque d'ailleurs, articulant autour de Wiwi a Popo que ce sont les Löwen (lions) et les Lokomotive qui ont des wiwimacher.
HANS complète son investigation :
« Papa, hast du auch ein wiwimacher » (Papa, as-tu également un fais-pipi). Bien sûr, répond le père, introduisant ainsi HANS dans un monde humain caractérisé par l'attribution d'un pénis également revendiqué par la mère. D'où Papa - Mama, possédant un wiwimacher. Il est très remarquable qu'à partir de cet instant, Papa et Mama vont se transformer définitivement - et cela jusqu'à la fin de l'observation - en Papi, Mami et plus tard Gross-

mama. L'appropriation du pénis par les parents, se marque ainsi par la contamination du I de Vivi au niveau de la dénomination des figures parentales. Seuls vont rester aliénés à la prédominance du «A» les enfants HANS et HANNA ; parmi tous ses amis, (G. W. 25l-252) FRANZL, FRITZL, OLGA, BERTA, et MARIEDL, c'est FRITZL (une fille, dit-il) et MARIEDL qu'il préférera d'ailleurs par la suite.
La naissance de HANNA complète les associations de HANS secondairement à la menace de castration de la mère. « Aus dem Wiwimacher kommt kein Blut » (mon Wiwimacher ne saigne pas . Cette association fortement anxiogène, liée à l'accouchement de la mère et fortement réprimée, va se manifester plus tard par l'introduction des séries dominées par le phonème V, sur lesquelles nous reviendrons. Intéressons-nous maintenant au mot-clef de la phobie.
Celui-ci apparaît tout d'abord, consécutivement à l'affirmation de la mère qu'elle a un Wiwimacher, noyé dans un ensemble d'autres objets animés et inanimés.
L'objet phobogène choisi n'est pas la Girafe ou l'Eléphant mais bien le Pferd, s'ordonnant autour du phonème «P». HANS retrouve ainsi, par associations phonématiques avec Papi, le signifiant de la fonction paternelle et le simple choix phonématique permet d'appuyer l'interprétation de FREUD du rapport du cheval avec la figure paternelle.
Le refus de la mère de toucher le pénis de HANS, va structurer - rappelant la menace de castration « Schneiden » - une autre série phonématique, qui tirera sa particularité d'être directement en réponse à l'expression maternelle concernant la demande de HANS : « Es ist eine Schweinerei » (c'est une cochonnerie).
Le premier rêve d'angoisse précédant la phobie (G.w, 259) connote la peur que la mère ne parte, privant HANTS du « Schmeicheln » (faire câlin) expression originale de HANS, puisque expliquée dans le texte. On voit ici l'association par assonance qui pointe le même contenu fantasmatique que « Scheiden », association constituant une réponse phonématique à la menace de castration.

La peur de la perte du « Schmeicheln » précède immédiatement la phobie proprement dite :
« dass mich ein Pferd beissen wird ».
Toute cette série, s'articulant autour de la menace maternelle, est pointée par la série phonématique :
Schneiden, Schweinerei (paroles de la mère)
Schmeicheln, beissen (paroles de HANS),
série s'organisent sur le mode phobique (G.W. 260).
L'angoisse se traduit ainsi littéralement par les mots : « Schmeicheln » va provoquer « Beissen ».
Par ailleurs, ce sont les chevaux « weiss » (blancs) qui mordent, complétant ainsi cette série
(G. W, 265).
La castration symbolique n'est à aucun moment signifiée à HANS par son père ; celui-ci n'ose que lui dire que les femmes n'ont pas de « Wiwimacher » (ce que HANS ne peut pas croire), et que ce sont les femmes qui font les enfants, laissant ainsi celui-ci en suspension dans sa crainte imaginaire de la castration. Toute l'observation montrera combien cette recherche restera anxieuse et relativement vaine, au niveau de la parole du père, qui signifiera finalement à l'enfant :

« Toi et moi, nous avons un pénis, mais ce sont les femmes qui font les enfants ».

N'est-ce pas là, ce qui constituera le manque définitif de HANS. C'est après l'insistance du père dans son interprétation forcée du cheval-père castrateur (G.W, 287-283), que va intervenir la séquence phonématique dominée par les «U», et qui ponctue la régression anale de HANS.
C'est quand il est en colère (Zura) qu'il retient son « Lumpf » (288). Ce « Lumpf » va apparaître dans le discours à propos des « Hose » culottes de la mère, reprenant l'association antérieure wiwi = Popo, fortement réprimée de la première menace maternelle, le dégoût de HANS va s'exprimer par une condensation entre le «P» et le «U» : Pfui.
Peut—on à ce niveau phonématique, rapprocher cette série régressive d'une autre méconnaissance du père (et de FREUD d'ailleurs) quand il propose la nomination de la phobie de HANS comme une « Dumheit».

Rappelons-nous que le « Blut » (sang), violemment refoulé du début de l'observation vient ainsi ponctuer le vécu de l'accouchement d'ANNA. Ce rappel se confirme quand (G.V, 293) HANS reprend l'histoire de FRITZL, qui a « geblutet » (saigné) quelques lignes plus loin, révélant que c'est là qu'il a attrapé la « Dumheit » (bêtise).
Une extraordinaire constellation signifiante apparaît ainsi à ce point autour du U que nous rappelons brièvement. Le «U» de « Dumheit » pointe la méconnaissance du père et de FREUD, le «U» de « Lumpf » pointe la méconnaissance du père avec la régression anale corrélative, le «U» de « Blut » pointe la castration imaginaire vécue dans la parole de la mère. »On peut extraire un nouveau fil associatif dans la structure phonématique, au moment où (G.W. 302) le père assimile le « Lumpf » aux poils pubiens de la mère (à son wiwimacher) : le père de HANS va noter alors la transformation définitive du « Lumpf » en « Lumpfi » rétablissant ainsi dans l'organisation phonématique du signifiant anal, le pénis maternel, exprimant la persistance de HANS dans la méconnaissance de la différence des sexes.
Ce même registre va sous-entendre le nom imaginaire de son enfant préféré : Lodi - introduisant vraisemblablement la série des « saffalodi », « schokolodi », etc. - où se signifie par l'association des 0, I, A, l'appréhension de la théorie anale de la naissance révélée par le père de HANS, qui va constituer l'extrême pointe du dévoilement de la parole.
Chaque lettre semble ainsi ponctuer par sa dominante phonématique un secteur de l'imaginaire du sujet et en constituer l'élément vectoriel et dynamique dans l'élaboration du discours de celui-ci.

La lettre «I» ponctue ce que l'on pourrait appeler l'attribut du pénis, où HANS manifeste son effort à l'attribuer « aux parents » essayant ainsi de surmonter dans l'imaginaire la forclusion de son rapport au phallus dans la parole du père.

Le «0» place la régression anale de HANS combinée avec le «U» de « Blut » castrateur qui va promouvoir le « Lumpf ».

C'est autour du «P» que va tourner la problématique paternelle de l'observation.

Le «A» attirera les humains sans pénis (HANNA - HANS) en regard de ceux qui le possèdent (Vatti — Mammi).

Ces éléments phonématiques - artificiellement isolés à ce point de notre investigation - vont suivre dans l'élaboration du mot les mécanismes fondamentaux des processus primaires. La fixité de leur structure va se rappeler dans les dédoublements phonématiques, signifiants répétitifs du refoulé dans le discours. Ce dédoublement d'une extrême importance ne peut être qu'indiqué ici : Schweinerei, papa, mama, ANNA, popo, etc. Il pourrait constituer à notre niveau, une forme spécifique de la fonction de redondance décrite par R. Jakobson.
En même temps, le déplacement-substitution et la condensation, témoins de l'interchangeabilité des éléments, vont aboutir à une organisation de plus en plus complexe.
La métaphore majeure semble ici l'assimilation du I et du 0 sur laquelle nous avons déjà insisté.
La condensation produira les figures complexes des mots clefs de l'observation : « Lumpf » condense le U et le PF, « Pferd » donne « Pfui » en ajoutant le I dans la négation du désir, etc.
C'est au moment où le discours aboutit à sa forme élaborée adulte que sera définitivement figée dans le mot et la phrase, la structure inconsciente, trace perdue de la communication, qui passe sous la loi aliénante essentiellement diachronique du discours commun. Mais la constante poussée du désir primaire va conduire à réitérer la demande et étendra son champ d'appel.
Ainsi les chaînes métonymiques qui vont aboutir aux articulations pré-conscientes des demandes, vont désormais porter en elles ces signifiants phonématiques électifs et primitifs qui ont connoté le passage du sujet par les stades classiques des

pulsions orales et anales. En regard de cet essai d'appréhension du discours, au niveau phonématique, se place le type d'interprétation signifiante de FREUD, s'adressant essentiellement aux connections des mots.
C'est l'assonance du mot qui introduit un signifiant nominal (« le Wort ») nouveau, « wegen dem Pferd » devient « wägen » expliquant ainsi la phobie des voitures (G.V. 293), « Bohrer » réfère à « geboren ». FREUD remarque même en note (G.W. 294), à propos de l'insistance du père sur l'explicitation du « Wagen dem Pferd » qu'il n'y a rien d'autre à découvrir que la connexion de mots (Wortanknüpfung) qui échappe au père.
Il me faut maintenant m'arrêter pour - si possible - vous interroger. Vous n'aurez pas été sans remarquer qu'une telle position méthodologique réfère plus à l'alogisme du processus primaire qu'à la logique du conscient, encore que, les nécessités de la communication orale et ma tendance rationalisante aient pu voiler le chatoiement ubiquitaire et la scintillante et éphémère combinatoire de l'inconsciente résonance phonématique.
Une telle approche peut-elle apporter un jour nouveau à la compréhension de la constitution du discours chez l'enfant ou de sa régression structurale, chez le psychotique en particulier ?
Les travaux de WINNICOT chez l'enfant :
La psychanalyse V, 21-41, qui s'incarne dans le phonème, ou ceux de PERRIER :
L'évolution psychiatrique, 1958, II, 421-444, où la régression schizophrénique du langage de son patient rejoint la dimension phonématique à travers ses exercices de solfège, pétrification sonore ou mécanique de son désir, serait à cet égard éclairants. Revenant au petit HANS, on pourrait montrer sur de nombreux exemples, comment l'appréhension de cette dimension phonématique permet de retrouver les interprétations de FREUD. Celui-ci interprète la figure du cheval qui fait « charivari » comme une peur et un souhait de la castration du père. En allemand, cette séquence répond au « Pferd qui Beisst » (punition de la morsure référant à la culpabilité des « Schveinerein » (cochonneries) de

HANS et au « Pferd » qui fait « Krawal » (charivari) manifestant ainsi son passage dans la dimension des «A» : individus sans pénis et sans puissance.
Le « Krawal » - terme inventé par HANS - est donc marqué de la castration imaginaire. Le «A» rejoint ici le «EI» de « Beissen ». Le discours de HANS répond ici - non pas à la lettre mais au phonème - à ce que FREUD nous dit de sa peur du père et pour son père.
Beaucoup plus imprudemment encore - l'audace ne sourit qu'à l'inconscient - approchons-nous avec notre bien fragile clef de la Traumdeutung.
Nous allons pointer tout d'abord quelques lignes fondamentales, bien que dissimulées dans le début du chapitre VII (G.W., II-III, 530) traitant de l'oubli dans les rêves :

« Dans les rêves les mieux interprétés, il faut souvent laisser une place dans l'obscurité ; on approche alors d'un noeud de pensées /…/ : c'est le nombril du rêve, le lieu qui se rattache au *non reconnu* (« die Stelle an der er dem Unerkannten aufsi ») Les « pensées du rêve » se ramifient de tous côtés dans l'entrelacs de nos pensées. De la place la plus dense (aus einer dichteren Stelle) de ce réseau, surgit le désir du rêve comme le champignon de son mycélium.
Ce véritable lieu de l'inconscient, lieu du refoulement primaire, d'où surgit le désir, ne pourrait-il être « lié » à une prédominance, phonématique, proposition que nous voudrions soutenir par une référence au rêve Marburg-Hollthurn (G.W. II-III 430-523).
Toute la dynamique de ce rêve s'exprime par le passage du «A» de Marburg (malade, Matter, matière) au «0» de Hollthurn, (Holbthurien, Molière, Motion of the bowels). Sa signification est si grossièrement injurieuse et scatologique que FREUD ne peut qu'en indiquer le sens, relevant de la psychologie anale.
C'est dans ce même rêve, que d'avoir mis un RE (r) anglais là où il ne convenait pas, amène les pensées de FREUD à la scène infantile de caractère incestueux où il fut chassé par un mot énergique du père (ein

Machtwort: littéralement un mot de pouvoir ou d'autorité) qui fut peut-être simplement « fort ».
Ce que nous dira FREUD concernant l'incorrection grammaticale de l'assimilation de from à fromm (pieux en allemand) et de son rapport à l'impiété devant la personne sacrée du père ne se trouve-t-il déjà pas contenu dans la dynamique qu'introduit le phonème «0» dans ces deux mots.
Ici, remarquons-le, le signifiant littéral majeur pointé par FREUD (passage du A au o) se confond très exactement avec sa dimension phonématique.
Allant maintenant jusqu'à l'extrême : serait-il possible d'isoler des structures phonématiques signifiantes, au niveau même de la constitution de la parole, appelant ainsi à des références phonétiques ? Ne pourrait-il y avoir des affinités structurales élémentaires entre certains phonèmes - atomes symboliques a dit SAPIR - et l'expression rémanente et répétitive du niveau primaire ; ceci par exemple à partir de la remarque que la négation s'exprime dans un très grand nombre de langues par des éléments le plus souvent monosyllabiques à articulation nasale ? La théorie de JESPERSEN indique par exemple la tendance des sons à se grouper selon leur degré de sonorité, (degré d'aperture dans la constitution des syllabes de Ferdinand de Saussure). Les nombreuses exceptions au schéma de JESPERSEN ne seraient-elles pas hautement significatives du point de vue de la structuration sémantique du fantasme original, constituant une singularité exquise du sujet ?
Il conviendrait en ce point - vous le sentez bien - de reprendre cet essai à la lumière des travaux de la linguistique structurale, cherchant là aussi, comme le dit R. JAKOBSON, à analyser systématiquement les sons de la parole à la lumière du sens, et le sens lui-même en se référant à sa forme phonique.
C'est sur cette arête existentielle, liant indissolublement la phonétique et la sémantique (reprenant à ce niveau le dernier exposé de LECLAIRE) que s'incarne le désir dans l'intersection de deux champs, à l'articulation du son et du sens.
Si les phonèmes ne sont que pure altérité, ils sont également le produit d'un sujet en mouvement moteur, acoustique ou auditif, émettant ou recevant des

traits distinctifs à partir de la matière sonore brute. La corporéité du signifiant, n'est-ce pas alors précisément le son reçu dans sa modulation matérielle, émis dans un fonctionnement dynamique de l'organe vocal, reçu par une masse corporelle plus ou moins sécurisée. La recherche de la maîtrise gestuelle de l'obsessionnel, n'est-ce pas au niveau du langage, cet effort dramatique de relier celui-ci à sa corporéité fondamentale, que lui dissimule constamment la fuite métonymique de son désir, d'autant moins supportable qu'il ne peut s'incarner nulle part. LECLAIRE a très finement noté ce moment où le fantasme primitif de Philippe réalise cette approche de la corporéité originaire dans cette jubilation du type « s'enrouler – se déplier" éternellement recommencée, moment existentiel ponctiforme où vraiment le verbe s'incarne au plus profond de l'expérience corporelle.

Langage du corps, certes, mais surtout langage avec un corps, statique et kinétique, récepteur et émetteur d'une ligne temporelle et mélodique, à travers le plaisir jaculatoire d'un corps enfin signifiant.

Philippe semble être ici au plus près d'un représentant de cette répétition circulaire des chaînes inconscientes primitives, forme originelle de la demande, mais où la retrouvaille de la dimension de l'être va le mettre sur le chemin d'un « pouvoir assumer la perte », effet de la mise en place du signifiant.

Je verrais volontiers alors dans la perception de la barre qui sépare la loi phonétique de la loi sémantique en même temps qu'elle les lie indissolublement, un moment privilégié où s'introduit pour le sujet, dans l'expérience auditive vécue, la perception du fondement même de la découverte analytique : le sens du sens, plus clairement de la structure du signifiant. L'on serait ici au plus près de la rupture vécue entre le phonétique et le sémantique, expérience se constituant dans une mystérieuse déhiscence du champ auditif et vocal, qui introduit le sujet à l'approche de la signifiance de son discours, le conduisant ainsi dans son expérience

subjective même de l'acte de la parole, à cette « connotation de l'antinomie » dont parlait LECLAIRE. L'avènement au sens du son, va conduire le sujet à pouvoir placer son discours au niveau de son image spéculaire enfin placée et reconnue. Le sens, creux de la demande, béance radicale jusque là angoissante, va pouvoir s'ancrer au corps du sujet enfin reconnu, et lui permettre de passer de la parole vide à la parole pleine.
C'est de là que la communication d'un fantasme primitif tel que celui de Philippe en analyse, me paraît tirer sa valeur inaugurale pour le sujet.
Le fait que l'appréhension d'un tel niveau est rare dans l'analyse de l'obsessionnel, ne fait que nous rappeler ce que nous savons sur les difficultés de sa cure.
Cette dimension phonématique toujours résiduelle, ne va-t-elle pas constituer pour le sujet, le rappel de l'inconscient même, (référence à l'identité des perceptions du niveau primaire) perçant au niveau d'une « différence exquise » rompant le fil du discours et que percevra parfois le patient ou le psychanalyste. Enfin la question se pose de savoir comment éviter, à ce niveau d'étude phonématique une distorsion jungienne, en précisant bien la structure d'une éventuelle prématuration phonétique dans l'articulation du signifiant au premier discours du sujet. Comme vous le voyez j'ai réintroduit (mais ne faut-il pas toujours la réintroduire) la question du statut topologique de la dimension phonématique dans le champ de l'analyse. Le phonème ne nous mène-t-il pas - comme le dit Jacques LACAN - au plus près des sources subjectives de la fonction symbolique (la Psychanalyse I, l2o). C'est dans le Fort-Da, «oh !» de l'absence, «ah !» de la présence, dans un couple symbolique de deux jaculations élémentaires, que l'objet s'enferre et se piège.

« C'est ainsi que le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose et cette mort constitue pour le sujet l'éternisation de son désir »

(J. LACAN, La psychanalyse, I, l23).

Pourquoi ne pas conclure maintenant comme le faisait Jacques LACAN dans son Rapport de Rome en appelant sur nous la parole des dieux hindoux :

Da... Da... Da...

LACAN

Le désir que j'ai, que notre réunion d'aujourd'hui remplisse le programme que je m'étais donné - à savoir d'introduire un nouvel aiguillage dans notre travail du séminaire fermé par le texte que Madame AULAGNIER va vous communiquer - ce désir fera que je ne pourrai répondre que brièvement à ce travail dont je pense que l'intérêt ne vous a point échappé.
Je veux dire que c'est un travail, en fin de compte, assez inaugural, quoiqu'il succède à celui de LECLAIRE dans un certain champ d'exploration où il s'avère au moins une recherche possible, si elle n'est pas encore peut-être tout à fait suffisamment située.
Je pense pourtant - dans mon dernier cours - avoir marqué moi-même le point précis de la topologie où il faut concevoir que s'inscrit la formule du type « poor d'je li ». Je ne n'avancerai donc, pour l'instant dans aucune articulation poussée au point de vue dogmatique, sur la situation à proprement parler de cette veine de recherche que vient de vous illustrer brillamment DURAND DE BOUSINGEN.
Je ne peux même pas pointer, si ce n'est de la façon la plus courte et la plus allusive, les points où il apparaît que cette recherche montre une direction à développer. Je veux simplement lui faire remarquer au moment où il introduit la diphtongue «aï» de « schneiden, schweinerei, weiss et beissen ». Quelle est cette chuintante étroitement associée à toutes les formes de sybillante, c'est à dire de consonnes nommément sous leurs deux espèces : chuintantes et sifflantes schneiden, schweinerei, beissen, et weiss, et j'en passe. Ce qui est important - je ne fais ici que le pointer - pour la suite, de même associée à la vocalise ou au moment

où elle apparaît vous pourrez, ou qui est une labiale, voyez y également associées les consonnes labiales nommément le «l» de lumpf lui-même, le «pf» de Pferd et la labiale - ceci
est également important à relever - je souligne l'intérêt, quoique je le discuterai volontiers, je ne lui donnerai peut-être pas exactement la même interprétation qu'il lui donne, à savoir de représentant en somme de l'objet phallique, si j'ai bien compris qu'il donne à l'intrusion du «in» dans les successions phonématiques qu'il a relevées. Mais ceci ferait l'objet d'une discussion particulière.
Là encore, peut-être à des fins de mettre en garde ceux qui ne seraient qu'à demi avertis, je ne sais pas si la-dessus DURAND DE BOUSINGEN se fait des illusions, il aurait pu l'engendrer, je voudrais lui faire remarquer que l'interprétation de l'affinité phonétique des voyelles dans JESPERSEN et dans JAKOBSON se font strictement à l'opposé l'une de l'autre, à savoir que là où il y a chez JESPERSEN échelle de sonorité, l'analyse de JAKOBSON procède - comme il l'a, une fois pour toutes, admirablement fondé dans sa méthode,[…]Preliminaris que vous connaissez certainement - procède par « distinctive features », traits distinctifs, et nommément que le «a» s'opposerait ici aux autres voyelles comme le compact au diffus, d'autres traits distinctifs intervenant en cette occasion.
Ceci, je pense, a fourni à ceux qui ont su prendre des notes matière à question. Ces questions pourront m'être adressées dans divers contextes mais pour ceux qui ne peuvent m'atteindre qu'ici, je prie les personnes qui auront quelque chose à ajouter dans la ligne d'un pareil travail, de le faire à moi-même directement parvenir, car la ligne de départ, la veine ouverte par ce travail de LECLAIRE, je ne la considère pas pour autant comme fermée : on a le temps d'ici la fin de l'année d'y revenir.
Ceci aussi me donne l'occasion de m'excuser auprès de personnes qui m'ont communiqué deux textes fort intéressants l'un : celui de René Major qui tenait à répondre très spécialement peut-être au fait de la torsion ou de l'objection qu'a pu lui faire, la dernière fois, SAFOUAN.
Je regrette de ne pas pouvoir faire passer aujourd'hui ce travail de René MAJOR je n'en ai pas

non plus un très grand remords puisque, aussi bien, je pense que nous aurons l'occasion de le faire revenir ici par un autre biais. Il nous donne en effet, dans sa réponse, un résumé très élégant, de ce que STEIN a mis en évidence au niveau de son séminaire sur Totem et Tabou nommément concernant la parenté, l'affinité, voire la superposition, de la barrière de l'inceste à la barrière qui sépare l'inconscient du préconscient. C'est une question immense dont il ne faut pas regretter qu'elle soit aujourd'hui laissée ouverte sans que nous puissions très précisément en débattre.
Je veux tout de même, dès maintenant, prendre une position strictement identique à celle que j'ai prise la dernière fois au moment de l'intervention de SAFOUAN, c'est la pertinence de la remarque - à laquelle je ne crois pas que, à la lecture première que j'ai faite du texte de MAJOR, MAJOR réponde - la remarque que je crois très pertinente de SAFOUAN, qui est que c'est dans la mesure où nous approchons de cette barrière de l'inceste que l'autre barrière, celle qui est entre l'inconscient et le préconscient, se trouve régulièrement - enfin
dans l'expérience - se trouve franchie, et que se produit le retour du refoulé. Ce qui indique tout au moins que si les barrières peuvent se voisiner ou se croiser quelque part elle ne fonctionnent pas dans le même sens. Mais ceci, je le répète, est simplement quelque chose que nous pointons, un repère pour l'avenir. La deuxième personne envers laquelle je veux m'excuser est Béatrice MARKOVITS, qui nous a fait une très remarquable note qui se trouve ainsi nous confirmer, après celle de Francine MARKOVITS, que ce ne sont pas forcément les techniciens,
qui manifestent - dans ce champ qui est le nôtre ici et que j'essaie de faire appréhender - la plus grande sensibilité.
A cet égard bien sûr, Je ne veux pas manquer de mentionner que le travail de LECLAIRE qui nous a intéressé de la façon la plus brûlante est un travail déjà ancien et que, si je peux me réjouir de quelque chose, c'est de voir qu'en somme, surgissant d'un certain point de mon enseignement, il peut s'en produire d'autres, d'autres travaux. Je ne peux

évidemment que déplorer le temps de latence que peut-être une organisation, pendant quelques années, qui n'est autre que celle de la société à laquelle nous appartenons tous, doit bien avoir quelque part, dans ce retard du surgissement de travaux que, puisque, ici, le terme en est employé, de travaux lacaniens.
Je donne donc la parole, sur un sujet qui marque un temps, à savoir que ce n'est pas à des travaux datant de huit ans que nous devons nous en tenir, qu'il conviendrait ici, c'était un peu l'objet du propos de SAFOUAN sous sa forme d'appel un peu agressif, c'est que, il y a des choses qui ne sont pas encore dix mille fois remâchées et qui sont aussi très intéressantes.
C'est dans ce genre que va s'avancer Madame AULAGNIER à qui je donne maintenant la parole.

Piera AULAGNIER.

« *Celui qui tente d'apprendre dans les livres le noble jeu des échecs ne tarde pas à découvrir que seules les manœuvres du début et de la fin permettent de donner de ce jeu une description schématique complète, tandis que son immense complexité, dès après le début de la partie, s'oppose à toute description.* » *[La Technique Psychanalytique* « Le début du traitement » S. Freud.]
«Je l'interroge sur les raisons qui l'amènent à mettre au premier plan des données relatives à sa vie sexuelle. Il répond que c'est là ce qu'il connaît de ma doctrine. Il n'aurait, du reste, rien lu de mes écrits mais naguère, en feuilletant un de mes livres, il aurait trouvé l'explication d'enchaînement de mots absurdes qui lui rappelèrent tellement ses « élucubrations cogitatives» avec ses propres idées qu'il résolut de se confier à moi... Il avait l'intention de demander au médecin un certificat comme quoi la cérémonie avec A, qu'il avait inventée était nécessaire à son rétablissement. Le hasard qui fit tomber un livre entre ses mains dirigea son choix sur moi, mais il ne fut plus question chez moi de ce certificat. »

(L'homme aux rats).

Entre le moment où l'Homme aux rats décide d'aller voir un médecin pour lui demander un certificat, mais il aurait pu aussi bien aller lui demander un médicament ou un conseil, peu importe, et celui où il se présente chez Freud, quelque chose est venu changer radicalement l'objet de sa demande; le hasard le fit tomber sur un livre de Freud et ce livre va décider de son choix.
Ce qu'il vient demander à Freud, c'est que celui-ci mette son savoir en oeuvre afin qu'au non-sens du symptôme se substitue une parole qui retransforme ses « élucubrations cogitatives » en discours; ce qu'il connaît de ce savoir c'est qu'il a trait à la vie sexuelle, soit au désir. C'est en ce moment précis où le sujet accepte ce que j'appellerais l'hypothèse -

et l'hypothèque - de l'inconscient qu'il y a permutation de l'objet de la demande et que s'inaugure le transfert.
Ce que je voudrais démontrer, par cet exposé, c'est qu'il y a, dès la première séance, une mise en place originelle de ce que j'appellerai « le discours transférentiel et l'économie qui le régit ». Pour ce faire, je tenterai de dégager les points suivants
1- Les manœuvres du début trouvent leur origine dans un préalable de la rencontre; ce premier temps a façonné de manière privilégiée le désir de l'analyste mais aussi la demande du sujet. On ne peut concevoir la relation analytique comme se déroulant entre un sujet vierge de tout savoir et un autre seul supposé savoir.
2 - Dans la cure, le sujet, quoiqu'il dise, ou ne dise pas, est toujours présent comme seul discours; sujet-objet de la parole, qu'il parle ou que ça parle, c'est la parole prise comme objet qui devient objet d'analyse. L'analyste,
qu'il interprète ou qu'il ne soit qu'écoute, fait partie intégrante de ce discours. C'est dans ce registre, et seulement dans celui-ci, que s'actualise ce qu'on appelle communément un phantasme de fusion.
3 - S'il est vrai que la technique analytique n'est possible qu'à partir d'une notion articulée du sujet, cette articulation nous le désigne comme être de parole venant par son dire se faire charnière et dévoilement entre registre de la demande et registre du désir.
4 - Si, au niveau de la demande, nous sommes en droit de parler d'évolution historique ou temporelle et, pour ce qui est de la dynamique de la cure, de régression, régression de la demande, au niveau du désir nous ne pouvons que reconnaître l'irréductibilité et la pérennité de sa visée comme du phantasme qui le supporte.
Ceci introduit le statut que je donnerai du phantasme. Il vient substituer à un manque de sens apparu dans le dire le sens phantasmé donné après-coup à un mal entendu premier, tentant ainsi de relier l'irréductible d'un non-su à la demande de savoir qui soutient tout discours.

Postuler que la spécificité de la rencontre analytique en fait, pour le sujet, une expérience inaugurale qui ne peut se laisser réduire à une pure répétition, implique une remise en question des concepts de transfert et de phantasme dans leurs acceptions les plus classiques. Il ne peut s'agir, dans les limites de cet exposé, de donner une illustration exhaustive du sens de ces termes mais de démontrer que l'origine du transfert est avant tout transfert de l'objet de la demande et que c'est cette première permutation qui entraînera à sa suite l'apanage transférentiel au sens large. Précédant l'évolution dynamique existe une mise en place topique et économique qui, seule, peut nous en expliquer le mécanisme.

Pour ce qui est du phantasme, je voudrais mettre en évidence quelle est la visée du désir qu'il met en scène comme toile de fond de tout le devenir de la cure, écran sur lequel viendront se projeter les objets-pièges du désir. Parmi ces objets, qu'on les nomme objet de pulsion, objet de la demande ou objet de plaisir, peu importe, il y en a deux qui ont un rôle privilégié et qui se maintiendront tout au long de l'existence du sujet comme support de sa demande et de son phantasme, ce sont le regard et la voix, voix par laquelle s'est formulé le premier appel et le premier entendu qui s'est fait réponse, regard qui le premier a donné au sujet son statut d'objet de regard et d'objet de désir, soit ce qui soutient et échappe à tout discours mais dont l'omniprésence se retrouve au centre du mythe infantile. La captation de l'objet est, à son origine, tout autant sonore que visuelle. L'angoisse qui, pour l'enfant, surgit dans le noir rappelle l'apologue que nous avait proposé, il y a quelques années, Lacan sur la mante religieuse; ce n'est pas l'absence du regard qui la crée mais le fait que le sujet tout-à-coup ne voit plus ce-qui-est-regardé, disparaissant en tant qu'objet de son propre regard, référence aliénante, sans doute, mais nécessaire pour fixer le désir de l'autre; c'est alors ce désir qui lui apparaît dans toute son énigme.

Parole et écoute, regard et objet de regard, nous avons là l'origine de ce qui, dans toute relation,

pour autant qu'elle mette en cause deux désirs, se fait leurre d'une unité mythique visant à rendre l'objet de la demande apte au désir. Cette première relation mère-enfant, bouche-sein que nous retrouvons à l'orée de toute théorisation analytique, mythe d'une fusion entre le sujet et l'Autre d'où prendrait origine l'angoisse de castration et la blessure narcissique, est, je dirais, ce que la réalité vient répondre à un appel et un regard qui ont été depuis toujours demande d'autre chose.
Ce qui est phantasmé, ce n'est pas cette réponse en tant que telle mais l'écart qu'elle dévoile entre toute réponse et l'informulé de l'appel comme l'informulable du regard. Cet écart se maintiendra du premier au dernier jour de l'existence; c'est ce vide que vient remplir le phantasme; ce qu'il tente de souder, c'est un signifié à un signifiant, l'appellation, la nomination qu'est le sujet dans le discours de l'Autre à l'image qui vient faire du sujet l'objet de désir. Si l'on peut dire que le sujet est dans chaque séquence, en chaque place de son phantasme, comme dans le rêve, c'est bien pour autant que dans le phantasme il se fait conjointement regard et objet du regard, énoncé et sujet de l'énoncé. S'il y a un phantasme fondamental soutenant la dynamique de la cure, c'est pour autant que dans tout phantasme est présente la dimension de l'écoute et du regard, celle qu'effectivement désigne, dans la réalité analytique, en cette autre scène où se déroule l'analyse, le lieu de l'analyste.
Phantasme de retour au ventre maternel, de retour au sein, phantasme de naissance ou phantasme de séduction, n'importe, qu'elle qu'en soit la texture le phantasme est toujours mise en scène d'une réponse qui relie le « que veut-il ? » de celui qui parle au « qui suis-je ? » de celui à qui il s'adresse. Ce qui change, ce n'est pas la réponse qu'en donne le phantasme mais le temps de surgissement de la demande qui en modifie l'objet, ce fragment de réalité qui, en se faisant objet de plaisir, vient dévoiler au sujet ce qui est au-delà de son principe.
Si on est en droit de dire que le propre de la cure est de mettre en jeu la régression topique, c'est pour autant que l'analysé viendra toujours opposer à

ce que j'appellerais la réalité de la cure une réponse phantasmatique identique et que l'analyste vient se situer en ce lieu de l'écoute et du regard qui fait partie de la texture propre au phantasme. Si l'on veut parler de régression narcissique, il faut alors repenser quelle est la relation du narcissisme au manque dont il se veut négation. L'objet narcissique, c'est soi regardé par l'Autre; ce que le narcissisme vient nier, c'est qu'au désir de l'autre puisse exister une réponse différente que celle qui fait du sujet l'objet unique de ce désir; c'est de l'irréductible de ce désir, comme de ce manque qui le soutient, qu'il se veut négation.

Tout ce qui est de l'ordre d'une mise en place de la situation analytique - qui est, du reste, la seule dont nous soyons autorisés à parler - nous renvoie ainsi à ce double registre de la demande et du désir. Le propre de l'analyse est de faire coïncider ce qui s'en fait l'objet avec ce qui est au centre de notre praxis, l'objet analytique.

Toute analyse débute par une demande d'analyse s'adressant à celui qui a effectivement le pouvoir d'y répondre, l'analyste. L'objet de cette demande fait de la rencontre analytique une relation qui n'est superposable à aucune autre. Ce que visait, à l'origine, la demande de l'Homme aux rats, c'était un certificat; c'est cela qu'il voulait obtenir du médecin, certificat qui serait venu, peut-on dire, donner au symptôme statut d'objet médical, moyen de guérison sans doute illusoire mais dont rien ne nous affirme qu'il aurait été inefficace; nous savons tous combien parfois la prescription la plus inattendue ou la plus anodine peut suffire à mettre en sourdine ce qui est de l'ordre de la symptomatologie. L'Homme aux rats n'ignorait nullement le côté absurde, illogique de ses obsessions, la demande de certificat ne pouvait être qu'un marché de dupes conclu entre lui et l'autre. «Prenez mon symptôme à votre compte, authentifiez-le de votre sceau et moi je pourrai ainsi vous le laisser comme objet d'otage » ; c'était là le sens de sa démarche comme de toute démarche médicale de ce type; c'est en cela que l'objet de la demande était, dès l'origine, faussé.

Mais quand, effectivement, il vient voir Freud « il mettra au premier plan les données relatives à sa vie sexuelle » puisque « c'est là ce qu'il connaît de la doctrine»; ce qu'il va demander, ce n'est plus un certificat qui annulerait le symptôme, mais le sens de ses « élucubrations cogitatives ». Se fait jour ainsi la demande qui s'adresse spécifiquement à Freud-analyste; c'est à elle que Freud vient répondre.
Je pense que toute demande d'analyse prend racine en ce point précis du discours où dans cette histoire parlée qui est la sienne apparaît au sujet un manque de sens; tant que le sujet ne bute pas sur le non-sens et le non-su, il ne peut y avoir de demande recevable par nous. Par contre, dès ce moment, je ne pense pas que nous soyons en droit de parler de fausse demande puisque ce qui est demandé, c'est ce recours à un autre sens qui serait, et est effectivement, l'objet de notre savoir. Par cette permutation se fait, pour le sujet, une sorte d'adéquation entre l'objet de la demande et l'objet de la réponse. C'est, je dirais, cette adéquation même qui se fera dévoilement de l'inadéquation fondamentale de tout objet par rapport à celui du désir. A partir du moment où le désir de guérir s'énonce comme désir de savoir, nous sommes dans le registre du transfert, la relation analytique y est impliquée dès son début par cette demande transférentielle première qui se maintiendra tout au long de la cure. Le « je ne sais pas » renvoie à la dimension de l'inconscient, dont le sujet a accepté, a priori, de postuler l'existence, postulat lourd de conséquences et dont on sous-estime le plus souvent l'importance qu'il prend dans l'être du sujet.
L'analyste, dès ce moment, est supposé être le seul à posséder le non-su, le manque de sens du discours. Le « je ne sais pas » se reformulera comme « dites-moi ce que vous savez; la demande du sujet devient, dès ce moment, support de son transfert; l'objet manquant visé par la demande est définitivement localisé dans l'Autre; c'est la parole de l'analyste qui viendra présentifier, pour le sujet, le a, signe algébrique qui, comme nous le rappelait dernièrement Lacan, vient indiquer non pas une nature particulière qui

serait propre à l'objet partiel mais l'homologie de position qu'a tout objet partiel dans ses rapports à la demande et au désir.
Cette première manœuvre du jeu est la conséquence de ce qui préexiste à l'entrée en analyse; son fruit en sera la spécificité et l'originalité du rapport qui se créera entre le sujet de la parole et la parole prise comme objet. Ce qui préexiste, je l'ai défini comme l'hypothèque de l'inconscient. Il fait des deux sujets en cause les garants d'une autre dimension du discours, les partenaires d'une partie dont l'enjeu se situe sur une autre scène; c'est sur cette autre scène que l'analyste posera son échiquier, alors que le sujet posera le sien sur celle supportée par ce qu'on appelle le réel, aucun des deux partenaires n'ignorant le double jeu qui s'instaure. Mais alors que l'analyste est supposé savoir que sa victoire implique qu'il s'accepte perdant sur le plan de la réalité, l'analysé, lui, trouve son plaisir en se faisant trompeur, même si pour cela il doit se reconnaître trompé. En essayant d'entraîner l'analyste là où il l'appelle, au niveau de la tromperie de ce qu'il nomme sa réalité, il tente un échec et mat qui vise celui que pourtant il phantasmera toujours comme l'éternel gagnant.
J'en arrive ainsi à la deuxième manœuvre du début, celle que j'appellerais la mise en place du plaisir
«Depuis que je viens vous voir, je suis toujours aussi obsédé; je continue à douter de tout et j'attends que vous veuillez bien me dire le sens de tout cela. je m'étends, je parle, vous m'écoutez et me regardez; c'est tout ce que j'obtiens et je continue à venir alors que j'ai l'impression que je ne sais plus ce que j'y cherche et que je me demande ce que j'y trouve. »
Au moment même où le sujet s'interroge sur ce qu'il y trouve, il ne sait pas qu'il vient d'en apporter lui-même la seule réponse valable. Au doute de sa réalité s'oppose dans la séance la certitude de mon écoute; c'est là l'objet de son plaisir.
J'ai dit que l'analyse débute par une demande particulière, qui faisait de la parole de notre savoir l'objet de la demande du sujet. J'aurais pu ajouter que parallèlement, sa parole se fait pour lui

objet supposé de la demande qu'il projette sur notre silence. Par sa parole, l'analysé tente de nous situer dans le registre de la demande; par son silence l'analyste se situe hors de la prévision de la demande. Son silence est témoin d'un reste, de ce qui choit de tout discours, en se faisant écoute, il vient le compléter, y apporter le dévoilement d'une dimension autre.
Toute demande se situe, implique dans sa structure même l'écoute; elle surgit sur un fond de silence. Toute parole a comme envers indissociable l'écoute de l'autre, que cet autre soit projeté sur l'interlocuteur réel ou qu'il soit phantasmé dans l'absence, peu importe. Il n'y a que le discours délirant, et lui seul, qui surgisse sur un fond sonore. Dans tous les autres cas, le silence, dans sa fonction d'écoute, est ce qui vient témoigner du désir ignoré du discours. Il est support de ce que j'appellerais le phantasme de langage, soutenant tout discours pour en faire l'appel de ce qui pourrait venir répondre, non pas à la demande mais au désir. Mais cette dimension de notre silence n'apparaîtra au sujet qu'au moment même où il en est privé, soit lors de l'irruption de notre parole, parole attendue, sans doute, mais dont nous verrons qu'elle est toujours dévoilement du manque. Tant que notre silence n'est présent que comme écoute, il est ce qui devient, pour le sujet, demande de parole. Dire à l'analysé qu'il doit tout dire implique qu'il peut tout dire, y compris ce qui ne peut, de lui, être entendu. Nous assumons la responsabilité de l'écoute; nous venons lui garantir la présence d'un autre sens et, avant tout, que dans ce qui est du dire, rien ne se fera objet de rejet. Notre écoute est le support de cette croyance qui est la sienne, celle d'avoir en son pouvoir l'objet par nous demandé. « Comment faites-vous pour vous souvenir de tout ce que je dis ? » S'il ne sait pas comment je fais, ce dont il est sûr c'est que mon écoute est un réceptacle sans faille. En ce sens, nous sommes véritablement appel au transfert et à la tromperie; au transfert, grâce au fait que c'est notre écoute qui investit toute parole des emblèmes qui en font l'objet analytique; elle devient ainsi l'objet privilégié et unique de la

demande; tromperie parce que, en réalité, l'analyste, garant du désir, ne peut jamais être le sujet d'une demande quelle qu'elle soit, pas même de ce qu'on appelle la guérison.
Objet de pulsion, objet de demande, objet de plaisir, ce sont là trois entités à situer dans le même registre, celui de l'objet-leurre qui, remodelé par le phantasme, viendra soutenir le désir en se projetant en cette place où l'objet ne peut être présent que comme manque. Ce que démontre la relation analytique, grâce à cette identité qu'elle crée entre parole et objet de plaisir, c'est bien que le plaisir ne peut jamais se laisser réduire à la seule dimension de ce qui serait de l'ordre d'une expérience corporelle. Toute réponse érogène n'est source de plaisir que pour autant qu'elle se fait preuve de la réussite d'une rencontre qui se passe ailleurs; elle est effet du plaisir et non pas cause. C'est bien pour cela que «n'importe quoi» peut devenir objet de plaisir, ce que nous rappelle Freud quand il écrit que l'objet de la pulsion est ce qui ne lui est jamais primitivement attaché, ce qui peut être échangé à volonté.
Le fétiche nous fournit, en ce domaine, une preuve éclatante. Or, qu'est le fétiche sinon ce qui vient recouvrir, au niveau du miroir qu'est le corps de l'autre, ce qui manque à se nommer? La rencontre entre le sujet et le fétiche se situe entre une demande d'identification et l'Autre en tant que fournisseur d'emblèmes. Mais cet Autre est dans la situation la plus ambiguë. D'une part, paré du fétiche, il vient doter le pénis du sujet de ce pouvoir de jouissance qui le lui fait reconnaître comme emblème phallique, il se présente ainsi comme celui qui a l'objet de la demande et du plaisir, mais d'autre part, ce pouvoir il ne le détient que du bon vouloir du demandeur lui-même; c'est ce dernier qui, par sa demande, investit l'Autre du pouvoir de la réponse et il ne tient qu'à lui de le déposséder.
Si toute demande nous renvoie, en dernière analyse, à la dimension imaginaire où se joue l'identification, c'est bien parce que cette dernière est supportée par cet objet-leurre grâce auquel le sujet tente de se

nommer face au désir. Le plaisir vient se faire preuve du bon fonctionnement du leurre.
«Le plaisir, me disait un pervers, *c'est ma réponse au plaisir de l'autre; c'est la preuve de ma réussite... C'est elle qui aime souffrir; le ne fais que ce qu'elle attend, le fouet c'est ce qu'elle aime de moi»;*
et, dans une autre séance, à propos de ce qu'il appelait la duperie du silence *«Je sais bien que vous voudriez me faire croire que c'est la règle analytique qui vous oblige à vous taire; en réalité, vous avez besoin de mes paroles; ce n'est pas pour mon bien que vous me demandez de parler, c'est pour le vôtre. Si je me taisais, si tout-à-coup tout le monde se taisait, que feriez-vous ? Vous n'existeriez plus, de ne plus entendre. »*
Il est une sorte de parallélisme entre les deux objets que ce sujet met en cause par ces deux formules, le fouet et la parole, les deux objets du plaisir de l'Autre et pour lesquels le plaisir du sujet devient signe de réussite. Je ne veux pas dire par là qu'objet d'analyse et objet pervers soient similaires mais que tout objet de demande, quel qu'il soit, tout objet partiel, puisque c'est de ça qu'il s'agit, préfigure la fonction du fétiche. Il vient en réponse à la première demande, au « que veut-il ? » que pose au sujet l'énonciation de son nom; à cet énoncé, l'objet-fétiche, ou comme je l'ai dit ailleurs, l'objet pré-fétiche, vient répondre en donnant un nom à l'énigme du désir de celui qui le nomme.
Je suis celui qui parle, c'est ainsi qu'en analyse viendra se nommer le sujet. La parole, dans sa fonction d'objet, se fait emblème, support du jeu identificatoire mis ainsi en place dès la première séance. Parole et écoute, chaque terme se faisant pour l'Autre l'emblème grâce auquel l'on peut, ou l'on croit, se reconnaître, c'est par là que s'ouvre la partie et que l'analyse y trouve son plaisir.
J'en arrive ainsi à la troisième manœuvre, la mise en place du phantasme de
désir. A titre d'exergue, je vous citerai la définition que, dans son texte *Kant avec Sade,* Lacan donne de la fonction du phantasme

« Le fantasme est ce qui rend le plaisir apte au désir. »

Cette brève formulation résume mieux que je n'aurais pu le faire, ce que représente pour moi ce que, dans mon introduction, j'ai défini comme l'irréductibilité et la pérennité du désir et donc du phantasme.

Le sujet qui vient nous voir n'a pas ce qu'il désire mais ce que, par contre, il possède, c'est l'illusion d'en connaître l'objet; affronté à l'imprévu de son dis cours, c'est bien cette illusion qui se trouve mise en question. Pour la préserver, il la transformera en la certitude du phantasme; c'est elle qui, dans le temps mort entre deux plaisirs, vient soutenir la quête et relancer la demande.

Il n'y a pas d'objet de désir; c'est cette absence que nous appelons le manque, mais il y a, par contre, une visée, celle de la négation du manque. C'est pour autant que l'objet du plaisir, repris et remodelé par le phantasme, se fait incarnation de cette négation, qu'il devient le leurre du désir. L'objet phantasmé suit l'évolution temporelle et historique de la demande; la visée du phantasme reste, elle, immuable; rendre tout objet de plaisir apte au désir en phantasmant, dans l'incomplétude propre à toute satisfaction, la certitude de l'existence de l'objet de la quête. Tout phantasme surgit dans l'après du plaisir; c'est au moment où la demande rencontre l'objet de la réponse, où le plaisir meurt d'avoir été satisfait que le désir viendra se faire support de la possibilité d'une nouvelle demande en phantasmant la certitude d'une ultime rencontre. Cette certitude, ce phantasme, est celui qui, en analyse, viendra soutenir le plaisir du sujet dans le temps vide séparant les séances comme dans le temps mort de son propre plaisir. Au moment où se rejoignent sa demande, demande de notre parole, et l'objet de la réponse, notre interprétation, en cet affrontement où finit son plaisir et où la satisfaction lui dévoile l'inadéquation propre à tout objet de réponse, surgira le phantasme de la certitude des retrouvailles d'une dernière parole, d'une dernière interprétation qui viendrait clore définitivement le cycle de la demande, mythe qui, dès

la première séance, fixe le désir de l'analysé, se fait support et relance de son discours.
Le phantasme est toujours interprétation rétroactive d'un vécu dont le sens est resté pour le sujet « cette jouissance de lui-même ignorée» qui fonde le phantasme de l'Homme aux rats. De ce sens à jamais perdu, le phantasme vient donner, a posteriori, une mise en scène, projection en images d'un vu, d'un entendu ou d'un ressenti dont le propre était d'être à l'origine, pour le sujet, un manque de sens.
Cette mise en scène du manque originel d'une première parole va faire fonction de toile de fond permettant au discours de se soutenir. Le phantasme vient ainsi relier un avant à jamais perdu à un après toujours hypothétique; le déjà dit d'un premier appel à un encore non-dit pour lequel il se veut préfiguration de la réponse. Le sujet fait, dans la séance, de la parole l'objet de la demande; c'est cet objet même qui sera repris par le phantasme. Ce que, dans la cure, le phantasme devra rendre apte au désir, c'est la parole prise comme objet. Cette parole phantasmée, c'est la nôtre, ce que j'ai défini comme mythe d'une dernière interprétation; la demande transférentielle nous montre ainsi en contrepoint, le transfert de désir.
Parallèlement à cette mise en place du plaisir et du phantasme de désir qui forment l'un des pôles de l'économie de la cure, se fera jour le déplaisir et la frustration qui le régit et qui en formeront l'autre.
Citer un auteur est, souvent, preuve de l'estime que nous avons pour son travail, mais ce n'est pas toujours un service à lui rendre. En effet, à moins de se livrer à une étude complète de son texte, on ne peut donner qu'une vue fragmentaire, et donc insatisfaisante, de sa pensée. Je veux, néanmoins, vous citer un passage d'un texte de Conrad Stein qui fait partie d'une conférence faite par ce dernier, intitulée ***Transfert et contre-transfert ou le masochisme dans l'économie de la situation analytique***. Ce que je voudrais mettre en avant, dans ce texte, c'est la définition que Stein nous donne de la frustration en analyse. Ce qui, selon lui, introduit cette dimension dans la cure, c'est la

parole de l'analyste qui, par son irruption, vient frustrer le sujet de cette expansion narcissique qui est ce qui, pour l'auteur, représente la toile de fond que j'ai décrite sous le terme de phantasme. C'est dans l'expansion narcissique, à la faveur de la régression topique, retour au principe de plaisir, dans la situation analytique, que le patient y éprouve du plaisir. L'origine de la frustration, il nous l'indique clairement

« Dans l'unité de la parole du patient et de l'écoute de l'analyste, toute action liant des représentations des personnes se déroule au sein de l'unique personne qui occupe non seulement le cabinet de l'analyste mais le monde entier et qui ne saurait avoir ni intérieur ni extérieur... Mais l'analyste qui écoute pourrait aussi bien se prononcer... dans l'accomplissement de l'expansion narcissique, cette seule éventualité constitue une faille par où s'introduit un pouvoir hétérogène; cette faille se manifeste dans l'attente, phénomène qui est à l'opposé de celui de l'expansion narcissique et qui a la qualité du déplaisir; le déplaisir affecte l'attente de l'intervention de l'analyste, indépendamment du contenu de l'action attendue... La possibilité de l'intervention de l'analyste est réelle.

Ce qui lui permet de conclure que ce serait la réalité de cette éventualité qui investit l'analyste, pour le patient, du pouvoir de la frustration. Si je vous ai cité ce passage, c'est d'une part parce qu'il est toujours agréable de trouver au-dehors une sorte de confirmation de notre pensée, de l'autre parce que ce qui me parait se dégager de ce texte, c'est que la frustration y est présentée comme ayant un rapport direct avec la parole et non pas, comme cela a souvent été dit, avec ce qui serait de l'ordre de la mise hors circuit du plaisir pulsionnel conçu dans la seule dimension de l'agir.

Le névrosé, je me permets à ce propos, de rappeler que tout ce qui, ici, est dit se rapporte de façon spécifique à l'analyse du névrosé. La spécificité de la demande psychotique, comme de la demande perverse, demanderait la mise en place d'une topique relationnelle différente. Le névrosé dans la séance se passe au fond fort bien d'agir. C'est au niveau de

l'objet de sa demande, soit la parole, qu'il trouve son plaisir.
La frustration, en analyse, doit donc, comme le fait Stein, être conçue dans sa relation au dire et à l'écoute. Par contre, je ne pense pas que ce soit cette éventualité de l'irruption de notre parole qui soit le lieu de la frustration. Il me semble plus que ce qu'introduit la frustration, c'est l'irruption dans l'intemporalité de l'inconscient, dans l'intemporalité du temps de la séance, de la finitude du temps. Pour l'analysé, la fin de la séance, comme ce qu'elle préfigure, soit la fin de l'analyse, dépend du seul bon vouloir de l'analyste. Sur ce fond de certitude où se déroule son discours, certitude de l'écoute et certitude du regard, se dessine à l'horizon ce qui s'y oppose parce qu'incompatible avec toute certitude, soit le temps, rappel constant du manque, puisque tout sujet, parce que mortel, peut toujours se révéler à l'Autre comme le manquant. La mort, présentifiée comme mort possible de l'analyste, vient signifier au sujet ce qui, parce que temps passé, est à jamais perdu et ce qui fait de tout temps futur, parce que temps possible de la mort, celui d'une frustration toujours pendante! La possibilité de la mort de l'analyste se traduit souvent, dans le discours de l'analysé, comme cette crainte de l'annulation de son discours, crainte contre laquelle il se préserve par cette conviction, si souvent exprimée, de la présence de notes que nous prendrions sur lui. Ainsi, quelque part, il s'assure de l'existence d'une inscription, d'un signe transmissible qui lui garantit la pérennité de son discours.
La frustration en analyse me paraît toujours liée à la frustration d'une parole, et cette dimension se fait jour dans la séance par la voie de la temporalité. C'est parce que vu comme Maître du temps que l'analyste, pour le sujet, devient l'agent de la frustration.
Bien qu'elle apparaisse rarement dans la première séance - il y a un temps pour l'interprétation - il ne me paraît pas possible, dans la perspective économique choisie, de ne pas aborder le problème de notre parole.

Par son silence, j'ai dit, l'analyste se fait témoin de la persistance d'un reste, de ce qui tombe hors du discours; il vient le compléter, y introduire le dévoilement d'une dimension autre. Quant à sa parole, si elle se différencie de toute autre, c'est bien parce qu'elle se fait preuve de cette coupure entre demande et désir.
Quant à ce qu'il en est du mécanisme mis ainsi en cause, ce n'est certainement pas le cadre de la première séance qui est le plus apte à en rendre compte; en effet, on ne peut oublier qu'il y a un temps de l'interprétation et que ce qu'on interprète ce n'est pas le matériel - en tant que matériel brut, il y en a tout autant, sinon plus, dès la première séance - mais l'effet de sens de son insertion dans le temps du sujet. On pourrait dire que ce que nous interprétons, c'est la ponctuation du discours. Or, il n'est pas possible de parler de cette ponctuation sans passer de cette analyse qui est la mienne, soit celle de la première rencontre, à ce qui en sera son devenir et son évolution.
Néanmoins, parce que la parole de l'analyste est ce que j'ai mis au centre de cette rencontre, il ne me paraît pas possible de ne pas décrire, fût-ce sommairement, ce qui en est le rôle; ce rôle, je l'ai déjà défini plus haut comme celui du dévoilement de ce qui tombe « hors de la prévision de la demande », c'est-à-dire le désir.
En effet, si la demande de l'analysé est demande de la parole de notre savoir, donc de l'interprétation, le désir, lui, est désir d'une dernière interprétation, et pour autant qu'il n'y a pas de dernière interprétation, sinon dans le mythe de l'analysé, parallèlement à sa conception mythique de la dernière séance, la dernière interprétation ne pouvant être que la reconnaissance justement de la pérennité de l'inconscient, toute interprétation devient dévoilement d'un reste. Elle est ce qui indique au sujet ce qu'il devra assumer au bout de son parcours, soit sa castration. S'il est vrai qu'en s'insérant dans la continuité du discours elle vient relier un dire actuel à un déjà-dit et un non-encore-dit, il ne faut pas oublier que, parallèlement à cette fonction de pont entre deux demandes, elle

vient aussi rappeler au sujet que le désir ne peut se soutenir que grâce justement à l'incomplétude inhérente à toute interprétation par rapport à cette « dernière » qui en est son objet. Elle vient relancer le désir, par opposition au statu quo du plaisir visé par l'analysé. Plus que coupure du discours, elle se veut dévoilement de l'effet de sens de toute coupure.

J'espère ainsi avoir pu illustrer ce que sont, selon moi, les manœuvres du début qui pourraient se définir dans leur ensemble comme une mise en place spécifique du discours. Il me resterait à dire en quoi elles vont infléchir celles de la fin, soit ce qui se fait visée de notre praxis. Je ne suis pas tellement sûre que, comme le dit Freud, on puisse en donner facilement une description schématique.

De cette fin, j'en ai néanmoins touché un mot en disant que toute interprétation ne pouvait aboutir qu'au dévoilement d'un reste, d'un irréductible du désir et que c'était là ce que le sujet avait à assumer au bout de son parcours; Ce point final est, conjointement, le point théorique sur lequel se fonde toute praxis. Pour chaque analyste, ce que viennent dévoiler les manœuvres de la fin, c'est le fondement même de sa théorie. Au bout du parcours, si l'analysé y trouve le dévoilement de ce que Lacan a appelé le phantasme fondamental, l'analyste lui y cherche cette référence première, ce point d'origine qui viendra phantasmatiquement compléter un savoir dont le propre est, selon moi, d'avoir à buter éternellement sur un dernier non-su.

La visée de la praxis est indissolublement liée au désir de l'analyste, quel que soit l'objet qui, selon son optique théorique, se fera leurre de ce désir. Si le phantasme de désir de l'analysé dans la cure repose sur la certitude de cette dernière interprétation qui viendrait clore le cercle répétitif où s'inscrit sa demande, le phantasme de l'analyste est peut-être, lui, la découverte d'un dernier savoir qui viendrait clore le cercle où s'inscrit la demande de son désir en tant qu'analyste. Assumer que tout désir, y compris celui de l'analyste, ne se soutient que du manque qui en est l'objet, est ce qui me paraît la principale réfé-

rence qu'offre, pour notre conceptualisation de l'analyse, la théorie de Lacan.
Elle se différencie de tout ce qui serait de l'ordre d'une référence biologique, d'une expérience corporelle comprise non pas comme objet de phantasme mais comme inscription véridique d'une histoire face à laquelle la parole viendrait, pourrait-on dire, par surcroît. Mais avancer sur ce sujet me ferait déborder le cadre de cet exposé.
Ce que j'espère avoir pu montrer, parallèlement à la spécificité que je postule comme propre à la rencontre analytique, c'est que ce qui est au centre de notre recherche, ce qui en est l'objet privilégié, c'est la parole du désir, ce qui surgit au moment même où se clôt le cycle du biologique et du besoin pour laisser apparaître une béance face à laquelle tout objet se dévoile comme manquant à la combler. C'est cet objet toujours manquant qui est repris par le phantasme; c'est à son image qu'est remodelé tout objet de plaisir quel qu'il soit, du sein au pénis en passant par tout cet éventail de choix qu'offrent les objets partiels. La réalité biologique de l'existence vient se superposer à une chaîne signifiante, préexistante, où la place du sujet, comme de tout objet, se signifie par un nom. C'est au sens de ce nom, sens de lui ignoré, que vient répondre l'Autre et non pas au signifié de la demande; c'est face au désir dont ce nom est investi, double énigmatique de lui-même, que le sujet se découvre comme manquant. Au « que veut-il?» auquel résonne en écho le «qui suis-je?», le phantasme vient répondre «je suis celui qu'il veut». Cette certitude de l'existence de l'objet du désir vient supporter et relancer l'ambiguïté de la demande.

«Je ne suis pas impuissant et pourtant dès que j'aime ce que je désire, je fuis; rien ne manque à mon corps et tout me paraît échapper à mon désir, c'est pour cela que je viens vous voir. »

Ce fort joli préambule, par lequel un sujet formulait sa demande d'analyse, me paraît pouvoir clore ce débat. Il démontre la singularité de la rencontre analytique; il préfigure ce qui en sera l'aboutissement, la découverte que le désir ne se soutient que grâce au manque de son objet, que le

corps auquel il ne manque rien est le lieu où vient s'incarner un moi qui préexiste en tant qu'objet de désir à cette incarnation et qui, face à la mortalité de ce support, ne pourra se survivre que par la persistance d'un nom. Assumer l'au-delà du plaisir, c'est faire d'un nom le support symbolique du manque. C'est là la spécificité non plus de la demande mais de la réponse que vient donner l'analyse.

LACAN

Il n'est pas obligé que nous gardions toujours la même formule qui a été adoptée aujourd'hui, étant donné ce dont nous disposions, la formule de communications longues et qui laissent peu de temps pour un débat.
Néanmoins je ne saurais, quant à moi, trop me féliciter que Piera AULAGNIER nous ait apporté un texte dont vous avez pu, au passage, apprécier la richesse, la densité, le martèlement peut-être un peu précipité pour ceux qui ne sont pas déjà formés, forgés, à tout ces détours, mais qui, assurément est un texte de référence, c'est pourquoi je vous avertis qu'il sera ronéotypé et tenu à votre disposition, ne serait-ce que pour la raison que ce texte étant émis, j'aurais dans la suite, à y faire référence pour, à l'occasion, le compléter, le corriger, montrer sur quels points je trouve que ses affirmations, peut-être ne s'appliquent qu'à un champ qu'il convient de limiter, dont il convient de marquer le caractère réduit, mais qui, de toute façon, en chacune des affirmations, propositions, qu'a avancées aujourd'hui Piera AULAGNIER mérite considération parce qu'il est toujours sur quelque point assuré dans l'expérience et confirmé.
Je ferai donc dans la suite référence à ce texte et justement, pour ceci, que ce texte vient exactement en son temps. Comme vous avez pu le remarquer, c'est facile à repérer par exemple sur le sujet de ce que Piera AULAGNIER a dit du silence, qui vient prolonger exactement ce que j'avais pu - dans un de ces cours derniers - en avancer en référence à un certain article.

Sur bien d'autres points, sur le plan de la technique, il anticipe sur certaines des choses qu'on peut s'attendre à me voir aborder. Peut-être pour la première fois, il ouvre la porte - sans que je le lui ai en rien suggéré - il ouvre la porte à une question si délicate : le maniement du temps dans la séance analytique et son caractère standard ou réglable à la volonté de l'analyste.
Peut-être si j'avais un mot à dire discuterais-je le titre. Cette première séance est une désignation d'une limite symbolique. Nous dirons que ce sont plutôt les abords, le cadre, le seuil, certes, de la pratique analytique qui est ici désignée, le terme de première séance n'étant là en quelque sorte que pour l'imager. Il y a en effet dans la plus grande part de cet exposé qui concerne ce qu'on pourrait appeler très justement enfin, l'ouverture de parti, il y a quelque chose qui participe de ce que j'appellerai le statut pré-analytique de l'analyse et aussi bien la référence que vous avez faite à des termes, porte-t-elle en elle-même cette référence, ce caractère d'indice pré-analytique. C'est là la visée sans doute nachträglich comme nous disons, celle que nous pouvons réaliser après coup à partir de l'expérience. Et c'est bien de cela dont il s'agit : que l'expérience analytique seule nous permet d'instaurer le statut de ce qui la précède et de ce sur quoi elle opère. Nous aurons - dans le cadre de l'école qui est la mienne - nous aurons le 20 juin de cette année (c'est un dimanche) une réunion sur ce thème que j'ai - ici dans mon cours - annoncé, et c'est à partir de là d'ailleurs que j'y conjoins cette communication sur le thème :

Introduction à la clinique psychanalytique.

Il ne s'agit de rien moins que de commencer, avec cette clinique psychanalytique dont on parle depuis longtemps, à voir ce que - à partir des fonctions de mon enseignement - on peut lui donner comme statut. J'y apporterai comme introduction accompagnant l'invitation, si je puis dire, un petit texte où je me permettrai de mettre moins d'ironie. Je veux dire que pour montrer la voie, pour donner l'indication où

nous sommes sur la direction dans laquelle il me semble qu'une contribution pourrait être faite, je ferai remarquer à quel point ce que j'ai appelé à l'instant les fonctions - que depuis le temps que dure mon enseignement j'essaie, pour ceux qui m'écoutent et qui sont avant tout des praticiens, de leur faire passer dans les veines, concernant leur objet et la façon dont il convient qu'ils opèrent - à quel point ces catégories n'ont même pas besoin d'être modifiées d'une ligne, simplement répétées textuellement.

Combien c'est de la déduction la plus immédiate que peut surgir une direction indiquée du côté de la phénoménologie, à quel point, à partir de ces notions *un quelque chose* qui n'est jamais cherché au niveau du symptôme et qui, pourtant, constitue proprement l'originalité du symptôme au sens analytique du terme - ceci je le montrerai en quelques lignes, me permettant d'y ajouter que personne ne l'a fait jusqu'ici (je parle parmi mes* auditeurs)[*de] - suggère, démontre, un certain degré d'irréflexion : à considérer ce terme, malgré son aspect négatif comme étant, lui, ce qui a valeur positive, car le seul fait de le formuler ainsi prouve que nous ne pouvons pas faire appel là-dessus à la réflexion de ceux qui m'écoutent, car par définition cette irréflexion ne peut pas en être atteinte, y apporter la réflexion c'est la dissoudre.

Qu'est-ce que c'est que cette irréflexion fondamentale, qui empêche que ce très simple pas - vous verrez l'articulation dans ces quelques lignes - ne se soit pas opéré.

A ce titre, je peux vous dire que sur bien des points, ce que nous a apporté Piera AULAGNIER aujourd'hui en est, en quelque sorte, l'amorce, le début, la tendance, et littéralement prépare ce que je peux avoir à introduire de décisif dont je considère qu'il doit inaugurer une étape dans ce champ de l'exploration de la clinique psychanalytique.

Je vous laisserai là-dessus pour aujourd'hui puisque, aussi bien, s'il reste quelque énigme, vous en aurez bientôt le coeur net. Je veux simplement demander, avant que nous nous séparions si, sur le sujet des points qu'a

évoqués Madame Piera AULAGNIER sur ce que j'appellerai la théorie de STEIN, sur la dynamique de la situation analytique, précisément concernant le narcissisme et la frustration qui en résulte, s'il a là-dessus quelques remarques à faire, soit qu'il s'agisse de la façon dont Piera AULAGNIER l'a résumé, soit qu'il s'agisse de la façon dont - vous l'avez vu - elle l'a critiquée, n'est-ce pas, en en modifiant légèrement le sens, le point, le biais, l'impact, la morsure d'impact où le narcissisme serait affecté. Avez-vous là-dessus quelques remarques à ajouter ?

STEIN

Pas tout de suite.

LACAN

Bon, nous le réservons pour le prochain séminaire fermé.

Retour

05 Mai 1965 Retour

Si être psychanalyste est une position responsable, la plus responsable de toutes puisqu'il est celui à qui est confié l'opération d'une conversion éthique radicale, celle qui introduit le sujet à l'ordre du désir, ordre dont tout ce qu'il y a dans mon enseignement de rétrospection historique, essaie de situer la position philosophique traditionnelle, vous montre - cet ordre - qu'il est resté en quelque sorte exclus. Il est à savoir quelles sont les conditions qui sont requises pour que quelqu'un puisse se dire :

« Je suis psychanalyste ».

Si, ce qu'ici je vous démontre semblait bien aboutir à ceci, que ces conditions sont si spéciales que ce « je suis psychanalyste » ne puisse en aucun cas descendre d'une investiture qui, à l'impétrant, ne pourrait venir (en aucun cas) d'aucune place ailleurs, il y aurait bien, semble-t-il, quelque contradiction à se dire qu'à m'écouter ou tout au moins à prendre au sérieux ce que je dis - ce qui semble impliquer qu'on vienne m'écouter - on puisse tout aussi bien continuer à trouver suffisant de recevoir cette investiture disons, pour le moins, de lieux où ce que je dis est lettre morte.
Ceci, assurément, fait partie des conditions constitutives de ce que j'appellerais : de la difficulté du sérieux en notre matière.
Je reviendrai sur ce prélude puisque, aussi bien, mon discours d'aujourd'hui ne sera qu'essai de rassemblement des conditions logiques où se posent la question de ce que nous pouvons concevoir qu'est ce qu'on attend de savoir du psychanalyste.
Tout ce que j'ai apporté devant vous depuis le début de cette année, concerne cette place que nous pouvons donner à ce sur quoi nous opérons - si tant est que ce soit bien du sujet qu'il s'agisse - que ce sujet se situe, se caractérise essentiellement comme étant de l'ordre du manque, c'est ce que j'ai essayé de

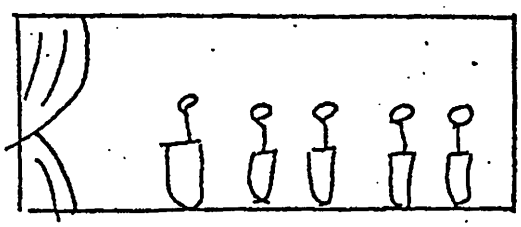
vous faire sentir en vous montrant aux deux niveaux du nom propre d'une part, de la numération de l'autre, que le statut du nom propre n'est possible à articuler, non pas comme d'une connotation de plus en plus approchée de ce qui, dans l'inclusion classificatoire arriverait à se réduire à l'individu mais au contraire, comme le comblement de ce quelque chose d'un autre ordre, qui est ce qui, dans la logique classique, se posait à la relation binaire de l'universel au particulier comme quelque chose de tiers et d'irréductible à leur fonctionnement, à savoir, comme le singulier.
Ceux qui, ici, ont une formation suffisante pour entendre ce rappel que je fais de la tentative d'homogénéiser le singulier à l'universel, savent aussi les difficultés que ce rapprochement opposait à là logique classique, et le statut de ce singulier non seulement peut être donné d'une façon meilleure dans l'approximation de la logique moderne mais - me semble-t-il - ne peut être achevé *que* dans la formulation de cette logique à quoi nous donne accès la vérité et la pratique analytique, qui est ce que je tente de formuler devant vous ici et qui peut s'appeler - qui pourrait s'appeler, cette logique, si je réussis à formaliser - le désir.
C'est pourquoi, ces remarques sur les noms propres, j'ai tenu à ce qu'elles soient complétées de cette logique moderne de la numération où il apparaît aussi que c'est essentiellement dans la fonction du manque, dans le concept du zéro lui-même que prend racine la possibilité de cette fondation de l'unité numérique comme telle et que c'est seulement par là qu'elle échappe aux difficultés irréductibles qui opposent à ce fonctionnement de l'unité numérique, l'idée de lui donner une fondation empirique quelconque dans la fonction du dernier terme que serait l'individualité.
Aussi bien pensais-je qu'il est justement essentiel d'en arriver jusque-là pour vous faire sentir la distinction qu'il y a de toute conception de la tendance en tant que scientifique, en tant qu'elle nous porte à l'ordre du général, que la tendance est spécifique et que l'erreur de traduire « Trieb » par instinct, consiste précisément en ceci, qu'elle ferait de la tendance quelque propriété, quelque

statut, qui s'insérerait dans le quelque chose de vivant en tant qu'il est typique, qu'il tombe sous l'ordre, sous l'emprise, sous l'effet du général ; alors que c'est par une voie singulière dont il nous reste en somme, à inverser la question de savoir comment il se fait que nous puissions en attraper quelque chose dont nous puissions parler scientifiquement, qu'est ce que c'est ce quelque chose ?
Vous le savez c'est l'objet(a), vous savez que c'est par la voie contraire, celle d'une incidence toujours singulière - et de l'incidence d'un manque - que s'introduit ce résultat, sur quoi, par un effet de reste, nous pouvons opérer, et d'où il reste à savoir dans quelle position il faut que nous soyons, que nous nous maintenions, pour pouvoir y opérer correctement.
C'est ainsi qu'aujourd'hui, à la fin de notre discours de cette année, pour arriver à donner de ce statut de notre position la formule, je reprendrais ce discours, le rassemblant autour des deux positions fondamentales de ce que je vous enseigne quant à notre logique, à là logique de notre pratique analytique, à la logique impliquée par l'existence de l'inconscient :

1°) le signifiant - à la différence du signe qui représente quelque chose pour quelqu'un - le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.

2°) qu'est-ce que veut dire - dans notre champ, dans le champ que découvre la psychanalyse - qu'est-ce que veut dire la formule : le sujet supposé savoir ?

Pour renouer le fil avec ce que je vous ai proposé d'un modèle à éclairer une certaine tripartition de ce champ, lors de mon cours du 7 Avril. Je vous rappelle ce qui est ici reproduit sur la droite, pour vous, de ce tableau, le signal à la fenêtre, fait par notre hypothétique amante, à celui à qui elle offre son accueil : les rideaux tirés, à gauche, « seule » et les cinq petits pots de fleurs, « à 5 heures ».



Seule à cinq heures

Pourquoi dire qu'il s'agit ici de signifiants ? Je l'ai dit la dernière fois, il s'agit de signifiants - encore qu'il semble s'agir seulement d'éléments sémiologiques - parce que ceci n'a de portée que d'être traductible en langage, que c'est un code, sans doute, mais que ce code se traduit - ceci est notamment sensible au niveau du premier terme, du « seule » - se traduit en quelque chose dont je vous ai dit le caractère non seulement ambigu fondamentalement mais glissant : qu'est-ce qu'être seule ? Sinon articuler ce terme qui fait surgir dans le creux qui le suit immédiatement l'ambiguïté de ce qui va s'articuler sous le désir d'être la seule pour le rendez-vous auquel est appelé le seul, sous le mouvement où se crée, dans les deux sens, de la direction qu'indique la ligne où s'articule ce couple signifiant, d'une part le rendez-vous pour la rencontre et d'autre part, le désir qui le sous-tend qui surgit de la formulation elle-même. Ce n'est pas tout, le statut de ce qui est là articulé est en quelque sorte indépendant de quelque fait que ce soit, il s'offre d'abord comme quelque chose de signifié, comme cet au-delà que j'ai appelé par le terme où les stoïciens le désigne : le λεκτον (lecton). De même que c'est aux stoïciens que j'ai emprunté le terme τμνχανον (tunkanon) pour désigner ce qui se produit dans la direction vers la droite en quoi se constitue l'appel au seul pour cinq heures. Cet exemple, ce modèle, en quelque sorte, aussi rudimentaire ou sommaire, peut-être, qu'il puisse être, vous permet de saisir que la discussion pourrait rester ouverte, du statut de ce dont il s'agit dans cet encadrement de la fenêtre, qui est là, ce qui recouvre le réel en sa mouvance, en sa multiplicité qui lui donne forme, qui en fait sujet

de phrase. Cette phrase, est phrase pour autant qu'au moins sensiblement dans le premier terme, dans ce « seule », quelque chose émerge qui n'est que de l'ordre du sujet : qui n'a, en quelque sorte, aucun répondant réel. Comme je vous l'ai dit : qu'est ce que c'est que d'être seule, dans le réel, ***quoi*** est seule ?
Ce « seule » pourrait à la rigueur évoquer la suffisance, mais c'est précisément ce qu'il est là - normalement - pour ne pas évoquer, mais pour évoquer le contraire, à savoir le manque.
Pris à ce niveau de logique où se montre le primordial du désir par rapport à toute répartition, nous voyons, en quelque sorte s'inverser ce que la logique classique nous présente comme le registre de la nécessité : il faut et il suffit.
C'est dans l'ordre inverse que ça se présente ici : qu'à ce qui s'annonce apparemment comme se suffire, essentiellement il faut, il fait défaut, quelque chose qui va surgir entre le « seule » et l'heure.
Autrement dit, le niveau où nous avons à saisir tout ce qui est de l'ordre de notre champ, se distingue par une répartition fondamentale que je vais essayer encore de souligner par d'autres exemples.
Dans une référence, que nous appellerons, pour simplifier, par convention, celle de la connaissance, traditionnelle, la fonction du signe, aussi bien d'ailleurs dans certaines logiques, et nommément - je vous prie d'y regarder, ceux que la chose peut tenter - dans ce qu'il en est, au niveau de l'enseignement bouddhique sur la logique, la fonction du signe est admirablement poussée en avant, le signe c'est essentiellement : il n'y a pas de fumée sans feu.
Comme vous le savez, et aussi bien d'ailleurs, il n'y a rien de mieux que la fumée pour cacher le feu. Le feu : référent réel, la fumée : signe qui le couvre et là, quelque part, le sujet, immobile, réceptacle universel de ce qu'il y a à connaître, derrière les signes, le réel supposé.
En quoi s'oppose la fonction du signifiant et ce qu'il en résulte pour le statut du sujet ?
Ce n'est pas facile de vous le faire savoir par une sorte d'épellation et aussi bien, si c'est possible, ce ne serait que dans un procès maïeutique en quelque

sorte, où à chaque carrefour, il n'y aurait que trop d'occasions à ce que vous vous évadiez de la chaîne. C'est pourquoi, tout en vous priant de noter que je n'en ferai pas usage entièrement aujourd'hui, je vous donne la fonction complète en quoi se distingue la relation du sujet dans le statut du signifiant :
« Il nous faut, nous dit la formule, que j'ai avancée devant vous que le signifiant soit ce qui représente un sujet pour un autre signifiant; que nous suggère cette formule ?
Eh bien, pourquoi pas la clé et la serrure ?
La serrure, ce qu'elle va permettre de découvrir quand la targette ou la chevillette a chu, ce n'est pas de ça qu'il s'agit, c'est de son rapport à quelque chose qui la fait fonctionner.
Mais qu'est-ce que la clé ? Entre la clé et la serrure, il y a encore le chiffre. La clé est ici trompeuse, ce qui nous intéresse dans ceci : une serrure qui est une composition
signifiante c'est l'internité de cette composition, avec la polyvalence, le choix, l'énigme à l'occasion, du chiffre qui lui permettra de fonctionner.
Ce chiffre, dans un certain état de la serrure, il n'y en a qu'un qui peut opérer : le UN qui suppose un sujet réduit à cet UN d'une combinaison. Il n'y a pas de jeu là. Le sujet n'est pas le récepteur universel. Il a le chiffre ou il ne l'a pas. Et le rôle de la clé est bien suggestif, et bien amusant, pour nous représenter ceci qu'il est en effet un reste, un petit quelque chose opératoire, un déchet dans l'affaire, mais sans doute indispensable, qui en fin de compte représente le support effectif et réel où interviendra le sujet, autrement dit, dans la formule que vous voyez ici seconde qui se substitue à la première en tant que la première nous désigne le Sl qui représente auprès du S2, le $ qu'est le sujet. Au-dessous vous voyez le S, si vous voulez dans l'occasion du chiffre, représentant auprès du S de la serrure ceci, qui est le UN du sujet, pour autant qu'il est réduit à être ou non la clé à fournir.
Cette petite présentation, préambule, est essentielle à poser ce qui doit être mis en question : quel est, à ce niveau premier - pour autant que ce soit celui où nous avons à opérer en analyse - quel est, quel

doit être, comment se présente, ce que nous appellerons le statut du savoir ?
Car enfin, nous l'avons dit - et même ne l'aurions-nous pas dit - il est clair que le psychanalyste est appelé, en la situation, comme étant, le sujet supposé savoir.
Ce qu'il a à savoir n'est pas savoir de classification, n'est pas savoir général, n'est pas savoir de zoologiste. Ce qu'il a à savoir se définit par ce niveau primordial où il y a un sujet qui est amené, dans notre opération, à ce temps de surgissement, qui s'articule : « je ne savais pas ». Je ne savais pas, ou bien que ce signifiant qui est là, que je reconnais maintenant, c'était là où j'étais comme sujet, ou bien que ce signifiant qui est là, que vous me désignez, que vous articulez pour moi, c'était pour me représenter que j'étais - auprès de vous - ceci ou cela.
C'est ce que la psychanalyse découvre et ici, je vais accentuer pour vous en prenant, presque au hasard, des exemples dans les premières articulations de Freud, montrant à quel point c'est ainsi que doit s'exprimer, d'une façon appropriée, ce qui s'appelle la structure du symptôme. L'aphonie de Dora n'est reconnue, n'est reconnaissable, pour représenter le sujet Dora, que par rapport à ce signifiant qui n'a point d'autre statut que de signifiant, si on vise correctement le fonctionnement du symptôme et qui s'articule « seule avec elle », elle c'est-à-dire Mme K. Elle ne peut plus parler dans la fonction même où elle est, seule avec elle, et l'aphonie représente Dora, non pas du tout auprès de Mme K, avec qui elle parle et même trop abondamment, dans les circonstances ordinaires mais quand elle est seule avec elle, quand Mr K. est en voyage.
La toux de Dora, où est-ce que Freud la repère ? Lisez le texte. Quand il y désigne un symptôme c'est en fonction de cette toux, où elle prend fonction de signifiant, d'avertissement, dirais-je, donné par Dora à quelque chose qui surgit à cette occasion et qui ne serait point surgie autrement, et il faut lire le texte de Freud pour suivre le cheminement purement signifiant[…] de jeu de mot autour du père qui est un homme fortuné, ce qui veut dire - dit Freud - sans

fortune au sens où le mot fortune veut dire aussi en allemand puissance sexuelle. Pas de Vermögen, c'est ce qu'il y a de plus purement signifiant que ce jeu de mot homonymique et en plus le renversement négatif de ce qu'il veut dire, faute de quoi rien dans la toux de Dora n'aurait le sens que FREUD lui donne, qui est aussi celui qu'a ce symptôme, qui est celui des substituts que le couple de son père et Mme K apporte à cette impuissance, nommément ce que FREUD articule d'ailleurs sans pousser absolument les choses jusqu'à leur terme, du rapport génito-buccal.
Prenez Le petit Hans, l'extravagante histoire du départ de Grüden avec je ne sais pas quoi, la gouvernante à cheval sur la monture du traîneau, comment est-ce que Freud nous l'interprète ?
C'est à savoir : « Je peux bien vous raconter des craques comme ça, puisque vous vous m'en racontez d'autres : je vous demande comment naissent les enfants et vous me parlez de la cigogne ».
Le signifiant vaut pour le signifiant. La seule personne qui ne le sache pas jusqu'à ce qu'on le lui dise c'est le sujet, c'est le petit Hans.
Ce n'est pas tout à fait, d'ailleurs, la même chose. Car la fonction signifiante est là d'une beaucoup plus grosse molécule. C'est une grosse fable à laquelle se livre le petit Hans. Et pour prendre un troisième exemple et compléter notre hystérique et notre phobique par l'obsessionnel, rappelez-vous dans l'Homme aux rats, ce qu'il arrive dans ses tentatives désespérées pour maigrir auxquelles se livre l'Homme aux rats.
En fonction de quoi ? En fonction qu'au même moment, il y a auprès de sa bien-aimée, un nommé Dick. C'est pour ne point être Dick qu'il veut maigrir.
Tout son effort pour maigrir - il s'efforce de maigrir jusqu'au point de ce ver – c’est très précisément pour se signifier auprès du signifiant Dick et rien de plus.
Mais, mais, mais, quelque chose, dont, à ma connaissance on n'a jamais relevé le trait général - c'était pourtant bien le cas, puisque nous sommes toujours là, plus à l'aise de s'en emparer - c'est ce qui résulte d'un examen simplement naïf, dès lors que

la catégorie est mise dans le train, si l'on peut dire, la catégorie du savoir.
C'est que c'est là que gît ce qui nous permet de distinguer radicalement la fonction du symptôme, si tant est que le symptôme, nous puissions lui donner son statut comme définissant le champ analysable : la différence d'un signe, d'une matité par exemple, qui nous permet de savoir qu'il y a hépatisation d'un lobe, et d'un symptôme au sens où nous devons l'entendre comme symptôme analysable et justement qui définit et isole comme tel le champ psychiatrique, et qui lui donne son statut ontologique, c'est qu'il y a toujours dans le symptôme l'indication qu'il est question de savoir. 0n n'a jamais, assez souligné à quel point dans la paranoïa ce ne sont pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes, que lui ne connaît pas.
Cette dimension ambiguë, du fait qu'il y a à savoir et que c'est indiqué, peut être étendue à tout le champ de la symptomatologie psychiatrique pour autant que l'analyse y introduit cette dimension nouvelle, qui est précisément que son statut est celui du signifiant.
Regardez à quel point - bien sûr je ne prétends pas épuiser en quelques mots, l'infinie multiplicité, l'éclat en quelque sorte, chatoyant du phénomène — à quel point dans la névrose, il est impliqué, donné, dans le symptôme original, que le sujet n'arrive pas à savoir et que le statut de la perversion aussi est lié étroitement à quelque chose, là, qu'on sait, mais qu'on ne peut faire savoir.
L'indication livide, dans le symptôme lui-même, de cette dimension, de cette référence du savoir, voilà d'où j'aimerai voir partir - dans une réunion que j'ai annoncée à la fin du séminaire fermé et qui aura lieu, non pas comme je l'ai dit le 20 Juin, mais le 27 Juin par l'invitation d'un groupe que les gens qualifiés recevront et que ceux qui ne sont pas qualifiés n'ont qu'à se faire connaître pour recevoir - que j'aimerais que parte une certaine révision à proprement parler nosologique, que j'aimerais la voir partir au niveau de l'élément qui est le symptôme, la

mise en valeur de cette dimension, de cette instance et sa variété. Sa variabilité, sa diversité, que j'ai la dernière fois manifestée comme tri-partite - je dois dire à simple titre d'introduction , d'engagement en cette matière - en disant que ce savoir en question, pour autant qu'il est aussi manque, voire échec, il se diversifie selon les trois plans ici isolés du λεκτον (lecton), du τμνχανον (tunkanon) et du désir, selon nos trois variétés :

- Du psychotique qui sait qu'il y a un signifié(je dirais même qui y vit) c'est un λεκτον (lecton) mais qui n'en est pas pour autant sûr de rien.

- Du névrosé avec son τμνχανον (tunkanon) : A quand la rencontre ? Quand aurais-je, non pas la clé mais le chiffre ?

- Et du pervers pour qui le désir se situe lui-même à proprement parler dans la dimension d'un secret possédé, vécu comme tel et qui comme tel développe la dimension de sa jouissance.

Mais qu'est-ce à dire encore de ce savoir, qui d'abord s'inscrit dans cette subjectivité du « je ne savais pas » où c'est le «Je» poursuivi de la vibration de ce «ne» qui n'est pas la pure et simple négation mais le « il s'en faut que je ne sache », le « avant que je ne sache », « plût au ciel que je n'aie su », qui est le prolongement du «Je» lui-même auquel il faut le laisser accolé, où ce «je» a un autre statut que celui du shifter. Ça n'est pas le même je qui dit : «je te parle » car le « Je te parle » n'est qu'un rappel à l'actualité d'une articulation qui reste elle-même parfaitement ambiguë dans sa valeur, même si elle se propose toujours comme instituant un rapport.
Ce «je» du « Je ne savais pas » où était-il et qu'était-il avant de savoir ? C'est bien ici que le moment est propice d'évoquer la dimension où culmine et bascule toute la tradition classique en tant que s'y achève un certain statut du sujet. Nombreux, tout de même, sont ceux d'entre vous qui savent où Hegel

propose l'achèvement de l'histoire en ce mythe incroyablement dérisoire du savoir absolu.
Qu'est-ce que peut bien vouloir dire cette idée d'un discours totalisateur : totalisateur de quoi ? De la somme des formes de l'aliénation par où serait passé un sujet, par ailleurs - vous le savez bien - idéal puisque, aussi bien, il n'est pas concevable qu'il soit réalisé comme tel par aucun individu.
Que peut vouloir dire cet étrange mythe ? A la vérité n'est-il pas évident qu'il serait depuis longtemps repoussé à la façon d'un rêve de pédant, s'il n'était justement articulé d'une bien autre dialectique que celle de la connaissance et s'il ne nous était point dit que c'est l'être de désir qui s'y achève, pour autant que les chemins par où ce désir est passé sont ruses de la raison.
Mais qui est le rusé ? C'est celui qui s'achève dans ce dimanche de la vie - comme un humoriste l'a fort bien articulé - du savoir absolu puisque c'est celui qui dira « Je jaspine toujours » ou celui qui pourra dire « à partir de maintenant, je baise ».
Où est la ruse ? Dans le désir ou la raison ?
L'analyse est là pour nous apprendre que la ruse est dans la raison parce que le désir est déterminé par le jeu du signifiant. Que le désir est ce qui surgit de la marque, de la marque du signifiant sur l'être vivant et que, dès lors, ce qu'il s'agit, pour nous, d'articuler, c'est qu'est-ce que peut vouloir dire la voie que nous traçons du retour du désir à son origine signifiante ?
Que veut dire qu'il y ait des hommes qui s'appellent psychanalystes et que cette opération intéresse ?
Il est tout à fait évident que dans ce registre le psychanalyste - s'introduisant comme sujet supposé savoir - est lui-même, reçoit lui-même, supporte lui-même le statut du symptôme. Un sujet est psychanalyste - non pas savant rempardé derrière des catégories, au milieu desquelles il essaie de se débrouiller pour faire des tiroirs dans lesquels il aura à ranger les symptôme qu'il enregistre de son patient, psychotique, névrotique ou autre - mais pour autant qu'il entre dans le jeu signifiant et c'est en quoi un examen clinique, une présentation de malade,

ne peut absolument pas être la même au temps de la psychanalyse ou au temps qui précède.
Dans le temps qui précède, quel que soit le génie qu'y ait mis le clinicien (Dieu sait, j'ai pu avoir récemment à rafraîchir mon admiration pour le style éblouissant d'un Kraepelin quand il décrit ces diverses formes de paranoïas) la distinction est radicale de ce que - au moins en théorie, en puissance - de ce qui est exigible du rapport du clinicien avec le malade, serait-ce sur le plan de la première présentation.
Si le clinicien, si le médecin qui présente ne sait pas qu'une moitié du symptôme - comme je viens de vous l'articuler en vous rappelant ces exemples de Freud - que d'une moitié du symptôme c'est lui qui a la charge, qu'il n'y a pas présentation de malade mais dialogue de deux personnes et que, sans cette seconde personne il n'y aurait pas de symptôme achevé et condamné comme c'est le cas pour la plupart, à laisser la clinique psychiatrique stagner dans la voie d'où la doctrine freudienne devrait l'avoir sortie. Le symptôme, il faut que nous le définissions comme quelque chose qui se signale comme un savoir déjà là, à un sujet qui sait que ça le concerne mais qui ne sait pas ce que c'est. Dans quelle mesure pouvons-nous, nous analystes, dire que nous sommes à la hauteur de cette tâche d'être celui qui, dans chaque cas, sait ce que c'est : rien qu'à ce niveau là, déjà elle est mise, elle se pose la question du statut du psychanalyste.
La question est facilitée par l'évolution, pendant longtemps nous avons pu croire que c'est de l'examen de la mise à l'épreuve, du tâtonnement, de la perception, que dépendait tout le statut de la science, mais qu'est-ce que veut dire cette opposition du leurre au réel ?
Si ce n'est que le réel dont il s'agit, fusse de la science la plus antique, c'est le réel du savant et ce qu'on ne voit pas, c'est que ce réel du savant - à savoir ce qui est un savoir - c'est bel et bien un corps de signifiants et absolument rien d'autre.
Si la notion d'information a pu prendre cette forme anonyme qui permet de la quantifier en termes de ce qu'on appelle bit, c'est pour autant que la

magasinage, le « storage », d'éléments d'informations se suffit à lui-même à nos yeux pour constituer ce qu'on appelle un savoir, à ceci près bien sûr, que ça ne commence à avoir un sens que si vous faites circuler quelque part - où que ce soit, et vous ne pouvez point en éviter l'ombre - un sujet, sans doute infiniment mobile s'il vous plaît d'inscrire en termes d'informations le fonctionnement interne d'un organisme biologique par exemple, c'est dire que - quoique vous en ayez - vous y mettrez quelque part, comme Descartes, ce ne sera pas forcément de la glande pinéale mais où que vous la mettiez, il sera bien toujours quelque part, dans quelque autre glande à sécrétion interne un sujet, un sujet qui se dérobe, un sujet fuyant.
Ce savoir tel que, il nous faut lui donner son statut et ça n'est point une logique aristotélicienne qui peut en répondre, car vous allez le voir, il suffit de poser la question au niveau de la science, d'une science moderne, d'une science qui est la nôtre, pour nous trouver devant de très curieux problèmes en impasse qui sont ceux qui ont arrêté Aristote.
Pour lui, c'était à propos du contingent. Un événement qui aura lieu demain, est-il vrai maintenant qu'il aura lieu ou qu'il n'aura pas lieu ? Si c'est vrai maintenant, c'est donc que c'est maintenant que c'est joué. Aristote était bien entendu un esprit de trop de bon sens pour ne pas s'évader d'une telle contrainte et c'est pour nous faire remarquer qu'il n'est pas toujours vrai qu'une proposition doit être vraie ou fausse.
Bonne ou mauvaise, cette solution on l'a discutée. Ce n'est pas cela qui nous intéresse. C'est de nous apercevoir que nous pouvons nous poser la question de savoir si la doctrine newtonienne était vraie avant que Newton la formule ?
Eh bien, j'aimerais savoir comment se départage l'assemblée sur ce point ?
Mais pour moi, j'abattrais volontiers mes cartes en disant qu'il me semble peu vraisemblable de dire que le savoir newtonien était vrai avant d'être constitué par Newton pour une bonne raison, c'est que

maintenant et d'abord, il ne l'est plus. Il ne l'est plus tout à fait.
Dans, la nécessité même du savoir, de l'articulation signifiante, il y a cette contingence de n'être qu'une articulation signifiante, une serrure montée. Nous n'avons même pas, nous analystes, à nous porter si loin, simplement cette toiture est faite pour que nous ne soyons pas tellement désorientés d'avoir affaire à une exigence bien différente.
Quelle est cette exigence ? Elle se place au niveau de l'incidence signifiante originelle, celle où le sujet se trouve à la fois surgir et en même temps s'aliéner du fait de cette incidence signifiante.
De ce signifiant dont il est exigé que pour représenter le sujet, il s'adresse – lui, signifiant - il soit le représentant diplomatique du sujet auprès d'un autre signifiant. Va-t-il être exigé de nous que nous le trouvions à tout coup ?
Quel serait le paradoxe d'une exigence et d'un devoir qui ne serait pas celui qu'a assumé depuis toujours le savant comme le sophiste, qui est d'avoir réponse à tout. A tout ce qui s'est organisé comme discours, à tout ce qui s'est monté comme combinaison signifiante, d'être toujours à la hauteur du discours, et non de ce quelque chose d'absolument originel qui est ou qui serait ce signifiant unique et supposé, cette onoma primordiale où le sujet se spécifierait par rapport au monde entier du signifiant.
L'absurdité de cette position se montre assez et c'est là le point de vertige que comporte même l'idée d'interprétation et c'est du même coup ce qui nous permet d'y échapper, c'est ce qui la relativise, ce n'est point à cela que nous avons affaire, pas plus que notre connaissance de psychanalyste ne saurait aboutir à cette sorte de fatalisme du savoir que la réponse déjà serait en nous, ou non, du fait que, de nous, on attend la réponse.
Les chances de la rencontre - qui est ce dont il s'agit dans l'appel du désir - sont en elles-mêmes plus qu'improbables et aussi bien l'horizon de signes, de signifiés sur quoi se déploie l'expérience subjective est-elle, de sa nature, énigmatique et

s'annonçant comme telle au niveau du λεκτον (lecton) pour ce qu'il est du désir, ce n'est pas aujourd'hui que j'avancerai le terme si ce n'est pour dire que c'est du réel du désir, et de son statut, qu'il s'agit dans l'opération analytique. Disons simplement qu'au premier chef et phénoménologiquement, il s'annonce à nous comme étant le champ de l'impossible.
Nous voici bien cernés. Est-ce qu'effectivement, la position de l'analyste se résumerait à ce quelque chose que nous appellerions, non point fatalisme du savoir mais fétichisme, que d'un savoir impossible à soutenir, l'analyste serait quelque chose comme la borne ou le soliveau.
C'est là le point d'impasse où j'entends conclure aujourd'hui pour essayer, la prochaine fois que nous nous retrouverons, de le rouvrir.

Retour

l2 Mai l965 Retour

Je vous ai quitté la dernière fois sur la question posée sur le statut de l'analyste : l'analyste peut-il être, tout simplement, le sujet supposé savoir ? J'ai terminé sur la figure dressée de ce que comporte une pareille supposition, de ce qu'elle nous forcerait à soutenir une sorte de fonction fétiche de l'analyste au regard de cette position du savoir.
Pour que l'analyse s'engage et se soutienne assurément l'analyste est supposé savoir.
Et pourtant, tout ce que comporte justement de savoir le fondement de la psychanalyse, nous affirme qu'il ne saurait être ce sujet supposé savoir pour la raison que le savoir fondamental de la psychanalyse, la découverte de Freud l'exclut.
Je n'irai pas plus loin aujourd'hui. Ici je trace la limite d'où aujourd'hui partir, où doit aboutir mon discours. Mon discours aujourd'hui sera seulement le développement de cette antinomie, ouvrant peut-être, seulement à certains la faille, la béance, par où nous pouvons concevoir - parce que déjà tracée, cette faille, cette béance - que la position de l'analyste effectivement se soutient. Pourtant nous sommes restés sur cette question concernant l'analyste déjà la dernière fois, concernant non pas sa capacité bien sûr, trop facile et mythique d'imaginer je ne sais quelle vertu - don inné ou acquis - qui le mettrait en position d'assumer ce qu'il a à faire, c'est de sa position radicale comme sujet qu'il s'agit quand nous disons qu'au fondement de l'analyse il doit être le sujet supposé savoir, et j'ai amorcé la dernière fois en quoi ceci pouvait avoir un sens. Ceci ne peut, vus les tracés de ce que Freud nous a donné concernant l'expérience analytique, représenter rien d'autre que d'une certaine disponibilité qu'il assurerait, qui le définirait comme tel, à quoi il équivaudrait d'une certaine disponibilité dans l'ordre du signifiant à fournir et ceci bien sur, n'est pas sans trouver réponse, écho, préparation dans la façon dont j'ai défini - non sans raison -

pour vous le signifiant comme étant ce qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant.
C'est bien en quoi d'ailleurs la conjoncture analytique est le point d'où se dissout ce cas de courte-vue chez le linguiste, cette distinction qu'il croit faire ou devoir faire comme essentielle des deux niveaux prétendus linguistiques : l'un comportant inhérence de la signification, opposée à l'autre qui l'exclurait, autrement dit, pour aller vite, l'opposition du mot et du phonème. Du point de vue qui est le nôtre, de notre expérience du mot qui manque, il n'est jamais donné que le mot de quoi que ce soit et à quelque niveau que ce soit, le phonème étant ici strictement à égalité dans l'expérience qu'il prouve abondamment que dans ce champ - l'un de ceux d'où part Freud : l'oubli des noms - le phonème et son oubli, est au principe que cet oubli n'est nullement l'oubli du mot comme signification - qui subsiste bien souvent - mais du défaut d'une articulation de signifiance.
Je me suis souvenu à ce propos, pour vous le dire, que curieusement, l'expression en français : « le mot me manque » est datable, qu'elle n'était pas d'usage en français avant une certaine époque, à savoir que nous en avons l'attestation de quelqu'un du cercle des précieux, début du 17ème, donc qui peut noter, parce qu'il le fait au jour le jour, cueillant les expressions d'inventions heureuses qu'il voit surgir dans son milieu, que cette expression - il l'a recueillie, il le souligne – « le mot me manque » a été inventée quelque part entre ces personnes qui dialoguaient l'une en face de l'autre, assises sur ce qu'on appelle les commodités de la conversation autrement dit des fauteuils.
Il va, ce trait, cette notation jusqu'à le rendre légitime d'affirmer que, avant cette diction précieuse, l'expression « le mot me manque », pour n'être pas d'usage en français, laissait planer une part d'impensable sur ce manque de signifiant et que c'est bien là, toujours au niveau de la création signifiante que s'introduit quelque chose qui fraie la voie de ce qui peut se saisir plus tard.
« le mot me manque » n'implique pas tout Freud mais ce m'est une façon d'introduire, de reprendre à

l'occasion, la forme d'une question que j'avais introduite la dernière fois sur ce qu'il en est d'un savoir avant ce moment - de quelque façon que nous le désignions - où il émerge, sans que nous puissions dire en vertu de quelle maturité, si ce n'est peut-être la possibilité de sa composition signifiante. Qu'est-ce que voulait dire « le mot me manque » avant Freud ? Il est clair qu'en tout cas, il n'avait pas la même valeur significative.

Mais ce n'est pas de ce côté que nous devons chercher le ressort d'incidence de cette conjoncture signifiante qui est, pour nous, ce autour de quoi nous allons structurer la notion de savoir. Je n'en veux pour preuve que d'indiquer la stérilité, la fermeture, que comporte l'autre versant : celui qu'on appelle logico-positivisme qui allant chercher le meaning of meaning, à s'assurer, à se prémunir dirai-je des surprises de la conjonction signifiante en démembrant en quelque sorte (comment le faire, sinon d'une façon toujours rétrospective) la diversité de ces réfractions significatives, n'aboutit qu'à ce curieux essorement qui, dans tel ouvrage intitulé Meaning of meaning de Richards et d'Odten aboutit, par exemple à propos du beau, à nous étaler au long des colonnes, par des accolades et des parenthèses les diverses acceptions où ce mot peut être pris, rendant dès lors strictement impossible même de comprendre pourquoi ces diverses significations se trouvent là réunies.

Le logico—positivisme fait bien penser, je dirai par le contraste et l'accolement même des deux termes où il s'affirme, à quelque chose comme ces monstres qui ont peuplé le bestiaire médiéval - et pour ne pas revenir à notre éternelle licorne ou à quelque chimère, assez usées par l'usage scabreux, douteux qu'en font les logiciens - car il conviendrait toujours d'être prudent quant au statut exact de ces monstres - je le comparerai ici à un autre dont vous entendez moins parler, le mirmicoléon. Il a un poitrail de lion et l'arrière-train de fourmi. Il n'est point étonnant, comme nous l'affirment les savants auteurs des dits bestiaires, qu'il ne puisse que courir, la fourmi - fût-elle avec Prévert portée jusqu'aux dimensions fabuleuses des fameux 18 mètres,

et pourquoi pas ? nous dit Prévert - la fourmi, en tout cas, ne sachant évacuer ce que dévore le lion. Telle est la chiure positiviste ou logico-positiviste après abondant remâchage de ce qu'elle ne sait pas saisir dans la vertu dialectique d'un terme comme le beau, dont on dirait à ce propos, quand on pousse un soupir à voir terminées les élaborations pénibles des auteurs du meaning of meaning, que le premier idiot qui nous ferait remarquer que beau rime avec peau en dirait bien plus.
« Le mot me manque » avait avant Freud sa valeur de dévoilement. « Le mot me manque » comportait, de sa seule composition d'artifice précieux, l'ouverture d'un chemin de vérité qui devait trouver avec Freud, son achèvement en savoir. J'entends là le mot de vérité au sens proprement heideggerien : l'ambiguïté de ce qui se dévoile, de rester encore à demi caché. Une certaine irréflexion médicale dont je suis entouré, peut assurément - quand je dis, quand j'ai dit la dernière fois que la question se pose du statut d'un savoir (qu'il soit le newtonien ou le freudien) avant qu'il vienne effectivement au jour - me dire :

« que vous nous dites là - vous qui vous intéressez à nous, qui nous enseignez - des choses bien scabreuses. Ainsi l'inconscient ne serait qu'une invention de Freud et pourquoi pas ? Le sujet représenté par le signifiant est une chose qui ne date que de votre discours ».

Or, ce dont il s'agit est bien précisément du statut du sujet par rapport à un savoir. Ce sujet, tel que d'abord, nous le rencontrons comme affirmé, supposé, effectivement dans tout savoir qui se ferme : où était-il avant ? Quand un savoir, comme le savoir newtonien s'achève, observons ce qui se passe quant au statut du sujet, la chose vaut de nous retenir un instant encore que ce soit depuis bien longtemps que j'en ai soulevé devant vous le problème.
Le savoir newtonien dans l'histoire de la science a réalisé une sorte d'acmé, exemple à la fois paradoxal et vraiment exemplaire, paradigmatique,

un exemple donc de ce qu'il en est vraiment du statut du sujet. Car, dans cette formule, qui soudain *enracine* les phénomènes énigmatiques qui ont captivé l'attention des calculateurs au cours des siècles dans le ciel, les rassemble, les enferme dans une formule qui n'a rien d'autre pour elle que son exactitude. Car elle est si impensable, au nom d'aucune propriété expérimentée dans tout ce que l'homme connaît dans ses rapports au monde, de ce qu'il enseigne : qu'il n'y a pas d'action qui se transmette qui ne suppose un milieu qui la transmette, que ce que NEWTON propose : cette action à distance, est à proprement parler impensable et fait surgir de la bouche des contemporains comme d'un seul cri la question : mais comment tel corps, telle masse isolée en tel point de l'espace peut-il savoir à quel distance il est d'un autre corps pour être lié à lui par cette relation ? Et bien sûr, pour NEWTON, il ne fait en effet pas de doute que ceci suppose en soi un sujet qui maintienne l'action de la loi. Tout ce qui est de l'ordre du physique ou qui paraît relever de l'action et de la réaction de corps suivant les propriétés du mouvement et du repos, mais, l'opération gravitationnelle ne lui paraît, à lui, pouvoir être supportée que par ce sujet pur et suprême, cette sorte d'acmé du sujet idéal que représente le dieu newtonien.
C'est bien en quoi les contemporains ont égalé, à juste titre, NEWTON à ce dieu car la même chose est de créer cette loi et de la voir articulée en sa rigueur. Mais il n'est pas moins vrai qu'un sujet aussi parfait que le sujet du savoir - qui est le vrai premier modèle de ce savoir absolu dont est hanté Hegel - que ce sujet nous laisse complètement indifférent et que la croyance en Dieu n'y a pris aucun regain.
Que ce sujet n'est rien, qu'il n'y a que lui à ne pas le savoir, et c'est bien ça le signe, précisément, qu'il n'est rien. Autrement dit, c'est dans l'ambiguïté du rapport d'un sujet au savoir, c'est dans le sujet en tant qu'il manque encore au savoir, que réside pour nous le nerf, l'activité de l'existence d'un sujet. C'est bien en quoi ce n'est pas en tant que support supposé d'un ensemble

harmonieux de signifiants du système, que le sujet se fonde mais pour autant que quelque part il y a un manque, que j'articule pour vous comme étant le manque d'un signifiant parce que c'est cette articulation qui nous permet de rejoindre de la façon la plus simple, l'articulation freudienne pour en dégager le ressort essentiel.
Assurément, pour ne pas quitter pour l'instant cet horizon de ciel étoilé devant lequel Kant se prosternait encore, observez que si depuis toujours, c'est là que l'homme a fait ses gammes, ses exercices de signifiants, c'est uniquement pour cela qu'il y a cherché toujours le sujet suprême - au reste ne l'y trouvant jamais - mais telle est la force, la prégnance du fonctionnement du signifiant que c'est encore là qu'il garde les regards tournés quand depuis toujours il sait bien que les Dieux sont parmi nous. Ils sont ailleurs que dans le ciel. Ce n'est que leur constellation éponyme qu'il va situer.
Le dernier relent, après cette expulsion du ciel de toute ombre divine avec Newton, nous reste sous la forme de ces signaux que nous attendons qui nous viendraient de quelque part, et paradoxalement, comme on dit, de quelque vie sur une autre planète.
Je demande, s'il nous arrivait effectivement quelque signe ou signal que nous pourrions qualifier de signifiant, au nom de quoi ceci nous assurerait d'une vie quelconque, si ce n'est, parce que, de la façon la moins fondée qui soit nous identifions la possibilité d'articuler le signifiant avec le fait d'une vie qui en serait le support. Est-ce qu'il n'y a pas autre chose que de la vie qui puisse produire un signifiant et si nous en sommes si sûrs, au nom de quoi ?
Assurément le premier critère serait de savoir, où nous définirons la limite, la définition d'une pulsation naturelle. Comme aux dernières nouvelles, il semble que nous n'ayons reçu rien d'autre de quelque lointaine galaxie de ce qui serait, à proprement parler un signifiant.
Comment le définir sinon en termes lacaniens ?
Je veux dire que nous n'entérinerons - comme pour nous, attestant quelque part la présence, non pas d'un être vivant mais d'un sujet - qu'un signifiant

que nous pourrions articuler très précisément, comme orienté par rapport à un autre signifiant.
Première condition : alternance, mais qui d'une façon spéciale nous attesterait bien de l'un de ses membres. Il y faudrait donc quelque variation et pour tout dire, la forme dont un [morse] nous donne l'indication, à savoir l'existence de dactyles ou de spondées pour que, au premier temps, nous sachions bien qu'un signifiant ne vaut dans ce cas que pour d'autres signifiants, mais ça ne suffirait pas encore.
Il faudrait cet élément d'oddité, d'exception, de paradoxe, d'apparition et de disparition, fondé comme tel, qui nous montrerait bien que quelque chose alterne qui est précisément le rapport d'un de ces signifiants avec un sujet. Pour tout dire, oddité et alternance : il nous faudrait le témoignage que la mise en ordre signifiante de quelque chose où le sujet se manifesterait d'être capable d'assurer un pur hasard, à savoir une succession de pile ou face regroupés sous forme signifiante.
Autrement dit, la meilleure preuve que nous pourrions avoir de l'existence d'un sujet dans les espaces étoilés serait si quelque message, au minimum de quatre termes, se trouvait répondre à la syntaxe que, dans le chapitre introductif à La lettre volée de Poe j'ai essayé d'articuler comme les α, β, γ, δ, dont ceux qui ont lu cette petite introduction savent qu'ils sont composés à partir d'un certain groupement de tirages, de pur hasard, et que le fait de les grouper, de les dénommer, d'une façon unitaire, quelle qu'elle soit, aboutit à une syntaxe à laquelle déjà on ne saurait échapper. Q'une syntaxe analogue soit découverte dans une succession de signes, et nous aurions l'assurance qu'il s'agit là, bien effectivement d'un sujet.
Si vous vous croyez en droit de justifier pourquoi, du même coup, vous le diriez vivant, essayez d'articuler pourquoi, ceci nous amènera peut-être sur les mêmes routes où je vais tâcher d'avancer maintenant.
FREUD échappe à l'objection que me faisait tout à l'heure mon interlocuteur qualifié d'irréfléchi en ceci que, répondant à la question : où est le sujet

de l'inconscient avant que Freud l'ait découvert ? La réponse est justement que ce que Freud nous définit comme sujet c'est ce rapport nouveau, original, impensable avant sa découverte mais affirmé d'un sujet à un non-savoir.
Faut-il que je mette les points sur les i ? Ce que veut dire l'inconscient, c'est que le sujet refuse *un certain point* de savoir, c'est que le sujet se désigne de faire exprès de ne pas savoir, c'est que le sujet s'institue - ceci est le pas où l'articulation freudienne s'enrichit de ce que je dessine en marge, concernant le rapport du sujet au signifiant - c'est que le sujet s'institue d'un signifiant rejeté wervorfen, d'un signifiant dont « on » ne veut rien savoir.
Quel est cet « on » ? Il n'est pas plus étrange que le sujet qui disparaît dans le désintérêt total à la base d'un système absolu. Ce que Freud nous désigne, c'est la subsistance du sujet d'un non-savoir. La question est pour nous d'élaborer un statut tel, à ce sujet, que nous ne soyons pas forcés de lui donner une substance, à savoir de croire comme les jungiens que ce sujet c'est Dieu.
C'est ici qu'est destiné à rendre service le rappel que je vous fais, que ce qui représente le tracé de toute la dialectique qui a abouti dans notre science, repose sur une approche de plus en plus articulée du sujet comme désigné par un rapport qui recouvre ce rapport affirmé, concret, expérimental, avec le signifiant manquant, par FREUD.
Ce que toute la dialectique (celle qui part de Platon) a forgé pour nous - et ceci c'est la somme des textes majeurs concernant l'élaboration d'une pensée de savoir, dans notre tradition, qui l'atteste - je vous en rappelle de temps en temps les points d'articulation essentiels, je vous en rappellerai ou indiquerai, selon mes auditeurs ici pour la première fois le texte vraiment fondamental c'est Le sophiste de Platon auquel je vous prie de vous reporter, vous y verrez en filigrane intervenir les articulations essentielles que vous verrez se recouper avec la plus grande rigueur jusqu'au point d'émerger en certains endroits comme quelque chose qui crève la toile, de la définition qu'actuellement la référence linguistique nous permet de donner du sujet comme de ce quoi répond la position du signifiant. Par le signifiant j'entends les

éléments du phonème dans le système, ou la batterie signifiante, où s'instaure la réalité concrète de toute langue existante.
Il convient là de rappeler deux thèmes qui sont inclus dans l'aphorisme fondamental du signifiant représentant le sujet pour un autre signifiant. Tout est dans le statut de cet autre. Tout ce que je dirai de cet autre dans ce qui va suivre, émerge, est déjà articulé parfaitement au terme de ce Sophiste que je vous évoquais à l'instant et précisément sous la rubrique de l'Autre.
Si le statut moderne du sujet n'est pas donné dans Platon, c'est pour autant que s'y dérobe, que n'y est pas articulé la tension qu'il y a de cet Autre à l'Un, et qui - cet Autre - nous permettrait de le fonder comme ce que j'appelle l'Un-en-plus, cet Un-en-plus que vous ne voyez émerger dans la théorie des nombres qu'au niveau de Freud. Autrement dit cette conception du singulier comme essentiellement le manque.
Deux rapports se dessinent dans cette relation tierce que pour vous j'articule, du signifiant représentant quelque chose auprès d'un autre signifiant, et du signifiant représentant le sujet dans une fonction d'alternance, du vel du « ou bien, ou bien » :

- ou bien le signifiant - qui représente -

- ou bien le sujet - et le signifiant qui s'évanouit.

Telle est la forme de la singularité essentielle qui est bien celle à laquelle serait requis l'analyste s'il avait, irréductiblement, fondamentalement à répondre par cette domination fantasmatique qui apparaît toujours à l'horizon et que vous avez vu discuter à mon séminaire fermé, récemment à propos d'un certain exemple, de cette formulation spécifique, onomastique* [*origine des noms propres] dont ce manque serait comblé par la formulation d'un nom.
La composition de la dyade signifiante, du couple quel qu'il soit que tout usage de la langue et spécialement poétique connaît bien, celle qui s'est exprimée dans la formule poétique :

« que les mots font l'amour »

ou encore pour citer un autre poète :

« à chaque nuit son jour»

à chaque mont, son val, à chaque jour sa nuit, à chaque arbre son ombre, à chaque être son nom - comme dans Platon qui ne parle que de ce nom et de la distinction de ce nom et du non-être […] - à chaque bien son mal. Ce qu'il faut entendre, ici, non pas comme des contraires dans le réel mais des oppositions signifiantes. Or, c'est autour de là que tourne toute l'élaboration platonicienne. Cette dyade pour subsister dans la pensée de Platon nécessite l'introduction de l'autre comme tel. Pour qu'être et non-être ne soient pas des contraires également étant, et donnant donc abri à tous les tours de passe-passe du sophiste, il faut que le non-être soit institué comme autre pour que le sophiste puisse y être rejeté.
L'étonnante étreinte de Platon avec le sophiste dont j'aimerais qu'un d'entre vous, au prochain séminaire fermé, pût nous en faire le commentaire en nous y montrant, ce qui apparaît partout, l'extraordinaire ressemblance, le chatoiement de reflets qui fait qu'à chaque tournant de page, nous y lisons les caractéristiques de la palpitation actuelle, présente dans l'histoire, du psychanalyste lui-même.
Le psychanalyste, c'est la présence du sophiste à notre époque, mais avec un autre statut, pour la raison qu'est sorti, qu'est venu au jour, ce pour quoi les sophistes à la fois opéraient avec tant de force et aussi sans savoir pourquoi.
Le temps de force repose en ceci, que nous apprend l'analyse : c'est qu'à la racine de toute dyade, il y a la dyade sexuelle, le masculin et le féminin.
Je le dis ainsi parce qu'il y a une toute petite oscillation autour de l'expression, si je la disais le mâle et la femelle.
Les ambiguïtés dans la langue, de la fonction du genre, de ce quelqu'un comme PICHON - qui croyait un peu trop à la pensée pour ne pas avoir de singuliers

flottements dans sa façon d'analyser les phénomènes et les mots - avait appelé la sexuisemblance. Je veux bien, j'aimerais mieux la sexuilatence, car le fait que le fauteuil s'appelle le fauteuil et la chaise : la chaise, n'a de sexuisemblance que pour les imaginatifs, mais la présence du genre comme simplement corrélative de l'opposition signifiante est pour nous - en nous soulignant justement la distinction du genre et du sexe - faite pour nous rappeler que dans ce qui fonde l'opposition dyadique - et Dieu sait si elle donne à Platon de l'embarras puisqu'il lui faut inventer l'autre pour pouvoir y faire subsister l'être - l'opposition dyadique n'a comme fondement radical que l'opposition du sexe sur laquelle nous ne savons rien.
Car Freud lui-même l'articule et dans maints textes : nous donnons de l'opposition masculin-féminin les équivalents, les métaphores, les parallèles, de l'actif et du passif ou du voir et de l'être vu, du pénétrant et du pénétré chers à une célèbre conasse, mais le masculin et le féminin, nous ne savons pas ce que c'est.
Et Freud le reconnaît, l'affirme. Qu'est-ce que c'est que le savoir ? J'entends le savoir capable de rendre compte de lui-même, le savoir qui sait articuler le sujet - il n'y en a pas d'autre pour donner son statut à i'inconscient : l'inconscient ne veut rien dire en dehors de cette perspective - qu'est-ce qu'il y a dans ce savoir de tel, pour qu'à l'approche de ce savoir, fonctionne et d'une façon unilatérale - à savoir dans le sens de la pure éclipse, de le disparition du signifiant - non seulement du [werverfen] fondateur du sujet mais du verdnäkt, du refoulement de tout ce qui peut en approcher même de loin, et qui nous témoigne de la présence du sujet dans l'inconscient, où le sujet de l'inconscient est le sujet qui évite le savoir du sexe. C'est là affaire - avouons-le - un tout petit peu surprenante, qui d'ailleurs, pour vous reposer un instant, nous permettra de jeter un regard en arrière et de vous faire la remarque, que peut-être certains d'entre vous ont faite, sur cette voie que j'essaie d'élaborer pour vous dans les heures que j'y réserve

le jour de mon sabbat, je me suis tout d'un coup frappé la tête en disant :

« mais ! il n'y a pas de mot en grec pour désigner le sexe. »

Comme j'avais uniquement des dictionnaires grec-français à ma portée, j'en étais réduit à aller chercher dans les auteurs, dans le Traité des animaux d'Aristote - ça m'a fait faire des choses qui n'étaient pas des trouvailles car j'aime beaucoup ce Traité des animaux - j'ai pu constater que Aristote en somme, a dit à peu près tout ce qui est important en zoologie, mais a tout de même sur le sujet de la reproduction - ne parlons pas du sexe - de la reproduction des idées forcément un peu flottantes. La microscopie manque et la communauté du terme sperma, cette sorte de liquide qui se répand et d'où repart l'attribution à égalité au mâle et à la femelle. La différence que la femelle se le répand en elle-même et que le mâle le répand au dehors est une distinction phénoménologiquement assez valable mais peut-être qui nous paraît bien propre à nous donner l'idée de l'embarras où l'on a pu être en effet pendant des siècles sur ce qu'il en est essentiellement, simplement de la reproduction.
Pour le sexe, n'en parlons pas. Et ceci peut nous expliquer bien des choses.
Avec quelque scrupule. J'ai donné un coup de téléphone à quelqu'un qui est ici sur ma gauche, et qui ne se refuse jamais à me rendre ce service, pour lui demander comment, dans un dictionnaire français-grec, ça s'exprimait, le sexe en grec.
Il m'a répondu quelques petites choses qui voulaient dire que c'était […] le genre, […] la nature, et que c'était à l'occasion […] c'est-à-dire la différence entre le mâle et la femelle.
Vous voyez ça, cette périphrase. C'est très intéressant ces choses et l'on ne saurait faire un très grand grief à Platon de méconnaître complètement cette dimension qui, peut-être lui aurait rendu service dans ses embarras, ses apories du Sophiste. Mais il n'était pas sans en avoir quelque aperception puisque, aussi bien, l'horreur qu'il manifeste pour

la catégorie de […] du contrarié, concernant les oppositions qui se caractérisent par le oui et le non est bien là le témoignage qu'ici, s'aborde un mystère qui est assurément celui au large duquel il convenait de passer. Les latins ont sexus, évidemment. Et je ne ferai ici, qu'en passant, allusion au fait que ce sexus, si nous pouvons lui désigner une origine, c'est du côté du […]. Vous approchez un peu de la vérité freudienne. Mais enfin, ça ne va encore pas bien loin.

Il y a quelque chose d'étrange. C'est que sur le sexe, nous en savons - je dis savoir du fait de l'investigation scientifique - nous en savons beaucoup plus. Il y a une chose qui frappe simplement à l'examen de ce qui se passe au niveau des animaux qu'on appelle protiste ou circonvoisins, c'est une chose que tout naturaliste non seulement sait, mais peut articuler en clair. Je ne vais pas vous citer les auteurs mais presque tous, qui se sont penchés sur les problèmes de la sexualité l'ont dit et s'en sont aperçus, depuis que nous en savons un peu plus grâce au microscope. Nous savons - mais nous n'en tirons pas les conséquences - que le sexe, ce n'est pas du tout quelque chose qui a rapport avec la reproduction, d'abord parce qu'il y a des organismes qui se reproduisent d'une façon asexuée et que chez ceux qui sont intermédiaires, entre la reproduction asexuée et la reproduction sexuée, autrement dit qui, selon l'étape du rejet de la lignée se reproduisent tantôt de façon asexuée et tantôt font quelque chose qui nous donne l'idée d'un rapport avec la reproduction sexuée, ce qui nous en donne l'idée chez ces organismes élémentaires dont je n'aurais pas le pédantisme de dire ici les catégories car je ne veux pas encombrer mon exposé, c'est que ce qui se passe quand j'ai parlé de reproduction sexuée, c'est surtout quelque chose dont l'essentiel est plutôt l'envers de la fécondation, que la fécondation elle-même : à savoir une méiose, c'est-à-dire une réduction chromosomique et après ça, il peut y avoir une conjonction mais ce n'est pas forcément une reproduction, ça peut être aussi considéré comme une réjuvénation et c'est peut-être même ça essentiellement la conjonction sexuelle.

Autrement dit, le rapport, le lien, de la différenciation sexuelle avec la mort est ici manifeste et tangible et d'une façon ambiguë. C'est le rapport avec la mort qui subit là comme les caractéristiques d'un véritable rapport : cette pulsation fondamentale que le sexe à la fois est le signe de la mort et que c'est au niveau du sexe que se mène la lutte contre la mort comme telle, mais non au niveau de la reproduction. La reproduction n'est ici qu'une conséquence, un usage à l'occasion de cellules plus spécialisées que les autres en tant que sexuées, autrement dit au moment où apparaît l'autonomie du germen par rapport au […].
Mais de nature, rien n'indique que le sexe soit d'origine un mécanisme reproductionnel.
Si nous nous attardons à ce phénomène fondamental de la réduction chromosomique, autrement dit, ce qu'on appelle la méiose, et de ce qu'il en résulte comme expulsion, de ce que sur les bancs du lycée on nous appelait les petits globules polaires, à propos de la formation des cellules sexuelles, nous y voyons là, dans le concret, dans le matériel, l'expression d'une autre polarité : celle du support de l'organisme avec quelque chose qui est un reste, quelque chose qui est le complément de ce qui est justement perdu, réduit, dans la méiose et qui, peut-être, pourrait être destiné à nous éclairer sur ce qu'il en est de la fonction fantasmatique de l'objet perdu, incarné métaphoriquement par les objets qui n'ont peut-être pas toujours, avec cette forme du résidu expulsé de l'organisme vivant, qu'un rapport tout à fait externe.
Je spécule, je rêve. [Schwermereien]. Mais il est étrange que ces sortes de Schwermerei n'aient jamais, jamais, été faites dans le champ psychanalytique. Toutes les découvertes de la sexualité, et aussi bien d'ailleurs elles sont abondantes, elles fourmillent, il s'y en additionne tous les jours : les chromosomes, c'est passionnant, c'est l'objet de discussions fébriles pour tous ceux qui s'occupent effectivement de ce quelque chose qui s'appelle la reproduction des vivants quels qu'ils soient.

Les psychanalystes c'est strictement pour eux lettre morte. Je n'ai jamais vu un texte quel qu'il soit, dans une revue psychanalytique ou para-psychanalytique qui s'intéresse le moins du monde à ce champ des découvertes de la biologie moderne sur le sexe, ni les questions qu'elle pose. Il y a là un phénomène que nous ne pouvons pas ne pas considérer. Considérant ce que cela comporte d'indications, d'ailleurs pas forcément illégitimes sur ce qu'il en est vraiment de la position des psychanalystes concernant quoi ? La chose qui prend sa forme de plus on plus prégnante, à savoir le sujet supposé savoir en tant que sujet de l'inconscient, c'est-à-dire le sujet supposé savoir ce qu'il ne faut pas savoir, en aucun cas.

Ceci alors est de nature à nous montrer le porte à faux, le paradoxe qu'il y aurait à penser le psychanalyste comme étant celui qui a à fournir, qui a à répondre du signifiant singulier parce qu'il manque dans son rapport avec l'autre signifiant. Car si ce rapport radical comporte la couverture originelle la verbergenheit, l'exclusion fondamentale de ce qui, de par la doctrine analytique elle-même, en constitue le lien dernier, à savoir ce qu'il en est de la correspondance - quelle qu'elle soit - du mâle et du femelle. Il est bien clair que tout indique que la position de l'analyste n'est pas là dans une moindre exclusion que celle de tout sujet institué qui l'a précédé. C'est bien pourquoi l'analyse reste toute entière dans la tradition du sujet de la connaissance à cette seule condition que nous nous apercevions bien que, depuis longtemps, la connaissance a été larguée loin du sujet et que le sujet dont il s'agit n'est que le sujet en relation avec le signifiant manquant.

Par contre, ce que l'expérience nous enseigne, est effectivement ce qui surgit dans ce champ d'expérience :

c'est précisément cette métaphore dont tout de même ce n'est pas pour rien que tout à l'heure, je vous ai évoqué la correspondance qu'elle peut avoir à l'endroit d'une des réalités les plus fondamentales du sexe, à savoir la perte de ce petit quelque chose

où s'institue le rapport le plus étroit du sujet de l'inconscient avec le monde du fantasme.
Que ce soit là que l'expérience analytique en fait, ait raté le psychanalyste, nous permet maintenant d'ouvrir la question de : qu'est-ce qui le sollicite ce point, ce point de déviation latérale, ce point indiqué d'un rapport au sexe qui, de toute façon ne saurait recouvrir une image que nous pouvons nous faire mythique, de la relation mâle et femelle, c'est ce qui ressort du texte divin :

« Il les fit homme et femme ».

Comme n'hésite pas à le reprendre Mr Ernest Jones orné de sa tradition protestante.
Est-ce que nous ne saisissons pas là que, pour d'autres traditions de pensée - je l'illustre : celle du Tao par exemple - qui toute entière part d'une appréhension signifiante dont nous n'avons pas à chercher ce qu'elle représente pour eux de signification puisque pour nous, c'est tout à fait secondaire. Les significations ça pullule toujours. Vous mettez deux signifiants l'un en face de l'autre, ça fait des petites significations. Elles ne sont pas forcément jolies, jolies.
Mais que le départ soit comme tel, l'opposition du Yin et du Yang, du mâle et du femelle, même s'ils ne savaient pas ce que ça veut dire, ceci à soi tout seul, comporte, à la fois ce singulier mirage, qu'il y a là quelque chose de plus adéquat à je ne sais quel fond radical, en même temps d'ailleurs que cela peut justifier l'échec total de tout aboutissement du côté d'un véritable savoir et c'est pourquoi ce serait une grande erreur de croire qu'il y ait la moindre chose à attendre de l'exploration freudienne de l'inconscient pour en quelque sorte rejoindre, faire écho, corroborer ce qu'ont produit ces traditions, qualifions-les, étiquetons-le je déteste le terme - d'orientales, de quelque chose qui n'est pas de la tradition qui a élaboré la fonction du sujet. Le méconnaître est prêter à toutes sortes de confusions et si quelque chose de notre part peut jamais être gagné dans le sens d'une intégration authentique de ce qui, pour les

psychanalystes, doit être le savoir, assurément dans une toute autre direction. Je poursuivrai ce discours la prochaine fois concernant la position du psychanalyste.

Retour

19 Mai 1965 Retour

Comme au jeu de l'amour, de l'amora - où ciseaux, pierre et papiers se gagnent en rond, indéfiniment : pierres brisant ciseaux, papiers enveloppant pierres, ciseaux coupant papier - vous pouvez énoncer, en une analogie, qui recèle assurément quelque chose de plus complexe que de trois termes, mes derniers discours, et tout spécialement celui de la dernière fois, ont dressé devant vous, sous les rubriques, du sujet - celui que j'ai mis le plus de soin à aiguiser, pour votre entente : du savoir , qui, aussi bien, a été là le second terme auquel j'ai essayé de donner, concernant ce dont il s'agit sous le nom d'inconscient, tout son poids.
L'inconscient est un savoir, dont le sujet reste indéterminé, dans l'inconscient. Qui sait-il ?
Le sexe enfin, dont ce n'est pas non plus hasard ni hâte, si, n'ayant marqué la dernière fois, dans tout son relief, que le sens de la doctrine freudienne est que le sexe est une des butées, autour de laquelle tourne ce rapport triple, cette économie, où chacun de ces termes se renvoie de l'un à l'autre selon un rapport qui, de première approche, peut sembler être celui par lequel je vous l'introduis, d'un rapport de dominance circulaire, le sujet s'indétermine dans le savoir, lequel s'arrête devant le sexe, lequel confère au sujet cette nouvelle sorte de certitude, par où sa place de sujet étant déterminé et ne pouvant l'être que de l'expérience du cogito, avec la découverte de l'inconscient, de la nature radicalement, fondamentalement sexuelle de tout le désir humain, le sujet prend sa nouvelle certitude, celle de prendre son gîte dans le pur défaut du sexe.
Ce rapport de dominance tournant, est essentiel à fonder ce dont il s'agit dans mon discours depuis son départ, de quel statut du sujet il s'agit dans ce qui, par l'opération analytique, pour lui, se

réengendre, et aussi bien, puisque seule cette opération analytique lui donne son statut, ce dont il s'agira aujourd'hui, après cette introduction, n'est pas, de constater comme un fait du monde, cette dominance qui se rejette à travers chacun des trois termes, mais de la reformuler, d'en faire sentir les effets, en terme de cette forme sous laquelle, pour nous, elle s'exerce, qui est proprement la forme du jeu.
Je pense que même pour ceux qui viendraient ici m'entendre aujourd'hui pour la première fois, ils en savent assez de Freud pour reconnaître quel terme essentiel constitue dans son enseignement le rapport entre savoir et sexe. Qu'il s'agisse de son approche, de sa découverte de la dynamique psychanalytique, c'est en terme de ce que le sujet en sait plus qu'il ne croit, en dit plus qu'il ne veut - et démontre, sur ses propres ressorts, cette forme de savoir ambigu qui, en quelque sorte, se renonce à lui-même au moment même qu'il s'avoue - que Freud introduit la dynamique de l'inconscient, et quand il théorise, c'est autour de ce point oscillant de la question sur le sexe, de la pulsion épistémologique, du besoin de savoir ce qu'il en est du sexe, que s'introduit, génétiquement dans l'histoire de l'enfant, tout ce qui pour la suite s'épanouira dans les formes, tant de sa personne, que de son caractère, que de ses symptômes, de toute cette matière qui est la nôtre et qui nous intéresse. Mais c'est ici que prend son incidence ce que j'ai tenu, pour vous, à articuler dans sa différence dialectique, quand je vous ai parlé de vérité à propos du savoir .
Où est-il ce savoir-là ? Où il a son statut, là où nous l'avons constitué, là où non pas inconscient, mais à nous *externe*, il se fonde dans la science.
Où était la vérité avant l'établissement du savoir ? Question dont, je vous l'ai rappelé, la date n'est pas d'hier. Elle est exactement contemporaine des premières articulations logiciennes ; elle est dans Aristote, c'est le statut de la contingence de la vérité avant qu'elle s'avère en savoir mais ce que l'articulation freudienne nous démontre, c'est un rapport divergent de cette vérité au savoir.

Si le savoir se fait attendre, si la vérité est en suspens tant que ne s'est pas constitué le savoir, il est bien clair, que quiconque aurait formulé, trois cents ans avant la formule même, Newtonienne, n'aurait rien dit, faute que ces vérités puissent s'insérer dans son savoir.
C'est la structure freudienne qui nous révèle et lève le sceau de ce mystère. L'orientation de la vérité, ce qui se découvre, n'est pas, vers un savoir, même à venir, qui est toujours, par rapport à un point X dans une position latérale, foncièrement ce que nous avons à amener au jour comme vérité, comme aléthéia, comme révélation heideggerienne, quelque chose qui donne pour nous, un sens plus plein sinon plus pur, à cette question sur l'être qui, dans Heidegger s'articule et qui s'appelle pour nous, pour notre expérience d'analyste, le sexe.
Ou notre expérience est dans l'erreur, ou nous ne faisons rien de bon : c'est comme cela que cela se formule. C'est comme cela que cela doit se formuler ici. La vérité est à dire sur le sexe et c'est parce qu'il est impossible - ceci est dans le texte de Freud : que la position de l'analyste soit impossible - c'est pour cela, c'est parce qu'il est impossible de la dire en son entier, qu'il en découle cette sorte de suspens, de faiblesse, d'incohérence séculaire dans le savoir, qui est proprement celle que dénonce et articule Descartes pour en détacher sa certitude du sujet, en quoi le sujet se manifeste, comme étant justement le signal, le test, le résidu de ce manque de savoir, par où il rejoint ce qui le lia, qui se refuse au savoir, dans le sexe à quoi le sujet se trouve suspendu sous la pure forme de ce manque, à savoir comme entité désexuée.
Un savoir donc, se réfugie quelque part, dans cet endroit que nous pouvons appeler - et pourquoi pas, car nous ne retrouvons là que les voies anciennes - dans un endroit de pudeur originelle, par rapport à quoi tout savoir s'institue dans une horreur indépassable, au regard de ce lieu où gît le secret du sexe.
Et c'est pourquoi il est important de rappeler ce que chacun peut savoir, mais il est frappant qu'on l'oublie, que nous connaissons beaucoup d'effets en

cascades de ce qu'il en est du sexe, ne serait-ce que la multiplicité des êtres existants, et que c'est voiler la question, que c'est l'escamoter de faire du sexe l'instrument où ses effets se trouveraient justifiés par leur teléologie. Le sexe, dans son essence de différence radicale, reste intouché et se refuse au savoir. L'introduction de l'inconscient change totalement le statut du savoir et doublement, le doublement devant se répéter à chaque niveau où nous avons à reprendre les trois pôles où se constitue notre ordre subjectif.
Le savoir de l'inconscient est inconscient en ceci que du côté du sujet, il se pose comme indétermination du sujet, nous ne savons pas en quel point du signifiant se loge ce sujet présumé savoir.
Mais d'un autre côté, ce savoir, même inconscient, est dans une référence d'interdit fondamental au regard de ce pôle qui le détermine dans sa fonction de savoir.
Il y a quelque chose que ce sujet, ce savoir ne doit point savoir. C'est la constitution radicale, non pas accidentelle, encore que toutes les chaînes où se lie cette concaténation subjective ne soient jamais que singulières et fondées, sur cette prise, cette inclusion première, qui en fait toute la logique, logique qu'il s'agit pour nous de fonder, afin de saisir comment elle se parcourt, et où nous sommes quand, nous analystes, prétendons en jouer.
Il est une question qui vient d'être posée à un concours un de ces concours qui, dans un milieu comme ici est quelque chose qui représente quelque illustration : une question qu'on y pose, on peut bien la dire à l'ordre du jour. On a demandé à ceux qui doivent franchir cette barrière, ce steeple-chase de ce qu'on appelle l'agrégation :

« L'homme peut-il se représenter un monde sans l'homme ? »

Je dirai ici, non point la façon dont j'aurais conseillé à aucun candidat de traiter cette question, mais le sens dans lequel je l'aurais traité moi-même.
Que le monde dont il s'agit n'ait jamais été saisissable que comme faisant partie d'un savoir ; il

est clair que depuis toujours, il est facile à nous de nous en apercevoir, que la représentation n'est qu'un terme qui sert de caution au leurre de ce savoir.
L'homme lui-même a été fabriqué, tout au cours de ses traditions, à la mesure de ces leurres. Il est donc bien clair qu'il ne saurait être exclus de cette représentation, si nous continuons de faire de cette représentation la caution de ce monde.
Mais il s'agit du sujet et pour nous le sujet, dans la mesure justement où il peut être inconscient n'est pas représentation il est le représentant (Representanz) de la Vorstellung. Il est là à la place de la Vorstellung qui manque, c'est le sens du terme freudien de Vorstellungrepresentanz. Il ne s'agit pas de nous opposer que depuis toujours, cet homme dont nous couvrions le monde, ce macroanthropos qu'était le macrocosme, on l'a fait, bien sûr, sexué, mais justement, il n'est que trop clair que faute de pouvoir dire de quel sexe il était, il avait les deux et c'est bien là toute la question. Le fait de dire qu'on trouve une petite touche de l'un et de l'autre, un mélange, des caractères chez les vertébrés supérieurs, n'y ajoute rien.
Le sujet d'où nous avons à partir, est la pièce qui manque à un savoir conditionné par l'ignorance, et ce dont il s'agit quant à lui, si c'est par lui que nous avons à trouver l'homme, est toujours en position de déchet par rapport à sa représentation.
Et dans cette mesure on peut dire que jusqu'à la psychanalyse, on s'est toujours représenté le monde sans l'homme véritable, sans tenir compte de la place où il est comme sujet, place sans laquelle il n'y aurait pas de représentation très précisément parce que la représentation n'aurait pas dans le monde , de représentant.
C'est ainsi que j'ai marqué au tableau, avec leur caractéristique, celle même que je viens d'énoncer, ces trois pôles :

- du savoir en tant qu'inconscient qui sait tout, peut-être, sauf ce qui le motive ;

- du sujet qui s'institue dans sa certitude d'être manque à savoir, et de ce troisième terme qui est précisément le sexe dans la mesure où dans cette sphère, il est rejeté au départ, dans la mesure, où d'où revient de ce qu'on ne veut rien en savoir.
C'est ici que je vais vous demander :

« voulez-vous qu'aujourd'hui on joue ? »

Je n'en dis pas plus. Je ne vous, dis pas :

« voulez-vous jouer avec moi ? »

Parce qu'après tout, d'où je parle, à savoir comme analyste, jouer avec moi ne dit pas avec qui l'on joue. Je ne vous dis pas non plus que se joue quelque chose. Tout analyste que nous soyons, nous sommes dans l'histoire, et si la physique se fonde sur les termes de « rien ne se perd, rien ne se crée », je demande, à quiconque ici a réfléchi sur l'histoire, si le fondement de cette idée de l'histoire n'est pas très proprement : « rien ne se joue. »
Pour tout ceux qui ont eu le temps d'éprouver quelque chose de ce qui, de notre temps, a paru se jouer dans ce qui peut s'écrire d'histoire, pour, ceux qui ont eu le temps de voir s'effondrer quelque pur jeu dans l'histoire, n'est-il point évident, que la marche des choses donne sa vérité à ce que je viens d'énoncer sous cette forme : « rien ne se joue ». S'il est une vérité de l'histoire, la vérité marxiste, par exemple, c'est précisément ce que, d'un certain point de vue, on peut être amené à lui reprocher : c'est que tout est joué d'avance si le sujet de l'histoire est bien là où on nous le dit, dans ses fondements économiques.
Mais c'est bien ce qui est démontré à chaque détour. Il suffit simplement que nous mettions à sa place, ce dont il s'agit là où on croit mener le jeu. Il n'en reste pas moins que ce jeu a son statut et qu'il est quelque part. Entre les trois termes que je viens de dessiner pour vous, c'est là-dedans que nous allons entrer maintenant et que je poursuis mon discours pour les analystes, même s'il s'avère que, quelque jeu que je mène à leur compte, c'est toujours là où

il y a le moindre risque qu'ils mettront le plus gros pas, et le petit là où il y a le plus grand risque. Mais il s'agit pour cela de savoir ce que veulent dire ces termes, qu'est-ce que veut dire le jeu lui-même à quelque niveau que nous employions cette catégorie. Le jeu est un terme d'une extension large, depuis le jeu de l'enfant jusqu'au jeu qu'on appelle de hasard et jusqu'à ce qu'on a appelé, de façon qui déroute, la théorie des jeux. J'entends celle qui a l'air de dater du livre de Monsieur VON NEUMAN et de son collaborateur.

J'essaierai aujourd'hui de vous dire comment du point de vue de l'analyse, qui a tous les caractères d'un jeu, nous pouvons approcher ce qu'il en est de ce registre. Le jeu est quelque chose qui, de ses formes les plus simples, jusqu'à ses plus élaborées, se présente comme la substitution à la dialectique de ces trois termes, d'une simplification qui, d'abord, l'institue en système clos.

Le propre du jeu c'est toujours, même quand elle est masquée, une règle, une règle qui en exclut comme interdit, ce point qui est justement, celui qu'au niveau du sexe, je vous désigne comme le point d'accès impossible, autrement dit, le point où le réel se définit comme l'impossible.

Le jeu réduit ce cercle au rapport du sujet au savoir, ce rapport a un sens et ne peut en avoir qu'un seul, c'est celui de l'attente. Le sujet attend sa place dans le savoir. Le jeu est toujours du rapport d'une tension, d'un éloignement, par où le sujet s'institue, à distance de ce qui existe déjà, quelque part comme savoir.

Si, dans le temps - je croyais encore que quelque chose se jouait - j'ai fait s'exercer, pendant au moins un trimestre, le petit troupeau dont je tenais alors la houlette au jeu de pair et impair, c'était pour tâcher de leur faire passer cette vérité dans les veines. Celui qui tient les billes, sait si leur nombre est pair ou impair. Peu importe qu'il le sache ou non d'ailleurs : il y a dans sa main savoir, et la passion du jeu surgit de ce que, en face, je m'institue comme sujet qui va savoir.

Sous quelque forme que ce soit : d'un enjeu ou des billes elles-mêmes, la réalité qui prend sa place,

perd ce qui, dans ce triangle, dans ce tri-pôle, est l'impossible à savoir mais qui, rabattu dans le jeu, parce qu'exclus dans cet impossible, devient la pure et simple réalité de l'enjeu. L'enjeu c'est en quelque sorte ce qui masque le risque.
Rien, en fin de compte, n'est plus contraire au risque que le jeu. Le jeu encapuchonne le risque, et la preuve c'est que les premiers pas de la théorie des jeux - qui se sont faits, non pas au niveau de VON NEUMAN mais au niveau de Pascal - commencent par la théorie du partage, ce qui veut dire, qu'à chaque moment d'un jeu, un partage équitable et concevable de ce qui est en jeu, un calcul des espérances est possible, qui fait que d'arrêter un jeu dans le milieu, ce n'est pas simplement que chacun des joueurs retire sa mise, ce qui serait injuste, c'est que la mise soit partagée en fonction de - ce qui est énorme à énoncer, et qui pourtant, donne la structure même de ce dont il s'agit - en fonction du calcul des espérances des joueurs.
Je n'entrerai pas dans le détail de ce dont il s'agit ici, me contentant de vous renvoyer aux opuscules fondamentaux qui en la matière, de Pascal et d'ailleurs, ont fait loi, et pour les meilleures raisons, depuis.
Qu'est-ce à dire ? Sinon que, pour nous, dont les voies sont frayées par cette théorie des jeux où se démontre que ce qu'on appelle stratégie est quelque chose qui nous montre que ce qui est parfaitement calculable, ce qui, dans un nombre de cas assez étendus pour que ceci fasse départ à toute élaboration concernant l'exercice des jeux dans un nombre assez grand de cas, connue la connotation des coups possibles pour un joueur avec l'ensemble des coups possibles pour l'autre, il y a un point, nommé point de selle, comme on dit selle d'un cheval, où se recoupe comme étant strictement identiques, ce que doivent jouer les deux joueurs pour avoir ensemble et en tout cas, le minimum de perte, montrant que la nature du jeu, est loin d'être de pure et simple opposition entre les joueurs mais, au départ, dans sa compréhensibilité même, possibilité au contraire d'accord.

Ce qu'en tout jeu cherche le joueur - le joueur comme personne - est toujours quelque chose qui comporte cette conjonction comme telle de deux sujets, et le véritable enjeu de l'affaire, c'est ce joueur, sujet divisé, en tant qu'il y intervient lui-même comme enjeu au titre de ce petit objet, de ce résidu que nous connaissons bien nous autres analystes, sous la forme de cet objet auquel j'ai donné le nom d'une petite lettre, de la première.
S'il est quelque chose qui supporte toute activité de jeu, c'est ce quelque chose qui se produit de la rencontre du sujet divisé en tant qu'il est sujet, avec ce quelque chose par quoi le joueur se fait lui-même le déchet de quelque chose qui s'est joué ailleurs, le ailleurs à tout risque, le ailleurs d'où il est tombé du désir de ses parents, et là précisément le point dont il se détourne en allant chercher à l'opposé, ce rapport d'un sujet à un savoir et pour vous imager - sous la forme la plus rudimentaire le caractère fondé que je vous indique, comme étant dans le jeu radicalement le rapport d'un sujet à un savoir - je vous évoquerai une image, pour moi, particulièrement frappante, celle d'une petite fille qui, vers l'âge de trois ans, avait trouvé ce jeu, dans un exercice dont ce n'était point par hasard, que ce fût celui de venir embrasser son père, qui consistait à aller à l'autre bout de la pièce, et à s'approcher à pas lents, à mesure plus précipités, en scandant cette avancée de ces trois mots :

« ça va arriver, ça va arriver, ça va arriver ! »

Telle l'image fondamentale où est incluse tout ce qu'on appelle, dans sa diversité, activité ludique jusqu'à ses formes les plus complexes, et les plus ordonnées, isolement du système au moyen d'une règle où se détermine l'entrée et la sortie du jeu, à l'intérieur du jeu lui-même, le sujet dans ce qu'il a de réel, et de réel impossible à atteindre, matérialisé, si je puis dire, dans l'enjeu. Et c'est en quoi le jeu est la forme propice, exemplaire, isolation isolable de la spécification du désir ; le désir n'étant rien d'autre que l'apparition de cet enjeu, de ce (a) qu'est l'être du joueur, dans

l'intervalle d'un sujet divisé entre son manque et son savoir. Observez que dans ce jeu, si la réalité est réduite à sa forme de déchet du sexe, à sa forme insexuée, l'autre bénéfice du jeu, est que le rapport de vérité y est - en raison même de la suppression de ce pôle de réalité comme impossible - la relation de vérité est supprimée.
On peut se demander en tout sens ce qu'il en est de la vérité de la science avant qu'elle s'affirme. On peut se demander ce qu'il en est de l'inconscient avant que je ne l'interprète, et le propre du jeu, c'est que, avant qu'on joue, personne ne sait ce qu'il en va sortir. C'est là le rapport du jeu au fantasme. Le jeu est un fantasme rendu inoffensif et conservé dans sa structure.
Ces remarques sont essentielles, à introduire ce que je désire articuler pour vous aujourd'hui, à savoir ce qu'il en est du jeu de l'analyse, si tant est que, comme elle en a tous les caractères, l'analyse est un jeu parce qu'elle se poursuit à l'intérieur d'une règle, et dont il s'agit de savoir comment l'analyste a à mener ce jeu, pour savoir aussi quelles sont les propriétés exigibles de sa position pour qu'il la mène à cette opération d'une façon correcte.
Disons d'abord à quoi nous sert ce schéma. A nous dire, ce que sans doute nous savons, mais que nous sommes loin d'articuler dans tous les cas, et ceci même s'en explique, ce schéma, c'est que dans une analyse, il y a, en apparence, deux joueurs : ces joueurs, dont j'ai essayé d'articuler pour vous le rapport comme un rapport de malentendu, puisque, de la place qu'occupe un des joueurs, l'autre qui est le sujet, est le sujet supposé savoir, alors que si vous faites confiance à mon articulation schématique, le sujet - si nous pouvons parler de ce pôle dans sa constitution pure - le sujet ne s'isole, que de se retirer de tout soupçon de savoir.
Le rapport d'un de ses pôles au pôle du sujet est un rapport de *fallace*, et c'est aussi en cela qu'il s'approche du jeu ; le sujet supposé savoir fait la conjonction de ce pôle du sujet au pôle du savoir, dont le sujet a d'abord à savoir qu'au niveau du savoir il n'a pas à supposer de sujet puisque c'est l'inconscient.

Qu'est-ce qu'il résulte de cela ? A nous en tenir à ces deux pôles, c'est que, du point de vue du jeu, ça fait peut-être deux joueurs, au sens où dans la théorie des jeux de Monsieur VON NEUMAN, ce qu'on appelle joueurs ce sont de simples agents, lesquels agents se distinguent l'un de l'autre simplement par un ordre de préférence.
Mais le fait même que ces agents, dans les cas que j'évoquais tout à l'heure puissent s'accorder, sans même se connaître, sur la simple feuille de papier qu'utilise Monsieur VON NEUMAN, pour démontrer qu'ils n'ont tous les deux, qu'un seul et même coup à jouer, prouvent qu'ils sont parfaitement compatibles à indiquer la même personne.
Et d'un certain point de vue et jusqu'à une certaine limite, si l'analyste, dans sa position pure, originelle, n'en a pas d'autre que celle du sujet telle que je la définis cartésiennement, mettant celui qui, en tout cas, s'affirme, même s'il ne sait rien - il est celui qui ne sait rien et que ceci suffit parfaitement à assurer sa position - en face de l'autre joueur, qui sait sans doute, mais ne sait pas qu'il sait. Il est bien clair que ces deux pôles peuvent très valablement constituer, jusqu'à un certain point une même personne, si nous définissons la personne non pas par cette référence mais par l'intérêt commun, et l'intérêt commun c'est ce qu'on appelle la guérison. La guérison qu'est-ce que ça veut dire ? Exactement ce qui arrive à quelque point possible où Pascal arrête le jeu, et peut faire à ce moment la répartition des mises d'une façon, pour les deux, satisfaisante. La guérison n'a absolument pas d'autre sens que cette répartition des enjeux à un point quelconque du processus si nous partons de l'idée que, jusqu'à un certain point, sujet et savoir sont parfaitement faits pour s'entendre, c'est ce que tous les analystes, de l'école de la psychanalyse d'aujourd'hui, appellent, dans ce faux langage emprunté à la psychologie, l'alliance avec la partie saine du moi. Autrement dit, trompons-nous ensemble. S'il y a quelque chose que j'essaie de réintroduire, qui permette à l'analyste d'aboutir à autre chose qu'à une identification du sujet indéterminé au sujet supposé savoir, c'est à dire au sujet de la

tromperie, c'est dans la mesure, où je rappelle ce que même ceux qui ont cette théorie savent en pratique : c'est qu'il y a un troisième joueur, et que le troisième joueur s'appelle la réalité de la différence sexuelle.
C'est parce que, devant cette réalité de la différence sexuelle, le sujet qui sait,(qui n'est pas l'analyste mais l'analysé) s'est depuis longtemps constitué dans son propre jeu - celui qui a duré, commencé et culminé, jusqu'à l'analyse nécessaire - de deux sujets : sujet divisé (d'un côté en sujet et de l'autre côté en savoir, mais pas ensemble) et de ce quelque chose par quoi il ne peut s'appréhender que comme chu et déchu de la réalité dont il ne veut ni ne peut rien savoir, dans ce qui fait que toujours l'homme a à fuir l'impossible de la réalité, dans ce quelque chose qui en est le supplément ludique et en même temps la défense, ce quelque chose que nous connaissions sous la forme de ce qui se révèle dans le fantasme, ce quelque chose en tant que la psychose en est la mise en jeu, du sujet sous la forme de cet objet de la relation d'objet, mise en jeu entre les deux termes subjectifs opposés du sujet et du savoir inconscient, cette substitution du (a), de l'objet de déchet, de l'objet de chute, à ce dont il s'agit, la réalité de la relation sexuelle, c'est là ce qui donne sa loi à ce rapport de l'analyste à l'analysé, en ce sens que loin qu'il ait à se contenter de quelque répartition équitable des enjeux, il a affaire à quelque chose, où il se trouve bien dans une position d'opposition à son partenaire.
Comme dans tous les cas où il n'y a pas dans le jeu de solution d'accord, il a affaire à un partenaire sur la défensive mais dont la défensive est dangereuse et prévalente en ceci que contrairement à ce que beaucoup s'imaginent, cette défensive n'est pas dirigée contre lui, l'analyste, ce qui fait sa force, c'est qu'elle est dirigée contre l'autre pôle, celui de la réalité sexuelle.
Elle est imbattable justement en ceci, que n'y ayant de ce fait pas de solution, la ruse du meneur du jeu, si l'analyste peut mériter ce nom, ne peut être que de ceci, d'en faire aboutir, d'en dégager, de cette défensive, une forme toujours plus pure.

Et c'est cela qui est le désir de l'analyste dans l'opération. Amener le patient à son fantasme originel, ce n'est rien lui apprendre, c'est apprendre de lui comment faire.
L'objet(a) et son rapport dans un cas déterminé à la division du sujet, c'est le patient qui sait y faire. Et nous sommes à la place du résultat dans la mesure où nous le favorisons. L'analyse est le lieu où se vérifie d'une façon radicale parce qu'elle en montre, la superposition stricte, que le désir est le désir de l'autre, non pas parce qu'au patient est dicté le désir de l'analyste, mais parce que l'analyste se fait le désir du patient.
C'est ce qui vous est exprimé par le petit triangle en rouge, qui vous montre dans quel espace virtuel du côté de l'autre, lieu occupé par l'analyste, se situe le point de désir, c'est à dire aux pôles strictement opposés, au lieu où gît l'impossible de la réalité du sexe.
Or, c'est là, que gît le suprême de la ruse analytique, et c'est seulement là qu'elle peut être rejointe, c'est seulement dans cette visée et dans la mesure où l'analyste y est absolument assoupli, que peut passer quelque chose de ce qui constitue, à proprement parler, le seul gain concevable.
C'est seulement au point - où va au maximum ce qui fait que le savoir se constitue comme le garde (mais entendez le au sens de servant) que ce refus de la réalité sexuelle, de cette plus intime aïdos, de cette pudeur radicale - c'est justement en ce point, que cette pudeur peut se trahir.
C'est que cette garde soit porté à son point le plus parfait, qui peut laisser passer quelque chose d'un manque de garde, car cette réalité du sexe, elle, elle n'est pas supposée savoir.
Et c'est là que je laisserai oscillante la question des dernières positions subjectives.
Sait-elle ou ne sait-elle pas, cette suprême pudeur? Il y a ceux qui y croient, qu'elle sait. Mais comment savoir ce qu'elle sait, sinon à ce niveau de l'Autre, où va surgir l'ombre de ce signifiant tout puissant, de ce non suprême de l'omniscient qui a toujours été le piège, le lieu élu de la capture, pour ceux qui ont besoin de croire, comme chacun sait ce que cela

veut dire « y croire », ça peut vouloir dire, ça veut toujours dire - les gens mêmes qui croient l'affirment et le disent, c'est la théorie fidéiste - on ne peut croire que ce dont on n'est pas sûr. Ceux qui sont sûrs, eh bien, justement, n'y croient pas, ils ne croient pas à l'Autre, ils sont sûrs de la chose : ceux-là, ce sont les psychotiques. Et c'est pourquoi il est parfaitement possible, contrairement à ce que quelqu'un de cette Ecole a écrit à propos de l'histoire de la folie de Michel Foucault - auquel on ne peut reprocher qu'une chose, c'est de ne pas donner de la psychose cette formulation, faute d'avoir assisté à mon séminaire sur le Président Schreber - il y a un discours parfaitement cohérent de la folie, il se distingue en ceci qu'il est sûr que la chose. Je vous laisserai en ce point - il est deux heures - où je vous ai mené aujourd'hui.

Que doit être, que peut-il être ce désir de l'analyste, pour se tenir à la fois en ce point de suprême complicité, complicité ouverte, ouverte à quoi (?) à la surprise, l'opposé de cette attente où se constitue le jeu en soi : le jeu comme tel, c'est l'inattendu. L'inattendu n'est pas le risque. On se prépare à l'inattendu. L'inattendu, même, si vous me permettez un instant de revenir sur cette ébauche de structuration para-eulérienne que j'ai essayé de vous donner comme nécessaire au moins à certains concepts, à savoir le huit inversé, portioncule dont le champ externe est cette bande de Moebius qui doit nécessairement la traverser, la portioncule, vous verrez que l'inattendu y trouve son application, admirable. Car qu'est-ce que l'inattendu sinon ce qui se révèle comme étant déjà attendu mais seulement quand il arrive. L'inattendu, en fait, traverse le champ de l'attendu. Autour de ce jeu de l'attente - et faisant face à l'angoisse, comme Freud lui-même, dans des textes fondamentaux sur ce thème l'a formulé - autour de ce champ de l'attente, nous devons décrire le statut de ce qu'il en est du désir de l'analyste. C'est ce que je reprendrai dans 15 jours puisque la prochaine fois, nous aurons un séminaire fermé.

Retour

26 Mai 1965 Retour

Dans ces premiers pas de mon séminaire fermé, il est obligé, bien sûr, que les choses ne prennent pas tout de suite, ni leur forme, ni leur style, ni leur méthode et que certaines choses restent en suspens. Notre ami LECLAIRE a trouvé dommage qu'il n'y ait eu ici aucune réponse. Je veux dire publique, à ce qu'a écrit MILLER et dont le texte a été mis à la disposition de tous.
Alors, je donne d'abord la parole à LECLAIRE qui va apporter à ce propos quelques remarques qui n'auront pas simplement l'intérêt protocolaire de marquer le coup de l'importance de ce texte de MILLER et d'y apporter une réponse proprement analytique.
Cette intervention de LECLAIRE va être brève. MILLER lui répondra s'il le juge bon et opportun. Ça ne doit pas non plus trop mordre sur l'ensemble de notre séance d'aujourd'hui qui, je vous le rappelle, est consacrée à l'attention que j'ai demandé qu'on porte au texte du Sophiste et sur lequel interviendront, en deux communications aussi nourries, - donc nous avons un très lourd programme - AUDOUARD d'abord, KAUFMANN ensuite.

LECLAIRE

Je vais essayer d'être bref, et néanmoins de répondre à MILLER, c'est-à-dire, pour annoncer tout de suite la couleur, de tenter de dire en quoi la position du psychanalyste est irréductible à toute autre et je dirai même plus, non seulement irréductible mais peut-être, à proprement parler, inconcevable.
Je le ferai en prenant appui sur le texte de MILLER, du 24 Février et plus précisément encore, sur ce qui en fait la fascinante perfection.

Dans sa passionnante entreprise d'interroger les fondements de la logique, de la logique qu'il nomme logicienne, et de rassembler dans l'œuvre de LACAN les éléments d'une logique du signifiant, MILLER en arrive à nous présenter un très merveilleux discours et je ne lui dissimulerai pas la satisfaction que j'ai eu à le lire, puisque les circonstances ne m'avaient pas donné l'occasion de l'entendre.
L'essai de MILLER a, je crois, le souci d'être, comme son objet, un discours logique ou même archéologique, comme il le dit, et surtout un discours susceptible de comprendre, l'autre discours, le discours issu de l'expérience analytique.
Or, pour en venir à un tel discours, celui que MILLER a tenté de tenir, il faut si je puis dire, tenir ferme le point qui, justement rend possible, l'articulation d'un discours logique, c'est-à-dire ce point qui nous est par lui-même présenté comme le point faible autant que le point crucial de tout discours, à savoir le point de suture.
Il faut comprendre, nous rappelle MILLER, que la fonction de suturation, n'est pas particulière au philosophe. Il importe que vous soyez persuadés, nous rappelle-t—il, insiste-t-il même, que le logicien, comme le linguiste, à son niveau suture.
J'en suis bien persuadé. Il est clair que MILLER, lui aussi logicien, ou archéologue, lui aussi suture.
Mais voilà justement où est la différence.
L'analyste, lui, quoi qu'il en ait, et même quand il tente de discourir sur l'analyse, l'analyste ne suture pas, ou tout au moins, il devrait s'efforcer, comment dire, de se garder de cette passion.
Je pourrai m'arrêter là. Ce serait évidemment la forme la plus brève. Néanmoins, je voudrais essayer d'argumenter un petit peu plus. Suture, c'est vite dit. De quoi s'agit-il au juste ? En quoi consiste ce point de suture dont il est fait état ?
L'une des propositions soulignées dans le texte de MILLER qui constitue l'un des axes, l'un des pivots, est celle-ci : c'est dans l'énoncé décisif que le nombre assigné au concept de la non-identité à soi est zéro, que se suture le discours logique.
Loin de moi l'idée de contester l'importance de cette remarque. Bien au contraire, elle est utile à

l'analyste autant qu'au logicien. Mais, je voudrais aller plus loin et interroger l'intérêt de MILLER pour le concept de la non-identité à soi. Dans son texte, l'introduction de ce concept de la non-identité à soi succède à celui, non moins fondamental, du concept de l'identité à soi qui est avancé à propos de FREGE mais en évoquant la proposition de LEIBNIZ, à savoir :

« identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde »

et que c'est à partir de là que l'on en arrive à cette autre proposition soulignée dans le texte de MILLER à savoir :

« La vérité est que chaque chose est identique à soi ».

J'ai bien pris soin dans ce texte, de reprendre là aussi la question de la chose. Qu'est-ce que c'était que cette chose identique à soi ? MILLER ne passe pas cela sous silence, bien au contraire. Il nous, précise, essaie de nous préciser, dans les pages 6 et 7, les rapports du concept, de l'objet et de la chose, l'objet - je résume peut-être — c'est la chose en tant qu'elle est une, et le concept est ce qui subsume, - si j'ai bien compris - l'existence de l'objet.
Chaque chose est identique à soi ce qui permet à l'objet, à la chose en tant qu'une, de tomber sous un concept. C'est là une proposition qu'il nous dit pivotale. Identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde. Il faut que la chose soit identique à elle même pour que la vérité soit sauve, et là nous trouverons, je pense, ce qui fait l'accent, le souci le plus important de ce texte, à savoir, sauver la vérité.
Là encore, ce n'est pas nécessairement un souci qui soit radicalement étranger à l'analyste. Mais je pense que ce n'est pas un souci essentiel, ni surtout son unique souci. Je vous ai dit : l'analyste, lui,

ne suture pas. Il n'a pas le même souci. Il n'a pas nécessairement le souci de sauver la vérité.
Dans la proposition, « la vérité est : chaque chose est identique à soi » l'analyste dirait volontiers, moi au moins, la vérité est aussi . Mais la réalité est aussi. Et la réalité, pour l'analyste, c'est d'envisager la chose en tant qu'elle n'est pas une, d'envisager la possibilité du non identique à soi.
Je ne dis pas que MILLER ne le fasse pas. Mais il le fait, en bloquant tout de suite, le non-identique à soi, le concept du non-identique à soi, par le signifiant, par le nombre zéro. Je vais essayer de me faire comprendre d'une façon un petit peu plus vivante. Si l'on renonce, pour un temps, au sauvetage de la vérité, de la vérité avec un grand V, qu'est-ce qui apparaît ? Ce qui apparaît, c'est la différence radicale, autrement dit, la différence sexuelle, la différence des sexes.
Nous pouvons en trouver une référence extrêmement précise dans l'œuvre de Freud. Au moment où discutant de la réalité de la scène primitive, à propos de l'observation de l'Homme aux loups, il s'intéresse à la problématique de la castration, dans ses rapports avec l'érotisme anal, il lui vient cette expression curieuse d'un concept inconscient. Il s'en excuse, il ne sait pas très bien d'où ça vient. Ça lui vient de l'inconscient, il propose un concept inconscient, Et de quoi s'agit-il dans ce concept inconscient ?
Il s'agit certes, d'une unité, d'une unité qui est le concept mais d'une unité qui recouvre des choses non identiques à elles-mêmes, qui recouvre dans son exemple, les fèces l'enfant ou le pénis, pourquoi pas d'ailleurs le doigt, le doigt coupé ou le petit bouton sur le nez, voire le nez. Nous avons l'introduction d'un concept inconscient, la notion de concept inconscient et, dans le premier exemple de Freud qui lui vient, une petite chose pouvant être séparée du corps mais précisément une petite chose disons, indifférente, qui n'est pas en elle-même singulière. Est-ce que nous avons là le concept ou la réalité d'une chose non identique à elle-même, je n'irai pas jusqu'à le prétendre, je voudrais simplement, en revenant cette fois à l'expérience de l'analyse, vous donner un autre exemple d'un de ces

cas où l'on pourrait être embarrassé de ces références de l'identité à soi, de la non-identité à soi, fondamentales.
Ainsi, toujours dans l'expérience de L'Homme aux loups, il y a beaucoup de moments où son expérience pivote, chavire, où quelque chose change radicalement.
Dans le supplément à l'histoire d'une névrose infantile, que nous donne Ruthman BRUNSWIG, elle signale textuellement l'un de ces moments où le monde pivote autour de son axe, où la structure du monde, l'ordre du monde semble s'évanouir. C'est au moment où, inquiet de la présence de ce bouton sur son nez, l'homme aux loups ayant interrogé un dermatologiste, s'entend dire qu'il n'y a rien à faire, ce bouton restera le même, il ne changera pas, il n'y a rien à faire, il n'y a pas à le soigner ni à l'enlever.
Vous me direz, ce bouton c'est donc bien justement une de ces choses, comme ça, qui se trouve coïncider avec elle-même. Est-ce dire qu'elle est identique, qu'elle peut être repérée comme identique. Je ne le pense pas du tout. La preuve c'est qu'il va voir un autre dermatologiste, se fait enlever le bouton, éprouve d'ailleurs une extase aiguë au moment où ce bouton est enlevé. Il en est soulagé pour un temps. Le voile, de nouveau, qui le séparait du monde se déchire et il est de nouveau présent au monde.
Mais, bien entendu, cela ne dure pas. Et ce qui remplace le bouton, c'est un trou. Et, bien entendu, sa préoccupation délirante - enfin le délire n'est pas fait pour nous effrayer - va être ce qu'on va pouvoir faire de ce trou, de cette cicatrice, de cette petite raie, on ne la voit pas, mais lui, qui a son miroir et qui regarde constamment son nez, voit ce trou.
Le moment décisif - un autre moment décisif, qui, cette fois le décide à commencer une nouvelle tranche d'analyse - c'est quand il lui est dit que les cicatrices ne disparaissent jamais.
Là encore, c'est la même chose, qu'il s'agisse du bouton ou de la cicatrice du bouton : choses différentes, ce sont pourtant les mêmes choses. Pour lui aussi, là, le monde pivote autour de son axe, il

ne peut plus vivre ainsi, c'est tout à fait insupportable.
Dans la formulation que nous propose MILLER et qui, je dois dire, m'a beaucoup servi pour ma réflexion, je pense qu'il manque peut-être un passage sur la problématique, disons de l'identité des zéros.
Qu'est-ce qui fait qu'un zéro ressemble à un autre zéro quand on se rend compte, tout au moins, que le concept du zéro est précisément ce qui ressemble le plus et que c'est là que nous trouvons l'essentiel de l'identité quand quelque chose de l'ordre du zéro apparaît.
Pourquoi ? Mais parce que, justement, il nous présente cette différence radicale. Lorsque je dis que l'analyste ne suture pas, c'est parce qu'il est nécessaire, dans son expérience, que même le zéro ne lui serve pas à lui cacher cette vérité d'une différence radicale, c'est-à-dire en dernière analyse, ou en réalité ultime, de la réalité sexuelle.
Car, qu'est-ce qu'il voit, s'il ne suture pas ? Qu'est-ce qu'il peut voir ? Il peut voir justement, cette différence radicale, la réalité du sexe sous-tendue par la fondamentale castration.
Il peut envisager l'énigme de la génération. Non seulement celle de l'engendrement, de la suite des nombres, mais de la génération des hommes. Et il peut - peut-être - entrevoir alors la vérité d'un côté qui est, très exactement, celui de la mort.
Autrement dit, je ne pense pas que l'analyste, d'aucune façon, puisse se situer fondamentalement par rapport à la vérité.
C'est une de ces différences, c'est une de ces dimensions. Pour lui est tout aussi important la dimension du leurre ou de la tromperie sans que pour autant, d'ailleurs, il privilégie l'autre comme on dit a-logique. on pourrait dire que le domaine de l'analyste est plutôt un domaine nécessairement a-véridique, tout au moins dans son exercice.
L'analyste se refuse à suturer, vous ai-je dit. En fait, il ne construit pas un discours, même quand il parle.
Fondamentalement et c'est en cela que la position de l'analyste est irréductible, l'analyste est à

l'écoute. Et tout ce qu'on dit à l'analyste, y compris les discours qu'on entend, peuvent l'éclairer. Il est à l'écoute de quoi ? Il est à l'écoute du discours de son patient et que, dans le discours de son patient, ce qui l'intéresse, c'est précisément de savoir comment s'est ficelé pour lui, ce point de suture, comment est ficelé pour le patient, pour le discours de son patient, ce point particulier de suture, où nécessairement en effet, se suture un discours logique.
En ce sens, tout ce que nous apporte MILLER, nous est extrêmement précieux. Si MILLER - et il nous le dit dans sa très plaisante introduction - se situe, lui, pour nous parler, en un point d'une topologie à deux dimensions, ni ouverte ni fermée, donc ni dehors, ni dedans, c'est d'accord, et qui plus est, qu'il l'occupe, nous lui en donnons acte, soit, mais l'analyste, lui, même quand il parle ou quand il s'efforce de parler, toujours à l'écoute du discours de l'autre, eh bien, il est plutôt comme le sujet du discours lacanien, c'est-à-dire qu'il n'a pas de place et ne peut pas en avoir. Il serait du côté de la vérité de la mort ou du côté du sujet, c'est-à-dire nécessairement évanescent, sans place, sans occuper jamais véritablement aucune place.
Je conçois que cette position ou cette non-position de l'analyste puisse donner le vertige au logicien, au passionné de vérité. Car il est en effet le témoin, dans son action, de cette différence, elle aussi radicale, entre disons un suturant, entre un désirant suturé et un qui se refuse à suturer, un non-suturant, un « désirant ne pas suturer ». Je sais bien que d'une certaine façon cette position est insupportable, mais je crois que, quoi qu'on en fasse, nous n'en avons pas fini - et vous non plus MILLER, vous n'en avez pas fini - de tenter de mettre, ou comme on dit de remettre, l'analyste à sa place. Heureusement d'ailleurs. Car qu'il s'y mette tout seul - ça arrive par lassitude - ou qu'on tente de l'y contraindre, une seule chose est sûre : le jour où l'analyste sera à sa place, il n'y aura plus d'analyse.

LACAN

Je n'indiquerai pas ici, je ne rappellerai pas que les choses que j'ai amorcées dans les deux derniers cours, sont évidemment de nature à donner certaines indications déjà en avance sur les questions que pose ici, d'une façon fort pertinente, LECLAIRE.
Je n'ai pas eu le temps d'accorder les violons, si je puis dire avant […] ceci lié à nos travaux à chacun. MILLER a été très occupé ces dernières semaines. Ceci fait que je n'ai pas pu accorder toute l'importance que j'aurai du au dessein de LECLAIRE de parler. MILLER est donc libre actuellement, puisqu'il n'a aucune communication antérieure de répondre maintenant ou d'atermoyer sa réponse. Pour qu'elle ne soit pas trop loin, même à l'occasion, je suis prêt à lui donner la parole au début de la prochaine réunion ici, du prochain cours, qui tout simplement sera mis à la place de nos entretiens.
Est-ce que vous voulez répondre, en d'autres termes, dans huit jours ou voulez-vous répondre tout de suite MILLER ?

MILLER

Dans huit jours m'arrangerait beaucoup mieux.

LACAN

Je le conçois. Eh bien, il n'y aucun lieu que vous improvisiez sur des propositions qui ont été avancées et qui méritent un très très sérieux examen. Donc vous aurez la parole le premier. Je donne immédiatement la parole à AUDOUARD.

AUDOUARD

Oui
C'est entendu,
C'est ainsi
D'accord
Indubitablement
Parfaitement
Evidemment,
Tu dis le vrai»
Dis toujours
Qu'en dis-tu
C'est tout à fait mon avis.

Voilà les paroles de Théétète, ce bienheureux jeune homme, choisi dans ton cercle, Ô SOCRATE, pour faire écho au discours maïeutique de l'étranger, offrir en réplique son désir au désir de l'étranger.
C'est un drôle de bienheureux jeune homme dont me voici contraint aujourd'hui de tenir le rôle devant vous, pris que je suis à l'hameçon du Maître avant de l'être à celui du questionneur.
Ne pensez-vous pas irrésistiblement - à entendre ainsi s'ouvrir et se refermer comme un clapet la bouche de Théétète - à la succion de l'air par le poisson qui s'asphyxie dans la main du pêcheur. Un étranger arrive dans le cercle auquel SOCRATE a donné rendez-vous la veille. Il vient d'Elée, d'auprès les disciples de PARMENIDE et ZENON. De nos jours, il nous viendrait sûrement des U.S.A. Peut-être est-il aujourd'hui parmi nous ? Peut-être est-il aujourd'hui en nous, pourquoi pas ?
Cet autre viendrait en notre cercle nous interroger sur le sophisme qui a mis la vérité dans de beaux draps, depuis qu'il lui a fait perdre ses bases mêmes, d'être référé à la vérité. La preuve, le début du dialogue de PLATON nous l'administre sans nous le dire. Personne ne saura en effet qui - dans ce dialogue concernant le pêcheur à la ligne - est le poisson et qui est le pêcheur.

La bouche de Théétète s'ouvre et se ferme sur l'hameçon tendu par l'étranger mais l'étranger est bien plutôt le poisson puisque l'entreprise de son discours est d'échapper aux rets tendus par le sophiste. Mais le sophiste lui-même, n'est-ce pas lui qu'il faut saisir et prendre dans la nasse, en le pêchant au fil des dichotomies grâce auxquelles on atteindra enfin sa définition ? Où est donc passé le pêcheur ? Suivant le point de vue qu'on adopte, Théétète le poisson, pêchera après coup dans la bouche de l'étranger la vérité qu'il veut saisir. Ou bien l'étranger pêchera, dans l'accord de Théétète la reddition du sophiste. Ou ne serait-ce pas plutôt que le sophiste ait pêché à force d'appât les deux qui parlent de lui puisque en fin de compte, l'étranger et Théétète vont se prendre au jeu d'un énorme sophisme qui consistera à utiliser d'entrée de jeu, comme base essentielle de leur rencontre, cela même qu'ils cherchent à obtenir dans leur rencontre, que la participation, la communauté, la […] donne, dans le jeu de ce qui est, et de ce qui est autre, un statut recevable au phantasma , au simulacre, dont le sophiste soutient que c'est purement et simplement du non-être.
Mais de même que le poisson est le véritable pêcheur, que le pêcheur se fait plutôt le poisson de son poisson, que le pécheur passe dans le poisson et le poisson dans le pêcheur, de même, vous allez le reconnaître, la méthode grâce à laquelle l'étranger va poursuivre la définition du sophiste - qui s'appelle la dichotomie - fait passer ce qui était d'abord prédicat en sujet, posant d'abord de ce fait un sujet dont on ne sait plus quoi faire puisqu'il reste à l'origine, indépendant des sujets et des prédicats qu'il a engendrés.
Ce sujet - qui est d'abord le pêcheur à la ligne et qui ensuite va devenir le sophiste - je vous l'illustre par une référence au texte :

L'Etranger : que pourrions-nous donc proposer de facile à connaître et de simple tout en comportant une définition non moins difficile que ne ferait n'importe quel sujet plus considérable ? Le pêcheur à la ligne, par exemple, n'est-ce pas là un sujet

notoire et qui ne réclame point une trop grande attention ?

Théétète - Si.

L'Etranger - Et pourtant, dans la méthode qu'il comporte dans sa définition : nous ne manquerons point, j'espère, de trouver profit pour le dessein que nous poursuivons.

Théétète (le bienheureux Jeune homme) - Ce serait excellent.

L'Etranger - Eh bien, voici par où nous l'aborderons. Est-ce un art ? Ou sinon un art quelque autre faculté que nous lui reconnaîtrons.

Théétète — le dénier, hélas, serait la réponse la moins admissible

L'Etranger - Mais tout ce qui est vraiment art se résume en somme sous deux formes.

Théétète — lesquelles ?

L'Etranger — l'agriculture et tous les soins consacrés à l'entretien des corps mortels. Tout travail relatif à ce qui est composé, façonné et compris sous le nom d'objet mobilier, l'imitation enfin. Tout cet ensemble n'a-t-il pas vraiment droit à une appellation unique ?

Théétète — Comment cela ? Quelle appellation ?

L'Etranger — Pour tout ce que, d'un non-être antérieur ramène postérieurement à l'être, amener c'est produire. Etre amené c'est, pouvons-nous dire, être produit.

Théétète — Bien

L'Etranger - Or, ce pouvoir est propre à tous les arts que nous venons d'énumérer.

Théétète - En effet.

L'Etranger — production, voilà donc l'appellation sous laquelle il les faut rassembler.

Théétète - Soit,

L'Etranger — Après cela vient tout ce qui a forme de discipline et de connaissances, puis de gain pécuniaire, de lutte, de chasse, rien de tout cela ne se fabrique en effet, c'est du préexistant, du déjà produit que tantôt on y capture par la parole ou l'action, tantôt on le défend contre qui le veut capturer, le mieux serait donc, en somme, de réunir ensemble toutes ces parties sous le nom d'art d'acquisition.

Théétète — Oui, cela serait bien en effet,

L'Etranger — acquisition et production embrassant ainsi l'ensemble des arts, sous quel titre devons-nous, Théétète, placer l'art du pêcheur à la ligne ?

Théétète - Quelque part dans l'acquisition, évidemment.

Je ne vais pas vous faire toute la définition dichotomique du pêcheur à la ligne mais pour vous indiquer le style même par lequel on l'obtient et que le commentateur résume comme donc art, ou de production ou d'acquisition, art d'acquisition qui soit par échange ou par capture, art qui, par capture, soit par lutte ou chasse, art qui par chasse soit au genre animé ou au genre inanimé. C'est là, la dichotomie, qui a laissé comme je vous le disais, à l'origine, le vrai sujet. C'est à partir de lui qu'on a commencé à dichotomiser. De même on peut se référer à l'autre série de dichotomies qui va être la chasse aux vivants donc au genre animé, divisé en vivants marcheurs ou nageurs, nageurs qui peuvent voler ou qui restent dans l'eau : c'est alors la pêche qui se fait au moyen de barrages ou en frappant la proie. Or, en fin de compte, dans cette première approximation de la définition du pêcheur à la ligne

et plus loin du sophiste sous quel jour va-t-il se manifester ?
Oyez plutôt : le schéma sera l'art de trier le semblable ou le meilleur par purification. Art de trier le meilleur qui se fera sur des choses corporelles ou spirituelles, plutôt spirituelles. Bon, ou alors art de trier les choses spirituelles et qui sera donc ou correction ou enseignement. Enseignement qui sera donc enseignement des métiers ou éducation. Education qui sera ou admonestation ou réfutation. Mais qu'est-ce donc que l'Etranger veut donc ainsi rejoindre ? Il est déjà là et aussitôt déjà perdu. Ce sophiste, n'est-il pas insaisissable parce qu'il est posé comme pure origine du discours qu'on va tenir à son sujet ? Tout sujet du discours n'est-il pas dérobé aussitôt que le discours commence parce que, enrobé par le discours lui-même ? Or, remarquons-le en passant, le sophiste est justement celui qui se dérobe derrière son discours, ne pouvant le parapher et le rendre vrai par reconnaissance, y enrobant les autres et s'y laissant enrober lui-même. Mais c'est justement contre cela que proteste l'Etranger en montrant le caractère de dévoilement, de purification, de catharsis, de celui qu'il croit être l'éducateur véritable. Je ne puis encore résister à vous lire le passage où l'Etranger essaie de définir cet éducateur véridique ou véritable.
Il parle du sophiste :

« L’Etranger - Les sophistes, donc, posent à leur homme des questions auxquelles nous croyons répondre quelque chose de valable, il ne répond cependant rien qui vaille. Puis vérifiant aisément la vanité d'opinions aussi errantes, il les rassemble dans leur critique, les confronte les unes avec les autres, et par cette confrontation, les démontre, sur les mêmes objets, au même point de vue, sous les mêmes rapports, mutuellement contradictoires. Ce que voyant, les interlocuteurs en conçoivent du mécontentement contre eux-mêmes et des dispositions plus conciliantes envers autrui. Par un tel traitement, tout ce qu'ils avaient sur eux-mêmes d'opinions orgueilleuses et cassantes leur est enlevé : ablation où l'auditeur trouve le plus grand

charme et le patient, le profit le plus durable. Un principe en effet, mon jeune ami inspire ceux qui pratiquent cette méthode purgative, celui-même qui fait dire au médecin du corps que de la nourriture qu'on lui fournit : le corps ne saurait tirer profit tant que les obstacles internes - et autre chose - ne seront évacués. Ils se sont donc faits, à propos de l'âme, la même idée. Elle ne tirera de ce qu'on lui peut ingérer de science aucun bénéfice jusqu'à ce qu'on l'ait soumise à la réfutation et que par cette réfutation, lui faisant honte d'elle-même, on l'ait débarrassée, de l'opinion qui force les voies à l'enseignement, amenée à l'état de pureté manifeste et à croire cette fois, tout juste ce qu'elle sait et pas davantage. »

« Croire, savoir, tout juste ce qu'elle sait et pas davantage » n'est-ce pas ici l'expression la plus frappante, d'une tautologie sur laquelle nous aurons à revenir ? Ici va commencer un cheminement logique auquel je vous prie de donner toute votre attention et dont je ne veux pas donner une illustration trop lourde en me référant sans cesse au texte. Je vous la résume donc :

l°) pour instruire la jeunesse sur toute chose, il faut connaître toute chose.

2°) Or, être omniscient est impossible : c'est donc chez le sophiste, un faux-semblant.

« Eh quoi, quand on affirme qu'on sait tout et qu'on enseignera tout à autrui pour presque rien et presque en un rien de temps, ne faut-il pas penser que ce n'est que par jeu. Ce jeu, c'est la mimétique qui va remplacer la réalité par des imitations et des illusions. »

Ainsi, je cite :

« Ainsi l'homme qui se donne comme capable dans un art unique, de tout produire, nous savons en somme qu'il ne fabriquera que des imitations et des homonymes des réalités. Fort de sa technique de

peintre, il pourra, exhibant de loin ses dessins au plus innocent parmi les jeunes garçons, leur donner l'illusion que tout ce qu'il veut faire, il est parfaitement à même d'en créer la réalité vraie, or, cette imitation peut aussi être assumée par le discours. Alors que nous autres - continue l'étranger - nous sommes par l'expérience venus à bout des phantasma , des illusions. »

Je cite :

« Pour le plus grand nombre de ceux qui entendent dire à cet âge de tels discours, n'est-il pas inévitable, Théétète qu'une suite suffisante d'années s'écoulant, l'avancement en âge, les choses abordées de près, les épreuves qui les contraignent au clair contact des réalités, ne leur fassent changer les opinions reçues alors, trouver petit ce qui leur avait paru grand, difficile ce qui semblait facile, si bien que les simulacres que transportaient les mots s'évanouirent devant les réalités vivantes. »

Théétète, le bon jeune homme répond :

« Oui, du moins, autant qu'à mon âge on en peut juger, mais je pense que moi, je suis encore de ceux qu'une longue distance sépare. »

« Les simulacres que transportent les mots s'évanouissent devant les réalités vivantes »
Est-ce que vous n'entendez pas le psychanalyste désigner à son patient guéri, la fenêtre par laquelle il voit enfin la réalité ? Et par laquelle, si le patient a enfin vraiment compris, il ne manquera pas de se jeter lui-même. En somme, c'est l'Etranger droit venu des U.S.A., c'est-à-dire de nos usages. Ainsi, à la lumière de notre expérience et de notre sagesse et de notre amour de la réalité, nous avons compris que le sophiste, lui, est un magicien, un illusionniste.
Et que fabriquent-il ? Des simulacres, des phantasma . Et qu'est-ce donc que le simulacre ? Eh bien, ce ne sont pas des copies. A la différence de ces dernières, ce sont des constructions qui incluent

l'angle de l'observateur pour que l'illusion se produise du point même où l'observateur se trouve.

Je cite :

L'Etranger - le premier art que je distingue en la mimétique est l'art de copier. Or, on copie le plus fidèlement quand pour parfaire son imitation, on emprunte au modèle ses rapports exacts de longueur, de largeur et de profondeur et que l'on met en outre sur chaque partie les couleurs qui lui conviennent.

Théétète - Eh quoi, est-ce que tout ceux qui imitent n'essaient pas d'en faire autant ?

L'Etranger - Pas ceux du moins qui ont à modeler ou à peindre qu'œuvre de grande envergure. S'il reproduisaient en effet ces beautés avec leurs véritables proportions, tu sais que les parties supérieures nous apparaîtraient trop petites et les parties inférieures, trop grandes puisque nous voyons le: unes de près et les autres de loin.

Théétète - Parfaitement.

L'Etranger - Est-ce que, donnant congé à la vérité, les artistes, en fait, ne sacrifient pas les proportions exactes pour y substituer, dans leurs figures, les proportions qui feront illusion ?

Théétète - Parfaitement.

L'Etranger - Alors, le premier de ces produits, n'est-il pas juste - puisqu'il est fidèlement copié sur l'objet - de l'appeler une copie, eicona ?

Théétète – Si.

L'Etranger - Cette partie de la mimétique ne doit-elle pas s'appeler du nom que nous lui avons précédemment donné, l'art de copier.

Théétète - C'est juste.

L’Etranger - Mais quoi. Ce qui, à des spectateurs correctement placés paraît copier le beau, mais qui, pour des regards capables d'embrasser pleinement de si vastes proportions, perdrait cette prétendue fidélité de copie, comment appeler ce qui simule ainsi la copie et qui ne l'est point, ne sera-ce pas un simulacre ? »

le sophiste fait donc illusion mais du point de vue même où se trouve son interlocuteur. Il crée des représentants de la représentation, des copies du simulacre, des Vorstellungsrepräsentanz. Son art est l'art du fantasme.
C'est là que va s'introduire la question dont on pourrait croire qu'elle est l'essentiel du dialogue : quel statut donner au non-être, à ce qui manque d'être, dans le simulacre ?
Et pourtant, notre manière à nous de l'introduire tendrait plutôt à nous faire penser que ce n'est pas, en réalité sur le statut du non-être que l'accent est posé mais bien sur ce petit écart, ce petit gauchissement de l'image réelle de la copie qui tient au point de vue particulier observé, occupé par l'observateur et qui constitue la possibilité de construire le simulacre, oeuvre du sophiste. Le non-être pose ainsi en vérité et pour nous, la question du sujet parce que si le fantasme est possible, cela vient de la place particulière que le sujet occupe par rapport au Sujet universel et omnivoyant. Nous serions fondés à penser que le dialogue sur le statut du non-être est transposable en un dialogue sur le statut du sujet.

« Eh bien, commençons, dis-moi, ce qui absolument n'est point, avons-nous cette, audace de la proférer en quelque façon ? »

Et Théétète de répondre finement :

« pourquoi pas ?»

Mais l'Etranger suit son infaillible logique dont la vraie faille ne nous apparaîtra que bien plus tard :

« le non-être ne peut s'attribuer à aucun être d'où il suit que sous quelque forme que ce soit, le penser est impossible ».
Mais le « est » est de trop puisque c'est déjà en faire une unité et subsumer l'être sous le concept d'unité. Le sophiste lui, attend, plein d'ironie, que son patient (le mot est de PLATON comme vous l'avez vu) s'embourbe dans cette ornière.

L'Etranger - par conséquent, si nous affirmons qu'il possède(le sophiste) un art du simulacre, user de telles formules sera lui rendre aisée la riposte. Sinon il retournera nos formules contre nous et quand nous l'appellerons faiseur d'images, il nous demandera ce que, au bout du compte, nous appelons image. Il nous faut donc chercher, Théétète, ce qu'on pourra bien répondre à ce gaillard.

Théétète — nous répondrons évidemment par les images des eaux et des miroirs, les images peintes ou gravées et tout autre chose de la sorte.

L'Etranger - Il est clair Théétète que tu n'as jamais rencontré de sophiste.

Théétète -Pourquoi ?

L'Etranger - Il t'aura l'air d'un homme qui ferme les yeux, ou qui n'a point d'yeux du tout.

Théétète — Comment cela ? -

L'Etranger — quand tu lui répondras en ce sens, si tu viens à lui parler de ce qui se forme dans le miroir ou de ce que les mains façonnent, il rira de tes exemples faits pour un homme qui voit. Lui feindra d'ignorer les miroirs et ce qu'il te demandera c'est uniquement ce qu'on doit tirer de ces exemples. Cette ornière donc, c'est que, donnant au sophiste le domaine du simulacre et pour oeuvre la tromperie nous affirmerons que son art est un art d'illusion, que nous dirons alors que notre âme se forme des opinions fausses par l'effet de son art. D'où il suit qu'en notre âme, il y a des êtres qui ne sont pas et des

non-êtres qui sont. Nous nous enferrons dans la contradiction si nous disons que le sophiste réussit son imposture, alors nous disons à ce même moment, que le non-être peut être puisqu'il y réussit et même arrive à le définir. Si nous voulons faire disparaître le non-être il faut faire disparaître le sophiste lui-même et son art. Mais si nous faisons disparaître le sophiste et son art, (eh bien, croyez-moi, si vous le voulez, c'est à cela que PLATON nous introduit ici même) alors l'essentiel est perdu. Pourquoi ? Parce que nous reviendrions, ce faisant au père de nos discours, à PARMENIDE dont l'oracle s'entend toujours :

« non jamais tu ne plieras de force le non-être à être de cette route de recherche, écarte plutôt ta pensée. »

Ce faisant, toute voie vers le parricide, serait fermée, que tout simulacre serait interdit et qu'en fin de compte, pour que le père soit, il faudrait que la place du non-être c'est-à-dire du sujet, soit comblée par cette parole interdictrice à laquelle il ne conviendrait pas même de répondre : le père étant un monolithe inattaquable et l'homme un caillou virtuel qui ne peut s'en détacher. Bienheureux sophiste qui vient nous rendre possible de venir plutôt dieux, tables ou cuvettes par la grâce de ce simulacre.
Mais l'Etranger, ici prend peur :

l'Etranger - Je te ferai donc encore, dit-il, une prière plus instante.

Théétète. — Laquelle ?

l'Etranger - de ne point me regarder comme un parricide.

Mais en fait, s'il a peur l'Etranger, qu'est-il donc, sinon un simulacre de parricide.
Je voudrais faire court quant à la suite et résumer en bon scholiaste la doctrine qui se constitue au long du dialogue et veut supprimer le sophiste en

l'incluant dans une Aufhebung qui n'a pas attendu HEGEL, Aufhebung sur laquelle nous aurons à nous interroger.

Je cite :

L'Etranger — (au philosophe) à quiconque met ce bien au-dessus de tous les autres, une règle, absolue est prescrite, semble-t-il, par là même, par ceux qui prônent soit l'UN, soit même la multiplicité des forces : ne point se laisser imposer l'immobilité du tout.
A ceux qui d'autre part, meuvent l'être en tout sens, point même prêter l'oreille, mais faire sien - comme les enfants dans leurs souhaits - tout ce qui est immobile et tout ce qui se meut, et dire que l'être et le tout est l'un et l'autre à la fois. »

Ainsi PLATON s'essaie à concilier PARMENIDE et HERACLITE l'*On* et la *Génesis* l'être et le devenir, les *acineta* et les *cecineména* ce qui est immuable et ce qui se meut, l'être véritable, atteint par la pensée pure et le devenir atteint par la sensations. Il adopte une position intermédiaire entre l'être et le non-être, le devenir n'étant pas rien : S'il est vrai que l'être soit, il n'est pas strictement vrai que le non-être ne soit pas. La *Génesis*, le devenir n'est pas être mais elle n'est pas rien. Il n'y a pas en présence l'être et le non-être mais l'être et l'autre qui n'est non-être de cet être-ci qu'en participant à l'être qu'il n'est pas encore. Ainsi se constitue la catégorie de la participation, de la communauté.
En effet, s'il n'y a pas de *coinonia* entre les genres, s'il n'y a plus qu'une identité pure interdisant toute pensée, si la *coinonia* par contre, est universelle, tout est dans tout et le mouvement n'est que repos.
Mais, si la *coinonia* est limitée, n'importe quoi n'a pas rapport avec n'importe quoi. De même que certains groupes de lettres sont imprononçables, d'autres sont prononçables, par la vertu de certaines lettres

d'ailleurs qui permettent les consonances. Le philosophe apparaît ainsi comme celui qui voit l'un dans le multiples et le multiple dans l'un, qui voit le lien comme une opposition et l'altérité comme un lien, qui voit que la limitation de l'être par le non-être fonde la possibilité du tout.

C'est ici en somme, le triomphe de l'Etranger :

L'Etranger - Ainsi à ce qu'il semble quand une partie de la nature de l'autre et une partie de celle de l'être s'opposent mutuellement, cette opposition n'est - s'il est permis de le dire - pas moins que l'être lui-même. Car ce n'est point le contraire de l'être qu'elle exprime. C'est simplement autre chose que lui.

Théétète — C'est manifeste.

L'Etranger - De quel nom l'appellerons-nous donc ?

Théétète - Il est clair que c'est bel et bien le non-être, le non-être que nous cherchions à cause du sophiste.

De là va découler rapidement une définition nouvelle du sophiste et qui ne sera plus une aporie mais la possibilité enfin de le saisir au bout du fil et de le mettre au jour du Jugement. En refusant le non-être au profit de l'autre, l'Etranger a voulu et cru montrer que le non-être n'était qu'une création du sophiste parce que le sophiste refuse de lui donner un statut ontologique conduisant par astuce son patient à une contradiction inadmissible. Et c'est sur le terrain même du sophiste que la bataille doit être maintenant gagnée dans le domaine de l'opinion et du discours, de la vérité et de la fausseté. Pour le sophiste, la fausseté n'est pas.
Je cite encore :

Théétète - Je ne comprend pas pourquoi nous aurions maintenant à définir en commun le discours ?

L’Etranger - Voici peut-être quelques réflexions, si tu m'y veux suivre, qui te le ferait le plus aisément comprendre.

Théétète -lesquelles ?

L’Etranger - Nous avons découvert que le non-être est un genre déterminé parmi les autres genres et qui se distribue sur toute la suite des êtres.

Théétète — C'est exact.

L’Etranger - Ce qui nous reste à faire est d'examiner s'il se mêle à l'opinion et au discours.

Théétète - Pourquoi donc ?

L’Etranger - Oui, s'il ne s'y mêle, il est inévitable que tout soit vrai, s'il s'y mêle, alors s'y produit une opinion fausse et un discours faux. Le fait que ce sont des non-êtres qu'on se représente ou qu'on énonce, voilà en somme ce qui constitue la fausseté et dans la pensée et dans le discours.

Théétète - En effet.

L’Etranger - Or, dès qu'il y a fausseté, il y tromperie.

Théétète, - Oui.

L’Etranger — Et dès qu'il y a tromperie, tout se remplit inévitablement d'images et de copies et d'illusions.

Théétète — Naturellement.

L’Etranger — Or le sophiste avons-nous dit c'est bien en somme en cet abri qu'il s'est réfugié mais il s'est obstiné à nier obstinément qu'il y eut fausseté. il n'y a en effet avec lui personne qui conçoive ni qui énonce le non-être, car le non-être n'a sous aucun rapport, aucune part à l'être. Il faut donc établir l'être du faux.

Tous les noms s'accordent-ils ? Non. Ceux qui s'accordent expriment-ils un sens ? Ceux qui s'accordent expriment un sens, les autres, non. Aucune pure suite de nom, aucune pure suite de verbe n'exprime un sens, mais seulement l'accord des noms et des verbes. »

Je me dispense de citer pour ne pas allonger mon texte. Outre cet accord, il en faut encore un entre le sens qui est dit et le sujet dont on parle. D'où il suivra que le discours sera vrai ou faux. Le discours faux dit donc des choses qui sont, mais autres à son endroit que celles qui sont. Ainsi, un assemblage de verbe et de noms qui, à l'égard d'un sujet énonce en fait comme autre ce qui est même, est comme étant ce qui n'est point, voilà ce me semble, au juste, l'espèce d'assemblage qui constitue réellement et véritablement un discours faux. Vous avez reconnu le style de l'Etranger, Je l'espère. Or, discours, imagination, opinion de cette même qualification, sont productrice d'illusion, d'image de simulacre. Mais le simulacre, phantasma, sera à son tour divisé en deux : le simulacre qui se fait au moyen d'instruments, et la personne qui fait le simulacre se prétend elle-même comme un instrument - c'est là la mimétique - Tisot se fait simulacre de qui vous savez, mais Tisot sait lui qu'il imite. D'autres pourraient ne pas le savoir et cependant l'imiter quand même. Ca se voit d'ailleurs tous les jours. Voilà donc, continue l'Etranger deux imitateurs qu'il faut dire différents l'un de l'autre, j'imagine. Celui qui ne sait point et celui qui sait.
Traduisons : celui qui a une référence sûre, l'autre ne l'ayant pas mais seulement une doxa, une opinion. Or, le sophiste est de ceux-ci. Il n'est point du nombre de ceux qui savent, ni de ceux qui se bornent à imiter. Il est - ce suivant un néologisme introduit ici par PLATON - un doxomime.
Celui-ci en réunion privée, coupant son discours en arguments brefs, contraint son interlocuteur à se contredire lui-même. Et pourtant, ce n'est pas un sage car il ne sait point. Il est temps de conclure

au plus tôt que je vous dise pourquoi il est opportun de conclure.
Le dialogue Platonicien s'est ici coupé en effet mais en se recoupant. En effet, l'Etranger s'appuie - afin d'enserrer le sophiste dans sa définition - sur le fait que le sophiste, à la différence du sage, ne sait point. Ne sait point quoi ? Ce qu'est la Justice par exemple n'ayant qu'une doxa, une opinion, il en fait cependant un discours. Ce discours ne s'appuie sur aucune référence sérieuse. Quelle serait une telle référence? Le chemin maïeutique par lequel le sage, lui, a réussi à définir la justice, de dichotomie en dichotomie en partant toujours vers la droite s'il écrit en grec, ce chemin lui donne une sûre référence sur la nature de la justice et lui permet de ne pas créer le simulacre. Mais de quoi s'agit-il ? De l'Idée de la justice qui fonde la recherche et se dichotomise immédiatement ou de l'Idée de la justice qui contient nachträglich, à posteriori toutes les dichotomies, tous les carrefours du chemin par lequel on y est arrivé. Qui sait donc ? Celui qui commence ou celui qui parvient ? Le sujet dont on parle ou le sujet auquel on arrive. Qu'est-ce ce sujet supposé savoir sinon le sage lui-même. Savoir quoi ? qu'il a toujours su, précisément ce qu'il fallait savoir. Le sophiste, lui, prétend que savoir et ne pas savoir reviennent au même parce qu'il n'y a pas de vérité du simulacre parce que l'écart qui crée le simulacre, le différenciant autant de la copie de la réalité, que de la réalité elle-même. Que le simulacre seul institue le sujet en l'incorporant comme cet écart même, que le sujet n'est pas et ne peut pas être référence, sinon en mettant en lumière à chaque instant du procès dichotomique qu'il est l'écart nouveau pris par rapport à toute référence, que jamais ce sujet-là ne survolera comme sujet de connaissance l'ensemble des écarts où il s'est institué, que le sujet à connaître est un simulacre, un fantasme, enfin. Il ne peut être connu que du point de vue particulier du sujet auquel il se révèle. C'est en fin de compte le sophiste seul qui empêche le dialogue sur le sophisme d'être un énorme sophisme. Supprimez-le un instant de votre lecture,

faites-en un sceptique par exemple, qui ne dissout pas la vérité dans le discours, mais la suspend avant tout discours. Vous verrez qu'il pourrait recevoir exactement les mêmes objections que le sophiste de la part de l'Etranger. Pour le sophiste, vous le savez, l'homme est la mesure de toute chose, de tout ce qui est comme de tout ce qui n'est pas. Le sophiste, lui, s'institue comme le zéro, d'où va partir la numération et comme le zéro qui va la soutenir pour qu'il soit enfin tenu par elle. Ce qui permettra par exemple, toutes les énumérations de l'Etranger, quitte à ce que le zéro de l'arrivée soit ici considéré par l'Etranger comme le UN du savoir.
Le sceptique lui, se déclare être le zéro comme UN, UN désignable au départ. L'Etranger aura beau jeu de lui montrer qu'il est sage puisqu'il sait ce qu'il est, quoique simulateur de non-savoir.
Car l'Etranger, lui - c'est son sophisme - a la science à la place de ceux qui ne l'ont pas ou qui disent qu'ils ne l'ont pas. Il se veut être sujet de tout savoir. Ce que nous, nous savons, c'est qu'il parle, à nous et de nous, chaque jour sur nos divans. Qu'il parle en nous quand nous écoutons parler ceux qui parlent. Il est l'âme obsessionnelle qui hante tous les lieux de l'analyse et le sophiste - fasse le ciel qu'il existe ! - ne serait rien moins - ayant perdu ses références dans l'écart constituant du simulacre - que l'analyste lui-même. Sa voix n'étant que celle de Théétète qui le remplace ici :

Oui…

Il en est bien ainsi.

C'est entendu.

Dites toujours.

LACAN

Je pense que nous devons remercier AUDOUARD de son discours extrêmement précis et élégant qui me semble avoir d'abord un avantage c'est d'avoir, pour ceux qui n'ont pas encore ici, à ma voix, ouvert le Sophiste, d'en constituer la meilleure introduction. Je crois qu'il est légitime de procéder comme a fait AUDOUARD, c'est-à-dire en fin de compte, de mettre à l'actif de PLATON ce qui n'est pas pourtant respectivement énoncé, à savoir cette fonction fondamentale de l'écart dans ce qu'on a traduit improprement par le simulacre et qui est représenté par le terme grec de phantasma .
Evidemment, l'important de ce discours c'est qu'il permet de montrer avec quelle précocité, dans la réflexion philosophique, aurait pu, si je puis dire, être institué le statut du fantasme. Néanmoins, je veux croire qu'il est exact de dire que PLATON ne l'a pas fondé, pas plus qu'il n'a su fonder le statut de la copie ou de ce qu'il croit être la copie dans le fondement de l'art.
C'est dire à quel point est émouvant le sujet dans lequel nous nous avançons si nous prenons un dialogue de PLATON, puisque nous devons tout de même garder quelques références à ce qu'il en a été, si l'on peut dire, historiquement, en fonction de PLATON, quelque englobante que cette fonction reste toujours et même pour nous, Je ne serai pas mécontent que quelqu'un apporte un écho, voire une réponse à ce qu'a avancé aujourd'hui AUDOUARD. Et peut-être après tout - qui sait? - la chose tentera-t-elle MILLER en même temps qu'il répondra à LECLAIRE la prochaine fois. Je ne serai pas mécontent de savoir ce que lui ont inspiré ou ce que peuvent lui inspirer d'ici là, dans les

huit jours, au sortir de ses travaux personnels, Le discours d'AUDOUARD.
Je ne voudrai pas reculer plus longtemps à passer la parole à KAUFMANN qui sûrement, dans les vingt minutes qui nous restent ne pourra qu'introduire les choses extrêmement fécondes et d'une sorte, d'une face tout à fait singulière et différente, dont il a bien voulu me donner un aperçu.
Est-ce que vous vous sentez, KAUFMANN, en humeur de, en vingt, vingt cinq minutes, d'introduire ?

KAUFMANN

Oh oui, d'autant que ça peut s'interrompre. Ce sont quelques broutilles principalement de référence. Il est probable que je n'aurai pas le temps de développer mais les textes étant à la portée de tout le monde, je me bornerai à donner quelques références issues d'une association d'idées qui m'est venue à propos du sophiste. Sur la fin du sophiste vous savez qu'il est question du nombre. Comme je lisais ce passage, je me suis trouvé songer aux moutons de Polyphème, Ce qui m'a donné curiosité d'aller chercher du côté de Polyphème, et cette référence m'a paru assez utile pour que je vous en entretienne. En particulier ce qui a été amené par Polyphème qui atteste que cette histoire de pêcheur à la ligne est une très ancienne histoire et d'ailleurs il est très difficile d'en débrouiller tous les nœuds. On voit que le problème des rapports entre la question du fantasme d'une part et d'autre part la question du rapport entre les éléments, c'est-à-dire entre le feu, l'air, etc. tout cela a certainement circulé dans la pensée grecque, et je crois que le dialogue du sophiste est à prélever sur ce contexte.
Alors je me bornerai à vous donner quelques références auxquelles je me suis reporté.
Sur Polyphème, nous disposons d'un certain nombre de textes. Il y a d'abord, bien entendu, le texte archétype en ce qui concerne la sophistique à savoir OUTIS. La question grave, - vous connaissez le passage : qui est-ce ? Personne! Ceci en somme nous

propose au départ le problème même dont on discutera dans le sophiste mais d'un autre point de vue, à savoir quelles peuvent être les conséquences de l'emploi du bouc. PLATON, précisément, répondra que, pour interpréter correctement la mésaventure de Polyphème dans l'Odyssée, il importe de distinguer entre *ouc* c'est-à-dire la négation, disons la négation fondée sur le principe d'identité et d'autre part, le *mé*, c'est-à-dire une négation différentielle qui nous place, comme vous savez sur la voie de la différenciation signifiante, c'est-à-dire que, en somme l'erreur fatale de Polyphème a été, non pas à proprement parler de s'en tenir au principe d'identité mais, les choses sont un petit peu plus compliquées, de confondre simultanément deux plans, d'une part le plan phonétique et d'autre part, le plan dans lequel doit intervenir cette distinction entre le *mé* et le *ouc*.

Mais ceci ne semblerait pas avoir grand rapport avec le fantasme si, précisément nous n'assistions, au travers de l'histoire de la mythologie à une progressive révélation du mythe. Les textes dont nous disposons, c'est donc d'abord, l'Odyssée, d'autre part, le Cyclope d'EURIPIDE, en troisième lieu une Idylle de THEOCRITE, enfin les Métamorphoses d'OVIDE. Le texte de PLATON, donc, a à être situé entre l'interprétation du mythe par EURIPIDE dans le Cyclope d'une part, et d'autre part, l'évolution que le mythe a subi après lui, c'est-à-dire chez THEOCRITE.

Eh bien, ce qui est fort intéressant dans cette aventure, ce qui est amusant, c'est que, progressivement, s'est révélé ce qui était masqué au départ dans l'aventure de Polyphème, à savoir que progressivement est apparu le fantasme sous les espèces de Galatée. Vous savez que Galatée, chez THEOCRITE, est la nymphe dont Polyphème est amoureux et tous les amoureux qui fréquentent le Luxembourg savent qu'ils peuvent trouver à la fontaine Médicis une représentation plastique de la découverte faite par Polyphème des amours de Galatée, sa nymphe adorée à la manière d'un fantasme, et de Acis.

Vous savez, d'autre part, que ça n'a pas porté chance à Acis. Acis a été écrasé par un rocher. Ça ne lui a

pas porté chance, si ce n'est que Acis a quelque chose à voir, en l'espèce avec un fleuve, c'est-à-dire que Acis s'est trouvé résorbé dans un courant ce qui donne à penser que son sort n'a pas été en, définitive si funeste qu'il pouvait sembler d'abord. Alors, dans l'Odyssée, Polyphème et Ulysse, dans le Cyclope Polyphème et Satyre mais pas encore de Galatée.
Polyphème tient prisonnier les satyres. Les satyres regrettent leur Galatée mais il n'en est pas question. C'est parce que nous savons qu'ensuite vient Galatée, pour cette simple raison que nous pouvons établir ici une connexion entre les différentes phases du mythe.
Au contraire, chez THEOCRITE et chez OVIDE alors, nous voyons apparaître en chair sinon en os, Galatée.
Le dernier texte auquel nous aurions à nous référer, ce serait le poète de GONGORA, qui appartient au même cycle en ce qui concerne l'évolution du mythe et qui nous donne, en ce qui concerne la naissance du cyclope, une indication que nous pouvons, en quelque façon, sinon en sachant ici comment les choses se sont constituées, enfin, être un segment
qui nous donne une interprétation du Cyclope, c'est-à-dire que les choses se referment.
Dans le poème de GONGORA, nous entendons le chant de Polyphème, seulement, il est un petit peu tard pour lire des vers :

« Fille de la mer dont les oreilles pour mes gémissements sont roches dans le vent, soit que dans ton sommeil dérobent à mes plaintes des arbres purpurins de corail par centaines ou que, au rythme dissonant des coquilles - marin sinon agréable instrument - entrelaces des cours d'encens, écoute aujourd'hui ma voix pour sa douceur sinon parce que mienne. »

Et alors, un peu plus loin, nous assistons à la naissance du cyclope. Voici ce qu'il nous dit :

« Un maritime Alcyon couronnait en son vol, au-dessus de ses oeufs, une roche éminente, le jour où miroir de saphir, fut brillant de ma personne le rivage

bleu, je me mirai et vis luire un soleil en mon front tandis que, dans le ciel un Oeil apparaissait. Neutre, l'eau se demandait à qui ajouter foi: au ciel humain ou au Cyclope céleste? »

Ceci évidemment devrait être longuement commenté mais nous pose initialement le problème de savoir quel rapport il y a entre l'œil du cyclope, la sophistique, la phonétique et le développement du mythe de Galatée.
En ce qui concerne l'œil du Cyclope, vous savez que c'est sans doute l'orifice du cratère environné de feu et en somme, on peut dire que la question qui nous est posée dans l'Odyssée : le fait de savoir quel rapport il y a du ventre bruissant de son du cyclope - bruissant disons de la fureur verbale du cyclope intérieur au cratère - et le rapport de ce son à l'œil du cyclope, c'est-à-dire l'orifice du cratère, le fait que cet oeil est unique et enfin le fait que ce malheureux Polyphème se fait rouler, comme vous le savez, par Ulysse; autrement dit : pourquoi est-ce que ce cyclope était voué précisément à ne pas comprendre que Outis n'était pas un nom propre ou plutôt que ce pouvait à la fois être un nom propre et autre chose selon le point de vue où l'on se place ? Outis, personne, c'est un nom propre dans la mesure où on l'interprète phonétiquement. Je puis m'appeler Outis, je puis m'appeler personne.
D'autre part, Outis, on ne peut pas dire que ce ne soit pas un nom propre. Il semble, bien qu'Homère, ne nous l'ait pas dit, très certainement ses auditeurs comprenaient
que Outis ça voulait dire, non-un-parmi-d'autres, autrement dit, Outis est précisément un nom propre dans la mesure où on ne peut pas ranger ce qui est désigné par Outis dans une série de termes généraux assimilables les uns aux autres. Outis signifie que Ulysse se désigne comme n'étant pas un-parmi-d'autres, au sens où l'on pourrait dire par exemple une chaise : lorsqu'on dit une certaine chaise, eh bien, c'est une chaise parmi d'autres chaises, […] que peut-être nous pourrions rejoindre le rapport à l'arithmétique, latent dans l'Odyssée, là, Outis se désigne lui-même comme n'étant pas un parmi d'autres

Outis. Seulement il est autre chose que cela et s'il est autre chose que cela, il nous faut introduire la catégorie de l'altérité c'est-à-dire qu'il nous faut à la place du ***ouc*** introduire le ***mé*** et c'est là-dessus que s'exercera précisément l'astuce de PLATON.
Pourquoi, par ailleurs, le cyclope est-il justement voué à ne pas faire cette distinction. Eh bien PLATON nous apprendra précisément, que celui qui n'a qu'un oeil ne peut pas faire la distinction entre le reflet et la représentation autrement dit, il n'est pas capable d'introduire à l'intérieur de la catégorie générale de l'imaginaire les différenciations que nous tous, en tant que nous avons deux yeux pouvons faire. Le commentaire ici évidemment serait tardif, mais ne nous occupons que de la connexion des idées, le commentaire devrait être cherché dans le Timée de PLATON, où comme vous le savez, PLATON relie le problème de l'inversion - le problème de la droite et de la gauche - au problème du miroir et au problème du simulacre.
Ceci donc étant suffisant en ce qui concerne l'Odyssée nous pouvons passer au thème du Cyclope chez EURIPIDE.
L'une des principales transformations à laquelle nous assistons dans EURIPIDE, c'est que le Cyclope d'EURIPIDE, n'est plus simplement le bouillant, ça n'est plus le bouillant de la gueulante, Polyphème, son nom l'indique, c'est précisément cela. Ça n'est plus simplement le bouillant, ce n'est plus simplement le fou, mais nous voyons déjà s'introduire une différenciation entre l'élément solide et l'élément liquide, différenciation qui, précisément sera au cœur de la version qui sera donnée par THEOCRITE du même mythe. Je me bornerai là à vous citer quelques fragments du Cyclope de THEOCRITE :

« Blanche Galatée, pourquoi repousses-tu celui qui t'aime ? »

et un peu plus loin, ce qui nous donne alors un repère en ce qui concerne le pêcheur à la ligne, la situation du pécheur à la ligne :

« Quel malheur que ma mère ne m'ait pas mis au monde avec des branchies ! Je plongerai pour te rejoindre. Je baiserai tes mains si je ne veux pas ta bouche, je te porterai du lys blanc, de tendres pavots... »

et un peu plus loin d'ailleurs, le poète reprend en disant :

« Cyclope, Cyclope, où s'est envolée ta raison ? Si tu allais tresser des corbeilles et cueillir de jeunes branches que tu porterais à tes agnelles, sans doute tu aurais bien plus de sens. Trais celle qui se présente; pourquoi poursuis-tu qui te fuit?

Vous voyez ici que chez THEOCRITE le problème du fantasme, à savoir Galatée, et de la position de Galatée dans l'élément liquide est très précisément raccordée au problème de l'espace et - comme le fait PLATON justement - à la question des dimensions et du nombre de l'espace. Ceci nous donne le fantasme comme se situant dans un espace unidimensionnel qui se partage entre l'approche et la fuite.
Et ceci encore, justement, aurait à être mis en relation avec le pêcheur à la ligne. Que ce pêcheur à la ligne représente effectivement une donnée sous-jacente à toutes ces discussions de la sophistique, et de la philosophie dans ses relations à la sophistique, c'est ce que nous indique - d'une manière qui ne peut pas, me semble-t-il, être due au hasard - un autre registre intéressant, un autre parmi les ennemis d'Ulysse, à savoir Palamède. Je ne m'étendrai pas ici sur Palamède. Ce serait pourtant assez facile car nous possédons assez peu de texte sur Palamède. Vous savez qui est Palamède. Déjà pour vous intéresser à l'histoire, je dirai qu'un texte de PAUSANIAS nous dit - s'écartant d'ailleurs des autres versions - que Palamède a été trucidé alors qu'il s'en allait pêcher le poisson. Là, c'est un simple passage où PAUSANIAS rapporte sa visite à des pointures représentant précisément les ennemis d'Ulysse. Eh bien, ce petit trait nous invite à nous intéresser à Palamède et quand on s'intéresse à Palamède, on voit qu'Ulysse se trouve d'une manière

fort significative flanqué d'une part par Polyphème le gueulard, d'un côté, et par
Palamède, lequel n'est autre - comme vous le savez, mais il est bon de le rappeler - n'est autre que « l'homme de l'écrit ».
Palamède c'est le DREYFUS de l'armée grecque. On a fait circuler une lettre dans l'armée, dans laquelle il se proposait de trahir les Grecs. Et d'autre part, on lui a fourré dans la poche des pièces d'or. Ici d'ailleurs, référence non déguisée aux rapports entre la linguistique et l'arithmétique. Le malheureux Palamède s'est trouvé ainsi convaincu de trahison et il a été proprement lapidé par les Grecs en punition de ce forfait.
C'est Ulysse qui est à l'origine de cette triste histoire, car la brouille de Palamède et d'Ulysse vient de ce que, Ulysse n'était pas si chaud de se rendre à la guerre et qu'il avait simulé la folie, dans des circonstances sur lesquelles je n'insiste pas, et il faisait traîner sa charrue par un âne si je me souviens bien et un autre animal et il s'amusait à répandre du sel. En somme, il disait, vous voyez je suis inapte au service armé, vous le voyez, je suis complètement sonné. Seulement Palamède, pour le convaincre, a fait quelque chose de très simple, quelque chose d'analogue à un jugement de Salomon. Il a mis le petit Télémaque devant la charrue. Alors Ulysse a arrêté sa charrue et c'est ainsi qu'Ulysse a été démasqué, on a vu en somme, qu'Ulysse ne délirait pas. Palamède a eu ainsi raison de la simulation du délire d'Ulysse précisément parce que Palamède est l'homme de l'écrit. Qu'est-ce qui nous permet de dire que Palamède est l'homme de l'écrit ? Non seulement ce que je viens de vous rappeler sur les circonstances dans lesquelles il a été faussement accusée mais également des traditions extrêmement diverses, et confuses. Il existe une tragédie Palamède de SOPHOCLE qui malheureusement est perdue mais Palamède passe pour être l'inventeur, selon certains, de certaines lettres et - d'une manière beaucoup plus intéressante - de l'alphabet c'est-à-dire de l'ordre des lettres, ce qui permet en somme de constituer la parole en écrit.

Ce que nous permet ici de comprendre Palamède, c'est qu'un écrit confisque le sujet de l'énonciation, autrement dit, dans ce qui se dissimule derrière tout cela, c'est un certain nombre d'astuces - dont le Gorgias de PLATON fait implicitement état - sur le rapport du sujet de l'énonciation au sujet de l'énoncé, c'est-à-dire dans Le Sophiste, le rapport du nom au verbe et de ce qui se passe dans ce glissement de sens par lequel le nom qui est puissance, s'actualise dans le verbe.
Palamède rejoint les thèmes qui nous sont ici chers puisque, parmi tous les services qu'il a rendus à la juste cause, nous trouvons celui d'avoir rassuré les Grecs en présence d'une éclipse. Ici, l'éclipse n'intervient certainement pas pour rien.
D'ailleurs il est également l'inventeur du jeu de dames. Je n'ai pas eu le temps de rechercher, comment les Grecs exactement jouaient aux dames ni si les Grecs avalaient les pions comme nous le faisons aujourd'hui.
En ce qui concerne les rapports avec l'arithmétique, je vous rappelle également que, selon une certaine tradition, Ulysse n'est pas du tout le fils de qui l'on croit, à savoir du pauvre Laërte, mais de SYSIPHE qui recommençait indéfiniment. Vous voyez qu'ici nous sommes sur la voie qui conduira au problème Platonicien de la dyade et par conséquent qui nous permettra à nouveau, à l'intérieur du sophiste d'articuler les problèmes de l'arithmétique avec les problèmes de la linguistique.
En somme, il s'agit de comprendre ce que devient l'unité nombrante à l'intérieur du nombre et également, si nous raccordons ceci au thème de Palamède et de l'ordre qui s'établit entre les lettres, la question qui est ici posée, c'est la question du nom propre, du nombre ordinal au nombre cardinal.
Mais l'heure avançant et les quelques références que je voulais donner l'ayant été, je crois que je puis mettre fin à ces observations.

Lacan

Je ne vous dirai pas revenons à nos moutons, puisque justement notre ami Kaufmann vous y a plantés, accrochés dans leur toison, et même sans vous prévenir. L'association fondamentale d'où il est parti pour nous mener du ***Sophiste*** à ***Polyphème*** nous échappera jusqu'à nouvel ordre, ce qui n'a aucune importance car grâce à lui vous êtes sortis sains et saufs de la caverne.
Une des plus grandes satisfactions que j'ai eues, toute personnelle, c'est de voir à cette occasion notre ami Kaufmann m'apporter, comme ça, sur un plat, un texte dont je croyais avoir le privilège de l'avoir étudié, car tout le monde, pendant des années, a répandu le bruit que je prenais le modèle de mon style dans Mallarmé. C'est une erreur, c'est précisément dans le ***Polyphème*** de Gongora que je m'étais formé jusque-là, et il ne me paraît pas du tout une chose de hasard que ce soit en ce point qu'aujourd'hui Kaufmann, avec une grande sûreté de boussole, m'ait retrouvé. Ce n'est pas dire que quelqu'un ne m'ait pas mis en rapport avec Gongora, c'est tout à fait par hasard, c'est certainement quelqu'un qui n'a jamais dû lire le ***Polyphème.***
Ces choses, nous les retrouverons par la suite. Vous avez eu là grande abondance de repères, et je ne crois pas du tout que ce soit une chose d'une mince importance que ce soulignage qu'il vous a fait, tout à fait essentiel, de la différence fondamentale de la négation grecque entre le ***ouc*** et le ***mé***, déjà depuis longtemps introduite dans notre discours. Mais nous aurons à y donner des développements par la suite.
Je souhaite bonne chance à votre méditation, d'ici que nous nous retrouvions, et je vous invite tout spécialement à essayer de vous reporter par vos moyens aux textes majeurs dont Kaufmann nous a ici introduit l'instance.

Pierre Kaufmann

Puis-je ajouter simplement un petit mot? Un point qui se référait à la question du fantasme. Il existe une édition illustrée de Freud, faite du vivant de l'auteur, qui nous donne sur la question du fantasme tous les renseignements dont nous pouvons avoir besoin. Je ne sais pas si la chose est très connue. C'est cette image qui nous représente la condition de l'homme; et tous les éléments de la théorie du fantasme se retrouvent dans l'illustration. Ceci, en ce qui concerne la grotte précisément, peut nous intéresser.

Retour

02 Juin 1965 Retour

MILLER
MILNER

Dans des lieux où je ne mets guère les pieds on a à la bouche - enfin c'est par phases - le mot dialogue. On fait dialoguer ensemble des gens qu'on peut bien dire au sens le plus rigoureux du terme, de bords différents et on en attend je ne sais pas quoi.
Tant qu'il n'y aura pas de dialogue plus sûr entre l'homme et la femme - je veux dire sur le terrain où ils sont respectivement homme et femme, sur le terrain de leurs rapports sexuels - on me permettra d'être sceptique sur les vertus du dialogue.
Cette position est la position analytique. C'est pour cela que la psychanalyse n'est pas un dialogue. Sur le champ où l'analyse a à s'appliquer, on s'est aperçu - parce que là, ça crevait les yeux - que le dialogue, ça ne donne rien.
Cette vérité première, cette porte ouverte que j'enfonce, elle est connue depuis toujours et elle n'est pas du tout sans rapport avec le fait que ce qu'on appelle les dialogues de PLATON - je ne sais pas si vous l'avez remarqué - mais c'est jamais des dialogues, je veux dire que ce n'est jamais l'échange de propos entre deux personnages dont l'un serait vraiment le tenant d'une des thèses dont il s'agit et l'autre de l'autre. Il y en a toujours un qui représente une des deux thèses qui, pour une raison quelconque, se récuse, se dérobe, se déclare insuffisant et alors, on prend une tierce personne, qui va consentir à faire quelque chose, qui, au premier abord apparaît le rôle de l'idiot, mais est un truchement sans doute bien utile puisque c'est par là qu'on va essayer de faire passer quelque chose qui n'est pas toujours un dialogue, bien plus souvent une opposition.
Le Sophiste, ça commence comme ça. Ça se déroule comme ça. Ça se passe entre l'étranger d'Elée et celui dont il s'agit, qui a amorcé la chose, c'est-à-dire SOCRATE. Mais comble d'astuce, ça se termine toujours avec un autre SOCRATE, un petit SOCRATE errant, SOCRATE le jeune.

Il y a peut-être quelque chose comme ça aussi dans le fait que cette année, j'ai éprouvé le besoin, à un moment, de faire le geste de fermer le séminaire pour pouvoir, peut-être, pour parler un peu plus avec les gens et aussi qu'ils me parlent. Il y a là une fonction tierce, mais le propre des fonctions tierces c'est que, tout de même, elles doivent revenir dans le rond et c'est pour ça qu'aujourd'hui, bien que ce soit un des jours réservés à mon cours, je pense, qu'il n'est pas inopportun que quelque chose vienne ici surgir d'une réponse de ce qui s'est fomenté à mon séminaire fermé, auquel d'ailleurs, c'est une part très large de cette assemblée qui fonctionne. Donc, à mon dernier séminaire fermé quelque chose s'est énoncé qui était de la bouche de Serge LECLAIRE s'adressant au travail qu'avait fait Jacques-Alain MILLER sur la théorie du nombre dans FREGE. Serge LECLAIRE avait beaucoup insisté pour que ceci ne restât pas, en quelque sorte, en panne ou en suspens et il lui a proposé quelques observations. MILLER va donner aujourd'hui la réponse à ce qu'avait dit LECLAIRE et, vous le verrez, je pense, c'est une réponse qui aura sa place dans ce que je vais ensuite enchaîner soit aujourd'hui soit la prochaine fois. D'autre part, vous pouvez voir que notre programme de cette année nous a mené, en somme a voulu être essentiellement une prise de la fonction du psychanalyste à partir de ce qui fonde sa logique propre. Quel est le moyen par quoi nous essayons d'accéder par cette voie à ce qui est notre fin, de définir la position du psychanalyste.
Ce n'est pas, ce ne peut pas être seulement ceci […], sorte de malentendu d'être seulement défini, définir ce qu'est, pour le psychanalyste, sa relation à deux termes par exemple comme ceux de la vérité et du savoir. Il est impossible encore que ce soit là, si je puis dire, ce qui est le plus sensible à l'expérience du psychanalyste. Il peut tout de suite, là-dessus, se spécifier, interroger, donner des réponses, être repris s'il les donne à côté. Il est impossible de situer exactement la relation du psychanalyste efficace, à ces deux termes si essentiels pour spécifier la position de savant sans le rapporter, d'une façon plus radicale, à ce en quoi

nous pouvons nous accrocher de toute une expérience qui est celle qui l'a précédé : l'analyse.
Les relations entre la vérité et le savoir : c'est là que nous sommes portés sur le terrain de la logique, et que la logique qu'elle soit saisie là où elle s'est articulée, au dernier terme en cet auteur si important, plus important peut-être qu'il n'est généralement reçu, qu'est FREGE mais aussi bien à l'origine au moment où commence, s'articule, ce qu'il est peut-être trop général d'appeler dialectique dans telles, ou telles des articulations de PLATON et précisément dans les PLATON qu'on appelle de la dernière période. Eh bien, des premiers pas de cette logique, avant qu'elle se cristallise sous la forme qui se véhicule à travers les siècles empaquetée sous le nom de logique formelle qui n'est d'ailleurs qu'une caractéristique des plus externes au niveau du sophiste. Je l'ai signalé et à mon séminaire quelqu'un a bien voulu en frayer les premiers passages au niveau du sophiste où s'articulent les questions les plus brûlantes, autour de ces deux termes : vérité et savoir.
C'est pourquoi quelqu'un - de ceux qui sur ce point, suivent le mieux ce que j'ai pu commencer d'articuler cette année - tout de suite après MILLER, prendra la parole pour vous apporter quelques observations sur le Sophiste et que j'ai considérées comme indispensables de prendre ce relais avant de faire ce qui sera les deux mercredis suivants les deux cours par où j'espère cette année boucler suffisamment ce que j'avais commencé d'aborder, cette année, si vous vous en souvenez, déjà à l'ouverture de mon premier séminaire autour de la question du sens et du non-sens, à proprement parler en me centrant sur ces chaînes signifiantes prétendues sans aucune espèce de sens dont je vous indiquais qu'elles étaient pourtant porteuses de sens, si opaques fussent-elles pour la seule raison qu'elles étaient grammaticales. Que ceux qui étaient à ce premier cours s'y reportent avant que je reprenne la suite de mon cours c'est-à-dire à la fin de notre réunion d'aujourd'hui et les prochaines fois.
Je donne la parole à MILLER.

MILLER

Je m'excuse d'abord de tenir ce discours à peine en forme, elliptique. Je m'en excuse auprès de vous et tout particulièrement auprès de Serge LECLAIRE. Quelqu'un d'entre vous ici, se souvient peut-être de quelque chose comme une lettre - par moi insérée au cours d'une prise de parole dédiée à la cinquième saison d'une logique du signifiant, nommément à l'adresse d'une dame, analyste exceptionnellement louée - quelque chose, certes, comme une lettre de demande de réponse.
Mais cette lettre, en chemin, il faut le croire, elle s'est perdue, et si elle s'est perdue c'est que les lettres ne vont pas où nous voulons, mais où elles veulent. Peut-être l'a-t-on volée : c'est encore la lettre qui veut qu'on la vole pour aller où elle veut et si c'est entre les mains de Serge LECLAIRE qu'elle est parvenue, c'est donc que c'était là son terme final.
Puisque la lettre a voulu qu'il le soit, puisque aussi il a voulu l'être - et je l'en remercie de justifier ainsi l'injustifiable que je parle devant vous - voilà donc l'occasion d'en dater une correspondance dont il ne déplaît pas au Docteur LACAN de se faire la poste, un échange sans doute mais certes pas un dialogue. D'un dialogue, ni Serge LECLAIRE ni moi ne voulons. Nous ne parlons que pour refuser que nous soyons dans des positions réciproques. Nous ne prêtons l'oreille que pour écouter dans le discours sa part à soi-même secrète.
Au gré de Serge LECLAIRE, ce que je prononce comme mon discours est nécessairement pour ce que la réalité sexuelle ne nous paraît pas suturer alors que l'analyste - lui, d'être analyste dans sa parole, car, dit LECLAIRE « l'analyste ne construit pas de discours, dans sa parole, l'analyste ne suture pas » - l'analyste se refuse à suturer, vous ai-je dit.
« En fait, il ne construit pas un discours mais quand il parle, fondamentalement et c'est en cela que la position est irréductible et tout ce qu'on dit à l'analyste là-dessus, moi y compris, les discours qu'on entend, peuvent l'éclairer. Il est à l'écoute

de quoi ? Du discours de son patient et dans le discours de son patient, ce qui l'intéresse, c'est précisément comment s'est ficelé pour lui ce point de suture, en ce sens, tout ce que nous apporte MILLER nous est extrêmement précieux.»
J'espère que vous appréciez comme moi la délicatesse avec laquelle Serge LECLAIRE introduit son propos. Précieux pour lui mon discours ? Merci bien. Mais précieux comme la parole d'un analysé sur son divan ? Non merci. Et le droit de dire ici ce non merci, c'est ce que je vais défendre et comme je l'ai dit trop brièvement et d'une façon inachevée, la méconnaissance produite par Serge LECLAIRE dans la lecture qu'il a faite de mon texte, lecture qu'il a si exactement dirigée vers le concept pivotal de ce que j'articulais, à savoir le concept de la suture. En tout cas, j'espère que ma réponse ne fera pas s'évanouir […] et dont l'inédit, assurément ne me laisse pas indifférent, que de mon discours, il a eu, en tant qu'analyste, l'usage.
J'espère que c'est d'un autre usage, à mon sens, que celui d'une parole d'analysé qu'il est susceptible qu'il ne s'est pas gardé de distinguer le discours que je démontais de la logique au logicien, de FREGE et le discours que j'articulais à partir de Jacques LACAN de la logique du signifiant.
Il a négligé que c'est à partir de cette logique du signifiant assumée comme mon discours que la suite des nombres engendrés dans le discours de FREGE pouvait être dite suturée, que cette logique était assez générale pour être dite à bon droit du signifiant.
J'entends par là découvrir à Serge LECLAIRE que le discours qu'il tient au nom de l'analyste et qu'il oppose au mien, qui était déjà anticipé et même contenu par avance, en fait nous ne sommes pas dans une situation de réciprocité mais pas de la façon qu'il croit.
J'en suis maintenant à lire des notes tout à fait rapides et vous m'en excuserez.
Il est manifeste que l'intérêt pour mon texte ne prend son origine que de l'occasion de faire valoir par différence, deux positions.

Je résume son analyse :

« Tandis que le logicien suture, l'analyste ne suture pas parce que le second défère la suture que la vérité demande : tandis que le concept logique prend dans sa parenté des objets identiques à eux-mêmes, le concept inconscient rassemble des choses non-identiques à elles-mêmes. »

Prenons le premier point. Qu'est-ce que la suture chez Jacques LACAN ? C'est un concept non thématique qui lui sert dans le champ de l'analyse.
Que suppose l'importation que j'en fais ? En importer l'usage, suppose que le fonctionnement des catégories dont la valeur est assurée dans le champ de la parole libre, demeure adéquat au champ de cette parole contrainte que nous nommons un discours. Mais important la suture, qu'importons-nous ? Je dis que nous importons ceci : une structure qui met en place une scène, une chaîne où le sujet se produit en première personne, qui est la chaîne ou la scène de sa parole dans son rapport à l'autre scène, à l'autre chaîne où il n'y a pas, pour le sujet, de réflexion qui soit concevable en ce qu'il n'y est qu'un élément. Je dirai donc qu'un discours suturé se répartit entre une chaîne apparente et une chaîne dissimulée qui se manifeste en un point, point dont l'occultation cruciale, à la fois apathétique et thématique est la condition pour l'ouverture du discours.
Mais ceci implique que toute suture ne soit pas suture de la réalité sexuelle, c'est-à-dire que l'autre scène ne soit pas - et c'est en tout cas l'usage que j'en fais - ne soit pas la seule.
En ceci formelle pour ce qu'elle est structure de la suture, ce que je voulais articuler d'une théorie du discours ouvre la possibilité d'une généralisation de la cause inconsciente ou absente au dehors du champ de l'analyse.
Qu'en est-il de l'analyste par rapport à la suture ?

Considérez la formulation de LECLAIRE :

« L'analyste ne suture pas ou tout au moins, il devrait s'efforcer, comment dire, de se garder de cette passion ».

Soit le champ de l'analyse comme champ de la parole libre. Le sujet analysé suture son manque à être, effet métonymique du désir, cause métaphorique. L'analyste, lui, ne suture pas. C'est vrai parce qu'il est sujet supposé savoir et qu'il se tient dans cette position et qu'il parle de ce lieu et s'il devient - et LECLAIRE est, bien sûr, là, tout à fait d'accord là-dessus - disons un sujet se supposant savoir, c'est-à-dire s'il type sa position de point de la certitude, pour donner à son savoir un contenu il se fait, par là, soi-disant adéquat au réel, modèle de l'identification de l'analysé et par là, il suture, c'est-à-dire, il suture le manque par quoi il est sujet désirant.
C'est donc le désir de l'analyste qui fait sa parole non suturée. Et avec ce désir, il couvre la dimension de l'éthique du psychanalyste qui se marque au devoir que LECLAIRE lui fait de ne pas suturer, mais il me parait certain que, quand il tente de discourir sur l'analyse, l'analyste n'est pas dans la position du sujet supposé savoir.
Quant à moi, suturant mon désir, pour discourir sur la théorie, mon discours théorique est-il suturé ? La suture, ici, nécessite donc que mon discours peut-être rapporté à la loi de mon désir de manière qu'il apparaisse qu'elle le règle selon un ordre qui ne recouvre pas l'ordre que je lui donne. Je dirai à LECLAIRE que cela reste à prouver mais n'est-il pas évident, par contre, que LECLAIRE, d'une certaine façon, veut, désire, que mon discours soit suturé. Peut-être est-ce qu'il désire n'avoir en face de lui que les paroles de ses patients ?
Et c'est pourquoi il s'aveugle sur ce que j'articule de la logique du signifiant où s'il le faut, il reconnaîtrait qu'il marque lui-même être bien comme tout à fait nécessaire, c'est-à-dire une logique du non identique à soi. J'en reviens donc au second point, tout ceci, je m'en excuse, allant rapidement.

Je cite LECLAIRE :

« la réalité, pour l'analyste, c'est d'envisager la chose en tant qu'elle n'est pas une. Je ne dis pas que MILLER ne le fasse pas, mais il le fait en bloquant tout de suite le non-identique à soi par le nombre zéro.»

Je me demande si - maintenant que je pointe ce texte devant lui - Serge LECLAIRE ne se rend pas lui-même compte de ce saisissant lapsus par lequel il m'impute ce que moi-même j'énonçai de FREGE.
Pourquoi faut-il qu'à la place où le nom de FREGE est requis, ce soit le mien qui vienne se ranger alors que mon souci précisément a été de manifester chez FREGE, l'apparition du non-identique à soi, en quoi j'ai dit que consistait le point de suture du discours de FREGE.
Pourquoi donc cette confusion et pourquoi Serge LECLAIRE veut-il que l'archéo-logicien soit un logicien, que mon souci ait été de sauver la vérité et non pas, d'une certaine façon(celle de l'analyste) de défaire d'une certaine façon, moi aussi, une suture.
Ainsi LECLAIRE nous explique ce qu'il en est du concept inconscient que, très justement, il oppose au concept logique :

« Dans L'homme aux loups, Freud nous propose un concept inconscient. Il s'agit certes d'une unité qui est le concept mais qui récuse des choses non-identiques à elles-mêmes /… / pourquoi pas d'ailleurs le doigt coupé ou le petit bouton sur le nez. Nous avons l'introduction d'un concept inconscient. Dans le premier exemple de Freud qui lui vient, précisément une petite chose indifférente qui n'est pas elle-même singulière. »

Ce que je trouve singulier dans ce texte, c'est que je ne crois pas qu'à un seul moment ces petites choses soient qualifiées de signifiants. Or, ce sont des signifiants en bonne orthodoxie LACANienne. Comme tels ce sont des représentants du sujet et comme tels, ces signifiants sont le signifiant qui est

identique à soi en tant qu'il est constitué en sa racine par le non-identique à soi qui est le manque. Ainsi voit-on dans la suite du texte de LECLAIRE, L'homme aux loups avec ce bouton sur le nez, d'abord occupé de ce bouton sur le nez et ensuite, une fois que ce bouton est enlevé, pareillement occupé par le trou que lui seul voit à sa place. Qu'est-ce à dire sinon que le signifiant est constitué comme un manque […] qu'il n'est jamais que représentant du phallus, barré comme tel, représentant du sujet barré.
Le signifiant est identique à soi. C'est celle du non-identique à soi qui se nomme sujet ou manque. Encore une fois le signifiant est identique à soi étant inseccable et irréductible ; il est non-identique à soi en tant qu'il est l'indéfinissable et il ne serait que de faire référence à la définition saussurienne du signifiant qui le définit toujours par ce qu'il n'est pas pour le manifester.
Il me semble que le Docteur LACAN l'a fait dans un séminaire sur l'identification. Donc je vois mal, pas du tout même, pour le moment, ce que cette logique du signifiant avait de souci de sauver la vérité.
J'attends encore de voir sur quoi elle suture en tant qu'elle n'est pas la parole d'un analysé.
Il me semble que la conclusion - ce n'en est pas tout à fait une - serait d'accepter la souveraineté réciproque et les paranomies entres quatre champs : le champ de l'énoncé, le champ logique, le champ du message et le champ linguistique, le champ de la parole libre qui est le champ psychanalytique, enfin le champ de la parole pour lequel est à venir une théorie du discours.
Je peux même dire que l'élément peut-être plus radical encore d'une logique du signifiant serait peut-être une doctrine du point. Je vais terminer, puisque ce texte est inachevé, pour vous laisser quelque chose de bien fini, sur une citation qui me semble faire penser, [KANDINSKY ?] dans Point, ligne, surface :

« le point géométrique est un être invisible. Le point ressemble à un zéro. Dans ce zéro, cependant, sont cachées plusieurs qualités qui sont humaines. Au fur et à mesure qu'on dégage le point du cercle

étroit de son rôle habituel, ainsi il devient entre le silence et la parole, l'ultime et unique union et c'est pourquoi il a trouvé sa première forme matérielle dans l'écriture. Il appartient au langage et signifie le silence. »

LACAN

Je demanderai que ce texte puisse être mis, tel quel ou révisé, comme il l'entend, mais assez rapidement, à la disposition des auditeurs avant que j'aie fini mon cours cette année.
Je crois que des choses très importantes, là, sont dites sur la fonction de la suture, fonction non thématique - comme l'a dit très justement MILLER - dans mon enseignement, en ce sens que si elle est toujours en question, elle n'a pas été désignée expressément par moi comme telle.
Par contre, j'indique à MILLER qui, peut-être, n'était pas présent ce jour là, que le point, j'en ai, si je puis dire, ponctué le point de passade en un de mes séminaires, de ces cours du début de cette année : Très précisément sous ce nom, dont je ne me contente pas puisque j'essaie de mettre en valeur les fonctions d'un autre point, qui n'est pas la réduction d'un cercle, mais ce petit huit intérieur.
Je ne veux pus plus m'étendre aujourd'hui. Ceux qui ont bien entendu, auront mis des points d'interrogation aux endroits qui les comportent, par eux-mêmes. Et j'espère que, je ne laisserai, dans la suite, aucun de ces points d'interrogation en suspens.

Je donne la parole à MILNER.

Qu'il y ait eu entre l'être et une computation un lien hérité, la doxographie antique suffirait à le manifester, qui, rapportant les opinions sur l'être ne sait les énoncer que comme des dénombrements, et ne peut, pour en dresser la liste, que se conformer à la suite des nombres : « pour l'un des anciens sophistes, relate par exemple Isocrate, il y a une infinité d'êtres; pour Empédocle, quatre; pour Ion, seulement trois; pour Alcméon, rien que deux; pour Parménide, un; pour Gorgias, absolument aucun». [Isocrate, Or. XV, 268; cité à la page 345 de l'édition Diès].

Ce lien, que l'anecdote ici décrit, cerne bien cependant l'hypothèse qui supporte le mouvement de Platon, désireux dans ***Le Sophiste*** d'établir ce qu'il en est du non-être: se plaçant dans la succession des opinions, puisqu'il entend la clore, - entre le « un » de Parménide, qui résume tous les comptes positifs, et l'«absolument aucun» de Gorgias, qui les efface tous, il ne peut faire qu'énumérer le non-être, en susciter l'émergence par une computation.

Soit donc les genres, les éléments de la collection à décompter d'où le non-être devra surgir par énumération : « parmi les genres, […] les uns se prêtent à une communauté mutuelle et les autres, non; certains l'acceptent avec quelques-uns, d'autres enfin, pénétrant partout, ne trouvent rien qui les empêche d'entrer en communauté avec tous ». (2546).

Par cette opposition entre le mélange et non-mélange, entre ce qui peut se prêter à communauté et ce qui ne le peut pas, un trait distinctif est défini, qui permet d'introduire parmi les genres un ordre et des classes : une hiérarchie.

Puisque est à présent connu le procédé par lequel dénombrer la collection, en assignant un genre donné à une classe et en le situant dans l'ordre, Platon est en mesure d'y délimiter arbitrairement une série, en prélevant sur la collection des genres un certain nombre d'entre eux: les trois plus grands, l'être, le repos, le mouvement - comme si, au lieu de chercher le non-être dans une collection donnée, assuré sans

doute de ne l'y pas trouver, Platon entendait, par un mouvement inverse, le produire dans la succession des états d'une collection construite.
Apparemment arbitraire, la collection choisie se soutient en fait de propriétés formelles : si des trois genres prélevés, le repos et le mouvement ne peuvent se mêler l'un à l'autre, tandis que l'être se mêle à tous deux, Platon se trouve ainsi avoir constitué la série minimale propre à supporter l'opposition binaire entre le mélange et le non-mélange, qui est la loi même de la collection entière.
De fait, le départ est de deux, mélange et non-mélange, mais s'il suffit d'un seul terme pour représenter le mélange, il en faut deux pour supporter le non-mélange : supposons en effet que seuls soient donnés le mouvement et l'être, l'être alors, qui par définition se mêle à tout, se mêlerait au mouvement, et le trait distinctif du mouvement de se dérober au mélange dans son ordre se trouverait aboli; seul le mélange apparaîtrait dans la série. Pour manifester le non-mélange, il faut donc, en sus de l'être, deux termes qui s'excluent le repos et le mouvement, soit une série minimale de trois termes (254d).
A peine trois termes sont-ils posés que leur trinité appelle pour se soutenir comme série où « chacun d'eux est autre que les deux qui restent et même que soit » (254d), deux termes supplémentaires : le même et l'autre. Pour articuler les positions binaires du mélange et du non-mélange, doit être constituée une série minimale de cinq termes : « il est bien impossible que nous consentions à réduire ce nombre » (256d).
Mais cette série minimale ne saurait se reclore en un cycle saturé, puisque, régie par la loi binaire du mélange, elle laisse apparaître en soi, dans le jeu même de cette loi, une dissymétrie: sauf un, tous les termes tombent à la fois sous la loi du mélange et sous celle du non-mélange. A chacun d'eux, s'oppose un terme avec lequel il entre dans une relation spécifique de non-mélange, repos contre mouvement, autre contre même. L'être seul se mêle à tous, sans point de résistance, échappant au couplage avec un

terme qui le borne. Dans cette dissymétrie, doit se repérer la place du non-être.
Seul de tous les termes, l'être doit supporter par une alternante dualité de fonctions la binarité de l'opposition fondatrice : se mêlant à tous, il effectue le trait qui le définit comme terme assignable à la classe du mélange, et cependant cesse du même mouvement de subsister comme le terme cerné que ce trait effectué devait définir.
L'être se répand sur toute la série, il est l'élément même de son développement, puisque tous les termes, comme termes, sont de l'être. Mais par cette expansion, il ne fait que manifester le trait distinctif qui le situe dans une opposition binaire entre ce qui se mêle et ce qui ne se mêle pas : en bref, par la modalité de son expansion, l'être devient un terme cernable dans sa concentration singulière.
S'épandant, l'être se pose comme être. Or si l'être se pose, de ce fait seul, il tombe dans le registre de l'autre : devenant, à se poser, terme de la série, il pose comme ses autres tous les termes qu'il n'est pas : « ainsi, nous le voyons, autant sont les autres, autant de fois l'être n'est pas; lui, en effet, n'est pas eux, mais il est son unique soi, et dans toute l'infinité de leur nombre, à leur tour, les autres ne sont pas ». (257a).
Il est vrai sans doute que tout terme de la série participe du même et de l'autre : du même, en tant qu'il se rassemble sur soi; de l'autre, en tant que se rassemblant, il se pose comme autre (256b). Mais l'être seul, qui de par son expansion sans borne, voit sa fonction se dédoubler, peut susciter dans sa double participation, comme son autre auquel pourtant il ne saurait se refuser, un terme nouveau : le non-être.
Par la vacillation de l'être comme expansion et de l'être comme terme, par le jeu de l'être et de l'autre, le non-être est désormais généré : « une fois démontré... et qu'il y a une nature de l'autre, et qu'elle se détaille à tous les êtres en leurs relations mutuelles, de chaque fraction de l'autre qui s'oppose à l'être, nous avons dit audacieusement

: c'est ceci même qu'est réellement le non-être » (258e).
Et pourtant, ayant établi le non-être au rang de nouvelle unité, Platon n'en fait pas l'addition et ne dit aucunement qu'il faille élever de cinq à six le nombre minimal, nécessaire à supporter l'opposition binaire d'origine. C'est qu'il faut soutenir à la fois que les genres sont des points où l'être se noue, où le discours sur l'être est contraint de faire passer son articulation, mais aussi des points où l'être disparaît. Par cette opération de passage, dénommée par l'autre, et de nouage, dénommée par le même, le non-être surgit, dans la suite des genres, sous un mode singulier; dans la série qu'il faut dérouler pour soutenir l'opposition du mélange au non-mélange, il n'a pas de place assigné, sinon les points de fléchissement, où le cerne se révèle passage.
La série, ne parvenant pas à se poursuivre sans vacillation, se confirme dès lors comme une chaîne dont les éléments entretiennent des relations irréductibles à la simple suite. Des dépendances s'y révèlent, qui, à partir de la linéarité séquentielle de la série, dessinent un espace profond où jouent les cycles posant et supprimant par alternances réglées le même, l'autre, l'être et le non-être.
A chaque fois que l'être passant de terme en terme (« autant sont les autres »), confirme sa fonction d'expansion, il se dénie comme terme cernable : à chaque passage, il fait émerger le non-être sous forme de répétition (« autant de fois l'être n'est pas »). Lorsqu'en retour, défini par cette même capacité d'expansion, l'être se rassemble sur soi comme terme, unité computable (« il est son unique soi »), il dénie son expansion se refuse aux autres termes, et les rejette dans le non-être comme en un gouffre où toute chaîne et tout décompte s'évanouissent (« les autres ne sont pas »).
Par un mouvement corrélatif, que voile l'énoncé lisse le posant comme « unité intégrante dans le nombre... des formes » (258c), le non-être se refend : il est le gouffre qui efface tous les termes (« les autres ne sont pas ») et aussi bien le terme répété, à chaque fois que l'on décompte les genres, comme le

cerne isolant le terme décompté (« autant de fois, l'être n'est pas »). En tant qu'il est terme de la chaîne, il est cerne répété sans place fixe, déplacement d'une chute de l'être; en retour, le fixer à une place, est renoncer à le faire terme cernable, puisqu'il ne peut être fixé sans devenir le gouffre où s'abolit toute série de termes. Compter le non-être comme unité « dans le nombre des formes », c'est donc devoir le compter dans la chaîne comme ce qui efface tout décompte.
Il est possible à présent de scander le cycle où le non-être s'énumère
- L'être comme terme est défini de pouvoir se mêler par expansion à tout terme quel qu'il soit.
- L'être, fonctionnant comme expansion, s'attribue à tous les termes, qui viennent ainsi à être.
- Les termes, venant à être, dénient l'être comme terme (moment de l'autre); le non-être apparaît sous tous les termes, comme terme sans place fixée, comme cerne répété.
- L'être comme terme se refuse à tous les termes (moment du même); le non-être se fixe comme gouffre absorbant tous les termes.
(A ce point, le cycle peut reprendre, l'être n'étant terme distinct que par sa propriété d'expansion).
Le non-être est alors développé par un jeu de vacillations entre l'expansion et le terme, entre la place et la répétition, entre la fonction de gouffre et la fonction de cerne : Comme terme, il est répétition, sans place assignée, puisqu'il est déterminé par l'être s'épandant.
Comme place, il devient absorption, effacement, puisqu'il est déterminé par l'être se posant comme terme et se refusant.
Ainsi le non-être est à chaque fois la reprise inversée d'une propriété de l'être : la double portée qu'il lui faut reconnaître - à la fois terme de la chaîne, et, comme terme, effondrement de toute chaîne - n'est que le revers de l'écartèlement de l'être, à la fois terme et expansion, qui, comme terme de la chaîne, désigne dans la chaîne la possibilité de toute chaîne.
Peut-être faut-il ici, après J.A. Miller, reconnaître les pouvoirs de la chaîne, seul espace propre à

supporter les jeux de la vacillation, mais aussi bien à les induire. Tout mouvement en effet qui replace dans la linéarité d'une suite un élément qui, comme élément, la transgresse - soit qu'il en doive situer l'instance fondatrice, soit qu'il en dessine le lieu d'effacement - y induit cette double dépendance formelle que nous nommons vacillation, définissant rétroactivement cette suite comme une chaîne.
Mais à quoi référer ce mouvement de linéarisation, sinon à une prégnance de l'ordre ignoré du signifiant, dont l'être et le non-être reprendraient les traits, eux qui, par leur couplage même, assurent la vérité et autorisent le discours ?
L'ordre signifiant se développe comme une chaîne, et toute chaîne porte les marques spécifiques de sa formalité
Vacillation de l'élément, effet d'une propriété singulière du signifiant, qui, tout à la fois élément et ordre, ne peut être l'un que par l'autre et réclame pour se développer un espace - supporté par la chaîne - dont les lois sont production et répétition : relation que, par leur symétrie inverse, l'être et le non-être reprennent, se partageant entre le terme et l'expansion, entre le cerne et le gouffre.
Vacillation de la cause, où l'être et le non-être ne cessent de déborder l'un sur l'autre, chacun ne pouvant se poser comme cause qu'à se révéler effet de l'autre.
Vacillation enfin de la transgression, qui les résume toutes, où le terme qui situe comme terme - transgressant la séquence - l'instance fondatrice de tous les termes, appelle celui qui reprendra comme terme la transgression elle-même, instance qui annule toute chaîne.
Un système formel est constitué, dont les interprétations pourraient à présent se préciser.
Comment ne pas lire, dans leur double dépendance, l'être comme ordre du signifiant, registre radical de tous les computs, ensemble de toutes les chaînes, et aussi «un» du signifiant, unité de la computation, élément de la chaîne ? Le non-être comme le signifiant du sujet, réapparaissant chaque fois que le discours, se perpétuant, surmonte un fléchissement ou

se confirme son caractère discret - et reprise du pouvoir spécifique du sujet d'annuler toute chaîne signifiante ?
Mais n'est-il pas permis de formaliser également sur ce mode l'objet a, qui se décrit d'être comme stase la répétition cyclique d'une chute? Tout se passant comme si l'on détenait ici une logique capable de situer les propriétés formelles de tout terme soumis à une opération de fissions, mais non pas de marquer des spécificités.
A la différence de l'articulation de Frege qui ramène la chaîne à son couple minimal, l'interprétation d'un formalisme moins résumé n'est peut-être pas univoque. On toucherait ici sous la forme d'un système de la fission, mais sans pouvoir les préciser davantage, aux linéaments de la logique du signifiant et à la source de tous les effets de mirage que sa méconnaissance induit.
Il est possible même d'apercevoir la nécessité que cette méconnaissance appelle pour ses effets la symétrie du mirage, et que cette nécessité autorise à conférer à tout balancement la portée d'un indice : la relation de l'être au non-être en portait tous les traits, elle était en droit le point critique où le signifiant pouvait être localisé.
Reconnaître la déduction du non-être comme un système formel n'a rien qui doive répugner, si l'on observe que Platon lui-même paraît y prendre appui pour mener le dialogue à son terme: d'autres chaînes, comme superposées à la chaîne des genres, se déroulent, où il peut articuler le statut du sophiste, qui doit être cerné par le discours au point précisément où il dénie au discours le pouvoir de rien cerner - et le statut du discours lui-même en tant que, pour cerner le sophiste et se confirmer par là son pouvoir de vérité, il doit s'ouvrir à l'énoncé du non-être, au mentir du sophiste.
Un double rapport s'institue ainsi: rapport thématique par lequel Platon relie le thème du non-être à celui du sophiste par les médiations du mensonge et de l'erreur - rapport d'homologie où, dans son registre, chaque thème requiert une vacillation pour se poser, le sophiste et son mentir ne semblant - homologiques du non-être - ne pouvoir

se placer que comme effaçant toute place: mais il faut pour dessiner cette homologie constituer comme telles les chaînes où elle jouera.
L'objet du dialogue est l'onoma du sophiste, or l'indice infaillible que celui-ci aura été découvert, c'est que le sophiste devra cesser de faire le sophiste, en s'échappant du cercle tracé par sa définition, qu'il cesse d'être au moment où l'onoma le saisit.
Dans la suite du dialogue, le sophiste apparaît dès lors aux points où il se poursuit, poussé de définition en définition, et surmontant ses fléchissements. S'il est celui dont on parle, sa présence doit sans doute, par les règles mêmes de l'échange dialogué, être celle d'un il, en face du je et tu, pronoms qui spécifiquement désignent les partenaires de parole : mais ce n'est pas assez encore pour situer sa place dans le dialogue.
Il faut souligner en effet combien une langue doit être sur ce point analysée de près, qui en face du je et tu, représente par un unique signe celui dont on parle, qu'il puisse par un montage entrer comme partenaire dans le dialogue, ou qu'il ne le puisse pas. Non pertinente au niveau linguistique, l'insertion possible dans le jeu des partenaires est essentielle ici à détacher du il du partenaire, un autre il, aux propriétés différentes.
Or qu'il opère la distinction, Platon nous en donne un indice lorsqu'en 246e, abordant la réfutation de deux écoles philosophiques opposées, il demande à Théétète de procéder à un montage qui les rendra présentes : « demande-leur de te répondre... et de ce qu'ils diront, fais-toi l'interprète » (to lecthen pas auton aerméneue).
L'èrmeneueinon, cette position d'Hermès, de héraut, de truchement prêtant sa bouche à une autre voix, voilà ce qui doit signaler que cet il, cet absent dont on parle, est de ceux qui peuvent à l'occasion s'insérer dans le dialogue et y prendre leur place.
Or le sophiste est exclu de cet èrmeneueinon. Nul ne lui prêtant sa bouche, il est exclu de la réplique, et pourtant il est présent à chaque articulation, puisqu'à chaque niveau, l'Étranger l'institue comme juge de la définition : le sophiste est bien cet

autre il, celui qui, prétexte du discours, en est aussi la pesée. Dans le dialogue, sa place est dans l'horizontalité d'une chaîne aux points de passage, et sa fonction n'est que de forme, sans qu'elles doivent se soutenir d'aucun tour de parole.
Mais si le sophiste est figure formelle du dialogue, c'est qu'il a fait sa tékne d'une propriété du discours, qui doit le définir. Toute définition du sophiste s'ouvre dès lors sur une définition du discours qui y situera une possible communauté de l'être et du non-être.
La relation thématique pourtant ne peut se soutenir que d'une homologie: comme le non-être parmi les genres, comme le sophiste dans le dialogue, l'énoncé du non-être ne peut venir dans le discours que par la possibilité d'un fléchissement.
L'itinéraire est inverse du premier, et peut valoir comme une confirmation : de l'autre, nous étions menés au non-être; du non-être, à présent donné, nous sommes menés à installer l'altérité au sein du discours, en le définissant comme un assemblage (ounthsis 263d) de classes de mots incommensurables. Sans doute la suite établie à cette fin ne connaîtra pas les développements de la suite des genres; c'est que Platon ici encore s'attache au minimal : puisque par définition le discours doit être l'entrelacement d'éléments qui y seront distingués, l'altérité qui y surgira sera soumise au mélange; deux termes dès lors suffisent à la soutenir : le non et le verbe (262a) - sans qu'il soit besoin de trois, comme précédemment, sans surtout qu'il faille donner une analyse exhaustive du discours.
On voit alors qu'il serait absurde de chercher ici l'enseignement de Platon sur les parties du discours et de s'imaginer qu'au niveau du Sophiste, il en poserait deux; par ce nombre, tout ce qu'il nous dit est que le discours est partageable, mais il se garde bien de faire le décompte.
En effet, si la théorie des parties du discours est exemplaire pour la linguistique, c'est justement en tant qu'elle est une commutation oublieuse de son départ, en tant que dans cette liste close et déclinable, un décompte des éléments du discours est

possible, où le sujet, méconnu, devient terme (soit, nommément, le pronom).
Chez Platon, nous nous trouvons à l'origine de ce décompte, et le départ en est encore sensible: le non-être, on le sait, n'est pas encore un élément comme les autres, mais bien tel que si on le fait surgir, le discours disparaît, que si l'on fait surgir le discours, il ne subsiste plus que comme fléchissement, tout à la fois cerne et passage d'un terme à l'autre soit la dimension de l'altérité par quoi le discours se définit comme assemblage.
C'est peut-être en tant qu'une méconnaissance n'est pas achevée que le sujet ne saurait être ici représenté par un terme énumérable dans une liste : le non-être où nous avons lu son apparition ne peut prendre place dans cette suite, dès lors impossible à conclure - il faut le faire tomber dans les dessous. Mais une opération nouvelle alors se développe, où la séquence du dialogue semble rencontrer un point de régression.
S'il s'agit en effet de pouvoir énoncer un discours faux, de pouvoir dire ce qui n'est pas, cela n'est possible qu'à le dire sur ce qui est, le discours portant toujours sur un être: « ne discourant sur personne... le discours ne serait même pas du tout discours. Nous l'avons démontré en effet : impossible qu'il y ait discours qui ne soit discours sur aucun sujet. (L'Étranger en, 263c).
Et c'est ici peut-être que se révèle la véritable implication de ce qui pourrait sembler un choix arbitraire de Platon : est-ce un hasard si l'exemple où celui-ci entend manifester la possibilité du discours faux, est un énoncé portant sur un nom propre, «Théétète vole » ? Il semble que relié au verbe désignant l'action qui n'est pas, venant à cette place où l'être doit donner au non-être un support de prédication, le nom se doive fixer en nom propre.
Car enfin il était possible à l'Étranger de parler à la première personne : pétonai, « je vole », version inversée du Cogito. Il faudrait, dans cet évitement de la personne grammaticale, reconnaître la prégnance du nom propre comme tel : s'il peut marque la place où le non-être disparaît, c'est que, désignant le

sujet comme irremplaçable, comme pouvant dès lors - selon les termes de J. Lacan - venir à manquer, il le repère précisément aussi comme ne manquant pas. Dans la suite des mots, le non-être, tournant autour du nom propre, semble refluer sur soi et se condenser : le sujet, fixé, prend les caractères d'une plénitude; la suite des mots, sitôt posée comme chaîne, redevient série sans vacillation, le nom, partie du discours, étant aussitôt absorbé dans le nom propre. Dans l'évitement de la personne grammaticale, avant sans doute qu'historiquement, la catégorie ait été définie comme telle, et puisse venir à fixer le sujet dans une méconnaissance, on assiste pourtant au recouvrement de la vacillation; avec l'énoncé « Théétète vole », grâce à la plénitude du nom propre, non-être du non-être, le discours s'installe comme règne d'un savoir imperturbable.

Tout se passe comme si, à la fin du *Sophiste, il* fallait rebrousser chemin, effacer le non-être lui-même dans le discours, alors qu'il avait été nécessaire de l'y présentifier pour en fonder les propriétés de vérité. Les cycles de l'être et du non-être acquièrent dès lors le rang d'« hypothèses » vouées au silence des énoncés qu'elles supportent.

A la superposition des interprétations d'un même système formel, il faut substituer l'image d'un itinéraire de recouvrement, les homologies n'ayant pu se développer que pour se briser; la chaîne est redevenue série; à peine entrouvert, le registre du signifiant se referme, et le terme porteur de la cause de tous les effets de défaut, vient lui-même à faire défaut.

Tandis que l'être, restauré, révèle sa relation au discours, en tant qu'il en concentre les propriétés en une vérité désormais assurée, le non-être, sous les espèces du faux, fixe autour du nom propre les vacillations où il avait pu recevoir sa définition. Il devient à la fois le point où situer le registre à reconnaître comme ancrage d'une logique du signifiant, et, de ce fait même, le point où il faut en marquer la méconnaissance.

Mais le mouvement effectif est inverse : le signifiant et sa logique ont pu être une clé, mais c'était au prix d'accepter que notre commentaire se

jouât dans un cercle, et pour situer ses appuis, discernât dans un texte lisse des indices de fermeture que l'on pût faire valoir comme méconnaissances et suturations. Il fallait ici, non pas lire une suture, mais l'inventer pour rendre un énoncé lisible : la figure de la chaîne a servi de recours.
Chaîne des genres, chaîne du dialogue, chaîne évanouissante des classes de mots, à chaque fois, un point a pu être visé où se lisait la logique du signifiant - jusqu'à reconnaître la limite où il faut éprouver que l'introduire réclame qu'on s'en retourne - jusqu'à rétablir dans la suite du Sophiste, la péripétie recouverte d'une éclipse du signifiant.
Dès le point de départ sans doute, c'était tout se donner que d'introduire par l'anecdote la computation de l'être, où l'arithmétique des anciens sophistes offrait un soutien immédiat au modèle de la chaîne.
C'était tout inventer, surtout s'agissant de Platon qui a, non pas méconnu, mais ignoré la structure du zéro. Mais ce n'est rien faire, sinon mettre au jour que, quand Platon parle de l'être, il vise son propre discours dans sa possibilité même, en tant que la vérité peut en contraindre l'articulation discrète.
Si dans sa déduction de l'être, celui-ci relie, par la médiation de la vérité, le sort de l'assertion et celui de la chose qui en est l'objet, l'enjeu de l'être, détaille en un discours qui réclame la vérité, les lois d'un lieu où le discours soit possible assertion de vérité.
Faire apparaître que ce soit là le reflet diffracté du signifiant, demande que l'on figure Platon dirigeant un regard aveugle vers un point dont l'unicité, la position et la validité ne sauraient subsister que d'être étrangères au regard même, en deçà d'une méconnaissance.
«Pour situer le point qui rend l'objet vivant, il faut, nous dit Breton, bien placer la bougie. »
Qu'il soit permis de rassembler sous ce terme unitaire, qui voudrait introduire leur homologie formelle, la refente du sujet, la déjection du a, les partages de l'être et du non-être.

LACAN

Est-ce que quelqu'un veut, ici, poser une question et du même coup essayer de donner le témoignage que, ceci, de quelque façon, a passé ?
J'espère que, tout de même, ce défi va être relevé,

KAUFMANN

En ce qui concerne le platonisme, où est-ce que tu situes le bien ? Il y a le problème du sophiste d'une part, et d'autre part le problème du platonisme.

MILNER

Je l'ai forclos de mon discours.

KAUFMANN

À propos du logos, comment est-ce que tu comprends le rapport du nom au verbe ? Lorsque j'ai repris Le sophiste, je m'étais préoccupé de cette question du rapport entre onoma et *dunamis*.
D'autre part, ce que tu as dit en ce qui concerne le nom commun et le nom propre, est-ce que tu ne penses pas que ça intéresse le rapport du nom au verbe ?

MILNER

Le problème du rapport du nom au verbe, il faudra bien marquer qu'il ne s'agit pas d'une théorie partie du discours Il faudra le chercher ailleurs. Dans les Lettres.

KAUFMANN

Je me suis fait une petite idée à propos du problème nom-verbe et du problème du fantasme. J'attache une grande importance à un terme qui se trouve, je ne sais trop où, dans le texte, c'est paraferein. À propos du fantasme, la manière pour relier à ce qu'a

dit AUDOUARD c'est une […]. Ça peut se présenter d'une manière très simple à propos du fantasme chez les stoïciens. Tu sais comment ça se passe chez les stoïciens ? J'avance, je trébuche, c'est l'ascenseur de Bergson. Il y a un « sur place » et alors, dans le fait que je vais trop loin il y a un creux qui se forme. C'est le creux de la vague. Chez les stoïciens, le fantasme surgit là-dedans. On n'a qu'à remplacer […] par Trieb. On est sur une certaine ligne.
A ce moment-là, on aurait donc l'équivalent du problème qu' AUDOUARD avait posé. La différence avec PLATON c'est que chez les stoïciens, ça se passe comme ça et le fantasme arrive ici. On va trop loin et dans le creux, il y a le démon de l'ascenseur qui surgit là dans le fait […].
Au lieu que ce soit linéaire, chez PLATON, c'est paraferein. Ça va à côté, c'est-à-dire qu'il y a une gerbe de non-êtres autour de cet axe.
Tu es d'accord ?

MILNER

[…]

KAUFMANN

Ici je rejoins un propos du docteur LACAN. Le passage à l'acte à l'intérieur du verbe lorsque je manque la prédication,[…] et j'obtiens ici le fantasme. C'est pourquoi je crois que le sophiste renferme plus d'unité.

LACAN

Je crois qu'il a dit beaucoup sur le sophiste. Ce que nous a dit MILNER était tout de même très marqué de sa spécification de Grammairien. C'est dans un tout autre registre que se pose la différence onoma, ***dunamis*** chez PLATON. Vous êtes bien d'accord ?

Je ne sais pas s'il y a lieu que je fasse, après ceci, quelque chose qui, de toute façon, ne pourrait s'engrener que d'une façon superflue, faute de pouvoir être poussée assez loin.
Est-ce que je vais - à dessein de préparer à la suite de mon discours - rappeler autour de quoi je le centre actuellement.
Les trois bords, les trois termes : du sujet, du savoir et du sexe qui sont bien entendu la tripolarité qui est essentiellement extraite de notre expérience d'analyste et comme telle questionnable.
Bien sûr, tout ceci est une étape et une étape majeure de quelque chose qui, inauguralement s'est fondé sur ma terminologie opposant à la façon de catégories primaires le symbolique, l'imaginaire et le réel.
Depuis le temps où je les ai introduis, je dirai, un peu comme les termes d'une philosophie vraiment à coup de marteaux, je veux dire, ce dont il me semble que nous pouvions nous contenter à l'intérieur au moins de notre position d'analyste, d'une sorte de résidu irréductible concernant les horizons de notre expérience. On ferait volontiers, donc, la correspondance, la superposition de trois termes : savoir, sujet, et sexe.
A ces trois termes, je n'ai pas besoin, je pense, de pointer, de façon biunivoque sauf si on me le demande expressément, Il est certain qu'il y a là, pourtant, un chemin parcouru et même un fort grand chemin. Et que l'un ne saurait d'aucune façon prendre posture d'être le contenu de l'autre, que les trois bords de la seconde triade ne sauraient aucunement être le remplissage des trois bords de la première.
A ce propos, je voudrais marquer, puisque, aussi bien, c'est dans la mesure même du progrès de l'élaboration que s'instaure ce contenu qui n'est identifiable ni à l'un ni à l'autre, que le réel, par exemple, dont on a dit pendant longtemps que j'en faisais presque un terme exclus. Pourquoi en ai-je fait, apparemment un terme exclus, si ce n'est par un effet de mirage qui est à proprement parler ceci, que le psychanalyste par sa position - et c'est là que vous le voyez rejoindre ce qu'a si bien dessiné aujourd'hui MILNER à propos du Sophiste - le

psychanalyste, très singulièrement, par position est exclus du réel.
Il s'interdit, par sa technique même tout moyen de l'aborder. Etre exclus est une relation et c'est bien cette exclusion qui fait toute sa difficulté à tenir sa place, à la tenir aussi bien comme théoricien qu'à la tenir dans sa pratique.
Le réel, jusqu'à un certain point, peut même, peut même être considéré par lui comme le danger, la fascination offerte à sa pensée et à quoi trop facilement, d'une façon trop facile, il succombe quand il va dans ce champ du réel qui est sa référence majeure, à savoir du réel du sexe, quand il va à s'avancer à la place où il a ce quelque chose qu'il se refuse et dont il est exclus. Il va construire un réel qui sera forcément le réel du psychologue ou de tels autres, qui ont leur validité dans ce registre non seulement ambigu mais bâtard qui s'appelle sciences humaines et qui est proprement ce dont - s'il veut rester psychanalyste - il a à se préserver.
Qu'est-ce que c'est alors que cette place de réel pour l'analyste et que signifie la façon dont justement, nous tentons, nous indiquons les possibilités de construction de sa place par cette voie paradoxale qui est de prendre le chemin de la logique.
Il est très frappant de voir que, à mesure qu'historiquement, la logique progresse et au point où elle aboutit dans la théorie qui s'appelle fregéenne - celle qui distingue le signe de la Bedeutung, de la signification dans FREGE - nous arrivons à cette sorte d'exténuation de la référence, qui fait que FREGE formule que si nous devons trouver à ce quelque chose qui s'appelle un jugement - une référence quelconque - ce ne peut être, au dernier terme, que la double valeur du faux ou du vrai. La valeur est à proprement parler le réfèrent, entendez bien, qu'il n'y a pas d'autre objet du jugement à la pointe d'une pensée logique mais qui est pour nous exemplaire de ce qu'une certaine voie poursuivie engendre comme paradoxe qu'il n'y a - en fin de compte - pas référence, si ce n'est la valeur : ou il est vrai, ou il est faux.

Il est clair que cette exténuation pour nous est littéralement à prendre à la manière d'une sorte de symptôme et que ce que nous sommes en train de chercher, en suivant les choses sur cette voie, sur cette trace, c'est ce qui a bien pu conditionner l'évolution de la pensée logique, c'est ce qui a bien pu manquer pour la désignation de la place du réel. Dans ce sens, il est pour nous sensible que ce qui est ainsi cerné sous la forme d'un manque est quelque chose qui a quelque rapport avec la façon dont, pour nous analystes, le réel se présente.
Il est très frappant qu'il aboutisse pour nous, et d'une façon sensible, à la même distinction que celle où accède FREGE. Par sa voie - la distinction du signe et du sens - c'est par là que j'ai essayé cette année de vous rendre sensible sa distinction de la signification. Le sens existe au niveau du non-sens et d'un poids aussi manifeste qu'en tout autre lieu où il peut se développer qui s'appelle signification, un apparent réel.
Le rapport du sens avec, si l'on peut dire, ce point aveugle du réel, ce point d'achoppement, ce point terme, ce point d'impact et d'aporie dans la réalité sexuelle, c'est ce point qui nécessite pour nous l'organisation d'une logique où les trois bords distincts du savoir, du sujet et du sexe nous permettent de situer, dans leur relation, à leur place, ce quelque chose qui va nous faire apparaître certain paradoxe, et principalement la place du signe du sens comme telle, en une relation du savoir au sexe d'où le sujet est en quelque sorte extrait, auquel, à proprement parler, cette double aliénation des termes entre lesquels s'établit la dimension du sens est ce qui l'ouvre lui-même dans cette très singulière divinité qui se place ici - dans l'expérience analytique - entre le sujet et le sexe : la dimension de la Bedeutung, la dimension aussi de ce qui est pour lui le point d'interrogation, le point sensible de la vérité.
Ce qui se situe du côté du savoir est à proprement parler le plus opaque, ce que j'ai introduit au début de mon discours de cette année, ce quelque chose d'à proprement parler béant que nous pourrons incarner dans la notion du Zwang. C'est du côté du savoir que

le sujet se trouve recevoir cette marque de division qui s'inscrit dans le symptôme et que je symbolise dans ce terme que j'annonce ici, repris de Freud sous le terme de Zwang.
L'heure est assez avancée.
Je vous ai donné un échafaudage pour ce qui sera la fin de mon discours de cette année. Je tenais à vous l'annoncer pour que vous en soyez moins surpris au moment où j'aurais à les articuler plus profondément.

Retour

09 Juin 1965 Retour

Nous poursuivons notre propos sur le point que je vous amène, pour clore mon discours de cette année, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », ce point que structure la triade que j'ai introduite depuis trois ou quatre cours.
J'espère que ce que j'ai indiqué la dernière fois, en clôture des apports des éléments d'un certain dialogue où ce terme, étant appuyé de toutes les réserves par lesquelles précisément j'avais introduit la séance de la dernière fois, que ce que j'ai apporté en conclusion, introduisant, d'une certaine façon, le pôle du réel en tant qu'il est constitutif d'une certaine difficulté qui est, à proprement parler, celle du psychanalyste.
J'espère que vous vous en souvenez, ceci est l'introduction d'un thème, d'un thème que, sans aucun doute, je n'épuiserai pas cette année, mais qui, si le sort le veut, se poursuivra l'année prochaine.
Dans cette introduction, peut-être trop rapide et, peut-être même, jusqu'à un certain point, catapultée, j'ai signalé la place où nous devons concevoir que par rapport à ces trois termes, dont je vais réarticuler aujourd'hui la fonction, rassemblant en quelque sorte, le sens de tout notre discours de cette année, j'ai placé les trois termes que j'ai inscrits là en allemand, pour des raisons qui sont liées à l'élaboration historique de ces trois termes pour autant que deux d'entre eux se réfèrent à la pensée, au travail d'auteurs qui ont écrit en allemand.
Sinn, c'est une référence, à proprement parler fregienne, c'est pour autant que Frege, oppose Sinn à Bedeutung - dans son élaboration conceptuelle de ce qu'il est pour lui de l'être du nombre : Zvang - que c'est pour autant que c'est là qu'il convient de situer cette fonction qui est à proprement parler la découverte FREUDienne, qui donne un sens nouveau, un sens renouvelé à ce qui se présente dans la phénoménologie de ce qui a été élaboré tout au long du dix-neuvième siècle comme clinique mentale et qui

lui donne un statut, un statut que j'ai l'intention aujourd'hui de vous faire repérer comme étant ce qui justifie, à proprement parler, l'accent que nous avons mis, avec notre commentaire de DESCARTES sur les rapports fondamentaux du sujet - au sens moderne du terme - et du savoir.
S'il y a Zwang, s'il y a quelque chose qui se manifeste d'une façon opaque dans le symptôme, qui littéralement, contraint, en même temps qu'il divise le sujet, c'est là qu'il est important d'user du mot Zvang, parce que Zvang se rapporte à zvei et que, comme vous le voyez, sur la petite figure d'à côté dont je ne vous ai pas encore révélé le but, c'est bien d'un Entzweiung, c'est de ce que FREUD a poursuivi, découvert, tracé jusqu'à ce que son dernier écrit y culmine, dans l'idée de Spaltung du sujet essentiellement une Entzweiung. Voici donc justification de ce que vous voyez là écrit au tableau. Le terme Wahrheit, vérité est écrit lui aussi en allemand tout simplement pour rester homogène avec les deux autres termes.
C'est celui-là, ce troisième terme, Wahrheit, la façon dont la Vahrheit, la vérité, se présente dans l'expérience psychanalytique ou plus exactement dans la structure fondamentale qui permet cette expérience, c'est de là qu'aujourd'hui j'entendrai, avec vous, repartir.
Non sans avoir tiré, de notre discours commun de la dernière fois, un fil, un fil que nous allons retrouver tout à l'heure qui est celui de la question posée par KAUFMANN à MILNER. MILNER nous a donné un compte-rendu extraordinairement bien structuré, certes très riche - texte de travail, commentaire, en somme, en même temps que résumé du Sophiste - à quoi, dès aujourd'hui, je croirai pouvoir, sans abus, me référer. Dans l'ensemble, pour ce que j'ai pu en recueillir, ce discours n'est pas tombé dans l'oreille de sourds et a été reconnu, au moins, pour la dimension qu'il offre - cette dimension n'était d'ailleurs pas forcément celle qui, à chacun des auditeurs, est ni la plus familière, ni celle qui l'intéresse le plus – dimension qui peut causer, à celui qui est habitué à la pensée médicale, certains moments de flottement. Je crois quand même qu'elle

est suffisamment faite pour nous permettre aujourd'hui la référence que je vais dire maintenant. KAUFMANN, interrogeant MILNER, lui a posé cette question :

« Et alors, qu'est-ce que vous faites dans tout cela, du bien chez PLATON, de l'idée pure du bien ? »

Je vous rappelle que MILNER avait mis l'accent dans cette dialectique où culmine le Sophiste qui tient essentiellement à démontrer, et c'est là le culmen de la pensée platonicienne, que PLATON a tout au long de ses discours par où il s'adresse à nous, un discours en fin de compte toujours essentiellement énigmatique, au point de se faire à l'occasion déroutant, humoristique : il est tout à fait clair qu'il faut être vraiment sourd pour ne pas voir qu'à tel ou tel détour, il va jusqu'à se moquer de nous. PLATON, après avoir distingué le monde des idées, en tant qu'elles sont immuables, qu'elles ne sont pas soumises au champ […] comme ce qui, dans le monde sensible, en quelque sorte, les reçoit, mais ne peut en être affecté, ne peut les refléter que d'une façon approximative, PLATON, au niveau du Sophiste, est conduit, et nous conduit, à la démonstration que si l'action des idées dirais-je, ne peut se concevoir que sous le mode de la participation, cette participation n'est point à concevoir comme un effet qui se produit dans la pensée, dans ce par quoi nous qui nous élevons par la dialectique jusqu'à la conception des idées les plus originelles, nous faisant, par notre dialectique, jouer ce tressage, cette […] par quoi nous reconnaissons ce qui dans le monde mouvant du changement, se soutient d'une participation à l'idée. Les idées fondamentales, elles-mêmes, ne se soutiennent que pour autant qu'entre elles s'exerce ce mouvement de participation et MILNER vous a rappelé, comment nous trouvons, participant à l'être, à la fois le mouvement et le repos, comment pourtant, mouvement et repos diffèrent et ne peuvent différer que pour autant qu'ils participent aussi l'un à l'autre. Comment donc est nécessité ce quelque chose qui, aux trois termes choisis par PLATON - pour nous montrer ce quelque

chose qu'il faut que nous admettions, que nous concevions comme s'exerçant dans un mouvement, dans une action, dans une passion, au niveau même des idées - comment au-delà de ces trois termes, deux autres nous seront nécessaires qui sont le même et l'autre, et le terme d'une quinteïté, une fünfheit primitive ici avancée. Je ne me souviens pas ce que MILNER a répondu à la question de KAUFMANN. Je souhaite qu'il lui ait répondu : que du bien - du bien au sens de PLATON - il n'avait parlé que de cela.
Car, ce qu'est le bien pour PLATON, c'est à proprement parler ce jeu de nombre. Ceci n'est pas un commentaire, si je puis dire, de mon cru. Je l'avance aujourd'hui, avec d'autant plus d'aisance, qu'une certaine bonne fortune dans une recherche, comme cela, inspirée par la réflexion sur le Sophiste, m'a conduit à tomber sur quelque chose qui, peut-être, est loin d'être ignorée, mais dont j'ai été content de trouver la confirmation historique, à savoir qu'il y a une leçon de PLATON sur le bien conçu comme l'idée de l'idée. C'est Simplicius, commentateur d'ARISTOTE - donc non seulement troisième mais quatrième génération - c'est Simplicius qui nous en témoigne, dans ce qui reste d'attesté, qui nous témoigne qu'ARISTOTE a allégué aux générations le fait d'avoir assisté à cette leçon et qu'ARISTOTE y assistait bien, qu'ARISTOTE en a tenu un relevé, des notes, une ronéotypie, et que ce qu'a eu de surprenant - pour ceux qui y ont assisté - cette leçon, c'est très précisément que PLATON n'y a parlé que du nombre. Tout le monde s'attendait à ce qu'on discute ce qu'il en était du bien : si c'était la richesse, ou la bonne santé, la bonne humeur ou la bonne science. Une partie de l'assistance prit même congé au milieu, fort déçue.
Qu'à la vérité, ce soit ainsi qu'il nous faille situer, ce qu'était pour PLATON, cette référence à ce que nous pouvons appeler, jouer chez lui le rôle de l'idée absolue, du fondement inébranlable de toute sa réflexion sur le monde, c'est là quelque chose qui pour nous est précieux, car comme vous allez le voir c'est ce qui va nous permettre de contrôler le sens de ce qui, dans l'histoire de notre pensée, est

apporté par FREUD et ce qui, d'être apporté par FREUD, nous ouvre une vue, qui coordonne d'une façon supérieure à tout ce qui a pu être appréhendé jusque-là, les écueils, les apories, les difficultés à quoi s'est heurté en fait ce que j'appellerai la définition de la vérité.
Ceci, pour nous psychanalystes, est quelque chose qui est à prendre au niveau le plus crucial de notre expérience. Dans un ouvrage à quoi je me consacre depuis plusieurs années, et dont je ne vous dirai pas le titre, je commence, dans une première rédaction, que vous ne verrez pas, en ces termes :
Le titre ici choisi - celui que je ne dis pas - en implique un autre qui serait Voies de la vraie psychanalyse. C'est bien de quoi il s'agira. Par quelles voies la psychanalyse procède ? L'examen de ces procédés sera notre méthode pour déterminer ce qu'est vraiment la psychanalyse. Nous saisirons là que son être tient aux effets de la vérité. S'en tenir là, serait la peindre comme une île, flottant dans son propre déploiement. Moyen du juste moyen deviendrait le sous-titre dont le timbre - extrême-oriental - parodierait, non sans vertu, le succès même d'un tel propos. Mais cette cythère est bien rivée au monde et c'est pourquoi la carte que nous décrirons sera plutôt du style des cartes marines, le contour commenté des rivages laisse en gris les surfaces intérieures.
Par quelles voies accède-t-on à la psychanalyse ? Voilà l'ancre autour de quoi nous entendons faire tourner profondément l'intérêt du lecteur, ceci dit aussi : le lecteur que nous tenons pour être ici intéressé.
Le guide du vrai psychanalyste, tel est le titre de sa visée. Il s'adresse évidemment aux médecins et, comme au partenaire d'un dialogue qui le redouble, comme témoin dans un public qui attend : le vrai psychanalyste.
On discernera ici l'écho d'un cliché illustré par une littérature cousine : the complete angler, le vrai pêcheur à la ligne. C'est un ouvrage célèbre de la littérature anglaise, et qui est évoqué ici pour la même raison qui fait PLATON commencer sa définition du Sophiste par la même référence.

The complète angler n'aura conduit qu'un petit nombre de ses lecteurs à devenir des pécheurs accomplis. Seule la volonté de sélection du lecteur s'y déclare. Au reste, ce livre serait-il ouvert par quelqu'un qui y voudrait chercher les voies du parfait psychanalysé, qu'on se rassure : il s'y retrouverait beaucoup moins que dans d'autres ouvrages sollicités, non seulement rien ici ne le bercera de ces implicites promesses qu'une observation familièrement présentée véhicule, mais ne lui sera pas moins refusée l'occasion, de déplacer son angoisse sur le fardeau nouveau d'une norme psychologique. Il n'y trouvera ni la carte du tendre de la psychanalyse, ni matière à s'y dépister lui-même. Ceci n'embarrassera même pas ses premiers pas dans la psychanalyse.
Et que ce guide ne vise pas à le guider mais bien ses guides éventuels à le lire. Il ne s'y sentira intéressé qu'objectivement ou tout au plus comme celui dont on défend les intérêts - parti sans doute mais non pas juge - s'il ne veut pas en retenir, pourtant, que des garanties sont nécessaires et que ce livre les appelle. Ou bien plutôt que ce livre en appelle, auprès de ceux pour qui il est écrit, des garanties existantes à d'autres plus sûres. Tel est en effet le troisième thème dont nous l'avons accentué. Par quelles voies la psychanalyse […]. Voilà ce que l'auteur, dans un enseignement qui touche à la décade (je donne là quelques références qui donnent la date et sont déjà bien dépassées) essaiera d'articuler. Est-il besoin, pour éclairer cette distinction d'énumérer toutes les sciences où la médecine moderne appuie ses procédés, ni de remarquer qu'à se fonder sur leurs résultats, (elle leur fait à chacune crédit de ses principes, leur empruntant, si l'on peut dire des produits [vides?]). Or, c'est ce qui n'est nullement possible pour la méthode psychanalytique. Et les psychanalystes, là-dessus, feront chorus certes, et nous ferons - on le verra - toujours grand cas de cet accord, qui va plus loin que d'être une certaine façon de se faire entendre s'il n'est pas toujours un mode certain de l'harmonie. Mais ce n'est pas en vain que nous avons joué d'abord sur la métaphore de l'île, c'est qu'il

nous faut constater - aussi bien c'est l'objet funeste qu'a engendré cette insularité, dans sa forme que l'on peut dire réfléchie, extérieure, à savoir - la situation de ségrégation scientifique où la communauté psychanalytique se soutient.
C'est que la voie de la psychanalyse, elle, ne s'y maintient pas. Fait que nous corroborerons d'un chorus non moins serein à l'avouer chez les psychanalystes pour en explorer l'antinomie.
Le paradoxe que nous y relevons en effet, découvre plus de son fond qu'il n'en recèle, car si nous entendons bien dire que seul un formalisme technique préserve encore entre psychanalystes, la communauté de l'expérience, qu'on ne croit pas que l'égarement que nous dénonçons dans la discipline se place dans un empyrée idéal. Il touche à la voie même où la cure doit être cherchée, si elle doit être véritable.
Véritable a d'abord ici le sens simple de cure efficace mais pour autant que ses effets répondent à ses moyens, moyens qui dépassent dans ses termes la référence la plus ordinaire au médecin, celle qui lui fait qualifier de suggestion, les effets dont il dispose sur une marge commune de déplacement psychique offerte à presque toutes ses interventions, ne fussent-elles que de simulacre.
Et véritable prend ici un sens redoublé de ce que les moyens de la psychanalyse sont des moyens de vérité par quoi nous revenons à notre débat. Or, l'usage de tels moyens s'altère toujours - l'histoire le prouve - de n'être pas ouvert à la critique, ouvert à la question, ouvert à une ambiguïté qui prend ici une forme particulière. Car, la vérité ainsi évoquée, personne à s'offrir à l'épreuve d'une psychanalyse n'hésitera sur ce qu'elle a le sens de sa voie propre à cette personne.
Mais comment établir le rapport de cette vérité au réel, avec ce que la construction de la science nous a appris à reconnaître sous ce nom ? Ne renvoyons pas ici notre confraternel partenaire au décevant périple qu'au mieux son cursus secondaire, d'être français, lui a fait parcourir sous le nom de philosophie, voire à l'épistémologie déjà poussiéreuse qu'il en a pu retenir. Et ceci simplement parce que FREUD a introduit sous le nom d'inconscient dans notre

expérience, l'ordre de faits qui ouvrent à la question ainsi posée, son chemin expérimental.
C'est ici que notre audience prend corps avec notre propos et nous allons dire de qui nous voulons le faire entendre : de ceux-là même à l'endroit de qui, les tenants de l'expérience analytique n'ont su jusqu'alors faire état que de son caractère incommunicable, pour ceux qui ne l'ont pas partagé sauf, aux dernières nouvelles, à étaler ce mystère - sur ce mystère - la tarte à la crème mal digérée des fonctions de la communication joignant quelques mômeries sur la relation médecin-malade.
Car notre propos est que la psychanalyse soit soumise à une recherche qui porte sur ses procédés et jusque dans ses errances, trouve à articuler ses limites, autrement dit une recherche qui en dégage ce qui s'appelle la structure.
Pour le contrôle d'un tel travail, nous en appelons à tous ceux pour qui la notion de structure a, dans leur science respective, son emploi. Nous en attendons en outre, qu'avec nous, de ce travail ils déduisent les conditions de formation grâce à quoi un psychanalyste sera propre à conduire une analyse.
C'est dans ce moment que notre dialogue exemplaire avec le médecin trouve son pathétique.
« Prends garde, toi qui as ouvert ce livre parce que tu rêves de devenir psychanalyste ! Car la psychanalyse ne vaudra que ce que tu vaudras quand tu seras psychanalyste, elle n'ira pas plus loin que là où elle peut te conduire ».
C'est de cette référence de la psychanalyse comme science avec ce qui, effectivement, peut être réalisé de ce certain rapport lié à une certaine place de la résurgence de la vérité dans la dialectique moderne du savoir, c'est de là, que dépend - contrairement à ce qu'il en est de l'idée de PLATON - que dépend ce qu'il en est effectivement de ce dont nous pouvons parler sous le nom de psychanalyse. Et c'est très précisément pour autant que la psychanalyse, telle qu'elle est vécue, présente et exercée, dans notre moment historique, comporte avec une certaine façon de diriger cette enquête sur le fonds de sa vérité, une certaine résistance, résistance aussi bien […] , pointée, désignée, à l'avance par FREUD, c'est bien

pour autant qu'il en est ainsi, que mon enseignement, proprement, non seulement je me crois en droit, mais je suis obligé, à mesure même de cette résistance, d'infléchir, d'incurver sa suite et de ne pouvoir aller au-delà d'une certaine limite dans ce qui est de l'exploration d'une vérité qui ne peut-être définie qu'à suivre l'effectivité de ce qu'elle met en jeu - hic et nunc - telle qu'elle est pratiquée, de ce que met en jeu l'ensemble de ses procédés.
Qu'à cet égard, la vérité entre dans un certain dramatisme qui est celui dont indique suffisamment la limite, à préciser que cette vérité, celui-là même qui peut, en un certain point, la révéler, est en droit de la suspendre, voire de la refuser, c'est là quelque chose qui non seulement n'a rien d'original, mais qui, dans la psychanalyse même, trouve au maximum, sa justification.
Je vous dis, ce en quoi le fait qu'au cours des âges, cette position, par maint penseur, a été effectivement adoptée comme un parti-pris et un parti-pris avoué - ils l'ont écrit noir sur blanc - quand DESCARTES nous dit qu'il ne donnera pas la solution de tel problème, il en donne le prétexte que sans doute, il ne veut pas trop donner d'occasions à tel ou tel de ses rivaux qui prétendront l'avoir découvert de leur côté, qu'il veut simplement montrer qu'ils n'ont effectivement pas été capable de l'atteindre, ce n'est là que prétexte. De même que c'est prétexte quand Gauss ayant aperçu avant Rieman, la formulation mathématique moderne de l'espace, permettant l'accès trans-euclidien, que Gauss se refuse de le communiquer, ayant ses raisons d'articuler qu'aucune vérité ne saurait, en quelque sorte, anticiper sur ce qu'il est supportable de savoir.
Cette dialectique, j'ai dit, se justifie, prend sa forme pour autant que la psychanalyse est pour la première fois ce qui nous permet de mettre au jour, de poser dans leur radicalité, ses rapports qui sont ceux de la vérité et du savoir.
On peut poser la question, d'une façon, en quelque sorte abstraite - il est facile de le pointer, je l'ai fait au passage - sous la forme paradoxale, et bien sûr, pas sérieuse, comique : qu'est-ce qu'il en

serait de la vérité du savoir qui constituerait la formule newtonienne, si elle était sortie par quelqu'un deux cents ans avant ?
Est-ce que cette formule - dont l'introduction, dans le savoir, représente un moment structural, nous allons encore y revenir, des rapports de la vérité et du savoir - est-ce que cette formule aurait anticipé ? A-t-elle ou non quelque valeur de vérité ? Ceci n'est que jeu de l'esprit, aporie artificielle, c'est beaucoup plus radicalement que se pose cette question de la vérité et c'est autour de cette question que joue l'expérience freudienne.
C'est pourquoi elle n'est pensable, elle ne prend son sens qu'à partir d'un statut du sujet qui est le statut du sujet cartésien. Si j'ai pris tant de soin, au début de cette année, de reprendre la dialectique du cogito comme étant celle – fondamentale - qui doit nous permettre de situer ce qu'il en est du sens du freudisme, c'est qu'il appartient au cogito cartésien de marquer l'importance d'un certain moment définissant, comme tels, les rapports du sujet au savoir.
C'est là, peut-être, ce que n'éclairent pas totalement tous les commentaires qui ont été faits de ce moment essentiel représenté par le cogito. Ce que cherche DESCARTES et ce qu'il trouve dans cette visée, d'un fondement inébranlable, d'un fondamentum inconcustum, pouvons-nous dire, qu'avec le cogito il l'obtienne, que cet être, impossible à arracher de l'appréhension du « Je pense » soit un être, fondé dans l'être ? Il est, en tout cas tout à fait clair que la façon dont devant vous - au mépris s'il le faut des commentaires antérieurs, mais certainement pas au mépris des textes cartésiens - je l'ai articulé de façon qui dépasse ce à quoi, au moment où dans le commentaire on est forcé de s'en tenir au temps de l'ergo, si le commentaire doit reconnaître que là, ce sur quoi DESCARTES, au moins quand il est lui-même son propre commentateur, s'appuie sur l'évidence d'une idée claire et simple.
Mais qu'est-ce que - pour nous, au point où nous en sommes de l'efficience de la science - qu'est-ce que vaut cette évidence de l'idée claire et simple ? Ce simplex intuitious dont DESCARTES lui-même fait

état ? Assurément, il subit pour nous, l'effet de contre-coup, de tout le développement de la science, de celui qui s'est produit depuis la démarche cartésienne, qui est faite, pour nous faire réviser cette prévalence de l'idée simple à l'intuition.
Et la façon que j'ai eu devant vous d'articuler le je pense : « donc je suis » (avec deux points ouvrez les guillemets) d'où il résulte que la formule complète est à proprement parler, je suis celui qui pense : « donc je suis », et que ce que j'ai appelé cette division du « je suis » de sens, au « je suis » d'être est l'introduction à cette Entzwaiung où va se placer, pour nous, autrement, le problème de la vérité.
Et c'est ici que prend sa valeur le fait que l'ergo de DESCARTES qui indique bien quelque chose qui est de l'ordre de la nécessité - et que pourtant DESCARTES accentue, répudie comme devant être interprété d'aucune façon par une nécessité qui tomberait sous l'incidence du procès logique de la nécessité - ceci qui pourrait s'exprimer : « tout ce qui pense est, or, je pense, donc je suis ». C'est très précisément ce que DESCARTES prend soin lui-même, en un de ses textes de refuser. Le donc est ici une articulation qui marque la place, certes, d'une référence causale, mais d'une référence causale qui est celle de la mise en acte de quelque chose qui est présentée pour aboutir à cette disjonction à cette Entzwaiung du jeu de sens que DESCARTES, en un autre point, va franchement à articuler non pas même cogito mais dubito, le sens vacille, le doute va jusqu'au point le plus radical : ergo sum, l'être dont il s'agit est séparé du dubito même.
Que serait donc DESCARTES si nous nous en tenions à ce qui s'impose dans cette analyse de son articulation fondamentale ?
Rien d'autre qu'un scepticisme, consistant en un scepticisme qui se mettrait lui-même à l'abri de ce qui lui a été toujours opposé, à savoir qu'au moins est vraie la vérité du scepticisme.
Or, c'est justement ce dont il s'agit. La démarche de DESCARTES n'est pas une démarche de vérité et ce qui le signale et qui n'a non plus - ce me semble - pas été pleinement articulé comme tel, c'est que ce qui

fait sa fécondité, c'est justement qu'il s'est proposé une visée, une fin qui est celle d'une certitude, mais que pour ce qui est de la vérité, il s'en décharge sur l'autre, sur le grand Autre, sur Dieu pour tout dire. Il n'y a aucune nécessité interne à la vérité : la vérité même de « deux et deux font quatre » est la vérité parce qu'il plaît à Dieu qu'il en soit ainsi.

C'est ce rejet de la vérité hors de la dialectique du sujet et du savoir qui est à proprement parler le nerf de la fécondité de la démarche cartésienne. Car DESCARTES peut bien encore un temps conserver, lui penseur, la carcasse de l'assurance traditionnelle des vérités éternelles. Elles sont ainsi parce que Dieu le veut mais de cette façon, aussi bien, il s'en débarrasse. Et par la voie ouverte, la science entre, et progresse qui institue un savoir qui n'a plus à s'embarrasser de ses fondements de vérité.

Je répète : aucune institution essentielle de l'être n'est donnée dans DESCARTES. Une démarche, un acte, atteint la certitude sur la référence de quoi ? Qu'il y a déjà un savoir. La démarche de DESCARTES ne se soutient pas un instant s'il n'y a pas déjà cette énorme accumulation des débats qu'ont suivi le savoir, un savoir toujours lié, pris encore jusque-là, comme par un fil à la patte, sur le fait critique que son départ, à ce savoir, est lié à la possibilité de constituer la vérité.

J'appellerai ce savoir d'avant DESCARTES un état pré-accumulatif du savoir. A partir de DESCARTES, le savoir, celui de la science, se constitue sur le mode de production du savoir. De même qu'une étape essentielle de notre structure qu'on appelle sociale, mais qui est en réalité métaphysique, et qui s'appelle le capitalisme, c'est l'accumulation du capital, le rapport du sujet cartésien à cet être qui s'y affirme, est fondée sur l'accumulation du savoir. Est savoir, à partir de DESCARTES, ce qui peut servir à accroître le savoir. Et ceci, est une toute autre question que celle de la vérité.

Le sujet est ce qui fait défaut au savoir. Le savoir, dans sa présence, dans sa masse, dans son accroissement propre réglé par des lois qui sont autres que celles de l'intuition, qui sont celles du

jeu symbolique et d'une copulation étroite du nombre avec un réel qui est avant tout le réel d'un savoir. Voilà ce qu'il s'agit d'analyser pour donner le statut - le statut véritable - de ce qu'il en est du sujet au temps historique de la science.
De même que toute la psychologie moderne est faite pour expliquer comment un être humain peut se conduire en structure capitaliste, de même le vrai nerf de la recherche sur l'identité du sujet est de savoir comment un sujet se soutient devant l'accumulation du savoir. C'est précisément cet état, cet état extrême, que la découverte de FREUD vous offre, découverte qui veut dire et qui dit qu'il y a un « je pense » qui est savoir sans le savoir. Que le lien est écartelé mais du même coup bascule de ce rapport du « je pense » au « je suis ». L'un de l'autre est entzrweiet, là où je pense, je ne sais pas tout ce que je sais, et ce n'est pas là ou je discours, là où j'articule, que se produit cette annonce qui est celle de mon être d'être, du « je suis d'être ». C'est dans les achoppements, dans les intervalles de ce discours ou je trouve mon statut de sujet. Là m'est annoncée la vérité, où je ne prends pas garde à ce qui vient dans ma parole.
Le problème de la vérité ressurgit. La vérité fait retour dans l'expérience et par une autre voie que celle qui est de mon affrontement au savoir, de la certitude que je peux essayer de conquérir dans cet affrontement même, justement parce que j'apprends que cet affrontement est inefficace et qu'alors que là où je pressens, où je contourne où je devine tel écueil que j'évite, grâce à la construction extraordinairement riche et complexe d'un symptôme, que ce que je monte comme un symptôme prouve que je sais à quel obstacle j'ai affaire, à côté de cela, mes pensées, mes fantasmes se construisent non seulement comme si je n'en savais rien mais comme si je ne voulais rien en savoir. Ceci est l'entzweiun
L'intérêt de cette image, celle que j'ai mise sur la droite, qui est, pour vous, facile à reproduire car c'est une de ces constructions qu'on fait très simplement en manipulant une bande de papier. C'est toujours la bande de MOEBIUS mais une bande de MOEBIUS en quelque sorte, écrasée, aplatie.

Je pense que vous retrouvez là le profil que je vous ai rendu familier de l'intervalle où dans le huit intérieur se noue la bande de MOEBIUS, c'est-à-dire cette bande qui se recolle sur elle-même après seulement un demi-tour et qui a pour propriété - je vous l'ai dit - cette surface, de n'avoir ni envers ni endroit, c'est exactement la même. Ici vous la voyez sous la forme où elle est le plus habituellement reproduite avec une simple bande, avec une ceinture, c'est à dire quand ça ne prend pas cet aspect ici aplati qui nous est par ailleurs bien utile pour montrer certaines choses, bref, cette bande de MOEBIUS, elle est aussi bien réalisée par une bande de papier plié trois fois d'une certaine façon.
Qu'est-ce que nous montre le mode de le présenter ainsi ? C'est que, il y a, si vous voulez, sur le côté supérieur droit de cette structure triangulaire, il y a symétrie. Les deux reploiements du papier se font d'une façon symétrique par rapport à celui qui apparaît à la surface. De même ici, dans le reploiement suivant, c'est d'une façon symétrique que vous verrez d'abord se reployer la première bande comme ceci, puis dans la boucle suivante, mais de la façon dont ils sont noués, vous voyez qu'ici, dans le troisième côté, du côté supérieur, c'est d'une façon non symétrique que le reploiement se produit.
Autrement dit, si nous concevons ce qu'il en est du rapport de sens, pour autant que, à ce niveau du savoir inconscient, ce qui s'établit est communication d'une certaine structure entre l'articulation signifiante et ce quelque chose d'énigmatique qui représente, qui est l'être sexué. Si nous symbolisons la phase suivante comme étant celle des significations par où viennent, au niveau du sujet ce noyau opaque de l'être sexué, nous avons là, deux champs, non seulement autonomes mais qui peuvent se situer, l'un par rapport à l'autre, comme ils sont effectivement dans cette image, comme l'endroit et l'envers. Mais il est un point où ce qui est l'endroit, vient se rejoindre à l'envers, où la jonction ne peut se produire, si ce n'est sous la forme de cette Entzweiung, où c'est autre chose qui apparaît d'un bord à l'autre du troisième bord, c'est

celui qui lie le sujet au savoir. Et ici, loin que ce soit là relation de certitude, celle qui ne se fonde que sur le rapport d'évanouissement du sujet par rapport au savoir, c'est la réalité appelée symptôme, celle du conflit qui résulte de ce qui s'annonce du côté de l'inconscient, à l'encontre, d'une façon hétérogène, à ce qu'il en est, de ce qui se constitue comme identité du sujet. La division du sujet et du symptôme, c'est l'incarnation de ce niveau où la vérité reprend ses droits et sous la forme de ce réel non su, de ce réel à exhaustion impossible, qui est ce réel du sexe, auquel jusqu'à présent, nous n'accédons que par des travestis, que par des suppléances, que par la transposition de l'opposition masculin-féminin en opposition actif-passif par exemple ou vu/non-vu, etc.
C'est-à-dire à proprement parler, dans cette fonction qui a donné tant d'embarras au fondateur de la dialectique, à savoir la fonction de la dyade.
Il est très frappant que cette fonction de la dyade, ils l'ont parfaitement aperçue. Ils l'ont aperçue comme ce qui fait obstacle et butée à l'instauration de l'être et de l'UN par quelque voie que cette problématique soit abordée, que ce soit au niveau du Parménide, au niveau du Sophiste lui-même - je lai suffisamment indiqué tout à l'heure - au niveau du commentaire d'ARISTOTE qui est donné dans Simplicius, et qui porte le reflet de ce qu'ARISTOTE avait intégré de cette fameuse leçon platonicienne par laquelle j'ai commencé tout à l'heure, nous trouvons que le statut du nombre - finalement à ce sommet de la pensée aristotélicienne qui porte certainement le reflet de la leçon de PLATON - le nombre, c'est le nombre 2. Le 1 n'est pas un nombre. Il est un nombre pour nous, il est un nombre pour autant que la dialectique fregienne nous permet de le faire sortir du zéro par la voie de ce que nous avons appelé tout à l'heure la suture subjective, mais avant que fût constituée, d'aucune façon, cette relation du sujet au savoir, il n'y avait aucun autre moyen d'une pareille déduction que d'instaurer le début du nombre au niveau du 2, du zwei. Or, ce zwei, c'est justement celui qui nous rejoint dans la distinction du sexe, distinction qui était tout à fait hors de la portée

de la dialectique platonicienne. C'est par la voie de ce quelque chose qui est tout de même visé par cette dialectique et qui se trahit, si l'on peut dire, ou se traduit, ou se reflète, dans les formes qu'elle donne, cette dialectique, à la déduction de la dyade, car bien sûr - reportez-vous au texte et vous le verrez - ils ne prennent pas le zwei, la dyade sexuelle comme un donné, précisément justement parce qu'ils n'ont pas la référence sexuelle et que de la prendre comme un donné, n'est pas une solution.
Mais cette dyade, ARISTOTE tente de la faire surgir d'un rapport triadique qui est celui de l'un, du grand et du petit. C'est d'une juste mesure que la naissance du deux sera concevable à savoir quand la différence exacte du grand et du petit viendra à s'égaler au un.
Il est clair que cette déduction est fragile puisqu'elle suppose la proportion et la mesure. Il est clair qu'elle requiert la même proportion pour faire surgir tous les autres nombres, il est clair qu'elle trahit une fondamentale dissymétrie dans les deux unités de la dualité et que c'est précisément de cette dissymétrie qu'il s'agit dans ce qu'il en est toujours de toute appréhension véridique de l'être en tant que sexué.
Cette même dissymétrie qui est celle où vient à se nouer dans la disparité du savoir au sujet, dans le fait que le sujet est manquant, que le sujet nous force, nous sollicite de construire une imaginarité plus radicale que celle qui nous est donnée dans l'expérience analytique, comme celle où surgit l'image du moi, que cette imaginarité, cette singularité absolue du sujet comme manque est le reflet de la traduction de ceci qui ne peut être apparié de l'opposition duelle d'un sexe à l'autre sexe. Le rapport 2 qu'il y a dans le sexe est un rapport dissymétrique, et tout ce que notre expérience fait surgir à la place où il s'agirait de saisir cette différence sexuelle, est quelque chose d'une autre structure qui est ce sur quoi j'aborde et autour de quoi va tourner toute notre critique de l'expérience analytique au point où elle en est, hic et nunc, dans la psychanalyse réelle, à savoir l'objet(a).

Partout où le sujet trouve sa vérité - c'est là qu'en est venue notre expérience - ce qu'il trouve, il le change en objet(a) comme le roi Midas, dont tout ce qu'il touchait devenait or. Ce que nous rencontrons à la place d'où part cette incidence de l'être et de l'être sexué, refusé au savoir et par rapport à quoi le sujet est ce singulier qui seulement signale cette dissymétrie de la différence. Chaque fois que le sujet trouve sa vérité, là, ce qu'il trouve, il le change en objet(a). C'est bien là le dramatisme, absolument sans antériorité, à quoi nous pousse l'expérience analytique. Car là, nous nous apercevons que ce n'était pas question mince ni accessoire quand PLATON s'interrogeait s'il y avait aussi une idée de la boue, une idée de la crasse. Ce que l'expérience analytique révèle, c'est que c'est en bien d'autres choses que de l'or que l'homme (dans l'expérience analytique) se trouve changé, ce qu'il atteint en son point de vérité. L'introduction du déchet, comme terme essentiel d'une des possibilités de support de l'objet(a), voilà quelque chose qui est ce que j'appelle une indication sans précédent.
Ce statut de l'objet(a) qui est là à la place, à la place du troisième terme voilé, et en partie indévoilable, voilà le fait d'expérience qui nous ramène à la question radicale de ce qui est au-delà du savoir, il en est, par rapport au sujet, d'une vérité.
Je poursuivrai et clorai ce que j'ai à en dire la prochaine fois qui sera aussi mon dernier cours.

Retour

16 Juin 1965 Retour

Je vous fais aujourd'hui, en principe, le dernier cours de cette année.
Néanmoins, ce ne sera pas tout à fait notre dernière rencontre, au contraire le séminaire fermé qui aura lieu dans huit jours pourra, à tout un chacun, donner l'occasion de me poser quelques questions sur ce qu'aura pu lui laisser d'obscurité soit sur son texte, soit sur ses desseins, ce que je vous ai exposé cette année. J'ai arrêté la dernière fois la lecture d'un texte préliminaire à un écrit en cours aux termes suivants :

« Car la psychanalyse ne vaudra - dis-je à celui qui demande à être analyste - que ce que tu vaudras quand tu seras psychanalyste, elle n'ira pas plus loin que là où elle peut te conduire. Ceci n'est pas pour nous leurrer ensemble d'une méritoire semonce sur ta responsabilité dans la pratique - continuai-je m'adressant au même - tu sais bien que tout exercice d'un pouvoir n'est pas seulement sujet à l'erreur mais à ce comble de méprise d'être bienfaisant dans son erreur. Comment accepterions-nous d'être médecin, si nous n'acceptions pas cet incroyable effet de l'humain labyrinthe. Ce qu'il me faut te dire, c'est le risque pour toi de ce mariage au sort de la psychanalyse. Car ce que tu mets ici en jeu n'a rien à faire avec ce qu'il en est pour l'idée d'une psychanalyse ordinaire. Et le terme de parfaitement analysé qu'on te fait mirer à l'issue de ta psychanalyse qualifiée de didactique est aussi trompeur, qu'insuffisante la définition des fins de cette analyse.
Car il ne suffit pas que tu sois, selon la formule classique, parfaitement au clair dans tes relations avec tes patients, il faut aussi que tu puisses supporter tes relations avec la psychanalyse elle-même. Car - la psychanalyse nous l'apprend - la vérité répond à un manquement venu à son endroit, à

un refoulement autrement dit, en prenant sur le corps même où gît ton être, sa rançon.
Ne crois pas qu'elle soit plus clémente à la faute capitale - toujours imminente - en une action qui prétend suivre sa trace sans connaître ses brisées. Une action dont le moyen est le verbe trébuche dans le mensonge, et la vérité en recouvre les traites toujours avec usure. Ta position est donc bien liée au sort de tout ceux-ci qui s'appellent les psychanalystes car la psychanalyse n'est point autre part. Si l'on ne peut attendre rien de plus de la psychanalyse que ce qu'on y met, ce que j'exige, c'est à savoir : de pénétrer ce qu'il y a derrière une certaine résistance instituée dans le corps même des psychanalystes. Ceci est bien la mise en question essentielle, depuis le temps où mon enseignement s'est posé, purement et simplement, comme s'opposant à une certaine sordidité dans la théorisation de la pratique dont le commun dénominateur est donné par la psychologisation : cette psychologisation qui s'y dénonce elle-même avec éclat puisqu'elle s'avoue être le but de certains de ses promoteurs.
Chercher le réel auquel la psychanalyse a affaire dans le psychologique, est le principe d'un dévoiement radical. Toute réduction, toute tentative de retour, comme on dit ou d'exhaustion de la psychanalyse dans quelque psychologisme, de quelque façon constituée qu'on puisse le forger, c'est la négation de la psychanalyse.
Depuis le temps que j'ai montré que le psychologisme est tissé de fausses croyances - appelons les choses par leur nom - dont la première est celle de ces identités intuitives qu'on appellerait le moi, il me semble que j'ai parcouru assez de chemin pour vous montrer où se peut tracer tout autrement la voie.
Jamais personne - sauf une certaine forme d'ignorantisme que, dans un thème d'humour, j'attribue (bien gratuitement, encore que sans doute non sans raison) aux dentistes - jamais personne n'a osé encore, imputer à DESCARTES l'origine de cette erreur intuitive. Ce que je vous ai rappelé la dernière fois concernant le statut instauré du "sum" dans le cogito, je ne le rappellerai pas aujourd'hui. C'est de là que je repars. Pour ceux qui n'étaient

pas ici la dernière fois, je tiens néanmoins à marquer que ce sur quoi j'ai mis l'accent, c'est que cette fondation du « sum » dans le cogito, n'est pas fondation première. Il faut se souvenir que ce surgissement du cogito dans cette division où mon analyse le marque du « Je suis » d'Être au « Je suis » de sens, du « je suis » qui est celui qui pense : « donc je suis », que cette démarche ne se conçoit pas sans le repérage de ce par rapport à quoi elle se situe comme un doute méthodique et plus encore radical. Ce quelque chose qui est un savoir déjà constitué et que cette relation du sujet au savoir est si essentielle que, partant de là au départ, nous retrouvons dans le résultat ce quelque chose que je répète ici pour y voir l'amorce d'une réflexion qui peut être reprise et poursuivie, c'est que le résultat de la démarche de DESCARTES, est de rendre possible ce quelque chose que j'ai caractérisé après lui, comme l'accumulation d'un savoir. Le fondement, la fin, la marque, le style, du savoir de la science, c'est avant tout d'être un savoir qui se peut être accumulé, et toute la philosophie depuis - je parle de celle que nous pouvons retenir comme la meilleure - n'a été rien d'autre que de définir les conditions de possibilité d'un sujet en face de ce savoir en tant qu'il peut s'accumuler.

Or c'est ceci qui est position fausse de la philosophie et met le philosophe dans la même position de valet, qui fait que le psychologue est là pour nous donner les conditions de possibilité d'un sujet dans une société dominée par l'accumulation du capital.

Le sujet, en tant qu'il doit se constituer pour rendre possible cette accumulation du savoir, voilà ce en quoi nous pouvons pointer qu'est la marque de la démarche kantienne elle-même, la plus saine en cette matière, mais l'origine de ce quelque chose auprès de quoi nous devons nous poser comme l'inscrivant en faux.

La condition de possibilité du savoir, ce n'est pas cela qui nous intéresse. C'est précisément de ce que DESCARTES, de ce qu'avec DESCARTES, la consommation est faite de ce que j'appellerai l'aliénation du savoir en ceci que des vérités éternelles, il se

débarrasse sur l'arbitraire divin. C'est là qu'est le ressort qui a permis ce nouveau départ, cette nouvelle démarche mais où quelque chose est fondamentalement méconnu, dont le retour constitue l'essence de la découverte freudienne.
Si DESCARTES libère le char de ces vérités éternelles dont il se débarrasse sur l'arbitraire divin, elles pourraient être autres
Assurément, le caractère décisif de ce moment, c'est là ce dont je pointe l'importance, mais il convient de lui donner sa suite, donc rien, même pas « deux et deux font quatre », n'est nécessaire par soi, tout est possible. Si tout est possible, rien ne l'est. Et dès lors - c'est là l'important, de ce qui est omis dans notre aperception, l'aperception philosophique de départ de DESCARTES - dès lors, le réel c'est l'impossible. Tout est possible, sauf ce qui dès lors, ne se fonde que dans son impossibilité.
Il est impossible que deux et deux fassent quatre parce que, simplement, Dieu le veut. Et pourtant, c'est cela la seule raison. C'est à prendre ou à laisser. Il faut en passer par l'impossible. Newton a la voie frayée avec son action à distance impossible, avec le nœud jamais encore dénoué du champ gravitationnel, et DESCARTES peut se permettre d'être relapse, relapse du côté du possible, avec sa théorie des tourbillons.
Dès lors, il est clair que pour les philosophes, et ceux de la lignée kantienne elle-même - je le dis : la meilleure - l'analyse des conditions de possibilité du savoir, est une déviation. Comme si on les avait attendu pour cela. Car c'est justement pendant tout ce qui a précédé où l'on cherchait la voie par où rendre possible le savoir qu'il s'était avéré impossible de la trouver, cette voie.
Tout d'un coup, il devenait [urgent?] de savoir - ce qui était impossible à découvrir quand on y cherchait d'abord - ce qui était vrai : j'ai nommé la science,
Et maintenant, voilà que, quand on ne le cherchait plus parce qu'on s'en était débarrassé sur Dieu, eh bien, ce qu'on cherchait tellement à découvrir, ça s'imposait, tout seul, mais d'une toute autre façon, qui ne tranchait en rien de la vérité.

Voilà pourquoi maintenant les philosophes, en sont réduits à pécher quelques broutilles pour des commentaires herméneutiques, dans une voie qui passe tout à fait ailleurs.
Car ce que j'essaie pour vous de constituer, c'est, non pas les conditions de possibilité de la psychanalyse, mais en quoi sa voie se trace, du fondement de ce que FREUD lui-même, depuis toujours, a articulé comme étant son impossibilité.
Ce terme de l'impossible - je l'articule aujourd'hui, sans doute, d'une façon qui peut vous paraître hâtive, voire biaisée - mériterait sans doute que nous en disions plus. Pourrais-je provisoirement, vous indiquer - que pour nous saisir des deux biais, quant au réel, qui nous permettent d'appréhender cette relation au possible, si essentielle à bien marquer pour toute notre démarche d'analyste - vous rappeler :

- que le contingent, c'est du réel : ce qui « peut » ne pas être,

- que le nécessaire - si nous faisons l'erreur de le fonder dans le réel et non pas là où il se fonde, à savoir dans une relation symbolique – le réel c'est ce qui ne peut pas ne pas être… pardon! le nécessaire c'est ce qui « ne peut pas » ne pas être.

Si nous y voyons le fondement du réel, vous n'avez, si je puis dire, qu'à opérer sur ces deux formules:

- ce qui « ne peut pas »,

- et ce qui « peut »,

et faire la soustraction, c'est dans la transformation du « peut » en « ne peut pas », dans l'instauration de l'impossible que surgit effectivement la dimension du réel.
Je vous avais l'année dernière annoncé que je vous parlerai cette année des « positions subjectives de l'être » et puis, par un mouvement de prudence (au reste) je me suis laissé conseiller, je me suis contenté de parler, dans mon titre, de

problèmes cruciaux pour la psychanalyse.
J'ai eu raison, non pas bien sûr que mon premier dessein ait été pour autant abandonné : les positions subjectives de l'être, elles sont là au tableau depuis quatre de mes cours, cinq peut-être, sous les trois termes du sujet, du savoir et du sexe. C'est bien de positions subjectives de l'être du sujet (du « Je suis » de DESCARTES), de l'être du savoir et de l'être sexué qu'il s'agit dans la dialectique psychanalytique et rien n'y est concevable sans la conjugaison de ces trois termes. La relation de ces trois termes est marquée par un rapport qui est celui que, sous le terme écrit ici en rouge, et qui est en quelque sorte le titre, au tableau de l'Entzweiung, que j'essaie de vous faire comprendre comme s'instaurant, s'enracinant, dans le mode du rapport de ce qui constitue le statut du sujet, le statut du sujet en tant que nous avons toute l'année tourné autour de l'espèce d'un trait particulier qui est celui qui le constitue, cet UN dont nous avons été cherché dans FREGE la formule, pour autant qu'il est cet UN qui s'institue le repérage du manque, cet UN singulier, nous devons chercher quelque part ce quelque chose qui le met dans ce rapport de Zwang ou Entzweiung par rapport au corps du savoir et c'est du zwei de l'être sexué, en tant qu'il est toujours, pour cet UN du sujet imaginaire, non soluble, ce rapport du UN au zwei du sexe, c'est ceci dont nous trouvons l'instance à tous les niveaux des rapports entre les trois pôles de cette triade. Car ce Zwang, cette Entzweiung, ce quelque chose que la dernière fois - je n'y reviens pas ou plutôt j'y reviens, car il le faut - j'ai cru devoir inscrire dans ce schéma topologique sur l'importance ou l'opportunité duquel j'aurai à revenir tout à l'heure, comme se marquant du fait que la structure de cette topologie étant celle d'une surface telle que son endroit vienne quelque part, si l'on peut dire, à se conjoindre à ce qui est tout de même bien son opposé, à savoir son envers.
Bien sûr, dans notre expérience d'analystes, c'est dans ce rapport très particulier d'un sujet à son savoir sur lui-même qui s'appelle symptôme, le sujet s'appréhende dans une certaine expérience qui n'est

pas une expérience où il soit seul, mais une expérience, jusqu'à un certain point éduquée et dirigée par un savoir. Le symptôme - fut-il le plus caractérisé en apparence, pour nos habitudes de cliniciens, celui de l'obsessionnel par exemple - nous n'avons que trop l'expérience qu'il ne s'achève, qu'il ne prend sa pleine constitution que dans un certain rapport à l'autre dont FREUD a bien souligné qu'il peut être quelquefois le premier temps de la psychanalyse.
Cette division, ce zwang cette opposition du sujet à ce qui lui vient du côté d'un savoir, c'est le rapport du sujet à son symptôme, c'est le premier pas de la psychanalyse.
Je ne rappelle ceci que pour motiver le fait que ce soit là, que j'ai marqué la division, le Zwang. Mais, si elle est là et si ce dessin se motive de ce que la feuille symbolique du rapport topologique dont il s'agit - qui est un rapport de triade - a son sens, son importance, et j'y viendrai tout à l'heure, il est clair que cette bande de MOEBIUS qui est ainsi - vous n'avez peut-être pas assez réfléchi pourquoi, est-ce un hasard, ne l'est-ce pas ? - qui est ainsi figurée dans cette bande trois fois repliée sur elle-même, ce ruban de MOEBIUS, je veux dire sa demi torsion fondamentale, constitue sa propriété topologique, ce qu'il recèle d'Entzweiung, justement en ceci qu'il n'y a pas deux surfaces, que la même surface venant à se rencontrer elle-même étant son envers, c'est cela qui est le principe de l'Entzweiung, bien sûr c'est en tous les points du ruban de MOEBIUS qu'elle peut se manifester.
Et c'est bien ce que nous touchons dans l'expérience quand nous voyons que le signe à savoir ce qui fait la puissance de l'expérience analytique, ce qu'elle a introduit dans le monde de ce quelque chose d'essentiellement ambigu, où nous reconnaissons que, au niveau le plus opaque d'une chaîne signifiante, quelque chose, ce quelque chose qui fait sens - s'est toujours, plus ou moins pris, dans cette bipolarité encore irrésolue, qui est celle qui émane du sexe et cela qui, en tout cas, y fait sens. Mais n'ai-je pas aussi commencé l'année en vous montrant que cette nature du sens est exactement celle du

« pas de sens », que plus, ce que nous pouvons essayer d'articuler, de former, de conjoindre, des signifiants à la seule condition d'y respecter un minimum de structure grammaticale, fera ce « pas de sens » et en manifestera d'autant plus le relief et l'originalité.
le Sinn est foncièrement marqué de la fissure de l'Unsinn et c'est là qu'il surgit dans sa plus grande pureté. Et alors, où trouverons nous ce qui y correspond de cette ligne magique, fuyante et idéale qui est partout et nulle part cette ligne de l'Entzweiung dans le lieu de liaison du sujet au sexe que nous avons appelé le Wahrheit.
Car c'est cela dont il s'agit dans l'analyse. Si le Sinn, si ce qui est sens, est interprétable, tient au sujet du côté du savoir, dans les achoppements du discours, dans le trébuchement du signifiant, le signifié qui vient ainsi, vient d'ailleurs, il vient ici par en-bas, non pas par le détour du savoir, par ce rapport direct du sujet avec l'être sexué. Où est alors ici la division ? Est-ce que j'ai besoin devant des psychanalystes de l'appeler par son nom ? Quelle est l'expérience à quoi la psychanalyse nous conduit et que définit le rapport du sujet avec le sexe, si ce n'est que, quel que soit le sexe de ce sujet, ce rapport s'exprime de cette façon singulière, qui est celle que nous appelons la castration.
C'est dans la mesure où est négative précisément ce qui est la copule, l'instrument de conjonction, que le sujet quel qu'il soit, s'intègre dans la vérité du sexe et est nécessité de la fondation de la castration, voilà ce qui nous montre, là encore, le principe de cette singulière Entzweiung. Jouant sur l'ambiguïté impossible à résoudre de cet UN toujours évanoui, toujours contraint de se confronter au deux.
Or, je vous l'ai dit, l'idée de l'idée, la racine de toute institution, de toute instauration du symbolique dans le réel - le bien de PLATON, pour l'appeler par son nom - n'est rien d'autre que le nombre. Et je vous ai indiqué la dernière fois, dans Simplicius et son témoignage sur une certaine leçon de Platon, mes références. J'aimerais que quelqu'un de mes auditeurs y prenne matière, occasion et prétexte à une recherche plus développée.

Observez que ce n'est pas parce qu'il m'a plu de dessiner cette bande que j'ai appelé trois fois repliée d'une certaine façon qui colle avec mes desseins, ceux que j'ai souligné la dernière fois, en montrant qu'il y avait ici symétrie, de la façon dont, par exemple, ce rouleau inséré dans la bande s'oppose à cet autre, placé à ce niveau de la figure : il y a une symétrie, je veux dire qu'ils sont tous les deux - pour nous qui sommes ici - cachés par la bande, et peuvent se rejoindre aisément.
De même ici, au niveau de l'autre côté de la jonction mais non pas dans le troisième. Drôlerie, curiosité mais dont je vous prie d'observer, de remarquer, en vous y habituant, à cette sorte d'expérience, experimentum mentis, qu'il ne peut pas en être autrement, qu'il n'y a aucun moyen d'agencer cette bande dans cet aplatissement triangulaire, sans que quelque part, apparaisse la structure que je viens de souligner, qui veut dire, qui ne se distingue pas de ceci, c'est que c'est forcément une bande de MOEBIUS.
Il n'y a qu'une seule possibilité autre, c'est que la chose se produise de même au niveau des trois côtés, ce qui se fait dans le cas où on use de ce qu'on appelle la forme du nœud. C'est à savoir que c'est de la même façon - inversons les trois points - que la bande sera repliée, mais que ce n'en sera pas moins une bande de MOEBIUS.
Il n'y a donc à cette topologie aucune échappatoire pour la triade, et il est singulier qu'on ne s'en soit pas, jusqu'à une certaine époque, aperçu : la triade implique cette topologie de la bande de MOEBIUS.
Il peut vous sembler lointain détour, caprice, goût du singulier, que je m'attarde - que je veuille m'attarder autant - à une structure dont, à tout le moins, vous pouvez pressentir que, structure peu familière, puisque je suis sûr que pour certains, sinon pour la plupart, de ceux qui sont ici, la remarque que je viens de faire, que le fait de nous servir d'une surface comme étant le support le plus propice à représenter une certains triade se pose ici pour nous comme instituant à proprement parler la position subjective, - je précise et j'insiste,

j'entends bien que je sais ce que je dis, quand je dis positions subjectives de l'être comme tel - que ce support porte en lui la nécessité d'un certain rapport imagé par la bande de MOEBIUS mais dont je vous ai déjà fait remarquer que la bande n'en est que l'image. Voilà le symbole de la surface que nous appellerons sphérique, une sphère, c'est là où on peut faire un trou qui s'annulera, comme on dit, bord à bord, à savoir les deux bords du trou y venant à se coudre, disons, dans le même sens.
Si vous le voulez, pour ne pas confondre, pour ne pas vous perdre dans des imaginations concernant le volume qui n'est nullement intéressé en la matière, appelez ce que je vous ai appelé cette première surface, un globe et la topologie du globe n'est pas définie autrement que par la duplicité de ce bord. Ce qui est en dedans et aux deux bords du bord - même si c'est un globe infini, même si de ce fait, c'est un globe […] - est strictement équivalent.
Je vous l'ai déjà dit, ce qui est hors du cercle de POPILIUS, c'est un cercle, tout comme ce qui est à l'intérieur. Et le propre d'une surface qui s'appelle globe, c'est d'une coupure fermée qu'on sépare un morceau.
Ceci n'est pas vrai de toute surface comme il est facile de le voir sur un tore ou un anneau où si certaines coupures fermées peuvent avoir le même effet, il en est qui ne font simplement qu'ouvrir la chambre à air du tore et le laissent bel et bien en un seul morceau.
Il est vrai également qu'une double coupure, pourvu qu'elles soient l'une sur l'autre croisées ne fragmente pas en deux morceaux un tore, j'ai dit pourvu qu'elles se croisent. Un peu d'imagination avec la chambre à air évoquée vous suffit à vous en apercevoir.
J'ai introduit cette année la bouteille de Klein dont la propriété est qu'il peut y avoir sur elle, deux coupures, qui ne se croisent pas et qui n'en soient pas pour autant divisées. Je l'indique ici par une petit schéma : une coupure ici, l'autre, à l'opposé, coupure fermée également. Je vous charge de vous apercevoir par vous-même quel en est le résultat.

Le résultat est une seule bande qui forme sur elle-même une double boucle, à savoir quelque chose qui ressemble, sans se confondre, à ce qui se passe quand on coupe, par le milieu une bande de MOEBIUS.
Ceci n'est point étonnant puisque la bouteille de Klein est faite de deux bandes de MOEBIUS et qu'il y a donc un trait, un trait d'une forme particulière celui, si je puis dire qui fait deux fois le tour de cette façon - très mauvaise façon de s'exprimer - du vide central, de celui dont nous n'avons même pas à parler quand nous spéculons sur les surfaces, c'est pour aller vite que je le dis. il vous apparaît immédiatement et facilement que cette surface est ainsi divisée en deux bandes de MOEBIUS.
Pourquoi ré-évoquais-je ici la bouteille de Klein, vous allez le voir. Il y a une quatrième forme de surface définissable par son bord. Celle que j'ai appelée, pour aller également rapidement,
devant vous, le cross-cap parce que c'est sous cette forme qu'il s'y marque et qu'on appelle en toute rigueur, théoriquement, le plan projectif.
je pense n'avoir pas à ré-évoquer, au moins pour la plupart d'entre vous, le plan projectif . Pour les autres, qu'ils veuillent bien un instant s'imaginer qu'ici, cette ligne, manifeste le croisement qui se produit ici, d'un globe que nous aurions préalablement ouvert à la façon dont nous le faisions tout à l'heure, les bords et si nous faisions - les bords une fois ouverts - si nous les faisions se rejoindre en s'entrecroisant c'est-à-dire, d'une façon telle, que, non pas chaque point aille se suturer avec le point symétrique disons par rapport à une ligne qui lui fait face, mais symétrique par rapport à un point.
Nous obtenons alors - je le répète, figuré d'une façon qui fasse image - ce qui constitue, ce que j'ai appelé provisoirement le cross-cap ou le plan projectif.
Quelle est ici la propriété d'une coupure fermée, d'un certain type de coupure fermée ? Il existe une coupure fermée qui a le même effet que sur la sphère, mais à cette différence qu’il y a une différence de nature entre l'un et l'autre des lambeaux. L'un (celui-ci) se figure, se représente sous cette forme

- dite du huit intérieur ou encore de la portioncule, et que j'appellerai aujourd'hui autrement - qui est d'une grande importance, l'autre d'une bande de MOEBIUS. Je m'excuse de ce long développement. Ce long développement est fait pour poser et introduire ceci : c'est que cet élément central - prenons-le comme tel par rapport à ce que vous voyez ici figuré sous la forme d'une bande de MOEBIUS - cet élément central qui le complète et qui le forme, et qui est ce que j'ai appelé à l'instant la portioncule, ceci, topologiquement complète ce que nous avons à dire des positions subjectives de l'être.

Ce qui - dans la bouteille de Klein - de la bande de MOEBIUS se complète d'une bande de MOEBIUS symétrique et qui la ferme sous l'aspect de ce quelque chose qui ressemble à un tore, a pour équivalence, ici, autre chose d'une nature différente de la bande de MOEBIUS. Cet autre chose, c'est ce qui topologiquement correspond à l'objet(a).

Cet objet(a) est essentiel à la dialectique analytique. J'ai entendu dire - il m'est revenu - que quelqu'un parmi mes auditeurs s'est exprimé sur l'objet(a) dans des termes thomistes. L'objet(a) ce serait, l'esse par essence, le ce en quoi l'être trouverait son achèvement. Bien sûr, un pareil malentendu est possible. Jusqu'au moment où cette image topologique est là pour vous faire sentir que ce dont il s'agit, c'est de la fermeture de l'Entzweiung, de l'occultation de l'impossibilité, de la consommation de l'indétermination, cette indétermination dont je vous parlais tout à l'heure qui est celle de la place de l'Entzweiung et de cette fausse assurance de la certitude qui s'instaure dans le masquage de la division.

Telle est la fonction de cet objet, je dirai, si peu conforme à une bonne forme car vous ne pouvez l'imaginer que comme cette rondelle, dont quelque part, le pourtour mal rejoint, pendant et échancré, viendrait à se recouvrir, lui-même comme la figure tout à fait en bas à droite le montre. Ce n'est pourtant pas quelque chose de différent d'une surface ordinaire mais ce côté, je le répète, antipathique à la bonne forme, ce côté par où je l'appellerai le

haillon, ce haillon c'est la forme, la forme où se présente sous les quatre registres où il se repère dans l'instance des position subjectives de l'être, à savoir ce qu'on appelle dans l'analyse l'objet : le sein, l'objet fécal ou l'excrément, le regard et la voix, c'est sous cette forme, sous cette forme topologique que se conçoit la fonction de l'objet(a). Et c'est en ceci, l'équivalence, la substitution possible de l'objet(a) à la conjonction à l'autre caractéristique d'un certain monde, du monde micro-macrocosmique qui a prévalu jusqu'à une certaine date du monde, où l'homme se reploie et se soude à la réalité d'un autre préformé, de celui qui l'a fait à son image, en image, semblable à la fois et inversée.

La coupure, la coupure dans l'histoire et aussi bien dans le statut du sujet comme tel, est au moment où à ce partenaire se substitue la fonction de l'objet(a), c'est en tant que je suis (a) que mon désir est le désir de l'Autre et c'est pour cela que c'est par là que passe toute la dialectique de ma relation avec l'Autre, le grand A, celle que l'année dernière, je vous ai définie par le rapport de l'aliénation.

le (a) s'y substituant, nous permet l'autre mode de la relation, celle de la séparation : quelque chose où je m'instaure comme déchu, où je m'instaure comme réduit au rôle de haillon dans ce qui a été cette structure du désir de l'Autre par lequel le mien a été déterminé.

Le fait que la suture, que la soudure de ma relation subjective, de ma position subjective comme être, puisse être trouvée dans l'objet(a), c'est là ce par quoi passe la véritable nature de la dépendance de l'autre et spécialement de son désir. Car le fantasme, ce n'est pas autre chose que cette conjonction de l'Entzweiung du sujet avec le (a) grâce à quoi une fallacieuse complétude vient à recouvrir ce qu'il en est de l'impossible du réel. Le caractère de couverture qu'a le fantasme par rapport au réel ne peut pas, ne doit pas s'articuler autrement.

L'analyste passe par le désir de ce re-positionnement de soi comme sujet dans ce (a) que j'ai été pour le désir de l'Autre et aucun dénouement n'est possible

dans l'énigme de mon désir sans ce re-passage par l'objet(a).
J'ai entendu, il n'y a pas longtemps, dans une de mes analyses, employer le terme, à propos de quelqu'un dont l'analyse ne semblait pas lui avoir beaucoup réussi du point de vue de la qualité personnelle :

« Il y a donc - me disait mon analysé, se faisant pour l'occasion objecteur - des fausses couches analytiques ».

Ça me plaît assez, cette formule. Je ne l'aurais pas inventée. En effet, il y a un tournant de l'analyse où le sujet reste dangereusement suspendu à ce fait de rencontrer sa vérité dans l'objet(a). Il peut y tenir et ça se voit.
Mon cours de l'année prochaine je le ferai donc sur ce qui manque aux positions subjectives de l'être, je le ferai sur la nature de l'objet(a). Si je vous parlais en anglais j'aurais dit the significance of the object small a et si je l'avais fait en allemand, j'aurais dit die Bedeutung des Objektes kleines a. Mais comme je vous parle une langue plus près de cette langue, plus verte que toutes les langues, qui s'appelle le latin, je m'inspirerai du De natura quelque chose, rerum et je vous dirai De natura objecti a et j'ajouterai peut-être et de consequenti. Je ne peux que déplorer à cette occasion que la mère église abandonne cette langue qui a le grand privilège de rendre justement absolument hermétique les explications sur les cérémonies qu'on doit donner pendant qu'elles se passent. Quand elles sont données en latin on a des chances de comprendre que c'est incompréhensible, ce qui est l'important.
Rassurez-vous, je ne vous ferai pas ce cours de l'année prochaine en latin. Quoi qu'on ne sait pas. J'en ferai peut-être un pour vous apprendre.
Je ne voudrais pas vous quitter sans - quand même - avoir illustré un petit peu ce que tout ceci veut dire parce qu'il y en a peut-être qui croient que je suis loin de la clinique en vous racontant cette histoire.
Il y a un certain nombre de positions subjectives bel

et bien concrètes auxquelles nous avons affaire, même si nous ne nous apercevons pas que dans le symptôme, il faut toujours chercher où est le savoir, où est le sujet, mais ne pas aller trop vite quant à savoir à quel sexe nous avons affaire.
Mais dans l'analyse, il y a l'autre et nous nous apercevons de la façon dont, par rapport à l'Autre, au grand A se posent les problèmes du désir.
Ce n'est pas aujourd'hui que je reviendrai sur la répartition de la demande, de la jouissance de l'Autre et de l'angoisse de l'Autre, comme correspondant aux trois visées déterminant les versants respectifs de la névrose, de la perversion et de la psychose.
Dans la névrose, d'où est partie notre expérience et qui est notre expérience quotidienne aussi fondamentale, c'est par rapport à la demande de l'Autre que se constitue le désir du sujet.
Dire que c'est par rapport à la demande de l'Autre n'est pas aller contre ce que je dis : le désir du sujet, c'est le désir de l'Autre mais sa visée
- parce que c'est aussi le principe de son maintien dans la position névrotique - c'est la demande de l'Autre. Ce que l'Autre demande, bien sûr, n'est pas ce qu'il désire. J'ai assez insisté, Je pense, sur cette radicale Entzweiung pour que je n'ai pas besoin ici de nouveau de l'illustrer, au reste, reprenez tout ce que j'ai pu laisser comme commentaire de tel ou tel point de la Traumdeutung pour le poursuivre jusque dans la structure de l'homosexualité féminine, cette Entzweiung vous la toucherez du doigt.
Et l'hystérique charge un tiers de répondre à la demande de l'Autre. Pour elle, elle se soutient dans son désir comme insatisfait. Et c'est pour cela que c'est la symptomatologie, l'évolution de l'hystérique, que nous avons l'accès le plus rapide, mais du même coup, qui le voile en partie, au fait de la castration. la castration est trop instrumentale, trop [moyennant] chez l'hystérique et aussi trop facile à atteindre puisque la plupart du temps l'hystérique l'est déjà, objet châtré, pour que ça ne nous le voile pas.
L'obsessionnel comme le névrotique est dans le même cas. Il opère autrement avec la demande de l'Autre.

Il se met à sa place et il lui offre le spectacle, le spectacle d'un défi en lui montrant que le désir que cette demande provoque chez lui est impossible.
Dans les cas féconds - car il en est - de névrose obsessionnelle, il lui démontre que tout est possible à la place. Il multiplie les exploits. Tout cela a aussi un grand rapport avec la castration et s'il rabroue, s'il ravale, s'il bafoue ainsi le désir de l'Autre, eh bien, nous le savons, c'est pour protéger son pénis.
De la place de l'Autre, à travers tous les risques calculés qu'il court, il s'éprouve comme phallus sauvegardé. C'est là que l'oblativité est à son affaire. Il offre tout à la place. Il n'y a pas de plus grands oblatifs que les vrais, que les grands obsessionnels. Il offre d'autant plus volontiers tout que tout ce qu'il offre, c'est, comme vous le savez, de la merde.
Alors, lui forcer la main en interprétant le fantasme de fellation qui peut venir en effet et qui vient ordinairement dans son analyse, à l'obsessionnel, en s'imaginant que c'est l'avidité du pénis qui le dirige, ou en faisant l'objet de communion, eh bien, c'est en réalité une méconnaissance chez l'analyste, qui est le fait chez lui, de la confusion du phallus perdu avec l'objet fécal et qui, à intéresser le sujet en analyse à une dialectique du toucher, du « ne pas toucher », du contact ou du « ne pas contact », témoigne proprement de la vérité de ce que je dis car cette dialectique de la cure de l'obsessionnel est proprement, si je puis dire, non pas celle de la propriété mais celle de la propreté.
Le sujet en analyse, par une telle voie, par une telle méthode, est invité à ce que j'ai défini comme étant la fonction de l'objet(a), à trouver sa vérité dans cet objet(a) sous ses espèces fécales, ce qui est proprement, bien sûr, ce qui comble en effet l'obsessionnel, qui ne demande que ça.
Vous voyez que cette théorie a des conséquences pratiques, qu'elle permet d'articuler des objections, des objections structurées contre quelque chose qui se présente comme n'étant pas sans effet clinique et même jusqu'à un certain point, bienfaisant. Puisque tout le danger vient justement de satisfaire la

demande que nous voyons se manifester chez le névrotique.
Quand je reprendrai cette dialectique du possible et de l'impossible, je vous montrerai qu'elle n'est, après tout, rien d'autre que ce que FREUD nous découvre comme étant l'opposition : principe de plaisir / principe de réalité.
Mais je ne demande pas comment est-il possible que la souffrance névrotique soit un plaisir, encore que ce soit bien évidemment démontré.
Je ne peux pas démontrer comment c'est possible si ce n'est par des entourloupettes, mais je puis le manifester en me mettant à la place où je rends impossible la satisfaction de la demande qui se cache sous cette souffrance. Je n'irai pas plus loin aujourd'hui sur des détails cliniques car il faut que je conclus. Je ne vous dirai pas comment le phobique rentre sous la même rubrique qui est toujours le rapport à la demande de l'Autre.
Je vous ai assez parlé du signifiant manquant pour clore et terminer ce que j'ai à vous dire aujourd'hui sur ce point où vraiment culmine tout le discernement qu'a eu FREUD du phénomène inconscient quand il parle du désir, dernier à habiter le rêve, qui est le vrai désir de l'Autre : le désir que nous dormions. Ce n'est pas pour rien que ce soit au moment où un rêve vienne à ce point culmen de se figer en cette figure immobile où véritablement pour nous s'incarne au plus près la nature du fantasme et sa fonction de couverture de la réalité.
Pensez au rêve de l'homme aux loups : Si le fantasme nous réveille - et dans l'angoisse - c'est pour que la réalité n'apparaisse pas.
Puissiez-vous seulement être assez réveillé pour que le sens de ce mot à venir dans mon dessein, dès maintenant vous touche.
Je ne débarrasserai pas l'Autre ni de son savoir ni de sa vérité. Le terme de l'analyse, s'il est ce que j'ai inscrit dans le symbole S, signifiant du $\not A$, ce sont ces termes : l'Autre sait qu'il n'est rien.

Retour

23 Juin 1966 Retour

Mme MONTRELAY 530
LACAN 541
MILLER 549

Notre dernière réunion de cette année. J'ai tenu à ce que ce soit un séminaire dit fermé, c'est-à-dire ce moment ou ce lieu où j'ai manifesté, cette année, le désir d'entendre, en somme, un certain nombre de réponses éventuelles à ce que je peux être amené à vous avancer dans mes cours.
C'est une entreprise qui ne s'est pas révélée, cette année, trop hasardeuse. Néanmoins, nous avons failli, pour cette dernière réunion, n'avoir peut-être pas l'ensemble de ce que j'attendais : certains, qui avaient manifesté expressément le désir d'être présent par la parole à un de mes séminaires de cette année se sont trouvés - comme il arrive à des psychanalystes, toujours très occupés - se sont trouvés un peu pris de court.
Bon. Là-dessus, j'ai eu une bonne surprise. On m'a apporté, au dernier moment, un texte sur - vous allez le voir - un livre qui me paraît très très important. Vous verrez pourquoi il me parait très important. Ce n'est pas uniquement parce qu'on pourra vous en parler avec la plus grande pertinence, comme relevant de certains repères que je crois avoir tout à fait bien élucidés devant vous, cette année, concernant ce qu'on appelle le désir.
Et puis alors, ensuite, vous aurez une intervention de quelqu'un que vous avez déjà entendu qui fait partie de cette nouvelle couche toujours prête à aller au feu quand peut-être, de plus anciens, ont des habitudes plus lentes.
Alors, je vais donner donc la parole, sans plus attendre, à la personne qui va vous apporter son commentaire sur cet ouvrage dont je ne déflore même pas le nom avant qu'elle en parle. C'est Madame MONTRELAY qui a bien voulu me faire cette bonne surprise.

Madame MONTRELAY

En cette veille de vacances, peut-être n'est-il pas trop frivole de proposer à ceux d'entre vous qui ne l'ont déjà fait, la lecture du dernier roman de Marguerite DURAS, Le ravissement de Lol V. Stein. Ce livre est paru l'année dernière, et n'a pas toujours été accueilli favorablement par la critique. Elle lui a reproché une subtilité excessive, énigmatique. On y retrouve d'ailleurs là façon habituelle de Marguerite DURAS : lenteur du rythme, ambiguïté de la texture, intelligence passionnée des mots qui est aussi celle du coeur.
Le ravissement de Lol V. Stein va dans le même sens que les récits précédents de Marguerite DURAS, à la recherche d'un moment perdu. Cet instant, qui se produisit tout à fait par hasard, fascine le personnage principal du récit - rappelez vous le scénario d'Hiroshima mon Amour - il le fascine parce que c'est là que s'inscrit sa certitude.
Cette certitude, elle est extrêmement sensible d'ailleurs, dans le style de Marguerite DURAS qui agace beaucoup, ce qui est bien compréhensible puisque, elle insiste d'autant plus qu'elle se dérobe. Il semble qu'elle coïncide avec la mémoire ou plutôt avec ce que Jacques LACAN appelle une mémoire. Si j'évoque ce dernier terme, ce n'est pas pour constater, purement et simplement, qu'il constitue le ressort du roman. Cette affirmation est aussi vraie des oeuvres de PROUST, BUTOR, SIMON et tant d'autres. Elle est peut-être plus vraie que des oeuvres de Marguerite DURAS où la mémoire ne constitue pas tant le ressort que l'objet du récit, curieusement fait par un autre. Je veux dire qu'il apparaît ici avec une netteté particulière, que c'est dans le discours désirant de l'autre que nous vivons avec le sujet Lol V. Stein l'événement qui la tient prisonnière.
Il va sans dire que ce roman est le n^{ième} récit qui ait été fait à la troisième personne. Ce qui surprend,

c'est que le relief inaccoutumé, qui est celui de la première personne qui raconte la troisième, ce relief est une troisième dimension où le sujet Lol émerge infiniment plus présent, plus troublant que n'en pourrait rendre compte l'emploi unique de la première personne. Ces dimensions que Jacques LACAN nous a désignées cette année - auxquelles je viens de faire allusion, particulièrement ce qui fut dénommé par lui la semaine dernière, la dialectique de la relation avec l'autre, en tant que rapport de l'aliénation - ces dimensions mêmes structurent le roman de Marguerite DURAS dont il est temps que je vous fasse un résumé.

Lola Valérie Stein, dix-neuf ans, américaine, sur le point de se marier, est brusquement séparée, à la fin d'un bal, non pas de son fiancé Michael Richardson, mais du couple que forment son fiancé et Anne Marie Stretter, ces deux derniers venant, au cours du bal, de se reconnaître en une passion aussi soudaine que définitive.

C'est ainsi, je crois, que les choses doivent être racontées. Lol, qui a vu le couple commencer à s'aimer par le seul - j'emprunterai ce terme à Serge LECLAIRE - circuit du regard, regarde, elle aussi et n'entend pas s'arrêter de regarder.

Il nous faut souligner tout de suite l'étrangeté de caractère de Lol, indifférent, absent, voici la, première présentation qui nous en est faite par son amie. Au collège, dit-elle, et je n'étais pas la seule à le penser, il manquait déjà quelque chose à Lol pour être - elle dit - là. Elle donne l'impression d'endurer, dans un ennui tranquille, une personne qui ne se devait de paraître et dont elle servait la mémoire à la moindre occasion. Gloire de douceur mais aussi d'indifférence.

Si Lol V. Stein est aussi indifférente c'est naturellement qu'elle ne fait pas bien la différence entre elle et ce qui l'entoure. Anne-Marie Stretter, qui apparaît au contraire parfaitement définie, sûre d'elle, permet - j'imagine - à Lol de faire, grâce à elle, la différence entre une femme, cette femme qui est Lol V. STein et le désir de Michael Richardson. Ce désir prend alors pour Lol une valeur signifiante, insoupçonnée jusqu'alors, si bien qu'elle n'aime plus

son fiancé. Ce signifiant, Lol V. Stein en subit la marque, sous la forme d'un oubli. L'oubli de Loi, sa négation, vont faire sa volupté d'être enfin, la présence du couple et sa propre présence ou le présent de la présence, si je puis inverser de la sorte une formule que donne HEIDEGGER de l'angoisse, pour en illustrer l'opposé, c'est-à-dire la satisfaction, où le présent de la présence prend une valeur absolue que représente le temps mort du bal, muré, est-il écrit, dans sa lumière nocturne.
Mais plus encore que ce qui nous est dit des multiples aspects du bal, ce qui retient Lol, c'en est la fin, plus précisément encore le moment où elle vient d'apercevoir l'aurore alors qu'eux ne savent pas encore. A ce moment, Lol pressent, dans l'affolement qu'il va arriver quelque chose, que ça va arriver. Et si je reprend les termes cités récemment par Jacques LACAN, c'est qu'ils me semblent parfaitement exprimer dans leur ambiguïté, l'événement pressenti par Lol de son corps comme un déchet, ou plutôt l'avènement de son corps comme un déchet, un reste rejeté, plus encore par l'aurore que par le couple.
Je reprends ce passage avec plus de détails :

« elle, sait, - écrit Marguerite DURAS - eux pas encore. ». [P 47,L 8, Gallimard Folio N° 810]

Et elle ajoute un peu plus loin :

« A cet instant précis, une chose - mais laquelle ?- aurait dû être tenté qui ne l'a pas été ».[P 47,L 11]

Voici quelle fut la tentation de Lol : forte d'un savoir dont elle possède un bref instant le privilège, elle se sent sur le point d'en user, d'abord pour circonscrire, perpétuer cette commune fascination, ce qui serait alors possible à supposer que Lol se découvre un brusque pouvoir incantatoire. Mais là n'est pas l'essentiel. Ce que Lol désire, dans la possession de son bref et fragile savoir, c'est dire pourquoi, réellement, le couple s'enfuit. Et cela est absolument impossible.

Si ces mots existaient, pour cerner ce qui, devant elle, se manifeste, se joue, de la réalité du sexe, le couple resterait. Lol en est certaine et nous aussi nous partageons cette certitude. Nous y sommes totalement suspendus un bref instant. Nous en gardons la nostalgie.
Je ne puis lire ici les deux admirables pages qui nous mènent à cet instant. Je me contenterai de citer cette phrase, de dire ce regret, ce deuil de Lol :

« J'aime à croire, comme je l'aime, que si Lol est silencieuse dans la vie, c'est qu'elle a cru, l'espace d'un éclair, que ce mot pourrait exister./…/ C'aurait été un mot absence, un mot trou, creusé en son centre d'un trou, de ce trou où tous les autres mots auraient été enterrés. » [P 48,L 8]

Ce mot, Lol se rend bien compte qu'elle ne peut l'articuler. Aussi Marguerite DURAS poursuit-elle de la sorte :

« On n'aurait pas pu le dire mais on aurait pu le faire résonner. Immense, sans fin, un gong vide, il aurait retenu ceux qui voulaient partir, il les aurait convaincus de l'impossible, ils les aurait assourdis à tout autre vocable que lui-même, en une fois il les aurait nommés, eux, l'avenir et l'instant. » [P 48,L 14]

« Qui peut convaincre de l'impossible, qui peut dire la vérité de la réalité à commencer par celle du sexe ? » demandait, il y a peu de temps Jacques LACAN, si ce n'est Dieu. Mais Dieu est absent.

« Mais Lol - continue Marguerite DURAS - n'est encore Dieu ni personne ». [P 49,L 15]

Issue de l'absence d'un mot, de l'absence de Dieu, il ne reste plus que le corps de Lol, horrible, effroyable à soutenir, objet(a) qu'il va falloir désormais s'efforcer d'abolir. Comment s'y prendre ? En faisant en sorte que le coup de dé qui fut l'oubli premier de Lol se renouvelle mais fasse, pour ainsi dire, d'une pierre deux coups. L'oubli de Lol par un

couple réel, doit coïncider avec l'abolition de son corps éprouvé comme objet(a).
Alors seulement, cet événement sera l'avènement du ravissement de Lol V. Stein. Et cela au double sens du terme. De quelle façon Lol V. Stein pose sur la réalité des êtres qui l'entourent la grille de son fantasme - qui n'est autre que la reconstitution à rebours du premier hasard - je vous le dirai tout à l'heure.
Nous ferons maintenant quelques remarques, tout d'abord à propos de cet objet(a) tel qu'il apparaît au cours du récit. La première, c'est qu'il constitue chez Marguerite DURAS, comme chez FLAUBERT, MAUPASSANT, aussi dans le nouveau roman, cette matière sensible, palpable du récit qui ne devient à proprement parler, événement que par l'intervention du désir de l'autre.
Dans Le ravissement de Lol V. Stein, l'objet c'est le corps, le regard, mais c'est surtout le mot manquant qui, pour manquer, n'en existe pas moins de la façon la plus horrible, à partir du moment où son existence est soulevée, mise en question. Ce mot trou, ce trou de chair, cet « inachèvement sanglant», je cite, « ce chien mort sur la plage », combien de fois déjà vient-il de résonner à vos oreilles, ce mot, c'est Lol Lola, prénom féminin, ô combien, avec son petit (a) final et son caractère sexué. Il s'accole de curieuse façon avec le peu qui reste de Valérie, un V et la densité brève du patronyme.

LACAN

Madame MONTRELAY, est-ce que vous vous sentiriez le courage de vous jeter à l'eau. Ce que vous avez si bien repéré, dans cet ouvrage et dans ce texte, essayez de le faire passer, avec vos notes bien sûr pour vous soutenir - qui ne sont pas des notes mais un texte - mais sans le lire ce texte, parce que, je crois quand même que, non pas que ça ne passe pas, mais ça porte moins que si vous y allez quoi. Improvisez, racontez la chose comme vous êtes

absolument capable de le faire, parce que je crois qu'il est important.

Madame MONTRELAY

Je n'ai pas préparé une improvisation.

LACAN

N'improvisez pas mais dites ce que vous avez à dire. En somme, il s'agit de quelque chose qui pourrait être une histoire et une histoire psychologique à savoir qu'on pourra: en effet remonter jusqu'à l'enfance de Loi. V. Stein.
L'originalité de ceci se diminue du fait que vous savez l'usage américain de donner sous la forme d'une initiale, de représenter la présence d'un second prénom sous la forme d'une initiale. Le premier nom est un nom abrégé, c'est Lola. Cette Lol V. Stein, ce n'est absolument pas de la psychologie, je veux dire qu'on en parle de ce qu'elle a eu peut-être de toujours étrange, mais l'important c'est ce qui lui arrive à un moment donné d'unique, autour de quoi elle reste - on pourrait dire du dehors, si nous faisions de la psychologie - elle reste accrochée. Elle reste accrochée au fait que, un beau soir, avec son fiancé d'alors, il se produit qu'une tierce personne, une femme charmante entre : le fiancé la regarde, et l'affaire est faite, ils partiront ensemble à la fin de la soirée et tout se passe vraiment à la vue, non seulement de Lol mais de tous. Tout ce qui va se passer dans la suite de la vie de Lol V. Stein et nommément ce qui nous est rapporté, nous est rapporté par un narrateur qu'on ne connaît pas. Il y a un moment où dans le milieu du livre, la distance est couverte et le narrateur se dévoile, la distance est couverte, c'est moi. C'est lui qui parle et qui rejoint sa propre entrée dans la vie de Lol V. Stein. Ce qui va se passer avec ce personnage, comment ce personnage est rencontré, est quelque chose qui manifeste l'état où est restée Lol V. Stein à propos de cette scène traumatique. Ce qu'elle est, essentiellement, à partir de là

c'est ce que Mme MONTRELAY va essayer de vous expliquer. Ce en quoi j'ai pu dire cette année du sujet et de ses supports, est là véritablement illustré, illustré d'une façon qui n'a pas un seul instant la prétention structuraliste ou analytique, simplement en énonçant les choses avec des mots qui éclairent mieux. Il sort que la structure même est là écrite. Tout à l'heure, Mme MONTRELAY vous a lu un texte où il y a ce mot trou par exemple. Ça, c'est dans le texte. Il y a bien autre chose dans le texte qui est un texte qui semble sans que nous ayons rien fait l'un et l'autre, Marguerite DURAS et moi pour nous rencontrer, ce sont des textes congrus avec le thème même de ce que je vous ai avancé cette année. Reprenez comme vous voulez, comme vous pourrez, parlez un petit peu plus fort, un petit peu plus scandé. Et si vous pouvez, lâchez votre texte. J'en serai content. Parce que vous avez sûrement plus d'une chose à dire. Ou bien lisez des morceaux de Marguerite DURAS à l'occasion, il faut absolument que ça passe.

Mme MONTRELAY

Le mieux est peut-être que je lise d'abord ce que j'ai là et après on verra.
Je disais donc que cet objet c'était un mot, c'était Lol. Je disais aussi que Lola avait perdu le a de Lola, qu'il avait perdu son caractère sexué et que ça faisait anonyme. Mais que, par contre, je crois que je ne l'ai pas encore dit, de Lol V. Stein, on en a plein la bouche. Enfin, nous retrouvons dans cette séquence verbale, les caractéristiques, il me semble, qui ont été soulignées par Serge LECLAIRE à propos de la formule secrète « Poor d'je li ». Ces caractéristiques me semblent être les suivantes :

1°) la brièveté avec laquelle surgit la formule qui rend bien l'apparition d'un rien-du-tout-quelque-chose que nous avons rencontré précédemment,

2°) l'acmé, figuré sous une forme renversé, dans le V. du centre, fourche, triangle inachevé,

3°) la réversion naturelle pour ce qui est du mot Lol où l'endroit équivaut à l'envers, mais justement alors, peut-on parler de réversion ? C'est autre chose.

4°) Le caractère magique de cette formule, enfin magique, tout au moins tel qu'il apparaît dans le roman parce qu'il représente le maître mot que Lol aurait dû dire pour refermer à tout jamais, le circuit du sens.

Ce ne sont là que suppositions. Pourtant si, comme le souligne Marguerite DURAS, Lol, quand elle prononce un nom propre, est incapable de nommer - là je pourrais retrouver la citation tout à l'heure - il est bien possible que ce mot présent-absent, loin de soutenir ici l'ordre symbolique, ne serve qu'à vouloir justifier l'inexplicable, c'est-à-dire le mystère de la naissance.
Nous remarquerons, deuxièmement et très brièvement, avec quelle ambiguïté, quelle incohérence, se manifeste dans le récit, la féminité de Lol. Il est tentant de penser que Lol, comptée pour rien, oubliée par le couple, apparemment non désirée par ses parents, répète inlassablement cette expérience parce que celle-ci peut lui permettre d'articuler pour autrui, mais surtout pour elle, son énigmatique féminité.
On est frappé, dans ce roman, par l'absence de repère la rareté des signifiants phalliques, il semble que la sexualité de Lol se situe bien en deçà d'une structuration oedipienne, dans ce rapport au vide qui fut évoqué par PERRIER et un de ses collaborateurs dans le volume VII de La psychanalyse.
Mais, avant de terminer cet exposé, il est peut-être nécessaire que nous donnions un aperçu de la suite du roman. Lol V. Stein, après le bal, après la crise, le temps de folie qui s'ensuit, se marie, a trois enfants, vit très conformément aux normes, dans une petite ville américaine.
Après dix ans de mariage, elle revient dans sa ville natale et au cours des après-midis où inlassablement, elle promène son corps comme on promènerait un enfant, elle rencontre un couple, un autre, celui de

son ami d'antan et un homme sur lequel elle jette son dévolu, qu'elle décide d'aimer de la façon la plus bizarre. En effet, cet homme devra l'oublier aussi souvent, aussi absolument que possible avec une femme qui sera et devra surtout être considérée par lui comme le comble de la féminité. Que cette femme ait assisté au bal - qui est aussi son bal, à elle - est bien sûr, une condition essentielle au charme de la chose. Cet immense fantasme, conçu par Lol V. Stein, pour des raisons facilement repérables maintenant, l'amant de Tatiana tente de le déchiffrer peu à peu.

« Je désire, - déclare-t-il - comme un assoiffé, boire le lait brumeux et insipide de la parole qui sort de Lol. V. Stein, faire partie de la chose mentie par elle. Qu'elle m'emporte, qu'il en aille différemment de l'aventure désormais, qu'elle me broie avec le reste, je serai servile, que l'espoir soit d'être broyé avec le reste, d'être servile. » [P 106,L 20]

Voilà ce qu'accepte de faire le narrateur, Jacques Hold. Rencontrer Tatiana dans un hôtel proche de la ville tandis que Lol V. STEIN couchée dans un champ de seigle, regarde, regarde. Regarde quoi ? Les amants d'abord qui passent parfois près de la fenêtre, ensuite, naturellement, plus rien. A la fenêtre l'oubli de Lol V. Stein que Jacques Hold s'évertue à mener à bien pour la plus grande satisfaction du trio. Quel dessein secret s'est emparé de Marguerite DURAS qui l'a entraînée à forger une histoire aussi effarante, aussi folle, aussi logique d'illogisme dans ses moindres détails ? C'est ici qu'il nous faut faire une troisième série de remarques à propos de l'emploi des personnes dans le récit, particulièrement l'ampleur inaccoutumée, insolite, qui a été donnée à la première personne, celle de Jacques Hold. Il s'ensuit tout d'abord :

1ère remarque : Dans la mesure où notre unique savoir s'instaure dans un désir, désir pris lui-même au filet d'un fantasme, que ce savoir n'est jamais fixe, toujours relatif, possibilité, histoire parmi d'autres. Telles se présentent aussi je crois

certaines oeuvres musicales contemporaines, celles d'un Stockhausen par exemple.

2ème remarque : Le désir de l'autre conditionne l'espace du roman, autrement dit sa structure, espace ouvert à tous les vents où le désir de l'un, disons l'extérieur, peut recouper en tout point celui de l'autre, supposé être intérieur. Comment le désir de l'un peut-il se suturer au désir de l'autre ? C'est en fonction de l'objet(a) mais nous allons retrouver cela tout à l'heure.

3ème remarque : Il eut été absolument impossible de rendre compte du sujet Lol, de la faire émerger dans cette qualité d'être, de vérité parfois à couper le souffle, autrement dit, il aurait été impossible de saisir Lol au point zéro de son désir, si ce n'est dans le discours du désir de l'autre.

4ème remarque : Ce sujet, nous le saisissons, bien en deçà du cogito. Rien de lui n'est jamais formulé sous la forme de l'un de l'unique. Voici ce qu'en dit son amant :

« ce fut ma première découverte à son propos : ne rien savoir de Lol c'était la connaître déjà. On pouvait, me parut-il, en savoir moins encore, en savoir de moins en moins sur Lol V. Stein. »

Soit dit en passant, cette définition de l'amour n'est pas si mauvaise, il me semble. Mais ce qui nous intéresse ici c'est que ce sujet, brumeux, insipide, qui n'a pas d'idée qui n'en a aucune, est le seul sujet du roman, qui pense, manoeuvre son monde, traquant, manipulant le couple des amants, jusqu'en quels lieux, je le dirai tout à l'heure.
C'est que le sujet est à prendre, dans un perpétuel partage entre le désir de l'autre et l'objet(a). Le voici à nouveau cet objet, plus présent que jamais dans la seconde partie du roman. Ces yeux fixes, grands ouverts, qui dévorent, absorbent, décident de tout, ce regard immense perdu dans le hérissement de la paille d'un champ de seigle, c'est cet objet(a)

qui fascine Jacques Hold qui l'entraîne dans le fantasme, dans son fantasme, où dans le fantasme du roman. Ce que LACAN nous a dit, je crois, la semaine dernière. Je le cite textuellement :

« C'est en tant que je suis objet(a) que mon désir est le désir de l'autre ».
Ainsi donc, dans ce récit, la troisième personne est en fait la première, la première est à prendre comme la troisième. Jeu de syntaxe, de désir que figuraient certains romans du 18ème, je pense en particulier aux égarements du coeur et de l'esprit de Crébillon fils : « Pour un temps, la marquise fut évincée, qui sortit à cinq heures ».
Le nouveau roman, à repérer depuis FLAUBERT, ménage entre celui qui parle et la luxuriance, la prolifération de l'objet, un intervalle, un manque, une pause, un silence qui est le sujet. Ne nous y trompons pas, Marguerite DURAS, qui sait faire entendre le silence, parle aussi à la troisième personne.

LACAN

C'est un texte très important et très intéressant que vous venez d'entendre. Nous tâcherons que vous puissiez en avoir part. Est-ce qu'il y a ici, je sais que déjà, parmi mes proches, il y a pas mal de gens qui ne l'ont pas laissé échapper, ce texte de Marguerite DURAS, s'ils pouvaient opiner à l'occasion de ce que nous venons d'entendre, j'en serais satisfait.
Est-ce que quelqu'un a quelque chose à dire là-dessus ? Pour vous donner le ton du roman, je vais vous lire, moi, un petit bout de chapitre central que j'ai choisi. Je pense qu'il sera suffisamment éclairé - pour autant que la voix de la personne qui parlait ici vous sera parvenue - d'être suffisamment éclairé sur la trame, sur la trame du roman, pour que ce chapitre prenne sa valeur.
La jeune fille, la jeune femme en question a épousé assez vite un garçon du type altruiste qui l'a, en

quelque sorte, prise sous sa protection à titre d'épave.
Au bout de dix ans, cette épave surnage assez bien, et revenue à son lieu d'origine, à cette ville natale qui s'appelle S. Tala - dont on aurait pu se mettre en garde quant aux dangers qu'elle présentait pour elle, nommément quant à ce qu'on appelle les souvenirs qu'il faut éviter aux gens en proie à un deuil - revit dans cette ville et c'est là que, errant un jour, elle va rencontrer quelqu'un qui s'est déjà annoncé une fois à l'horizon de sa vision, on ne peut pas dire dans une rencontre, il est entré dans le champ de sa fenêtre. C'est le narrateur, à la fois, c'est l'entité, l'amant type, mais c'est aussi quelqu'un qu'elle suit, qui est là, celui qui va prendre la place de ce trou, de cette béance, autour de laquelle, en somme, tout son être de sujet est organisé. Et, le suivant, l'ayant rencontré dans la rue, elle attend ce qu'il attend, c'est-à-dire la femme avec laquelle, elle pressent, elle présume qu'il a un rendez-vous.

« Elle arriva en effet –(cette femme)- Elle descendit d'un car bondé de gens qui rentraient chez eux avec le soir. Dès qu'elle se dirige vers lui dans ce déhanchement circulaire, très lent, très doux, qui la fait, à tout moment de sa marche, l'objet d’une flatterie caressante, secrète, et sans fin, d'elle-même à elle-même, aussitôt vue la masse noire de cette chevelure vaporeuse et sèche sous laquelle le très petit visage triangulaire, blanc, est envahi par des yeux immenses, très clairs, d'une gravité désolée par le remords ineffable d'être porteuse de ce corps d'adultère, Lol s'avoue avoir reconnu Tatiana Karl. –(c'est-à-dire la femme qui a été le témoin de la scène initiale)– Alors, seulement, croit-elle, depuis des semaines qu'il flottait, ça et là, loin, le nom est là : Tatiana Karl.
Elle était vêtue discrètement d'un tailleur de sport noir mais sa chevelure était très soignée, piquée d'une fleur grise, relevée par des peignes d'or, elle avait mis tout son soin à en fixer la fragile coiffure, un long et épais bandeau noir qui,

au passage près du visage, bordait le regard clair, le faisait plus vaste, encore plus navré,
et ceci qui n'aurait dû être touché que par le seul regard, qu'on ne pourrait sans détruire laisser au vent, elle avait dû – Lol le devine - l'avoir emprisonné dans une voilette sombre, pour que le moment venu il soit le seul à en entamer et à en détruire l'admirable facilité, un seul geste et elle baignerait alors dans la retombée de sa chevelure dont Lol se souvient tout à coup et qu'elle revoit lumineusement juxtaposée à celle-ci. » [P 58,L 1]

Donc elle les voit qui se rejoignent :

« Ils marchaient à un pas l'un de l'autre. Ils parlaient à peine.
Je crois voir ce qu'a dû voir Lol V. Stein. : Il y a entre eux une entente saisissante qui ne vient pas d'une connaissance mutuelle, mais justement, au contraire, du dédain de celle-ci. Ils ont la même expression de consternation silencieuse, d'effroi, d'indifférence profonde. Ils vont plus vite en approchant. Lol V. Stein guette, les couve, les fabrique, ces amants. Leur allure ne la trompe pas, elle. Ils ne s'aiment pas. Qu'est-ce à dire pour elle. D'autres le diraient du moins.
Elle différemment, mais elle ne parle pas. D'autres liens les tiennent dans une emprise qui n'est pas celle du sentiment, ni celle d'une heure, il s'agit d'autre chose qui ne prodigue ni peine ni joie. Ils ne sont ni heureux ni malheureux. Leur union est faite d'insensibilité, d'une manière qui est générale et qu'ils appréhendent momentanément, toute préférence en est bannie. Ils sont ensemble, des trains qui se croisent très près, autour d'eux le paysage charnel et végétal est pareil, ils le voient. Ils ne sont pas seuls. On peut pactiser avec eux. Par des voies contraires , ils sont arrivés au même résultat que Lol V. Stein, eux à force de faire, de dire, d'essayer de se tromper, de s'en aller et de revenir, de mentir, de perdre, de gagner, d'avancer, de revenir encore, et elle, Lol, à force de rien. » [P 59,L 27]

C'est là qu'elle les suit jusqu'à cet endroit qui est l'hôtel, l'hôtel dans la ville où tout le monde est en sécurité pour abriter ses amours clandestines.

« Lol connaît cet hôtel pour y être allée dans sa jeunesse avec Michael Richardson -(son amant qui l'a abandonnée)-. Elle est sans doute arrivée jusque-là quelquefois durant ses promenades. C'était là que Michael Richardson lui avait fait son serment d'amour. Le souvenir de l'après-midi d'hiver s'est englouti, lui aussi dans l'ignorance, dans la lente, quotidienne glaciation de S. Tala, -(c'est le nom de la ville)- sous ses pas. » [P 61,L 16]

Donc c'est elle, c'est elle qui, de là, est partie pour la fameuse scène du casino qui lui arrache celui qui reste ensuite, pour sa vie entière, ce trou, ce trou à la place duquel il n'y a plus qu'un cerne de mensonge. C'est là qu'elle arrive.

« Je vois comment elle y arrive. Très vite, elle gagne le champ de seigle, s'y laisse glisser, s'y trouve assisse, s'y allonge. Devant elle, il y a cette fenêtre éclairée. Mais Lol est loin de sa lumière. L'idée de ce qu'elle fait ne la traverse pas. Je crois encore que c'est la première fois, qu'elle est là sans idée d'y être, que si on la questionnait, elle dirait qu'elle s'y repose de la fatigue d'être arrivée là. De celle qui va suivre. D'avoir à en repartir. Vivante, mourante, elle respire profondément, ce soir l'air est de miel, d'une épuisante suavité. Elle ne se demande pas d'où lui vient la faiblesse merveilleuse qui l'a couchée dans ce champ. Elle la laisse agir, la remplir jusqu'à la suffocation, la bercer rudement, impitoyablement jusqu'au sommeil, de Lol V. Stein. Le seigle crisse sous ses reins, jeune seigle du début d'été. Les yeux rivés à la fenêtre éclairée, une femme entend le vide se nourrir, dévorer ce spectacle inexistant, invisible, la lumière d'une chambre où d'autres sont. De loin, avec des doigts de fée, le souvenir d'une certaine mémoire passe. Elle frôle Lol peu après qu'elle s'est allongée dans le champ, elle lui montre à cette heure tardive du soir,

dans le champ de seigle, cette femme qui regarde une petite fenêtre rectangulaire, une scène étroite, bornée comme une pierre, où aucun personnage encore ne s'est montré. Et peut-être Lol a-t-elle peur, mais si peu, de l'éventualité d'une séparation encore plus grande d'avec les autres. Elle sait quand même que certains lutteraient - elle hier encore - qu'ils retourneraient chez eux en courant dès qu'un reste de raison les ferait se surprendre dans ce champ. Mais c'est la dernière peur apprise de Lol, celle que d'autres auraient à sa place, ce soir. Eux, l'emprisonneraient dans leur sein avec courage. Mais elle, tout au contraire, la chérit, l'apprivoise, la caresse de ses mains sur le seigle. L'horizon, de l'autre côté de l'hôtel a perdu toute couleur. La nuit vient. L'ombre de l'homme passe à travers le rectangle de lumière. Une première fois, puis une deuxième fois en sens inverse. » [P 62,L 17]

Et c'est là qu'elle suit, sous la forme de ce théâtre d'ombre tout le manège des amants. La fin, sa rentrée chez elle :

« Son mari est dans la rue. Il l'attend, alarmé. Elle mentit, on la crut. /…/ L'amour que Lol avait éprouvé pour Michael Richardson était pour son mari la garantie la plus sûre de la fidélité de sa femme. Elle ne pouvait pas retrouver une deuxième fois un homme fait sur les mesures de celui de T. Beach, ou alors, il fallait qu'elle l'inventât. Or, elle n'inventait rien, croyait Jean Bedford »-(son mari)-. [P 65,L 30]
Vous voyez que les dimensions et le registre autour duquel joue notre Marguerite DURAS ne vont pas sans quelque humour latéral.
Pour ce qui est de ce qui, ici, est démontré et qui est montrable, c'est précisément en tant que cet être, Lol V. Stein, autour duquel on peut rappeler beaucoup des thèmes de cette année, jusque et y compris, comme on l'a fait tout à l'heure, la fonction et l'usage du nom propre qui est articulé à plusieurs temps et à plusieurs points spéciaux de ce livre avec apparemment, mon Dieu une pertinence qui pourrait après tout, faire un objet

d'interrogation si nous n'en savions pas, par notre travail de cette année, la profonde cohérence de cette fonction du nom propre avec tout ce qu'il en est de ce siège, de ce siège central du sujet en tant qu'il est représenté ici de la façon la plus articulée par le mot trou, par le mot manquant, et que c'est dans la mesure où cet être - cet être désigné par ce nom propre qui est le titre du roman de Marguerite DURAS - cet être n'est vraiment spécifié, incarné, présentifié dans son roman que dans la mesure où elle existe sous la forme de cet objet noyau, cet objet(a), de ce quelque chose qui existe comme un regard mais qui est un regard, un regard écarté, un regard-objet, un regard que nous voyons à plusieurs reprises : cette scène se renouvelle, est scandée, répétée jusqu'à la fin du roman. Même quand elle aura fait la connaissance de cet homme, qu'elle l'aura approché, qu'elle se sera littéralement accrochée, comme si elle y rejoignait ce sujet divisé d'elle-même, celui que seulement elle peut supporter, qui est aussi dans le roman celui qui la supporte, c'est le récit de ce sujet grâce à quoi elle est présente. Le seul sujet ici est cet objet, cet objet isolé, cet objet par lui-même en quelque sorte, exilé, proscrit, chu, à l'horizon de la scène fondamentale, qu'est ce pur regard qu'est Lola Valérie Stein, et c'est pourtant dans le roman, le seul sujet, celui autour de quoi se soutiennent et tournent et existent tous les autres, et c'est pourquoi la remarque qu'on vous a faite tout à l'heure de cette sorte de virage du roman, du roman ancien et traditionnel , celui que vous a fort joliment illustré du thème extrait de CREBILLON fils et aussi bien du roman pour la concierge, la marquise sortit à cinq heures, ce de quoi un certain roman, un moment a cru devoir exclure la règle et le mode, en nous montrant que jamais les choses ne devaient être introduites, vivifiée que sous la forme de quelque monologue dont on passait le furet de l'un à l'autre des protagonistes du roman. C'est ici ce qu'on retrouve sous la forme, sans doute, d'un personnage qui parle à la troisième personne, mais qui est le personnage omniprésent, celui qui glisse, qui passe, qui voit les choses en quelque sorte du dehors, -

contrairement au principe de POLITZER - parle et bien, et raconte le récit en troisième personne. C'est justement dans la mesure où ceci est fait que cela permet de présentifier quelque part l'objet sous la forme d'un objet chu, d'un objet détaché, d'un déchet d'être, celui qui est l'être essentiel que nous voyons, nous voyons s'incarner avec un tel degré de présence dans un roman - à mes yeux, aux yeux je pense de ceux qui l'ont déjà lu et aux yeux de ceux qui, ici, le liront encore - sous la forme la plus insensée de ce qui a le mérite d'être appelé une subjectivité.
Voilà ce qui, en somme, a été introduit par - qu'a bien voulu préparer pour vous - Madame MONTRELAY.
Si quelqu'un a un mot à dire là-dessus, qu'il le dise tout de suite.

GREEN

Est-ce que vous pouvez me rappeler, le nom de Jacques Hold comment il s’écrit ?

LACAN

H. O. L. D.

GREEN

Bon, alors, nous avons Lol V(alérie) Stein et puis nous avons Michael Richardson et Tatiana Karl puis nous avons Jacques Hold.
C'est simplement quelques remarques qui me sont venues justement au sujet de la fonction du nom propre et de l'incidence ici tout de même de certains signifiants qui se répètent ici.
Le «a» manquant ici ne peut quand même pas échapper, l'exceptionnel redoublement de cet «a» trois fois dans le prénom Tatiana et précisément aussi dans son nom de famille, constituant la voyelle centrale de ce nom. Ceci donc est déjà un premier élément tout à fait digne d'être repéré. D'autre part, entre Richardson et le Karl nous avons aussi quelque chose qui met en correspondance, ces deux fragments de deux

phonèmes dans les liens qui unissent ces deux protagonistes.
Ce qui manque ici déjà peut se repérer au niveau du prénom, au niveau du «a» qui est justement la syllabe amputée du prénom de Lola. Le «a» se retrouve ici, d'une part au niveau de cet « a » dont nous voyons qu'il est correspondant dans Karl avec le nom de Richardson, et on pourrait évidemment se demander dans quelle mesure cette terminaison en «son» qui implique évidemment la naissance d'un lien filial. Enfin, évidemment, cette voyelle centrale du nom de Hold étant précisément ce qui demeure conservé de ce qui est amputé au niveau de Lola doit aussi attirer notre attention.
Ce sont ces quelques remarques qui, peut-être, me paraissent pouvoir être un objet d'investigation pour ce qui nous a été présenté au cours justement de la subjectivité.

Madame MONTRELAY

Il y a une chose que je n'ai pas dite aussi à propos de Lol c'est que écrit en minuscule ça fait 1 o 1.

LACAN

Bon, alors Jacques-Alain, à vous mon vieux. Vous entrez dans la carrière avec un peu de retard. Alors foncez. Enfin, je pense que vous allez tous lire, pendant les vacances, ce petit roman. Ça se lit en deux heures et demie mais ça se relit vingt fois. Annoncez votre sujet parce que je ne l'ai pas annoncé tout à l'heure.

MILLER

Ma seule tâche est de vous présenter un texte paru dans DIOGENE, sous le titre
la psychanalyse en Amérique, par Norman ZINBERG. Un texte dont Jacques LACAN a voulu qu'il soit porté à votre connaissance. Il n'a été porté à la mienne qu'il n'y a quelques jours. Personne, semble-t-il, de ceux à qui il s'est adressé n'a désiré faire ce travail, comme on dit, un peu ingrat.
C'est donc un texte laissé pour compte que je m'en vais vous résumer simplement.
Mais il ne faut pas croire que par ce mots, je vous dis mon manque d'intérêt pour ce que je vais faire entendre. A vous informer ce de qu'il en est de la psychanalyse en Amérique selon Mr Norman ZINBERG, je vois cet intérêt, au moins, de donner l'occasion, à moi qui parle et aussi à certains de vous qui m'écoutez de rappeler que, sur tous les fronts, des combats sont à mener, des combats aussi bien politiques que théoriques, c'est aux Etats-Unis d'Amérique d'abord que nous sommes affrontés.
Dénonçant la peste que les Etats-Unis d'Amérique ont apporté à la psychanalyse, je ne fais que suivre la vigilance dont Jacques LACAN, à ce que j'en sais, n'a jamais cessé d'affirmer l'impératif à l'égard de ce qui s'est élaboré à partir de Freud aux Etats-Unis, devant l'impérialisme idéologique desquels, l'Université même en ce pays, courbe la tête trop souvent.
Le texte, de Norman ZINBERG prend son prix de ceci que son auteur participe manifestement de ce qu'il dénonce de la psychanalyse en Amérique. Ce n'est pas là quelque lacanien excité par les paroles du maître qui viendrait en soutenir les prétentions par une description complaisante à ses fins. Ce texte en question témoigne, par deux biais, de l'état de la psychanalyse en Amérique :

1°) par ce qu'il énonce sans ambages de la peste qui y règne,

2°) par ce qui montre que lui-même, l'auteur, qui sait que la peste règne, n'en est pas moins atteint.

Je n'en veux pour preuve que cette définition qu'il donne de la discipline freudienne d'être la théorie psychologique générale la plus compréhensive en ce qu'elle considérerait des rapports de l'individu avec lui-même et avec son milieu, en terme d'adaptation. Que de plus Mr ZINBERG ne brille pas par une intelligence particulière, que pour tout dire, il soit quelque peu insuffisant sur le plan de l'intellect, pas un de vous n'en doutera quand je vous aurai lu cette épistémologie bouffonne de la psychanalyse :

« les deux plus importants systèmes de pensée de la première partie du 20ème siècle ont été le darwinisme social d'Herbert SPENCER et le déterminisme économique de Karl MARX. Dans les grandes lignes et simplifiée à l'extrême la philosophie de SPENCER voit l'essence humaine en terme de lutte et de compétition, chaque homme pour soi, la sélection naturelle excluant l'assistance mutuelle. La théorie marxiste de la société où chacun doit aider les autres, et renoncer à ses aspirations individuelles au bénéfice des buts plus importants de la société, est incorporée dans l'idée que l'identité de chacun est diffuse dans l'Etat ou même dans l'usine.
La psychanalyse, en tant que philosophie, se trouve placée à mi-chemin de ces deux concepts. La première de ces théories sociales parait être trop près de l'agressivité débridée de l'humanité primitive tandis que la seconde, la marxiste, bien que brillante d'optimisme à l'égard de l'homme, semblerait craindre un peu trop les aspirations personnelles.
La psychanalyse qui tient compte du conflit entre la nature fondamentale de l'homme dans son milieu et qui, malgré son pessimisme à l'égard du fond de la nature, n'abandonne pas l'espoir d'une solution, offre un compromis entre les deux. »

Voilà ce qui peint, ce qui suffit à peindre Mr ZINBERG, Mais c'est cela qui donne plus de valeur à ce qu'il peint lui-même de la psychanalyse en Amérique. Pour le dire en peu de mots, c'est une catastrophe. La psychanalyse va mourir, la psychanalyse est morte, quasiment, les analystes aussi. Comment guérir ? Il y a peu, bien peu de chance d'une seconde chance. C'est ce que dit Mr ZINBERG lui-même terminant son article par l'énoncé d'un traitement dont tout ce qui précède rend évident qu'il ne saurait pas réussir sinon bien sûr, par une subversion radicale de la société américaine. Cette phrase de Mr ZINBERG est :

« nous devons résister à la promotion de notre discipline. Nous avons alors peut-être, une deuxième chance. »

De quoi donc meurt la psychanalyse en Amérique ? Pourquoi la première chance de la psychanalyse en Amérique est-elle perdue ? Mr ZINBERG répond, empruntant à Eric ERICSON une de ses expressions : « elle meurt d'une maladie éthique. »
Qu'est-ce qu'une maladie éthique ? Qu'est-ce que c'est cette maladie éthique dont meurt la psychanalyse en Amérique ?On pourrait dire simplement qu'elle meurt de son succès. Mais, ça nous savons tous qu'aucun secteur de la vie américaine, qu'il n'y a aucun secteur de la vie américaine qui ne soit touché par la psychanalyse.
Mais je reprendrai simplement un passage de cet article qui en porte témoignage :

« les journaux fournissent une preuve de la manière dont les moyens d'information à grande diffusion ont absorbé et répandu les idées psychanalytiques. Les grandes agences d'information vont jusqu'à donner dans les nouvelles, les simples lapsus de langage sous entendant que celui qui a parlé a révélé ainsi un sentiment autre que ce qu'il voulait exprimer et généralement opposé à celui-ci. Les meilleurs exemples viennent de la campagne politique de 1960, du fait que Mr NIXON a été sujet à des lapsus

linguae. Parlant de son colistier M Henry CABOT LODGE il l'appela mon distingué adversaire. Les analystes des nouvelles seraient sans doute incapables de parler du monde, s'ils étaient privés de l'emploi constant d'idées qui venaient primitivement de la psychanalyse et qu'il n'est plus nécessaire de signaler comme étant proprement psychanalytiques, elles ont été complètement acceptées et font partie de la langue. »

LACAN

Je voudrais épingler dès maintenant au moment où vous venez d'en parler, ceci que Eric ERICSON dans Young man Luther, n'a pas parlé de la maladie éthique qui frappe la psychanalyse, mais a dit ceci :

« Au moment même où nous essayions – (c'est un imparfait) - d'inventer avec un déterminisme tout scientifique, une thérapeutique pour le petit nombre, nous avons été entraînés à propager une maladie éthique parmi la masse. »

C'est-à-dire que Eric ERICSON - laissons de côté où il faut situer Eric ERICSON - est quand même beaucoup plus proche du milieu freudien essentiel qu'un Sullivan par exemple qui est plutôt culturaliste, n'est-ce pas ? Eric ERICSON écrit donc qu'il considère la conclusion de l'analyse, dans la société américaine, comme représentant une maladie éthique. Cela dit, sur le corps social.

MILLER

Il se trouve que vous me reprenez donc sur un point très précis qui est cette citation donc, simplement décalée en entendant que la psychanalyse elle-même n'était pas une maladie éthique. Mais il me semble, c'est justement de cela que je parlais, cette maladie éthique, on ne peut pas dire qu'elle frappe le corps social, si elle frappe le corps social, le psychanalyste en fait partie et cette maladie éthique il en est frappé. Donc, effectivement, ce qu'entend ERICSON en cette citation c'est :

« la psychanalyse a répandu une maladie éthique. »

Maintenant, il trouve que la répandant, elle ne peut la répandre que parce que, elle-même en est atteinte et que, en retour, cette extension de la peste, la frappe. La psychanalyse ne sert pas seulement au langage quotidien, elle a servi de langage unitaire pour des pratiques qui restaient en quelque sorte, fragmentaires. Par exemple, pour les sciences sociales. Avec la parution du livre de LASWELL vers 1930, les sociologues, ainsi que les psychologues, psycho-sociologues et anthropologues commencèrent à s'intéresser à l'individu et à sa personnalité dans ses rapports avec le milieu. Ils utilisèrent alors de plus en plus la psychanalyse. Lorsque les anthropologues sociaux se joignirent aux précédents commença le chevauchement des fonctions et des intérêts sur une grande échelle. De plus, on essaya de s'écarter des polarités de la pensée, une dichotomie entre théorie et empirisme , pour aller vers ce que MERTON appela une théorie des justes milieux. Autrement, la psychanalyse là, pour les sciences sociales, a servi d'agent de liaison nécessaire, c'est ce que dit ZINBERG.
Et maintenant, pour un tout autre domaine, pour le cinéma par exemple, Mr ZINBERG lui reconnaît la même fonction :

« Les écrivains et les psychanalystes trouvèrent dans une psychanalyse simplifiée, aseptisée, les larges thèmes humains qu'ils cherchaient. »

Donc, aussi bien pour les sciences sociales que pour le cinéma, on voit la psychanalyse, ainsi déformée, servir de langage unitaire pour rassembler des pratiques fragmentaires. Mais le succès, la diffusion de la psychanalyse, ce n'est pas encore la maladie éthique.
Quelle maladie éthique la psychanalyse a-t-elle répandue ? Quelle maladie est-elle devenue ? La psychanalyse - mais ça aussi nous le savions - est venue à soutenir la fonction de méconnaissance de la lutte des classes en Amérique. Cette méconnaissance

de la lutte des classes, aujourd'hui impliquée par la société capitaliste américaine. Nous le savons, nous avons lu des articles dans les Temps Modernes, nombreux, qui l'ont dénoncée. Ici, je vais simplement vous citer ce passage parce qu'il prend son prix d'être toujours de Mr Norman ZINBERG qui a l'air, qui est infesté par cette peste.
« On fait appel aux psychanalystes et aux psychiatres psychanalytiques à l'occasion de tout effort organisé pour remédier à - ce que Mr ZINBERG appelle - des insuffisances sociales. On lui demande de travailler en collaboration avec les tribunaux d'enfants, les cours criminelles, les prisons, les maisons de correction. Il est appelé en consultation par les agents […] et les institutions éducatives, depuis l'école maternelle jusqu'à l'université. Son aide est de plus en plus demandée par l'industrie pour le règlement des questions de personnel, pour l'orientation des travailleurs suivant leur force et leur capacité. Parfois on recherche son concours à propos des problèmes plus vastes, d'importance nationale ou internationale et il fait partie aujourd'hui de nombreux organismes fédéraux. »
Mais ce n'est pas ça encore la maladie éthique de la psychanalyse. Peut-être, pour savoir quelle elle est, il faut savoir pointer cette phrase :

« Une fois admis qu'il était convenable de se faire analyser, le fait d'être en mesure de s'offrir un tel traitement était en soi un triomphe. »

Qu'est cela, sinon ce que Mr ZINBERG lui-même, appelle cette […] qui régit les rapports d'argent aux Etats-Unis. L'attachement à l'argent et aux biens matériels et le désir de les étaler et de les utiliser avec ostentation ont été notés par tout observateur indigène ou étranger depuis Tocqueville. Seulement, si l'analysé, allant se faire psychanalyser, désire, montrer avec ostentation qu'il en a les moyens, l'analyste lui-même, nous dit Mr ZINBERG, ce qu'il recherche c'est soutenir son standing scientifique. Autrement dit, dans ce rapport, dans cette relation analytique, ne faut-il pas marquer que c'est la psychanalyse elle-même qui a

le statut d'un objet(a). Et ce qu'on pourrait peut-être rassembler dans cette phrase :

« l'analyse aux Etats-Unis, c'est l'analyse pour la montre ».

Alors on comprendrait que le mal de la psychanalyse, ce soit effectivement la promotion, comme le dit Mr ZINBERG à la fin de son article.

« Cesser la promotion de la psychanalyse, quitter l'ostentation, quitter le standing. »

Et quelle est la fonction , pour la société américaine toute entière, de cet objet(a) qu'est devenue la psychanalyse ? Là encore, il faut aller chercher une phrase, apparemment banale que dit Mr ZINBERG, ou pour lui banale :

« pour le matérialisme dynamique *nouveau riche* des Etats-Unis tout est réparable. »

En effet, méconnaître la lutte des classes, ce n'est en fait que la spécification de cette situation générale dont la société américaine, que la société américaine s'est donnée pour fin de réaliser et qui porte ce nom, inscrit dans sa constitution, la poursuite du bonheur.
Poursuivre le bonheur, poursuivre l'adéquation de l'homme à son milieu, poursuivre l'adaptation, c'est peut-être cela l'utopie, c'est en tout cas ce qui demande essentiellement le leurre, ce leurre qui est la fonction de l'objet(a), ce leurre qui permet le réparable, qui permet la complétude. Il semble que ce soit la psychanalyse qui soit venue à le supporter en Amérique et c'est ce qui s'avoue dans cet article. Alors, vous comprenez la mort de la psychanalyse qui ne vient que de son inversion. Il y a en Amérique, une inversion de la psychanalyse. S'il est vrai que la psychanalyse n'est possible que soumise à l'irréparable, si la psychanalyse n'est possible que si son terme - si tant est que ce mot ait un sens - que si son terme est l'assomption de l'irréparable qui porte le nom dans l'algèbre LACANienne du manque

à être. Comment s'étonner dès lors, du désarroi du psychanalyste ? Quant à quoi ? quant à son désir ! C'est encore ce qu'on peut lire chez Mr Norman ZINBERG :

« les psychanalystes ont une sorte de problème d'identité à l'égard de leur travail. Leur but principal est-il d'essayer d'améliorer l'état de santé de l'humanité quelle qu'en soit la signification conceptuelle, utilisent-ils au contraire, une technique, un outil de recherche qui permet d'étudier le mécanisme de l'esprit, ou bien construisent-ils, au moyen de leur expérience quotidienne, une large théorie psychologique destinée à expliquer à la fois la santé et la maladie ? »

La question c'est : qu'est-ce que veut le psychanalyste, de ce vouloir singulier qui est celui du désir ? Quel est le désir de l'analyste ? et nous savons depuis longtemps que ça n'est qu'une seule et même question avec celle-ci : quelle science est la psychanalyse ?
Après un tableau de la psychanalyse en Amérique, il en manquerait un autre, mais il ne serait pas très fourni, celui de la psychanalyse dans le camp socialiste. Alors, je ne vous ferai pas ce tableau parce que j'en ignore tout. Je me bornerai à citer une phrase de Jacques LACAN extraite d'un séminaire de l'année 1955-56 - je n'ai pas de référence plus précise - où Jacques LACAN disait :

« nous trouvons justifiée la prévention que la psychanalyse rencontre à l'Est ».

Oui, sans doute, Jacques LACAN avait raison, plutôt pas de psychanalyse que cette psychanalyse là, cette psychanalyse pestiférée. Mais nous, les lacaniens, les analystes lacaniens, vous devez savoir et sans doute vous savez, que vous êtes les gardiens de la vérité restituée de Freud, gardiens d'autant plus précieux que vous êtes peu nombreux.
Mr Norman ZINBERG vous promet à vous tous que les plus belles années de la psychanalyse sont encore à venir, il vous dit au début de son article :

« Certains signes indiquent que l'influence de la psychanalyse en Amérique a atteint son apogée et peut-être même commencé à décliner alors qu'en Europe et au Japon sa vogue ne fait sans doute que commencer. »

Il s'explicite en disant :

« une classe moyenne et prospère, en Europe occidentale et au Japon, une classe moyenne et prospère et inévitablement matérialiste rompant avec la société traditionnelle commence à s'intéresser à la psychanalyse. »

Lui-même, à la fin de son article, vous met en garde.

« Il est difficile d'être patient -(il s'adresse aux Américains)- mais peut-être par notre exemple, pourrons-nous un jour aider les instituts psychanalytiques bourgeonnant d'Europe et du Japon à éviter nos erreurs et à épargner à leur pays tant de mauvaises plaisanteries. »

Cette tâche, vous savez que c'est la vôtre et que c'est à cette tâche que vous destine Jacques LACAN. Vous voyez, annoncée par Norman ZINBERG, que ce qu'on pourrait appeler une civilisation de cadres se prépare dans les pays impérialistes. Autrement dit, vous devez garder la conscience que vous êtes un bastion, c'est-à-dire, que vous êtes assiégés. Mais si ceci peut vous rassurer, ne savons-nous pas tous que les théories des Américains, comme leurs bombes ne sont après tout que des tigres de papier.

LACAN

Qu'est-ce qu'on peut entendre ! Bon, c'est bien. Je ne peux, bien entendu, m'inscrire, même un seul instant, pour tempérer ces appels, mon Dieu, à ceux que justement, dont je ne peux pas prévoir ce qu'ils feront de ce que je leur ai apporté au cours d'années

qui sont maintenant déjà longues et qui commencent sérieusement à s'étager dans le passé.
Je voudrais que cet article, de même que tout à l'heure ce petit roman dont on vous a parlé, que cet article dans Diogène, vous en preniez connaissance. Il a vraiment un grand intérêt documentaire simplement par - quelles que soient les limites en effet qu'on peut discerner dans certains des propos de son auteur - par une très grande information, manifestement c'est quelqu'un qui est, très très près du milieu analytique le plus consistant et nommément par exemple tout près de l'exécutif, dont le dernier représentant, Mr Maxwell KILELSON maintenant défunt, est cité dans cet article et justement pour la façon dont il tenait le gouvernail de cette barque singulièrement engagée, dans une certaine aventure.
Je crois que l'intérêt - qu'il y a pour vous qui voulez bien depuis des temps divers, plus ou moins longs, suivre mon enseignement et faire foi à ma parole - l'intérêt est dans un compte-rendu qui est vraiment très objectif de vous apercevoir comment se pose, pour quelqu'un qui essaie sincèrement de la situer, d'en faire le bilan, comment se pose la question de ce que c'est réellement que l'analyse. Et je pense que ça a son intérêt même tout à fait indépendamment de tels ou tels excès qui sont dénoncés et qui sont toujours tellement plus sensibles quand on est sur les lieux, n'est ce pas, un certain style.
Je me souviens de la façon dont je venais, plus ou moins vraiment horripilé, non pas horrifié, des gens qui n'avaient eu autre chose que l'information que je leur avais donnée pour leur première visite là-bas, de ce qu'on en faisait, bien sûr d'une façon courante, d'une façon moyenne, ambiante, comme on dit, de voir tout de même ceci, je pense que pour la moyenne de mes auditeurs je me limiterai à attendre de la lecture de cet article ceci que je ne demande pas qu'on me rende comme un point, un hommage, mais de savoir qu'une certaine façon de poser les problèmes doit pour tous, et nommément et spécialement pour ceux qui sont, ici, des analystes, rendre la manoeuvre de leur fonction ou la façon dont ils la pensent, littéralement plus respirable.

Déjà n'aurais-je eu que ce rôle et cette fonction que je ne pense pas qu'ils seraient négligeables et que le fait de rendre une certaine vie mentale possible, qui ne s'engage pas dans un certain nombre d'impasses ou de fausses antinomies par exemple ce biologisme opposé à un prétendu culturalisme, dont on sait que c'est précisément ce qu'il peut y avoir de plus discutable dans les développements, - je parle du culturalisme - dans les développements aux Etats-Unis de la psychanalyse, c'est une chose qui est tout à fait rendue sensible très sensible par cet article. Dans ce que je vous ai enseigné, ou que je continue de vous enseigner, disons qu'il est nécessaire que je le pousse toujours en quelque sorte plus avant, je veux dire, que si par exemple je vous avais donné quelque chose qui peut correspondre à l'ouvrage que je finirai bien de vous donner un jour, si je l'avais donné au moment du rapport de Rome, et je ne l'ai pas fait, très intentionnellement, vous y verriez maintenant des choses, mon Dieu, dont je ne peux même pas dire que j'ai à le mettre à l'actif de ce que j'ai pu propager, même en admettant que, du petit cercle auquel je me suis toujours très particulièrement consacré, des ondes soient venues ailleurs qu'il est trop facile de voir dans des échos : un écho n'est pas toujours l'écho du bruit qu'on fait, les échos viennent d'ailleurs et pour tout dire, maintenant, même des bureaux de peinture culturelle dont s'assaisonnent les complexes de la bourgeoisie depuis la fin de la dernière guerre, ces bureaux retentissent depuis quelques années, à employer, d'une façon plus ou moins pertinente, le terme de signifiant, je n'irai pas à m'en faire le mérite, simplement disons que j'ai permis à des gens, à un milieu, qui est le milieu médical dont, en matière scientifique, on ne peut pas dire qu'il se distingue toujours par le fait d'être spécialement en avance, disons que je l'ai averti à temps qu'il existait des choses ailleurs du côté de la linguistique dont ils devaient quand même faire état s'ils voulaient être à la page. Tout ça c'est le côté caduc, si on peut dire, de ce que ça me donne, pourtant, pas moins de mal pour autant.

Si j'ai maintenu un milieu, disons, dans une atmosphère suffisante, du point de vue de ce que j'ai appelé tout à l'heure et très intentionnellement, la dimension du respirable, il est bien sûr que ceci, c'est le côté le plus contingent, celui qui, mon Dieu, avec le temps, n'intéressera plus que des gens qui font la petite histoire de l'époque. Il est bien sûr que ce qui est important ce sont les arêtes, le nerf d'une certaine construction qui, elle, est venue lentement au jour, dans la mesure où j'ai cru pouvoir le soutenir, d'exemples qualifiés, d'une orientation de l'expérience déterminée, de quelque chose qu'il n'est pas facile de faire passer au premier rang des préoccupations, des premiers plans de certains forums où les choses sont discutées en connaissance de cause et que ce que j'ai pu détacher de cet usage a évidemment des allures plus difficiles, et que ce n'est pas non plus aisément que se diffuse justement telle ou telle chose que je ne peux désigner par les lettres d'une algèbre. Là est la pointe, là est l'efficace, du travail à quoi je convoque ceux qui veulent bien entendre ce que je dis non pas comme une agréable musique, faite pour recevoir de loin, de près ou d'ailleurs, des échos, mais comme quelque chose qui demande un effort pratique et une mise en exercice de cette pratique de la théorie dont il s'agit dans mon discours.

Que nul ne s'alarme au reste de ce qui a pu être dit ici - d'ailleurs, uniquement nous supportant d'un texte, américain lui-même - de ce qui a pu être dit ici des chances, toujours si difficiles à mesurer, des détours aussi que nous pouvons attendre, quant à l'avenir de ce qui se passe aux Amériques.

Pour moi qui n'ai pas eu jusqu'ici, mon Dieu, le temps ni le loisir d'aller y voir sur place comment se mène le jeu, encore que tel ou tel, je dirai, m'y représente, d'une certaine façon et que j'ai, mon Dieu, aussi la surprise de voir que tel ou tel que je ne prévoyais pas, s'intéresse à ce que j'écris.

Je pense pour moi, qu'à la vérité tout peut se faire entendre aux Amériques et qu'à partir du moment où on s'en donnera la peine, même la doctrine que vous avez la bonté, la gentillesse d'appeler lacanienne, peut, elle aussi un jour, y trouver ses

menus effets et qu'elle n'est pas condamnée pour autant à y subir les effets d'une mystérieuse peste à laquelle il ne faut pas non plus tomber dans le travers d'accorder une consistance trop essentielle. De tout ceci, ce sont les années qui viendront qui nous rendront compte.

Vous avez, cette année, bien voulu me soutenir de votre zèle, de votre présence et de votre amitié, laissez-moi, avant de vous souhaiter bonnes vacances, vous en remercier.

Retour